BIBLIOTECA NAZ.
XXIV*
D
55
NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

XXIV+
B
9

LE MAHA-BHARATA

POÈME ÉPIQUE.

Digitized by Google

La reproduction et la traduction même de cette traduction sont interdites en France et dans les pays étrangers.

MEAUX. — IMPRIMERIE JULES CARRO.

Digitized by Google

LE

MAHA-BHARATA

POÈME ÉPIQUE

DE KRISHNA-DWAIPAYANA

PLUS COMMUNÉMENT APPELÉ

VÉDA-VYASA

C'EST-A-DIRE LE COMPILATEUR ET L'ORDONNATEUR DES VÉDAS

Traduit complétement pour la première fois du sanscrit en français

PAR

HIPPOLYTE FAUCHE

Traducteur du Râmâyana, des Œuvres complètes de Kâlidâsa, etc.
Abréviateur du Râmâyana

TROISIÈME VOLUME

PARIS

LIBRAIRIE DE A. DURAND

Rue des Grès-Sorbonne, 7

ET LIBRAIRIE DE Mme Ve BENJAMIN DUPRAT

Rue Fontanes (ancienne rue du Cloître-Saint-Benoît), 7

1865

Digitized by Google

Digitized by Google

TROIS MOTS AVANT DE COMMENCER.

En terminant l'*avant-propos* de notre deuxième volume, nous disions à nos lecteurs, le 1er juillet : *A revoir ! à 6 mois !* et c'est aujourd'hui le 21 janvier ; nous sommes donc en retard de trois semaines. Nous le devons aux rigueurs de l'hiver, saison de petits jours, qui ne nous permet pas d'utiliser nos promenades, dont la pluie et la neige mouillent notre papier, dont le vent emporte notre feuillet, dont le froid fait tomber le crayon de nos doigts, tandis que la route à chaque instant nous rappelle le proverbe : *Bonnes terres et mauvais chemins !* Mais nous serons plus exacts pour le quatrième volume, que nous allons commencer, grâce à Dieu, sous des

Digitized by Google

auspices plus favorables. Nous pourrons faire un livre de feuilles, de fleurs, de parfums et de soleil !

Dans cet intervalle de temps, il nous est tombé sous les mains une brochure, extraite de la *Revue d'Orient*, sur notre traduction des *Œuvres complètes de Kâlidâsa*. Nous demandons la permission d'y relever ici une petite erreur.

L'auteur pense que notre *traduction française du Râmâyana* est postérieure à la traduction italienne : il se trompe ; elle est simultanée. Les deux œuvres étaient imprimées dans le même temps, et nous avons fait le dépôt de notre dernier volume le 19 juin 1858, c'est-à-dire, plus de sept mois avant que l'auteur turinois ne fît le dépôt du sien, ou suivant la date officielle, le 29 janvier 1859. On ne peut donc contester à la France l'honneur d'être la première, qui, sans autre subside qu'une minime souscription de vingt exemplaires ou deux cents francs, par tome, ait mené à fin cette laborieuse et vaste entreprise.

Mais alors nous étions absolument inconnus, et l'erreur n'a rien que de simple, de facile et de naturel.

D'après un article du journal *le Temps*, à l'occasion de mon tome premier, j'avais consenti à réim-

Digitized by Google

primer les suivants au nombre de 600 exemplaires, sous la condition que M. Benjamin Duprat voudrait bien réimprimer, à ses frais, trois cents nouveaux tomes premiers, dont je lui faisais présent. Je lui remis pour ce travail un exemplaire, où les fautes étaient corrigées ; et je remplis mes nouveaux engagements, non sans une certaine inquiétude.

Les acheteurs, je l'avoue, sont venus, mais de bon aloi, et, par conséquent, en assez petit nombre ; la mort a frappé l'honorable M. Benjamin Duprat, et mon premier volume ne fut pas réimprimé.

Je suis donc libre de rompre maintenant cette convention hasardée.

Il m'a fallu quinze années pour écouler une édition du *Râmâyana* à 200 exemplaires ; il me faudrait au moins trente ans pour vendre 9,600 volumes du Mahâ-Bhârata ; et ce laps de temps dépasse, certes ! de beaucoup, la durée probable de ma vie actuelle !

Arrêtons-nous donc, quand il en est temps encore, avant que les dépenses ne soient plus considérables, avant que ce vaste emmagasinage ne soit devenu une affaire presque colossale. J'ai imprimé mon deuxième et mon troisième volumes à 600 exemplaires ; je reviens à mon tirage plus modeste, mais plus sûr, de

300 volumes. Nous ne sommes pas nés pour une brillante fortune : nous avons peu de besoins, nous n'avons pas de désirs ; Dieu nous a gratifié d'une vigoureuse santé, la plus grande des faveurs ; et notre vie est l'image de notre caractère : doux et calme, il n'appellerait auprès de lui *dame Fortune,* que pour lui demander quelques moyens de faire à d'autres un peu de bien.

Juilly, 21 janvier 1865.

PETIT INDEX

DE QUELQUES MOTS PEU CONNUS DANS CE PRÉSENT VOLUME.

A

Adhwaryou, un brahme versé dans le *Yadjour-véda.*

Arjouna, nom d'un prince, qui portait encore le surnom de *Kârttavîrya.*

Avabritha, sacrifice supplémentaire pour obvier aux omissions, aux fautes, aux imperfections d'un sacrifice principal ou antérieur.

B

Bhangâsouride, nom patronymique du roi Rîtouparna.

Bhava, l'Être, l'Origine des choses, nom de Çiva.

D

Djatâ, *coma implicata*, dit Bopp; cheveux en gerbe, rattachés sur le haut de la tête, coiffure des ascètes et du Dieu Çiva. C'est un mot, que nous avons introduit, faute d'un autre, dans la langue traductive, en lui donnant le genre masculin, quoique, en sanscrit, il soit du genre féminin.

G

Gourou, suivant la prononciation, mais, suivant l'ortographe, *guru*, d'où est venu le mot *gravis* des latins, un maître ou instituteur spirituel, qui explique à son élève la loi et la religion, lui enseigne les différents Traités ou Çâstras.

H

Hara, *rapiens*, un surnom de Çiva.

K

Kaâuçika, un des noms, que porte Indra.

Kapardî du mot KAPARDA, *the braided hair of Siva*, dit Wilson. Kapardî est un adjectif, qui marque la possession, *celui, qui a les cheveux nattés*, c'est-à-dire, Çiva.

Karpati, adjectif de possession, venant de KARPATA avec un T cérébral, *old and patched or ragged garments* (Wilson), un surnom de Çiva.

Kinnara, Demi-Dieu, attaché au service de Kouvéra, un musicien céleste, d'où est dérivé le féminin Kinnarî, la musicienne, épouse de ces Génies.

N

Nandana, *exhilarator*, nom du jardin fortuné ou du Paradis d'Indra.

Naraka, les enfers, les régions infernales, le Tartare indien.

Nâsatya, BB. na, *non*, *ne pas*, et asatya, *faux*, ou, suivant Wilson, *impur :* c'est un nom donné aux deux Açwins, médecins des Dieux et Génies d'une admirable beauté.

Digitized by Google

P

Pâçoupata, nom consacré à l'arme de Çiva. Ce mot est dérivé de PAÇOUPATI, *le maître des créatures vivantes*, un surnom de Çiva.

Pounyaçloka, *celui, de qui la gloire est pure*, surnom du roi Nala.

Pourouhoûta, *cui multum sacrificatur*, un surnom d'Indra.

R

Rishi, un saint, une sage personne sanctifiée.

Ritouidj, un brahme domestique ou de maison, un prêtre de famille.

S

Samitpâni, *qui a la main aux batailles*, un surnom de Râma, le fils de Djamadagni.

T

Tripishtapa ou Trivishtapa, *le troisième monde*, le ciel, le Swarga ou le Paradis.

Twashtri, *faber lignarius* (BOPP), un surnom de Viçvakarma. *Voyez ce mot.*

V

Viçvéça, *le maître de tout*, un des noms, que porte Çiva.

Vrishî, le siége de poas cynosuroïdès ou le coussin d'un religieux ascète.

Y

Yaksha, un Demi-Dieu, attaché au service de Kouvéra

et chargé du soin de ses jardins et de ses trésors. L'épouse ou la fille de ces Génies est naturellement appelée une *yakshi*.

Yodjana, mesure itinéraire, cinq milles anglais de 1,609 mètres chacun.

Digitized by Google

LE MAHA-BHARATA

POÈME SANSCRIT

LES CHOSES QUI SURVINRENT A LA SUITE DU JEU

Djanamédjaya dit :

« Quels furent les sentiments des fils de Dhritarâshtra alors qu'ils virent affranchis les Pândouides avec leurs amas de richesses et de pierreries? » 2452.

Vaîçampâyana lui répondit :

Après qu'il eut vu les fils de Pândou remis en liberté par le sage Dhritarâshtra, Douççâsana, sire, alla vîte trouver son frère. 2453.

Il s'avance, éminent Bharatide, vers Douryodhana et, pénétré de chagrin, il tient le discours suivant à l'aîné de ces rejetons de Bharata : 2454.

« Ce vieillard, il détruit cette richesse amassée avec tant de peine et la fait passer, héros, sachez-le, entre les mains de nos ennemis! » 2455.

Alors Douryodhana, Karna et Çakouni, le Soubalide, s'étant abouchés entr'eux, animés de sentiments hautains à l'égard des fils de Pândou, coururent pleins de hâte vers le fils de Vitchitravîrya, le sage Dhritarâshtra, et lui adressèrent tous de concert ces paroles captieuses : 2456—2457.

« N'as-tu pas entendu, sire, fit Douryodhana, ce que dit le docte Vrihaspati, le pourohita des Dieux, enseignant la politique à Çakra? 2458.

« Il faut détruire vos ennemis par tous les moyens, immolateur des ennemis, avant qu'ils n'aient commencé à vous nuire, soit par la guerre, soit par *l'accroissement de* leur force. » 2459.

» Si nous employions les richesses des Pândouides en présents aux rois de la terre et si nous achetions ainsi leur appui dans une guerre, que nous manquerait-il alors *pour la victoire?* 2460.

» Qui peut se débarrasser de serpents furieux à la dent vénimeuse, venus pour la mort, une fois qu'on les a mis autour de son cou ou jetés sur ses épaules? 2461.

» Montés sur des chars, les armes à la main, les fils irrités de Pândou vous détruiront jusqu'au dernier, tels que des serpents courroucés. 2462.

» Arjouna s'avance, revêtu de sa cuirasse, chargés de ses deux carquois sans pareils et, levant son arc Gândîva mainte et mainte fois, il jette autour de lui ses regards, en poussant des soupirs *de colère.* 2463.

» Vrikaudara, tenant levée sa pesante massue, ayant promptement attelé son char, est sorti à la hâte, avons-nous appris. 2464.

» S'étant armés d'une épée et d'un bouclier pareil à

une demi-lune, Nakoula et le roi Sahadéva montrent la sécurité de l'esprit dans leur attitude et leurs gestes.

» Ces héros, environnés de traits variés et d'une suite nombreuse, sont tous sortis, sire, aiguillonnant leurs chevaux, pour assembler leurs armées. 2465—2466.

» Ils ne pardonneront jamais les vexations, que nous leur avons infligées. Qui d'eux peut oublier les outrages, que Draâupadî eut à subir? 2467.

» Jouons de nouveau, s'il te plaît, avec les Pândouides à qui s'en ira habiter dans les forêts : nous pourrons de cette manière, souverain des hommes, les mettre sous notre dépendance. 2468.

» Quiconque perdra la partie, soit eux, soit nous-mêmes, entrera dans les grands bois pour y demeurer douze années, vêtu d'une peau d'antilope. 2469.

» Quand le perdant aura vécu douze ans, connu de tous, au milieu des bois, il sera tenu de passer une nouvelle treizième année inconnu avec sa famille. 2470.

» Nous devrons, eux ou nous, accepter cette manière d'habiter. Que le jeu se renouvelle à cette condition ! Que les fils de Pândou jettent les dés et recommencent le jeu.

» C'est là, éminent Bharatide, ce que nous avons de mieux à faire ; car voici Çakouni, qui est expert dans la science des dés et qui en connaît toute l'excellence. 2471—2472.

» Nous aurons jeté déjà de vigoureuses racines dans le royaume, acquis des amis, équipé une forte, nombreuse, inaffrontable armée, qu'ils auront encore à compléter leur treizième année, si l'obligation est acceptée par eux. Nous les vaincrons, sire ! agrée, fléau des ennemis, agrée cette proposition. » 2473—2474.

Dhritarâshtra lui répondit :

« Hâte-moi de me ramener ces hommes, que ne saurait même rebuter la difficulté des routes. Que les Pândouides viennent et qu'ils recommencent ici le jeu ! » 2475.

Ensuite Drona, Somadatta, le Vâhîkain, le Gautamide, Vidoura, le fils de Drona, et l'énergique fils de la vaiçyâ, Bhoûriçravas, le fils de Çântanou et le héros Vikarna, tous sans exception de s'écrier : « Pas de jeu ! Que la paix règne ici ! » 2476—2477.

Malgré cette opposition de tous ses amis, les yeux fixés sur son bien, Dhritarâshtra, *trop* ami de son fils aîné, fit porter aux Pândouides le défi au jeu. 2478.

La vertueuse Gândhârî, déchirée de sa douleur, tint à Dhritarâshtra, le monarque des hommes, ce langage, que lui inspirait, sire, l'amour de ses fils : 2479.

« Douryodhana était né à peine, quand Kshattri à la haute sagesse : « Allons ! dit-il ; qu'on jette dans l'autre monde cet enfant né pour la destruction de sa famille ! »

» En effet, aussitôt qu'il vint à naître, il poussa des cris semblables à ceux d'un chacal ; c'est la mort de cette famille, sans doute, fils de Bharata ! 2480—2481.

» Ne vas pas te plonger par ta faute, rejeton de Bharata, en ces eaux profondes ; ne veuille point approuver, seigneur, le sentiment de ces enfants mal élevés ! 2482.

» Ne sois pas une cause dans la ruine épouvantable de cette famille ! Qui peut briser un pont, *jeté sur un abyme?* Qui peut ranimer par son souffle un incendie éteint ? 2483.

» Qui peut réveiller, éminent Bharatide, la colère assoupie dans le cœur des enfants de Prithâ? Je rappèlerai de nouveau à ton souvenir Adjamîtha, que tu n'as pas oublié. 2484.

» Les Çâstras n'instruisent pas l'insensé pour le bonheur, ni de cette vie, ni de l'autre monde. L'homme, de qui sa nature condamne l'esprit à rester dans l'enfance, ne parvient jamais à la vieillesse de l'esprit. 2485.

» Que tes fils soient tes yeux ! Arrachés de toi, puisses-tu n'en perdre jamais la lumière ! Rejette donc à ma voix ce fils, destructeur de sa famille ! 2486.

» Ainsi ton amour paternel, sache-le, n'aura pas changé le fruit obtenu dans tes fils en la ruine de ta famille !

» Prends une décision, qui te soit assortie, homme, qui as pour objet principal la raison, la paix et le devoir. Loin de toi la négligence ! Une grandeur, qui s'applique à la cruauté, pousse à la ruine : a-t-elle pour sa base la douceur, elle conduit au bonheur de posséder *long-temps* et des fils et des petits-fils. » 2487—2488.

A ces mots, le puissant monarque répondit à la vertueuse Gândhârî : « Volontiers ! Arrive la perte de la famille ! Je ne puis l'empêcher ! 2489.

» Qu'il en soit comme ils le désirent ! Que les Pândouides reviennent ! Que mes fils recommencent le jeu avec les fils de Pândou ! » 2490.

Ensuite Prâtikâmî rendit ainsi les paroles du savant Dhritarâshtra au fils de Prithâ, Youddhishthira, engagé dans une mauvaise route : 2491.

« La salle est prête pour jeter les dés, sire : viens, Youddhishthira, fils de Pândou, et joue ! » C'est ainsi que te parle ton oncle, rejeton de Bharata. » 2492.

« Tous les êtres obtiennent la bonne ou la mauvaise fortune, lui répondit Youddhishthira, suivant ce qui fut disposé par le Destin. S'il est écrit qu'on jouera, il est impossible d'éviter l'une ou l'autre chance. 2493.

» Ce défi de jouer aux dés, que m'envoie le vieux roi, je n'ai pas la force de le repousser, et je n'ignore pas cependant qu'il doit causer ma ruine ! » 2494.

C'est ainsi que dans l'incident merveilleux d'un animal fait d'or, Râma sentit l'envie de posséder la gazelle. Les *plus hautes* intelligences sont ordinairement les plus assiégées par de prochaines disgrâces. 2495.

A peine eut-il parlé, le fils de Prithâ reprit avec ses frères le chemin *d'Indraprastha* et, quoiqu'il n'ignorât point l'adresse de Çakouni pour fasciner les yeux, le fils de Pândou retourna jouer. 2496.

Les héros de rentrer dans le palais, et les chefs des Bharatides, commodément assis pour la continuation du jeu, mais poussés par la force du Destin à la perte du monde entier, d'exposer les pensées de leurs amis. 2497—2498.

Çakouni parla donc en ces termes :

« On approuve que l'auguste monarque vous ait rendu vos richesses perdues ; mais nous allons jouer une chose précieuse dans une seule partie de dés : écoute, éminent Bharatide. 2499.

» Si nous sommes vaincus an jeu par vous, nous entrerons dans les grands bois ponr y demeurer douze années, vêtus d'une peau d'antilope. 2500.

» Nous passerons la treizième année avec nos familles sans être connus de personne ; mais les douze autres années de séjour au milieu des forêts ne seront pas obligées à l'incognito. 2501.

» Si vous perdez la partie contre nous, ce sera à vous d'habiter dans les bois avec Krishnâ douze années, revêtus de peaux. 2502.

» La treizième année se trouvant accomplie, nous re-

couvrerons nos royaumes, comme il est juste, ou les uns ou les autres. 2503.

» Entre au jeu avec nous, Youddhishthira, sous de telles conditions; jette de nouveau les dés et joue, fils de Bharata. » 2504.

Alors tous les assistants, leurs âmes troublées, se hâtent de crier, élevant leurs mains au milieu de l'assemblée : 2505.

» Oh! honte! Ses parents ne l'avertissent pas du grand danger, *où il se précipite,* que cet éminent Bharatide le voie ou ne le voie pas des yeux de son intelligence! »

Quoiqu'il entendît bien ces rumeurs si nombreuses de l'assemblée, le puissant monarque fils de Prithâ n'en retourna pas moins au jeu par pudeur et sous l'impulsion du devoir. 2506—2507.

Quoique ce héros à la grande intelligence en vît clairement toutes les conséquences, il recommença le jeu : « La perte des enfants de Kourou serait-elle au moment *de les saisir?* » pensait-il. 2508.

« Comment un homme tel que moi, observateur de son devoir, lui répondit Youddhishthira, reculerait-il devant une provocation? Je joue avec toi, Çakouni! » 2509.

« Nos troupeaux de bœufs, reprit celui-ci, nos haras de chevaux, nos étables nombreuses de vaches laitières, nos chèvres et nos brebis sans fin, nos éléphants, nos trésors, tout notre or, nos serviteurs et nos servantes, sans rien excepter, 2510.

» Seront notre enjeu pour ce coup de dés. Maintenant, fils de Pândou, nous jouons dans une seule partie l'habitation au sein des forêts. De vous ou de nous, les vaincus iront dans les bois, où ils devront mettre leur habitation. 2511.

» En outre, les perdants auront à passer la treizième année inconnus avec leur famille. Jouons, seigneurs, à de telles conditions. » 2512.

Le fils de Kountî accepta, rejeton de Bharata, la partie en un seul coup pour l'habitation dans les bois. Le fils de Soubala prit le cornet, jeta les dés et Çakouni dit encore à Youddhishthira : « Tu as perdu ! » 2513.

Ensuite, les fils de Prithâ, vaincus au jeu, ayant reçu l'initiation pour la vie d'anachorète, s'affublèrent chacun à son tour d'une peau d'antilope noire en guise de vêtement supérieur. 2514.

Quand il vit ces héros, dépouillés de leurs états, habillés de peaux et foulant déjà la route, qui devait les conduire aux bois, Douççâsana tint alors ce langage : 2515.

« Voici l'empire tombé aux mains du magnanime roi, fils de Dhritarâshtra ! Les Pândouides vaincus sont plongés dans une profonde infortune ! 2516.

» Maintenant qu'ils s'avancent, ces rois, par les plaines, les chemins et les déserts, nous voici, nous ! devenus les aînés, les plus distingués par leurs qualités, les maîtres de nos ennemis ! 2517.

» Les fils de Prithâ sont précipités dans le Naraka pour un long temps, pour un temps infini : sans plaisirs, sans royaume, ils sont perdus pour des années éternelles !

» Les fils de Pândou, qui, enivrés de leurs richesses, ont raillé les fils de Dhritarâshtra, aujourd'hui vaincus au jeu, dépouillés de leurs biens, s'en iront dans les forêts ! 2518—2519.

» Qu'ils déposent maintenant leurs cuirasses admirables, leurs habits splendides et célestes, et que tous se revêtent avec la peau des antilopes, puisqu'ils n'ont pas

craint de s'aventurer au jeu de dés contre le fils de Soubala! 2520.

« Il n'existe pas de tels hommes dans tous les mondes; ils atteignent, dit-on, au sommet de l'intelligence. » *Eh bien!* ils apprendront à se connaître dans cette catastrophe; ils sauront qu'ils sont des *arbres* stériles et, à peu près, des eunuques! 2521.

» Voyez donc ces habits de peau et ces dépouilles de gazelles sur les Pândouides si intelligents, d'une telle vaillance au milieu des combats, si vigoureux, et qui n'avaient jamais goûté à la vie des hermites! 2522.

» Yajnaséna le Sonakide à la vaste science, qui a donné aux Pândouides la vierge Krishnâ, n'en a point retiré une bien grande récompense, *car* les fils de Prithâ, époux d'Yajnasénî, ne sont que des eunuques! 2523.

» Maintenant que tu les as vus s'en aller dans les bois, vêtus de manteaux légers et d'une peau, comme vêtement supérieur, quelle satisfaction peux-tu espérer, Yajnasénî? Fais choix ici d'un autre époux à ta fantaisie! 2524.

» Tous ces enfants de Kouron, rassemblés devant toi, sont patients, domptés, bien pourvus de richesses: choisis l'un deux pour ton époux; ne te laisse pas entraîner par l'adversité des circonstances. 2525.

» Les Pândouides ressemblent tous à des arbres sans fruits, à du sésame stérile, à des animaux empaillés, à des épis sans grains. 2526.

» Partager la couche des fils de Pândou, ou partager celle des hommes, qui portent la cicatrice de l'eunuque, n'est-ce pas une peine également stérile. » Ainsi le cruel fils de Dhritarâstra frappait de ces paroles blessantes les oreilles des Pândouides. 2527.

A ces mots, Bhîmaséna au comble de la colère, s'avança vers lui à grands pas, les menaces à la bouche, comme un lion de l'Himâlaya vers un chacal, et lui jeta ces mots dans la fureur, qui dominait son âme : 2528.

« Cruel, tu dis une chose, qui plaît à des gens vicieux, mais qui n'aura pas son accomplissement ; tu t'enorgueillis de la science de Gândhâra au milieu des rois! 2529.

» De même que tu blesses horriblement nos membres avec les flèches de ta voix, tel un jour, moi! je te rappellerai ces paroles dans la guerre, où je trancherai tes membres *sans pitié*. 2530.

» Tes défenseurs, qui marchent sur tes pas, soumis au pouvoir de l'avarice et de la colère, je les conduirai avec leurs parents dans le séjour d'Yama! » 2531.

Tandis que, déjà revêtu de la peau d'antilope, le héros, de qui la route était tracée par le devoir, tenait ce langage, Douççâsana, foulant aux pieds toute retenue, dansait autour de lui et le provoquait en criant : « Le taureau ! le taureau! » 2532.

« Méchant Douççâsana, lui dit Bhîmaséna, est-il possible à toi de me jeter ces paroles injurieuses! Qui peut se glorifier des richesses, qu'il doit à la fraude? 2533.

» Que Vrikaudara, fils de Prithâ, n'entre jamais dans les mondes bienheureux, s'il ne boit ton sang un jour, qu'il aura brisé ta poitrine dans un combat! 2534.

» Après que j'aurai tué, — et ce ne sera pas long, — malgré tous les archers, les fils de Dhritarâshtra sur le champ de bataille, alors seulement je déposerai ma colère. Ce que je dis là, c'est la vérité! » 2535.

Tandis que les Pândouides sortaient de l'assemblée, Douryodhana, l'insensé monarque, contrefit de son pas,

en se moquant, le pas vacillant de Bhîmaséna à la marche de lion. 2536.

Mais Ventre-de-loup, tournant à demi son corps, lui dit : « Tout ne finit pas de cette manière! Je te répondrai, insensé, quand je t'aurai fait souvenir de cette *moquerie* en te donnant la mort, à toi et à tes parents! » 2537.

Quand il se fut ainsi vu le jouet du mépris, le vigoureux et fier Bhîma, comprimant sa colère en lui-même, dit encore ces paroles dans l'assemblée des Kourouides, en sortant à la suite de *son* roi : 2538.

« Je tuerai Douryodhana; Dhanandjaya lui-même sera le meurtrier de Karna; et Çakouni, le tricheur aux dés, mourra sous les coups de Sahadéva! 2539.

» J'ajouterai en outre cette grande parole de vérité au milieu de cette assemblée : les Dieux allumeront eux-mêmes le feu des combats entre nous! 2540.

» Je tuerai dans une bataille ce pervers Souyodhana d'un coup de massue, et, sur le sol de la terre, je m'appuierai de mon pied sur sa tête! 2541.

» Quant à ce héros en paroles seulement, ce méchant, cet injurieux Douççâsana, je veux un jour boire son sang comme un lion! » 2542.

Arjouna dit :

« On n'entrevoit pas *dans l'avenir*, Bhîma, ce qui est ainsi décrété par la voix des gens de bien; mais dans quatorze ans, à compter de ce jour, on verra alors ce qui arrivera! » 2543.

« Douryodhana, Karna, le fourbe Çakouni et Douççâsana, reprit Bhîmaséna, en voilà quatre, de qui la terre boira le sang! » 2544.

« Suivant ton ordre, Bhîmaséna, lui répondit Arjouna,

j'immolerai sur le champ de bataille le détracteur, le glorieux, le provocateur, le haineux Karna! 2545.

» Je le jure, moi Arjouna, par le désir de faire une chose agréable à Bhîmaséna, j'abattrai dans le combat sons mes flèches Karna et les suivants de Karna! 2546.

» Et tous les autres souverains, qui oseront lutter contre moi, je les plongerai sous mes dards au séjour d'Yama! 2547.

» On verra l'Himâlaya changer de place, l'auteur du jour perdre sa clarté, la fraîcheur abandonner l'astre des nuits, si ma parole s'écarte de la vérité! 2548.

» Si Douryodhana au commencement de la quatorzième année, à partir d'aujourd'hui, ne rend pas le royaume, qu'il devra bien gouverner dans l'intervalle, ce que j'ai dit là deviendra une vérité! » 2549.

Quand le fils de Prithâ eut fini de parler, le fils charmant de Mâdravatî, l'auguste Sahadéva étendit un long bras, et, les yeux rouges de colère, soufflant comme un serpent, il articula ces mots, brûlant de porter la mort au fils de Soubala : 2550—2551.

« Insensé, qui effaces la gloire des Gândhârides, ces dés, que tu prises tant, sont pour toi des flèches acérées; ce sont les armes, dont tu fais choix pour les combats.

» Toi et tes parents, comme Bhîma lui-même a dit, vous serez mon but : c'est moi, qui accomplirai cet exploit; fais tes affaires complètement! 2552—2553.

» Je vous aurai bientôt ici même exterminé tous dans un combat, toi et tes parents, si tu peux, Soubalide, tenir ferme devant moi avec la vertu du kshatrya. » 2554.

A ces mots de Sahadéva, Nakoula, le plus admirable des hommes, sire, de parler en ces termes : 2555.

« Voici la fille d'Yajnaséna, *contre qui* les fils de Dhritarâshtra, empressés de complaire à Douryodhana, ont prononcé dans le jeu des paroles choquantes. 2556.

» Je plongerai, moi! dans les demeures du fils de Vivasvat ces Dhritarâshtrides en si grand nombre, vicieux, qui, poussés par le Destin, courent à la mort! 2557.

» Marchant à l'ordre d'Youddhishthira dans la voie de Draâupadî, je dépeuplerai la terre de tous ses Dhritarâshtrides avant qu'il ne s'écoule beaucoup de temps! »

Après que tous ces héroïques princes aux longs bras eurent ainsi formulé de nombreuses menaces, ils s'approchèrent du *roi* Dhritarâshtra. 2558—2559.

Youddhishthira lui dit :

» J'adresse ici mes adieux aux enfants de Bharata, à mon vieux grand-oncle, au roi Somadatta et au puissant monarque le Vâhlikain, 2560.

» A Drona, à Kripa et aux autres souverains, à Açvatthâman lui-même, à Vidoura, à Dhritarâshtra et à tous ses fils sans exception! 2561.

» Je salue Youyoutsou, Sandjaya, tous les autres membres de l'assemblée et je pars : je devrai à mon retour le bonheur de vous voir! » 2562.

Tous, remplis de honte, ils ne répondirent pas un seul mot à Youddhishthira; mais, dans leurs âmes, ils comblaient le sage de bénédictions. 2563.

« La noble Prithâ, cette fille du roi, dit Vidoura, ne doit pas s'exiler dans les forêts, elle si délicate, parvenue à la vieillesse, accoutumée à des plaisirs continuels dans la vie! 2564.

» L'illustre Kountî, sachez-le, habitera ici dignement

honorée dans mon palais. Que la félicité vous accompagne, vous! entièrement! » 2565.

A ces mots, tous les fils de Pândon répondent : « Qu'il en soit comme tu nous dis, mortel sans péché! Tu es notre oncle paternel, tu es pour nous à l'égal d'un père, et nous sommes dévoués à ton altesse. 2566.

» Tu prescris tes ordres avec connaissance; tu es notre gourou suprême. Décide, homme à la grande sagesse, quelle autre chose il nous reste à faire. » 2567.

« Youddhishthira, le plus grand des Bharatides, apprends de moi cette vérité, reprit Vidoura. Quiconque n'a pas été vaincu loyalement supporte sans trouble sa défaite. 2568.

» Tu as la science du devoir, Dhanandjaya est victorieux dans la guerre; Bhîmaséna est l'exterminateur des ennemis; l'utile s'est personnifié dans Nakoula. 2569.

» Sahadéva sait dompter les sens, Dhaâumya est le plus grand des hommes instruits dans les Védas, la vertueuse Draâupadî est versée dans le juste et l'utile. 2570.

» Tous, vous vous aimez l'un l'autre, vous offrez aux regards un extérieur aimable, vous êtes invincibles à vos ennemis, vous avez l'esprit satisfait : qui donc ici ne vous porterait envie? 2571.

» Tu possèdes une telle réunion de tous les dons heureux qu'un ennemi ne peut la soutenir, fût-il en vérité l'égal même de Çakra! 2572.

» Tu fus instruit jadis sur l'Himâlaya par Mérousâvarni et dans la ville de Vâranâvata, par Krishna-Dwaîpâyana; 2573.

» Sur le plateau de Bhrigou par le Djamadagnide et

dans Drishadvatî par Çambou. Tu as entendu même le grand anachorète Asita près du mont Andjana. 2574.

» Tu es allé te faire le disciple de Bhrigou sur les rives de la Kalmâshî; Nârada tient continuellement ses yeux fixés sur toi, et voici Dhaâumya, qui est ton archi-brahme. 2575.

» N'abandonne pas dans l'avenir, fils de Pândou, l'intelligence, que le saint honora! Surpasse en intelligence Pouroûravas, le fils d'Ilâ! 2576.

» Surpasse les autres rois en vigueur, les rishis en dévouement à la vertu; aies une âme élevée, comme Indra, dans la victoire, comme Yama dans la compression de la colère, 2577.

» Comme Kouvéra en largesses, comme Varouna dans l'enchaînement, comme la lune pour te prodiguer toi-même! Tel que des eaux viennent les subsistances, que de la terre vient la faculté de porter, que du disque solaire vient toute la lumière et que du vent naît la force, sache que l'excellence de l'âme est ainsi la vie pour tous les êtres. 2578—2579.

» Que la santé vous accompagne! Que le bonheur vous suive! *Déjà* je vous vois de retour. L'infortune s'attache aux difficultés de l'utile et du juste, ou même encore à toutes les choses. 2580.

» Puisses-tu obtenir en chaque saison, Youddhishthira, ce qui lui est propre. Je te fais ici mes adieux, fils de Kountî : que la félicité soit ton partage, rejeton de Bharata! 2581.

» Nous te verrons enfin revenir, content, heureux : en effet, personne ne connaît aucun péché, que vous ayez jamais commis. » 2582.

A ces mots : « Qu'il en soit ainsi ! » répondit le Pândouide Youddhishthira au courage infaillible ; et, quand il eut présenté ses hommages à Bhîshma et à Drona, il se mit en route. 2583.

Krishnâ, au moment qu'il partit, s'approcha de la noble Prithâ et, tourmentée d'une cruelle douleur, salua Kountî et les autres femmes, qui étaient là. 2584.

Quand elle eut, suivant les convenances, mis ses baisers sur leurs bouches, elle désira partir : aussitôt un bien grand bruit s'éleva dans le gynœcée des Pândouides.

Consumée d'une vive douleur à la vue de Draâupadî, qui s'éloignait, Kountî prononça ces mots avec peine d'une voix émue par le chagrin : 2585—2586.

» Ma fille, la grande infortune, où tu es tombée, ne doit pas te causer de chagrin. Tu connais les devoirs des femmes, comme une dame attachée à la pratique des vertus. 2587.

» Il ne me sied pas, femme au candide sourire, de te présenter des conseils à l'égard de tes époux. Tu es vertueuse, tu es douée richement de qualités, tu es l'ornement de tes deux familles. 2588.

» Heureux ces princes de Kourou, que tu n'as pas voulu consumer, irréprochable dame ! Accomplis sans accident ton voyage, escortée de mes pensées. 2589.

» Jamais, noble dame, l'intérêt n'engendre le dégoût au sein des femmes de bien. Défendue par la vertu de ton époux, tu obtiendras bientôt la félicité. 2590.

» Il faut tenir tes yeux fixés continuellement sur Sahadéva, mon fils, dans son exil au milieu des forêts afin que le malheur, où il est tombé, ne jette pas dans le désespoir ce jeune prince à la grande intelligence. » 2591.

» Il en sera ainsi ! » répondit la reine, qui sortit, les cheveux détachés, vêtue d'une seule robe, teinte dans la couleur du safran et les yeux troublés par l'eau, qui ruisselait de ses paupières. 2592.

Prithâ suivit les pas de sa bru, poussant des cris d'angoisse et vit tous ses fils vêtus d'habits, dont les parures étaient enlevées, les membres couverts sous des peaux d'antilope, baissant un peu la tête de confusion, environnés d'ennemis joyeux, et pleurés de leurs amis. 2593—2594.

Poussée de la plus vive tendresse, elle s'avança vers tous ses fils, réduits à cette condition, les embrassa et, répandue en lamentations, prononça de telles et telles paroles : 2595.

« Comment l'infortune vous a-t-elle visités, vous, de qui la vertu pure avait réglé les mœurs, vous, princes au cœur noble, à la dévotion ferme, qui aviez pour objet principal les sacrifices des Dieux et faisiez votre parure de la constance dans une bonne conduite ! Quelle est cette adversité du sort ? De qui l'esprit a-t-il conçu la mauvaise pensée, dont le péché met cette infortune sous mes yeux ? 2596—2597.

» Mais la faute est sans doute celle de ma destinée, moi, qui vous ai enfantés pour manger jusqu'à satiété la misère du chagrin, quoique doués des plus hautes qualités. 2598.

» Comment habiterez-vous dans la forêt, au milieu de ces fourrés inextricables, abandonnés de vos prospérités, réduits à la maigreur, vous, si riches de splendeur, de force, de vigueur, de courage et d'énergie ? 2599.

» Si j'avais bien su que votre habitation dans les bois

était sûre à tel point, certes! après la mort de Pândou, je ne fusse pas revenue du mont Çataçringa dans la ville, qui tire son nom des éléphants! 2600.

» Heureux fut votre père, à mon sentiment, lui, qui, riche de sacrifices et de pénitences, fit goûter à son désir du ciel les douceurs du Swarga avant qu'il eut éprouvé les soucis, que donnent les fils! 2601.

» Heureuse de toute manière fut, à mon sentiment, la noble, la vertueuse Mâdrî, versée dans les choses, où l'on ne peut s'élever par les sens, elle, qui entra dans la voie supérieure *à celles d'ici-bas!* 2602.

» Elle, qui m'a vaincue par la volupté, par son intelligence, par sa voie céleste! Honte à cet amour, que j'ai eu, de la vie! Honte à moi, qui ai les chagrins en partage! 2603.

» Je ne vous abandonnerai pas, ma fille, aujourd'hui que le malheur vous accable, vous chéris et bons; je m'en irai dans les bois avec vous. Ah! Krishnâ! Pourquoi m'abandonnes-tu dans ton dévouement à cet exil temporaire et qui n'est pas le juste devoir. Brahma n'a point fixé ici le terme de ma vie : est-ce par négligence? Mais la vie ne m'abandonne pas? 2604—2605.

» Ah, Krishna! où es-tu, frère puîné de Sankarshana, toi, qui habitais à Dwârakâ? Pourquoi ne sauves-tu pas de la peine, et moi, et ces héros, les plus grands des hommes? 2606.

« Tu sauves les hommes, dit-on, s'ils tournent leur pensée vers toi, qui n'a pas eu de commencement et qui n'auras pas de fin! » Comment cette vérité devient-elle aujourd'hui un mot, qui n'a plus de sens? 2607.

» Voici des hommes, qui suivent les pas de l'héroïsme,

de la magnanimité, des bonnes mœurs, de la renommée : ils ne méritent pas de manger l'infortune. Ne dois-tu pas leur accorder ta pitié? 2608.

» Comment ce malheur a-t-il pu frapper Bhîshma, Drona, Kripa et les autres, puissants défenseurs de cette famille, versés dans les choses de la science politique? 2609.

» Ah, Pândou! ah, grand roi! où es-tu? Vois tu donc avec indifférence que tes vertueux fils soient vaincus au jeu par leurs ennemis, et qu'ils se préparent à l'exil?

» Reviens, Sahadéva! N'es-tu pas à mes yeux plus cher que mon corps lui-même? Ne veuille pas, fils de Mâdrî, m'abandonner comme un mauvais fils! 2610—2611.

» Que tes frères s'en aillent, s'ils veulent rester dans la vérité de leur convention : obtiens ici, toi! le mérite, qui naîtra de mon salut! » 2612.

Tandis que Prithâ gémissait ainsi, les Pândouides sans joie de s'incliner devant elle, d'embrasser ses pieds et de s'acheminer vers les bois. 2613.

Le fils de la femme esclave, Vidoura, encore plus affligé lui-même, consola Kountî désolée, et la fit rentrer peu à peu dans son palais. 2614.

Témoins de toutes ces scènes, les épouses des Dhritarâshtrides, qui avaient vu conduire dans l'assemblée et traîner Krishnâ autour de la salle, pleurèrent toutes à grand bruit, et, blâmant à l'envi les Kourouides, elles tinrent long-temps le lotus de leur visage, caché dans leurs mains! 2615—2616.

Le roi Dhritarâshtra, méditant sur les désordres de ses fils, ne put dès lors trouver dans le trouble de son cœur la tranquillité d'esprit. 2617.

L'âme continuellement occupée de cette pensée et l'es-

prit consumé de chagrin, il manda Kshattri : « Qu'on le fasse venir au plus vîte ! » 2618.

Vidoura accourut au palais du roi et le puissant monarque de l'interroger avec inquiétude : 2619.

A peine fut-il arrivé, que ces demandes furent adressées avec doute au sage à la vue longue par Dhritarâshtra, le fils d'Ambikâ : 2620.

« De quel air s'en vont Youddhishthira, ce fils d'Yama et de Kounti, Bhîmaséna, l'Ambidextre et les deux Pândouides, fils de Mâdrî ? 2621.

» De quel air s'éloignent Dhaâumya et l'illustre Draâupadî ? Je veux savoir tout cela, Kshattri : dépeins-moi leur contenance. » 2622.

Vidoura lui fit cette réponse :

« Youddhishthira, le fils de Kountî, marche, couvrant sa figure de son vêtement, et Bhîmaséna, le fils de Pândou, regardant ses deux longs bras. 2623.

» Éparpillant de son pied le sable, Arjouna suit le roi, son frère, et Sahadéva, le fils de Mâdrî, s'avance le visage tout barbouillé. 2624.

» Nakoula, le plus beau des hommes, tous ses membres souillés de poussière, marche, l'esprit dans le trouble, sur les pas du roi. 2625.

» L'admirable Krishnâ aux grands yeux, la figure voilée de ses cheveux épars, marche toute en pleurs sur les pas du roi. 2626.

» Tenant à la main une poignée de kouças, Dhaâumya, sire, occupe ses routes avec les chants du Sâma-Véda et psalmodie les hymnes sur Yama et sur le terrible Çiva. » 2627.

« Pourquoi, Vidoura, les fils de Pândou, reprit Dhri-

taràshtra, ont-ils pris dans leur voyage ces différents extérieurs? Dis-moi cela : pourquoi font-ils route ainsi? »

« Dépouillé par tes fils de son royaume et de ses richesses, lui répondit Vidoura, l'âme du sage Youddhishthira ne peut être écartée de son devoir, bien qu'il soit victime d'une tricherie. 2628—2629.

» Renversé par la fraude, ce roi, toujours plein de miséricorde à l'égard de tes fils, n'ouvre pas ses yeux, rejeton de Bharata, sous l'empire de la colère. 2630.

» Je ne dois pas incendier le monde, se dit-il, avec le regard de mes yeux irrités! » C'est pourquoi ce roi fils de Pândou s'avance, la figure voilée. 2631.

» Écoute de ma bouche, éminent Bharatide, quelle est la démarche de Bhîmaséna. Il n'existe pas au monde, pense-t-il, un homme égal à moi pour la force des bras!

» Bhîma s'avance donc allongeant ses bras et, fier de la force de ses bras, sire, il étale ses bras à tous les yeux, désirant accomplir un exploit assorti à la vigueur de ses bras. Arjouna, l'ambidextre fils de Kountî, montre dans les sables, qu'il dissémine, l'image de flèches, qui volent éparses. Tel qu'il éparpille ces grains de sable, tel, enfant de Bharata, il versera sur les ennemis des pluies de traits aux flèches séparées! « Je ne veux plus que personne au monde reconnaisse mon visage! »

2632—2633—2634—2635—2636.

» A dit Sahadéva. Il a donc passé un onguent sur sa face avant de commencer ce voyage. « Il ne faut pas que j'entraîne les âmes des femmes dans ma route! » a pensé Nakoula : aussi marche-t-il, tous ses membres souillés de poussière. 2637.

» Couverte d'un seul vêtement, les cheveux déliés, en

pleurs, sa robe d'anachorète mouillée de sang, Draâupadî, affligée de son mois, a soupiré ses mots : 2638.

« En châtiment des outrages, qu'ils m'ont infligés, on verra dans la quatorzième année leurs épouses veuves, ayant vaqué pour le salut de leurs mânes à la cérémonie de l'eau funèbre, pleurant la mort de leurs amis et de leurs parents, la mort de tous leurs fils, la mort de leurs époux, rentrer dans la ville de Hastinapoura, les cheveux sans liens, affligées par l'indisposition du mois et les membres souillés par des ruisseaux de sang ! » 2639—2640.

» Dhaâumya, le sage pourohita, marche devant eux, auguste Bharatide, psalmodiant les hymnes du Sâma-Véda en l'honneur d'Yama, et tenant à la main des graminées darbhas, la pointe tournée au sud-ouest. » 2641.

« Les Gourous chanteront de cette manière les hymnes du Sâma-Véda, quand les rejetons de Kourou seront couchés morts sur le champ de bataille ! » Ainsi parle Dhaâumya et il marche. 2642.

« Ah ! ah ! nos défenseurs, qui s'en vont ! Voyez quel spectacle ! Honte aux actions des vieillards de Kourou, pareilles, hélas ! à celles des enfants, eux, que l'avarice pousse à chasser de leurs états les héritiers de Pândou ! Et nous, séparés des fils de Pândou, nous voilà tous sans protecteurs ! 2643—2644.

» Quelle satisfaction pouvons-nous espérer de ces Kourouides avares et mal élevés ? » Ainsi, mainte et mainte fois ont crié les citadins, frappés de la plus vive douleur. 2645.

» Tout en racontant de cette manière, avec l'expression des attitudes, la résolution arrêtée dans leur âme, les sages fils de Kountî se dirigeaient vers la *grande* forêt.

» Au moment où ces princes héroïques sortaient ainsi de la ville, qui tire son nom des éléphants, nn éclair jaillit d'un ciel sans nuage et la terre fut agitée d'un tremblement. —2646—2647.

» Le soleil fut voilé par une éclipse, dans un temps, où la lnne ne se trouvait pas à l'un ou l'autre point de ses nœuds, nn météore igné décrivit un pradakshina autour de la ville et s'évanouit. 2648.

» Des carnassiers, des vautours, des chacals, des corneilles hurlèrent, glapirent, croassèrent sur les tchaîtyas, les temples des Dieux, les remparts et les palais. 2649.

» Tels se manifestèrent ces grands, ces inéluctables prodiges, annonçant la perte des Bharatides, sire, dans les manvaises inspirations de tes conseils ! » 2650.

Tandis que le roi Dhritarâshtra, sire, et le sage Vidoura s'entretenaient ainsi dans le palais, Nârada, environné des Maharshis, parut soudain au milieu de la salle, en face des princes de Kourou et prononça ces effrayantes paroles :

« Dans quatorze ans, à compter de ce jour, tous les Kourouides, qui sont ici, périront, grâce à la faute de Douryodhana, écrasés par la force de Bhîma et d'Arjourna ! » 2651—2652—2653.

A peine eut-il articulé ces mots, le plus saint des Dévarshis, éclatant de l'immense beauté, qu'il tenait de Brahma, *son père*, remonta légèrement au ciel et disparut. 2654.

Ensuite Douryodhana, Karna et Çakouni même, le fils de Soubala, rendirent hommage à Drona et lui offrirent la souveraineté du *monde connu ou* Dwîpa ! 2655.

Alors celui-ci dit à l'irascible Douryodhana, à Douççâsana, à Karna, à tous les Bharathides : 2656.

« Les brahmes ont dit qu'on ne peut donner la mort aux Pândouides, fils des Dieux; et moi, qui ai la puissance d'une armée, je n'ai pas la force d'abandonner les Dhritarâshtrides avec cette réunion des rois, qui sont venus de toute leur âme et pleins de foi se mettre sous ma protection; le Destin est plus fort! 2657—2658.

» Les fils de Pândou, vaincus au jeu, vont, comme c'est leur devoir, se rendre au milieu des forêts : les Pândouides habiteront douze années dans les bois, observant le vœu de continence; mais, une fois sortis de là, tombés sous le pouvoir du ressentiment et de la colère, ils embrasseront l'inimitié par une cruelle douleur. 2659—2660.

» Droupada fut renversé par moi, sire, dans une guerre, dont notre amitié fut la cause. Ce prince alors de sacrifier aux Dieux pour obtenir un fils, qui me donnât la mort. 2661.

» Le feu récompensa par un fils sa pénitence, les sacrifices d'animaux, les offrandes de nourriture, qu'il jeta dans son brasier. Drishtadyoumna et la vertueuse Draâupadî naquirent du milieu de l'autel. 2662.

» Dhrishtadyoumna, le frère de Krishnâ, est en grande estime auprès des fils de Prithâ, ses beaux-frères; il met son plaisir en ce qui est agréable aux fils de Pândou; le danger est donc suspendu sur ma tête! 2663.

» Couleur du feu, accordé par ce Dieu même, habile archer, maître des flèches *d'Agni*, armé d'une cuirasse naturelle, il m'inspire une profonde terreur dans ma condition mortelle. 2664.

» Immolateur des héros ennemis, le Prishatide a donc embrassé le parti des fils de Pândou : toujours le premier

à la tête des multitudes de guerriers, qui combattent sur des chars, c'est un jeune Arjourna. 2665.

» S'il arrive que je me rencontre avec lui sur un champ de bataille, il est très-sûr que je ne pourrai sauver ma vie : est-il pour moi, fils de Kourou, une autre infortune plus grande, plus profonde sur la terre ! 2666.

« Dhrishtadyoumna est la mort de Drona ! » ce mot est répandu en tous lieux. Il est célèbre et même déjà plus que célèbre dans le monde comme l'être destiné à me donner la mort. 2667.

» Sans doute ce temps suprême arrive à cause de toi. Hâtez-vous ! Que cette félicité n'ait point ainsi la durée d'un moment ! Que ce plaisir ne soit pas aussi fugitif que l'ombre fraîche d'un palmier ! Célébrez de grands sacrifices, goûtez les plaisirs, faites des largesses : dans quatorze années à compter d'aujourd'hui, vous serez enveloppés d'un vaste carnage ! »

A ces paroles de Drona, le *roi* Dhritarâshtra fit cette réponse : 2668—2669—2670.

« Il fut dit à propos par leur oncle et père : « Kshattri, fais revenir les fils de Pândou ; et si, reçus d'un accueil hospitalier, ils ne s'abstiennent pas, que mes fils jouissent de leur fortune, armes, chars et fantassins ! » 2671.

Vaîçampâyana dit, *continuant sa narration* :

Quand les Pândouides furent partis, vaincus au jeu, pour les forêts, le souci, puissant roi, s'empara du *vieux* Dhritarâshtra. 2672.

Sandjaya dit alors au souverain des hommes assis, rêveur, poussant des soupirs, roulant mainte et mainte pensée dans son cœur : 2673.

« Après que le suzerain de la terre a réuni dans ses

mains la terre pleine de richesses, après qu'il a banni de leurs états les fils de Pândou, pourquoi ta majesté soupire-t-elle dans l'affliction ? » 2674.

« D'où viendrait, fit Dhritarâshtra, la joie à des hommes, qui doivent un jour se trouver en guerre avec les héros Pândouides, vigoureux, ivres de combats ? » 2675.

Sandjaya répondit :

« Cette grande et prochaine guerre, qui doit entraîner la perte des hommes, accompagnés de leurs fils, elle est, sire, ta récompense. 2676.

» En effet, malgré l'opposition de Bhîshma, de Drona et de Vidoura, ton fils Douryodhana sans pudeur, l'âme toute pleine de folie, a dit au fils du cocher Prâtikâmi : « Amène ici la vertueuse Draâupadî, cette épouse chérie des fils de Pândou ! » 2677—2678.

» Ont-ils décrété la ruine d'un homme, les Dieux lui ravissent l'intelligence, et il voit les adversités ! 2679.

» L'heure venue de la ruine, son esprit se trouble, et la démence, qu'il regarde comme sagesse, ne sort pas de son cœur. 2680.

» Les maux lui paraissent des biens, les biens lui semblent des maux, et son âme se complaît vraiment dans ces idées pour sa ruine. 2681.

» La mort, sans lever son spectre, coupe la vie de tout être animé. Telle est la puissance de la mort qu'elle montre les choses sous un aspect différent. 2682.

» Son approche inspire le trouble, il est horrible, épouvantable ! La vertueuse, la belle Pântchâlî, née dans la race du soleil et qui n'avait pas été conçue au sein d'une femme, on l'a traînée au milieu d'une assemblée ! Quel autre homme qu'un tricheur au jeu aurait pu mépriser,

au point de la traîner autour d'une salle, cette dame illustre, qui a la science de tous les devoirs? A peine couverte d'un seul vêtement, inondée de sang, Pântchâlî à la taille gracieuse, remplie de pudeur (1), tenait ses regards fixés sur les fils de Pândou, dépouillés de leurs biens, dépouillés du royaume, dépouillés de leurs vêtements, dépouillés de toute splendeur,

2683—2684—2685—2886.

» Privés de toutes les choses, qu'on peut souhaiter, réduits à la condition d'esclave, liés partout des chaînes du devoir et comme paralysés dans le courage! 2687.

» Douryodhana et Karna ont jeté des mots amers aux Pândouides irrités et à Krishnâ désolée, indigne de ce traitement. Tout cela, sire, semble plein de trouble à mes yeux. » 2688.

« Ses yeux, si pleins de tendresse, reprit Dhritarâshtra, incendieraient la terre : puisse-t-il, Sandjaya, échapper aujourd'hui un reste de mes fils! 2689.

» Réunies avec Gândhârî, toutes les épouses des Bharatides ont poussé des cris effroyables à la vue de Krishnâ conduite dans l'assemblée. 2690.

» Elles déplorent continuellement avec tous mes sujets cette dame, la plus vertueuse des femmes, légitime épouse, douée de jeunesse et de beauté. 2691.

» Les brahmes furent indignés qu'on eût traîné ainsi *l'infortunée* Draâupadî, et le soir ils n'excitaient plus les feux sacrés. 2692.

» Il s'éleva un effroyable murmure, une grande tempête de vent souffla, des météores ignés tombèrent du

(1) *Stridharmini*, littéralement : *ayant la vertu des femmes.*

ciel; l'éclipse, inspirant aux créatures une terreur immense, dévora le soleil au temps où la lune n'était pas arrivée à l'un de ses nœuds, et le feu s'alluma de lui-même dans les remises des chars. 2693—2694.

» On vit les drapeaux mêmes se déchirer dans l'infortune des Bharatides, et l'on entendit les chacals glapir d'une manière épouvantable dans le sanctuaire du feu sacré au palais de Douryodhana; 2695.

» Et les braiements des ânes répondirent à ces glapissements par tous les points de l'espace. Ensuite Bhîshma, accompagné par Drona, Kripa, Somadatta et le magnanime Vâhlika, s'approchèrent de moi, et, suivant les conseils de Vidoura, je parlai en ces termes :

« Je veux accorder une grâce à Krishnâ. Demande! quelle que soit la chose, que tu souhaites d'obtenir. » La Pântchâlaine opta pour l'affranchissement des fils de Pândou. 2696—2697—2698.

» Je l'accordai avec les chars et les archers. Cela fait, Vidoura à la grande science, versé dans tous les devoirs, me tint ce langage : 2699.

« Puisse en rester là ce malheur, enfants de Bharata, que Krishnâ soit venue dans votre assemblée; elle, qui est la fille du roi des Pântchâlains, cette beauté, à laquelle il n'est rien de supérieur! 2700.

» Pântchâlî fut poussée par le Destin, qui l'a créée, vers les fils Pândou; mais ni ces enfants irrités de Kountî, ni les Vrishnides aux grands arcs, ni les Pântchâlains aux grands chars, défendus par ce Vasoudévide, fidèle observateur de la vérité, ne pardonneront jamais les outrages, dont elle fut *abreuvée*. 2701—2702.

» Bibhatsou, environné des Pântchâlains, conduira ici

leurs armées : au milieu d'elles marchera le héros Bhîmaséna à l'immense vigueur. 2703.

» Il conduira ici leurs armées, tenant sa massue brandie, comme le Dieu de la mort brandit son bâton ; et l'on entendra le bruit épouvantable de l'arc Gândîva, manié par le sage fils de Prithâ. 2704.

» Les rois sont incapables de supporter la massue impétueuse de Bhîma : c'est donc la paix, qui me sourit, non la guerre avec les fils de Kountî. 2705.

» Les Pândouides sont toujours plus forts, à mon sentiment, que les Kourouides. Il avait de la vigueur ce roi Djarâsandha à la grande splendeur ; et cependant il fut tué dans le combat par un coup du bras de Bhîmaséna. Conserve donc, chef des Bharatides, la paix avec les fils de Pândou. 2706—2707.

» Qu'une alliance soit conclue, sans balancer, entre les deux partis. Si tu agis de cette manière, tu atteindras, puissant monarque, au sommet du bonheur ! » 2708.

» Après que Kshattri m'eut adressé, fils de Gavalgana, ce langage conforme à l'utile et au juste, moi, je ne sus pas l'accueillir dans mon désir *aveugle* pour le bien de mes fils. » 2709.

FIN DU SABHA-PARVA.

Digitized by Google

LE VANA-PARVA.

Digitized by Google

LE VANA-PARVA.

Honorez d'abord Nârâyana, et Nara, le plus grand des hommes, la déesse Sarasvatî et Vyâsa; ensuite, récitez *ce poème, qui donne* la victoire!

Djanamédjaya dit :

« Quelle profonde inimitié embrassèrent, ô le plus saint des Brahmes, ces fils de Kountî, rejetons de Kourou, mes ancêtres, quand ces méchants Dhritarâshtrides, dont la tricherie les avait gagnés au jeu, eurent excité leur colère en jetant à leurs oreilles des paroles outrageantes? 1—2.

» Comment, tombés de la puissance et *si* miraculeusement jetés dans la peine, les fils de Prithâ vécurent-ils dans la forêt, eux, de qui la force égalait celle de Çakra? 3.

» Quels gens suivirent ces hommes réduits à la plus

grande des infortunes? Quelle fut leur manière de vivre? Quelle était leur nourriture? Où fut l'habitation de ces magnanimes? 4.

» Comment ont passé dans le bois, éminent brahme à la haute sagesse, les douze années de ces héros, immolateurs des ennemis? 5.

» Comment cette fille de roi, fidèle à son mari, la plus noble de toutes les épouses, cette dame si vertueuse, qui ne méritait pas de souffrir, elle, de qui la bouche ne prononça jamais que des paroles de vérité, endura-t-elle cette effroyable habitation dans un bois? Raconte-moi tout cela en détail, hermite, qui as thésaurisé la pénitence?

» J'ai envie d'entendre, contée par toi, brahme, la conduite de ces hommes si grands par la splendeur et la force. Assurément! ma curiosité est extrême. » 6—7—8.

Vaiçampâyana lui répondit :

Ainsi vaincus au jeu et la colère excitée par ces vicieux Dhritarâshtrides et leurs conseillers, les fils de Prithâ sortirent de la ville, qui prit son nom des éléphants. 9.

Quand ils eurent franchi la porte de l'opulente cité, les Pândouides, accompagnés de Krishnâ, se dirigèrent, portant leurs armes, la face tournée au septentrion. 10.

Indraséna et les autres serviteurs les suivaient, ayant rassemblé entièrement leurs épouses sur quatorze rapides chars environ. 11.

A la nouvelle qu'ils s'en allaient, les habitants de la cité, accablés de chagrins, se répandent maintes fois en blâmes sur Bhîshma, Vidoura et Drona le Gotamide; ils se rassemblent et, secouant toute crainte, ils se disent l'un à l'autre : « C'en est fait de cette race, et de nous, et de nos

maisons, puisque le méchant Douryodhana veut gouverner cet empire, assisté du Soubalide, de Karna et de Douççâsana ! 12—13—14.

» C'en est fait de cette race, et des bonnes mœurs, et du juste, et de l'utile ! D'où le bonheur pourrait-il venir là où un méchant, secondé par des méchants, veut exercer l'empire ? 15.

» Douryodhana est vil, insolent, avide de richesses, sans pitié pour les sujets ; il abandonne ses amis ; il déserte la vertu ; il haît ceux qu'il devrait honorer. 16.

» Là, où Douryodhaua est roi, cette terre entière n'existe plus. Eh bien ! allons aussi, tous ! aux lieux où s'eu vont les fils de Pàndou ! 17.

» Ces priuces magnanimes, pleins de miséricorde, remplis de pudeur, couverts de gloire, adonnés à la culture de la vertu et qui ont vaincu les organes des sens, comme des ennemis ! » 18.

Ce disant, ils se rassemblent, ils suivent les Pândouides et tous, joignant les paumes de leurs mains aux tempes, ils disaient aux fils de Kountî et aux deux enfants de Mâdrî : 19.

« Où irez-vous, s'il vous plaît, quand vous nous aurez abandonnés, nous laissant l'affliction en partage ? Nous vous suivrous aux lieux où vous irez ! 20.

» Un trouble violent a frappé tous nos esprits à la nouvelle que vos ennemis, bannissant toute pitié, vous avaient déloyalement vaincus. Ne veuillez pas nous abandonner, nous, vos amis dévoués, pleins d'amour, qui mettons notre plaisir en ce qui vous est utile ou agréable ! Sauvez-nous d'une entière destruction dans ce royaume, que va gouverner le prince des Kourouides. 21—22.

» Que vos nobles personnes écoutent! Nous définirons les vertus et les vices, *en disant qu'elles sont* le résultat du contact avec les influences des choses bonnes et mauvaises.

» De même que l'odeur acquise, au temps où elles prêtaient une habitation aux fleurs, communique son parfum à la terre, aux huiles, aux robes et à l'eau; ainsi les sociétés, que l'on fréquente, donnent naissance à diverses qualités. 23—24.

» Une liaison avec les méchants est la source d'où jaillit une foule de vices; mais une liaison journalière avec les bons est la matrice, où naissent les vertus. 25.

» Il faut donc s'unir de société avec des savants, des vieillards, des hommes bien nés, des ascètes, des gens vertueux, adonnés au calme des passions. 26.

» On doit cultiver les hommes, dont ces trois choses n'ont aucune tache : la science, l'origine et les œuvres. Il vaut mieux s'entretenir avec eux qu'avec des livres. 27.

» Tel que l'on gagne des vices par sa liaison avec des gens vicieux, tels, sans aucun effort de nous-mêmes, puissions-nous obtenir ici la vertu par notre seul commerce avec des hommes bons et doués eux-mêmes de vertus! 28.

» Les habitudes de bonnes mœurs s'affaiblissent dans la vue, le contact, les entretiens et la cohabitation avec les gens dépravés; et les enfants de Manou n'avancent point alors dans la perfection. 29.

» L'intelligence des hommes se rapetisse par le commerce avec des hommes vils; elle descend à la médiocrité par la fréquentation des gens médiocres; elle s'élève à toute sa hauteur dans une liaison avec des hommes supérieurs. 30.

» Elle s'ennoblit même dans une intimité avec les ob-

jets des sens, pourvu qu'ils ne soient pas surtout associés aux vices. Les vertus, qui dérivent de l'utile, de l'amour et du juste, sont vantées dans le monde; celles qui, recommandées par le Véda, se marient aux lois du monde, sont réputées les principales. 31.

» Nous voyons toutes les bonnes qualités réunies en vous ici-même; et, comme le salut est le but où nous aspirons, notre vœu est d'habiter avec des hommes vertueux. » 32.

Youddhishthira de répondre à ce langage :

« Nous sommes heureux que votre amour et votre pitié pour nous tiennent enchaînés les méchants eux-mêmes; sujets, qui avez les brahmes à votre tête, vous avez bien défini les vertus. 33.

» Accompagné de mes frères, je vous donne ce conseil à tous; la tendresse et la compassion pour nous ne doivent pas vous engager à tenir une autre conduite. 34.

» Bhîshma, mon grand-oncle, le roi, Vidoura, ma mère et mes amis habitent pour la plus grande partie dans la ville, qui prit son nom des éléphants. 35.

» Ils sont tous de compagnie troublés par la douleur et le chagrin; c'est à vous, de tous vos efforts, à les défendre pour l'amour du bien. 36.

» Vous êtes venus loin, retournez-vous-en; mais cette pensée, que m'inspire la tendresse, à l'égard de mes parents, dont je vous confie le dépôt, vous devez l'accomplir, jurez-le-moi sur cette entrevue. 37.

» Cette chose est placée dans mon cœur comme la plus importante de mes affaires. Si vous l'exécutez, vous m'aurez donné par elle honneur et satisfaction. » 38.

A cet adieu, que leur adressait le fils d'Yama, les su-

Digitized by Google

jets de pousser un épouvantable cri de désespoir : « Hâ ! disaient-ils de concert ; hâ, sire ! hâ, roi ! » 89.

Accablés de chagrin, tombés dans une extrême défaillance au souvenir de ses vertus, ils s'en revinrent malgré eux de cette entrevue avec les fils de Pândou. 40.

Les citadins partis, les fils de Pândou montés sur leurs chars arrivent sur les bords du Gange vers un grand figuier sacré, qui portait le nom de Pramâna. 41.

Faisant halte là sur la fin du jour, les *cinq* héros touchent l'eau sainte et passent la nuit au pied de cet arbre. 42.

Ils habitèrent là près de l'eau toute l'absence du jour, torturés de chagrins. Quelques brahmes y vinrent les trouver, conduits par un sentiment d'affection. 43.

Ceux-ci avaient des feux, ceux-là n'en avaient pas ; mais tous étaient suivis de leurs familles et des troupes de leurs disciples. L'auguste Youddhishthira, environné de ces récitateurs des Védas, éclatait de splendeur. 44.

A l'heure délicieuse et terrible où ces brahmes tiraient leurs feux du sommeil, il s'éleva un murmure de prières, sur lesquelles dominait le bruit des Védas. 45.

Ces brahmes éminents passèrent là toute la nuit, consolant d'une voix douce, comme le chant des cygnes, ce royal *banni*, le plus grand des Kourouides. 46.

Quand l'aube fut venue blanchir la nuit, les hommes, qui mangent l'aumône, partirent en avant de ces princes aux travaux infatigables, qui désiraient arriver bientôt sur l'orée du bois. 47.

Alors, le royal fils de Kountî, Youddhishthira leur tint ce langage : « Nous sommes privés de nos biens, privés de nos états, privés de toute félicité. 48.

» Nous allons dans la forêt sous le poids de la douleur, n'ayant pour viande et nourriture que des racines et des fruits. La forêt est pleine de périls; elle est infestée par des foules de serpents et de carnassiers. 49.

» Vous y seriez sans doute, c'est mon sentiment, assiégés de misères; et les fatigues des brahmes nuieraient au service des Dieux. 50.

» Combien plus en souffrirais-je! Retournez donc, brahmes, où vous conduiront vos désirs. » — « Nous nous efforcerons, sire, de marcher sur la route, que tiennent vos altesses, lui répondirent les brahmes. 51.

» Ne veuille pas nous abandonner, nous, qui *te* sommes dévoués et qui avons la vue des bonnes vertus; car les Dieux environnent de leur compassion les hommes dévoués, surtout quand ce sont des brahmes, de qui le pied toujours s'appuie sur la base du bien! » — « Brahmes, mon premier dévouement, reprit Youddhishthira, aura toujours les brahmes pour objet. 52-53.

» Mais cette ruine de mes compagnons fait mon tourment; car d'un côté, il vous faut des fruits, des racines, des animaux pour les offrir en sacrifice; d'une autre part, mes frères ont comme l'esprit aliéné par les peines, qui naissent du chagrin, les outrages infligés à Krishnâ et la perte du royaume enlevé. 54—55.

» Je n'ai pas la force d'imposer le joug des fatigues à ces hommes rongés de tristesse. » — « Fils de Prithâ, dirent à leur tour ces brahmes, ferme ton cœur au souci des aliments pour nous. 56.

» Nous mangerons des nourritures, que nous offrirons de nous-mêmes aux Dieux; et nous ferons descendre la félicité sur toi par nos méditations et nos prières. 57.

» Enfin nous t'amuserons avec de charmantes histoires. » — « C'est ainsi ! Il n'y a là aucun doute, répondit Youddhishthira; j'ai toujours du plaisir avec les brahmes. 58.

» Mais je me vois rejeté moi-même de cet état possible des choses : comment pourrais-je donc alors voir de mes yeux que vous vous nourrissiez tous des oblations fournies de vous-mêmes, souffrant par dévouement pour moi des maux, que vous ne méritez pas. Honnis soient les méchants Dhritarâshtrides ! » A ces mots, le roi s'assit, en gémissant, sur le sol de la terre. 59—60.

Alors un brahme nommé Çaâunaka, versé dans l'yoga et la philosophie Sânkhya, savant, qui trouvait son bonheur dans la contemplation de l'Ame suprême, adressa au monarque *infortuné* ces paroles : 61.

« Des milliers de sujets de chagrin et des centaines de sujets de crainte entrent tous les jours chez l'ignorant, mais non chez l'homme instruit. 62.

» Les personnes douées d'intelligence et semblables à ta majesté ne s'attachent point à des choses, qui font naître beaucoup de péchés, mettent obstacle à la science et causent la ruine du salut. 63.

» En toi, sire, habite l'intelligence, que l'on dit composée de huit membres, l'ennemie de toutes les imperfections, l'alliée des Védas et des lois. 64.

» Les hommes de ta condition ne se laissent point abattre par les peines du corps et de l'âme dans les détresses, les angoisses et les infortunes de leurs parents.

» Écoute, tels qu'ils furent chantés jadis par le magnanime Djanaka, des çlokas, qui assurent la stabilité de l'âme. 65—66.

« Le monde est tourmenté par des peines, qui naissent de l'âme et du corps; elles sont la somme de l'extension de ces deux substances. Écoute! voici un moyen de les adoucir. 67.

» La maladie, le contact des choses désagréables, la fatigue, la privation des objets de son désir : voilà quelles sont les quatre sources, d'où naissent les peines du corps.

» Alors, pour éloigner ce qui blesse et pour empêcher d'y penser continuellement, on procède avec deux moyens de traitement à calmer la maladie et le souci. 68—69.

» Mais d'abord les médecins intelligents s'occupent de rendre la tranquillité à l'âme par des contes agréables, qui procurent du plaisir à l'homme. 70.

» En effet, tel que l'eau contenue dans un bassin est échauffée par une boule de fer, rougie au feu, ainsi le corps est consumé lui-même par les soucis de l'esprit. 71.

» Calmez donc votre âme avec la science comme on éteint le feu avec l'eau; car, l'âme une fois calmée, le corps cesse d'être agité lui-même. » 72.

» La peine de l'âme a pour sa racine le désir, — c'est une idée reçue. — En partant du désir, l'homme arrive à s'unir avec la peine. 73.

» Le principe des peines, c'est le désir; les craintes sont les filles du désir : la tristesse ou la joie, tout mouvement de l'âme ou du corps a pour sa cause le désir. 74.

» La passion et l'amour sont engendrés par le désir au sein de toute chose des sens : l'une et l'autre sont deux sentiments bas, s'il faut rappeler ici un antique gourou.

» Si minime que soit une faute d'amour, elle peut détruire le juste et l'utile, comme le feu dans le creux d'un

arbre finit par dévorer le végétal entier avec sa racine. 75—76.

» L'homme, qui, dans la séparation, abandonne sans regret les choses et qui, dans son commerce avec elles, en distingue les inconvénients, sans haine, sans amour, s'élève à l'indifférence. 77.

» Ainsi, qu'il ne veuille pas devoir à l'accumulation de ses richesses l'attachement de ses amis et qu'il éteigne avec la science le désir, qui s'est allumé dans son corps.

» Tel que l'eau ne s'attache pas aux feuilles des lotus, ainsi le désir n'entre pas dans les hommes attentifs, qui ont vaincu leur âme, qui sont versés dans les Çâstras et qui sont riches de science. 78—79.

» L'homme, surmonté par le désir, est traîné en tous sens par l'amour : son désir à peine né redouble sa soif.

» Celle-ci est, dit-on, la plus criminelle de toutes les choses, elle cause un trouble continuel, elle est horrible, remplie d'injustices, enchaînée au péché. 80—81.

» Les insensés ont de la peine à s'en débarrasser ; elle ne vieillit pas dans la vieillesse de l'homme. La passion est destructive de la vie : heureux qui peut rejeter sa soif. 82.

» Elle est éternelle, elle est inhérente aux corps des hommes, elle tue les êtres comme le feu détruit le fer, auquel il s'attache. 83.

» De même que le feu, allumé dans sa substance, conduit le bois à sa perte, de même sa convoitise innée mène à sa ruine l'insensé. 84.

» Le roi, l'eau, le feu, les voleurs, ses gens eux-mêmes agitent l'homme riche d'une crainte incessante, comme la

peur de la mort ne cesse d'agiter les êtres, qui ont la vie.

» Tel que la chair est mangée par les oiseaux dans les airs, par les carnivores sur la terre et, dans les eaux, par les poissons : ainsi l'homme riche est dévoré de tous les côtés. 85—86.

» La fortune de certains hommes devient elle-même une misère : en effet, *trop* attachés à la jouissance des biens passagers, ils n'obtiennent pas les biens éternels.

» Par conséquent toutes les acquisitions de richesses, qui augmentent le délire de la convoitise, ne sont que trouble, crainte, orgueil, arrogance et misère. 87—88.

» Les doctes savent que ces peines des mortels sont les filles des richesses. Ils sont en proie à de grands soucis dans l'acquisition, la conservation et la perte des biens. Mais, au lieu d'abandonner les soucis des richesses, ils se plaisent à les nourrir comme des ennemis, qui les tuent à cause des richesses mêmes. 89—90.

» On les amasse avec peine : « Il ne faut pas songer à la mort ! » *se dit-on*; et, tandis que les fous s'enivrent d'une fausse joie, les sages goûtent la joie véritable. 91.

» La soif des richesses n'a pas de fin ! Le contentement est le plus grand des plaisirs : aussi les sages regardent-ils la satisfaction comme ce qu'il y a de plus grand ici-*bas*. 92.

» La jeunesse, la beauté, la vie, un trésor de pierreries, la puissance, le séjour au milieu des choses agréables n'ont pas une continuelle durée : et le sage ne met point là son envie. 93.

» Il faut donc renoncer aux trésors, ou se dévouer aux soucis, qui en sont les résultats; car on ne voit personne en possession de grandes richesses, qui soit à l'abri des vio-

lences : aussi la condition, que recommandent les hommes vertueux, est-elle une situation, où n'entrent pas les désirs.

» Être sans désir vaut mieux que désirer les richesses, fût-ce pour les employer même au devoir : ce n'est point en lavant de la boue, que les hommes peuvent arriver au salut. 94—95.

» Ne veuille pas, Youddhishthira, mettre aussi ton désir en toutes *ces choses*. Si tu veux mener une conduite assortie au devoir, garde ton âme affranchie à l'égard des richesses. » 96.

« Ce désir de richesses, lui répondit Youddhishthira, ne m'est pas inspiré, deux fois né, par le désir des jouissances, que procurent les richesses. Ce n'est point l'avarice, mais le désir de les appliquer à la nourriture des brahmes, qui me fait désirer les richesses. 97.

» Comment un homme tel que je suis et qui a changé son palais pour un hermitage, ne s'occuperait-il pas de nourrir et de protéger ceux, qui ont suivi ses pas? 98.

» Tel est en effet le partage de tous les êtres : il faut que le maître de maison donne à l'*indigent*, qui n'a pas d'aliments à mettre sur le feu. 99.

» Les herbes, la terre, l'eau, une parole obligeante, quatrième don : ces choses ne sont jamais refusées dans la maison des hommes de bien. 100.

» Il faut donner un lit au malade, un siége à l'homme fatigué, de l'eau à qui a soif, des aliments à qui a faim. Il faut donner ses yeux, il faut donner son âme, il faut donner sa parole gracieusement dite, il faut se lever et donner son siége : c'est la loi établie pour l'éternité. 101—102.

» Qu'on se lève devant la personne, qui arrive. Allez à

sa rencontre, suivant l'étiquette et rendez-lui vos hommages. Le feu sacré, les taureaux saints, les parents, les hôtes, les alliés, les fils, les épouses, les serviteurs mêmes pourraient vous consumer, si vous manquiez à l'honneur, qui leur est justement dû. Que l'homme s'abstienne de manger la chair crue ; qu'il ne fasse pas tuer les animaux inutilement, et qu'il ne consacre point à sa bouche les aliments, qu'il n'a pas répandus, suivant les rites, en l'honneur de tous les êtres. 103—104.

» Qu'il sème l'offrande sur la terre, et pour les chiens, et pour les hommes dégradés, et pour les oiseaux ; car le moment du soir et du matin est attribué aux Viçvadévas. 105.

» Qu'il vive de vighasas et qu'il mange continuellement des amritas. « On appelle vighasas le reste des offrandes; les reliefs du sacrifice sont appelés amritas (1). » 106.

» Qu'il donne ses yeux, qu'il donne sa pensée, qu'il donne une parole obligeante ; qu'il suive, qu'il serve le prêtre à l'autel, et qu'il récompense par les honoraires de cinq vaches laitières le sacrifice, qu'il fait célébrer. 107.

» Quiconque donne sans regret des aliments au voyageur fatigué de sa route et qu'il n'a jamais vu, recueillera un jour une belle récompense de sa bonne action. 108.

» On dit supérieure la vertu de l'homme, qui, vivant sous le toit d'un hermitage, observe une telle conduite. Quelle est, brahme, ta pensée? » 109.

Çaâunaka répondit :

« Hélas! quel grand malheur! Ce monde est divisé par

(1) Cet entre-guillemet n'est-il pas évidemment une simple note de calligraphe, qui de la marge est passée mal à propos dans le texte même.

Digitized by Google

la contradiction : ce qui est la honte du bon fait la joie du méchant ! 110.

» Soumis au pouvoir des objets sensuels, esclaves de la passion et de la folie, l'ignorant estime beaucoup, par luxure et par gourmandise, les reliefs des offrandes et des sacrifices. 111.

» L'homme, frappé par les séductions des objets de nos sens, est entraîné, l'âme égarée, comme le cocher par des chevaux fougueux, excités à coup d'aiguillon. 112.

» Quand les objets sensuels attirent vers eux les cinq organes des sens, l'âme se manifeste aussitôt avec l'amour, dont le germe déjà existait en elle-même. 113.

» D'abord le sens, dont l'âme se porte à savourer les objets agréables, fait sentir son appétit ; ensuite naît la conduite *analogue au désir*. 115.

» L'amour, né d'une semence de l'âme, le blesse avec les flèches des objets sensuels ; et il tombe dans le feu de la concupiscence, comme le moucheron, qu'attire l'éclat d'une lumière. 115.

» Puis, égarée par la fumée des mets et l'ivresse des amusements au gré de tous ses désirs, plongée dans le plaisir, qui est la source d'une grande folie, l'âme ne se reconnaît plus elle-même. 116.

» Elle subit donc au milieu du monde ici-bas mainte et mainte renaissance, tournoyant comme un disque de guerre sous l'impulsion des appétits, des œuvres et de l'ignorance. 117.

» Elle circule, renaissant mille fois dans les eaux, sur la terre, dans les airs, tantôt dans les brahmes ou les autres castes, tantôt dans les plantes, enfin dans tous les êtres. 118.

« Telle est donc la voie, où entrent les doctes et les ignorants. Écoute-moi ! Ceux, qui se plaisent à cultiver le suprême devoir, goûtent le bonheur de la délivrance. 119.

» Renonce aux œuvres ! » a dit le Véda. Obéis donc à sa parole; mais l'orgueil ne doit pas conduire l'homme à l'accomplissement de tous ces devoirs. 120.

» Le sacrifice, la lecture, l'aumône, la pénitence, la vérité, la patience, la répression des sens, le mépris des richesses, sont les huit branches, dit-on, entre lesquelles se partage le chemin du devoir. 121.

» Dans les anciens temps, les hommes des quatre castes, fermes dans la route du char, qui avait porté leurs ayeux au Swarga, se disaient à l'égard de ces lignes : « Il faut les suivre ! » et l'orgueil n'était pas le stimulant des choses, qu'on avait à faire. 122.

» La route sublime, où roulent les chars des Dieux, fut toujours celle, qu'ont préférée les gens de bien. Quiconque a purifié son âme doit s'engager dans le chemin aux huit branches. 123.

» Bien il advient de son absorption dans la pensée ! Bien il advient de la compression des sens ! Bien il advient de l'excellence dans un vœu ! Bien il advient de la soumission à son guide spirituel ! 124.

» Bien il advient de l'union du corps avec la nourriture ! Bien il advient de prendre en main ses livres ! Bien il advient du renoncement aux œuvres ! Bien il advient d'enchaîner la dissipation de la pensée ! 125.

» Voilà de quelle manière se conduisent les hommes, qui veulent remporter la victoire dans le monde. Passés dans la condition divine, affranchis de la haine et de l'amour, ils obtiennent la souveraine puissance. 126.

» C'est ainsi que les Roudras, les Sâdhyas, les Adityas, les Vasous et les deux Açwins, aidés par la puissance de l'yoga, ont mérité d'être en ce monde les soutiens des créatures. 127.

» Embrasse donc une éminente quiétude, fils de Kountî; recherche la perfection au moyen de la pénitence, efforce-toi d'obtenir, puissant Bharathide, la perfection de l'yoga.

» Tu possèdes la perfection de la naissance dans les deux lignes paternelle et maternelle, tu possèdes la perfection des bonnes œuvres; aspire à t'élever, pour la nourriture des brahmes, à la perfection par la pénitence. 128—129.

» Car les hommes parfaits savent réaliser, grâce à elle, tous les vœux de leurs désirs. Embrasse donc la pénitence et accomplis toutes les choses, où aspire ton cœur! » 130.

A ces paroles de Çaâunaka, Youddhishthira, le fils de Kountî, s'approche de son archibrahme et lui dit ces mots au milieu de ses frères : 131.

« Ces brahmes, qui sont parvenus à la rive ultérieure des Védas, désirent m'accompagner dans ma route; mais je n'ai pas les moyens suffisants pour les nourrir, et cette pensée m'afflige d'une cruelle douleur. 132.

» Je ne puis me séparer d'eux et je n'ai rien à leur donner. Que dois-je faire? Dis-le-moi, vénérable. » 133.

Dhaâumya, le plus vertueux des hommes vertueux, réfléchit un instant et, quand il a cherché une ressource dans une pensée honnête, il adresse à Youddhishthira ce langage : 134.

« Jadis, à peine sorti de la création, une cruelle famine affligea tous les êtres, alors, touché de compassion pour eux comme leur père, le soleil monta au solstice d'été,

absorba par ses rayons les sucs de fécondité et, descendu au solstice d'hiver, il entra dans la terre. 135—136.

» Là, devenu un champ, après qu'il eut extrait du ciel toute sa vigueur, la lune, y versant les pluies, en fit naître les plantes annuelles. 137.

» Son frère étant sorti *des nuages*, le soleil, arrosé par les rayons de Lunus, produisit les herbes des six saveurs, celles dont se composent les offrandes, et ce qui sert d'aliments sur la terre aux êtres animés. 138.

» Ainsi, la nourriture, qui soutient la vie des animaux, est faite du soleil; c'est le père de tous les êtres : aie donc recours à sa protection. 139.

» En effet, c'est en s'infligeant une éminente pénitence que les rois magnanimes, purifiés par la cérémonie au sortir du sein maternel, peuvent sauver leurs sujets. 140.

» C'est en s'attachant à la méditation, à la pénitence, à la contemplation que Bhîma, Kârttavîrya, Vaînya et Nahousha ont arraché leurs peuples aux *serres de* l'infortune. 141.

» Agis de cette manière, fils de Bharata; embrasse saintement la pénitence, âme juste, que les œuvres ont purifiée; et qu'elle te procure les moyens de nourrir ces brahmes. » 142.

Djanamédjaya dit :

« Comment le roi Youddhishthira, le chef des Kourouides, s'est-il concilié en faveur des brahmes le soleil à l'aspect admirable ? » 143.

Vaîçampâyana lui répondit :

Écoute, sire, avec attention; rends-toi pur, applique ton esprit; accorde-moi un instant, je vais tout raconter, Indra des rois, sans rien omettre. 144.

Écoute, prince à la vaste intelligence, cette litanie des cent huit noms du soleil, dans l'ordre, où Dhaâumya les récita lui-même au très-magnanime fils de Prithâ : 145.

« Aum ! dit *le Pieux* Dhaâumaya.

» Sourya, Aryaman, Bhaga, Twashtri, *le fabricateur*, Poûsha, *le nourricier*, Arka, Savitri, Ravi, Gabhastiman, *le radieux*, Adja, Kâla, Mrityou, *la mort*, Dhâtri, Prabhâkara, *l'auteur de la lumière*, 146.

» La terre, l'eau, la splendeur, l'air, le vent, la voie suprême, la lune, Vrihaspati, Çoukra (1), Boudha (2), et Angâraka (3) lui-même, 147.

» Indra, Vivasvat, Dîptânçou *aux rayons enflammés*, Çoutchi Çaâuri, Çanaîçtchara (4), Brahma, Vishnou, Roudra, Skanda, Varouna, Yama, 148.

» Le Feu-au-sein-des-éclairs, le Calorique-enfermé-dans-le-bois, le roi des splendeurs, le Drapeau du devoir, l'auteur des Védas, le corps des Védas, le char des Védas, 149.

» L'âge Krita, *le cycle d'or*, le Trétâ, *l'âge d'argent*, le Dwâpara, *le siècle d'airain*, et Kali, *l'âge de fer*, le creuset de toutes les souillures, la seconde, la minute, le moment, l'heure, la nuit, la veille, 150.

» L'auteur de l'année, Açvattha, la roue du temps, Vibhâvasou, *la substance de la lumière*, Pourousha, l'Éternel, l'Yogî, l'invisible-apparent, le sempiternel, 151.

» L'inspecteur du temps, l'inspecteur des créatures, Viçvakarma, *l'astre*, qui dissipe les nuages, Varouna, l'océan, le diviseur des temps, la nuée, le donateur de la vie, l'exterminateur des ennemis, 152.

(1—2—3—4) Les planètes de Vénus, Mercure, Mars et Saturne.

Digitized by Google

» L'azyle des êtres, le souverain des êtres, le *Dieu* adoré de tous les mondes, celui qui crée et celui qui nourrit, le feu, le commencement de tout, l'affranchi de tout désir, 153.

» Celui, qui n'a pas de fin, Kapila, Bhânou, celui, qui satisfait les désirs, l'astre, qui fait plaisir de tous les côtés, la victoire, le grand, celui, qui départ les grâces; celui, qui arrose *de ses rayons* tous les éléments, 154.

» L'âme, Souparna, le commencement des êtres, *l'astre* à la marche rapide, celui qui soutient le souffle de vie, Dhanvantari, *le médecin des Dieux*, la comète, le Dieu primitif, le fils de Diti, 155.

» Le Dieu en douze personnes, le Dieu aux yeux de lotus, le père, la mère, l'aïeul, la porte du Swarga, la porte des créatures, la porte de la délivrance, le Trivishtapa, *le ciel d'Indra*, 156.

» Le fabricateur des corps, l'être à l'âme paisible, l'âme de tout, la bouche de la sphère, l'âme de ce qui est mobile et immobile, l'âme subtile, Maîtréya sensible à la pitié. 157.

» C'est Swayambou lui-même, qui a dit le premier cette litanie des cent huit noms du soleil, à la splendeur sans mesure et vraiment digne qu'on célèbre son nom.

» Je me prosterne devant toi, père du jour, toi, qu'adorent les Yakshas, les Pitris, les Ganas et les Dieux; toi, que vénèrent les Siddhas, les Génies nocturnes et les Démons; toi, de qui la splendeur égale celle du feu ou de l'or sans mélange. » 158—159.

L'homme, qui, au lever du soleil, récitera cette litanie avec recueillement, ne peut manquer d'obtenir des fils, des épouses, des amas d'or et de pierreries, la vie dans le

souvenir de ses parents, la fermeté et l'intelligence! 160.

L'enfant de Manou, qui, d'une voix pure et dévote, prononce cet éloge du plus grand des Dieux, échappera à l'océan de feux, qui dévore la forêt des chagrins, et verra s'accomplir tous ses vœux suivant les désirs de son âme. 161.

A peine Dhaâumya eut-il parlé en ces termes assortis au temps, Dharmarâdja aux vœux inébranlables, à l'esprit dompté, embrassa d'une volonté pure la plus haute pénitence, et se mit à glorifier l'auteur du jour avec des fleurs, des offrandes et des sacrifices, pour obtenir les faveurs, dont il voulait combler ces brahmes. 162—163.

Les sens réfrénés, plongé dans l'eau, son visage tourné vers le soleil, et n'ayant pour sa nourriture que le souffle du vent, le pieux roi s'absorba dans l'unification en Dieu.

Ensuite, la bouche purifiée avec l'eau du Gange, l'une de ses narines close avec l'extrémité du pouce, exempt de souillure, il articula cet éloge d'une voix dévote : 164—165.

« Soleil, tu es l'œil du monde, tu es l'âme de tous les mortels, tu es la matrice de tous les êtres, tu es la règle de quiconque a des affaires. 166.

» Tu es la route de tous les raisonnements de la philosophie Sânkhya, tu es la voie suprême des yogis, tu es la porte, dont la barrière n'est jamais abaissée, tu es le chemin de ceux, qui aspirent à la délivrance. 167.

» C'est toi, qui soutiens le monde; c'est par toi que le monde est éclairé; c'est de toi qu'il reçoit la purification; c'est toi, qui ôte son voile à la fraude. 168.

» Des brahmes, qui ont lu complètement les Védas, se tournent au temps fixé vers toi et ils t'adorent avec des

hymnes distribués en leurs sections particulières, toi, qu'honorent les chœurs des rishis. 169.

» Les Siddhas, les Tchâranas et les Gandharvas, les Yakshas, les Gouhyakas et les Pannagas suivent ton char céleste, en sollicitant tes grâces. 170.

» Les trente-trois Dieux et les chœurs, qui montent dans les chars du ciel, et Mahéndra lui-même avec Oupéndra ont dû aux sacrifices célébrés en ton honneur de s'élever jusqu'à la perfection. 171.

» Les plus grands des Vidyâdharas, aux guirlandes de fleurs cueillies sur les divins Mandâras, composent ta cour, et voient tous leurs vœux accomplis aussitôt qu'ils ont acquitté l'adoration envers toi. 172.

» A peine ont-elles payé l'honneur, qui t'est dû, les sept troupes mystérieuses des Mânes, divines et humaines, atteignent bien vite à la prééminence. 173.

» Devenus parfaits, *grâce à toi*, les Vasous, les Maroutes, les Roudras, les Sâdhyas, les Marîtchitas, les Balikhilyas et les autres ont acquis l'excellence sur tous les êtres animés. 174.

» Dans les sept mondes entiers joints à celui de Brahma, il n'existe rien, je pense, qui excelle par-dessus le soleil! 175.

» Il est d'autres natures grandes, énergiques, mais aucune ne possède une splendeur et une puissance égales à celles, dont ta *personne* est douée. 176.

» Toutes les lumières sont renfermées en toi; tu es le souverain de toutes les lumières : en toi sont la vérité, l'énergie et tous les sentiments, qui naissent de la qualité sattwa. 177.

» Viçvakarma fit de ta splendeur un tchakra au magni-

fique ombilic, armé duquel le Dieu à l'arc Çârnga terrassa l'orgueil des ennemis des Immortels. 178.

» Dans la saison chaude, tu enlèves par tes rayons la vigueur de tous les animaux et les sucs de toutes les herbes; ensuite, dans la saison des pluies, tu les verses de nouveau *sur la terre*. 179.

» De tes rayons, ceux-ci échauffent, il en est qui brûlent, ceux-là tonnent sous forme de nuages, les uns éclairent, les autres, dans la saison des pluies, se répandent en averses. 180.

» Ni feu, ni vêtement, ni couverture ne donnent autant de plaisir au monde que tes rayons, si l'on est affligé d'un vent froid. 181.

» Tu illumines de tes rayons la terre et ses treize continents : tu parcours sans compagnie pour le bien des trois mondes ta *splendide* carrière. 182.

» Si ton lever ne venait apporter ta lumière au monde, ses yeux seraient condamnés à la cécité, et les êtres doués de la raison ne pourraient marcher dans les routes du juste, de l'utile et de l'amour. 183.

» C'est avec l'aide de ta grâce que les castes des brahmes, des kshatryas et des vaiçyas accomplissent les cérémonies, la pénitence, les sacrifices, la prière, les offrandes, l'immolation des animaux et l'entretien du feu sacré. 184.

» Les doctes, qui ont la science des temps, te nomment le commencement et la fin de cette durée, qu'on appelle un jour de Brahma et dont la mesure est égale à un millier d'yougas. 185.

» Tu es le souverain de tous les souverains, celui des Manous, des enfants de Manou, du monde et des Man-

wattaras, qui ont régné sur le genre humain. 186.

» Alors qu'est arrivée la fin du monde, ta colère vomit le feu sous-marin, et bientôt les trois mondes ne sont plus qu'une masse de cendres. 187.

» Nés de tes rayons, des nuages aux cent couleurs, avec des serpents de feu et des tonnerres, couvrent sous un déluge les êtres, qui ne sont plus. 188.

» Tu divises ta personne en douze parts et tu deviens les douze Adityas. Tu sèches par tes rayons l'univers, dont tu n'avais plus fait qu'une grande mer. 189.

» On dit que tu es Indra; tu es Vishnou; les Roudras eux-mêmes, c'est encore toi! Tu es le Pradjâpati, tu es Agni, tu es l'âme subtile, tu es le Seigneur, tu es l'éternel Brahman. 190.

» Tu es Hansa, *le cygne du ciel*, Savitri, Bhânou, l'être aux guirlandes de rayons, Vrishakapi, Vivasvat, Mihira, Poûshan, *le nourricier*, Mithra et Dharma lui-même. 191.

» Tu es l'astre aux mille rayons, tu es Aditya, Tapana, le roi des rayons lumineux, Mârttanda, Arka, Ravi, Soûrya, le secourable, et le père du jour. 192.

» On t'appelle Dinankara, *l'auteur du jour*, le Dieu aux sept cousiers, à la chevelure de rayons, Virotchana, à la course rapide, le destructeur des ténèbres, le Dieu aux coursiers verts. 193.

» La Déesse de la fortune vient elle-même sans orgueil visiter le mortel indigent, qui t'adore pieusement à la sixième ou à la septième heure. 194.

» Les maladies, les infortunes et les soucis n'approchent jamais des hommes, qui t'apportent un hommage avec une âme recueillie. 195.

» Quiconque a mis en toi une dévotion du cœur, exempt de toute maladie, pur de tout péché, goûte le bonheur et jouit d'une longue vie. 196.

» Maître des aliments, daigne par la foi m'en accorder, à moi, que l'envie d'exercer l'hospitalité envers tous, porte à désirer une abondante nourriture. 197.

» La tête prosternée, je salue Mâthara, Arouna, Danda et les autres, qui, tes suivants et tous armés de la foudre, sont rassemblés auprès de tes pieds! 198.

» Je présente mon adoration à Maîtrî, sans la séparer de Kshoubhâ, et à toutes les autres mères des éléments, afin qu'elles me protégent réfugié sous leur protection! »

Soudain le père du jour satisfait, sa personne toute flamboyante, comme le feu allumé, s'offrit aux yeux du fils de Pândou. 199—200.

« Toute chose, que tu désires, lui dit le soleil, tu l'obtiendras, quelle qu'elle soit; et pendant sept ans, ajoutés à cinq années, je subviendrai à ta nourriture. 201.

» Prends, souverain des hommes, cette marmite de cuivre, qui t'est donnée par moi. Tant que Draâupadî se servira de ce vase, prince fidèle à tes vœux, tu en retireras la nourriture inépuisable et supérieure, que l'on prépare dans une cuisine et qui est de ces quatre sortes : légumes, viandes, fruits et racines. 202—203.

» Dans quatorze années, à compter de celle-ci, tu recouvreras ton royaume! » A ces mots, le vénérable Dieu s'évanouit à ses regards. 204.

Quelque soit l'homme, qui, dans le silence et d'une âme recueillie, lira cette louange, s'il désire une grâce, elle sera accordée par le soleil; et la chose presque im-

possible, où aspirent les vœux de son cœur, il en obtiendra la possession! 205.

A quiconque, homme ou femme, la porte continuellement sur lui ou passe chaque instant à l'écouter, il sera donné des fils, s'il désire des fils; il aura des richesses, s'il veut des richesses! Est-ce de la science qu'il souhaite? il obtiendra la science! Quiconque, homme ou femme, lit cet éloge, sans y manquer aux deux crépuscules du soir et du matin, est délivré de l'infortuue, s'il gémit dans l'infortune; est délivré des chaînes, s'il porte le poids des chaînes! Le premier, à qui Brahma lui-même donna cette louange, fut le bien magnanime Indra. 206—207—208.

Celui-ci la transmit à Nârada, de qui elle passa immédiatement à Dhaâumya. Elle vint de ce dernier à Youdhishthira, qui obtint par elle l'objet de tous ses désirs.

Quiconque la récitera continuellement, remportera la victoire dans les batailles; il acquerra d'immenses richesses. Il est purifié de tous ses péchés, il entre dans le monde du soleil! 209—210.

Quand le soleil eut comblé de cette grâce le fils de Kountî, ce prince, versé dans la science de la vertu, sortit de l'eau, prit les deux pieds de Dhaâumya et embrassa ses frères. 211.

Il passa chez Draâupadî et, salué par elle, l'auguste fils de Pândou se mit aussitôt à faire l'expérience du vase dans la cuisine. 212.

D'abord le mets préparé, que produit sa marmite, apparaît en bien petite quantité. Ensuite la nourriture augmente dans les quatre sortes, elle devient inépuisable, et il en tire des aliments pour *tous* les brahmes. 213.

Ceux-ci rassasiés, il distribua de nouvelles victuailles

à ses *frères et* compagnons; ensuite Youddhishthîra de manger le reste, qu'on appelle le vighasa. 214.

Quand elle eut servi son repas à Youddhishthira, la petite-fille de Prishata elle-même de manger ce qui restait; et, quand Draâupadî eut entièrement satisfait à sa faim, la nourriture cessa *au fond du vase.* 215.

Ainsi, grâce au don, qu'il avait reçu du soleil, cet auguste prince, aussi brillant que l'astre même, put donner au cœur des brahmes la réalisation de tous leurs désirs;

Et, l'archibrahme les présidant, on vit célébrer, sous l'autorité des prières du Véda, les cérémonies du sacrifices suivant les phases de la lune et son passage dans les astérismes. 216—217.

Enfin et dès qu'on eut prononcé les bénédictions pour le voyage, les fils de Pândou, accompagnés de Dhaâumya, s'acheminèrent, environnés par ces troupes de brahmes, vers la forêt Kâmyaka. 218.

Après le départ des Pândouides pour les bois, le fils d'Ambikâ, aveugle éclairé par la science, commodément assis, mais tourmenté d'inquiétudes, parla en ces termes au vertueux Vidoura à l'intelligence profonde : 219.

« Ta science immaculée ressemble à celle de *Râma, le* petit-fils de Brighou; tu connais ce que le devoir a de plus haut et de plus délicat; tu es regardé comme l'égal de nous-même. Dis-moi donc, Vidoura, ce que, dans l'état actuel des choses, on peut faire de convenable à ces princes de Kourou, *mes fils*, afin de ramener à nous les habitants de la cité et pour empêcher qu'ils ne nous arrachent de terre avec nos racines. Parle! tu sais les choses, qui sont à faire. » 220—221.

Vidoura lui fit cette réponse :

« Le devoir, ndra des hommes, est la racine du triple objet, que poursuit le cœur humain ; le sceptre même, que tu portes, a le devoir pour sa racine. Maintiens-toi dans le devoir, sire, et couvre-les tous d'une protection égale, qu'ils soient tes fils ou les fils de Pândou ! 222.

» Le devoir fut violé en pleine assemblée par des âmes iniques, dont le fils de Soubala était le premier ; et, défié à jouer, Youddhishthira, qui ne dévie jamais de la vérité, fut naguère vaincu par ton fils. 223.

» Quel moyen reste-t-il après ton imprévoyante conduite ? Ce que je trouve dans mes idées, sire, pour que ton fils, absous de sa perfidie, se tienne dans le monde sur le pied de l'honneur, le voici ! 224.

» Que les fils de Pândou rentrent en possession des biens, que leur a donnés ta majesté. Le plus grand des devoirs, sire, est celui-ci : « Que le roi se contente de ce qu'il a, et n'envie pas ce qui est à autrui ! » 225.

» Que la renommée *de Kourou* soit sauve ! Loin de nous la désunion des parents ! Vive le devoir ! Il mourra, si tu n'agis pas de cette façon. De toutes les choses, celle, qu'il te faut regarder comme la première, c'est la satisfaction des Pândouides et le mépris de Çakouni ! 226.

» Si tu veux conserver tes fils, hâte-toi, sire, d'embrasser une telle conduite ! Agis-tu d'une autre manière, la perte de tous les Kourouides est assurée. 227.

» En effet, Arjouna et Bhîmaséna en courroux ne laisseront pas échapper un seul homme dans l'armée de leurs ennemis ! L'arc Gândiva, l'essence même du monde, appartient à ceux, qui ont pour soldat l'Ambidextre, consommé dans la science des armes. 228.

» Quelle chose est inexpugnable dans le monde à ceux,

qui ont pour soldat Bhîmaséna, doué de bras si vigoureux? Ton fils venait à peine de naître, quand je te fis entendre une parole salutaire : 229.

« Abandonne cet enfant, disais-je, la ruine de sa famille! » Tu ne voulus pas écouter ce haut langage, qui devait la sauver. « C'est un utile conseil, ajoutai-je. Si tu ne le suis pas, tu seras dans l'avenir consumé de regrets. » 230.

» Le malheur ne tombera pas sur toi, si ton fils consent avec plaisir à rendre la monarchie aux Pândouides. Retiens ton fils, sinon par un sentiment d'affection pour eux, du moins dans l'intérêt de ta tranquillité. 231.

» Une fois comprimé ton méchant fils, rétablis celui de Pândou sur le trône de l'empire, et qu'Adjâtaçatrou, sire, affranchi des passions, gouverne justement cette terre.

» Qu'aussitôt cette révolution accomplie, tous les princes s'approchent de nous comme des vaiçyas; et que Douryodhana, Çakouni et le fils du cocher cultivent avec amour les fils de Pândou. 232—233.

» Que Douççâsana demande son pardon au milieu de l'assemblée à Bhîmaséna et à la fille du *roi* Droupada. Apaise, toi! honore Youddhishthira et restaure-le sur le trône. Interrogé par toi, quelle autre chose pouvais-je te répondre? Si tu fais cela, sire, tu reviendras au bonheur. » 234.

Le monarque aveugle repartit :

« Tu as déjà tenu, Vidoura, ce langage ici dans l'assemblée en présence des Pândouides et de moi : est-il bon pour eux? Est-il funeste aux miens? Mon esprit ne sait rien comprendre à toutes ces choses. 235.

» Mais par cela même que tu viens me répéter mainte-

nant cette idée fixe *de ton âme* dans l'intérêt des Pândouides, je pense que tu ne veux pas mon bien. En effet, comment pourrais-je sacrifier mon fils à celui de Pândou? 236.

» Tes fils sans doute sont aussi les miens; mais Douryodhana est né de mon corps. Quel homme, s'il a considéré que *le père et le fils* ne sont qu'une seule et même chose, oserait dire : « Abandonne ton corps en faveur d'un autre? » 237.

» Tu ne me dis rien, qui ne soit à contre-sens, Vidoura; mais je supporte ton arrogance extrême. Reste, ou va-t-en où bon te semblera. On a beau flatter la courtisane sans mœurs, elle vous abandonne! » 238.

A ces mots, s'étant levé précipitamment, Dhritarâshtra aussitôt entra dans ses appartements intérieurs. Vidoura eut à peine le temps de lui dire : « Il n'en est pas ainsi! » et il courut, sire, là où il devait rencontrer les fils de Prithâ. 239.

Ces rejetons de Bharata et de Pândou, ayant pour but d'habiter au milieu des bois, s'avançaient de la rive du Gange, accompagnés de leur suite, vers le Kouroukshétra.

Après qu'ils eurent fait halte près de l'Yamounâ, sur la Driçadvatî, et sur les bords de la Sarasvatî, ils cheminèrent de forêt en forêt sans quitter leur direction à l'occident. 240—241.

Ensuite, sur le rivage de la Sarasvatî, en des plaines et sur une terre sablonneuse, ils virent le bois appelé Kâmyaka, cher au peuple des anachorètes. 242.

Là, ces héros, avoisinés des solitaires et consolés par eux, mirent leur habitation dans un bois rempli de volatiles et de quadrupèdes. 243.

Alors, monté sur un noble char et désireux d'obtenir la vue des Pândouides, Vidoura s'avançait vers la riche forêt de Kâmyaka. 244.

Arrivé en ce lieu sur son léger véhicule, attelé de rapides chevaux, il vit le pieux Youddhishthira, assis dans un endroit solitaire avec Draâupadî, ses frères et les brahmes. 245.

Le monarque observateur de la vérité aperçut de loin Vidoura, qui s'avançait au galop et dit à son frère Bhîmaséna : « Vidoura vient nous trouver : que va-t-il nous dire?

» Ne viendrait-il pas envoyé par le fils de Soubala, nous porter un défi au jeu? Est-ce que le vil Çakouni voudrait encore nous gagner nos armes elles-mêmes au jeu des dés?

» Devant quiconque me jette ce défi : « Accours! » je n'ai point la force de reculer, Bhîmaséna. Mais, quand on doute de l'arc Gândîva, comment pourrions-nous espérer d'obtenir le royaume? » 246—247—248.

Alors, s'étant levés, tous les Pândouides embrassent Vidoura, et, honoré par eux, l'Adjamithide entre d'une manière digne en conférence avec les fils de Pândou. 249.

Les princes interrogent sur la cause de son arrivée en ces lieux Vidoura soupirant, et celui-ci raconte avec étendue quelle fut à son égard la conduite du fils d'Ambikâ :

« Adjâtaçatrou, le roi Dhritarâshtra m'a embrassé, m'a honoré et, me couvrant de sa faveur, m'a dit : « Tiens la balance égale et fais-moi connaître ce qui, dans l'état des choses, est convenable et à mes neveux et à moi. »

» Je dis alors ce qui était digne, utile aux Kourouides, séant à Dhritarâshtra; mais ces conseils ne réussirent pas à lui plaire. Je n'imagine pas, repris-je, autre chose de convenable. 250—251—252.

» Je lui dis ce qui était son bonheur le plus grand, mais le fils d'Ambikâ me ferma ses oreilles; et, tel qu'un malade repousse les aliments, ainsi tout ce que je sus lui dire ne plut pas à *mon frère*. 253.

» On ne peut l'amener à son salut, comme il est impossible de conduire une femme de mauvaise vie dans la maison d'un homme bien élevé. La vérité n'est pas moins désagréable au chef des Bharatides qu'un époux sexagénaire à une vierge adolescente. 254.

» La ruine des Kourouides est certaine, sire, puisque Dhritarâshtra s'obstine à repousser le salut. Les bonnes paroles ne trouvent pas à se fixer en lui, telle que l'eau du bassin ne s'attache pas aux feuilles du lotus. 255.

» Ensuite Dhritarâshtra m'a dit avec colère : « Va-t-en, Bharatide, vers l'homme, en qui tu as foi! Je ne veux plus de ton aide pour gouverner cette terre ou la ville! »

» Rejeté ainsi par le roi, je suis venu, Indra des hommes, porter ces choses à ta connaissance. Rappelle à ton souvenir tout ce qui fut dit par moi dans l'assemblée. Je vais encore y ajouter ces paroles : 256—257.

» L'homme, que ses ennemis ont lié sous le joug de maux cruels, oppose à ses peines la patience, observe les temps et, s'accroissant comme un incendie faible à sa naissance, il finit par dévorer seul toute la terre. 258.

» Un roi ne donne à ses alliés aucune part de ses richesses; mais les alliés prennent une part dans ses peines. L'appui, trouvé dans une réunion d'alliés, sire, est tel qu'il a fait dire : « L'acquisition de la terre est dans l'acquisition des alliés. » 259.

» Il faut manger par égales portions avec ses alliés comme une nourriture, fils de Pândou, la querelle, la for-

tune et la vérité. Un roi, qui d'abord ne méritait pas d'honneur en face d'eux, s'accroît de plus en plus sous l'influence d'une telle conduite. » 260.

Youddhishthira lui répondit :

« M'élevant à une pensée supérieure, je vais agir sans négligence, comme tu le dis ; et j'exécuterai complètement toute autre parole, qui sera opportune au temps et au lieu. » 261.

Cependant, auguste Bharatide, après que Vidoura s'en fut allé vers les fils de Pândou à l'hermitage, Dhritarâshtra à la vaste science fut tout consumé de regrets ; 262.

Et, songeant à la puissance de Vidoura, l'arbitre de la paix et de la guerre, il pensa qu'elle serait un immense accroissement pour les fils de Pândou. 263.

Agité par le souvenir de Vidoura, il vint à la porte du conseil, et, l'âme pénétrée de cette douloureuse image, il tomba en présence des Indras des rois. 264.

Dès qu'il eut repris sa connaissance et qu'on l'eut relevé du sol de la terre, le monarque adressa les paroles suivantes à Sandjaya, qui s'était approché de lui : 265.

« Mon frère ! mon ami ! lui, qui est un second Dharma, visible aux yeux ! Au souvenir de lui, mon cœur est bien cruellement déchiré ! 266.

» Amène vite auprès de moi ce vertueux frère ! » Et, parlant ainsi, le souverain des hommes se lamentait pitoyablement. 267.

Ensuite, consumé de chagrin et rendu comme fou au souvenir de Vidoura, le monarque dit encore à Sandjaya ces mots, que lui inspirait l'amour de son frère : 268.

« Va, Sandjaya ! Sache si Vidoura, mon frère, vit en-

core, agité par la colère, que ma cruauté alluma dans son cœur. 269.

» Jusqu'à ce jour, assurément! ce frère savant à l'intelligence sans mesure ne m'a jamais causé une peine quelconque, si légère fût-elle. 270.

» Et c'est moi, qui l'ai précipité au fond de l'infortune, cet homme d'un esprit supérieur! Va, docte Sandjaya! Ramène-le moi, ou je vais abandonner la vie! » 271.

A ces paroles du roi, qu'il reçut avec révérence, Sandjaya répondit : « Soit! » et courut au Kâmyaka. 272.

Il arriva bientôt à la forêt, où habitaient les fils de Pândou, et vit Youddhishthira, vêtu d'une peau d'antilope, assis en compagnie de Vidoura et des brahmes par milliers; et défendu par ses frères comme Pourandara est défendu par les Dieux. 273—274.

Sandjaya de s'avancer vers Youddhishthira et de lui présenter ses respects. Bhîmaséna, Arjouna et les deux jumeaux s'approchèrent de l'homme envoyé dans cette affaire. 275.

Le monarque *anachorète* demanda à l'ambassadeur commodément assis comment il se portait; celui-ci exposa la cause de sa venue et tint ce langage : 276.

« Le roi, fils d'Ambikâ, Dhritarâshtra se souvient de toi, Kshattri : voici *l'affaire!* Reviens au plus vite et rends ce monarque à la vie! 277.

» Offre tes salutations d'adieu aux princes fils de Pândou; et veuille bien revenir à cet ordre du lion des rois, ô le plus vertueux des enfants de Kourou! » 278.

A ces mots, Vidoura, le sage plein de tendresse pour ses parents, se mit en route avec la permission d'Youddhishthira pour la ville, qui prit son nom des éléphants.

L'auguste Dhritarâshtra à la grande splendeur de s'écrier à sa vue : « Oh! bonheur! te voici revenu, prince vertueux. Oh! bonheur! tu ne m'avais donc pas oublié, mortel sans péché! 279—280.

» Maintenant, toujours éveillé, le jour et la nuit, à cause de toi, je vois sans cesse ta charmante personne devant moi! » 281.

Et d'attirer Vidoura dans son anka et de le baiser sur sa tête : « Pardonne ce qui te fut dit par moi, soupira-t-il, homme pur de toute faute! » 282.

« J'ai déjà pardonné, sire! Ta majesté, lui répondit Vidoura, n'est-elle pas la première des personnes, à qui mon respect est dû? Me voici accouru plein de hâte, ne pensant qu'à jouir de ta vue. 283.

» Il y a des hommes, puissant roi, de qui la pensée est tournée vers le devoir et qui vivent dans la tristesse, plongés dans l'infortune : il ne faut pas mettre ici d'indifférence. 284.

» Les fils de Pândou sont pour toi, puissant Bharatide, au même degré qu'ils sont pour moi ; et c'est cruellement affligée que ma pensée maintenant se reporte vers eux. »

Après cette mutuelle réconciliation, les deux frères à la grande splendeur, Dhritarâshtra et Vidoura, en ressentirent une joie suprême. 285—286.

A peine eut-il appris le retour de Vidoura et les caresses, qu'il avait reçues du roi, l'insensé fils de celui-ci fut consumé de chagrins. 287.

Il fit appeler Douççâsana, Karna et le fils de Soubâla ; ensuite l'esprit offusqué par les ténèbres de l'ignorance, ce roi *pervers* leur tint ce langage : 288.

« Voici revenu le conseiller du sage Dhritarâshtra, le

docte Vidoura, l'ami des fils de Pândou, l'homme, qui fait son plaisir de leur bien. 289.

» Tandis qu'il n'a point encore incliné mon père à la pensée du rappel des Pândouides, délibérez sur ce qu'il m'est utile *de faire*. 290.

» Si je vois jamais les fils de Kountî revenus ici, je me donnerai une phthisie en me refusant tout breuvage à moi-même, je me précipiterai dans le feu, je tournerai une arme contre moi, j'avalerai du poison ou je me pendrai; car je n'ai pas la force de revoir ici ces riches insolents! » 291—292.

« Pourquoi t'arrêter, sire, à ces résolutions d'enfant? répondit Çakouni. Les Pândouides sont partis, souverain des hommes, suivant les termes de nos conventions : il n'en peut donc être ainsi *que tu dis*. 293.

» Tous les fils de Pândou respectent la vérité de leur parole, éminent Bharatide, et jamais ils n'accepteront, mon enfant, les paroles de ton père. 294.

» Cependant, s'ils l'acceptent et reviennent à la ville, ils auront violé tous la convention, et leur gage alors nous appartient. 295.

» Tenons-nous au milieu de la scène, obéissants au désir du roi, *notre chef*, et tous, bien couverts, épiant une grande faute des Pândouides. » 296.

» Frère de ma mère à la grande science, reprit Douççâsana, il en sera comme tu dis; car les pensées, que ta voix exprime, ont toujours mon approbation. » 297.

« Nous voyons tous notre désir en ce qui est l'objet du tien, Douryodhana, lui répondit Karna : je vois en effet, sire, que nous avons tous une même opinion. 298.

» Ces hommes délicats ne reviendront pas sans avoir

accompli tout le temps exigé par nos conventions. Si leur imprudence nous les ramène, gagne-les encore au jeu! »

A ces mots de Karna, le roi Douryodhana, de qui l'âme n'était pas extrêmement satisfaite, détourna soudain la tête. 299—300.

Karna, ayant compris *ce mouvement*, ouvrit ses yeux brillants de fureur et, monté au plus haut point de la colère, il dit, se glorifiant soi-même, à Douççâsana et au fils de Soubala : « Écoutez, rois de la terre, quel est mon sentiment. 301—302.

» Nous ferons tous avec nos mains de serviteurs ce qui est agréable au roi! Ne pouvons-nous rester avec une persévérance infatigable tous en ce qui lui est agréable? 303.

» Montés sur nos chars, les armes à la main, revêtus de nos cuirasses, allons de compagnie dans ces forêts, qu'ils habitent, tuer ces fils de Pândou! 304.

» Tous une fois morts, une fois entrés dans la route inconnue, nous voilà débarrassés des querelles, nous et les fils de Dhritarâshtra. 305.

» Il est possible de les abattre maintenant, qu'ils sont tristes, qu'ils sont plongés dans le chagrin et qu'ils manquent d'amis : tel est mon sentiment. » 306.

Ces paroles dites, tous honorent mainte et mainte fois le fils du cocher et lui répondent : « Qu'il en soit ainsi! »

Tous, à ces mots, prononcés avec colère, ils montent chacun dans son char et sortent de compagnie, déterminés à tuer les Pândouides. 307—308.

L'auguste Krishna-Dwaîpâyana à l'âme sainte les vit avec l'œil de sa science et, discernant la cause de leur départ, il accourut. 309.

Le vénérable, honoré par le monde, arrêta les pas de

tous les *guerriers* et se rendit à la hâte au palais, où trônait l'*aveugle*, éclairé par la science. 310.

Vyâsa lui dit :

« Dhritarâshtra aux vastes connaissances, écoute mon langage; je vais te dire ce qui est le plus grand bien de tous les Kourouides. 311.

» Il ne m'est pas agréable, monarque aux longs bras, que les fils de Pândou soient allés dans les forêts, dépouillés par la tricherie de joueurs, qu'inspirait Douryodhana. 312.

» Les *victimes*, gardant le souvenir de ces vexations, fils de Bharata, une fois la treizième année accomplie, vomiront sur les Kourouides le poison de leur colère. 313.

» Il y a plus encore : ton fils, ce méchant à la bien faible intelligence, veut, excité par l'envie de posséder seul tout l'empire, ôter la vie aux fils de Pândou, contre lesquels jamais il ne désarme sa colère. 314.

» Retiens cet insensé! Allons! que ton fils revienne à la paix! Il perdra la vie, s'il veut satisfaire son désir de tuer ces *nobles* habitants de la forêt. 315.

» Ta majesté est bonne comme le docte Vidoura, comme Bhîshma, comme nous, et Kripa, et Drona. 316.

» La guerre avec ses parents est une chose, qui mérite le blâme, assurément! Ainsi, monarque à la grande science, ne fais pas ce qui est injuste et déshonorant. 317.

» Ton fils, qui porte de tels sentiments à l'égard des fils de Pândou, tombera, si l'on n'y met garde, noble Bharatide, au milieu d'une grande infortune. 318.

» Mais que ton insensé fils s'en aille dans la forêt, sire, tout à fait seul et sans compagnon, vivre dans la société des Pândouides. 319.

» Là, de sa fréquentation journalière avec les fils de Pândou, naîtra l'amitié du tien; et, s'il en arrive ainsi, puissant monarque, tu n'auras plus rien à désirer. 320.

» On dit cependant, auguste roi : « L'homme naît d'abord; ensuite naît le caractère; et celui-ci ne meurt pas tant que l'homme vit. » 321.

» Que pense là-dessus Bhîshma, et Drona, ou Vidoura lui-même, ou ta majesté? On doit faire ce qui est convenable avant que le temps opportun ne vous soit échappé. » 322.

« Révérend, lui répondit le monarque aveugle, je n'ai pas approuvé le jeu à sa naissance; mais voici, anachorète, quelle fut ma pensée : « C'est le Destin, qui m'entraîne; il me force à consentir! » me suis-je dit. 323.

» Ni Bhîshma, ni Drona, ni Vidoura n'ont approuvé, ni Gândhârî elle-même n'a désiré ce jeu, dont le délire fut ici la cause. 324.

» Mais l'amour naturel au cœur d'un père m'empêche d'abandonner, vénérable, qui te complais en tes vœux, mon insensé Douryodhana, sachant bien cependant *qu'il nous entraîne à la ruine.* » 325.

« Fils de Vitchitravîrya, lui répondit Vyâsa, nous savons parfaitement que ta majesté a dit la vérité : un fils est le plus grand des biens; il n'est rien de plus grand qu'un fils. 326.

» Instruit par les pleurs, que répandait Sourabhî, Indra eut la pensée qu'un fils l'emportait sur tous les autres avantages, quelque grands fussent-ils. 327.

» Je te raconterai ici, monarque des hommes, cette haute et sublime légende, la conversation d'Indra et de Sourabhî. 328.

» Jadis, assure-t-on, Sourabhî, la mère de la race bovine, se présenta, versant des larmes, dans le Tripishtapa, et toucha de compassion pour elle le monarque des Dieux.

» Pourquoi répands-tu ces pleurs, noble quadrupède? lui dit Indra. Est-il arrivé un malheur aux habitants du ciel? *Tu ne pleures pas* sans doute pour un léger accident au milieu des hommes et des Nâgas? » 329—330.

« On ne voit nulle part un malheur, qui soit tombé sur toi, monarque des Dieux, répondit Sourabhî. C'est mon fils qui m'afflige, Kaâuçika, et c'est pour lui que je verse des larmes. 331.

» Vois cet abject laboureur, qui frappe à coups d'aiguillon mon fils, à qui manque la force, accablé sous le poids de la charrue, triste, battu, s'affaissant sur la terre. J'en suis pénétrée de compassion, roi des Dieux, et mon âme en est troublée. 332—333.

» Un autre ici, doué de vigueur, porte une charge plus grande que sa force; là, haletant, épuisé, maigre, le cou tendu, celui-là traîne avec peine son fardeau. Je plains ce *malheureux*, fils de Vasou! Maltraité, déchiré mainte et mainte fois par l'aiguillon, vois! il n'a plus la force de voiturer ce faix *pesant!* Voilà pourquoi je gémis, profondément affligée, saisie de pitié, consumée de chagrin, et noyant mes yeux de larmes. » 334—335—336.

« Tu as des milliers de fils, qui sont dans l'oppression, ma belle, reprit Indra. Pourquoi cette plainte ici, dans un seul endroit, où pâtit un seul de tes fils? » 337.

« Si j'ai partout des milliers de fils, j'ai pour tous un égal amour, lui répondit Sourabhî; mais la pitié, Çakra, est plus grande pour un fils, quand on en voit l'infortune. » 338.

A peine eut-il entendu ce langage, Indra, plein d'une vive admiration, comprit, enfant de Kourou, qu'un fils est plus cher que la vie même. 339.

Soudain l'adorable Pâkaçâsana de verser là une pluie torrentielle, qui mit un obstacle aux travaux du laboureur. 340.

» Aies donc, comme Sourabhî, une tendresse égale pour tous tes fils, mais une pitié plus grande, sire, pour les malheureux. 341.

» De même que Pândou était mon fils, ainsi êtes-vous mes fils, toi et Vidoura à la vaste science : c'est l'amour, qui m'inspire ce langage, mon fils. 342.

» Enfin, on te vit, rejeton de Bharata, une centaine de fils : il naquit cinq fils à Pândou, mais dans l'infortune et plongés dans une profonde affliction. 343.

« Comment pourraient-ils vivre ? Comment pourraient-ils croître dans ces maux outre mesure ? » me disais-je. Et maintenant que les fils de Prithâ sont encore malheureux, mon âme est consumée par la douleur. 344.

» Prince, désires-tu ici la vie des rejetons de Kourou : que ton fils Douryodhana fasse la paix avec les fils de Pândou ! » 345.

Dhritarâshtra lui répondit :

« Il en est ainsi que tu nous dis, anachorète à la grande science ; je le sais bien, moi et tous ces princes. 346.

» Ta sainteté pense qu'il y a de l'orgueil dans les Kourouides : c'est aussi, *pieux* anachorète, ce que m'ont dit Drona, Bhîshma et Vidoura lui-même. 347.

» Mais si j'ai mérité ta faveur, si tu as compassion des fils de Kourou, veuille bien instruire Douryodhana, mon fils à l'âme perverse. » 348.

« Voici Maîtréya, le vénérable anachorète, qui vient, sire, lui dit Vyâsa ; il a vu les cinq frères, fils de Pândou ; et c'est le désir de *vous* voir, qui l'amène ici. 349.

» Ce grand rishi donnera à ton fils Douryodhana, sire, des lumières conformes à la droite raison pour la paix de cette famille. 350.

» Il dira sans doute, rejeton de Kourou, ce qu'on doit faire ici ; mais, si ton fils néglige de l'accomplir, il sera maudit par cet homme dans sa colère. » 351.

A ces mots, Vyâsa partit et Maîtréya se montra. Le monarque, accompagné de son fils, reçut respectueusement le vertueux anachorète fatigué, avec l'arghya et les autres cérémonies. Ensuite le fils d'Ambikâ, le roi Dhritarâsthra lui dit avec modestie : 352—353.

« As-tu fait joyeusement ta route du Kouroudjângala? Les cinq frères, héroïques fils de Pândou, sont-ils en bonne santé? 354.

» Est-ce que les princes de Bharata veulent rester fermes dans le traité? La fraternité avec les fils de Kourou n'en sera-t-elle point brisée? » 355.

« Je suis venu du Kouroudjângala, répondit Maîtréya, en suivant le chemin des tîrthas. J'ai vu dans la forêt Kâmyaka au gré de ma volonté Dharmarâdja, habitant le bois d'anachorète, vêtue de la peau d'antilope, et coiffé de la djatâ. Une foule d'hermites, seigneur, était venu visiter ce magnanime. 356—357.

» Là, j'ai ouï raconter, grand roi, l'égarement de tes fils, le vice sous les formes du jeu, et l'immense danger, qui en était né pour vous. 358.

» Alors, je suis venu, conduit par l'envie de voir les

princes de Kourou; car aucune chose n'égale l'affection et l'amour, que j'ai toujours en toi, seigneur. 359.

» Il ne sied pas, sire, que tes fils, de ton vivant et du vivant même de Bhîshma, se fassent d'aucune manière l'un à l'autre un obstacle. 360.

» Insensé es-tu, sire, toi, qui as accepté cette guerre de toi-même! Pourquoi n'as-tu pas veillé sur cette horrible calamité au moment qu'elle s'élevait. 361.

» Tu ne brilles pas, rejeton de Kourou, dans la réunion des ascètes par cette conduite, qui ressemble, sire, à celle observée dans une assemblée de voleurs. » 362.

Ensuite, ayant arrêté le roi Douryodhana, Maîtréya, le vénérable rishi, lui dit avec une voix caressante : 363.

« Douryodhana aux longs bras, le plus éloquent des êtres doués de la voix, écoute, homme éminent, je vais dire ce qui est vraiment utile pour toi. 364.

» Ne vexe pas les Pândouides, sire! Fais ce qui est utile pour toi-même, pour les fils de Pândou, pour les Kourouides et pour le monde. 365.

» Car tous ces princes sont des héros, des guerriers vaillants; tous ont la vie d'une myriade de grands serpents, tous sont forts avec des corps de diamant. 366.

» Tous observent le vœu de la vérité, tous ont la fierté d'hommes, tous détruisent les ennemis des Dieux, les Rakshasas, qui changent de forme à leur volonté, 367.

» De qui les principaux étaient Hidimba, Vaka et le Démon Kirmîras. Tandis que ces magnanimes couraient d'ici pendant la nuit, Bhîma à l'âme terrible, orgueilleux de combats, lui, que sa force rendait le plus distingué entre les vigoureux, se tint, immobile comme une montagne, leur fermant le chemin. 368—369.

» Le tigre les tua de la mort des troupeaux, comme une vile gazelle. Vois, sire, comme tomba dans la conquête du monde sous le bras de Bhîma dans la guerre le héros Djarâsandha, qui avait la force d'une myriade de serpents. Le Vasoudévide est le parent et tous les rejetons de Prishat sont les beaux-frères de ces guerriers. 370—371.

» Quel homme, soumis à la vieillesse et à la mort, eut approché d'eux pendant une bataille ? Que la paix règne donc maintenant, éminent Bharatide, entre toi et les fils de Pândou. 372.

» Suis ma parole, sire, et ne te livre pas au pouvoir de la colère. » Tandis que Maîtréya, puissant monarque, tenait ce langage, Douryodhana, frappant de la main sa cuisse, qui ressemblait à la trompe des éléphants et, le rire sur la bouche, gravant des lignes avec la pointe du pied sur la terre, restait là sans répondre un seul mot, la tête baissée à terre, et semblait ne rien comprendre.

A la vue de Douryodhana, qui ne voulait rien entendre et qui écrivait sur le sol de la terre, la colère saisit Maîtréya ; et, sous le pouvoir du ressentiment, le plus vertueux des anachorètes, poussé par le Destin, appliqua son esprit à la pensée de le maudire. Il toucha l'eau de sa bouche et, les yeux rouges de colère, Maitréya de lancer une imprécation sur le Dhritarâshtride à l'âme méchante : « Puisque, sans faire aucune attention à moi, tu ne veux pas suivre ma parole, reçois à l'instant même le fruit de cet orgueil. (De la 373e stance à la 378e.)

» Il s'élevera un grand combat, dont tu subiras l'oppression : là, ce vigoureux Bhîma, sous les coups de sa massue, brisera ta cuisse. 379.

A peine eut-il articulé cette parole, le monarque de la terre, Dhritarâshtra de supplier l'anachorète : « Qu'il n'en soit pas ainsi ! » 380.

Maîtréya dit :

« Si ton fils revient à des sentiments de paix, c'est alors, sire, que la malédiction n'aura pas lieu ; mais, dans le cas contraire, il en sortira son effet. » 381.

Le père de Douryodhana, l'Indra des rois, tenant ses yeux fixés sur Maîtréya, lui dit : « Comment Kirmîra est-il tombé sous les coups de Bhîma ? » 382.

« Je ne te le dirai pas, lui répondit Maîtréya ; car ton fils ne veut pas en écouter davantage. Mais v ici Vidoura ; il te racontera tout, quand je serai parti. » 383.

A ces mots, il s'en alla comme il était venu, et Douryodhana sortit, tout troublé par la mort de Kirmîra. 384.

LA MORT DE KIRMIRA

Dhritarâshtra dit alors :

« Kshattri, je veux entendre la mort de Kirmîra. Raconte ! Comment eut lieu cette rencontre de Bhîmaséna avec le Rakshasa ? » 385.

« Écoute, répondit Vidoura, cette aventure de Bhîma aux actions plus qu'humaines ; je l'ai entendue mainte et mainte fois déjà racontée à la fin de leurs récits. 386.

» Partis de ces lieux, puissant roi, les fils de Pândou, vaincus au jeu, arrivèrent au bout de trois jours et de trois nuits vers le bois appelé Kâmyaka. 387.

» C'était la nuit ; on ouchait au milieu de sa carrière ; il était minuit, heure épouvantable par les incursions des Rakshasas anthropophages, aux actions féroces. 388.

» Les habitants des forêts, pâtres et pénitents, évitaient ce bois par un grand détour, sans doute, dans la crainte des *monstres* anthropophages. 389.

Digitized by Google

» A peine y entraient-ils, le Rakshasa, leur ayant fermé la sortie, se montra, la torche à sa main, avec ses yeux enflammés et sa mine épouvantable. 390.

» S'étant fait deux longs bras et un aspect horrible, il se tenait, ayant fermé la route, par où s'avançaient les descendants de Kourou. 391.

» Rakshasa aux dix dents jointes, à la tête enflammée, à la chevelure à moitié rasée, tel qu'un nuage environné de grues, ou tel que le tchakra de la foudre, entouré par les rayons du soleil, il produisait un vaste bruit, comme une nuée pluvieuse, qui vomit un immense fracas ; et il avait donné le jour à la Rakshasî Mâyâ. 392—393.

» Épouvantés à cette clameur, on voyait tomber à tous les points des cieux les oiseaux sans voix, comme des lotus dans une terre sèche. 394.

» Rempli d'ours, de buffles, d'éléphants et de gazelles, courant effrayées, le bois semblait n'être composé que de ce bruit. 395.

» Les lianes, avec leurs bras de pousses vermeilles, agitées par le grand vent, sorti de sa bouche, s'en allaient embrasser les arbres, quoique nés cependant loin d'elles. 396.

» Tristement épouvantable, un vent soufflait en ce moment, et le ciel, couvert par ce Rakshasa, avait perdu sa clarté. 397.

» Le grand ennemi *des hommes*, sans distinguer les cinq fils de Pândou, comme un malade gravement plongé dans l'indifférence des choses, qui concernent les cinq sens, ayant vu de loin ces Pândouides, revêtus de la peau d'antilope noire, leur ferma, comme le mont Maînaka, la porte de la forêt. 398—399.

» Krishnâ effrayée, aux yeux de lotus bleu, rencontrant alors ce *monstre*, qu'elle n'avait pas encore vu, en ferma ses regards d'épouvante. 400.

» Les cheveux épars sur ses épaules dans l'état où les avait tirés la main du *cruel* Douççâsana, elle se troubla soudain, comme une rivière, placée au milieu de cinq montagnes. 401.

» Les cinq fils de Pândou la reçurent, elle vivement émue, au milieu d'eux : tels les cinq organes des sens reçoivent la volupté attachée à un objet sensuel. 402.

» Ensuite le vigoureux Dhaâumya avec des mantras divers, destructeurs des Démons, sagement employés, fit périr, à la vue des Pândouides, la Rakshasî Mâyâ, qui s'était élevée d'une forme épouvantable. Vainqueur de Maya et doué d'une force immense, les yeux enflammés de colère, cruel, et porteur d'une forme, qu'il pouvait changer à son gré, il paraissait semblable au temps. Le roi à la grande science, Youddhishthira lui dit alors : 403—404—405.

« Qui est ta majesté? De qui sort-elle? Que veut-elle qui soit fait? » Le Rakshasa répondit alors à Youddhishthira, le roi de la justice : 406.

« Je suis le frère de Vaka, on m'appelle Kirmîra; j'habite, exempt de maladie, dans Kâmyaka, cette forêt solitaire. 407.

» Je me repais continuellement des hommes, que j'ai vaincus dans un combat. Qui êtes-vous donc, vous, qui venez près de moi, destiués à me servir d'aliments? 408.

» Je vous vaincrai tous dans une bataille, et je vous mangerai de bon appétit. » A ces paroles du monstre, Youddhishthira de lui exposer tous les noms de sa famille et le reste, fils de Bharata : « Je suis Dharmarâdja, le fils

de Pândou, lui dit-il, si mon nom est venu à tes oreilles. 409—410.

» Accompagné de tous mes frères, Bhîmaséna, Arjouna et les deux jumeaux, dépouillé de mon royaume, j'ai l'intention de mettre mon habitation dans ces forêts. 411.

» C'est pour cela que je suis venu dans ce bois épouvantable, qui t'est sounis. » Kirmîra lui répondit : « Quel bonheur ! Ce sont les Dieux, qui ont fait naître ici maintenant pour moi cette aventure, qui était dans mon cœur depuis loug-temps ; car, si je tiens mes armes continuellement levées, c'est pour ôter la vie à Bhîmaséna.

» J'ai parcouru toute la terre, où je n'ai pu le rencontrer jamais ; mais, ô bonheur ! le voici arrivé, ce meurtrier de mon frère, si long-temps désiré 412—413—414.

» En effet, revêtu de la forme empruntée d'un brahme, il a tué dans les bois de Vétrakya, sire, Vaka, mon frère bien-aimé. 415.

» La force ne lui était pas naturelle, il devait sa force à la science. Hidimba, le rôdeur des bois, était aussi mon cher ami. 416.

» Ce pervers jadis l'a tué et il a ravi sa sœur ; mais le voici arrivé, cet insensé, dans ma forêt inextricable. 417.

» Dans le temps de nos excursions, à l'heure de minuit, ce moment, *où nous sommes* égaux *à nous-mêmes*, j'abattrai soudain son inimitié, qui aurait dû mourir, il y a long-temps. 418.

» Je rassasierai Vakra de son sang, répandu à torrents, et j'acquitterai ma dette à mon frère et à mon ami. 419.

» Après que j'aurai tué cet ennemi des Rakshasas, je jouirai d'une paix suprême, si Bhîmaséna commence par s'acquitter à l'égard de Vaka. 420.

» Je le dévorerai sous tes yeux aujourd'hui même, Youddhishthira, car je vais tuer ce Vrikaudara au grand souffle de vie. 421.

» Je le mangerai et je le digérerai comme Agastya jadis a digéré le grand Asoura *Vilâpi*. » A ces mots, Dharma-râdja-Youddhishthira, fidèle à la vérité, s'écria : « Il n'en sera point ainsi ! » et il menaça le Démon avec colère. Ensuite Bhîma aux longs bras de casser un arbre avec force. 422—423.

Il dépouilla de ses feuilles le végétal rompu, qui mesurait dix brasses ; mais, dans l'intervalle d'un clin-d'œil, le victorieux Arjouna avait déjà passé la corde à son arc Gândîva, *qui frappait d'un coup* pesant comme la chute de la foudre. Bhîma d'arrêter Djishnou et de courir sur le Rakshasa, bruyant comme un nuage, en criant : « Tiens ferme ! tiens ferme ! » A peine eut-il articulé ces mots, fils de Bharata, le Pândouide, bouillant de colère, arrêta dans la ceinture l'extrémité de son vêtement supérieur. 424—425—426.

Broyant ses mains l'une contre l'autre, mordant la coupe de ses lèvres, armé de son arbre, le vigoureux Bhîma courut sur lui précipitamment ; 427.

Et fit tomber rapidement sur sa tête, comme un nuage, cette foudre pareille au bâton d'Yama. 428.

Le Rakshasa ne parut pas ému du coup dans le combat, et lui jeta sa torche ardente comme un tonnerre enflammé.

Bhîma soudain évita cette torche par un écart du pied gauche, et le Rakshasa de nouveau s'avança. 429—430.

Kirmîra, irrité dans ce combat, arrachant vite un arbre, de s'élancer, semblable à Yama, sur le fils de Pândou. 431.

Ce combat, où l'on se servait d'arbres en guise d'armes, était la destruction des arbres, comme celui, où jadis Sougrîva et Bâli se disputaient une femme (1). 432.

Ils brisaient en plusieurs morceaux les arbres abattus sur leurs têtes, comme deux éléphants, ivres d'amour, brisent des guirlandes de lotus bleus. 433.

Devenus faibles comme des moundjas (2), beaucoup d'arbres ne se montraient plus alors dans le grand bois, revêtus de leurs écorces enlevées. 434.

Cette guerre à coups d'arbres, éminent Bharatide, dura une heure pour le chef des Rakshasas et le plus grand des hommes. 435.

Ensuite le Démon, ayant levé un rocher, l'envoya tomber sur Bhîma, ferme dans le combat; mais celui-ci en colère *reçut le coup et* ne broncha pas. 436.

Le Rakshasa courut autour du héros, étourdi par la chute du roc, cherchant à le prendre dans ses bras, comme Râhou, qui veut embrasser les rayons du soleil.

Tous deux, enlacés d'une étreinte mutuelle et s'entretirant l'un l'autre, ils ressemblaient à deux taureaux vigoureux. 437—438.

Le combat de ces guerriers fut très-épouvantable et bien tumultueux, comme celui de deux tigres fiers, munis d'ongles, armés de dents. 439.

Aigri par les vexations de Douryodhana, enorgueilli de la force de ses bras, encouragé par les regards de Krishnâ, Bhîma se surpassa lui-même. 440.

Il fond sur son adversaire et le reçoit irrité dans ses

(1) Voyez ma traduction du Râmâyana, tome V, pages 73 et suivantes.
(2) *Saccharum munja.*

bras, comme un éléphant reçoit un éléphant, de qui la face et les joues ruissellent de mada. 441.

Le vigoureux Rakshasa le prit même dans ses deux bras ouverts, et Bhîmaséna, le plus fort des hommes forts, l'étreignit fortement. 442.

Alors ce couple de robustes guerriers se livra un épouvantable combat, où le broyement des bras imitait le fracas du brisement des bambous. 443.

Puis, Vrikaudara l'étreignit fortement, l'éleva au milieu de son corps et l'agita rapidement, tel qu'un vent furieux secoue un arbre. 444.

Le faible Démon enlevé ainsi dans le combat par le vigoureux Bhîma, résistait de toutes ses forces; il entraînait çà et là ce fils de Pândou. 445.

Quand Vrikaudara le vit fatigué, il enchaîna le Rakshasa avec ses bras, comme on lie un bétail avec une corde.

L'homme fort le fit tourner bien long-temps, la pensée perdue, tremblant, poussant de vastes clameurs, semblables au son d'un tambour double. 446—447.

A peine le fils de Pândou eut-il senti le Rakshasa évanoui, il le prit avec force dans ses bras et le fit périr de la mort des bestiaux. 448.

Vrikaudara de poser un genou sur les reins du vil Démon et de lui serrer le cou avec ses deux mains. 449.

Il retourna sur le sol de la terre son ennemi, tous les membres rompus, le ciel des yeux déchiré et lui jeta ces mots : 450.

« Maintenant que tu es parti, scélérat, pour habiter chez Yama, ce n'est pas toi, qui essuiera les pleurs de Vaka et de Hidimba! » 451.

A ces mots, le héros des hommes, l'âme enveloppée de

colère, abandonna le *corps du* Rakshasa, les parures de ses vêtements tombées, la pensée éteinte, palpitant, mais privé de vie. 452.

Après qu'il eut tué ce monstre aux formes semblables à celles d'un nuage, les fils de l'Indra des hommes mirent Krishnâ à leur tête, louèrent Bhîma et, joyeux de ses nombreuses qualités, reprirent leur chemin vers le Dwaïtavana. 453.

C'est ainsi, roi, qui descends de Kourou, c'est ainsi que Bhîmaséna a tué dans un combat Kirmîra sur la parole de Dharmarâdja. 454.

Quand l'invaincu eut dépeuplé d'ennemis cette forêt, le vertueux *Youddhishthira* y mit son habitation avec Draâupadî. 455.

Les princes, ayant rassuré celle-ci, louèrent tous Ventre-de-Loup avec affection et l'âme joyeuse. 456.

Le Rakshasa mort, broyé sous la force des bras de Bhîma, les héros habitèrent paisiblement ces bois, purgés d'ennemis. 457.

Je l'ai rencontré dans la route, où je marchais, ce Démon pervers, épouvantable, étendu dans la grande forêt, tué sous la force de Bhîma. 458.

C'est là que j'entendis raconter aux brahmes, qui s'étaient réunis en ce lieu, fils de Bharata, ce grand exploit de Bhîmaséna. 459.

Aussitôt qu'il eut appris que le roi même des Rakshasas, Kirmîra, avait succombé dans le combat, le roi soupira, plongé dans la rêverie et livré à la douleur. 460.

LE VOYAGE D'ARJOUNA.

Vaiçampâyana dit :

Ayant appris que les fils de Pândou exilés étaient consumés de chagrins, les princes Vrishnides et Andakides vinrent les trouver dans la grande forêt. 461.

Les fils du roi de Pantchâla, Dhritakétou, le roi de Tchédi, les frères Kaikéyides à la grande vigueur, renommés dans le monde, vinrent aussi voir dans le bois les Pândonides, pleins de ressentiment et de colère. Ils menaçaient les fils de Dhritarâshtra : « Que faisons-nous? » disaient-ils. 462—463.

Tous, le Vasoudévide à leur tête, ils environnent Youddhishthira, le fils d'Yama, prennent des siéges inférieurs, et Kéçava, l'ayant salué, adresse au plus grand des Kourouides ce langage avec tristesse : 464.

« Douryodhana, Karna, le pervers Çakouni et Douççâsana, en voilà quatre, de qui la terre boira le sang! 465.

Digitized by Google

» Une fois tués dans la bataille, eux et leurs suivants, une fois soumis tous les monarques, leurs alliés, hâtons-nous tous de sacrer Youddhishthira-Dharmarâdja. L'homme, qui use de tricherie, mérite la mort : c'est la loi éternelle! » 466—467.

Arjouna de calmer Djanârdana, irrité de la défaite des Pândouides et qui voulait comme incendier les créatures.

Phâlgoûna, voyant sa colère, se mit à raconter dans ses précédentes naissances la gloire pure de ce magnanime, l'homme sans mesure, véridique, à la splendeur infinie, le maître des Pradjâpatis, le sage Vishnou, le seigneur du monde : 468—469—470.

« Jadis, il y a dix mille années, Krishna, tu errais sur le mont Gândhamâdana sous le nom du solitaire Sayangriha. 471.

» Jadis, il y a dix centaines d'années par-dessus dix mille ans, tu habitais, Krishna, sur le bord des piscines, faisant de l'eau ta nourriture. 472.

» Tu es resté cent années sur un seul pied, meurtrier de Madhou, tes bras levés en haut, n'ayant que l'air pour aliment. 473.

» Dépouillé de ton vêtement supérieur, Krishna, maigre, les veines dessinées au-dehors, tu assistas au sacrifice de douze ans, sur le bord de la Sarasvatî. 474.

» Venu sur la rive du tîrtha Prabhâsa, hanté des hommes vertueux, Krishna, tu y restas ferme sur un seul pied un millier d'années divines, plein d'une grande splendeur, inébranlable en ton vœu, pour obtenir la durée du monde. C'est Vyâsa même, qui me l'a dit. Tu es habile, Kéçava ; tu es le commencement et la fin de tous les êtres. 475-476.

» Tu es le trésor des pénitences, tu es le sacrifice éter-

nel! Après que tu eus arraché la vie au *Démon* Naraka et enlevé à ce Bhaâuma ses girandoles de diamant, tu mis en liberté le cheval premier né, convenable au sacrifice. 477.

» Couvert de cet exploit en faveur des mondes, être excellent, qui as la connaissance des mondes, tu as immolé dans une bataille tous les Daîtyas et les Dânavas réunis.

» Ensuite, quand tu eus remis la souveraine puissance à l'époux de Çatchî, tu manifestas ainsi, Dieu chevelu, la force de tes bras au milieu des hommes. 478—479.

» Tu fus d'abord Nârâyana, fléau des ennemis; tu es maintenant Hari, Brahma, Lunus, Soûrya, Dharma, Dhâtri, Yama, Anala, 480.

» Vâyou, Konvéra, Roudra, le Temps, l'Air, la Terre, les points cardinaux, Adja, le gourou des êtres immobiles et mobiles, le Créateur, toi, le plus grand des hommes.

» Tu es, meurtrier de Madhou, la route suprême à la tête des Dieux; tu es né de la bonne fortune; ta splendeur est immense, Krishna, dans les bosquets du Tchaîtraratha. 481—482.

» Cent centaines de mille souvarnas d'or complets, Djanârdana, furent alors distribués l'un à l'autre dans ton sacrifice. 483.

» Tu es descendu, joie des Yadouides, dans la condition de fils d'Aditi; c'est toi, qu'on appelle Vishnou, le Seigneur, le frère puîné d'Indra. 484.

» Transformé en nain, fléau des ennemis, trois pas t'ont suffi, Krishna, pour traverser avec vigueur la terre, l'atmosphère et le ciel. 485.

» Arrivé dans l'atmosphère et dans les cieux, âme de tous les êtres, placé même dans cette demeure du soleil, tu surpassas l'astre lumineux par ta propre splendeur.

Digitized by Google

» Tu détruisis par centaines, auguste Krishna, les Asouras aux clartés menteuses par tes mille et mille apparences *aux clartés certaines.* 486—487.

» Tu rompis les chaînes de Mourou, tu immolas Nisindou et Naraka, et la route à la cité de Pradjyotisha retrouva la paix. 488.

» Tu battis sur les rives de la Djarithî Kratha, Avhriti, Çiçoupâla accompagné de ses gens, Djarâsandha, Çalvya et Çatadanvat. 489.

» Monté sur ton char, bruyant comme le nuage et brillant comme le soleil, tu domptas Roukmi dans une bataille par le désir de posséder une royale épouse. 490.

» Dans ta colère, tu as tué Indradyoumna et l'Yavana Kaséroumat, tu as tué Çâlva, le souverain de Saâubha, et tu fis crouler des nuages cette ville enchantée. 491.

» Au bord de l'Irâvatî, tu as donné la mort à Bhodja, l'égal de Kartavîrya dans la guerre : Gopati et Tâlakétou ont reçu tous deux la mort de toi. 492.

» Maintenant que tu as réduit sous ta puissance Dwârakâ, ville charmante, sainte, digne des Rishis, rien ne s'oppose, Djanârdana, à tes incursions vers les mers.

» Il n'existe en toi, meurtrier de Madhou, ni colère, ni envie, ni mensonge, ni cruauté; et comment, Dâçârhain, pourrais-tu manquer de droiture? 493—494.

» Un jour que tu étais assis au milieu d'un tchaîtya, que tu enflammais de ta propre lumière, tous les rishis sont venus auprès de toi, Atchyouta, et t'ont demandé l'assurance. 495.

» A la fin d'un youga, meurtrier de Madhou, tu retires tous les êtres en toi, et tu es alors ce monde, fléau des ennemis, que tu as fait passer en toi-même. 496.

» Au commencement d'un youga, c'est du lotus de ton nombril que naît Brahma, le père des choses immobiles et mobiles, auquel appartient ce monde entier. 497.

» Deux horribles Dânavas, Madhou et Kaîtabha, s'élevèrent pour le tuer; mais, à la vue de leur *abominable* crime, Çambhou, sa lance au poing, et Trilotchana jaillirent du front de Hari courroucé. C'est ainsi que de ton corps naquirent ces deux souverains des Dieux. 498-499.

« Ce sont là ses deux trompes, m'a dit Nârada, pour exécuter ses volontés. » Tu fus jadis Nârâyana par des sacrifices aux riches honoraires. 500.

» Tu as offert dans le bois du Tchaîtraratha un grand sacrifice. Ni ceux, qui ont vécu avant, ni ceux, qui vivront après nous, Krishna, *n'ont accompli et* n'accompliront des œuvres ainsi faites. 501.

» Et ces actions, Dieu aux yeux de nymphéas, tu les as exécutées, n'étant qu'un enfant, déjà doué d'une grande force, avec le secours de Baladéva. 502.

» Tu habitais avec les brahmes dans le palais du Kaîlâsa. » Après ces mots à Krishna, le fils de Pândou garda le silence et Djanârdana de tenir lui-même ce langage au magnanime fils de Prithâ : « Ce qui est à moi est à toi, et les miens sont aussi les tiens. 503—504.

» Tout homme, qui te haît, me haît. Quiconque me suit, te suit. En effet, héros difficile à vaincre, tu es Hari et moi Nârâyana. 505.

» C'est à propos que les deux rishis, Nara et Nârâyana, sont venus dans ce monde : tu n'es pas autre que moi et je ne suis pas autre que toi. 506.

» La distinction, éminent Bharatide, est impossible entre deux nacelles. » A ces paroles dites par le magna-

nime Kéçava, la Pântchâlaine, dans cette assemblée de héros, au milieu de ces rois irrités, environnée de ses vaillants frères, à la tête desquels était Dhristadyoumna, s'approche et dit avec colère ces mots au prince secourable, elle, qui avait besoin de secours, à Poundarika, assis au milieu des frères, *ses cinq époux* : 507—508—509.

« On dit que, dans la première création des êtres, tu fus le seul Prajâpati : « Tu fus, m'a dit Asita-Dévala, le créateur de tous les mondes. » 510.

» Tu es Vishnou ! « Tu es le sacrifice, invincible meurtrier de Madhou, le sacrificateur et la victime ! » comme l'a dit le fils d'Yamadagni. 511.

» La patience, la vérité, c'est toi, ont dit les rishis, ô le plus grand des hommes. « Tu es le sacrifice adéquate à la vérité ! » a dit Kaçyapa lui-même. 512.

» Tu es le souverain de ceux, qui règnent sur les Sâdhyas, les Dieux et les Çivas. « Tu es, suivant la définition de Nârada, le palais des êtres et le seigneur des êtres. » 513.

» Tu joues mainte et mainte fois, tigre des hommes, avec Brahma, Çankara, Çakra et les autres chœurs des Dieux, comme un enfant joue avec des marionnettes.

» Ta tête occupe le ciel, tes pieds sont la terre, ton ventre, seigneur, est ces trois mondes ; tu es l'homme éternel. 514—515.

» Tu es le plus vertueux des rishis, rassasiés par la vue de l'âme universelle, méditants par la pénitence, consumés de mortifications et de science. 516.

» Tu es le chemin, où marchent, ô le plus grand des hommes, les rishis doués de toutes les vertus, qui ne reculent jamais dans les combats des gens de bien ; tu es

le seigneur, tu es l'auguste, tu es l'âme des êtres, tu es sans cesse en action. 517.

» Les constellations, les dix points de l'espace, le ciel, la lune, le soleil, les mondes et les gardiens des mondes, tout enfin subsiste en toi. 518.

» La mortalité des êtres et l'immortalité des habitants du ciel, toutes les affaires des mondes, guerrier aux longs bras, subsistent en toi. 519.

» Je te raconterai mon infortune par un sentiment d'affection, meurtrier de Madhou ; tu es le seigneur de tous les êtres, et de ceux, qui sont les Dieux, et de ceux, qui sont nés de Manou. 520.

» Comment l'épouse des fils de Prithâ ne serait-elle pas ton amie, auguste Krishna? On a pu traîner en pleine assemblée une femme de ma sorte, la sœur de Dhristadyoumna ! 521.

» Moi, tremblante, remplie de pudeur, affligée, vêtue d'une seule robe, souillée de sang, inondée par mes règles, je fus traînée dans le palais des Kourouides, au milieu des rois, en pleine assemblée ; et les fils de Dhritarâshtra, ces hommes aux pensées criminelles, ont ri à ma vue !
522—523.

» Ils ont désiré jouir de mes services dans la condition d'une esclave, meurtrier de Madhou, et les fils de Pândou vivaient, et les Pântchâlains, et les enfants de Vrishni !

» N'appartiens-je pas, Krishna, à Bhishma et à Dhritarâsthra, et ne suis-je pas légitimement la bru de ces deux princes, quoiqu'on m'ait réduite de force en esclavage?
524—525.

» Mais je blâme les fils de Pândou ; car, doués d'une grande force et les meilleurs dans un combat, ils ont pu

voir livrée au mépris leur épouse illustre et légitime.

» Honnie soit la force de Bhîmaséna! Honni soit l'arc Gândîva dans la main d'Arjouna, puisqu'ils ont souffert, Djarnârdana, que je fusse en proie aux vexations des hommes vils! 526—527.

» Des époux, quelque faibles qu'ils puissent être, doivent protéger leur femme : c'est là le devoir éternel, toujours suivi par les gens de bien. 528.

» Défendre sa femme, c'est défendre son fils, et défendre son fils, c'est se défendre soi-même. 529.

» En effet, un époux renaît, *djâyatai*, au sein de sa femme, c'est pour cela qu'elle est appelée *djâyâ*. Une épouse doit sauver son époux : *s'il n'en était ainsi*, comment naîtrait-il dans mon sein? 530.

» Jamais on ne verra les Pândouides abandonner le malheureux, qui s'est réfugié sous leur protection; m'ont-ils aimée, moi, qui avais besoin de leur secours? 531.

» Des fils, jeunes princes à la grande force, sont nés de moi à mes cinq époux : ne dois-je pas être sauvée par considération pour eux, Djanârdana? 532.

» J'ai donné Prativindhya à Youddhishthira; Soutasoma à Vrikaudara; Çroutakîrti à Arjourna; mais Çatânîka est le fils de Nakoula, 533.

» Et Çroutakarman est né du plus jeune. Tous ces héros ont un courage, qui ne se dément jamais : ils sont pour moi, Krishna, ce que Pradyoumna est pour toi. 534.

» Ces guerriers n'excellent-ils pas à manier l'arc? Ne sont-ils pas invincibles aux ennemis dans la guerre? Pourquoi donc épargneraient-ils les Dhritarâshtrides, beaucoup plus faibles qu'eux? 535.

» On les a dépouillés injustement de leur royaume :

tous, on les a faits esclaves ; et moi, dans l'affliction du mois, on m'a traînée, vêtue d'une seule robe, en pleine assemblée. 536.

» Honnie soit la force de Bhîmaséna ! Honni soit le courage d'Arjouna ! puisque Douryodhana vit encore, ne fût-ce qu'une heure, Krishna, quand nul autre ne peut mettre sa corde à l'arc Gândîva, si ce n'est Arjouna, Bhîma ou toi, meurtrier de Madhou ! 537—538.

» Ce *Douryodhana,* qui jadis, meurtrier de Madhou, les a chassés du royaume avec leur mère, eux enfants, astreints à des vœux, étudiants, incapables de nuire ! 539.

» Le scélérat, il jeta dans les aliments de Bhîmaséna un poison nouveau, subtil, bien préparé, l'épouvantable Kâlakoûta. 540.

» Mais Bhîma aux longs bras, Djanârdana, ô le plus grand des hommes, digéra ce poison avec le reste des mets, *soutien de la vie* commune. 541.

» Ensuite, il attacha Ventre-de-loup, endormi sans défiance au sommet du promontoire, le précipita dans le Gange, Krishna, et s'en revint *tranquillement.* 542.

» Aussitôt que le fils de Kountî à la grande force, aux longs bras, Bhîmaséna se fut réveillé et qu'il eût rompu ses liens, il revint à la vie. 543.

» Il fit mordre Bhîmaséna par des serpents à la dent venimeuse ; mais, Krishna, quoique entamé à toutes les places du corps, l'immolateur des ennemis n'en mourut pas. 544.

» Il se réveille et il écrase tous les serpents. *Vrikaudara* chasse encore du siége le cocher favori *de Douryodhana.* 545.

» Enfin, dans Vâranâvata, il consuma les fils endormis

sur une couche avec la Nishadî, *leur mère*. Qui aurait pu accomplir cette action au même temps qu'une noble dame, agitée par la crainte et versant des larmes, tenait ce langage aux fils de Pândou : « Environnée par le feu, je suis tombée dans une grande infortune. 546—547.

» Hélas! c'en est fait de moi! Qui pourrait ici me sauver du feu; je vais périr sans défense avec mes fils enfants dans les flammes! » 548.

» Alors, Bhîmaséna le Ventre-de-loup, qui avait la vitesse et la force du vent, releva le conrage de la noble dame et de ses frères : 549.

« Tel que l'oiseau, fils de Vinatâ, Garouda, le roi des volatiles, tel je m'envolerai d'ici. *Rassure-toi!* Il n'y a ici aucun danger pour vous! » 550.

» Il prit sa mère à son flanc gauche, le roi *Youddhishthira* à son flanc droit; il fit monter les deux jumeaux sur ses deux épaules et Bîbhatsou sur son dos. 551.

» Quand l'énergique guerrier les eut ainsi enlevés tous promptement, il s'élança rapidement hors du feu, et l'homme fort sauva de l'incendie sa mère et ses frères.

» Partis la nuit avec leur mère, tous ces princes illustres arrivèrent dans une grande forêt, voisine du bois, où demeurait Hidimba. 552—553.

» Accablés de chagrins et de fatigue, ils s'endormirent là en compagnie de Prithâ. Une Rakshasî, nommée Hidimbâ, vint les trouver dans leur sommeil. 554.

» A la vue des fils de Pândou, qui dormaient là avec Kountî, la passion se glissa dans son cœur, et elle s'enamoura de Bhîmaséna. 555.

» Elle prit les pieds de Bhîma, les mit dans son sein, et l'illustre dame joyeuse les massa d'une main douce.

» L'homme fort, au cœur immense, à l'énergie infaillible, s'en aperçut et lui demanda : « Que désires-tu, femme vertueuse ? » 556—557.

» A ces mots du magnanime, la Rakshasî aux formes aimables de lui répondre ainsi : 558.

« Fuyez d'ici promptement : voici mon robuste frère ! Il vient vous tuer : allez-vous-en au plus vite ! » 559.

» Bhîmaséna de répondre en ces termes, à cette femme si pleine d'affection : « Je ne le crains pas ! S'il vient, je le tuerai ! » 560.

» Le vil Rakshasa, qui les entendit parler, poussant de grands cris, les formes épouvantables, horrible à voir :

« Avec qui parles-tu, Hidimbâ ? lui dit-il. Amène-le devant moi ! Mangeons-le, et ne veuille pas tarder ! »

561—562.

» L'intelligente et vertueuse Rakshasî, de qui la pitié avait séduit le cœur, ne voulut point accéder à sa demande par compassion. 563.

» Vomissant d'effrayantes clameurs, le Rakshasa anthropophage courut alors de *toute* sa vîtesse contre Bhîmaséna. 564.

» Le vigoureux Démon, qui, d'une grande rapidité, s'élançait irrité sur lui, saisit de sa main la main de Bhîmaséna. 565.

» A peine eut-il pris à Bhîma cette main puissante, attachée à un corps de diamant, et dont le toucher égalait celui de la foudre, il la rejeta bien vîte. 566.

» Ventre-de-loup ne put supporter que le Rakshasa eût saisi de sa main la main de Bhîmaséna, et la colère alors s'empara de lui. 567.

» Le combat de ces deux guerriers, Hidimba et Bhîma-

séna, instruits à manier toutes les armes, fut en ce moment tumultueux, épouvantable, tel que celui de Vitra et du fils de Vasou. 568.

» Après que Bhîma, à la grande vigueur, se fut joué bien long-temps avec le Rakshasa, mortel sans péché, l'homme fort ôta la vie au faible Démon. 569.

» Hidimba mort, le vainqueur continua sa route avec ses frères, ayant mis à leur tête Hidimbâ, qui fut la mère de Ghatautkatcha. 570.

» Ensuite, environnés par des foules de brahmes, tous ces héros courent avec leur mère, le visage tourné vers Ékatchakrâ. 571.

» Vyâsa, leur conseiller, qui mettait son plaisir en ce qui leur était agréable ou utile, vint les trouver dans ce voyage, à Ékatchakrâ. Là, ces fils de Pândou, aux vœux inébranlables, attaquèrent un anthropophage terrible, à la grande vigueur, l'égal même de Hidimba : il se nommait Vaka. 572—573.

» Cet effrayable Rakshasa, tombé sous les coups de Bhîma, le plus fort des combattants, celui-ci, accompagné de tous ses frères, se rendit à la ville de Droupada.

» Comme l'Ambidextre habitait ces lieux, je fus gagnée par lui : tel Krishna, la *belle* Roukminî, fille de Bhîsmaka, fut conquise par toi. 574—575.

» Le fils de Prithâ s'est ainsi montré digne de ma main dans la joûte d'un swayamvara; mais ce grand exploit, meurtrier de Madhou, ne réjouit pas ses rivaux. 576.

» C'est ainsi que j'habite, privée d'une mère, assiégée par mille et mille chagrins. Comment ces héros à la force supérieure, Krishna, qui ont le courage des lions et Dhaâumya à leur tête, n'abaissent-ils pas leurs regards

sur moi, opprimée par de vils ennemis. 577—578.

» En but à de tels maux, depuis long-temps je suis consumée par ces méchants aux œuvres coupables, à la force nulle. 579.

» Et cependant, je suis née dans une grande famille, mon destin est céleste ; je suis l'épouse chérie des Pândouides, et la bru de leur magnanime père ! 580.

» Et, toute princesse que je fusse, meurtrier de Madhou, je me suis vue traînée par les cheveux sous les yeux mêmes des cinq fils de Pândou ! » 581.

Disant ces mots, Krishnâ pleurait, couvrant son visage de sa main, elle, qui savait dire les choses douces avec une douceur pareille au bouton des lotus. 582.

Pântchâlî arrosait avec les gouttes des larmes, nées de sa douleur, ses deux seins relevés, potelés, arrondis par la nature et doués des signes de la beauté. 583.

Elle essuya ses yeux, et, poussant maint et maint soupir, elle dit avec colère ces paroles d'un gosier plein de larmes : 584.

« Mes époux ne sont ni des fils, ni des parents, ni des frères, ni des pères, ni même toi, meurtrier de Madhou ;

» Eux, qui ont pu tranquillement me voir en but aux vexations d'hommes vils, et n'ont pas adouci la peine, que j'éprouvais, d'être l'objet des risées de Karna ! 585-586.

» Je mérite d'être, Krishna, défendue par toi sans cesse pour ces quatre causes : la parenté, le rang, l'amitié, la puissance elle-même, Dieu chevelu. » 587.

Le Vasoudévide lui répondit en ces termes dans cette assemblée de héros : « Les femmes des princes, qui ont allumé ainsi ta colère, pleureront un jour, femme illustre, 588.

» A la vue de leurs époux étendus morts sur la face de la terre, inondés par des fleuves de sang, ensevelis sous les flèches de Bîbhatsou! 589.

» Je ferai, ne t'afflige pas, ce qui est convenable aux fils de Pândou; ce que je te promets est la vérité : tu seras la reine des rois. 590.

» On verrait plutôt le ciel tomber, l'Himâlaya se fendre, la terre n'être plus que des fragments et le grand bassin des eaux se dessécher, que ma parole être vaine, Krishnâ! »

Quand Pântchâlî entendit ces paroles de promesses tombées de la bouche d'Atchyouta, elle tourna un regard oblique sur le troisième de ses époux. 591—592.

Arjouna dit alors, puissant roi, à belle Draâupadî : « Ne pleure pas, ravissante kokilâ; il en sera comme te l'a promis le meurtrier de Madhou, et non autrement, reine et femme de la plus haute condition. » Dhrishtadyoumna dit à son tour : « Moi, Çikhandî, je tuerai le vieux Drona. 593—594.

» Bhîmaséna ôtera la vie à Douryodhana, et Dhanandjaya à Karna. Nous sommes invincibles dans les combats, ma sœur, sous la protection de Krishna et de Balarâma. 595.

» Le meurtrier de Vritra lui-même ne pourrait nous vaincre dans la guerre, combien moins les fils de Dhritarâshtra! » A ces mots, les héros se tiennent la face tournée vers le Vasoudévide; et Kéçava aux longs bras de prononcer au milieu d'eux les paroles suivantes : 596.

« Ta majesté ne serait pas tombée dans cette calamité, monarque de la terre, si alors j'eusse été à Dwârakâ, non loin de toi, sire. 597.

» Je serais accouru au jeu, sans y être invité même,

héros invincible, ni par les enfants de Kourou, ni par le roi fils d'Ambikâ, ni par Douryodhana. 598.

» J'eusse arrêté le jeu en mettant sous vos yeux ses nombreux inconvénients : j'eusse amené là Bhîshma, Drona, Kripa et Vâlhika même. 599.

» J'eusse dit alors, seigneur, au roi fils de Vitchitravîrya : « Loin d'ici ce jeu de tes fils! Qu'il cesse à cause de toi, Indra des rois! » 600.

» J'eusse dit là toutes ces fautes, sous le poids desquelles tu es enseveli aujourd'hui, et grâce auxquelles tu fus naguère dépouillé de ton royaume. 601.

» Les femmes, les dés, la chasse et les liqueurs, quatre peines, qui ont leur principe dans l'amour, précipitent les hommes du sommet de leur prospérité. 602—603.

» Les hommes, qui ont la science des Traités, pensent que là il y a partout du mal; mais c'est dans le jeu principalement que le blâmable existe aux yeux des savants.

» La perte de ses biens dans l'intervalle d'un seul jour est pour sûr une calamité; et la perte de ces richesses, desquelles on n'a pu jouir, ne peut qu'exciter l'âcreté des paroles. 604—605.

» Telle chose et telle autre, qui sortent d'une source désagréable au goût, voilà, Kourouide aux longs bras, aurais-je dit au fils d'Ambikâ, ce que tu peux recueillir du jeu. 606.

» Si, d'après mon discours, il avait accepté ma parole, il aurait sauvé les Konrouides et accompli le devoir, rejeton de Kourou; 607.

» Et, s'il n'eût pas reçu ma parole douce et convenable, Indra des rois, je l'y eusse contraint par la force, ô le plus grand des Bharatides. 608.

» J'eusse conduit ici une armée pour contraindre à le suivre ses ennemis déguisés sous le nom d'amis, et j'eusse immolé ces joueurs. 609.

» Mais alors, descendant de Kourou, j'étais éloigné chez les Anartas, et mon absence fit tomber vos altesses dans cette infortune causée par le jeu. 610.

» A peine étais-je arrivé à Dwârakâ, éminent Bharatide, que j'appris là d'un Youyoudhâna suivant la vérité, fils de Pândou, quel malheur t'avait frappé. 611.

» A cette nouvelle, Indra des rois, l'âme troublée au plus haut degré, je suis accouru bien vite, amené ici, monarque des hommes, par le désir de te voir. 612.

» Hélas! nous tous, nous t'avons suivi dans la peine, ô le plus vertueux des Bharatides; car je te vois plongé dans l'infortune avec mes parents. » 613.

« Pourquoi t'éloignas-tu? lui répondit Youddhishthira. En quel pays étranger demeuras-tu, Krishna, rejeton de Vrishni? et que fis-tu dans ton absence? » 614.

Krishna lui dit alors :

« J'étais allé à Sâaubha, la ville de Çâlva, éminent Bharatide. Écoute ici quelle raison, puissant Kourouide, j'avais pour lui donner la mort. 615.

» J'avais tué le héros Çiçoupâla, fils de Damaghosha; ce fut un roi à la grande splendeur, aux longs bras, à la grande renommée. 616.

» Dans ton sacrifice du Râdjasoûya, invincible Bharatide, ce prince à l'âme criminelle, tombé sous le pouvoir de la colère, n'avait pu souffrir l'hommage, qui me fut rendu.

» Le vaillant Çâlva, ayant appris que je l'avais tué, vint, pénétré d'une bouillante colère, à Dwârakâ, où je n'étais pas, car je me trouvais ici, Bharatide. 617—618.

» Il vint donc, grâce à Saâubha, qui allait où il voulait; il combattit, sire, avec de jeunes princes nés de Vrishni; et, comme un barbare, il leur ôta la vie. 619.

» L'insensé alors immola une foule d'enfants, les plus distingués de Vrishni, et ravagea tous les jardins publics de la ville. 620.

« Où est, dit le guerrier aux longs bras, ce Vasoudévide, cet homme stupide, qui est né fils de Vasoudéva, mais qui est le dernier dans la race de Vrishni. 621.

» C'est moi, qui rabattrai son orgueil dans une bataille, s'il veut un combat. Les Anartas m'ont dit la vérité, je suis venu où il est. 622.

» Je m'en retournerai après que j'aurai tué ce meurtrier de Kéçi et de Kansa : je ne m'en irai pas sans l'avoir tué; je ne m'en irai pas que je n'aie obtenu, en vérité! un combat avec lui. 623.

» Où est-il? où est-il? répétait Çâlva. Le roi de Saâubha doit-il courir çà et là, quand *Mâdhava* désire engager un combat avec moi? 624.

» Dès aujourd'hui, par la colère, que m'inspire la mort de Çiçoupâla, j'enverrai dans les demeures d'Yama, cet homme vil, aux œuvres criminelles, le meurtrier de la confiance! 625.

» Je tuerai sur la face de la terre celui, de qui la nature vicieuse y renversa mort Çiçoupâla, ce roi, mon frère. 626.

» Je le tuerai, ce Djanârdana, par qui mon héroïque frère, ce monarque adolescent, fut tué, quand il n'était, ni sur ses gardes, ni sur un champ de bataille. » 627.

» Dès qu'il eut articulé ces menaces et d'autres semblables, rejeton de Kourou, il me chargea d'invectives et

s'éleva dans le ciel avec le secours de Saâubha, douée d'un mouvement spontané. 628.

» J'appris à mon retour les choses exactement, et je sus que le monarque insensé à l'âme méchante avait l'intention de m'ôter la vie. 629.

» Ensuite moi, petit fils de Kourou, moi, de qui la pensée était troublée par la colère, j'arrêtai ma résolution dans mon âme et je tournai mon esprit à la mort de cet homme aux actions criminelles, pour empêcher la ruine des Anartains, le mépris de moi-même et son extrême arrogance. 630—631.

» Quand je fus arrivé à la pensée de porter la ruine à Saâubha, je l'aperçus, monarque de la terre, dans un tourbillon de la mer, au moment que je désirais *le rencontrer*. 632.

» Mon souffle ensuite donna une voix à Pântchadjanya, *ma conque*, née au sein des eaux; je provoquai Çâlva et je l'attendis de pied ferme au combat. 633.

» Il ne dura qu'un instant. J'eus une autre bataille à soutenir avec les Dânavas : ils furent *bientôt* réduits sous ma puissance et tombèrent tous sur le sol de la terre. 634.

» Voilà pour quelle affaire, guerrier aux longs bras, je ne suis pas venu alors. Dès que j'eus appris qu'un jeu sans pitié se livrait à Hastinapoura, je suis promptement accouru, plein du désir de vous voir; *et je vous vis*, plongés dans la plus grande affliction. » 635.

Youddhishthira lui dit :

« Vasoudévide aux longs bras, à la grande sagesse, raconte-moi avec détail comment périt *cette ville de* Saâubha; car je ne puis me rassasier de t'entendre parler. » 636.

Le Vasoudévide répondit :

« A la nouvelle que j'avais tué Çraâutaçrava, vertueux Bharatide aux longs bras, Çâlva se rendit à la ville de Dwâravatî. 637.

» Ce prince à l'âme très-méchante l'assiégea, fils de Pândou, et demeura là, ayant disposé des troupes tout à l'entour de sa ville aérienne. 638.

» Tandis que le monarque se tenait là, il fit la guerre à cette capitale; et des combats y furent livrés avec toute la vigueur. 639

» *Autour de* la ville, disposée de tous les côtés avec ses drapeaux, ses portes arcadées, ses tchacras, ses moyens d'appels, ses machines et ses pionniers, 640.

» Ses places devant elle, ses grandes rues, ses belvédères, ses hautes portes, ses arsenaux et même ses tisons de feux pour détruire, 641.

» Avec ses aiguillons, ses tambourins, ses panavas, ses tambours, sire, avec ses leviers de fer et ses crocs, ses çataghnis et ses kalângoulas, 642.

» Avec ses bhouçoundîs, ses pierres, ses balles, avec ses armes, avec ses haches, avec ses cuirasses de fer, avec ses feux allumés, avec ses cîmes de coupole, 643.

» Munie de règles enseignées par les Çâstras, abritée, éminent Bharatide, par une foule de chars divers, par Gada, Çâmba, Ouddhava et les autres, 644.

» Par des hommes, tigre de Kourou, capables dans la défense, par des héros d'une vigueur démontrée dans la guerre et de familles illustres, 645.

» Bien protégée par des gardes, par un corps de troupes mis au centre de la ville, par un corps d'armée jeté en avant et par des coursiers, ornés de leurs étendards. 646.

» Ougraséna, Ouddhava et les autres, chargés de veiller

sur l'inobservation de la loi, firent proclamer dans la ville : « Il est défendu de boire la sourâ ! 647.

» Car le roi Çalvâ n'épargnerait pas ceux, qui négligeraient cette défense ! » Cela dit, tous les Vrishnides et les Andhakas se tinrent sur leurs gardes. 648.

» Et tous les Anartains, danseurs, histrions et chanteurs, furent bientôt forcés d'habiter au-dehors par ceux, qui gardaient leurs richesses amassées. 649.

» Tous les défilés furent coupés, les barques écartées, fils de Kourou, et les fossés bien couverts d'estacades. 650.

» On creusa des puits grands comme le ciel même, et, de tous les côtés, la terre fut rendue inégale à la distance d'un kroça. 651.

» La citadelle, escarpée de sa nature, fut bien défendue par les sept parties nécessaires de l'administration royale, et surtout, mortel sans péché, bien munie d'armes par elles. 652.

» La ville enfin était bien abritée, bien protégée, bien pourvue de toutes les armes, comme le palais d'Indra. 653.

» Nul convoi n'entre alors, sire, dans la ville des Vrishnides et des Andhakains, nul convoi n'en sort en présence de Saâubha. 654.

» Sur le bord de toutes les rues et dans tous ses carrefours était, Indra des rois, une armée remplie de nombreux coursiers et d'éléphants. 655.

» Cette armée eut alors, guerrier aux longs bras, ses oreillers faits, ses armes et ses valets assignés ; elle était dévouée aux ordres, qu'on lui donnait. 656.

» Personne n'y reçut la solde en un vil métal, ou ne vit négliger la solde ; personne ne s'éleva par la faveur, ou n'eut pas un témoin de sa vaillance. 657.

Digitized by Google

» C'est ainsi, monarque aux yeux de lotus, que Dwâraka, bien connue et pourvue d'une solde opulente, fut bien défendue par le roi Ahouka. 658.

» Çâlva, le souverain de Saâubha, arrivé devant cette ville, Indra des rois, l'assiégea avec une armée, remplie d'hommes et de nombreux éléphants. 659.

» Composée de quatre corps, cette armée, campée en plaine, auprès de la mer intarissable, avait pour défense le courage du roi Çâlva. 660.

» L'armée de camper là partout, à l'exception des cimetières, des temples, consacrés aux Dieux, des arbres tchaîtyas et des boulevards. 661.

» Le chemin était couvert par les divisions des armées; mais il n'y en avait pas, sire, dans le camp même de Çâlva à cause de sa déclivité. 662.

» Elles étaient douées de toutes les armes, habiles à manier tous les traits, encombrées de chevaux, d'éléphants, de chars, ombragées d'étendards et de drapeaux : 663.

» Armée grasse et joyeuse, qui se montrait avec les caractères de l'héroïsme, pourvue de cuirasses et de drapeaux aux couleurs variées, avec des arcs et des chars différemment peints. 664.

» Installées dans Dwâraka, éminent Kourouide, il étendit promptement ses divisions, comme le roi des oiseaux *étend ses ailes*. 665.

» Alors qu'ils eurent vu accourir l'armée du roi Çâlva, les jeunes princes, fils de Vrishni, sortirent aussitôt pour combattre. 666.

» Tchâroudéshna, Çâmba et le héros Pradyoumna ne supportèrent pas cette incursion du roi Çâlva. 667.

» Tous revêtus de cuirasses, montés sur des chars,

ornés de drapeaux et de parures diverses, ils s'attachèrent à de nombreux et vaillants guerriers du roi Çâlva. 668.

» Armé de son arc, Çâmba combattit avec ardeur Kshémavriddhi, le général des armées et le compagnon de Çâlva, dans les combats. 669.

» Tel que le Dieu aux mille regards déverse la pluie, tel, ô le plus vertueux des Bharatides, le fils de la Djâmbavatide l'inonda avec une averse de flèches. 670.

» Le général de l'armée assiégeante, Kshémavriddhi, endura cette effrayante pluie de traits, puissant monarque, comme le mont Himâlaya. 671.

» Ensuite, Indra des rois, Kshémavriddhi envoya lui-même à Çâlva une plus grande quantité de flèches, à la création desquelles avait présidé la magie. 672.

» Çâmba rompit avec la magie même ce nombreux ouvrage de magie et fit tomber sur le char de l'ennemi une grêle de mille dards. 673.

» Blessé par cet *ouragan*, le général des armées, Kshémavriddhi, de s'enfuir sur ses rapides coursiers, accablé par les flèches de Çâmba. 674.

» Tandis que ce général des armées de Çâlva se retirait courroucé, un vigoureux Daîtya, nommé Végavat, de fondre sur mon fils. 675.

» Çâmba, le propagateur des enfants de Vrishni, sur lequel, sire, il courait, tint bon et soutint héroïquement, Indra des rois, le choc impétueux de Végavat. 676.

» Le robuste Çâmba au courage infaillible brandit une rapide massue, fils de Kountî, et l'adressa vigoureusement à Végavat. 677.

» Sous le coup de cette arme, Végavat tomba sur la terre, sire, comme un arbre, le roi des forêts, aux racines vieillies, tombe vaincu, brisé par le vent. 678.

» Une fois ce héros mort, une fois ce grand Asoura écarté par la massue, mon fils pénétra dans la grande armée et y livra des combats. 679.

» A Tcharoudéshna s'attacha, grand roi, un Dânava, nommé Vivindhya, au grand char, au grand arc et parfaitement connu. 680.

» Alors il s'éleva entre Tcharoudéshna et Vivindhya une bataille bien remplie de tumulte : telle fut jadis celle, que se livrèrent le fils de Vasou et Vritra. 681.

» Irrités l'un contre l'autre et poussant de grands cris, comme deux lions en fureur, ils se frappèrent mutuellement à coups de flèches. 682.

» Ensuite, le fils de Roukminî enchanta avec un puissant astra un dard, qui avait la splendeur du soleil ou du feu, et l'encocha pour la mort de l'ennemi. 683.

» Le héros, mon fils, provoque Vivindhya, lui envoie sa flèche avec colère, et le Dânava, sire, tombe sans vie. 684.

» A la vue de Vivindhya tué et de son armée dans le trouble, Çâlva de se retirer avec Saâubha à la marche spontanée. 685.

» La terreur saisit toute son armée campée à Dwârakâ, guerrier aux longs bras, quand elle vit Çâlva rester dans Saâubha. 686.

» Alors, grand roi de Kourou, sorti de la ville, Pradyoumna, ayant raffermi son armée, adresse aux Anartains ce discours : 687.

« Que toutes vos excellences tiennent ferme et qu'elles me voient toutes dans la bataille arrêter de force en plein combat Saâubha avec son roi. 688.

» Enfants d'Yadhou, je vais détruire aujourd'hui cette

armée du monarque de Saâubha, comme avec des serpents de fer, envoyés par les bras de mon arc. 689.

» Prenez confiance ! Il ne faut pas concevoir de crainte ici : le roi de Saâubha va périr ! Atteinte par moi, il faut que cette âme méchante expire ici avec Saâubha. » 690.

» Tandis que Pradyoumna parlait ainsi transporté, héroïque fils de Pândou, son armée, tenant pied, combattait à plaisir ; 691.

» Et, quand il eut dit ces mots aux rejetons d'Yadou, le fils de Roukmini monta dans un char d'or, attelé de chevaux cuirassés. 692.

» Il arbora le Makara, son étendard, qui était comme la mort, la bouche ouverte, et poursuivit les ennemis avec ces coursiers à la grande force, qui semblaient voler au sein de l'atmosphère. Héros, portant le cimeterre et le carquois, la manique attachée, défense de ses doigts, il faisait vibrer le plus excellent des arcs et poussait des cris. 693—694.

» Frappant tour à tour son arc peint des couleurs de l'éclair et l'une de ses paumes avec l'autre paume, il fit tomber en pâmoison tous les Daityas, qui habitaient à Saâubha. 695.

» Qui que ce fût ne pouvait dans ce combat distinguer un intervalle entre décharger son arc, l'encocher et frapper ses ennemis. 696.

» La couleur de son visage resta la même, ses membres ne tremblèrent pas : le monde vit en lui une fermeté supérieure et prodigieuse à menacer avec le cri du lion. 697.

» Son poisson d'or, qui se tenait la gueule ouverte, fléau de toutes les baleines, au bout de la verge, resplendissait, éminent drapeau, à son excellent char, en face de l'armée de Çâlva. 698.

» Ensuite Pradyoumna, qui traîne les ennemis, sorti précipitamment, sire, et désireux d'engager un combat, fondit sur Çâlva. 699.

» Celui-ci irrité ne put endurer, incrément du sang de Kourou, cette incursion du héros Pradyoumna dans la grande bataille. 700.

» Enivré d'orgueil et de colère, il descendit de sa ville à la marche spontanée et Çâlva, le conquérant des cités ennemies, combattit Pradyoumna. 701.

» Les mondes réunis virent alors s'élever une bataille, d'un effrayant tumulte, entre Çâlva et ce héros des Vrishnides : telle était celle, qui jadis partagea Bali et le fils de Vasou. 702.

» L'ennemi possédait un char d'or, avec des ornements d'or, des drapeaux, des étendards, des incantations et des carquois. Le fortuné seigneur à la grande force, monté dans le plus riche des chars, envoya donc, héroïque enfant de Kourou, ses flèches à Pradyoumna. 703—704.

» Celui-ci fait tomber rapide au milieu du combat une pluie de traits et ravit, pour ainsi dire, l'esprit à Çâlva par la vîtesse de son bras. 705.

» Le roi de Saâubha n'endura point de se laisser frapper dans la bataille par ces dards; et il renvoya à mon fils des flèches semblables à des feux embrâsés. 706.

» Le puissant héros de trancher dans leur chûte cette averse de traits; mais l'autre décocha à mon fils de nouveaux dards flamboyants. 707.

» Blessé dans ce combat par les flèches de Çâlva, le fils de Roukminî lui adresse, Indra des rois, un dard, qui tranche les articulations. 708.

» Le trait, lancé par mon fils, eut bientôt produit son

effet : sa flèche le frappe au cœur ; il perd connaissance, et tombe. 709.

» L'héroïque monarque Çâlva renversé, hors de sens, les rois des Dânavas s'enfuirent, ouvrant la terre, *pour s'y cacher*. 710.

« Le roi, maître de Saâubha, abattu sans connaissance, son armée, souverain de la terre, se mit à pousser des cris plaintifs. 711.

» Mais, revenu à lui-même, ce puissant héros se relève et fait pleuvoir aussitôt une grêle de traits sur Pradyoumna. 712.

» Blessé grièvement par eux à la clavicule, le guerrier aux longs bras, ferme dans le combat, s'affaisse alors dans son char. 713.

» A peine eut-il vu qu'il avait frappé le fils de Roukmini, le grand roi Çâlva de pousser un cri de victoire, et il remplit de ce bruit toute la terre. 714.

» Quand mon fils, Bharatide, fut tombé dans l'évanouissement, *le cruel*, il se hâta de lui envoyer d'autres flèches insurmontables. 715.

» Blessé par elles et la connaissance enlevée par lui, ô le plus vertueux des Bharatides, Pradyoumna était en ce moment privé de sentiment sur le champ de bataille. 716.

» Tandis que ce prince, le plus excellent des combattants, gisait sous l'oppression des flèches de Çâlva, les Vrishnides, membres de l'armée, s'abandonnaient à la terreur, la pensée toute brisée. 717.

» Dans le temps où Pradyoumna était privé de sentiment, toute son armée jetait de tristes hélas! et les ennemis étaient dans les transports de la joie. 718.

» Instruit des règles de la guerre, le fils de Dârouka,

son cocher, le voyant évanoui, retira promptement du combat Pradyoumna, à l'aide de ses coursiers rapides.

» Le char, ce meilleur des chars, ne s'était pas encore écarté bien loin, quand le maître, revenu à la connaissance et saisissant son arc, adressa à son cocher ces paroles : 719—720.

« A quoi penses-tu, fils du cocher? Pourquoi tournes-tu le dos au combat? Ce n'est point là ce qu'on appelle le devoir des héros Vrishnides dans la bataille. 721.

» La vue de Çâlva dans ce grand combat n'aurait-elle pas troublé ton esprit? ou la vue seule de cette bataille ne t'inspire-t-elle pas de la crainte? Parle-moi avec sincérité.»

« Djanârdanide, répondit le fils du cocher, ni le trouble, ni la crainte n'ont pénétré dans mon esprit; mais Çâlva est pour toi, je pense, une charge trop pesante dans un combat, fils de Kéçava. 722—723.

» Ce scélérat est fort; aussi t'éloigné-je, héros, peu à peu du combat; car le devoir du cocher est de sauver le héros, maître du char, qui s'évanouit dans la bataille. 724.

» C'est à moi de te sauver, seigneur, et mon salut est dans tes mains. On doit toujours sauver le maître d'un char! me suis-je dit, et je t'ai éloigné du combat. 725.

» Tu es seul, fils de Roukminî, mais les Dânavâs sont en grand nombre; j'ai pensé, guerrier aux longs bras, que c'était un combat inégal, et je me suis retiré. » 726.

» Tandis que le cocher parlait ainsi, rejeton de Kourou, le héros, qui a pour enseigne le makara, lui dit : « Retourne au combat. 727.

« Fils de Dârouka, ne recommence aucunement à faire cela; je ne dois jamais, fils du cocher, sortir vivant de la bataille. 728.

» Le guerrier, né dans la famille de Vrishni, n'abandonne jamais le champ de bataille; il ne frappe pas un homme renversé à terre, ou qui dit : « Je me rends à toi! » ni une femme, un enfant ou un vieillard, ni un guerrier sans char, et qui fuit, ses armes et ses dards brisés. 729—730.

» Toi, qui, né dans la race d'un cocher, y fus instruit des choses de ta profession, tu connais les devoirs des Vrishnides dans les combats, fils de Dârouka. 731.

» Puisque tu connais toute la conduite des Vrishnides, ne fais donc jamais ainsi, fils du cocher, ta retraite à la tête des armées. 732.

» Que dira le meurtrier de Madhou, cet invincible frère de Gada, quand il me verra fuyant, retiré du combat, blessé par derrière? 733.

» Que dira même, quand il me verra, le frère aîné de Kéçava, ce Baladéva aux longs bras, au manteau noir, à l'ivresse furieuse? 734.

» Que me dira, au retour de la bataille, le petit-fils de Çivi, ce tigre des hommes au grand arc? Et Çâmba, victorieux dans les combats? 735.

» Que me diront, cocher, l'inaffrontable Tcharoudéshna, et Gada, et Sârana, et Akroûra aux longs bras?

» Moi, qu'on estime un héros, toujours calme, toujours plein de la fierté humaine! Que vont me dire de concert les épouses des guerriers Vrishnides? 736—737.

« Le voilà, qui se retire, ce Pradyoumna, effrayé d'une grande bataille, diront-elles! Honte à lui! » mais elles ne diront pas : « C'est un brave! » 738.

» Fi donc! cette parole de moquerie, elle est pire que la mort à mes yeux ou devant un homme tel que moi; cocher, ne t'en va pas! 739.

» Maintenant que Hari, le meurtrier de Madhou, est venu déposer entre mes mains cette charge, je ne puis endurer le sacrifice du lion des Bharatides. 740.

» J'ai arrêté le héros Kritavarman au moment qu'il sortait, j'arrêterai de même Çâlva ; tiens bon, fils du cocher.

» Le fils de Hridika a cessé de m'honorer : que dirai-je à ce héros, quand je le reverrai, ayant déserté le combat? 741—742.

» Que dirai-je à Pourousha aux longs bras, aux yeux de poundarika, quand il viendra cet inaffrontable, armé de la massue, du tchakra et de la conque? 743.

» Que dirai-je à Sâtyaki, à Baladéva et à ces autres Andhakas et Vrishnides, que l'émulation met sans cesse en rivalité avec moi? 744.

» Déserteur de ce combat, emmené par toi, n'ayant plus de volonté, frappé au dos par des flèches, il est impossible que je vive. 745.

» Ramène donc promptement ton char au combat, fils de Dârouka! il ne faut agir ainsi d'aucune manière, fût-ce dans les malheurs mêmes. 746.

» Ma vie ne sera pas longue, je pense, fils du cocher, emmené tremblant hors du combat, le dos exposé aux flèches. 747.

» Et quand m'as-tu vu en but à la crainte pour me conduire ainsi, désertant la bataille, comme un lâche! 748.

» Il ne sied pas à ton excellence d'abandonner cette lutte. Tandis que je brûle ardemment de combattre, retourne sur le théâtre de la bataille! » 749.

» A ces mots, fils de Kountî, le fils du cocher se hâta de répondre en ces termes d'une voix harmonieuse et douce à Pradyoumna, le plus fort des forts : 750.

« Je n'ai pas de crainte, fils de Roukmini, quand je modère mes coursiers dans la bataille ; je connais la manière de combattre des Vrishnides : il n'y a donc ici rien, qui vienne d'une autre cause. 751.

» Mais, seigneur, celui, qui tient les rênes du char, n'avait pas oublié cette leçon : « Il faut sauver le maître du char dans toutes les circonstances ! » Et je t'ai vu cruellement accablé. 752.

» Tu fus douloureusement blessé d'un trait lancé par Çâlva ; ce coup amena un évanouissement, et c'est alors que je t'ai retiré du combat. 753.

» Maintenant que te voilà revenu de toi-même à la connaissance, ô le plus grand des Sâtwatides, vois quelle est mon adresse à conduire mes coursiers, rejeton de Kéçava. 754.

» Enfant de Dârouka, instruit suivant les règles, je vais entrer sans crainte au milieu de cette fameuse armée de Çâlva. » 755.

» Ce disant, héros, aiguillonnant ses chevaux, mais les retenant avec les rênes, il courut au combat rapidement. 756.

» Il traça des cercles et divers autres, deux par deux, il décrivit partout différentes circonvolutions, tantôt à gauche, tantôt à droite. 757.

» Stimulés par l'aiguillon et retenus par les rênes, sire, les rapides chevaux couraient et semblaient voler dans l'atmosphère. 758.

» Discernant la légèreté de main, dont le Daroukide était doué, ils paraissaient brûler la terre, qu'ils effleuraient du pied. 759.

» Il mit à sa gauche l'armée de Çâlva, et ce fait, émi-

nent Bharatide, qui ne lui coûta pas une grande peine, fut regardé comme une merveille. 760.

» Mais, le roi de Saâubha, ne pouvant supporter que Pradyoumna eut pris la droite, blessa d'une main agile son cocher avec trois flèches. 761.

» Cependant le fils de Dârouka, sans penser à sa légèreté de main, continua, guerrier aux longs bras, à courir même sur la gauche. 762.

» Le roi de Saâubha alors de lancer, héros, sur le Roukminide, mon fils, des traits nouveaux de multiple sorte. 763.

» Déployant la prestesse de sa main, le meurtrier des héros ennemis, Pradyoumna, en souriant, les trancha avec des flèches acérées avant qu'ils n'arrivâssent à leur but. 764.

» Quand il vit ses dards mutilés par ceux de son rival, le roi de Saâubha eut recours à une effroyable magie Asourique et lança de nouveaux traits. 765.

» A peine eut-il vu employer le puissant astra des Daîtyas, mon fils envoya d'autres flèches pour les trancher par le milieu avec l'astra brahmique. 766.

» Paralysant la vertu ennemie, ces dards, qui buvaient le sang, blessèrent Çâlva à la tête, à la poitrine, au visage; il perdit le sentiment et tomba. 767.

» Ce vil prince abattu, accablé sous les flèches, le Roukminide encocha un nouveau trait, destructeur des ennemis, honoré en foule par tous les Dâçârhains et semblable à la flamme, au feu, au serpent. Aussitôt qu'ils virent la flèche mise à la corde, toute l'atmosphère fut remplie de tristes hélas. 768—769.

» Alors, tous les chœurs des Dieux avec Indra, avec le

Digitized by Google

Dieu, qui préside aux richesses, envoyèrent Nârada et le Vent, rapide comme la pensée. 770.

» Ils s'avancent vers le fils de Roukminî et lui répètent ces paroles des habitants du ciel : « Héros, la mort de Çâlva ne t'appartient d'aucune manière. 771.

» Retire ta flèche ! Ce n'est pas à toi de lui donner la mort dans le combat. Cette flèche doit arracher la vie à cet homme ailleurs, sur le champ de bataille. 772.

» C'est Krishna, le fils de Dévakî, que le Destin a choisi pour sa mort dans le combat, guerrier aux longs bras, et cette parole ne sera pas vaine ! » 773.

» A ces mots, Pradyoumna, transporté au plus haut point, retira sa grande flèche du meilleur des arcs, et la fit rentrer dans le carquois. 774.

» Çâlva à la force immense, à l'âme intraitable dans les combats, se leva aussitôt, Indra des rois, et se retira à la hâte, percé des flèches de Pradyoumna. 775.

» Refoulé par les Vrishnides, le cruel, abandonnant Dwârakâ, de monter alors sur Saâubha et de s'élever, roi des rois, jusqu'au ciel. 776.

» La ville des Anartains fut donc alors délivrée; ensuite, j'allai au grand sacrifice du râdjasoûya, qui fut célébré par toi, sire. 777.

» Je retrouvai Dwârakâ avec sa splendeur effacée, sans oblations au feu, sans lecture des Védas, avec ses femmes dépouillées de parures. 778.

» Quand je vis les bosquets de Dwârakâ sous des formes impossibles à reconnaître, il me vint un soupçon et j'interrogeai le fils de Hridika : 779.

« Cette famille de Vrishni a beaucoup d'hommes et de femmes affligées : que veut dire cela, tigre des

hommes. Je désire l'apprendre suivant la vérité. » 780.

» A ces paroles de moi, ô le plus vertueux des rois, le fils de Hridika me raconte avec détail et le siége et la délivrance de Çâlva. 781.

» Quand j'eus alors appris tout entièrement, ô le plus vertueux des Bharatides, je tournai ma pensée vers la mort du roi Çâlva. 782.

» Après que j'eus rendu le courage au peuple dans la ville, au roi Ahouka et à Anaka-Doundoubhî, je dis, versant la joie au cœur de tous les héros Vrishnides : « Étendez toujours la vigilance sur la cité, nobles fils d'Yadou. 783—784.

» Apprenez que je marche à la mort du roi Çâlva, je ne reviendrai pas, sans l'avoir tué, dans la ville de Dwâravatî. 785.

» Une fois détruite avec Çâlva la ville de Saâubha, j'aurai le plaisir de vous revoir. Que Doundoubhi, ici présent, la terreur des ennemis, frappe donc trois fois le Sâma. » 786.

» Exactement encouragés par moi, ces héros joyeux me répondent tous : « Va! et triomphe des ennemis! » 787.

» Comblé de bénédictions par les guerriers, l'âme dans la joie, je fis prononcer les paroles de bonne fortune aux brahmes, devant lesquels je me tins, baissant la tête. 788.

» Et, monté sur mon char, attelé de Çaîvya et de Sougrîva, j'embouchai, sire, Pântchadjanya, la meilleure des conques, et je remplis de mes sons tous les points de l'espace. 789.

» Je m'avançai, tigre des hommes, environné d'une grande armée, bien équipée, composée de quatre corps, ardente et victorieuse. 790.

» Après que j'eus parcouru beaucoup de lieux, des montagnes aux arbres nombreux, des lacs et des fleuves, j'arrivai à Mârttikâvata. 791.

» Là, j'appris que Çâlva, monté sur Saâubha, était arrivé en face de la mer, et, tigre des hommes, je suivis ses pas. 792.

» Parvenu à la mer, Çâlva, le meurtrier des ennemis, se plaça, grâce à Saâubha, sur laquelle il était monté, dans le sein du bassin aux grands flots et dans l'ombilic même de l'océan. 793.

» L'ayant aperçu de loin, où il semblait se moquer de moi, Youddhishthira, je le défiai, d'une âme méchante, mainte et mainte fois au combat. 794.

» Il ne pouvait plus attaquer ma ville avec les flèches nombreuses, que son arc envoyait trancher les articulations, et la colère s'empara de moi. 795.

» Ce vil, mais inaffrontable Rakshasa à la nature vicieuse fit pleuvoir sur moi par milliers le tranchant des flèches. 796.

» Il couvrit de ses dards mes chevaux, mon cocher, mes guerriers; mais nous combattîmes, fils de Bharata, sans songer à ses traits. 797.

» Alors les héros, qui suivaient les pas de Çâlva, firent pleuvoir sur moi dans ce combat une centaine de mille flèches aux nœuds inclinés. 798.

» Les Asouras couvrirent les chevaux, le char même et Dârouka de ces dards, qui tranchaient les articulations. 799.

» On ne voyait plus, héros, ni mes coursiers, ni mon char, ni mon cocher Dârouka, ni mes guerriers, ni moi-même, tant nous étions couverts de ces flèches ! 800.

» Moi, alors, j'envoyai avec un arc divin et d'une manière céleste plusieurs myriades de traits charmés, fils de Kountî. 801.

» Mon armée ne trouvait point là de terre, *puissant* Bharatide, car cette Saâubha était suspendue en l'air, pour ainsi dire, dans le périmètre d'un kroça. 802.

» Les spectateurs, placés comme dans l'enceinte d'un théâtre, m'excitaient avec de grands cris de guerre et avec le bruit des paumes battues par les paumes des mains. 803.

» Envoyées par mes doigts, les flèches aux jolis angles extérieurs des yeux entraient, comme des sauterelles, dans les membres des Dânavas. 804.

» Ensuite *éclata et* grandit au milieu de Saâubha un bruit confus d'hommes, frappés de ces traits aigus et tombant dans la grande mer. 805.

» Les bras coupés des épaules et n'offrant plus aux regards que les formes d'un buste, les Dânavas étaient précipités, en poussant des cris épouvantables. 806.

» Tombés, ils servaient de pâture aux habitants de l'onde marine. Je remplis alors de mon souffle Pântchadjanya, née dans les eaux et semblable à l'argent, aux fibres du lotus, à la lune, au lait et au jasmin grandiflore. A la vue de ses guerriers abattus, Çâlva, le roi de Saâubha, me livra un grand combat par la magie. Aussitôt de pleuvoir continuellement sur moi dards, socs de charrue, tridents, lances de fer, traits barbelés, haches, massues, épées, lacets, rishtas, kanapas, bhousoundis et pattiças.

807—808—809—810.

» Je reçus l'averse et la neutralisai bien vite avec la magie. Elle détruite, il me combattit avec des cîmes de montagnes. 811.

» On vit ensuite régner à la fois, Bbaratide, la nuit et le jour, la tempête et le beau temps, le froid et le chaud,

» Une pluie de poussière de charbon et une pluie de flèches. Voilà de quelle magie secondé, l'ennemi me fit la guerre. 812—813.

» Quand j'eus distingué toutes ces choses, je les détruisis par la magie et je les dissipai, suivant les temps, par mes flèches de tous les côtés dans la bataille. 814.

» Le ciel parut alors, grand roi, fils de Kountî, posséder cent soleils, cent lunes, et des étoiles en myriades de milliers. 815.

» On ne distingua plus ni le jour, ni la nuit, ni les points cardinaux ; je tombai dans l'égarement et j'eus recours à l'astra de la science. 816.

» Cet astra fut agité comme l'atmosphère par les vents ; il naquit une bataille tumultueuse, épouvantable, et, quand la vue, Indra des rois, me fut rendue, je combattis de nouveau l'ennemi. 817.

» Tandis que le roi Çâlva, le tigre des hommes, le grand ennemi, combattait de cette manière avec moi dans la guerre, il s'éleva de rechef au sein des airs. 818.

» Çâlva à l'intelligence étroite, désireux de vaincre, envoya contre moi avec colère, noble sire, des çatagnis, de grandes massues, des épieux enflammés, des maillets d'armes et des épées. 819.

» Je me hâtai d'empêcher que ces traits volants ne frappâssent, les coupant en deux ou en trois au sein de l'air avec mes dards lancés. Ensuite un grand bruit s'éleva dans l'atmosphère. 820.

» Il couvrit mes coursiers, mon char et Dârouka avec une centaine de mille flèches aux nœuds inclinés. 821.

» Dârouka me dit ensuite, héros, avec un air troublé : « Il faut s'arrêter ! Je m'arrête, accablé par les flèches de Çâlva. 822.

» Je ne puis tenir davantage ; mon corps s'affaisse. » A ces lamentables paroles de mon cocher, je tournai mes yeux vers Dârouka, et je le vis en proie aux dards. Il n'y avait pas un endroit, ni dans sa poitrine, ni dans sa tête, ni dans son corps, ni dans ses bras, vertueux fils de Pàndou, qui ne fût couvert de flèches. Sous l'oppression de ces traits excellents, il répandait le sang à grands flots, comme une montagne au métal d'or est inondée par les pluies torrentielles d'un nuage. Je vis mon cocher défaillir dans ce combat, les rênes à sa main ; 823—824—825—826.

» Non abandonné par le courage, guerrier aux longs bras, mais accablé par les traits de Çâlva. Alors un certain homme, qui avait son habitation à Dwârakâ, qui était le domestique d'Ahouka et que je fis monter par amitié dans mon char, s'empressa de me dire, Bharatide, ces paroles de son maître avec trouble et d'un gosier suffoqué ; écoute-les, Youddhishthira : « Ahouka, le souverain de Dwârakâ, t'adresse, héros, ces paroles : 827—828—829.

« Viens, Kéçava ! apprends ce que te dit l'ami de ton père. Viens aujourd'hui même, rejeton de Vrishni, à Dwârakâ, et laisse-là Çâlva. 830.

» Acharné contre lui, guerrier inaffrontable, le fils de Çoûra doit périr, victime de sa force. C'est assez de ce vaillant combat ; reviens, Djanârdana. 831.

» Sauve Dwârakâ elle-même : c'est là ta grande affaire ! » A ces paroles, mon âme fut pénétrée du plus grand déplaisir. 832.

» Je ne trouvais pas à résoudre ce qui était à faire ou

non. Et, ces mots, bien désagréables pour Dwârakâ et mon bisaïeul, à peine entendus, héros, je blâmai dans mon âme Sâtyaki, Baladéva même et l'héroïque Pradyoumna.

« Est-ce que Baladéva aux longs bras, le meurtrier des ennemis, ne vit plus, me dis-je, lui, qui veille à la conservation *de cette ville* et qui marche à la ruine de Saâubha. 833—834.

» En est-il ainsi de Sâtyaki, du Roukminide, du vaillant Tcharoudéshna, de Çâmba et des autres! » Et mon âme en ressentit la plus grande peine. 835.

» Car tant qu'ils vivront, tigre des hommes, il est tout-à-fait impossible au Dieu même, qui porte le tonnerre, de tuer le fils de Çoûra. 836.

» Si le fils de Çoûra périssait en vérité, tous en vérité périraient, Baladéva à leur tête : telle est mon opinion bien arrêtée. 838.

» Roulant mainte et mainte fois cette perte de tous dans mon esprit, je combattis de nouveau Çâlva, grand roi, le trouble dans le cœur. 839.

» Je vis alors, puissant héros, le fils de Çoûra, qui tombait de Saâubha, et je fus le jouet d'une hallucination. 840.

» *Car il me sembla voir* mon père sous la forme d'Yayâti, qui descendait du ciel sur la face de la terre, ayant épuisé la récompense due à ses mérites. 841.

» Il m'apparut tomber comme une étoile filante (1), son diadème souillé, vieilli, ses cheveux épars, ses vêtements détachés. 842.

« A cette vue Çârnga, le meilleur des arcs, échappe à

(1) *Kshinapounya grahas.*

ma main, et, frappé de vertige, fils de Kountî, je m'asseois sur le banc du char. 843.

» Aussitôt, toute mon armée en délire, m'ayant vu placé comme un corps sans vie sur le sein du char, se mit, Bharatide, à pousser de plaintifs hélas ! 844.

» Cette forme de mon père tombant, les bras étendus, les pieds allongés, me parut comme la forme d'un oiseau tombant. 845.

» Des guerriers, les mains armées de lances et de pattiças, le frappaient cruellement, héros aux longs bras, dans sa chûte ; et mon âme en fut toute ébranlée. 846.

» Aussitôt que j'eus recouvré dans ce grand carnage la connaissance, après un instant, je ne vis plus là, héros, ni Saâubha, ni Çâlva, mon ennemi, ni mon vieux père lui-même. 847.

» J'arrêtai dans mon esprit que c'était de la magie et, revenu à moi, je dispersai de nouveau mes flèches par centaines. 848.

» Je pris mon arc resplendissant et j'abattis de Saâubha sous mes flèches, éminent Bharatide, les têtes de ces ennemis des Dieux. 849.

» J'envoyai au roi Çâlva, lancés par mon arc Çârnga, des traits bien empennés, aériens, à la splendeur brûlante et sous la forme de serpents. 850.

» Je ne vis point alors Saâubha, incrément de la famille Kourouide ; elle avait disparu, grâce à la magie, et je demeurai stupéfait. 851.

» Les troupes des Dânavas aux têtes et aux cheveux difformes de pousser des cris, puissant Bharatide, tandis que je poursuivais mon triomphe. 852.

» Je décochai à la hâte dans ce grand combat une

flèche accompagnée de bruit pour sa mort : ensuite, ce bruit expira ! 853.

» Mais ils furent tués tous ces Dânavas, auxquels ces traits sonores, enflammés et semblables au soleil, en portèrent le bruit. 854.

» Quand il eut cessé, un nouveau bruit naquit d'un autre côté, grand roi, que j'attaquai avec mes flèches. 855.

» Malgré qu'ils fissent ainsi résonner en haut et de travers les dix points de l'espace, tous les Asouras, Bharatide, succombèrent sous mon bras. 856.

» De retour à Prâgdjyotisha, je revis de nouveau Saâubha au mouvement spontané, qui frappa, héros, mes yeux de vertige. 857.

» Ce fut alors qu'un Dânava de forme épouvantable, Lokântakarana, me couvrit lestement d'une immense averse de rochers. 858.

» Frappé mainte et mainte fois de ces montagnes, je restai enseveli, Indra des rois, sous des montagnes, comme une fourmillière. 859.

» Je fus couvert de ces roches avec mes chevaux, avec mon cocher, sire, et caché entièrement sous la masse de ces montagnes, je cessai d'être visible aux yeux. 860.

» Les héros Vrishnides, mes guerriers, de s'enfuir tous rapidement à tous les points du ciel, talonnés par la crainte. 861.

» Quand ils eurent cessé de me voir, monarque des hommes, ils remplirent tout, atmosphère, ciel et terre, de plaintifs hélas ! 862.

» Mes amis, l'âme dans le trouble, remplis de douleur et de chagrin éclatèrent, sire, en pleurs ou en cris. 863.

» Ce fut la joie de mes ennemis, le désespoir de ceux,

qui ne l'étaient pas. C'est ainsi qu'il triompha. Ensuite, je repris mes sens, héros auguste; 864.

» Et, levant ma foudre, qui divise tous les rochers et que chérit Indra, je renversai toutes ces montagnes. 865.

» Alors mes chevaux, accablés sous la masse de ces montagnes, et ne se mouvant plus que d'une respiration suffoquée, étaient, grand roi, tremblants, pour ainsi dire. 866.

» Quand mes parents me revirent comme un soleil, qui se lève dans un ciel chargé de nuages, fendus par ses rayons, ils revinrent tous à des sentiments de joie. 867.

» A peine mon cocher eut-il vu ses chevaux, écrasés par cette masse de montagnes, se mouvoir avec un peu de souffle, qu'il m'adressa ce langage assorti à la circonstance : 868.

« Allons! maintenant que tu as vu Çâlva, le roi de Saâubha, tenir pied devant toi, c'est assez le mépriser, Krishna. Allons! déploie tes efforts. 869.

» Retire aujourd'hui à Çâlva la douceur et l'amitié! Triomphe de lui, Kéçava aux longs bras; et ne lui permets plus de vivre davantage! 870.

» Il faut tuer un ennemi par tous les moyens, destructeur des ennemis. Quelque faible qu'il soit, le fort ne doit pas mépriser un ennemi. 871.

» *Non!* fût-il un boiteux; combien plus un homme ferme dans la guerre! Consacre donc tous tes efforts à vaincre celui-ci, tigre auguste des hommes! Ne laisse pas t'échapper ce moment, ô le meilleur de la race de Kourou! Je ne crois pas que ce soit ici le temps de signaler ta douceur; cet homme n'est pas ton ami. 872—873.

» Lui, qui t'a fait la guerre, héros, et par qui Dwârakâ,

fut écrasée ! » Quand j'eus entendu ce langage de mon cocher et d'autres semblables paroles, fils de Kountî : 874.

« Agis donc ainsi ! lui dis-je ; et, quand j'eus connu sa pensée, j'attachai la mienne à la guerre, à la mort du roi Çâlva et à la chûte de Saâubha. 875.

» Je dis à Dârouka : « Héros, tiens ferme un instant ! » Et, d'une force extrême, je décochai de mon arc dans ce combat un trait de feu, d'une grande splendeur, céleste, imbrisable, qu'on ne pouvait éluder, chéri du guerrier, capable de rompre tout et de porter la mort aux Dânavas ; 876—877.

» Et, quand je l'eus charmé, un tchakra hostile dans la guerre aux Yakshas, aux Rakshasas, aux Dânavas et aux rois, éblouissant, incomparable, grande cause de cendres, au tranchant de rasoir, le meurtrier des ennemis et semblable à Yama, le destructeur du temps. 878—879.

» Triomphe par ta vigueur de Saâubha et de ceux, qui sont ici mes ennemis ! » Ce disant, je l'envoyai avec colère à Çâlva de toute la force de mon bras. 880.

» Et la forme de Soudarçana en tombant parut alors celle d'un second soleil, qui va brûler *tout l'univers* à la fin d'un youga. 881.

» L'arme s'approche de Saâubha, qui avait perdu sa splendeur, et coupe la ville par le milieu, comme une scie tranche un grand pin. 882.

» Saâubha fut mise en deux, immolée par la force de Soudarçana, et tomba, comme Tripoura, secouée par la flèche de Mahéçwara. 883.

» Cette ville abattue, le tchakra *céleste* retourna de lui-même dans ma main ; et, l'ayant pris avec vîtesse, je lui dis : « Maintenant, c'est pour Çâlva ! » 884.

» Il coupa en deux rapidement Çâlva au moment qu'il envoyait dans ce grand combat une pesante massue, et s'enflamma de splendeur. 885.

» Ce héros tombé, les Dânavas, l'esprit égaré, criant : « Hélas ! hélas ! » s'enfuient à tous les points du ciel, poursuivis par mes flèches. 886.

» Ensuite je fis arrêter près de Saâubha, et, donnant par mon souffle une voix à ma conque, mes accents d'allégresse remplirent de joie mes amis. 887.

» Les femmes de s'enfuir à la vue de cette ville incendiée, dont les formes ressemblaient aux cîmes du Mérou, écroulée maintenant avec ses grandes portes arcadées et ses chambres sur le haut des maisons. 888.

» Après que j'eus ainsi détruit Saâubha et renversé Çâlva, je retournai chez les Anartains, apportant la joie à mes amis. 889.

» Voilà pour quelle raison je ne suis pas venu, sire, à la ville, qui prit son nom des éléphants. *Si je l'avais pu,* Douryodhana eût cessé de vivre, meurtrier des héros ennemis. 890.

» Si j'étais venu, le jeu, certainement ! héros, n'aurait pas eu lieu. Que puis-je faire maintenant ? Que sert un pont brisé pour traverser un fleuve ! » 891.

Quand le plus grand des hommes, le héros aux longs bras eut parlé de cette manière au rejeton de Kourou et l'eut salué, le meurtrier fortuné de Madhou s'approcha des autres fils de Pândou. 892.

Après que le puissant guerrier se fut incliné devant Youddhishthira, le roi de la justice, il fut baisé sur la tête par le roi Bhîmaséna. 893.

Embrassé par Arjouna, salué respectueusement par les

deux jumeaux, honoré par Dhaâumya, et Draâupadî lui offrant l'hommage de ses larmes, 894.

Krishna fit monter sur son char d'or Abimanyou et Soubadhrâ; il y monta enfin lui-même avec les révérences des fils de Pândou. 895.

Et, après qu'il eût relevé le courage d'Youddhishthira, il s'avança vers Dwârakâ sur ce char, attelé de Çaîvya et de Sougrîva, aussi resplendissant que le soleil. 896.

Quand le Dâçârhain fut parti, Dhristadyoumna, le petit-fils de Prishat, prit les enfants de Draâupadî et s'achemina lui-même vers sa ville. 897.

Ayant fait une visite à sa sœur, Dhristakétou, le roi de Tchédî, revint, aussitôt qu'il eut vu les Pândouides, à la charmante ville de Çouktimatî. 898.

Les Kaîkéyains à la force sans mesure, congédiés par le fils de Kountî, dirent adieu à tous les fils de Pândou, et s'en allèrent eux-mêmes, rejeton de Bharata. 899.

Les brahmes, les valçyas et les habitants du pays, renvoyés avec de vives instances, abandonnèrent aussi les Pândouides. 900.

L'assemblée de ces magnanimes, Indra des rois, offrit dans le Kâmyaka un aspect des plus admirables. 901.

Dès qu'Youddhishthira, au grand cœur, eut honoré les brahmes, il dit aux serviteurs à propos : « Attelez les coursiers aux chars ! » 902.

Le roi des Dâçârhains parti, Youddhishthira, Bhîmaséna, Arjouna et les jumeaux, Krishnâ et l'archi-brahme domestique, étant montés sur de nobles chars, attelés des meilleurs chevaux, tous ces héros de compagnie partirent, semblables au souverain des êtres, pour la forêt. Aussitôt qu'ils eurent distribué des nishkas d'or, des vête-

ments et des vaches, aux brahmes, qui répandent les eaux de l'instruction. 903—904.

Des serviteurs, au nombre de vingt et plus, ayant rassemblé et pris toutes les armes, les arcs, les traits, les dards enflammés, les cordes d'arc, les machines, enfin toutes les flèches, se mirent en route. 905.

Indraséna recueillit, à la hâte, les nourrices, les servantes, les vêtements et les parures de la fille du roi, et partit le dernier sur son char. 906.

Ensuite, les citadins s'approchèrent du plus vertueux des Kourouides, et décrivirent, d'une âme joyeuse, un pradakshina; les brahmes et tous les principaux des Kouroudjangalains s'inclinèrent d'un esprit serein. 907.

Dharmarâdja les salua d'une ame paisible avec ses frères, et le magnanime souverain de la terre se tint, les yeux fixés sur la foule des Kouroudjangalains. 908.

Le sublime enfant de Kourou de leur témoigner les sentiments d'un père à l'égard de ses fils, et ceux-ci de se montrer pour le chef des Bharatides comme des fils à l'égard de leur père. 909.

Alors, ces foules d'bommes distingués s'approchent du héros des Kourouidés, l'environnent, et tous, remplis de confusion, sire, et la face baignée de larmes, ils disent : « Hélas! notre protecteur! hélas! le devoir, *qui s'en va!*

» Tu es le plus excellent des Kourouides, le seigneur, et comme le père des créatures, où vas-tu, Dharmarâdja, quand tu auras abandonné ces habitants de la ville et des campagnes, quand tu nous auras délaissés, nous, tes fils? 910—911.

» Honte au fils de Dhritarâshtra, à l'âme bien cruelle! Honte au fils de Soubala! *Honte* à Karna, aux pensées

coupables! Les scélérats, qui ont agi de cette manière à ton égard, prince vertueux et sans cesse dans le devoir, ne désirent que l'infortune! 912.

» Où vas-tu, quand tu nous abandonnes, magnanime Dharmarâdja aux œuvres infinies, après nous avoir toi-même établis dans la ville incomparable de Çatakratou-Prastha, semblable à la ville du Grand-Dieu? 913.

» Où vas-tu, Dhamarâdja, quand tu abandonnes ces palais, construits avec une magie divine et comme gardés par les Dieux, que le magnanime Maya fit sur le modèle du palais des Dieux? » 914.

Bibhatsou, qui savait le juste, l'utile et l'amour, dit à haute voix pour tous ces hommes réunis d'une force supérieure : « Le roi *Youddhishthira* accepte, pour flétrir les renommées de ses ennemis, cette habitation dans la forêt.

» C'est à toutes vos saintetés, isolément ou de concert, principaux brahmes, qui pratiquez la pénitence et connaissez les choses du devoir, à les aller trouver et à leur inspirer des paroles telles qu'il en sorte pour nous la perfection désirée de nos affaires. » 915—916.

A ces mots d'Arjouna, les brahmes et toutes les castes, sire, le saluent avec joie et décrivent ensemble un pradakshina autour du plus excellent des hommes, qui soutiennent le devoir. 917.

Ils font leurs adieux au roi, fils de Prithâ, à Vrikaudara, à Dhanandjaya, à Yajnasénî et aux deux jumeaux, et, privés de joie, ils partent, avec le congé d'Youddhishthira, chacun pour son royaume. 918.

Vaïçampâyana dit, *continuant le fil de sa narration* :

Après le départ de ces brahmes, le vertueux Youddhishthira, fils de Kountî, qu'un pacte liait, *pour ainsi*

dire, à la vérité, adresse à tous ses frères ce langage :

« Il nous faut habiter douze années dans un bois solitaire : cherchez dans la grande forêt un lieu bien peuplé d'oiseaux et de gazelles, 919—920.

» Doué richement de fleurs et de fruits, délicieux, fortuné, couvert d'un peuple saint : c'est là que nous passerons doucement ces douze années. » 921.

A ces mots, Dhanandjaya répondit à Dharmarâdja, comme Vrihaspati à l'intelligent gourou des hommes, qu'il a commencé par honorer : 922.

« Ta majesté peut consulter de vieux maharshis : il n'est rien dans le monde humain, que ta majesté ne connaisse.

» En effet, tu sers continuellement des brahmes, éminent Bharatide, Dwaîpâyana et les autres, et Nârada aux grandes pénitences, 923—924.

» Qui, domptant ses passions, va continuellement aux portes de tous les mondes et dirige sa course du monde des Dieux au monde de Brahma, des Gandharvas et des Apsaras mêmes. 925.

» Tu sais l'autorité et tu connais la puissance de tous les brahmes, prince : il n'y a pas de doute. 926.

» Tu connais ce qui est pour le mieux, sire, et même sa cause : nous mettrons notre habitation là, grand roi, où tu le désireras. 927.

» Il est un lac, nommé le Dwaîtavana, où stagnent des eaux pures ; il est riche en fleurs et en fruits, charmant, habité par une foule de brahmes. 928.

» C'est là qu'il nous faut demeurer ces douze années. Telle est, sire, mon opinion, si tu l'approuves. Quelle autre chose pense ta majesté ? » 929.

« Ce que tu dis, fils de Prithâ, est aussi ce que je pense,

répondit Youddhishthira. Allons donc à ce grand lac Dwaitavana, renommé pour ses eaux pures. » 930.

Ensuite, tous les vertueux fils de Pândou s'acheminèrent, accompagnés de brahmes nombreux, vers le saint lac Dwaitavana. 931.

Il y avait des brahmes, qui portaient le feu sacré ; d'autres, qui étaient sans feu; les uns s'adonnaient à la lecture des Védas, ceux-ci étaient mendiants, ceux-là habitants des forêts. 932.

Des brahmes en grand nombre, par centaines, environnèrent Youddhishthira : ils étaient parfaits dans leur pénitence, magnanimes, inébranlables dans leurs vœux. 933.

Arrivés là avec cette foule de brahmes, les Pândouides, éminents rejetons de Bharata, habitèrent le charmant et saint Dwaitavana. 934.

L'auguste monarque vit dans la saison pluvieuse cette grande forêt, ombragée de palmiers, de xanthocymes, de manguiers, de bassias aux larges feuilles, de nîpas, d'arjounas et de kaniyars, tous chargés de fleurs. 935.

Disséminant leurs mélodieux ramages, des troupes de paons aux longues queues, de tchakoras, de gallinules et de kokilas se tenaient dans ce bois sur la cîme de ses arbres sourcilleux. 936.

L'auguste monarque vit dans ce bois de grands troupeaux de grands éléphants, entourés par des troupes d'éléphantes, chefs de troupeaux sauvages, hauts comme des montagnes et dans l'ivresse du rut. 937.

S'étant approché de la ravissante Bhogavatî, il vit dans ce bois plusieurs troupes de Siddhavashis, vertueux, aux âmes pures, qui demeuraient là, portant les cheveux en djatâ et l'habit d'écorce. 938.

Il descendit de son char, et ce roi, le meilleur de ceux, qui soutiennent le devoir, entra dans cette forêt, accompagné de ses frères, escorté de ses gens, comme Indra à la force sans mesure entre dans le Trivishtapa. 939.

Les Siddhas et les Tchâranas, qui avaient le désir de voir ce prince fidèle au devoir de la vérité, s'approchèrent tous de lui, et les habitants du bois se mirent à ses côtés, environnant ce lion intelligent des rois. 940.

Il s'inclina devant tous les Siddhas et honoré de leurs hommages comme un roi ou comme un Dieu, le plus vertueux des hommes vertueux entra, accompagné de tous les principaux brahmes, et tenant les paumes de ses deux mains jointes à ses tempes. 941.

Ce roi magnanime, au saint caractère, s'approcha d'eux comme un père, et, recevant, en échange des siens, les hommages de ces pénitents, adonnés au devoir, il vint s'asseoir au pied d'un grand arbre, couvert de fleurs. 942.

Bhîma, Krishnâ, Dhanandjaya, les deux jumeaux et les suivants du roi donnèrent la liberté à leurs chevaux, et tous ces chefs des Bharatides restèrent là sans contrainte.

Telle qu'une grande montagne brille par un troupeau d'éléphants, ainsi les cinq magnanimes archers, fils de Pândou, rassemblés en ce lieu, faisaient alors briller cette habitation aux grands arbres, qui tenait inclinées ses lianes étendues. 943—944.

Arrivés dans cette forêt, les fils du roi des hommes, parvenus avec peine dans ce bois, y demeurèrent paisiblement et passèrent le temps, semblables à Indra, dans ces heureuses forêts, composées des shorées de la Saraswatî.

Le monarque, chef des Kourouides, à la haute dignité, rassasia dans ce bois tous les principaux brahmes, Yatis

et anachorètes, des fruits les plus exquis et des plus succulentes racines. 945—946.

Là, comme le père de ces rois Pândouides, établis dans cette grande forêt, Dhaâumya, l'archi-brahme domestique, à la vaste splendeur, célébra les sacrifices, les oblations aux Mânes et les autres cérémonies. 947.

Or, le rishi Markandéya, à la vive et brûlante lumière, l'hôte des Pourânas, vint à cet hermitage, où habitaient les heureux fils de Pândou, depuis qu'ils avaient quitté le royaume. 948.

Le puissant Youddhishthira, le chef des Kourouides, au grand cœur, à l'âme incomparable, honora l'arrivée chez lui de l'illustre anachorète, flamboyant tel qu'un feu allumé, en honneur chez les hommes, les rishis et les Dieux. 949.

Quand le magnanime solitaire, à la splendeur sans mesure, vit la noire Draâupadî, Youddhishthira, Bhîma et Arjouna, il se mit à rire au milieu des pénitents, lui, qui savait tout, lui, à qui sa pensée offrait le souvenir de Râma.

Dharmarâdja lui dit avec un air incertain : « Tous ces ascètes sont pleins de gravité. Pourquoi ta sainteté rit-elle ainsi en me regardant, à la vue des pénitents, comme si elle était joyeuse? » 950—951.

Markandéya lui répondit :

« Mon enfant, je ne suis pas joyeux et je ne ris pas. L'impertinence, fille de la joie, ne s'est pas glissée dans mon cœur; mais, il n'y a qu'un instant, à la vue de ton infortune, je me suis souvenu de Râma le Daçarathide, fidèle à sa parole. 952.

» Ce fut un roi, qui habita dans les bois avec Lakshmana, pour obéir à l'ordre de son père. Je l'ai vu jadis,

marchant avec un arc, fils de Prithâ, sur un plateau du mont Rishyamoukha. 953.

» Semblable au Dieu, qui regarde avec mille yeux, le conducteur de la mort et le meurtrier de Namoutchi, ce magnanime Daçarathide sans péché se fit un devoir de mettre son habitation dans les bois, pour suivre l'ordre, que lui avait donné son père. 954.

» Ce prince aux longs bras, à la haute dignité, de qui la puissance égalait celle de Çakra et qui était invincible dans les combats, renonça aux jouissances de la vie, et s'achemina vers les forêts. Ne fut-il pas maître de sa force et commit-il ainsi l'injustice? 955.

» Les rois Nâbhâga, Bhagîrata et les autres, ayant vaincu cette terre jusqu'aux mers, ses limites, ont conquis les mondes par la vérité : ne furent-ils pas maîtres de la force et commirent-ils ainsi l'injustice? 956.

» Alarka, dit-on, le roi de Kâçi et des Karoûshains, dévoué à la vérité, abandonna, chef des hommes, ses royaumes et ses richesses. Ne fut-il pas maître de sa force et commit-il ainsi l'injustice? 957.

» Le Créateur a disposé ainsi de Vidhirya, suivant les Pourânas : les sept vertueux rishis lui rendent hommage et resplendissent dans les cieux. Ne fut-il pas maître de la force, roi des hommes, et commit-il ainsi l'injustice? 958.

» Vois ces éléphants à la grande force, aux longues défenses, qui égalent par la taille les cîmes de montagnes ; ils se tiennent soumis à l'ordre du créateur : ne sont-ils pas maîtres de leur force, sire, et commettent-ils ainsi l'injustice? 959.

» Vois tous les êtres! Ils se tiennent exactement dans

les prescriptions du créateur et font sans dévier les œuvres propres à leur nature : ne sont-ils pas maîtres de leur force, roi des hommes, et commettent-ils ainsi l'injustice?

» Ta renommée et ta splendeur enflammée comme celle du soleil lumineux ont surpassé tous les êtres, fils de Prithâ, autant par une conduite propre et la pudeur que par le devoir et la vérité. 960—961.

» Quand tu auras accompli avec peine, suivant ta promesse, cette habitation dans les bois, prince à la haute dignité, tu devras aux enfants de Kourou, grâce à ton énergie, une gloire éclatante. » 962.

Après que le grand saint eut prononcé au milieu des pénitents ces paroles, il prit congé de Dhaâumya, accompagné de ses amis, fit ses adieux à tous les fils de Pândou et s'en alla dans la région septentrionale. 963.

Tandis que les magnanimes Pândouides habitaient à Dwaîtavana, ces grands bois devinrent tous remplis de brahmes. 964.

Le lac du Dwaîtavana était pur, et la récitation continuelle des Védas, faite à l'envi les uns des autres, le rendait tout semblable au monde de Brahma. 965.

Ce n'était partout qu'un bruit ravissant d'Yadjour, de Rig et de Sâma, dits et récités. 966.

Le bruit de la corde à l'arc des sages Pândouides, mêlé au bruit de la récitation des Védas, ajoutait une nouvelle splendeur à la caste des kshatryas, la création de Brahma.

Il arriva alors que Vaka, fils de Dalmi, dit ces mots à Youddhishthira-Dharmarâdja, fils de Kountî, un soir, qu'il était assis au milieu des rishis, qui l'environnaient : 967—968.

« Voici, fils de Prithâ, le plus vertueux des enfants de

Kourou, l'heure où les brahmes pénitents offrent le beurre clarifié et renouvellent la flamme du feu sacré. Défendus par toi dans le saint Dwaïtavana, les Bhrigouides, les Angirasides, les Vaçishthides, les vertueux Agastyades et les Atrides aux vœux sublimes, les plus illustres brahmes du monde entier, réunis avec toi, pratiquent le devoir et persévèrent dans leurs vœux. 969—970—971.

» Écoute donc avec tes frères ces paroles, fils de Kountî, que ma bouche va te dire. 972.

» Le brahme fut créé avec le kshatrya, et le kshatrya avec le brahme. Ils brûlent les ennemis dans leur colère, comme le feu et le vent consument les forêts. 973.

» Un prince, qui désire ce monde et qui aspire à le soumettre, n'aime pas être long-temps sans brahme : une fois qu'il a obtenu un brahme, dégagé d'ignorance, à qui furent enseignés les axiômes du devoir, il disperse bientôt ses ennemis. 974.

» Occupé du devoir, qui a pour objet l'émancipation finale et qu'impose la conservation des créatures, il n'arrive point au sacrifice d'une autre manière que par le brahme. 975.

» L'Asoura Virotchanide acquit une éminente prospérité au gré de ses désirs; elle était même impérissable : il posséda toute la terre, grâce à sa parenté avec les brahmes; ensuite, pour châtiment de sa mauvaise conduite envers eux, il périt. 976.

» Cette terre avec toutes ses splendeurs n'appartient pas long-temps à la seconde caste, si elle n'a pas de brahme; mais le cercle des mers s'incline devant l'homme, que dirige un brahme avec les règles de la science. 977.

» Est-il dépourvu de brahmes, la force du kshatrya

languit; telle, dans un combat d'éléphants, une fois pris l'éléphant conducteur. 978.

» L'œil incomparable du brahme et la force nompareille du kshatrya : le monde prospère, quand ces deux choses marchent réunies. 979.

» Le kshatrya, secondé par le brahme, consume l'ennemi, comme un vaste feu, aidé par le vent, brûle une forêt. 980.

» Que le prince intelligent poursuive chez les brahmes la recherche de la pensée pour le gain de celui, qui n'a pas, et l'accroissement de celui, qui possède. 981.

» Accueille sous ton hospitalité, pour le gain de l'homme, qui n'a pas, l'accroissement de celui, qui possède, et la célébration des sacrifices, suivant leur mérite, un brahme illustre, docte, qui a beaucoup écouté et qui sait les Védas. 982.

» Observe toujours avec les brahmes, Youddhishthira, une conduite des plus nobles ; c'est par là qu'une brillante renommée resplendit au milieu de tous les mondes. »

Après ce discours, tous les brahmes d'honorer Vaka, fils de Dalmi, et, voyant louer de nouveau Youddhishthira, ils en eurent l'âme satisfaite. 983—984.

Dwaîpayana, Nârada, le Djamadagnide, Prithouçravas, Indradyoumna, Bhâlouki, Kritatchétas et Sahasrapad, Karnaçravas, Moundja et Lavanâçva, le Kaçyapide, Harîta, Sthoûlakarna, Agnivéçya et Çaâunaka, 985—986.

Kritavâk et Souvâk, Vrihadaçva, Vibhâvasou, Oûrddwarétas, Vrisbâmitra, Souhotra et Hotravâhana; 987.

Ces brahmes et d'autres en grand nombre honorèrent Adjâtaçatrou, comme les rishis honorent Pourandara.

Ensuite, étant venus dans le bois au temps du soir, les

fils de Prithâ s'assirent, et, livrés au chagrin et à la douleur, ils se mirent à raconter des histoires. 988—989.

Alors Krishnâ aimée, admirable, instruite, fidèle à son époux, tint ce langage à Dharmarâdja : 990.

« Assurément, il n'existe en nous rien de coupable à l'égard de ce méchant, stupide et cruel fils de Dhritarâshtra, qui ait pu le forcer à te revêtir d'une peau d'antilope, sire, et à t'envoyer exilé dans les forêts avec moi, sans qu'il n'en éprouve du regret, malgré son ignorance et sa folie. 991—992.

» Il a sans doute un cœur de fer, cet homme aux actions criminelles, pour qu'il t'ait adressé, à toi, dévoué au devoir et l'aîné *de la famille*, ces paroles outrageantes. 993.

» Il se réjouit, cet homme vicieux à l'âme criminelle, avec la foule de ses amis, quand il a porté une douleur telle à ce prince accoutumé au plaisir et qui n'a point mérité la douleur! 994.

» Et l'on a pas vu couler le sang de ces quatre scélérats, alors que tu es sorti, revêtu d'une peau d'antilope, fils de Bharata, pour habiter la forêt! 995.

» *On n'a pas vu le sang* de Douryodhana, sire, de Karna, du pervers Çakouni et du cruel Douççâsana, le plus méchant des frères! 996.

» Et tous les autres Kourouides, ô le plus grand des enfants de Kourou, n'ont pas répandu l'eau des yeux, enveloppés dans la douleur ! 997.

» J'ai vu cette couche, qui jadis fut la tienne, et je te plains, seigneur, accoutumé au plaisir et qui n'as point mérité la douleur. 998.

» J'ai vu au milieu du palais ce trône d'ivoire, orné de

pierreries et je vois maintenant ce siége d'herbes Kouças : aussi suis-je assiégée par le chagrin ! 999.

» Après que je t'ai vu, sire, environné des rois dans ton palais, quelle tranquillité peut être à mon cœur maintenant, que je ne les vois plus autour de toi ! 1000.

» Après que je t'ai vu frotté de sandal et brillant comme le soleil, je tombe en défaillance, Bharatide, à la vue de ces taches de boue, dont tu es souillé maintenant ! 1001.

» Toi, que j'ai vu jadis revêtu d'habits de soie éblouissants, je te vois à cette heure, Indra des rois, couvert d'une vile écorce ! 1002.

» Toi, du palais de qui étaient apportés et servis sur des plats d'or à des brahmes, par milliers, des aliments préparés suivant toutes les saisons; toi, qui distribuais, auguste roi, une nourriture infiniment exquise à des Yatis sans maisons et maîtres de maisons; toi, dans le palais de qui étaient hospitalièrement traités des milliers *d'hôtes* avec tous les biens désirés; la paix ne rentre pas dans mon cœur, ne voyant plus, bien disposées toutes ces choses, dont j'honorais les brahmes au gré de tous les désirs.

» Tes frères, que de jeunes cuisiniers aux pendeloques étincelantes, grand roi, nourrissaient de mets exquis, supérieurement apprêtés, je les vois tous, indignes de la peine, vivre dans ce bois d'aliments sauvages, Indra des hommes, et mon âme n'arrive point à se calmer ! Pourquoi, le temps en est arrivé, la colère ne se gonfle-t-elle pas en toi à la pensée de ce Bhîmaséna, malheureux et vivant au milieu des bois ? Pourquoi ta colère ne se gonfle-t-elle pas à la vue de cet auguste Bhîmaséna, réduit à se servir lui-même, affligé et digne néanmoins du plaisir ?

Pourquoi ta colère ne se gonfle-t-elle pas, en le voyant *aujourd'hui* confiné dans un bois cet homme vénéré, accoutumé à des chars divers et des habits variés? Ce seigneur, il peut tuer dans un combat tous les Kourouïdes! (*De la stance* 1003 *à la stance* 1011.)

» Mais Vrikaudara supporte *ces maux*, il attend la fin de ta promesse. Et cet Arjouna, qui, par ses deux bras, est l'égal d'un Arjouna aux mille branches! 1012.

» Lui, qui, dans la destruction, que font ses dards, ressemble par sa rapidité à Yama, le destructeur du temps! Sous la puissance de ses flèches, grand roi, tous les princes inclinés ont servi les brahmes dans ton sacrifice. Pourquoi, sire, ne te courrouces-tu pas en voyant ce tigre des hommes, honoré par les Démons et les Dieux, cet Arjouna plongé dans la rêverie? *Quoi!* la vue de ce fils de Prithâ, qui est accoutumé aux plaisirs et ne mérite pas la douleur, elle ne fait pas se gonfler ta colère! Cette idée, Bharatide, me fait tomber en défaillance. Lui, qui, monté sur un seul char, a vaincu, et les serpents, et les hommes, et les Dieux! 1013—1014—1015—1016.

» Comment ta colère ne se gonfle-t-elle pas, en le voyant exilé dans les bois cet homme, qui, environné de serpents, de chevaux et de chars aux formes merveilleuses, arracha violemment aux rois toutes leurs richesses: ce fléau des ennemis, qui, d'un seul coup, peut envoyer cinq cents flèches! 1017—1018.

» Pourquoi ta colère ne se gonfle-t-elle pas, en le voyant relégué dans les bois, ce jeune homme azuré, grand, couvert d'un habit d'écorce, lui, qui tient le plus haut rang dans les combats? 1019.

» Pourquoi, Youddhishthira, quand tu vois dans le bois

Nakoula, ce fils de Mâdrî, héroïque et admirable, ne sens-tu pas se gonfler ta colère? 1020.

» Pourquoi supportes-tu de voir Sahadéva dans le bois? Pourquoi ta colère ne se gonfle-t-elle pas, en voyant Nakoula et Sahadéva, plongés dans la douleur, Indra des hommes, eux, si dignes du plaisir? Comment, sire, peux-tu supporter de me voir tombée dans les forêts, moi, la fille de Droupada, la bru du magnanime Pândou, la sœur de Dhrishtadyoumna et la fidèle épouse d'un héros? 1021—1022—1023.

» Pour sûr, il n'existe pas de colère en toi, ô le plus vertueux des Bharatides, puisque ton âme n'est pas agitée, en voyant, et mon sort, et celui de tes frères. 1024.

« Il n'y a point de kshatrya sans colère! » C'est un mot cité dans le monde. Mais tu fais mentir aujourd'hui ce mot à mes yeux, toi, kshatrya! 1025.

» Le kshatrya, s'il ne montre pas son énergie, quand l'heure en est arrivée, est sans cesse en but au mépris de tous les êtres. 1026.

» Tu n'as d'aucune manière à montrer de la patience à l'égard des ennemis, car il t'est possible de les immoler par ton énergie : il n'y a là-dessus aucun doute. 1027.

» Le kshatrya, qui, à l'heure où il faut pardonner, ne désarme pas sa colère, est haï de tous les êtres : il périt dans ce monde et dans l'autre vie. 1028.

» Je vais te raconter ici même un antique Itihasa, la conversation de Prâhlâda et de Bali, fils de Virotchana.

» Bali interrogea Prâhlâda, le père de son père, le roi des Asouras, l'Indra des Daityas, sur la doctrine de la récompense des vertus. 1029—1030.

« La patience est-elle préférable, mon père? lui dit

Bali; ou bien est-ce la rigueur? Réponds, exactement, mon père, à ma question sur ce doute. 1031.

» Dis-moi, ô toi, qui sais le devoir, ce qui est *pour* le mieux. Qu'il ne me reste aucun doute, et j'exécuterai exactement tout ce que tu m'auras enseigné. » 1032.

» Son ayeul à la grande science, qui savait résoudre toutes les incertitudes, répondit de cette manière à son petit-fils, qui demandait l'éclaircissement de ce doute :

« La rigueur n'est pas toujours le meilleur parti à suivre; ce qui est le mieux à faire n'est pas toujours la patience. Sache-le, mon fils : ces deux choses sont indubitables. 1033—1034.

» L'homme, qui toujours pardonne, tombe en beaucoup de fautes : il est méprisé de ses familiers, de ses ennemis et des neutres. 1035.

» Tous les êtres ne se courbent jamais sous sa volonté : donc, la patience de tous les instants, mon fils, est blâmée par les gens éclairés. 1036.

» Ses domestiques, une fois qu'ils ont démêlé son caractère, se laissent aller à beaucoup de fautes, et des hommes aux pensées étroites désirent lui enlever ses richesses. 1037.

» On verra des préposés infidèles lui dérober à leur gré sa voiture, ses vêtements, ses parures, les couches, les siéges, ses aliments, ses breuvages, tous les ustensiles de sa cuisine; ils ne lui donneront pas même les choses montrées, qu'ils devraient lui donner, suivant les ordres du maître. 1038—1039.

» Ils ne lui rendent nullement les honneurs, que l'on doit à un maître; et le mépris en ce monde est pire que la mort elle-même. 1040.

» Les esclaves, les fils, les serviteurs et même les gens d'une condition neutre adressent à l'homme d'une telle patience, mon enfant, un langage désagréable. 1041.

» Des insensés méprisent ce mortel patient et portent leurs désirs sur *ses épouses ;* et ses épouses elles-mêmes deviennent comme ceux-ci les souhaitent. 1042.

» S'ils n'ont pas mérité du souverain un léger châtiment, ces hommes, qui sont toujours contents, ils péchent néanmoins, et font des choses, qui nuisent comme les méchants eux-mêmes. 1043.

» Voilà avec un grand nombre d'autres les défauts des hommes, qui ont de la patience. Voici maintenant, fils de Virotchana, les défauts de ceux, qui n'en ont pas. 1044.

» S'il est, à tort ou à raison, toujours occupé de sa passion, l'homme irascible inflige différents châtiments par sa rigueur. 1045.

» Jouet de sa passion, il obtient par elle l'inimitié de ses amis, il obtient par elle la haine du monde et de sa famille. 1046.

» L'homme doit au dégoût, qu'il inspire, l'abandon des biens, le blâme, le mépris, le chagrin, la haine, le délire et des ennemis. 1047.

» Celui, qui inflige aux enfants de Manou diverses punitions, effets de sa colère, ne jouit pas long-temps de l'empire, de la vie et de sa famille. 1048.

» Celui, qui accole à sa rigueur des bourreaux et des aides, effraye le monde, comme un serpent, qui s'est glissé dans une maison. 1049.

» Comment l'homme, qui inspire de la crainte au monde, pourra-t-il sauver sa vie? Le monde saisit une occasion, qu'il découvre, et lui ôte la vie nécessairement! 1050.

» Il ne renoncera pas toujours à la sévérité et il ne sera pas toujours bon; mais, suivant que les circonstances le comportent, il est doux ou il est sévère. 1051.

» L'homme, qui dans un instant est doux et qui est sévère dans un autre moment, obtient le bonheur dans ce monde et dans l'autre vie. 1052.

» Je vais te dire avec étendue quelles sont les heures de la patience, celles, qu'il ne faut pas toujours abandonner, comme ont dit les sages. 1053.

» L'homme, qui précédemment a rendu un service, est-il tombé dans une profonde offense; il faut la pardonner au coupable, en considération du bon office reçu.

» Il faut pardonner aux criminels, s'ils n'ont pu faire usage de la raison; car, il n'est pas toujours facile à l'homme d'acquérir la science. 1054—1055.

» Ceux, qui, ayant fait une chose avec discernement, disent qu'ils l'ont faite sans connaissance; ces hommes vicieux et pervers méritent d'être immolés pour une faute, quelque légère soit-elle. 1056.

» L'homme, qui pour tout n'a qu'un seul délit, est digne qu'on lui pardonne; il aura la vie sauve; mais, s'il retombe dans une seconde faute, fût-elle minime, on doit l'envoyer à la mort. 1057.

» Il faut, dit-on, pardonner à celui, qui s'est rendu coupable à son insu, après une enquête exacte du fait. 1058.

» Le roi frappe avec douceur un criminel épouvantable; il frappe avec douceur un criminel ordinaire: il n'est pas d'acte, qu'on ne puisse faire avec douceur. Le châtiment le plus sévère peut donc être doux, si l'on a bien considéré le lieu et le temps, le fort et le faible de soi-même. Rien ne

doit se faire hors du temps et du lieu ; il faut donc attendre le lieu et le moment. 1059—1060.

» On doit enfin pardonner même par la crainte du monde. Tels et semblables à ce que j'ai dit là, sont les cas de la patience. 1061.

» Pour les faits, qui se rangent sous des principes contraires, le moment est appelé celui de la sévérité. Quant à moi, je pense, monarque des hommes, que l'heure de la sévérité est arrivée pour toi. 1062.

» Les cupides fils de Dhritarâshtra se conduisent toujours en ennemis ; il ne reste donc plus un moment pour la patience à l'égard des enfants de Kourou. 1063.

» Ne veuille pas déposer ta sévérité, quand l'heure de la sévérité est venue. L'homme doux est méprisé ; l'homme sévère épouvante le monde. Celui, qui sait bien ces deux choses, est vraiment un souverain, quand le moment est arrivé. » 1064.

Youddhishthira lui répondit :

« La colère tue les hommes et la colère les ressuscite, dit-on. Sache, femme à la grande science, que l'être et le non-être ont leurs racines dans la colère. 1065.

» L'homme, qui comprime sa colère, ravissante femme, assure sa vie ; mais l'homme, qui ne contient pas toujours sa colère, femme charmante, cette colère, devient la plus épouvantable cause de sa destruction. 1066.

» On voit en effet qu'ici-bas la ruine des créatures a pour sa racine la colère. Comment un homme tel que moi, n'abandonnerait-il point la colère, qui est la perte du monde ? 1067.

» L'homme irrité commettra le vice, l'homme irrité ôte la vie à ceux mêmes, qu'il doit respecter ; l'homme

irrité jette le mépris de ses paroles mordantes sur des gens, qui valent mieux que lui! 1068.

» L'homme irrité ne sait jamais ce qu'il faut dire ou taire; il n'est rien, qui ne soit à faire, il n'existe rien, qui ne soit à dire pour l'homme irrité. 1069.

» Il tuera dans sa colère ceux, dont il faut respecter la vie; il honorera des gens, qui ont mérité la mort; il se jetera lui-même de colère dans les demeures d'Yama!

» Aussi la colère est-elle vaincue par les sages, qui voient de telles fautes en elle, qui désirent le plus grand bonheur ici-bas et la félicité suprême dans l'autre vie. 1070—1071.

» Comment un homme de ma condition pourrait-il s'abandonner à la colère, que les sages évitent? C'est la considération de ces maux, Draâupadî, qui empêche ma colère de se gonfler. 1072.

» Il sauve et lui-même et les autres d'un grand danger, en ne répondant pas à la colère de l'homme irrité: c'est le traitement, que suit le médecin de ces deux choses. 1073.

» Le mortel, qui, froid, sans puissance, s'abandonne aux malheurs, qui l'enveloppent, se livre de lui-même à l'influence des hommes plus forts. 1074.

» Les gens, qui s'abandonnent à la colère, périssent en dépit d'eux-mêmes : c'est un faible, Draâupadî, de réprimer, dit-on, la colère. 1075.

» Mais l'homme fort, qui, instruit de ces choses, ne s'irrite pas, quand il se voit plongé dans le malheur, et ne donne pas la mort à l'auteur de ses maux, jouit du bonheur de l'autre monde. 1076.

» Fort ou faible, il faut donc toujours, dit-on, que

Digitized by Google

l'homme pardonne dans ses maux, en connût-il même l'auteur. 1077.

» Les gens de bien, Krishnâ, louent ici la victoire obtenue sur la colère : la victoire de l'homme vertueux, remportée par la patience, est toujours estimée des hommes de bien. 1078.

» La vérité est préférable au mensonge, la bonté vaut mieux que la cruauté; aussi l'homme vertueux évite-t-il cette colère, qui est la source de nombreuses fautes. 1079.

» Comment un homme de ma sorte se démentirait-il par la mort de Souyodhana, que les doctes aux longues vues appellent « illustre! » 1080.

» Il n'y a pas de colère en lui, assure-t-on, et les sages, qui voient la vérité, estiment « un illustre » l'homme, s'il refoule par la science la colère, qui veut naître en lui-même. 1081.

» L'homme irrité, femme séduisante, ne voit pas nettement ce qui est à faire; l'homme irrité ne voit devant lui, ni un fait, ni une limite. 1082.

» L'homme irrité tuerait ceux, dont il doit respecter la vie; il frapperait ceux, auxquels sont dus ses hommages; il faut donc mettre la colère bien loin dans la fermeté. 1083.

» La dextérité, l'ardeur, la légèreté, l'héroïsme, sont des qualités de la fermeté; il est impossible à l'homme irrité de les acquérir promptement. 1084.

» L'homme, qui renonce à la colère obtient complètement la force; jointe à la mort dans un homme à la grande science, cette force est difficile à soutenir par les gens irascibles. 1085.

» Les ignorants jugent que la colère est toujours de la

force; mais cette passion fut placée dans l'homme pour la perte du monde. 1086.

» L'homme, de qui la marche est convenable, abandonne toujours la colère : ne pas s'écarter de son devoir est ce qu'il y a de mieux; la colère s'en écarte toujours : telle est la décision. 1087.

» S'il n'y a de transgression que dans les hommes sans pensée et sans jugement, comment pourra-t-elle être, femme irréprochable, dans une personne de ma sorte?

» S'il n'y avait pas entre les hommes des esprits patients à l'égal de la terre, la paix ne pourrait subsister parmi les hommes; car la guerre a pour sa racine la colère. 1088—1089.

» On répondrait à l'invective par l'invective, on répondrait par les coups aux coups d'un homme fort; ainsi arriverait la perte des créatures et le vice se répandrait sur la terre. 1090.

» L'homme maudit maudirait; frappé, il frapperait à son tour; il nuirait à quiconque lui aurait nui. 1091.

» On verrait les pères tuer leurs fils et les fils tuer leurs pères; les époux donneraient la mort à leurs épouses, et les femmes à leurs maris. 1092.

» Dans cette exaspération du monde, la naissance n'aurait pas lieu; car, sache-le, femme au charmant visage, la paix est la racine de la naissance des êtres. 1093.

» Toutes les créatures, Draâupadî, périraient bientôt dans un tel état de choses. La colère est donc pour la ruine et le non-être des créatures. 1094.

» C'est parce que l'on voit des hommes patients dans le monde à l'égal de la terre, qu'on obtient la naissance et l'existence des êtres. 1095.

» L'homme doit pardonner dans toutes ses infortunes, dame bien charmante, car la naissance des êtres, dit-on, est due à celui qui est patient. 1096.

» Le mortel, qui, injurié et battu par un plus fort, supporte *cet outrage* malgré sa colère et qui triomphe de son courroux en tous les temps, celui-là est un sage et un homme supérieur. 1097.

» L'homme, qui a de la force, obtient les mondes éternels; mais l'irascible avec peu de science périt et dans ce monde et dans l'autre. 1098.

» On dit même à cette occasion ces couplets, que chanta jadis en l'honneur des patients, Krishnâ, le magnanime et toujours patient *Kanada*, fils de Kaçyapa : 1099.

« La patience est le devoir, la patience est la vérité, la patience est le Véda, la patience est la tradition : quiconque sait bien cela saura tout pardonner. 1100.

» La patience est la science sacrée, la patience est la vérité, la patience est ce qui est et ce qui sera, la patience est la pénitence, la patience est la pureté : ce monde est soutenu par la patience. 1101.

» Les patients obtiennent les mondes, qui sont au-dessus des hommes, qui ont la connaissance des sacrifices, les mondes, qui sont au-dessus des hommes, qui ont la science des Védas, les mondes, qui sont au-dessus des grands pénitents. 1102.

» Les autres mondes des Yadjous, les autres mondes des hommes, qui pratiquent les œuvres, les mondes infiniment respectés dans le monde de Brahma appartiennent à ceux, qui ont de la patience. 1103.

» La patience est la splendeur des resplendissants, la patience est la sainte écriture des ascètes, la patience est

la vérité des véridiques, la patience est le sacrifice, la patience est la placidité. 1104.

» Comment un homme de ma condition pourrait-il, Krishnâ, rejeter la patience, qui est telle et dans laquelle résident, et les Védas, et la vérité, et les sacrifices, et les mondes? 1105.

» Un homme, qui a cette connaissance, doit toujours pardonner : alors qu'il a tout pardonné, le Véda est accompli.

» Aux patients appartient ce monde, l'autre monde est encore aux patients : ici-bas, ils désirent l'honneur, et, dans l'autre vie, la voie bienheureuse. 1106—1107.

» Les mondes les plus élevés sont réservés à ceux, de qui la patience a toujours surmonté la colère : la patience est donc estimée supérieure. » 1108.

« Tels sont les couplets, que chanta jadis le Kaçyapide toujours à la louange des hommes patients. Maintenant que tu les as entendus, Draâupadî, mets ton plaisir dans la patience et ne conçois pas de colère. 1109.

» Le fils de Çântanou, mon grand-oncle paternel, estimera beaucoup la placidité, et cette vertu sera en grande estime devant Krishna, le fils de Dévak'. 1110.

» L'Atchârya et Vidoura, né de la femme esclave, défendront la paix de l'esprit ; Kripa et Sandjaya soutiendront aussi la paix de l'esprit. 1111.

» Somadatta, Youyoutsou et le fils de Drona, et Vyâsa, mon grand-oncle paternel, vantent sans cesse la paix de l'esprit. 1112.

» Appuyé de ces hommes, le roi *Dhritarâsthtra*, de qui les aspirations se portent sans cesse vers le calme de l'âme, me rendra, je pense, mon royaume, si mon esprit ne succombe pas à la cupidité. 1113.

» Ce temps épouvantable, qui peut arriver pour la mort des Bharatides, est une pensée, noble femme, qui est toujours posée devant mes yeux. 1114.

« Souyodhana ne mérite pas de patience ! » Aussi n'en trouve-t-il pas ; mais j'en suis digne, moi ! et c'est pour cela que la patience est ma fidèle compagne. 1115.

» Telle est la conduite des hommes, qui se possèdent eux-mêmes. Voilà l'éternel devoir : la patience et la bonté ! J'en serai toujours le prompt exécuteur. » 1116.

« Adoration, repartit Draâupadî, à Dhâta et Vidhâta, qui produisent tes illusions. S'il te fallait suivre la conduite de ton père et de tes ayeux, ton sentiment serait tout différent. 1117.

» Le monde est la pensée des œuvres ; il varie à mesure qu'il marche : aussi, les œuvres régulières ont-elles pour objet d'aller à l'affranchissement du désir. 1118.

» Jamais l'homme ici-bas n'obtient le parfait bonheur, ni par la miséricorde, ni par la droiture, ni par la patience, ni par l'humanité et le devoir. 1119.

» Si un tel malheur a fondu sur toi, fils de Bharata, pourquoi en juger dignes ces frères eux-mêmes à la grande force. Ils n'y étaient jamais tombés, ni alors, ni maintenant. Il n'est rien de préférable au devoir, le comparât-on ici avec la vie. 1120—1121.

» C'est pour le devoir que tu as le royaume : c'est pour le devoir que tu as la vie. Les brahmes, les instituteurs spirituels et les Immortels eux-mêmes le savent. 1122.

» Tu pourrais abandonner Bhîmaséna, Arjouna, les deux fils de Mâdrî avec moi, c'est ma pensée ; mais tu n'abandonneras pas le devoir. 1123.

« Le devoir gardé garde le roi, conservateur du devoir, »

ai-je ouï dire à nos maîtres, et cependant, à mon avis, il ne te garde pas. 1124.

» Ta pensée, tigre des hommes, suit toujours sans partage l'éternel devoir, comme l'ombre même suit le corps de l'homme. 1125.

» Tu n'as point méprisé tes égaux, tes inférieurs, à plus forte raison, tes supérieurs, et, devenu maître entièrement de la terre, ton orgueil ne s'est pas augmenté. 1126.

» Tu honores sans cesse, fils de Prithâ, les brahmes, les Mânes et les Dieux d'hommages, d'offrandes et de sacrifices. 1127.

» Les brahmes sont toujours rassasiés de toutes les choses, qu'ils désirent; les maîtres de maison, ceux, qui aspirent à l'émancipation finale et les Yatis mangent sur des plats d'or *en des festins*, où je suis leur domestique; tu donnes des vases de fer aux hermites des forêts. 1128—1129.

» Il n'existe rien dans ta maison, qui ne soit pour donner aux brahmes; tout dans ta maison est destiné en offrandes aux Viçvadévas pour ta félicité. 1130.

» Tout cela donné pour l'heureux cours des jours lunaires, tu vis avec le reste, sire. Tu célèbres des sacrifices et des immolations d'animaux, suivant les occasions et pour obtenir un objet désiré. 1131.

» Dans cette forêt solitaire, hantée des voleurs, ont lieu sans cesse et les pâkayajnas et les actes des sacrifices. 1132.

» Car ton devoir ne languit pas depuis que tu as laissé ton royaume pour habiter ces bois; et les açva-médhas, les râdjasoûyas, le poundarika, l'immolation d'une vache, tu satisfais à ces grands sacrifices, accompagnés de riches honoraires. Ta pensée, offusquée dans cette défaite inégale

Digitized by Google

aux dés, a perdu ton royaume, tes richesses et tes armes, tes frères et moi-même. Comment juste, doux, éloquent, rempli de pudeur, n'ayant que des paroles de vérité, a-t-il pu te naître une pensée, qu'inspirait le vice du jeu ? Mon âme en est toute jetée dans le vertige, et mon esprit en est troublé. 1133—1134—1135—1136.

» Ceux, qui ont ouï dire cette *immense* douleur et cette grande infortune, où tu *fus plongé*, racontent à cette occasion même un antique itihasa. 1137.

» Les mondes se tiennent sous la puissance d'Içvara et ne dépendent pas d'eux-mêmes, attendu que le plaisir et la peine, ce qui est agréable ou désagréable aux créatures est fixé par le Destin même. 1138.

» Içana a tout produit, avant que rien ne fut, de sa semence éjaculée : telle une poupée de bois, héros des hommes, faite avec une grande attention. 1139.

» D'un corps ont sorti les corps, sire, et ces créatures, comme dans l'atmosphère, tous les êtres, qui la remplissent. 1140.

» Tout ce qu'il y a de bon ou de mauvais sur la terre, c'est Içvara, qui l'a disposé. Ainsi l'oiseau, qu'une ficelle attache, n'est pas nécessairement son maître. 1141.

» Que *l'homme* se tienne donc sous la puissance d'Içvara ; il n'est maître, ni des autres, ni de lui-même : il est tel qu'un taureau, lié au travers du nez et qu'on tire avec un fil de perles. 1142.

» Ainsi fait, l'homme, à qui fut donnée cette *nature*, suit la volonté du créateur : il ne marche pas un instant de lui-même, et ressemble à cet arbre, tombé sur le rivage et entraîné au milieu du fleuve. 1143.

» Cet homme, sans connaissance et qui n'est pas son

maître, jeté par Içvara au sein des plaisirs et des peines, ira donc au paradis ou dans l'enfer. 1144.

» Tous les êtres se meuvent ainsi, Bharatide, sous la puissance du créateur, comme les pointes des herbes sont le jouet d'un vent orageux. 1145.

» Les enchaînant à des œuvres, soit bonnes, soit mauvaises, Içvara marche dans les êtres, qu'il pénètre, et on ne le voit pas. 1146.

» Le corps, nommé le kshétra, *ouvrage* du créateur, est seulement la cause, par laquelle ce maître nous pousse à telle action, dont l'objet est une récompense pure ou impure. 1147.

» Vois quelle puissance d'illusion sait produire Içvara, qui détruit les êtres par les êtres, les fascinant par l'illusion même. 1148.

» Tels que la fougue du vent, ils roulent d'une manière différente, qu'ils ne sont vus par les anachorètes, de qui l'œil embrasse la vérité. 1149.

» Autres les hommes pensent telles et telles choses, autres le créateur les fait et les détruit. 1150.

» De même que l'on fend le bois avec le bois, la pierre avec la pierre, le fer avec le fer, objets sans âme et sans mouvement, 1151.

» Ainsi fait le grand aïeul des êtres, Youddhishthira. L'adorable Dieu Swayambhou, se cachant sous le masque d'une personne étrangère, détruit les êtres par les êtres.

» Unissant et divisant, l'auguste maître, qui a produit l'opération du désir, se joue avec les êtres comme avec des jouets d'enfants. 1152—1153.

» Le créateur n'agit pas en père et en mère à l'égard de ses créatures; il les traite comme avec colère, et

semble être pour eux un autre qu'il n'est. 1154.

» Depuis que j'ai vu de nobles personnes, remplies de pudeur et de vertus, arrachées de leur condition, et des hommes ignobles, troublés en quelque façon de leurs pensées, jouir du bonheur; 1155.

» Depuis que j'ai vu ton infortune, fils de Prithâ, et cette prospérité de Souyodhana, j'accuse le créateur de n'avoir pas les mêmes yeux pour tous. 1156.

» Si Brahma a donné ta couronne au fils de Dhritarâshtra, transgresseur des nobles disciplines, cruel, cupide, et déserteur du devoir, de quel fruit se nourrit-il? 1157.

» Si l'on suit l'action faite, on n'arrive pas à un autre agent; et, pour sûr, Içvara est souillé de cet acte criminel. 1158.

Et, si l'on arrive à *l'homme, qui obéit à l'impulsion de* l'agent, l'action faite n'est pas criminelle; ici, la cause est forte et je plains les gens faibles. » 1159.

Youddhishthira lui répondit :

« La parole, que tu as dite, Yajnasénî, est tendre, harmonieuse, belle; nous l'avons entendue; mais tû as parlé comme un athée. 1160.

» Je me conduis, fille de roi, sans considérer le fruit des œuvres. Je donne ce qu'il faut donner, ce qu'on doit offrir dans un sacrifice. 1161.

» Qu'il y ait une récompense, ou qu'il n'y en ait pas, je fais de toutes mes forces, Krishnâ, ce que doit faire l'homme, qui demeure dans une maison. 1162.

» J'accomplis mon devoir, femme charmante, non à cause de sa récompense, sans négliger les Çâstras, et les yeux fixés sur la conduite des gens de bien. 1163.

» Mon âme est portée de sa nature à la justice, Krishnâ;

le marchand, à qui la justice manque, est le dernier des hommes, qui parlent de justice. 1164.

» Qui veut traire la justice, obtient le fruit de la justice; qui doute d'elle, a l'âme vicieuse et fait acte d'athéisme.

» Je te le dis avec reproche: ne doute pas de la justice. L'homme, qui doute de la justice, suit la voie des brutes. 1165—1166.

» Le mortel à l'âme faible, qui mettra en doute le devoir ou les Védas, s'éloignera du monde impérissable, immortel, comme le çoûdra s'éloigne de l'audition du Véda. 1167.

» L'homme, adonné au devoir, à la lecture des livres saints, et né dans une race intelligente, doit s'attacher aux vieux râdjarshis, inséparables du devoir. 1168.

» En effet, l'homme vicieux, transgresseur du devoir, à l'intelligence étroite, qui doute du devoir, n'est guère estimé plus que les çoûdras voleurs. 1169.

» Tu as vu devant toi le rishi Markandéya, aux grandes mortifications, à l'âme sans mesure, à la vertu chargée d'années; 1170.

» Vyâsa, Vaçisbtha, Maitréya, Nârada, Lomaça, Çouka et tous les autres rishis aux âmes fidèles au devoir. 1171.

» Tu les as vus sous tes yeux ces révérends doués d'une contemplation divine, puissants par la faveur et la malédiction, plus vénérables même que les Dieux. 1172.

» Ces hommes, semblables aux Immortels et de qui les pensées sont comme des Çâstras visibles, ont décrit au commencement, irréprochable dame, le devoir, qui est toujours à remplir. 1173.

» Ne veuille donc pas, noble reine, blâmer et, d'une âme insensée, mettre en doute le créateur et le devoir.

» L'ignorant est dans la pensée que tous les jugements sur les choses arrivées sont des folies. Quiconque doute du devoir, ne trouve plus d'autorité sur autre chose.

» L'ignorant, qui tire l'autorité de lui-même, qui a rompu avec le salut, qui méprise *le devoir*, pense que les choses liées au plaisir des sens sont les seuls témoins du monde : il pense ainsi et tombe dans l'égarement sur toute autre chose. 1174—1175—1176.

» Celui, qui doute du devoir, ne trouve pas d'expiation ; et vicieux, malheureux, plongé dans ses rêveries, il n'obtient pas les mondes. 1177.

» L'insensé, qui sort du devoir, qui mérite des reproches sur les choses des Traités moraux et des Védas, qui a franchi les bornes de l'avarice et de l'amour, est jeté dans le Naraka. 1178.

» Mais le croyant, qui, son opinion bien arrêtée, suit le sentier du devoir même, goûte dans l'autre monde des félicités sans fin. 1179.

» L'insensé, qui déserte l'autorité des rishis, n'observe pas le devoir et transgresse tous les Çâstras, n'obtient pas le bonheur dans ses naissances. 1180.

» De quiconque les mœurs ne sont pas conformes à l'autorité des rishis, ni ce monde, ni l'autre ne lui appartiennent, illustre dame : telle est la décision. 1181.

» Ne doute donc pas, Krishnâ, du devoir observé par les sages et tracé par ces antiques rishis, qui voyaient tout et savaient tout. 1182.

» Le devoir, Draâupadî, est la barque même, et il n'en existe pas d'autre, des hommes, qui naviguent vers le Swarga : il est comme le navire du marchand sur la mer, qui aspire à la rive ultérieure. 1183.

» Si le devoir, observé par ceux, qui pratiquent le devoir, ne porte aucun fruit, *la conséquence*, femme vertueuse, c'est que ce monde est plongé dans une déshonorante obscurité. 1184.

» Alors qui que ce soit des hommes ne gagnera plus de richesses, n'acquerra plus de science, ne s'absorbera plus dans la divinité suprême, et mènera la vie des brutes.

» Il n'y a plus ni mortifications, ni esprit de continence, ni sacrifices, ni lecture des Védas, ni aumône, ni droiture, si toutes ces choses n'ont aucun fruit. 1185—1186.

» Ceux-ci, ceux-là et les autres n'observeront plus le devoir : il y aura une immense déception, si les cérémonies ne doivent porter aucun fruit. 1187.

» Les Rakshasas, les Gandharvas, les Asouras, les rishis, les Dieux et même les Içvaras, quel mobile, s'ils n'ont plus d'égard pour le devoir, auront-ils de leurs actions? 1188.

» S'ils remplissent le devoir, Krishnâ, c'est qu'ils ont reconnu sans doute un créateur, qui donnera sa récompense à leur bonne action : tel est le bonheur éternel.

» La vertu n'est donc pas sans fruit, le vice porte donc également son fruit ; et c'est ainsi que l'on voit des fruits venus aux sciences et aux mortifications. 1189.—1190.

» Considère ta naissance, comme je l'ai ouï dire, Krishnâ. Tu sais même comment est né l'auguste Dhrishtadyoumna. 1191.

» Cette image est suffisante ici. Le sage obtient le fruit de ses œuvres : il est content même d'une petite récompense. 1192.

» Les ignorants et les insensés ne sont pas même satisfaits d'une grande. Il n'y a pour eux rien, qui naisse du

devoir : bien plus, il n'existe pas de félicité après la mort. 1193.

» Le lever des récompenses pour les actions mauvaises ou bonnes, suivant la sainte écriture, la naissance ou la mort, sont, noble dame, les secrets des Dieux. 1194.

» Quiconque *pense* les savoir, — et les créatures d'ici-bas sont à cet égard dans l'erreur, — n'arrive point au salut après mille kalpas mêmes. 1195.

» Il faut garder ces secrets des Dieux, car les Divinités ont une science secrète. Les espérances formées et les espérances fondées sur des vœux sont des taches, qui sont effacées par la pénitence. 1196.

» La vue des choses est accordée aux yeux des brahmes, de qui les âmes sont favorisées par des grâces *particulières;* mais, parce qu'on n'en voit pas la récompense, ce n'est pas une raison pour douter, et du devoir, et des Dieux.

» Il faut sacrifier de toutes ses forces ; il faut donner, sans médire. On reçoit ici-bas la récompense de ses œuvres, et d'ailleurs c'est le devoir éternel. 1197—1198.

» Le rishi Kaçyapa a répété ces choses, que Brahma avait dites à ses fils. Que ton doute, Krishnâ, se dissipe donc, comme la gelée blanche fond *au matin.* 1199.

« Tout a été fait après délibération, » dois-tu dire. Abandonne ton sentiment d'athée. N'accuse plus Içvara, le créateur des êtres ; étudie-le, incline-toi devant lui, et rejette une telle pensée. 1200.

» N'aie plus en aucune manière de mépris pour cette Divinité suprême, grâce à laquelle, Krishnâ, le mortel dévot en lui parvient à l'immortalité. » 1201.

« Je ne méprise et je ne blâme aucunement le devoir, fils de Prithâ, lui répondit Draâupadî. D'où viendrait

même ce mépris de moi pour Içvara, le maître des créatures? 1202.

» C'est la douleur, qui m'inspire ces paroles, sache-le, fils de Bharata. Je me lamenterai encore plus, écoute-moi d'un esprit bien disposé. 1203.

» Assurément, l'homme, qui a la connaissance, doit faire des œuvres, ô toi, qui traînes les ennemis. Les sthâvaras seuls, et non les autres gens, vivent sans rien faire. 1204.

» C'est en buvant, suivant la règle, les mamelles d'une vache; c'est en cultivant l'ombre, suivant la règle, que les hommes, Youddhishthira, obtiennent une condition par l'œuvre. 1205.

» Entre les êtres mobiles, ce sont principalement les hommes, qui désirent, éminent Bharatide, acquérir ici-bas et dans l'autre monde une condition par l'œuvre. 1206.

» Tous les êtres connaissent leur industrie, fils de Bharata, ils mangent le fruit de leurs œuvres, qui est placé devant eux et qui a le monde pour témoin. 1207.

» Tous en effet exécutent les choses de leur génie : Dhata et Vidhata mêmes sont *pour eux* comme cette ardée, que voici dans l'eau. 1208.

» Les êtres sans œuvre n'ont pas une certaine conduite morale : ils se portent naturellement à la chose et ne la refusent d'aucune manière. 1209.

» Fais ton action, n'en sois pas fatigué; sois, *pour ainsi dire*, cuirassé : qui connaît bien son action est et n'est pas dans mille. 1210.

» Que l'être destiné pour être mangé soit occupé de son affaire, de se conserver et de croître; car l'Himâlaya même périt, faute de ne rien prendre. 1211.

» Si toutes ces créatures ne remplissaient pas leur destinée, elles périraient sur la terre ; et elles ne s'augmenteraient pas, si leur œuvre ne devait pas avoir son fruit.

» De plus, ne voyons-nous pas les hommes exécuter même des actions stériles ? Le monde en effet ne se conduit jamais autrement. 1212—1213.

» L'homme soumis dans le monde au Destin, et l'homme, accusé de vol n'ont de volonté ni l'un ni l'autre ; et l'on vante la pensée d'une action ! 1214.

» L'homme en effet, qui honore le Destin, dort en paix sans action dans son lit, et, grandement insensé, il s'affaisse comme une aiguière d'argile crue dans l'eau. 1215.

» Le fort aux cruelles pensées de violence, qui fait des actes d'énergie, ne dure et ne vit pas long-temps, comme un faible sans protecteur. 1216.

» Quiconque recueille ici des richesses sans cause, on pense toujours que la source en est le vol ; car nul effort de personne ne les a préparées. 1217.

» Et même à toute chose bien déterminée, où l'homme arrive par diverse fortune, on assure toujours, fils de Prithâ, que c'est par le Destin ! 1218.

» Quel que soit le fruit, que l'homme obtienne évidemment par son action même, il est rapporté dans le monde à l'énergie *de la fortune.* 1219.

» Celui, qui, parti de sa nature, arrive sans cause à la richesse, sache, ô le plus vertueux des hommes, que le succès est regardé comme essentiel à sa nature elle-même. 1220.

» Ainsi, les œuvres, que l'homme exécute, sont le résultat du vol, du Destin et de la nature ; il obtient le fruit de ces œuvres, qui l'ont précédé. 1221.

» Içvara, le créateur, dispose les choses pour tel ou tel motif par son énergie propre, et départ ici la récompense aux hommes, qui doivent la mériter par des actions précédentes. 1222.

» Si l'homme a fait une action quelconque, bonne ou mauvaise, sache que le créateur en a disposé ainsi afin de préparer la naissance d'un fruit par une action précédente. 1223.

» La cause, qui est le corps du créateur, existe dans l'acte : on agit malgré soi, suivant qu'on est excité par lui. 1224.

» Dans telle ou telle chose, c'est Mahéçvara, qui en est l'incitateur ; c'est lui, fils de Kountî, qui fait agir tous les êtres sans leur volonté. 1225.

» L'homme arrête dans sa pensée l'acquisition des richesses; il acquiert ensuite les richesses par l'action; il est cause ici, héros, par cela seul qu'il a commencé d'y tourner sa pensée. 1226.

» Il est impossible d'énumérer les actions, sire ; le bien-être est la cause, qui porte les hommes à construire des maisons et des villes. 1227.

» Comme l'huile est dans le sésame, le lait dans la vache et le feu dans le bois, ainsi la raison suffit au sage pour connaître le moyen d'assurer son bien-être. 1228.

» C'est de là qu'il procède ; ensuite, il arrive au bien-être par les œuvres. Les êtres animés accomplissent ici le bien-être, qui naît des œuvres. 1229.

» Une chose est bien faite parce que l'ouvrier est habile; mais, s'il est inhabile, ce n'est pas de lui, assurément ! qu'on peut espérer une chose bien faite. 1230.

Digitized by Google

» Il n'y aura pas de récompense des sacrifices accomplis ; il n'y aura ni disciple, ni maître ; l'homme, dans l'accomplissement des choses, n'en sera pas la cause, s'il y en a une. 1231.

» On loue un homme pour le succès d'une action, comme s'il l'avait faite ; on le blâme, s'il ne réussit pas : et cependant, il n'en est pas l'auteur. Comment peut-on dire ici que tout est fait dans un seul homme par le vol, dans un seul homme, par le Destin ? Toute chose, qui naît du travail de l'homme, se présente sous trois formes différentes. 1232—1233.

» Mais les autres, à qui le vol et le Destin semblent être tout, ne pensent pas que l'affaire soit ainsi. 1234.

» On voit que l'origine de la richesse est ou le vol ou le Destin. Une chose quelconque vient du Destin, une chose quelconque vient du vol, une chose quelconque vient de la disposition naturelle. 1235.

« L'homme obtient un quatrième fruit, et là il n'y a pas de cause : c'est ce que sont prêts à nous accorder les gens habiles et qui connaissent la vérité. 1236.

» Et même, s'il n'y avait pas un Destin, qui départît aux créatures les dons des choses désirées ou non, il n'y aurait, assurément aucune des créatures, qui fût malheureuse. 1237.

» Toute action, que l'homme exécute pour acquérir des richesses, sera accompagnée de son fruit, si nn fait précédent ne s'y oppose. 1238.

» Mais les hommes, s'ils ne considèrent pas que la plénitude des bonheurs et même la plénitude des malheurs entrent par trois portes, sont tout corps eux-mêmes.

« On doit accomplir son affaire. » Telle est la décision

de Manou; car, l'homme apathique périt dans l'isolement. 1239—1240.

» C'est ordinairement ici, Youddhishthira, le *caractère* du serviteur. Le paresseux n'obtient nulle part la maturité d'un fruit solitaire. 1241.

» La cause est dans son inconsistance. Il doit subir l'expiation; mais, cette affaire une fois accomplie, Indra des rois, il obtient l'affranchissement de sa dette. 1242.

» La pauvreté vient trouver le paresseux dans son lit; mais l'homme actif acquiert une récompense assurée et goûte le bonheur. 1243.

» Les malheurs, qui naissent de l'état de doute, on les repousse en se débarassant du doute; cependant les hommes sages, qui trouvent leurs plaisirs dans les œuvres, sont-ils quelque part à l'abri du doute? 1244.

» Cette infortune existe maintenant parmi nous dans l'isolement, *où nous sommes*; mais elle cessera d'être, sans aucun doute, si tu es ferme dans ton action. 1245.

» Il y aura néanmoins une imperfection dans cet orgueil de Vrikaudara, de Bibhatsou, des jumeaux, tes frères, et de toi-même. 1246.

» L'œuvre de nous autres sera même accompagnée de son fruit. Mais c'est à distance qu'on peut reconnaître à son fruit l'œuvre faite. 1247.

» Le laboureur fend ici la terre avec la charrue, ensuite il sème les grains, puis il attend, les bras croisés; les nuages sont la cause de sa récolte. 1248.

» Si les pluies ne viennent pas le favoriser, ce laboureur n'a rien à se reprocher. « J'ai fait tout ce qu'aurait pu faire un autre homme; si mon action n'est pas accompagnée du fruit, il n'y a nulle part de ma faute. » Ainsi

parle un sage, qui n'examine pas les choses pour s'accuser lui-même. 1249—1250.

« Malgré tous mes soins, je n'obtiens pas la plénitude de la fortune ! » Il n'y a rien là, dont il me faille rougir, fils de Bharata; car deux autres choses entrent dans la cause. 1251.

» Ou la fortune, ou l'imperfection, autrement dite, l'inertie. Il existe assurément des perfections pour les choses dans l'association de plusieurs natures. 1252.

» Où les qualités ne se trouvent pas, le fruit est pauvre ou il manque tout à fait. Mais, dans une entreprise non commencée, on ne voit nulle part, ni fruit, ni qualité. 1253.

» Le sage s'attelle de pensée, selon ses forces, selon ses facultés, au temps, au lieu, aux oupâyas : c'est la bonne fortune pour l'accroissement de la félicité. 1254.

» L'homme doit agir sans négligence; l'énergie sera son guide; dans les résultats des choses, c'est l'énergie, qui est surtout remarquable. 1255.

» Lorsque le sage examine, par mainte et mainte qualité, quelle chose est la meilleure, il faut qu'il cherche à l'obtenir par la conciliation, qu'il tourne l'affaire de ce *côté*, qu'il désire ou du mal ou l'exil, Youddhishthira, soit au Sindhou, soit à la montagne, combien moins à l'homme vertueux ! Il obtient, sans cesse attentif à ne point dépasser la limite dans la recherche de l'intérieur d'autrui, l'affranchissement de la dette pour lui-même et les autres. 1256—1257—1258.

» Mais il ne doit pas se laisser mépriser d'aucune manière; car l'existence d'un homme, le jouet du mépris, n'est point agréable. 1259.

» Telle est, dans son action d'être, Bharatide, la perfection du monde. Cette perfection est appelée ici la voie, qui est par portions dans les conditions du temps. 1260.

» Jadis mon père donna l'hospitalité à un brahme savant, et c'est lui, éminent Bharatide, qui fit connaître à mon père toutes ces leçons, qu'il avait reçues autrefois de Vrihaspati même. Il les communiqua à mes frères, et je les entendis alors par suite de mon commerce avec eux dans notre palais. 1261—1262.

» Adonnée aux œuvres, amenée par le désir de l'entendre, ce brahme, sire, me les dit, en me caressant, assise sur le sein de mon père. » 1263.

A peine a-t-il entendu ces paroles d'Yajnaséni, Bhimaséna, poussant des soupirs et bouillant d'impatience, s'approche du monarque et lui dit avec colère : 1264.

« Suis la voie accoutumée des gens de bien, la route légitime d'un roi. Que nous sert d'habiter une forêt de pénitence, à nous, qui sommes privés ici des choses du juste, de l'utile et de l'amour ? 1265.

» Ce n'est, ni par la force, ni par la droiture, ni par le devoir même, mais en recourant à une tricherie aux dés, que Douryodhana nous a enlevé ce royaume. 1266.

» Ce royaume nous fut ravi comme un morceau de chair par celui, qui mange les restes des offrandes, comme une proie enlevée par un faible chacal à des lions vigoureux.

» Te couvrant avec un atôme de devoir, abandonnant l'utile, l'origine du juste et de l'amour, pourquoi te laisses-tu, sire, consumer dans les douleurs? 1267—1268.

» Ce royaume, défendu par l'arc Gândiva, que n'aurait pu enlever Çakra lui-même; il a été ravi, sous nos regards, à ton inattention! 1269.

» L'autorité suprême, à cause de toi, nous vivants, elle fut enlevée comme des vilvas à des manchots, comme des vaches laitières à des boiteux! 1270.

» Un si grand malheur plut ainsi à ta majesté! Et nous sommes allés pour ta satisfaction, fils de Bharata, dans le juste et l'agréable. 1271.

» Nous affligeons nos amis, nous réjouissons nos ennemis, taureau des Bharatides, en nous comprimant nous-mêmes par les leçons de votre majesté. 1272.

» Nous n'avons pas reçu les ordres de ta majesté pour tuer ces Dhritarâshtrides eux-mêmes, et c'est un méfait, qui nous afflige. 1273.

» Observe, sire, ta conduite d'homme faible, vraie conduite de gazelle, qui n'est pas suivie par les gens, qui se tiennent dans la force, et dont ni Krishna, ni Bîbhatsou, ni Abhimanyou, ni Srindjaya, ni les deux fils de Mâdrî, ni moi, ne nous réjouissons. 1274—1275.

» Ta majesté s'est identifiée avec le devoir : « Voilà le devoir! » dis-tu, continuellement tourmenté par ton vœu. Et nous, hommes pusillanimes, sire, est-ce que nous ne sommes pas tombés de l'humilité dans une vie d'eunuques? L'humilité est sans fruit : elle tue la fortune! Et ces hommes, qui n'ont pas la force de nous enlever la couronne, n'en font pas moins des choses agréables pour eux-mêmes! 1276—1277.

» Ta majesté est clairvoyante, elle a de la force, elle voit le courage, qui est en nous ; mais, toute à la bonté, sire, elle ne s'aperçoit pas des infortunes *à venir*. 1278.

» Ces fils de Dhritarâshtra, qui nous voient tout supporter, nous, de qui la vigueur peut suffire à tout, ils nous regardent comme des gens, qui manquent de force : c'est

là ce qui est un malheur, et non la mort dans les combats ! 1279.

» Si la mort doit nécessairement payer nos combats, sans hésiter, sans tourner le dos, tant mieux ! nous aurons comme récompense les mondes *purs* dans l'autre vie. 1280.

» Au contraire, nous obtiendrons toute la terre, éminent Bharatide, comme le prix de leur mort, et ce sera pour nous la plus belle couronne ! 1281.

» Voilà ce que nous avons à faire de toutes nos forces, si nous voulons accomplir nos devoirs, remporter une vaste renommée et résister à nos ennemis. 1282.

» Le cachet de la guerre offrant à tous les yeux que nous combattons pour nous-mêmes, et que des étrangers nous ont ravi le royaume, il y aura éloge et non blâme !

» Mais quand le devoir, ô toi, qui es le devoir de ta famille, est pour la vexation des amis et de soi-même, auquel il fait abandonner entièrement l'homme, qui est continuellement dans la vertu, comme s'il était sans vertu, et, mon père, l'utile et le juste, de même qu'après cette vie le plaisir et la peine, c'est là vraiment, sire, ce qui est un malheur ! 1283—1284—1285.

» Tel, qui, sous le joug de l'infortune, pratique le devoir pour le devoir, n'est pas un homme instruit et ne connaît pas le sens du devoir, comme l'aveugle ne connaît pas la lumière du soleil. 1286.

» Quiconque tourne l'utile même à son intérêt seul, ne sait pas ce que c'est que l'utile : il faut envoyer un tel homme garder les vaches, ainsi que le serviteur dans la forêt. 1287.

» Quiconque est travaillé par un désir excessif du bien,

sans considérer le juste et l'agréable, est digne de mort pour toutes les créatures, comme le brahmanicide méprisé. 1288.

» Quiconque n'a jamais nulle envie que l'agréable, sans égard aux deux autres points, ses amis périssent et il est privé du juste et de l'utile. 1289.

» L'homme, qui est privé du juste et de l'utile, trouve à la fin de l'amour une mort assurée, comme le poisson, qui s'ébat à sa fantaisie dans la perte des eaux. 1290.

» Aussi les sages n'ont-ils garde de négliger le juste et l'utile, car l'amour est de sa nature ce que l'arani (1) est au feu. 1291.

» L'utile a pour sa racine entièrement le juste, et le juste embrasse l'utile : sache qu'il y a dans cette mutuelle direction comme deux océans de nuages. 1292.

» L'amour est une pensée de l'âme, le corps n'en est pas vu : on fait naître son plaisir, en lui procurant un contact avec les choses, qui lui sont propres. 1293.

» L'homme, qui désire la fortune, désire grandement le devoir, sire, en même temps qu'il désire la fortune; mais celui, qui désire l'amour, ne désire pas autre chose que l'amour. 1294.

» L'amour ne sert pas un autre amour, il est à lui-même tout son fruit ; mais le sage vient de la jouissance du fruit même, comme la cendre vient du bois. 1295.

» Tel que le marchand de viande, sire, tue ces oiseaux, le meurtre des êtres animés, c'est une forme de l'injustice. 1296.

(1) La *premna spinosa*, bois, duquel on tire le feu par le frottement de deux fragments secs.

» Celui, qui, aveuglé par l'amour et l'avarice, ne voit pas la nature du devoir, est un insensé, qui mérite la mort chez tous les êtres, et dans cette vie et dans l'autre monde. 1297.

» Évidemment, sire, tu ne connais pas l'utile, embrassant les choses, qui lui sont propres. Connais-tu sa nature elle-même et, qui plus est, sa transformation ? 1298.

» L'infortune existe, pense-t-on, dans la décadence ou l'extinction, par la vieillesse ou la mort ; mais c'est là une chose, attachée à notre *condition*. 1299.

» Le plaisir naît des cinq organes sensuels de l'esprit et du cœur, qui résident dans les objets des sens. 1300.

» L'amour, voilà mon sentiment ! est le plus grand fruit des œuvres. C'est ainsi que j'ai considéré, chacun à part, le juste, l'utile et l'amour. 1301.

» Quiconque n'est pas entièrement livré au devoir, ne regarde pas l'utile comme son premier objet, et n'a pas les mêmes sentiments sur l'amour, cultivera toujours ces trois choses à la fois. 1302.

» Que l'homme cultive le devoir d'abord, la richesse au milieu, et, en dernier lieu, l'amour ; qu'il observe journellement ce précepte : c'est la règle établie dans le Çâstra. 1303.

» Qu'il cultive l'amour d'abord, la richesse au milieu, et, en dernier lieu, le devoir ; qu'il fasse ainsi dans la jeunesse : c'est aussi la règle établie dans le Çâstra. 1304.

» Le sage, qui sait les temps, ayant distribué à propos le juste, l'utile et l'amour, comme il convient, ô le plus éloquent des êtres, qui sont doués de la parole, les cultivera *successivement* tous les trois. 1305.

» Si la délivrance *de l'âme* est le principal objet de

ceux, qui désirent le bonheur, ou s'ils ont mis leur pensée, rejeton de Kourou, sur l'obtention et ses moyens, il faut promptement travailler à la délivranee ou s'occuper d'acquérir les richesses, comme le malade, qui marche dans la peine, s'efforce de conserver sa vie. 1306—1307.

» Tu connais le devoir, sire, et tu l'observes toujours ; tes amis, qui reconnaissent dans ton cœur ce mobile de tes actions, *ne peuvent s'empêcher de* te louer. 1308.

» L'aumône, le sacrifice, le respect des gens de bien, la foi aux Védas, la droiture : voilà, sire, le puissant et le plus grand devoir dans ce monde et dans l'autre vie.

» Un homme, qui est privé de richesses, ne peut honorer quelqu'un, sire, eût-il d'ailleurs, tigre des hommes, toutes les autres qualités. 1309—1310.

» C'est la racine du devoir, majesté, et il n'y en a pas d'autre; elle excelle même par-dessus le devoir : une grande richesse peut honorer le devoir, sire. 1311.

» Ni l'homme, qui erre, mendiant sa vie, ni la faiblesse d'âme ne peuvent jamais apprécier la richesse, qui est toujours connue de l'homme, dont la pensée est tournée seulement vers le devoir. 1312.

» Cette sollicitation, qui réussit au brahme, t'est, à la vérité, interdite : efforce-toi donc, ô le plus éminent des hommes, d'atteindre à la richesse par ton énergie seule.

» Ni la mendicité, ni la vie du çoûdra et du libertin n'a été faite pour le kshatrya; ce qui lui convient surtout, c'est le devoir et l'exercice de sa force naturelle. 1313—1314.

» Accomplis ton devoir, détruis tes ennemis rassemblés, et défais, Prithide, avec mon bras de Prithide l'armée du fils de Dhritarâshtra. 1315.

» Les sages, qui savent le devoir, ont dit qu'il était noble de sa nature ; veuille donc faire ce qui est noble et ne pas rester dans ce qui est inférieur. 1316.

» Réveille-toi, Indra des rois ! tu connais les devoirs éternels ; tu n'ignores pas l'œuvre de sévérité, qui jette la terreur dans l'esprit d'un homme ! 1317.

» Tu ne trouves pas mauvais le fruit, que l'on recueille en protégeant les sujets : c'est là, sire, le devoir éternel du kshatrya, qui a été fait pour toi. 1318.

» Si tu t'en éloignes, fils de Prithâ, tu deviendras la risée du monde ; car les hommes ne donnent pas d'éloge à un écart du devoir. 1319.

» Fais-toi un cœur de kshatrya, rejette une âme sans énergie, embrasse le courage, fils de Kourou, et porte ton joug, comme un vigoureux cheval de somme. 1320.

» Nul prince, en effet, quelqu'il fût, s'il n'a que l'âme du devoir, n'a jamais gagné la terre, sire, ni la dignité, ni même gardé sa couronne. 1321.

» Après qu'il eut donné une langue à plusieurs hommes vils aux âmes avides, *Douryodhana* obtient par la tricherie un royaume, comme une flèche sa nourriture. 1322.

» Les Asouras avaient des frères aînés riches de toutes les manières : une tricherie, ô le plus éminent des princes, leur donna les Dieux pour maîtres. 1323.

» Ainsi tout, maître de la terre, disent les sages, appartient à l'homme fort. Arme-toi, guerrier aux longs bras, d'une rigueur sans pitié, et détruis tes ennemis. 1324.

» Il n'y aura pas un guerrier, l'arc à la main, qui soit l'égal d'Arjouna dans les combats ; il n'y en aura pas un, portant la massue, qui soit l'égal de moi-même ! 1325.

» L'homme d'une grande vigueur, sire, fait la guerre

par son énergie, non par la sainte écriture; sois donc, fils de Pândou, un homme énergique, mais non par les efforts *de ta pénitence.* 1326.

» L'énergie est le principe de la richesse : ce qui est différent n'est pas vrai. Cet effet ne tient pas au principe, comme l'ombre d'hiver n'est pas attachée à l'arbre. 1327.

» L'abandon de la richesse sera fait par qui a le désir d'une chose plus heureuse. Que l'analogie des semences ne fasse pas naître ici, fils de Kountî, un doute pour toi. 1328.

» Une chose n'est pas égale à une autre chose. On ne fera pas de vente là où l'on n'espèrera point de profit : ce serait en effet gratter un âne. 1329.

» C'est ainsi qu'en abandonnant ce petit devoir *de sa profession*, l'homme sage obtient un grand avantage : telle est la décision. 1330.

» Les savants emploient des amis à diviser l'ennemi, qui s'est concilié des amitiés : ils ôtent la puissance à un jeune ennemi, abandonné par des amis, qui diffèrent *d'opinions et de sentiments.* 1331.

» L'homme d'une grande vigueur, sire, fait la guerre par son énergie; et ce n'est ni par les efforts *de sa pénitence*, ni par des oblations, qu'il soumet à lui toutes les créatures. 1332.

» Il est possible de toute manière à des ennemis faibles rassemblés d'exterminer un ennemi fort, comme des abeilles peuvent détruire l'homme, qui ravit leurs rayons. 1333.

» Tel que le soleil nourrit et dévore toutes les créatures de ses rayons : ainsi toi, sire, sois égal au soleil. 1334.

» C'est là, majesté, l'antique devoir, comme nous l'a

enseigné la tradition, la défense de la terre, que nos ayeux ont faite, suivant la règle. 1335.

» Ce n'est pas, sire, par la pénitence, que le kshatrya obtient les mondes; c'est par un combat livré, ou par une autre victoire! 1336.

« Assurément, la lumière va quitter le soleil et la splendeur abandonner la lune! » Ainsi a décidé le monde, en voyant le trouble de ta grandeur. 1337.

» Les sociétés, réunies, sire, ou séparées, engagent des conversations, qui roulent sur les louanges de ton excellence et le blâme de ton ennemi *Douryodhana*.

» Les brahmes, de concert avec les enfants de Kourou, se plaisent ici à raconter cette chose infiniment supérieure, l'attachement de ta majesté pour la vérité. 1338—1339.

» Ils disent que ni l'erreur, ni l'infortune, ni la cupidité ou même la crainte, ni l'amour ou la raison de l'intérêt ne t'ont jamais arraché un mensonge; 1340.

» Que le roi *Douryodhana* commet une faute en possédant la terre; mais que, son usurpation faite, il repousse tout par des sacrifices aux riches honoraires. 1341.

» Il a donné aux brahmes des vaches et des villages par milliers; il se lave de toutes ses souillures comme la lune, sire, se dégage de l'obscurité. 1342.

» C'est toi, que louent ordinairement, Youddhishthira, fils de Kourou, tous les habitants de la ville et des campagnes, les enfants réunis aux vieillards. 1343.

» En vérité, ta puissance, ta femme, ton royaume sont dans les mains du voleur Douryodhana ce qu'est du lait dans une outre en peau de chien ou le Véda aux mains d'un çoûdra! 1344.

» Voilà, rejeton de Bharata, l'image, qui circule dans le monde. Il y a plus : les femmes et les enfants mettent ces mots à la tête de leur récitation murmurante des Védas :

« Hélas, domptenr des ennemis, nous sommes tous perdus maintenant que cette infortune de ta majesté est tombée avec nous dans une telle condition ! » 1345-1346.

» Que ta majesté monte donc sur un char, muni de toutes les armes, et qu'elle se hâte de sortir, ayant expliqué aux deux fois nés les choses et fait prononcer des bénédictions aux plus vertueux des brahmes; qu'elle coure à l'instant vers la ville, qui tire son nom des éléphants, environnée de ses frères, archers vigoureux, qui savent les astras, héros, semblables à des serpents, comme le meurtrier de Vritra, *qui marche*, escorté des Maroutes ! Écrase les ennemis par ta vigueur, comme le meurtrier de Vritra extermina les Asouras ! Enlève, fils de Kountî à la grande force, *reprends* ta couronne au Dhristarâshtride ! 1347—1348—1349.

» Nul mortel, quelqu'il soit, ne pourrait supporter l'atteinte de tes flèches, vêtues avec les plumes du vautour, semblables à des serpents et lancées avec l'arc Gândîva ! 1350.

» Il n'est pas de chevaux, ni d'éléphants, ni de héros, qui pourrait dans un combat, noble Bharathide, résister à la fougue de la massue, lancée dans ma colère. 1351.

» Aidés par les Srindjayas, les Kaîkéyains et le plus éminent des Vrishnides, comment ne reprendrions-nous pas, fils de Kountî, notre royaume dans les combats? 1352.

» Comment, doué d'une grande vigueur et déployant ici tes efforts, n'arracherais-tu pas, sire, la terre tombée dans les mains de ton ennemi ! » 1353.

Digitized by Google

A ces mots de Bhîmaséna, le roi Adjâtaçatrou, à la grande dignité, voué à la vérité et toujours suivi de la constance, lui répondit immédiatement en ces termes :

« Cette vérité est indubitable, rejeton de Bharata; et, si tu me blesses, en me frappant avec les flèches de tes paroles, je ne t'en blâme pas; car c'est le malheur, qui, par ma cruelle fortune, t'a mis en opposition avec moi !

» J'ai voulu enlever loyalement, avec les dés, la royauté et le royaume au fils de Dhritarâshtra; et le fils de Soubala, joueur sans foi, a donc joué contre moi pour Souyodhana. 1354—1355—1356.

» Le montagnard Çakouni, très-expert en fraudes, sema une foule de dés au milieu de l'assemblée et, par sa tricherie, il m'a vaincu, moi, qui jouais sans tricherie. Je tombai donc, Bhîmaséna, dans l'infortune. 1357.

» Quand je vis, séparés ou réunis, ces dés de Çakouni, qui flattaient mes désirs, il m'était possible d'empêcher alors ce qui n'aurait pas été; mais la passion fut plus forte que la constance de l'homme. 1358.

» Il est impossible de m'empêcher, et cependant je suis doué, mon enfant, de vigueur, de fierté et de courage; tes paroles, Bhîmaséna, ne m'inspirent aucune colère; la chose devait être ainsi, je pense. 1359.

» Le roi, fils de Dhritarâshtra, a désiré notre royaume et nous a précipités dans l'infortune; il nous a poussés dans cet esclavage, Bhîmaséna, où Draâupadî implora notre secours. 1360.

» Tu sais, toi-même et Dhanandjaya, que le jeu nous a ramenés dans l'assemblée, et que le fils de Dhritarâshtra m'a dit ces paroles, me défiant à une seule partie aux dés, en présence de tous les Bharatides : 1361.

« Adjâtaçatrou, fils de roi, si tu es vaincu, tu passeras, à *ma* volonté, douze années dans un bois, et, caché sous un travestissement, tu erreras inconnu une autre année avec tous tes frères. 1362.

» Et si, informés de ce traité, les espions des Bharatides te reconnaissent sous ton déguisement, tu auras à recommencer ta carrière autant de nouvelles années; accepte ces propositions, fils de Kountî, et promets de les observer. 1363.

» Si, tout ce temps sur tes gardes, tu parviens à déjouer les miens et si tu échappes à la connaissance de mes espions, je le dis en vérité ici, dans l'assemblée des Kourouides, tu rentreras, fils de Bharata, dans ton royaume des cinq rivières. 1364.

» Mais, si nous sommes vaincus par toi, rejeton de Bharata, nous habiterons aussi long-temps au milieu des bois, privés de toutes nos jouissances. » C'est ainsi que jadis a parlé ce roi au milieu des Kourouides, et je lui ai répondu : « Qu'il en soit donc ainsi ! » 1365.

» Alors commença le jeu. Enfin, nous y fumes vaincus et nous sommes tous partis pour l'exil. C'est ainsi que nous parcourons les différentes contrées et que, sous des formes misérables, nous errons dans les pénibles forêts. 1366.

» Souyodhana, qui ne désirait pas encore la paix, obéit à la puissance de la colère; il souleva tous les Kourouides, dont quelques-uns étaient soumis à sa volonté.

» Qui donc, ayant juré la paix en présence des gens de bien, voudrait ici l'abandonner pour un royaume? Il vaut mieux mourir, je pense, que de manquer au devoir pour gouverner la terre. 1367—1368.

» Si, alors que tu pris ta massue pendant le jeu et que,

voulant brûler mes bras, tu en fus empêché par Phâlgouna, tu ne devais pas faire une action héroïque, quelle mauvaise action aurait donc eu lieu dans ce moment?

» Avant même, quand on fit les conditions du jeu, que tu connaissais bien, pourquoi n'as-tu pas alors parlé de courage, et viens-tu ensuite, saisissant l'occasion, m'en parler maintenant avec cette abondance de paroles?

» Ma peine est extrême; je suis agité, Bhîmaséna, comme si j'avais bu une liqueur empoisonnée. On a vu Yajnasénî environnée de peines, as-tu dit, et on l'a supporté! 1369—1370—1371.

» Mais aujourd'hui que tu as fait ce qui était possible, ô le plus grand des Bharatides, attends, comme le semeur des grains attend la maturité des fruits, le moment, qui fut dit au milieu des héros de Kourou, où doit se lever le plaisir. 1372.

» Quand, sachant qu'on l'a persécuté d'abord, l'homme arrache courageusement l'inimitié avec ses fleurs et ses fruits, il acquiert une grande vertu et vit héros dans le monde des vivants. 1373.

» Il obtient dans le monde une félicité complète, à mon avis; ses ennemis s'inclinent devant lui; et tel que les Dieux sont soumis à Indra, tels des amis viennent bientôt lui offrir des hommages. 1374.

» Écoute ma promesse vraie : je préfère le devoir à une vie immortelle. La fortune, la renommée, des fils, un royaume, tout, *en un mot*, ne vaut pas une kalâ (1) de la vérité! » 1375.

(1) Un seizième du diamètre de la lune, ou une division du temps, égale à huit secondes.

Bhîma lui répondit :

« Parce que tu as fait alliance avec Antaka, la mort, cet oiseau sans mesure et sans fin, ce fleuve, qui emporte tout, et que tu es parent de la mort, tout mortel, que tu sois, tu penses avoir la mort devant tes yeux. Le devoir, qui rend une écume, auguste majesté, c'est le devoir, qui porte du fruit. 1376—1377.

» Celui, de qui la vie est diminuée, ne fût-ce que d'un clignement d'œil seulement, la défendrait, en disant : « Pourquoi ne tiendrais-je pas compte de cette poussière de collyre, comme d'une chose, qui peut éclaircir la vue? » 1378.

» Mais l'homme, de qui la vie est immense peut-être ou qui voit des choses dépassant la mesure, attend la mort comme une personne, qui voit tout manifeste à ses yeux. 1379.

» Dans treize ans, sire, Yama nous attend : ayant dépensé la vie, il nous offrira à la mort. 1380.

» Car la mort des êtres incorporés est continuellement fixée au corps. Avant de mourir, jouissons au moins du plaisir de régner. 1381.

» L'homme indistinct, qui ne mérite pas d'être compté, *inutile* fardeau de la terre, s'incline comme la lune, sans avoir surmonté les hostilités. 1382.

» L'homme au petit effort de courage, qui ne triomphe pas de l'inimitié, je regarde comme inutile la naissance de ce combattant mal né. 1383.

» Il n'est bruit sur la terre que de tes bras d'or : triomphe de ton ennemi dans la guerre, et jouis de la richesse, conquise par ton bras. 1384.

» L'homme, qui a tué, auguste dompteur des ennemis,

un fils usurpateur de la couronne paternelle (1), entre aussitôt dans le Naraka; il ressemble à son Swarga.

» Le chagrin, que produit la colère, est plus brûlant que le feu, et, consumé par lui, je ne dors ni la nuit, ni le jour. 1385—1386.

» Peut-être ce Bîbhatsou, le fils de Prithâ, qui excelle à tirer la corde de l'arc, est-il assis, dévoré d'une profonde douleur, comme un lion dans sa tannière. 1387.

» Lui, qui surpasse seul tous les archers du monde, il refoule, comme un grand éléphant, la colère née en lui-même. 1388.

» Nakoula, Sahadéva et ma vieille mère, qui a donné le jour à des héros, sont assis comme des gens muets, apathiques, désirant une situation *plus* heureuse! 1389.

» Tes parents aspirent tous au bonheur avec des victoires sur les ennemis; et désolé, moi seul, je suis avec ma mère transpercé *par la douleur*. 1390.

» Ce que je dis est sans doute agréable à tous, car tous sont tombés dans le malheur, et tous désirent les combats. 1391.

» On ne verra jamais, sire, une infortune plus cruelle que celle-ci : quoi? notre royaume fut dévoré par des hommes vils à la force petite, qui l'ont partagé entre eux!

» Pénétré d'humanité et de compassion par la faute de ta nature, tu supportes, roi victorieux, des infortunes, auxquelles nul autre ne donnera des éloges. 1392-1393.

» Offusquée par les chapitres des Védas, ton intelligence, sire, comme celle d'un brahme ignorant et stupide,

(1) *Vikarttâram*, mot, qui manque à tous les Dictionnaires, et que je traduis par *vikarttanam*, mais avec doute.

ne voit pas les choses dans leur vraie nature. 1394.

» Miséricordieux, avec les formes du brahme, comment te sera-t-il possible de renaître parmi les kshatryas ; car, ordinairement, c'est dans cette matrice, que naissent ceux, qui ont des pensées terribles. 1395.

» Tu as entendu, sire, les devoirs des rois, tels que les a dits Manou, ces devoirs terrifiants, que la sévérité accompagne et qui sont disposés pour être l'essence même de la guerre. 1396.

» Pourquoi supportes-tu, grand roi, les Dhritarâshtrides au cœur méchant ? Et pourquoi, s'il faut agir, tigre des hommes, es-tu comme l'impotent, qui rampe autour de sa chaise ? 1397.

» Et cependant tu es doué d'intelligence, de courage, de science et de noblesse ! Toi, qui désires, fils de Kountî, que nous demeurions sur la terre, en y dérobant notre illustration dans une condition obscure, c'est comme si tu voulais cacher le mont Himâlaya avec une seule poignée d'herbes ! 1398 —1399.

» Il nous est aussi impossible de marcher inconnus avec toi, fils de Prithâ, qu'au soleil de cacher sa révolution dans le ciel ! Tel qu'un grand arbre, planté dans une terre humide, et chargé de feuilles, de fleurs et de rameaux, comment Djishnou, semblable à un éléphant blanc, marchera-t-il inconnu ? Et nos deux plus jeunes frères, Nakoula et Sahadéva, qui ressemblent à des lions, comment iront-ils ensemble ignorés ? Comment marchera-t-elle inconnue cette illustre Krishnâ, cette fille des rois, Draâupadî à la renommée sans tache, qui a donné le jour à des héros ? Et moi, sire, ne suis-je pas connu de tes sujets depuis l'enfance ! 1400—1401—1402—1403.

» Je ne vois pas qu'il soit plus facile de nous cacher dans une position obscure que le Mérou ! Et même, n'avons-nous pas chassé de leurs royaumes une foule de rois et des fils de rois, tous dévoués à Dhritarâshtra ? et certes, on ne peut éteindre la colère de ces hommes, envoyés en pays étrangers ou abreuvés de douleur ! 1404—1405.

» Animés par le désir de ce qui lui est agréable, ils agiront contre nous inévitablement : ils emploieront à nous *découvrir* de nombreux espions bien cachés ; ceux-ci, parvenant à nous reconnaître, nous révèleront et de-là il doit naître un grand danger pour nous. 1406.

» Nous avons habité treize mois convenablement au milieu de la forêt : vois dans cette mesure autant d'années.

» Un mois est l'image d'une année. Fais-le comme les sages ont dit qu'on peut tirer l'asclépiade acide de la poûtikâ (1); 1407—1408.

» Ou comme un bon taureau est exempté du blâme par la satisfaction, qu'il donne, en portant bien une charge.

» Prends donc ta résolution pour la mort de l'ennemi : en effet, le devoir de tout kshatrya, sire, c'est le combat, et non pas autre chose ! » 1409—1410.

Dès qu'il eut entendu ce langage de Bhîmaséna, l'héroïque fils de Kountî, l'auguste Youddhishthira, poussant des soupirs, se mit à rêver, 1411.

Et se dit :

« J'ai entendu les devoirs des rois et les institutions des castes ! Celui, de qui la vue embrasse à la fois le présent et l'avenir, est l'homme, qui voit bien. 1412.

« Moi, à qui la voie suprême du devoir est connue,

(1) *Basella lucida.*

comment pourrai-je broyer ces esprits aveugles, comme je briserais le Mérou ? » 1413.

Il réfléchit un moment, arrêta ce qui était à faire et adressa immédiatement ces paroles à Bhîmaséna : 1414.

« Il en est ainsi que tu l'as dit, Bharatide aux longs bras : mais pèse attentivement cette autre parole de moi. 1415.

» Des opérations, grandement coupables, entreprises seulement par la violence, causent du trouble, homme, qui possèdes le talent de parler, fils de Bharata. 1416.

» Mais les choses réussissent, quand elles sont bien délibérées, bien pensées, bien conduites, bien faites ; et la fortune, guerrier aux longs bras, décrit autour d'elles un pradakshina. 1417.

» Quant à l'entreprise, que par légèreté seulement, enivré par l'orgueil de ta force, tu juges utile de prendre en main, écoute-moi ici. 1418.

» Bhoûriçravas, Çala et le vigoureux Djalasandha, Bhîshma, Drona, Karna, et le robuste fils de Drona, 1419.

» Les Dhritarâshtrides inaffrontables, Douryodhana à leur tête, sont tous consommés dans les armes, et la mort suit continuellement leurs pas. 1420.

» Les rois et les princes, que nous avons affligés, ont pris de l'affection pour les Kourouides et tous ils ont embrassé leur parti. 1421.

» Dévoués au bien de Douryodhana, mais non ainsi à notre égard, remplis de force et les trésors pleins, ils déploieront leurs efforts dans les combats avec leurs bataillons, leurs ministres et leurs fils en faveur de l'armée Kourouide. Ces héros, comblés entièrement de biens et de jouissances, honorés surtout par Douryodhana, feront

Digitized by Google

pour lui, telle est mon opinion arrêtée, le sacrifice de leurs vies dans les batailles. 1422—1423—1424.

» Si Bhîshma tient une conduite égale entre eux et nous, s'il n'en est pas autrement de Drona aux longs bras et du magnanime Kripa ; 1425.

» Leur corps du moins appartient à ce roi, ils en ont ainsi disposé, tel est mon sentiment : ils renonceront donc pour lui à cette vie, qu'on abandonne si difficilement !

» Tous connaissent les armes célestes, tous sont adonnés au devoir ; ils sont invincibles aux Dieux mêmes, je pense, accompagnés d'Indra. 1426—1427.

» Le héros Karna est impatient, toujours en colère, indomptable, ayant la science de toutes les armes, et revêtu d'une cuirasse imbrisable. 1428.

» Si d'abord tu n'as exterminé dans une bataille ces terribles guerriers, il est impossible à toi, qui n'as point d'allié, de porter la mort à Douryodhana. 1429.

» Je ne puis goûter un moment de sommeil, Vrikaudara, quand je pense à cette légèreté extrême de ce fils de cocher, qui surpasse tous ceux qui tiennent un arc ! »

Quand il eut ouï ces paroles, Bhîmaséna, transporté de colère, épouvanté, perdit l'esprit et ne répondit pas un seul mot. 1430—1431.

Tandis que ces deux fils de Pândou s'entretenaient ainsi, le fils de Satyavatî, Vyâsa, le grand Yogui, se présenta alors devant eux. 1432.

Il aborde, suivant l'étiquette, les Pândouides et, honoré de leurs hommages en échange des siens, le plus éloquent des êtres doués de la parole adresse à Youddhishthira ces paroles : 1433.

« Youddhishthira aux longs bras, je sais ce qu'il y a

dans ton cœur; et cette connaissance, roi des hommes, m'a fait venir ici, où j'apporte les paroles de Bhîshma, de Drona, de Kripa, de Karna, du fils de Drona, de Douryodhana, le fils du roi, et de Douççâsana lui-même. 1434—1435.

» Je vais détruire par un acte, que les Destins ont prévu, meurtrier des ennemis, cette crainte, qui s'agite dans ton cœur. 1436.

» Ce que j'ai à te dire entendu, embrasse la fermeté, signale ta résolution par un acte, et, cela fait, hâte-toi d'étouffer ton souci ! » 1437.

Alors, ayant conduit Youddhishthira dans un lieu solitaire, le Paraçaride, habile à manier la parole, de lui dire ces choses convenables : 1438.

« Voici arrivé pour toi, ô le plus vertueux des Bharatides, un nouveau temps de félicité, où Dhanandjaya, le fils de Prithâ, domptera les ennemis dans une bataille.

» Reçois, comme si elle avait un corps, cette puissance surnaturelle, que je t'annonce. Je dis là à ton oreille attentive la science, qu'on appelle la réminiscence. 1439-1440.

» Avec son aide, Arjouna aux longs bras doit remporter la victoire. Qu'il s'en aille trouver, pour obtenir d'eux un arc, Mahéndra et Roudra lui-même. 1441.

» Il peut, en effet, voir Kouvéra, Dharmarâdja, Varouna et tous les Dieux, fils de Pândou, grâce à sa pénitence et son énergie. 1442.

» Il aura pour compagnon le rishi à la grande splendeur Nârâyana, ce Dieu antique, éternel : avec lui, Djishnou-Âtchyouta est invincible. 1443.

» Quand il aura reçu les astras d'Indra et de Roudra, les gardiens du monde, ce héros aux longs bras accomplira un grand exploit. 1444.

Digitized by Google

» Songez, après ce bois, fils de Kountî, pour votre habitation, à un autre bois, qui vous soit assorti, monarque de la terre. 1445.

» En effet, une longue habitation dans un même lieu ne donnera pas de plaisir; elle produira le trouble de tous les ascètes. 1446.

» C'est d'ailleurs exigé par le soin des gazelles et pour obvier à la destruction des plantes annuelles et grimpantes. Ensuite ne donnes-tu pas la nourriture à un grand nombre de brahmes, qui sont parvenus à la rive ultérieure des Védas et des Védângas? » 1447.

Quand l'auguste révérend eut parlé ainsi à l'homme pur et favorable, l'Yogui, qui savait la vraie nature du monde, le sage Vyâsa, fils de Satyavatî, communiqua la science suprême à Youddhishthira, fit ses adieux au fils de Kountî et disparut au même instant. 1448—1449.

L'intelligent et vertueux Youddhishthira conserva dans son âme et sans cesse, à chaque instant, il lisait, partout où il allait, cette partie de la science sacrée. 1450.

Réjoui par ce langage de Vyâsa, il se rendit de la forêt Dwaitavana sur la rive de la Sarasvatî dans le bois appelé Kâmyaka. 1451.

Des brahmes adonnés à la pénitence, habiles dans les sciences immortelles, et même des rishis, grand roi, suivirent cet Indra des rois. 1452.

Revenus au Kâmyaka, les magnanimes princes de Bharata y demeurèrent, accompagnés de leurs ministres avec leurs domestiques. 1453.

Ces intelligents héros, adonnés au Véda de l'arc, habitèrent là un certain temps, sire, écoutant la science suprême. 1454.

Ils allaient continuellement à la chasse, visant les gazelles avec des flèches pures, et consacraient, suivant la règle, des offrandes aux Dieux, aux Mânes et aux brahmes. 1455.

Après qu'il se fut écoulé quelque temps, Youddhishthira-Dharmarâdja, s'étant rappelé les instructions de l'anachorète, tint ce langage dans un lieu solitaire au prince Arjouna, qui possédait la science. Il mit un sourire pour exorde à son discours, le toucha de sa main et, quand il eut songé un moment à leur habitation dans les bois, Dharmarâdja, le dompteur des ennemis, adressa en particulier ce discours à Dhanandjaya : 1456-1457-1458.

« Divisée en quatre parties, la science de l'arc, enfant de Bharata, est célèbre en Bhîshma, Drona, Kripa, Karna et le fils de Drona. 1459.

» Ils connaissent à fond l'usage humain, divin, brahmique de tous les astras, le moyen de les envoyer et leurs moyens de guérison. 1460.

» Tous, ils sont flattés, comblés de largesses, satisfaits par le fils de Dhritarâshtra, qui se comporte envers eux comme avec ses gourous. 1461.

» Rien n'égale sa joie à chaque instant et celle de tous ses guerriers. Ses âtchâryas, contents, honorés, goûtent la félicité. 1462.

» Comblés d'honneurs à propos, ils ne lui feront pas abandonner sa tranquillité d'esprit : aussi, toute cette terre avec ses villages et ses villes, avec ses mers et ses masses de forêts, est-elle à cette heure soumise à la volonté de Douryodhana. Ton altesse nous est agréable ; mais nous lui confions cette charge. 1463—1464.

» Quand je tourne mes yeux sur l'affaire, *qui nous*

retient ici, dompteur des ennemis, je vois que le moment est venu. J'ai reçu, mon fils, comme une oupanishad, de Krishna-Dwaîpâyana. 1465.

» Sa lumière fait briller tout ce monde à la fois. C'est toi, mon enfant, que ce brahme a choisi avec une grande attention. 1466.

» Défends la faveur des Dieux suivant le temps : applique-toi à cette œuvre, éminent Bharatide, avec une terrible pénitence. 1467.

» Armé de l'arc, revêtu de la cuirasse, portant l'épée, ne cédant la route à qui que ce soit, anachorète fidèle à ton saint vœu, rends-toi, mon fils, dans la région septentrionale. 1468.

» Car tous les traits, Dhanandjaya, sont entre les mains de Çakra ; et les Dieux lui ont jadis confié la force dans l'épouvante, que Vritra leur avait inspirée. 1469.

» Tu obtiendras toutes ces armes rassemblées. Rends-toi vers Indra, et il te donnera ses astras. 1470.

» Vas à l'instant même, consacré, voir le Dieu Pourandara. » — A ces mots, l'auguste Dharmarâdja lui donna à lire *la science sacrée*. 1471.

Le frère aîné donna congé à son héroïque frère, consacré de cette manière, l'âme, le corps et la voix fermes.

Alors désireux de voir Pourandara sur les ordres de son frère, armé de son arc Gândîva et portant ses deux impérissables carquois, 1472—1473.

Muni de sa cotte de mailles, revêtu de sa cuirasse, la manique, défense de ses doigts, liée autour de sa dextre, ayant sacrifié au feu et après qu'il eut fait prononcer les paroles de bon augure aux brahmes, récompensés à prix d'or, le guerrier aux longs bras, poussant de brûlants sou-

pirs et levant ses yeux au ciel, partit, l'arc à la main, pour la mort du Dhritarâshtride. 1474—1475.

Aussitôt qu'ils virent le fils de Kountî armé de son arc, les brahmes, les Siddhas et les invisibles Bhoûtas de s'écrier : 1476.

« Puisses-tu bientôt acquérir, fils de Kountî, tout ce que désire ton cœur ! » Et les brahmes répandent sur lui des bénédictions de victoire, en disant : 1477.

« Sois heureux, fils de Prithâ ! Que la victoire soit assurée pour toi ! » Ensuite, ayant recueilli les pensées de tous, Krishnâ dit ces mots au héros, qui partait, Arjouna, grand comme le tronc d'un çâla: « Que tout ce que Kountî souhaita pour toi au moment de ta naissance, te soit donné, fils de Kountî aux longs bras, suivant tes désirs mêmes ! Que nul autre, né dans notre famille de kshatryas, ne l'obtienne ! 1478—1479—1480.

» Adoration soit aux brahmes, de qui la vie est toujours soutenue par l'aumône! Ce mot, que le méchant Souyodhana dit en riant à ma vue, dans l'assemblée des rois : « C'est une courtisane ! » me cause une vive douleur ! Elle est plus forte, à mon sentiment, que cette douleur même des nombreuses paroles inconvenantes, que ma vue lui inspira au milieu de l'assemblée.

» Assurément, tes frères amuseront leur veillée de narrations sur toi, héros, et s'occuperont à raconter mainte et mainte fois tes prouesses. Tant que tu vivras exilé loin de nos yeux, il n'y aura plus de pensée ou de contentement pour nous, fils de Prithâ, ni dans la vie, ni dans les richesses, ni dans aucune jouissance. En toi, sont déposés, fils de Prithâ, le plaisir et la peine de nous tous, la vie et la mort, le royaume et l'empire. Je te dis adieu,

fils de Kountî : obtiens le bonheur, enfaut de Bharata ! (*Depuis la stance* 1481 *jusqu'à la stance* 1487.)

» Ne laisse pas aux puissants te fermer la route, mortel sans péché ; marche, héros à la grande vigueur, sans obstacle, à la victoire. 1487.

» Adoration soit à Dhatri et Vidhatri ! Va sans maladie et sous d'heureux auspices ! Que la pudeur, la bonne fortune, la gloire, la lumière et la nourriture, qu'Oumâ, Lakshmî et Sarasvatî, 1488.

» Que ces Déesses, Dhanandjaya, soient les protectrices de ton voyage, toi, qui, soumis avec révérence à ton aîné, exécute la parole de ton frère aîné. 1489.

» Je vais pour ton bonheur, éminent Bharatide, m'approcher des Vasous, des Roudras, des Adityas, de la troupe des Vents, des Viçvadévas, et des Sâdhyas. 1490.

» Obtiens la félicité de tous les points de l'atmosphère, de tous les points de la terre, de tous les points du ciel, Bharatide ; obtiens-la des Bhoûtas et de tous les autres êtres, qui sont répandus sur ta route ! » 1491.

Après qu'elle eut parlé de cette manière, l'illustre Krishnâ se tut, et le Pândouide aux longs bras, ayant décrit un pradakshina autour de ses frères et de Dhaûmya, partit, son arc resplendissant à la main. Dans sa marche, tous les êtres s'écartaient de la route du héros, qui s'avançait sur un char, dont l'attelage était consacré à Indra. Il se dirigea vers les montagnes, qu'habitaient, mon père, les hommes, qui thésaurisaient la pénitence.

1492—1493—1494.

Dans l'espace d'un seul jour, cet homme au grand cœur arriva, fléau des ennemis, à la sainte, à la céleste montagne de l'Himâlaya, chérie des Dieux. 1495.

Rapide comme la pensée, grâce à son attelage, il allait avec la rapidité du vent : il dépassa l'Himâlaya, il dépassa même le Gandhamâdana. 1496.

Dans ce jour et cette nuit, Dhanandjaya franchit sans fatigue beaucoup de lieux très-escarpés ; il parvint à Indrakîla et s'y arrêta. 1497.

Car il avait ouï dans l'air ce mot prononcé distinctement : « Arrête-toi ! » Cette parole entendue, le Pândouide fit errer sa vue de tous les côtés. 1498.

L'ambidextre vit au pied d'un arbre un ascète maigre, les cheveux en gerbe, couleur du jaune passant au noir et flamboyant d'une beauté brahmique. 1499.

Quand l'homme aux grandes pénitences vit Arjouna s'arrêter : « Qui es-tu, mon fils ? lui demanda-t-il, toi, qui es venu ici avec un arc, une cuirasse et une flèche, portant la défense d'une épée même attachée *à ton cou*, voué enfin aux devoirs du kshatrya ? Une flèche n'a que faire ici : ce lieu est l'habitation des âmes paisibles, des brahmes ascètes, qui ont écarté d'eux la joie et la colère. Un arc est inutile ici, où il n'y a jamais de guerre. 1500-1501-1502.

» Jette cet arc, mon fils ; tu es arrivé, grâce à ton énergie et à ta force, héros, dans la voie suprême, où nulle part il n'est un autre homme. » 1503.

Ainsi le brahme parla mainte fois en souriant à Arjouna, sans parvenir à l'ébranler dans sa fermeté, lui, de qui la résolution était bien arrêtée. 1504.

Le brahme satisfait lui dit alors avec un sourire : « Choisis une grâce, s'il te plaît, meurtrier des ennemis ; je suis Indra. » 1505.

A ces mots, le propagateur de la race de Kourou, le héros Dhanandjaya, prenant un air modeste et joignant les

mains au front, de répondre à l'Immortel aux mille regards : 1506.

« Voici une chose que je souhaite ; accorde-la moi pour grâce : je désire connaître à l'instant, adorable, tout ton astra dans la vérité. » 1507.

« Maintenant que te voilà parvenu ici, Dhanandjaya, reprit en souriant Mahéndra, l'âme bien satisfaite, à quoi te serviraient ces astras ? 1508.

» Choisis pour ton vœu les mondes divins, *puisque* tu es arrivé dans la voie suprême. » A ces mots, Dhanandjaya répondit au Dieu, qui a mille yeux : 1509.

« Je n'ai de la divinité ni désir, ni envie : quel plaisir m'apporterait-elle? Toute ta puissance elle-même, souverain des Tridaças, n'excite pas mon envie. 1510.

» J'ai abandonné mes frères dans un bois, et, si je revenais sans *avoir accompli ce qu'on attend de mon* héroïsme, j'irais à l'infamie dans tous les mondes pour des années éternelles. » 1511.

A ces paroles, le meurtrier de Vritra, adoré dans tous les mondes, répondit au fils de Pândou, en le flattant d'une voix caressante : 1512.

« Quand tu auras vu Çiva aux trois yeux, le Dieu armé du trident, le souverain des Bhoûtas, alors, mon fils, je te donnerai tous mes astras, sans exception. 1513.

» Fais donc tes efforts pour voir ce Dieu assis au plus haut rang : favorisé par sa vue, fils de Kountî, tu parviendras à tout. » 1514.

Çakra, quand il eut parlé ainsi à Phâlgouna, rentra dans l'invisibilité, et Dhanandjaya de rester là, absorbé dans la méditation. 1515.

—

LE CHASSEUR MONTAGNARD.

Djanamédjaya dit :

« Révérend, je désire écouter avec étendue cette narration du fils de Prithâ aux travaux infatigables; comment il parvint à obtenir ces astras; 1516.

» De quelle manière le vigoureux Dhanandjaya aux longs bras, le tigre des hommes, entra sans crainte dans la forêt inhabitée ; 1517.

» Ce qu'il fit, ô le plus savant des brahmes, tandis qu'il demeurait là, et comment il plut, vénérable, à Sthânou, le roi des Dieux. 1518.

» Je désire entendre cela de ta grâce, ô le plus grand des brahmes; car tu sais les choses humaines et divines, ô toi, qui sais tout. 1519.

» Invincible dans les batailles et le plus vaillant des guerriers, Arjouna, brahme, soutint jadis contre Bhava, un combat assurément épouvantable et plus que merveil-

Digitized by Google

leux. Au récit de ces exploits, les cœurs des princes *les plus* héroïques, lions des rois, furent émus de crainte, de joie et d'admiration. Dis-moi entièrement quelque autre chose, qu'ait faite ce fils de Prithâ ; car je ne vois de Djishnou rien de méprisé ou qui ait une très-faible importance. Raconte-moi donc toute la conduite de ce héros. »

1520—1521—1522—1523.

Vaiçampâyana lui répondit :

Je vais, mon père, te raconter du magnanime cette narration grande, divine et qui, tigre des Kourouides, ressemble au prodige ; 1524.

Ce combat corps à corps, mortel sans péché, avec l'Immortel aux trois yeux. Écoute entièrement cette rencontre du Prithide avec le Dieu des Dieux. 1525.

Ce prince à l'héroïsme sans mesure était donc allé, sur l'ordre d'Youddhishthira, voir Çakra, le roi des Souras, et Çankara, le Dieu des Dieux. 1526.

Arjouna aux longs bras, à la grande force, avait, pour le succès de son affaire, pris son arc céleste ; il portait son épée à la poignée d'or. 1527.

Le Kourouide au grand cœur, sire, le héros de tous les mondes se dirigea sur la région septentrionale, vers les cîmes de l'Himâlaya ; et, doué d'une vîtesse supérieure, la résolution bien arrêtée dans son devoir, Aindri arriva seul dans un bois épineux, effroyable même. 1528-1529.

Il était riche de fruits et de fleurs variées, habité par des volatiles de toutes les sortes, peuplé de quadrupèdes en toutes les espèces, fréquenté des Siddhas et des Tchâranas. 1530.

Au moment où le fils de Kountî s'avança dans ce bois, un bruit de conques et de patahas éclata dans le ciel.

Digitized by Google

Une grande pluie de fleurs tomba ensuite sur la face de la terre, et une multitude immense de nuages couvrit l'air de tous les côtés. 1531—1532.

Quand il eut traversé des lieux infranchissables de bois, voisinage de la grande montagne, Arjouna enfin brilla, occupant le dos de l'Himâlaya. 1533.

Il vit là des arbres en fleurs, que les oiseaux faisaient résonner de leurs gazouillements, avec de larges rivières aux *profonds* tourbillons, qui avaient l'éclat sans tache du lapis-lazuli. 1534.

Leurs échos redisaient les cris des canards et des cygnes, les chants de la grue radieuse, les ramages du kokila mâle, les plaintes des paons et des ardées. 1535.

Le héros Arjouna vit là des ondes limpides, fraîches et saintes, ombragées par des bois ravissants, et son âme fut charmée. 1536.

Le guerrier au grand cœur se complut dans ces délicieuses forêts, et sa terrible énergie s'y voua à une violente pénitence. 1537.

Il se revêtit d'un habit fait du graminée darbha, se para d'une peau d'antilope, prit le bâton à la main et fit sa nourriture de feuilles tombées et desséchées sur la terre.

Il passa le premier mois mangeant un fruit après chaque troisième nuit accomplie ; il mit, le deuxième mois, un intervalle double en ses abstinences. 1538—1539.

Le troisième, il ne mangea plus qu'après chaque quinzaine de jours expirée; et, quand le quatrième mois fut arrivé, le plus vertueux des Bharatides, le fils de Pândou aux longs bras, n'eut plus que le vent pour sa nourriture. Tenant ses bras levés en l'air, sans appui, il se tint sur le bout de l'orteil d'un seul pied. 1540—1541.

Ses ablutions continuelles avaient rendu les cheveux nattés de ce magnanime à la vigueur infinie semblables au lotus ou à l'éclair. 1542.

Alors tous les rishis de se rendre auprès du Dieu, armé de l'arc Pinâka, désireux de lui apprendre que le fils de Prithâ se maintenait dans sa terrible pénitence. 1543.

Ils s'inclinent devant Mahâdéva et lui racontent cette affaire du Prithide : « Ce fils de Kountî à la grande splendeur est monté sur le dos de l'Himâlaya. 1544.

» Placé dans une pénitence atroce, difficile à traverser, il couvre de fumée tous les points de l'horizon, et personne de nous tous, souverain des Dieux, ne sait ce qu'il désire faire. 1545.

» Il cause notre inquiétude à tous : eh bien ! qu'on l'arrête ! » Dès qu'il eut entendu ces paroles des solitaires méditatifs, l'époux d'Oumâ, le souverain des Bhoutâs, leur tint ce langage : « Vous ne devez concevoir nulle crainte à l'égard de Phâlgouna. 1546—1547.

» Retournez sur vos pas avec joie, promptement, sans paresse : je connais, moi ! la pensée, qui est dans son cœur. 1548.

» Ce n'est aucun désir, ni du Swarga, ni de la puissance, ni de la vie. J'accomplirai aujourd'hui même tout ce qu'il désire. » 1549.

A ces mots de Çarva, les rishis aux paroles de vérité et la pensée joyeuse, s'en retournèrent, comme *ils étaient venus*, dans leurs habitations. 1550.

Quand ces magnanimes ascètes furent partis, le vénérable, qui tient à sa main l'arc Pinâka, Hara, qui efface tous les péchés, revêtit le déguisement d'un chasseur montagnard, semblable à un arbre d'or, et, grand, res-

plendissant, comme un autre mont Mérou, armé de son arc superbe et tenant ses flèches pareilles à des serpents, il descendit avec une grande vitesse sur la terre, comme le feu, qui a pris un corps. 1551—1552—1553.

Le fortuné, caché sous le travestissement d'un montagnard, était accompagné de la Déesse Oumâ, portant un habit de la même condition, de Bhoutâs joyeux sous différents déguisements et de femmes par milliers. Ce lieu resplendissait alors, sire, du plus grand éclat.

1554—1555.

Dans ce moment, toute cette forêt devint silencieuse; le bruit même des cataractes et le ramage des volatiles se turent. 1556.

Arrivé non loin du Prithide aux travaux infatigables, il vit sous un aspect merveilleux un fils de Danou, appelé Moûka. 1557.

Il avait pris la forme d'un sanglier et, dans son âme très-méchante, il pensait à tuer Arjouna; mais, s'étant armé de l'arc Gândîva, ses flèches à la main et telles que des serpents, après qu'il eut mis la corde au meilleur des arcs et fait raisonner le nerf à son arme, Phâlgouna lui dit : 1558—1559.

« Parce que tu veux me tuer, moi, venu ici sans péché, je vais commencer par t'envoyer sur le champ aux demeures d'Yama. » 1560.

A la vue de l'archer à la main sûre, qui allait frapper, Çankara, sous la forme du montagnard, se hâta d'arrêter Phâlgouna : 1561.

« C'est moi, qui le premier, s'écria-t-il, ai vu ce sanglier de formes pareilles à l'Indrakîla. » Mais, sans égard à ces paroles, Phâlgouna d'envoyer son trait. 1562.

Digitized by Google

Le Kirâta à la grande splendeur lança en même temps au même but une flèche semblable au tonnerre et pareille à la flamme du feu. 1563.

Décochés par eux, les deux traits s'abattirent à la fois sur le sanglier, et le cadavre de Moûka s'étendit avec son corps de montagne. 1564.

La chûte de ces flèches éclata alors comme le fracas du tonnerre avec la force de la foudre, qui tombe sur une montagne. 1565.

Frappé de traits nombreux à la gueule enflammée et tels que des serpents, le *mauvais Génie* mourut, après qu'il eut repris ses formes épouvantables de Rakshasa.

Dans ce moment, Djishnou, l'immolateur des ennemis, aperçut devant lui un homme brillant comme l'or, accompagné d'une femme : c'était *Çiva*, sous le déguisement du chasseur montagnard. 1566—1567.

Et le fils de Kountî lui adressa, l'âme joyeuse, ces paroles en souriant : « Qui es-tu, toi, qui marches, escorté par des troupes de femmes, dans cette forêt déserte! 1568.

» Ne crains-tu rien dans ces bois épouvantables, ô toi, qui as l'éclat de l'or? Pourquoi as-tu frappé ce sanglier, ma proie? 1569.

» C'est moi, qui le premier ai touché ce sanglier venu ici. Par la paix ou la guerre, tu ne peux m'échapper vivant! 1570.

» Car ce n'est pas le devoir de la chasse, que tu as exercé tout à l'heure envers moi. Aussi vais-je te précipiter de la vie, habitant des montagnes. » 1571.

A ces mots, le Kirâta répondit en souriant avec une voix douce à l'ambidextre Pândouide : 1572.

« Tu ne dois concevoir aucune inquiétude à mon égard,

héros, au sujet de cette forêt ; car cette terre fut toujours accoutumée à nous, qui habitons dans ses bois. 1573.

» Comment cette demeure incommode a-t-elle pu te plaire? *C'est à* nous, homme riche en mortifications, d'habiter cette forêt, peuplée d'êtres nombreux. 1574.

» Ta grandeur est semblable au feu, bien délicate, accoutumée au plaisir, comment erres-tu seul dans ces bois solitaires ? » 1575.

« J'ai placé mon appui dans mon arc Gândîva et dans mes flèches de fer, pareilles à des serpents, lui répondit Arjouna, et j'habite dans cette grande forêt, comme un second Kârttikéya. 1576.

» C'est moi, qui ai frappé ce grand être, qui avait pris la forme d'une bête sauvage, ce Rakshasa épouvantable, qui était venu ici pour me tuer ! » 1577.

« Il a été frappé d'abord par les traits, qu'a décochés mon arc, repartit le Kirâta : il gît, atteint par moi, qui l'ai jeté dans les demeures d'Yama. 1578.

» En but à mes flèches d'abord, il est devenu mon butin ; c'est un coup de moi, qui a déraciné sa vie. 1579.

» Ne viens pas, enivré de ta force, renvoyer ta maladresse à un autre ! Tu es un orgueilleux ; insensé, tu ne m'échapperas point vivant ! 1580.

» Tiens ferme ! Je vais lancer mes flèches comme des foudres. Marche avec la plus haute vigueur et décoche aussi tes flèches ! » 1581.

A ces paroles du montagnard, Arjouna d'allumer sa colère et de le frapper de ses dards. 1582.

Celui-ci reçut les traits d'une âme joyeuse : « Encore ! encore ! » disait-il ; et : « C'est lent ! c'est lent ! répétait-il. 1583.

» Envoie ces flèches de fer, qui tranchent les articulations ! » Arjouna, aussitôt ces mots entendus, se hâta de lui décocher une pluie de traits. 1584.

Alors ces deux héros irrités, qui avaient une fierté de rois, se déchirèrent mainte et mainte fois l'un l'autre avec des flèches, qui avaient la forme des serpents. 1585.

Arjouna ensuite déchargea sur le montagnard une pluie de traits, et Çankara la reçut d'une âme sereine.

Quand le Dieu, qui tient l'arc Pinâka, eut subi, une heure durant, cette averse de flèches, il apparut, immobile comme une montagne avec son corps sans blessure. 1586—1587.

Dès que Dhanandjaya vit échouer sa pluie de traits, il fut saisi de la plus vive admiration, et dit : « Bien ! c'est bien ! 1588.

» Quoi ! ce montagnard au corps si délicat, qui habite les sommets de l'Himâlaya, il a reçu, sans être ému, les flèches de fer, envoyées par l'arc Gândîva. 1589.

» Quel Dieu visible est-ce ? Un Yaksha ou un Roudra ? Un Asoura ou même un Soura ? car on sait que l'on rencontre des Tridaças sur la sainte montagne. 1590.

» Certes ! nul autre que le Dieu à l'arc Pinâka n'aurait pu soutenir la fougue de ces multitudes de flèches, que mon arc a lancées par milliers. 1591.

» Soit Dieu, soit Yaksha, quiconque autre que Roudra, ferait face à mes dards acérés, je le plongerais dans le séjour d'Yama ! » 1592.

Alors Djishnou, l'âme exaltée, sire, d'envoyer par centaines ses flèches, qui tranchent les articulations, comme le soleil envoie ses rayons. 1593.

Le Dieu, qui tient en main le trident, adorable auteur

Digitized by Google

des mondes, les reçut d'une âme sereine, tel qu'une montagne reçoit une averse de pierres. 1594.

Dans un instant, Phâlgouna vit ses traits épuisés, une crainte amère le saisit, en voyant cette destruction de ses flèches. 1595.

Djishnou de tourner alors sa pensée vers l'adorable feu, duquel jadis il avait reçu dans le Khândava deux carquois indestructibles. 1596.

« Quoi ? se disait-il ; les flèches, que je lance avec cet arc, n'ont aucun succès ! Qui est donc cet homme, qui dévore ainsi toutes mes flèches ? 1597.

» En le frappant avec le bout de mon arc, comme un éléphant avec la pointe d'une lance, *peut-être* le conduirai-je au séjour d'Yama, qui inflige les châtiments ? »

Ayant donc ôté la corde à son arc et saisissant l'arme par l'une de ses extrémités, le héros à la vive lumière de frapper avec ses poings, semblables à des tonnerres. 1598—1599.

Mais, tandis que le fils de Kountî, l'immolateur des héros ennemis, combattait ainsi avec le bout de son arc, l'habitant des montagnes lui enleva des mains son arme céleste. 1600.

Aussitôt Arjouna, privé de son arc, mit le cimeterre à la main et, voulant terminer le combat, il fondit rapidement sur l'ennemi. 1601.

Le rejeton de Kourou, s'étant avancé vaillamment, lui déchargea sur la tête de toute la force du bras son cimeterre acéré, qui eut tranché même des montagnes. 1602.

A peine eut-elle approché du crâne, l'excellente lame de voler en éclats. Phâlgouna combattit ensuite avec des rochers et des arbres. 1603.

L'adorable, au grand corps, sous la forme du montagnard, reçut ces arbres et ces rochers. Le Prithide à la grande force, qui produisait de la fumée avec ses poings semblables au tonnerre, le frappa sur son visage orgueilleux et d'une forme pareille à celle d'un Kirâta. 1604—1605.

Le bien-heureux, sous la forme du montagnard, harcela le fils de Pândou avec ses poings bien effrayants et semblables aux foudres de Çakra. 1606.

Tandis que le Kirâta et le fils de Pândou combattaient avec les poings, il s'éleva un bruit très-épouvantable de chairs broyées et d'os rompus. 1607.

Ce duel, qui fit se horripiler les poils, où se mêlaient des coups de bras, et qui ressemblait au combat de Vritra et du fils de Vasou, dura une grande heure. 1608.

Ensuite le vigoureux Djishnou de frapper le Kirâta de sa poitrine, et le vigoureux Kirâta de frapper le Pândouide résistant. 1609.

Le broiement de leurs bras et la mutuelle pression de leurs poitrines firent naître, dans leurs membres, un feu accompagné d'une fumée de charbon. 1610.

Mahadéva, ayant fortement serré son rival, membres contre membres, le surmonta par sa puissance et troubla son esprit par la colère. 1611.

Phâlgouna semblait une boule, dans son corps ramassé et fortement contraint, et le Dieu des Dieux le tint, Bharatide, enchaîné dans ses membres. 1612.

Il resta même sans respiration dans l'étreinte du magnanime ; il tomba sans mouvement sur la terre et parut avoir perdu l'esprit. 1613.

Au bout d'une heure, la connaissance lui était revenue,

Digitized by Google

le fils de Pândou se releva ; et, le corps inondé de sang, il était accablé de douleur. 1614.

Il se mit sous la protection de l'auguste et secourable Dieu, qui tient l'arc Pinâka, fit un carré d'argile et consacra une guirlande à Bhava. 1615.

Le fils de Prithâ, le plus vaillant des Pândouides, vit alors cette guirlande, qu'il y avait consacrée, mise sur la tête du montagnard, et la joie le rendit à sa nature.

Il tomba à ses pieds, et Bhava satisfait, le voyant rempli d'étonnement et tous ses membres amaigris par la pénitence, lui parla en ces termes, d'une voix profonde comme le bruit des nuages : « Bien ! Phâlgouna ! bien ! Je suis content de ton exploit incomparable. 1616—1617—1618.

» Il n'existe pas un kshatrya, qui soit ton égal pour l'héroïsme et la fermeté; ta splendeur et ta vaillance, mortel sans péché, vont de pair avec les miennes. 1619.

» Je suis content de toi, guerrier aux longs bras ! Contemple-moi, éminent Bharatide aux grands yeux : je donne à ta vue la faculté de me voir. Tu fus jadis un rishi. 1620.

» Tu vaincras tous les ennemis en bataille, fût-ce des Dieux : je te donne, en témoignage de ma satisfaction, mes astras irrésistibles. 1621.

» Tu es capable en un instant de les porter comme moi ! » Aussitôt Phâlgouna vit le Dieu Mahadéva à la grande lumière, Giriça, armé de l'arc Pinâka, que Dévî accompagnait. Il se jeta, les genoux à terre, et courba la tête devant lui. 1622—1623.

Le vainqueur des villes ennemies, le Prithide supplia ainsi Hari : « Karpati, souverain de tous les Dieux, immolateur de Bhaganétra, 1624.

» Dieu des Dieux, Mâhadéva au cou bleu, qui portes le djatâ, je reconnais en toi la première des causes, Dieu auguste aux trois yeux. 1625.

» Dieu, la voie des Dieux, toi, de qui ce monde est né, tu es invincible dans les trois mondes aux hommes, aux Asouras et aux Dieux. 1626.

» Adoration à Çiva sous la forme de Vishnou, à Vishnou sous la forme de Çiva, à Hari-Roudra, qui a détruit le sacrifice de Daksha ! 1627.

» Adoration au Dieu, qui porte un œil au milieu du front, à Tout, à Mithousha, au Dieu, qui tient en sa main le trident, au conservateur de l'arc Pinâka, au soleil, à Mârdjaliya, à Védhas ! 1628.

» Je te supplie, toi, le vénérable, le grand souverain des Bhoûtas, le maître des Ganas, le révérend de l'univers, la cause des causes du monde ! 1629.

» Toi, qui as dépassé l'homme et la nature ! Toi, le plus éminent, le plus subtil des êtres, Hara ! Daigne, fortuné Çankara, me pardonner cette faute ! 1630.

» Je suis venu, par le désir de voir ta divinité, dans cette grande montagne, chérie de toi, souverain des Dieux, et la sublime habitation des ascètes. 1631.

» Je te supplie, bienheureux, qui reçois les adorations de tous les mondes, que cette offense, Mâhadéva, n'aille pas au châtiment pour moi ! 1632.

» Le combat, que j'ai soutenu contre toi, je te l'ai livré sans te connaître ; pardonne-moi cette faute, à moi, Çankara, qui implore ton secours. » 1633.

A ces mots, le Dieu à la grande splendeur, qui porte le taureau pour enseigne, sourit, étendit son bras luisant, et dit à Phâlgouna : « C'est pardonné ! » 1634.

Digitized by Google

L'adorable Hara étreignit le héros dans ses bras, et dit au fils de Prithâ, en commençant par une caresse : 1635.

« Tu fus dans une naissance précédente Nara, le compagnon de Nârâyana, et tu pratiquas à Vadarî une terrible pénitence, plusieurs myriades d'années. 1636.

» Il y a en toi et dans Vishnou, le plus grand des hommes, une suprême vigueur : c'est par la vigueur de vous deux, les plus éminents des hommes, que ce monde est soutenu. 1637.

» Tu as frappé, sire, avec Krishna, dans le sacre de Çakra, les Dânavas, qui avaient enlevé cet arc bien grand, résonnant comme le bruit des nuages, cet arc Gândiva même, accoutumé à ta main, que j'ai dévoré, ô le plus vertueux des hommes, avec le secours de la magie.

1638—1539.

» Ils t'avaient également ravi, comme assortis à l'arme, fils de Prithâ, ces deux carquois indestructibles. Ton corps, rejeton de Kourou, sera invulnérable. 1640.

» Je suis rempli d'affection pour toi : le courage de ton altesse est infaillible. Reçois de ma part, ô le plus grand des hommes, une grâce, que tu veuilles obtenir. 1641.

» Il n'y a pas un homme, ô toi, qui donnes l'honneur, il n'existe pas un mâle entre les mortels, qui soit ton égal. Il n'est pas dans le ciel même un kshatrya, qui l'emporte sur toi, dompteur des ennemis. » 1642.

Arjouna lui répondit :

« Si ta divinité m'accorde une grâce en témoignage de satisfaction, ô toi, qui arbores le taureau pour enseigne, je désire ton astra céleste, épouvantable, qui est, seigneur, nommé Pâçoupata ; 1643.

» Et cette force horrible, effrayante, appelée Brahma-

çiras, avec laquelle, une fois arrivée la terrible fin d'un youga, tu détruis le monde entier. 1644.

» J'aurai à soutenir de grands combats avec Karna, Bhîshma, Kripa et Drona : que par ta grâce, Mahadéva, je puisse les vaincre, suivant les règles *de la guerre.*

» Qu'avec elle, je puisse consumer dans la bataille, sire, les Dânavas et les Rakshasas, les Bhoûtas, les Piçâtchas, les Gandharvas et les Pannagas ! 1645—1646.

» Dans cette arme enchantée naissent des milliers de lances, des massues à l'aspect épouvantable, des flèches aux formes de serpents. 1647.

» Que je puisse combattre avec elle sur un champ de bataille Bhîshma, et Drona, et Kripa, et le fils du cocher, qui a toujours des paroles piquantes à la bouche. 1648.

» Tel est mon plus grand désir, adorable meurtrier de Bhaganétra. Que je devienne ainsi, grâce à toi, capable *de ces prouesses.* » 1649.

Bhava dit :

« Je te donne mon arme chérie, nommée Pâçoupata : tu es capable, seigneur, de la porter, la décocher et l'arrêter. 1650.

» Ni Yama, ni le roi des Yakshas, ni Varouna, ni le Vent, ni Mahéndra lui-même ne le savent pas : d'où les enfants de Manou pourraient-ils le savoir ? 1651.

» Mais il ne faut pas te hâter, fils de Pritbâ, de l'envoyer nulle part tomber sur un homme de petite valeur, car ce monde entier périrait. 1652.

» Il n'est rien, à qui elle ne puisse donner la mort dans les trois mondes des êtres mobiles et immobiles. Elle peut être lancée avec l'arc, la pensée, l'œil ou la parole. »

A ces mots, le fils de Prithâ, s'étant hâté de se recueillir

Digitized by Google

et de se rendre pur, s'approcha de Viçvéca, et lui dit : « Instruis-moi ! » 1653—1654.

Et celui-ci d'instruire le plus vaillant des Pândouides, comme le Trépas lui-même revêtu d'un corps, dans les mystères de ce trait inéluctable. 1655.

Tel qu'il se tenait auprès de Tryambaka, l'époux d'Oumâ, tel se tint l'astra auprès du fils de Prithâ. Arjouna le reçut alors avec affection. 1656.

La terre s'ébranla soudain avec ses montagnes et les arbres de ses forêts, avec ses mers et ses lieux boisés, avec les formes de ses villes et villages. 1657.

Le bruit des conques, des timbales, et des tambours par milliers salua l'arrivée de ce moment, et des vents orageux s'abattirent sur la terre à diverses fois. 1658.

Ensuite l'astra épouvantable flamboya; les Dieux et les Dânavas le virent placé, revêtu d'un corps, auprès du fils de Prithâ à la force sans mesure. 1659.

Tryambaka de toucher le vigoureux Phâlgouna, et sur le champ disparut tout ce qu'il avait d'imparfait dans son corps. 1660.

« Va au Swarga ! » dit le Dieu aux trois yeux, lui donnant congé; et Arjouna, courbant sa tête devant lui, sire, le regarda, ses mains jointes. 1661.

Alors, l'auguste Çiva, le maître des habitants du ciel, Giriça à la grande splendeur, Bhava, l'époux d'Oumâ, rendit au plus excellent des hommes le grand arc Gândîva, meurtrier des Piçâtchas et des fils de Ditî. 1662.

Ces choses faites, Içwara, quittant l'éminente et sainte montagne, aux cavernes, aux plateaux, aux rivages blancs, s'élança, accompagné d'Oumâ et sous les yeux du plus

grand des hommes, dans les airs habités par les maharshis et les oiseaux. 1663.

A la vue même du héros, le Dieu à l'arc Pinâka, qui fait du taureau son enseigne, était rentré dans l'invisibilité, comme le soleil du monde, quand il est parvenu à la montagne du couchant. 1664.

Arjouna, l'immolateur des héros ennemis, fut transporté de la plus vive admiration ; il se disait, Bharatide : « J'ai donc vu Mahadéva en personne ! 1665.

» Je suis heureux, je suis favorisé du ciel, moi, qui ai vu sous une forme et qui ai touché de ma main Hara aux trois yeux, le Dieu à l'arc Pinâka, le donateur des grâces ! 1666.

» Je reconnais que tous mes vœux sont comblés, que j'ai reçu le plus grand honneur dans ce combat, que tous mes ennemis sont vaincus et que j'ai atteint mon but ! »

Tandis que le fils de Prithâ à la vigueur infinie roulait ses pensées, le fortuné monarque des eaux, éclairant tous les points de l'espace et semblable en couleur au lapis-lazuli, le sage Varouna, le maître des monstres marins, arriva dans ces lieux, environné par des troupes de grands êtres amphibies, des serpents, des fleuves, des rivières, des Daityas, des Sadhyas et de maintes Divinités. L'auguste et bienheureux Kouvéra, qui préside aux richesses, y vint, escorté d'Yakshas, illuminant, pour ainsi dire, l'atmosphère avec son char à la grande splendeur, le corps d'or et l'aspect semblable à une merveille : il était amené par l'envie de voir Arjouna. Là, vint aussi, visible aux yeux, le majestueux et fortuné Yama, le destructeur du monde, 1667—1668—1669—1670—1671—1672.

Dharmarâdja, le Vivasvatide, qui tient un bâton à sa

main et met fin à tous les êtres, lui, de qui l'âme est inaccessible à la pensée, accompagné de Pitris, causes du monde et portant des corps de mortels, illuminant avec son char les trois mondes, les Gouyakas, les Gandharvas et les Pannagas, comme un second soleil, une fois arrivé le terme d'un youga. Ces Dieux, parvenus sur les cimes variées et lumineuses de la grande montagne, y virent Arjouna se livrer à la pénitence. Un instant après, accompagné de Mahéndrani et sous une blanche ombrelle portée sur sa tête, Indra s'avança lui-même, escorté par les troupes des Souras et monté sur la tête d'Airâvata.

1673—1674—1675—1676—1677.

Célébré par les Gandharvas et les rishis, opulents de pénitence, il brillait, comme la reine des constellations, placée sous un nuage blanc. 1678.

Arrivé sur la cime de la montagne, il s'y tint comme un soleil levant. Ensuite, instruit des devoirs les plus élevés et prenant sa place dans la région méridionale, le sage Yama à la voix de tonnerre prononça ces belles paroles : « Arjouna! Arjouna! vois rassemblés ici tous ces Dieux, les gardiens du monde. 1679—1680.

» Nous t'accordons cette vue maintenant : que ton altesse veuille bien voir. Jadis tu fus un rishi à la grande grande force, à l'âme infinie, appelé Nara. 1681.

» Un ordre de Brahma t'a fait descendre, mon fils, dans la condition des mortels. Ton ayeul à la haute vigueur, à l'âme grandement vertueuse, Bhîshma, né de Vasou, doit être un jour vaincu par toi dans la guerre, homme sans péché; et la défense des kshatryas, de qui le toucher ressemble à celui du feu, sera confiée au fils de Bharadvâdja. 1682—1683.

» Ce sont aujourd'hui, fils de Kourou, des Dânavas à la grande force, tombés dans la condition humaine, des Dânavas aux solides cuirasses. 1684.

» Portiou du Dieu, mon père, qui échauffe l'univers entier, Karna à la vigueur sans égale, succombera un jour sous tes coups, Dhanandjaya. 1685.

» Tu moissonneras dans la guerre les portions des Rakshasas, des Dânavas et des Dieux, qui sont descendus sur la terre. Ils obtiendront comme leur bien, fils victorieux de Kountî, la voie conquise en récompense de leurs œuvres ; et ta renommée, Phâlgouna, restera impérissable dans le monde. 1686—1687.

» Tu as satisfait dans un grand combat Mahadéva rendu visible, et tu dois soulager la terre *de ses Rakshasas* avec Vishnou. 1688.

» Reçois comme arme, guerrier aux longs bras, mon bâton, que l'on ne peut arrêter : cette arme à la main, tu accompliras un bien grand exploit. » 1689.

Vaiçampâyana de continuer son récit :

Le rejeton de Kourou, fils de Prithâ, reçut, suivant l'étiquette, ce bâton, avec ses formules mystiques, les moyens pour s'en servir, le décocher et l'arrêter. 1690.

Ensuite l'auguste Varouna, le souverain des monstres aquatiques, la couleur bleue comme un nuage, prit sa place dans la région occidentale et prononça ces paroles :

« Fils de Prithâ, toi, qui es le premier des kshatryas et qui en observes le devoir, regarde-moi de tes yeux dorés ! je suis Varouna, le souverain des eaux. 1691—1692.

» Reçois ce lacet Varounain, que rien ne peut empêcher et que j'ai préparé moi-même : reçois-le, fils de Kountî, avec le secret pour l'arrêter. 1693.

Digitized by Google

» C'est avec lui, héros, que j'ai lié par milliers dans la bataille de Târakâmaya les magnanimes Daityas. 1694.

» Reçois donc de ma grâce ces chaînes, que je te présente, guerrier à la grande âme : la mort elle-même, liée par toi, son meurtrier, ne pourrait s'en débarrasser.

» Quand, armé de ce lacet, tu erreras sur le champ de bataille, la terre, sans aucun doute, sera dépeuplée de kshatryas. » 1695—1696.

Après qu'Yama et Varouna eurent donné leurs armes divines, le Dieu, qui préside aux richesses et habite le Kailâsa, prit la parole en ces termes : 1697.

« Je suis content, Pândouide à la grande force et à la vaste science, de me trouver ici avec toi et Vishnou même. 1698.

» Ambidextre aux longs bras, tu es une éternelle et primitive divinité. Ton excellence a supporté dans les anciens temps de continuelles fatigues avec nous. 1699.

» Tu vois cette arme divine; je te la donne, taureau des hommes : tu vaincras avec elle, guerrier aux longs bras, des êtres difficiles à vaincre, et qui ne sont pas des hommes. 1700.

» Que ta grandeur n'hésite pas à recevoir de moi cette arme sans égale : elle à ta main, tu consumeras les armes du fils de Dhritarâsthra. 1701.

» Accepte, dissipateur des ennemis, cet antardhâna, qui m'est cher, produit la lumière, la force, la vaillance, et cause le sommeil. 1702.

» Au temps où Tripoura fut tué par le magnanime Çankara, celui-ci envoya cet astra, qui brûla tous les grands Asouras. 1703.

» C'est pour toi que je lève cette arme, toi, de qui le

courage est une vérité ! Tu peux la soutenir, toi, de qui la pesanteur est égale à celle de Mérou. » 1704.

A ces mots, Arjouna aux longs bras, le Kouronide à la grande force, reçut suivant l'étiquette cet astra divin et digne de Kouvéra. 1705.

Ensuite le roi des Dieux à la voix comme le bruit du tambour ou des nuages dit au fils de Prithâ, infatigable dans ses travaux, en le flattant d'une voix tendre : 1706.

« Guerrier aux longs bras, qui as Kountî pour mère, tu es l'antique Içana, qui, parvenu à l'état d'une perfection suprême, est entré dans la voie des Dieux visibles. 1707.

» Mais tu as la bien grande affaire des Immortels à accomplir, dompteur des ennemis : il faut que tu montes au Swarga. Tiens-toi prêt, héros à la vive lumière. 1708.

» Un char, accompagné de Mâtali, descendra sur la terre à cause de toi : c'est alors que je te donnerai mes astras divins, rejeton de Kourou. » 1709.

Après qu'il eut vu les gardiens du monde rassemblés sur le front de la montagne, Dhanandjaya, le sage fils de Kountî, fut transporté d'admiration. 1710.

Arjouna à la grande splendeur honora de compagnie les gardiens du monde, suivant les rites, avec des prières, de l'eau et des fruits. 1711.

Les Dieux s'en retournèrent comme ils étaient venus, dès qu'ils eurent honoré Dhanandjaya ; mais l'amour avait donné à toutes ces Divinités la vitesse de la pensée.

L'acquisition des armes combla de joie l'éminent Arjouna, qui se regarda dès lors comme ayant rempli son but et accompli ses désirs. 1712—1713.

Digitized by Google

LE VOYAGE D'ARJOUNA AU MONDE D'INDRA.

Vaiçampâyâna dit :

Quand tous les gardiens du monde furent partis, Indra des rois, le Prithide, meurtrier des ennemis, se mit à penser au char du roi des Dieux. 1714.

Tandis que le sage Goûdakéça roulait ces pensés en lui-même, le char à la grande lumière vint, accompagné de Mâtali. 1715.

Il chassait l'obcurité du ciel, fendait en quelque sorte les nuages et remplissait tous les points du ciel de ses bruits, semblables au fracas des nuées orageuses. 1716.

Autour de lui étaient des épées, des lances de fer épouvantables, des massues hideuses à voir, des traits barbelés d'une céleste puissance, et des éclairs à la grande lumière, 1717.

Des foudres, jointes à des tchakras, des poudres mesurées, des trombes de vent, des ouragans impétueux et des bruits de grands nuages. 1718.

Digitized by Google

Là étaient des serpents aux vastes corps, à la gueule flamboyante, terribles, épouvantables, et des monceaux de pierres semblables à des nuées blanches. 1719.

Dix mille chevaux, coursiers rapides comme le vent, traînaient ce char céleste, ouvrage de la magie, qui ravissait aux yeux la lumière. 1720.

On voyait là Vaidjayanta au champ d'azur, drapeau à la grande lumière, porté sur un bambou, orné d'or et bleu comme un lotus. 1721.

Ayant vu placé dans ce char un cocher aux ornements d'or bruni, le Prithide aux longs bras de penser que c'était le Dieu même. 1722.

Tandis qu'il agitait cette pensée, Mâtali incliné, prenant un air modeste, adressa ce langage à Arjouna :

« Oh ! oh ! fortuné fils de Çakra, ce Dieu a envie de te voir : que ta grandeur se hâte de monter dans ce char estimé d'Indra. 1723—1724.

» Le plus grand des Immortels, Çatakratou, ton père, m'a dit : « Que les habitants du ciel voient le fils de Kountî arrivé dans ces lieux. » 1725.

» Voici que Çakra t'attend désireux de te voir, environné par les Dieux, les troupes des rishis, des Gandharvas et des Apsaras. 1726.

» Monte de ce monde, à l'ordre de Pâkaçâsana, dans le monde des Dieux avec moi : tu reviendras, quand tu auras reçu les armes. » 1727.

Arjouna lui répondit :

« Mâtali, va promptement, toi ! monte dans le plus excellent des chars, bien difficile à obtenir, fût-ce par des centaines d'açvamédhas et de râdjasoûyas. 1728.

» On ne peut monter dans ce char éminent, grâce à des

sacrifices, riches des plus beaux honoraires, offerts par les plus vertueux des princes, fût-on Dànava ou Dieu même. 1729.

» Il est impossible ou de voir ou de toucher ce char grand et céleste, sans avoir accompli une pénitence : combien moins y monter ! 1730.

» Entre d'abord, vertueux cocher, dans ce char, que traînent de vigoureux coursiers ; je monterai ensuite, moi ! comme un homme récompensé, dans la route des gens de bien. » 1731.

A peine eut-il entendu ces paroles, le cocher d'Indra, Màtali de monter vite dans le char et de retenir les coursiers avec les rênes. 1732.

L'âme alors pleine de joie, Arjouna se baigne dans la Gangâ et, devenu pur, le fils de Kountî et de Kourou murmure la prière, suivant la règle. 1733.

Quand il eut rassasié d'eau les mânes de ses ayeux conformément aux rites et suivant la convenance, il se mit à faire ses adieux au Mandara, le roi des montagnes : 1734.

« O toi, montagne, qui fus toujours le refuge des anachorètes vertueux, au caractère pur, aux œuvres saintes, qui désirent la route du Swarga, 1735.

» Les brahmes, les kshatryas et les vaiçyas, qui, grâce à ta faveur, sont montés au Swarga, s'y promènent toujours, libres d'inquiétudes, avec les Dieux. 1736.

» Grand mont, roi des monts, asile des solitaires, qui es comme un saint lieu de pèlerinage, je te fais mes adieux et je pars : j'ai doucement habité chez toi. 1737.

» Tes plateaux, tes berceaux, tes rivières, tes ruisseaux et tes tîrthas bien saints, je les ai visités plus d'une fois. 1738.

» Çà et là, j'ai savouré tes fruits embaumés ; j'ai bu dans ces cours d'eau parfumés, qui sortent de ton corps, dans ces ondes de tes ruisseaux, qu'il faut boire comme l'ambroisie. Tel qu'un enfant est couché doucement sur le sein de son père, tel, auguste roi des montagnes, je me suis joué sur ton sein, que remplissent des troupes d'Apsaras et qui résonne du bruit des Védas.

1739—1740—1741.

» J'ai toujours, montagne, habité avec plaisir sur tes plateaux ! » Après ce langage, le meurtrier des héros ennemis, Arjouna, de saluer la montagne. 1742.

Le sage Kourouide monta joyeux sur ce char divin, qui éclairait comme un soleil, et fut porté au sein des airs par ce véhicule, admirable chef-d'œuvre, céleste et qui semblait un soleil ! Il fut bientôt hors de la route, où peut atteindre l'œil des mortels, qui suivent le sentier de la vertu. 1743—1744.

Il vit par milliers des chars aux formes merveilleuses : il n'y avait là ni soleil, ni lune ; le feu n'y brillait pas.

Là, sous forme d'étoiles, qui paraissent lumineuses, on voit *des saints* briller d'une clarté propre, récompense de leurs vertus. 1745—1746.

Le fils de Pàndou vit là reluire de leur splendeur même en des places assignées de bien grands corps aux formes enflammées, qui dans l'éloignement ressemblaient à des lampes. Là, étaient des rois saints et des héros accomplis, qui avaient succombé dans la guerre. 1747—1748.

Ils sont allés par troupes de centaines dans le Swarga, que leur pénitence a conquis. Là, sont des milliers de Gandharvas à la splendeur flamboyante comme le soleil. 1749.

Phâlgouna fut saisi d'étonnement, en voyant les troupes des Gouhyakas, des rishis et des Apsaras former ces lumières du monde, *qu'il avait crues* inanimées. 1750.

Il interrogea Mâtali, qui répondit affectueusement : « Ce sont les personnes aux actions vertueuses, qui, dans leurs places respectives, vues sur la surface de la terre, y semblent des étoiles ! » Il vit ensuite debout auprès d'une porte le superbe éléphant de la victoire, Airavata, aux quatre défenses, haut comme une cime du Kaîlâsa. Le plus vertueux des fils de Pândou, le plus grand des princes Kourouides avait accompli son heureux voyage et resplendissait là, comme jadis Mândhatri. Le guerrier aux yeux de lotus bleu avait dépassé les mondes des rois.

1751—1752—1753—1754.

Tandis qu'il faisait route ainsi dans le monde du Swarga, le héros à la vaste renommée vit enfin Amaravatî, la ville de Çakra. 1755.

Il vit cette immense cité, habitée par les Siddhas et les Tchâranas, embellie d'arbres saints, qui se paraient de fleurs en toutes les saisons. 1756.

Là, éventé par une brise aux pures odeurs, mêlée au parfum des lotus et des fleurs doucement embaumées, il admira le céleste bois du Nandana, hanté par les chœurs des Apsaras, et dont les arbres semblaient se disputer à qui produirait le plus de fleurs divines. 1757—1758.

Ce monde des hommes aux actions vertueuses est interdit aux yeux de ceux, qui n'ont pas accompli une pénitence, ou qui n'ont pas entretenu plusieurs feux sacrés, ou qui ont tourné le dos dans une bataille, 1759.

Ou qui n'ont pas célébré des sacrifices, ou qui n'ont pas observé leurs vœux, ou qui furent exclus des Védas et de

Digitized by Google

la tradition, ou de qui les corps ne se sont pas baignés dans plusieurs tîrthas, ou qui sont restés en dehors de l'aumône et des cérémonies. 1760.

Les çoûdras, destructeurs des sacrifices, ne peuvent le voir, ni les insensés, qui mangent de la chair, qui boivent des liqueurs enivrantes, ou qui ont souillé la couche de leur gourou. 1761.

Admirant ces divins bocages, qui retentissaient de chants célestes, le guerrier aux longs bras entra dans la ville chère à Çakra. 1762.

Il vit par milliers rassemblés des chars célestes, qui allaient suivant la volonté, et vers lesquels on se rendait par dizaines de mille. 1763.

Le fils de Pândou s'avançait, loué par les Gandharvas et les Apsaras, éventé par le souffle pur des vents, qui voituraient le parfum des fleurs. 1764.

Les rishis du plus haut rang, les Siddhas, les Gandharvas et les Dieux célébraient d'une âme joyeuse le fils de Prithâ aux œuvres infatigables. 1765.

Comblé de bénédictions, le guerrier aux longs bras s'avançait au son de célestes instruments de musique, par la grande voie des constellations, nommée la Souravîthi, retentissante de conques et de tambours. Ses louanges, à l'ordre d'Indra, étaient répétées de tous les côtés dans sa marche. 1766—1767.

Alors les Sâdhyas et les Viçvas, les Maroutes et les deux Açvins, les Adityas, les Vasous, les Roudras et les purs Brahmarsis, 1768.

Les Râdjarsis en grand nombre et les rois, en tête desquels marchaient Dilîpa, Toumbourou, Nârada et les deux Gandharvas Hâhâ et Hoûhoû : 1769.

Digitized by Google

Eux tous furent abordés suivant l'étiquette *et salués* par le victorieux descendant de Kourou, qui vit ensuite le roi des Dieux, Çatakratou. 1770.

Descendu de son char sublime, le Prithide aux longs bras vit son père visible à ses yeux, Pâkaçâsana, le souverain des Immortels, 1771.

Sous une ombrelle blanche, portée sur une belle hampe d'or. On l'éventait avec un éventail aux senteurs de parfum céleste. 1772.

Sa gloire était chantée par Viçvâvasou et les autres Gandharvas, encomiastes de la louange, et par les principaux des brahmes, identifiés avec le Rig, l'Yadjour et le Sâma. 1773.

Ensuite le fils vigoureux de Kounti, s'étant avancé, inclina sa tête, et Çakra le reçut entre ses bras ronds et potelés. 1774.

Mais, le prenant par la main, Indra le fit asseoir près de lui dans son trône saint, honoré par des troupes de Dévarshis. 1775.

Le roi des Dieux, meurtrier des héros ennemis, le baisa sur la tête et le fit alors, modeste et incliné, monter dans son anka. 1776.

Entré dans son trône, à l'ordre de l'Immortel aux mille yeux, le fils de Kounti à l'âme sans mesure occupa le siége comme un second Indra. 1777.

L'ennemi de Vritra toucha affectueusement, pour le caresser, de sa main, qui avait le parfum des fleurs, la tête charmante d'Arjouna. 1778.

Il flatta doucement ses bras longs, bien faits, solides, que la corde de l'arc avait marqués de ses coups et qui ressemblaient à des colonnes d'or. 1779.

Digitized by Google

Le caressant mainte et mainte fois, le Dieu, qui tient le tonnerre, frappa à petits coups ses bras d'une main, où la prise de la foudre avait imprimé ses traces. 1780.

Le Dieu aux mille regards contemplait en souriant Goutâkéça, et le meurtrier de Vritra ne pouvait en rassasier ses yeux épanouis de joie. 1781.

Assis dans un même siége, ils éclairaient ce palais, comme le soleil et la lune éclairent le ciel, quand ils brillent de concert dans une pléoménie. 1782.

Ici, les Gandharvas les plus éminents, comme Tambourou, habiles dans les chants du Sâma, entonnaient des hymnes d'une voix supérieurement douce. 1783.

Ghritâkshî, Ménakâ, Rambhâ, Poûrvatchitti, Swyaamprabhâ, Ourvaçî, Miçrakéçî, Dandagaâurî et Viroûthinî, Gopâlî, Sahadjanyâ, Koumbhayoni, Pradjâgarâ, Tchitraséna, Tchitralékha avec Madhourasvanâ : 1784—1785.

Celles-là et d'autres Apsaras aux yeux de lotus dansèrent çà et là par milliers, s'associant pour se concilier l'esprit des Siddhas. 1786.

Femmes aux grandes hanches et aux vastes lombes, elles ravissaient le cœur et l'âme par la douceur de leur coquetterie, leurs obliques regards et leurs seins tremblants.

Bientôt, prenant le plus magnifique arghya, les Dieux et les Gandharvas, à l'ordre d'Indra, honorent le fils estimé de Prithâ. 1787—1788.

Tenant l'eau pour laver les pieds et l'eau destinée à purifier la bouche, ils introduisent le fils de roi dans la demeure de Pourandara. 1789.

Ainsi honoré, Djishnou habita le palais de son père, où le Pândouide étudia les grands astras avec le secret de les arrêter. 1790.

Digitized by Google

Il reçut de la main d'Indra, sa foudre chérie, et son astra intolérable, et ses tonnerres aux vastes bruits, qui ont pour signes les paons des nuages *à la queue rouante.*

Quand il eut reçu l'astra, le fils de Kountî et de Pândou se rappela ses frères : il vécut là heureux cinq années suivant l'ordre de Pourandara. 1791—1792.

Ensuite, le temps venu, après qu'il eut terminé l'étude des armes, Çakra dit au Pândouide : « Apprends, fils de Kountî, apprends de Tchitraséna le chant, la danse et les instruments de musique, imaginés par les Dieux. Acquiers ce qui n'existe pas dans le monde des hommes, et tu posséderas, certainement, ce qu'il y a de plus excellent. 1793—1794.

Pourandara lui donna Tchitraséna pour ami ; et le Prithide, s'étant réuni avec lui, se divertit, exempt de maladie.

Ce maître lui enseigna le chant, les instruments de musique et, de plus, la danse elle-même. Néanmoins, irrité jusqu'à la mort contre Douççâsana et Çakouni, le fils de Soubala, ce héros ne voulut pas goûter un divertissement causé par le jeu. Ayant obtenu partout, grâce à lui, un plaisir sans égal, il acquit la science des instruments de musique et une danse Gandharvique et nompareille. 1795—1796—1797—1798.

Instruit de plusieurs qualités de la danse, instruit de toutes les qualités, substance des instruments et du chant, le meurtrier des héros ennemis ne goûtait pas cependant une joie parfaite au souvenir de ses frères et de Kountî, sa mère. 1799.

Dans le commencement, Çakra, fils de Vasou, ayant observé que les yeux du Prithide restaient fixés sur Ourvaçî, dit en secret à Tchitraséna : 1800.

Digitized by Google

« Va maintenant, envoyé par moi, roi des Gandharvas, trouver Ourvaçî, la plus belle des Apsaras, et qu'elle s'unisse d'amour avec Phâlgouna, le tigre des hommes !

» Il te faut, docile à mes ordres, rendre, grâce à ta science, ce guerrier, qui a reçu mes armes, aussi habile dans le commerce des femmes qu'on lui a fait d'honneur ici. » 1801—1802.

« Soit! » répondit à ces mots le roi des Gandharvas, qui, ayant reçu les instructions du fils de Vasou, se rendit près de la séduisante Ourvaçî. 1803.

A sa vue, il se fit connaître, et, joyeux, salué par elle d'une bien-venue, assis doucement, il dit en souriant ces mots à elle, doucement assise : 1804.

« Sache que je viens ici, femme charmante, envoyé par l'unique souverain du ciel, qui se félicite de ta bienveillance ; 1805.

» Lui, qui est célèbre parmi les Dieux et les hommes pour ses qualités naturelles, sa fortune, son caractère, sa beauté, ses vœux et la répression des sens ; 1806.

» Lui, qui est vanté pour la force, estimé pour la valeur ; lui, qui est plein d'audace, radieux, environné de splendeur, patient et libre d'envie ; 1807.

» Lui, qui a lu les quatre Védas, les Oupanishads, les Védângas et les cinq Tantras, qui est doué d'intelligence, d'obéissance à l'égard de son gourou, et qui est la substance des huit qualités. 1808.

» Ce Maghavat, l'unique protecteur du Tridiva et duquel on vante la continence, la politesse, les fils et la jeunesse ; 1809.

» Lui, qui n'est pas un glorieux, qui se plaît à rendre l'honneur, qui a pour but de grandes choses et parle à

le cœur tout à sa pensée, l'esprit occupé de son projet, elle se jouait déjà avec ce *beau* Phâlgouna, amené par le désir dans un grand et splendide lit, jonché de célestes couvertures. 1819—1820.

L'Apsara charmante sortit à l'heure, où la lune levée est plongée dans la bouche de la nuit, et se rendit au palais du fils de Prithâ. 1821.

Elle marchait, resplendissante et folâtre, portant un faisceau de fleurs dans ses cheveux abondants, longs, annelés et doux. 1822.

Elle semblait porter un défi dans sa marche avec la lune de son visage, qui avait la douceur de l'éloquence des œillades, à la lune même, qui avait, *pour la défendre*, son agrément et sa beauté. 1823.

Ses deux seins, où flottait un vaste collier de perles, arrosés d'un sandal divin et parfumés d'onguents célestes, l'un et l'autre d'une perfection exquise, palpitaient dans sa marche. 1824.

Admirable par la guirlande, dont la ceignaient les trois plis, elle brillait infiniment par sa taille, et s'inclinait à chaque pas sous la charge de sa gorge tremblante. 1825.

Sa croupe grasse, courbée, étendue par en bas comme une montagne, brillante habitation de l'Amour, était ornée d'une guirlande en forme de ceinture. 1826.

Son djaghana superbe rayonnait sous un vêtement délié et portait le trouble dans l'âme même des célestes rishis. 1827.

Ses deux pieds aux talons cachés, aux doigts, dont la surface était longue, dorée, inclinée comme le dos de la tortue, resplendissaient, chargés de parures gazouillantes. 1828.

Satisfaite d'une légère ivresse, causée par le sîdhou bu, elle était la plus admirable des femmes par ses diverses agaceries. 1829.

Les Siddhas, les Tchâranas et les Gandharvas marchaient devant cette dame gracieuse aux formes les plus merveilleuses dans le Swarga même aux nombreuses merveilles. 1830.

Elle marchait, son corps d'argent enveloppé d'un outtarîya du tissu le plus délié, couleur des nues : tel, dans le ciel, le croissant de la lune environné des nuages. 1831.

La femme au candide sourire, qui s'avançait comme le vent ou la pensée, fut arrivée dans un instant au palais de Phâlgouna, le fils de Prithâ. 1832.

Là, parvenue à la porte, ô le plus vertueux des hommes, Ourvaçî aux beaux yeux fut annoncée à Arjouna par les portiers. 1833.

Elle s'approcha de cette habitation pure et des plus ravissantes : elle venait trouver, l'âme pleine d'incertitude, sire, Dhanandjaya pendant la nuit. 1834.

A la vue d'Ourvaçî, les yeux du Prithide se couvrirent de pudeur ; il fit un salut et lui rendit l'honneur comme à son gourou. 1835.

« Je te salue en courbant ma tête, ô la plus charmante des plus belles Apsaras, lui dit Arjouna. Que m'ordonnes-tu, reine ? Me voici devant toi comme ton serviteur. » 1836.

Ourvaçî eut à peine entendu ces paroles de Phâlgouna que la connaissance lui fut ravie ; elle fit alors entendre au héros toutes les paroles du Gandharva. 1837.

Elle répondit :

« Je vais te parler, ô le plus grand des hommes, comme

il me fut dit par Tchitraséna et t'expliquer comment je suis venue ici. 1838.

» Dans la grande fête, par laquelle on célébra ton arrivée dans le Swarga et qui fut ravissante sous les yeux de Mahéndra, 1839.

» Près des Roudras et des Adityas réunis, en présence des Açvins et des Vasous mêmes, ô le plus grand des hommes, 1840.

» Au milieu des chœurs des Maharshis, des plus éminents Râdjarshis, des Yakshas, des Tchâranas et des Siddhas, au milieu des troupes des grands Nâgas, 1841.

» Tous assis suivant leur dignité, leur rang, leur excellence, dans les élévations richement flamboyantes du feu, de la lune et du soleil, 1842.

» Au milieu des vînâs et des instruments de musique, joués par les Gandharvas, alors que des chants célestes ravissaient les oreilles, fils aux grands yeux de Çakra, 1843.

» Que toutes les plus belles Apsaras dansaient, toi, rejeton de Kourou, tu n'avais des yeux que pour me voir seule entre toutes, sans les cligner, là, dans cette fête, auprès des habitants du ciel. Les Dieux, congédiés par ton père, de s'en retourner chacun dans son palais.

1844—1845.

» Toutes les Apsaras les plus distinguées et d'autres en outre, immolateur des ennemis, s'en vont dans leurs maisons, congédiées également par ton père. 1846.

» Ensuite, les instructions de Çakra reçues, Tchitraséna vint en ma présence et me dit ces mots, prince aux yeux comme les pétales du lotus : 1847.

« Je suis envoyé à cause de toi par le souverain des

Dieux, noble dame. Fais ce qui est agréable à Mahéndra, à moi et à toi-même. 1848.

» Attache un désir, femme ravissante, sur le fils de Prithâ, qui possède la vertu de la générosité et qui est un héros égal à Çakra dans les combats. » C'est de cette manière qu'il a parlé. 1849.

» Ainsi autorisée par ton père, mortel sans péché, c'est pour lui obéir, dompteur des ennemis, que je suis venue ici en ta présence. 1850.

» Mon âme est entraînée par tes qualités; je suis tombée sous la puissance de l'amour; et ce plaisir est, héros, ce que je désire depuis long-temps. » 1851.

Dès qu'il eut entendu ces paroles d'elle, Arjouna fut tout rempli de pudeur, et, couvrant ses oreilles de ses mains, lui tint ce langage dans le palais des Dieux : 1852.

« Que tout ce que tu m'as dit, élégante et noble dame, soit toujours difficile à entendre pour moi; car tu es à mes yeux égale assurément aux épouses de mon père, femme au charmant visage. 1853.

» Tu es, noble dame, ce qu'est la vertueuse Kountî, ce qu'est Indranî-Çatchî : il n'y a pas de doute à faire ici.

» Écoute dans la vérité, illustre femme au sourire pur, quelle cause antérieure me poussa à te regarder manifestement plus que les autres. 1854—1855.

« Voilà, me disais-je, l'heureuse mère de la race de Vasou ! » et, dans cette pensée, je t'ai regardée alors de mes yeux tout grands ouverts. 1856.

» Ne veuille pas, noble dame, penser autre chose; tu es l'Apsara la plus chérie de mon père, et je vois en toi la souche de ma race. » 1857.

« Nous n'avons pas d'époux, fils du roi des Dieux, lui

répondit Ourvaçî; ne veuille donc pas, héros, me mettre ici dans le rang de ton père. 1858.

» Ceux, qui, fils ou petit-fils dans la race de Pourou, sont venus ici, font leur plaisir de la pénitence, et il n'existe aucune transgression d'eux avec nous. 1859.

» Sois favorable pour moi; ne veuille pas me renvoyer malheureuse, consumée par l'amour; aime-moi, qui t'aime, ô toi, qui donnes l'honneur. » 1860.

« Écoute, femme charmante à la jolie taille, reprit Arjouna, ce que je vais dire dans la vérité. Que les points cardinaux m'entendent, et les points intermédiaires, et tous les Dieux ! 1861.

» Tu es ici devant moi, femme irréprochable, comme Prithâ, comme Mâdrî, comme Çatchî! Souche de ma race, tu es encore plus respectable maintenant à mes yeux. 1862.

» Va! je courbe ma tête sous tes pieds, illustre dame; car je dois t'honorer comme une mère et tu dois me garder comme un fils. » 1863.

A ces mots du fils de Prithâ, Ourvaçî, tremblante, pleine de colère, les sourcils contractés sur le visage, de prononcer une malédiction contre Dhanandjaya : 1864.

« Puisque tu n'as aucun égard pour moi, tombée sous la puissance d'une flèche de l'Amour, dit-elle, et venue dans ton palais même avec la permission de ton père, 1865.

» A cause de cela, toi, fils de Prithâ, danseur, privé d'honneur, tu erreras, comme un eunuque, au milieu des femmes : « Ce n'est pas un homme! diront-elles. » 1866.

Dès qu'elle ent lancé contre Arjouna cette malédiction, les lèvres tremblantes et poussant des soupirs, Ourvaçî, à la hâte, s'en revint dans son palais. 1867.

Aussitôt le Pândouide, dompteur des ennemis, alla bien

Digitized by Google

vîte, malgré la nuit, trouver Tchitraséna et, lui racontant la scène d'Ourvaçî, il dit et redit exactement cette malédiction, qu'elle avait fulminée contre lui. 1868—1869.

Tchitraséna d'informer complètement Çakra de l'aventure. Le *Dieu*, véhicule de Hari, se fit amener son fils en particulier, le caressa, le flatta avec de brillantes paroles, et lui dit : « Heureuse mère est cette Prithâ de posséder en toi son fils, ô mon chaste fils! 1870—1871.

» Ta continence a vaincu les rishis mêmes, guerrier aux longs bras. Cette imprécation d'Ourvaçî contre toi, enfant, qui fais ma gloire, te sera utile et avantageuse. Il vous faut habiter inconnus, mortel sans péché, dans une certaine demeure sur la face de la terre. 1872—1873.

Là, héros, tu purgeras cette malédiction, la treizième année, sous le travestissement d'un danseur et le déguisement d'un eunuque. 1874.

» Quand tu auras ainsi passé une seule année, tu reviendras à ta condition d'homme! » A ces paroles de son père, Phâlgouna, le meurtrier des héros ennemis, goûta une joie sans égale; il ne songea plus à sa malédiction, et, dans la société de Tchitraséna, l'illustre Gandharva, Dhanandjaya, le fils de Pândou, savoura le plaisir dans le palais du Swarga.

Le désir de quiconque prêtera sans cesse l'oreille à cette histoire du fils de Pândou ne se portera jamais sur les choses criminelles. Quand ils ont lu cette sainte et vénérable histoire de Phâlgouna, le fils du roi des Immortels, les Indras des hommes, s'élevant au ciel, y jouissent de voir effacées leurs fautes d'amour, de fraude et d'orgueil.

1875—1876—1877—1878.

Vaîçampâyana dit, *continuant le fil de sa narration* :

Un jour, le grand rishi Lomaça vint au palais de Çakra, amené par le désir d'y voir Pourandara. 1879.

Arrivé là, et dès qu'il eut rendu ses hommages au roi des Dieux, le grand anachorète vit le fils de Pândou, qui partageait le siége d'Indra. 1880.

A l'invitation de Çakra, le plus vertueux des brahmes, honoré par les Maharshis, prit place sur un siége haut et vaste. 1881.

A la vue du fils de Prithâ assis dans le trône d'Indra, il eut alors cette pensée : « Comment ce kshatrya, fils de Kountî, a-t-il mérité d'occuper le siége d'Indra? 1882.

» Quelle bonne œuvre a-t-il faite? Quels mondes a-t-il conquis, lui, qui est ainsi parvenu à ce siége, auquel sont adressés les hommages des Dieux? » 1883.

L'époux de Çatchî, Çakra, le meurtrier de Vritra, connut sa pensée et dit à Lomaça, en souriant, ces paroles :

« Bramarshi, écoute ma réponse à ce que tu veux me dire dans ton esprit. Ce guerrier n'est pas seulement un mortel, descendu à la condition humaine. 1884—1885.

» Ce guerrier aux longs bras est mon fils, Maharshi, il est né de Kountî; il est venu ici chercher des armes. Quelle autre cause aurait pu l'y conduire? 1886.

» Oh! ta grandeur ne peut reconnaître en lui un antique et le plus saint des rishis : écoute de ma bouche, brahme, qui il est et quelles furent ses actions. 1887.

» Il y eut jadis deux rishis très-vertueux, Nara et Nârâyana : sache ce que sont Rishîkéça et Dhanandjaya.

» Ces rishis Nara et Nârâyana sont renommés dans les trois mondes; ils sont descendus sur la terre, le séjour des bonnes actions, pour certaine affaire, que ni les Dieux ni les magnanimes rishis ne pouvaient accomplir. Ils eu-

rent alors pour hermitage un lieu saint, illustre, sous le nom de Vadarî. 1888—1889—1890.

» Ce fut d'abord l'habitation de Vishnou et de Djishnou. De là, ils allèrent sur les bords de la Gangâ, fréquentée des Siddhas et des Tchâranas. 1891.

» Nés là-bas, suivant mon ordre, ces deux êtres à la grande splendeur, à la grande force, y soulageront la terre du fardeau, qui l'oppresse. 1892.

» Car certains Asouras orgueilleux, nommés les Nivâtakavatchas, enivrés des grâces, qu'ils ont reçus, s'y livrent à des actes, qui nous déplaisent. 1893.

» Exaltés par l'orgueil de leur force, ils songent à tuer les Souras, et, pleins des faveurs, qui leur sont accordées, ils ne font nul cas des Dieux. 1894.

» Ces fils de Danou, rejetons formidables, à la grande vigueur, habitent le Pâtala ; et toutes les multitudes des Dieux ne sont pas capables de soutenir la guerre avec eux. 1895.

» Le fortuné Vishnou, le meurtrier de Madhou, est venu sur la terre : c'est le Dieu adorable, Hari, l'Invaincu, nommé aussi Kapila. 1896.

» C'est lui, seigneur, de qui jadis la seule vue a suffi pour tuer ces magnanimes fossoyeurs des enfers, les fils de Sagara. 1897.

» Lui et le fils de Prithâ, associés dans une vigoureuse bataille, ils doivent exécuter pour nous, ô le plus vertueux des brahmes, un exploit signalé : il n'y a là-dessus aucun doute. 1898.

» Il peut anéantir par sa vue les Asouras et leurs suivants, tous ces Nivâtakavatchas, comme des serpents dans un grand lac. 1899.

Digitized by Google

» Mais il ne faut pas réveiller le meurtrier de Madhou pour une petite affaire ; car cette montagne immense de splendeur, si elle était réveillée, incendierait tout l'univers.

» Il est capable de leur faire obstacle à tous, et, quand ce héros les aura immolés dans une bataille, il reviendra chez les hommes. 1900—1901.

» Que ta sainteté s'en aille maintenant, d'après mon ordre, sur la surface de la terre; tu y verras le héros Youddhishthira, qui habite dans le Kâmyaka. 1902.

» Il te faut parler, suivant mes instructions, à cet *homme* juste, voué à la vérité : il ne doit concevoir aucune inquiétude à l'égard d'Arjouna. Il reviendra bientôt, une fois qu'il saura les armes. 1903.

» Bhîshma, Drona et les autres peuvent résister dans la guerre à ce héros, s'il ne sait pas les armes et si la vigueur de ses bras est sans expérience dans les combats. 1904.

» Mais aujourd'hui, Goudakéça aux longs bras, au grand cœur, a reçu des armes : il a complété l'étude des instruments de musique, du chant et de la danse célestes.

« Dompteur des ennemis et souverain des enfants de Manou, *lui diras-tu*, ta majesté, accompagnée de ses frères, mérite de voir les tîrthas solitaires. 1905—1906.

» Quand tu te seras plongé dans l'onde pure de ces bains, alors, Indra des rois, tu jouiras en paix de ton royaume, libre de soucis, exempt de péchés et tes souillures effacées. » 1907.

» Que ta sainteté, douée de la puissance des mortifications, veuille donc, ô le plus grand et le plus vertueux des brahmes, le sauver sur la terre, dont il parcourt la surface. 1908.

» Qu'elle étende sur eux sa surveillance; car des Ra-

kshasas épouvantables habitent sans cesse les lieux impraticables et les pays rompus des montagnes. » 1909.

A ces mots de Mahéndra, Bibhatsou dit avec soumission à Lomaça : « Protége le rejeton de Pândou! 1910.

» Que le roi visite, défendu par toi, ô le plus vertueux des hommes, tous les tîrthas; agis de manière, grand anachorète, qu'il donne l'aumône. » 1911.

« Qu'il en soit ainsi! » répondit le solitaire aux bien grandes pénitences, et, se dirigeant sur le bois Kâmyaka, Lomaça descendit sur le sol de la terre. 1912.

Il vit là Dharmarâdja, le victorieux fils de Kountî, que les pénitents et ses frères environnaient de tous les côtés. 1913.

Djanamédjaya demanda :

« Qu'est-ce qu'a dit, brahme, Dhritarâshtra à la grande science, quand il eut appris cette action plus que merveilleuse du Prithide à la force sans mesure? » 1914.

Vaîçampâyana lui répondit :

« Dès qu'on eut rapporté au roi, fils d'Ambikâ, que le Prithide était allé dans le monde de Çakra, il dit ces mots à Sandjaya d'après Vyâsa, le plus excellent des rishis : 1915.

« Connais-tu entièrement et suivant la vérité, cocher, cette action du sage fils de Prithâ, qui me fut racontée. 1916.

» Mon fils, bien insensé, négligent, au peu d'âme, livré au vice, adonné à des soins grossiers, fera périr la terre. 1917.

» Il trouvera, pour combattre, eût-il même les trois mondes avec lui, Dhanandjaya, ce magnanime, de qui les paroles sont toujours vraies dans les choses indifférentes. 1918.

Digitized by Google

» Quel homme, tandis qu'il marche, soumis à la vieillesse et à la mort, oserait tenir devant Arjouna, quand il envoie ses dards oreillés, à la pointe acérée, comme des rochers aigus? 1919.

» Mes fils sont des insensés, ils suivent tous la puissance de la mort : la bataille, qui les menace, est avec les inaffrontables Pândouides! 1920.

» J'ai beau y penser continuellement, je ne vois pas, quel maître de char oserait s'avancer contre Arjouna, quand il tient l'arc Gândîva à sa main! 1921.

» Si Drona et Karna, si Bhishma lui-même, marchaient en guerre contre lui, ils courraient un grand danger ; je vois là dans le monde une victoire obtenue sur nous. 1922.

» Karna est un censeur négligent, Atchârya est un vieux précepteur; mais le fils de Prithâ est fort, impatient, fier et d'un courage infaillible. 1923.

» Il naîtra un combat tumultueux, où la victoire ne sera même d'aucun côté ; car tous seront des héros, qui savent les armes et qui ont acquis une grande renommée. 1924.

» Tous, invaincus, ils aspirent à la domination universelle, et, pour sûr, il n'y aura de paix que dans leur mort ou celle de Phâlgouna. 1925.

» Il n'est pas un homme, qui puisse tuer Arjouna ; son vainqueur n'existe pas *au monde :* comment se calmerait sa colère, fût-elle dirigée contre moi-même! 1926.

» C'est un héros égal au souverain du Tridaça ; il a rassasié le feu dans le Khândava ; il a vaincu tous les rois dans le grand sacrifice du râdjasoûya. 1927.

» Tombant sur le front de la montagne, le tonnerre, mon enfant, pourrait en faire la destruction ; et, lancées par la main de Kirîti, ses flèches ne pourraient la détruire

» Tels que les rayons du soleil brûlent ici-bas les êtres immobiles et mobiles ; telles, envoyées par le bras du Prithide, ses flèches consumeront mes fils. 1928—1929.

» L'armée Bharataine semble déjà comme rompue de toutes parts, en proie à la crainte, que sème le bruit du char de l'ambidextre. 1930.

» Grâce aux flèches, qu'il vomit et qu'il disperse, on dirait que le créateur a fait de Kirîti le Trépas, qui met fin à toutes choses : tant il est invincible, ce destructeur de tout ce qui tient devant lui ! » 1931.

« Tout ce qui fut dit par toi sur Douryodhana, reprit Sandjaya, le fut dans la vérité, sire, et rien ne fut dit sans raison, maître de la terre. 1932.

» La colère a saisi les fils de Pàndou à la grande force, depuis qu'ils ont vu conduite à l'assemblée Draâupadî, leur illustre et légitime épouse. 1933.

» Depuis qu'ils ont entendu les paroles aux conséquences épouvantables de Douççâsana et de Karna, ils doivent, c'est mon opinion, grand roi, mépriser de tels hommes.

» J'ai ouï dire, auguste majesté, comment le Prithide avait charmé Sthânou aux onze corps par son adresse à manier l'arc dans son combat avec lui. 1934—1935.

» L'adorable Kapardî, le souverain de tous les Dieux, avait revêtu le corps d'un chasseur montagnard, et, désirant le vaincre soi-même, lui avait livré bataille. 1936.

» Là, les gardiens du monde lui montrèrent Atchyouta, le plus éminent des Kourouides, triomphant dans une grande pénitence pour acquérir des armes. 1937.

» Nul autre homme que Phâlgouna n'a jamais pu obtenir sur la terre la vue en personne de ces puissants monarques des Dieux. 1938.

» Quel héroïque guerrier, sire, pourrait exterminer dans un combat celui, que n'a pu détruire Mahadéva même, le *Dieu* aux huit formes? 1939.

» Ils auront donc à soutenir des combats tumultueux, horribles, épouvantables, les *insensés*, qui ont traîné Draâupadi autour *d'une salle* et suscité la colère des Pândouides. 1940.

» Elle aura un sens cette parole, que Bhîma jadis a prononcée de ses lèvres tremblantes, quand il vit Douryodhana montrer à nu les deux cuisses de Draâupadi : 1941.

« Scélérat! je briserai ta cuisse sous le coup de cette massue à la fougue épouvantable au terme de ces treize années, condition de ce jeu cruel! » 1942.

» Tous sont les meilleurs des combattants, tous ont la connaissance de toutes les armes, tous possèdent une force outre mesure et sont invincibles aux Dieux mêmes.

» Agités par la colère, pleins de ressentiment *des injures faites* à leur épouse, les Pândouides, je le pense, conduiront tes fils à leur fin. » 1943—1944.

« Pourquoi Karna a-t-il prononcé des paroles blessantes, cocher? lui répondit Dhritarâshtra. Et pourquoi, en traînant Krishnâ dans l'assemblée, a-t-on suscité cette juste inimitié? 1945.

» *Si* mes fils ont manqué de raison maintenant, c'est parce que leur frère aîné, leur chef, n'est pas resté dans les bornes de la décence. 1946.

» Me voyant privé des yeux et l'âme sans essor, cet insensé ne veut pas, cocher, obéir à ma parole. 1947.

» Karna, le fils de Soubala et les autres, qui sont ses conseillers stupides, augmentent encore plus les fautes de ce *prince* sans intelligence. 1948.

Digitized by Google

» Les flèches, envoyées avec indifférence par le fils de Prithâ à la splendeur sans mesure, consumeraient mes fils; à plus forte raison, quand elles sont envenimées par la colère! 1949.

» Les célestes dards, réjouis par les charmes, envoyés par le bras du Prithide, décochés par son grand arc, pourraient immoler les Dieux mêmes. 1950.

» Quelle chose ne serait pas vaincue par celui, qui a pour conseiller, pour défenseur, pour ami Hari-Djanârdana, le protecteur des trois mondes? 1951.

» Certes! c'est un fait bien grandement admirable, Sandjaya, qu'Arjouna ait pris à bras-le-corps Mahadéva, comme nous l'avons ouï-dire; 1952.

» Et ce que dans le Khândava, jadis, exécutèrent Phâlgouna et Damaudara à la face de l'univers entier dans leur alliance avec le Feu! 1953.

» Mes fils, secondés par les ministres, sont incapables, malgré leur grande vigueur, de résister à Bhîma irrité, au fils de Prithâ et à Krishna l'Yadouide! » 1954.

Djanamédjaya dit :

« Il est inutile de redire, anachorète, toutes les plaintes, que soupira le roi Dhritarâshtra, après qu'il eut prononcé l'exil des héros Pândouides; 1955.

» Et de quelle manière le roi souffrit que Douryodhana, son fils insensé, irritât la colère des fils de Pândou aux grands chars. 1956.

» Il faut nous dire quelle fut la nourriture des Pândouides au milieu des bois : que ta sainteté nous raconte la vie, qu'ils ont traînée dans la forêt. » 1957.

Vaîçampâyana lui répondit :

Ta majesté saura que ces hommes éminents ont nourri

les plus grands des brahmes avec des fruits sauvages et de la venaison, qu'ils abattaient sous leurs flèches luisantes. 1958.

Alors des brahmes avec des feux ou sans feux avaient suivi ces héros aux grands arcs dans le bois, sire, où ils avaient mis leur habitation. 1959.

Là, Youddhishthira nourrit dix mille brahmes magnanimes ou maîtres de maison, versés dans les moyens de la délivrance. 1960.

Il abattait sous diverses flèches les rourous (1), les gazelles noires et d'autres hôtes purs des bois, qu'il distribuait aux brahmes. 1961.

On ne voyait là aucun homme de mauvaise classe, ou malade, ou maigre, ou faible, ou qui fût malheureux, ou qui eût peur. 1962.

Youddhishthira-Dharmarâdja, le plus vertueux des Kourouides, les nourrissait tous comme des parents du même sang, comme des frères chéris, comme des fils.

Quand Draânpadî avait servi ses époux et les brahmines illustres, comme ses mères, elle mangeait alors ce qui restait. 1963—1964.

Battant sans cesse la campagne pour se procurer des vivres, *toujours* l'arc au poing, ils faisaient la destruction des gazelles, le roi au levant, Bhîma au midi, les deux jumeaux au nord et au couchant. 1965.

Cinq années s'écoulèrent ainsi pour eux, lisant les Védas, murmurant la prière, célébrant des sacrifices, dans ce Kâmyaka, où ils habitaient, regrettant Arjouna, dont ils étaient privés. 1966.

(1) Espèce de daims.

Dès qu'il eut appris leur conduite merveilleuse et qui dépassait l'humanité, le fils d'Ambikâ, enveloppé dans le chagrin de ses pensées, l'âme inondée de ressentiment, poussant de longs et brûlants soupirs, l'auguste Dhritarâshtra, adressant la parole à son cocher Sandjaya, lui dit : 1967—1968.

« Je ne puis trouver, ni le jour ni la nuit, un moment de tranquillité, cocher, occupé sans cesse de cette conduite mauvaise, épouvantable de mes fils, le résultat du jeu, 1969.

» Et songeant au courage, à la fermeté, à la constance éminente, à l'affection mutuelle et plus qu'humaine de ces frères d'une valeur insoutenable; 1970.

» A ces vertueux fils des Dieux, qui ont une splendeur égale à celle du roi des Immortels, Nakoula et Sahadéva, les fils attribués à Pândou, ivres dans les combats; 1971.

» Aux armes solides, aux coups, qui atteignent de loin, aux pensées continuellement portées vers les batailles, à la main prompte, à la colère énergique, impétueux et toujours ensemble. 1972.

» Quand ces deux héros, à la suite de Bhîma et d'Arjouna, se tiendront à la tête de la bataille, courageux comme des lions, difficiles à soutenir comme les deux Açwins, 1973.

» Je ne vois pas, Sandjaya, que je puisse conserver un reste d'armée, car ces deux héros, enfants des Dieux, sont irrésistibles dans les combats. 1974.

» Ils ne pardonneront pas les mauvais traitements exercés envers Draâupadî, ces irascibles guerriers, ni les Vrishnides aux grands arcs, ni les Pântchâlains à la grande force. 1975.

» Défendus au milieu des combats par le Vasoudévide, fidèle à la vérité, les Prithides consumeront l'armée de mes fils dans la bataille. 1976.

» Il est impossible à tous les combattants mêmes de soutenir dans la guerre, fils de cocher, l'impétuosité de Krishna et de Baladéva, ces deux Vrishnides, quand ils se portent en avant. 1977.

» Au milieu d'eux se promènera avec sa massue, homicide des héros et qu'un lien attache à son bras (1), le héros Bhîmaséna au courage épouvantable. 1978.

» Les rois ne peuvent supporter le bruit de l'arc Gândîva, qui résonne comme le tonnerre, ni l'impétuosité de la massue de Bhîma. 1979.

» Alors, moi, qui ai suivi la volonté de Douryodhaua, je me rappèlerai les paroles de mes amis, paroles, qui n'étaient pas à oublier et que j'ai eu le malheur de ne pas observer. » 1980.

» C'est parce que tu as pardonné, sire, cette immense transgression, lui répondit Sandjaya, qu'on ne peut retirer ton fils de son égarement, quelque fort que l'on soit.

» A peine eut-il appris que les fils de Pândou avaient été vaincus au jeu, Atchyouta, le meurtrier de Madhou, se hâta de venir au Kâmyaka voir ces fils de Prithâ.

1981—1982.

» Il était accompagné des fils de Droupada, qui avaient mis à leur tête Dhristadyoumna, de Virâta, de Dhristakétou et des héros Kaikéyides. 1983.

» Ils virent ce qu'on leur avait raconté, ce qu'on avait

(1) Ici, est un mot, dont aucun Dictionnaire ne donne l'explication, *çalkyâ*, et que je suppose venir de *çikya*.

appris des espions, et ce que tu as appris de moi, les Pândouides dans la condition, où les avait mis leur défaite. 1984.

» Réuni là avec eux, Hari, le meurtrier de Madhou, environné par les Pândouides, leur promit de conduire le char de Phâlgouna sur le champ de bataille. 1985.

» Irrité à la vue des Pândouides tombés dans une telle condition et n'ayant que des peaux d'antilope noire pour vêtement supérieur, Krishna tint ce langage à Youddhishthira : 1986.

« Cette prospérité, dont les fils de Prithâ jouissaient dans Indraprastha, cette prospérité inabordable aux autres rois et dont je fus le témoin au sacrifice du râdjasoûya, 1987.

» Là, où je vis tous les rois de la terre, qui infligeaient la terreur par la force de leurs armes, les Bangas, les Angas, les Paâundras, les Oudras, les Tcholas, les Drâvidas et les Audhrakas, ceux qui habitent les bords et les humides régions de la mer, les Sinhalas, les Barvaras, les Mlétchhas, et les habitants de Lankâ, les royaumes de l'occident par centaines, les riverains de la mer, les Pallavas, les Daradas, tous les Kirâtas, les Yavanas et les Çakas, les Hâras et les Huns, les Chinois, les Tousharas, ceux qui errent sur les rives du Sindhou, les Djagoudas, les Ramatas, les Haînas, les troupes, qui habitent le royaume des femmes, les Kaîkéyains, les Mâlavas et les hôtes du Kâçmire; cette prospérité mobile et fugitive, j'ôterai la vie à ceux, qui te l'ont enlevée, moi, assisté de Balarâma, de Bhîma et d'Arjouna, d'Akroûra, de Gada et de Çâmba, de Pradyoumna, d'Ahouka, du héros Dhrishtadyoumna et du fils de Çiçoupâla. (*De la stance* 1988 *à la stance* 1995.)

» Bientôt j'immolerai dans un combat Douryodhana, et Karna, et Douççâsana, et le fils de Soubala, et tout autre, qui osera combattre avec moi. 1995.

» Toi, grâce à cet exploit, habitant avec tes frères dans Hâstinapoura, en possession de la fortune des enfants de Dhritarâshtra, donne tes lois à cette terre. » 1996.

» Alors, dans cette assemblée de héros, le roi de lui répondre, entendu par tous les héros, Dhrishtadyoumna à leur tête : 1997.

« J'accepte cette parole vraie de ta bouche, Djanârdana ; tu immoleras mes ennemis avec leurs adhérents, guerrier aux longs bras, 1998.

» Mais après la quatorzième année ! Donne de la vérité à mes paroles, Kéçava ; car j'ai promis au milieu des rois cette habitation dans les bois. » 1999.

» Les membres de l'assemblée, Dhrishtadyoumna à leur tête, accèdent à ces paroles de Dharmarâdja ; ils s'empressent d'apaiser la colère de Kéçava par un langage doux, convenable aux circonstances, et disent à la Pântchâlaine consolée aux oreilles du Vasoudévide :

2000—2001.

« Douryodhana, reine, abandonnera la vie sous ta colère ; nous te le promettons dans la vérité : cesse de t'affliger, noble dame. 2002.

» Les loups et les oiseaux riront, en dévorant les chairs de ces hommes, qui ont ri alors qu'ils te virent perdue au jeu. 2003.

» Les vautours et les chacals boiront le sang et traîneront les membres supérieurs de ces gens, par qui tu fus traînée toi-même sur la face de la terre. 2004.

» Tu verras, Pântchâlaine, plus d'une fois, les mem-

bres de ces hommes traînés et mangés par des carnassiers sur le sol de la terre. 2005.

» Cette terre boira le sang des têtes coupées à ceux, par qui tu fus accablée ici de chagrins et par qui tu fus livrée au mépris! » 2006.

» Tels et de sortes diverses étaient les discours, que lui tinrent ces chefs des Bharatides, tous héros impétueux, tous portant les cicatrices des batailles. 2007.

» Tous ces guerriers aux grands chars, environnant Dharmarâdja, viendront sous la conduite du Vasoudévide, une fois expirée la treizième année : 2008.

» Balarâma, Krishna, Dhanandjaya, Pradyoumna et Çâmba, Youyoudhâna et Bhîma, les deux fils de Mâdrî, les fils du roi des Kaîkéyains, les fils du Pântchâlain et le roi de Matsya. 2009.

» Quel homme, s'il aime la vie, affronterait dans un combat tous ces lions à la *vaste* crinière, ces héros du monde, invincibles, magnanimes, avec leurs parents, avec leurs armées? 2010.

» Voici ce que m'a dit au temps du jeu Vidoura : « Si tu vaincs les Pândouides, ce sera, pour sûr, la perte lamentable des Kourouides! On verra naître un grand danger et verser le sang à torrents. » 2011.

» Il en sera ainsi, je pense, comme jadis me l'a assuré la parole de Kshattri. Cette guerre aura lieu, sans aucun doute, suivant la parole des Pândouides, une fois le temps arrivé. » 2012.

L'ÉPISODE DE NALA.

Djanamédjaya dit :

« Quand le magnanime fils de Prithâ s'en fut allé au monde de Çakra pour obtenir des armes, que firent alors Youddhishthira et les autres fils de Pândou ? » 2013.

Vaiçampâyana lui répondit :

Quand le magnanime fils de Prithâ s'en fut allé au monde de Çakra pour obtenir des armes, ses augustes frères et Krishnâ mirent leur habitation dans le Kâmyaka. 2014.

Un jour, accablés de chagrins, les vertueux Bharatides s'assirent à l'écart avec Krishnâ, comme sur un terrain couvert de nouveau gazon. 2015.

Bien affligés, le gosier plein de larmes, ils pleuraient Dhanandjaya. La douleur les avait envahis tous, déplorant son absence. 2016.

Ils étaient désolés de leur chûte du trône et de voir

Digitized by Google

Dhanandjaya séparé d'eux. *En ce moment*, Bhîma aux longs bras tint ce discours à Youddhishthira : 2017.

« Arjouna, cet éminent Bharatide, sur lequel reposent les existences des fils de Pândou, est parti, grand roi, sur ton ordre. 2018.

» Lui mort, les Pântchâlains avec leurs fils, et nous-mêmes, et Sâtyaki, et le Vasoudévide, nous périssons tous : il n'y a là aucun doute. 2019.

» Le vertueux Bibhatsou marche, suivant ton ordre, agitant de nombreuses misères dans sa pensée : est-il rien de plus affligeant? 2020.

» Ce magnanime, sous les bras duquel réfugiés tous, nous regardons les ennemis comme vaincus sur le champ de bataille, et la terre comme déjà conquise ! 2021.

» Cet habile archer, par la puissance duquel, non par la mienne, les Dhritarâshtrides avec le fils de Soubala furent, *pour ainsi dire*, plongés tous dans l'autre monde au milieu de l'assemblée ! 2022.

» Lui, de qui nous avons supporté, défendus par le Vasoudévide et *quoique* forts des bras, la colère soulevée, dont tu étais l'origine ! 2023.

» Bientôt, immolant nos ennemis et Karna le premier, avec l'aide de Krishna, nous règnerions sur toute la terre, conquise par nos bras. 2024.

» Mais accablés par la faute, que ta majesté a commise au jeu, nous, les plus forts des forts, nous sommes tous comme des enfants, dépourvus de toute vigueur ! 2025.

» Veuille bien considérer, grand roi, le devoir du kshatrya ; en effet, le devoir du kshatrya, grand roi, n'est pas d'habiter les bois. 2026.

» Le premier devoir du kshatrya est la défense même

du royaume, ont dit les sages. Roi, qui sais les devoirs du kshatrya, ne détruis pas les routes, qui sont conformes aux devoirs (1). 2027.

» Revenus des bois, après douze années écoulées, sire, nous détruirons les Dhritarâshtrides, aidés par le bras de Djanârdana et le retour du fils de Prithâ! 2028.

» *Mais avant ce temps* j'enverrai lestement dans l'autre monde, grand roi à la grande sagesse, la nombreuse armée des Dhritarâshtrides, monarque des hommes. 2029.

» J'immolerai tous les enfants de Dhritarâsthra, et le fils de Soubala, et Douryodhana, et Karna, et tout autre, qui osera me combattre. 2030.

» *L'ennemi* tué par moi, tu retourneras ensuite dans les forêts; les choses allant ainsi, monarque des hommes, on évitera les fautes. 2031.

» Et, quand nous aurons effacé, auguste majesté, les péchés commis par différents sacrifices, nous monterons, révéré dompteur des ennemis, aux cimes du Swarga.

» Il en sera, sire, de cette manière, si le roi a du jugement, si ta majesté est dévouée au devoir, si elle ne tarde pas à suivre nos *conseils*. 2032—2033.

» On peut tuer méchamment l'homme à la science méchante : telle est la décision. Tuer un méchant avec perfidie n'est pas appelé un crime. 2034.

» C'est ainsi qu'en ont jugé ici dans la matière des devoir ceux, qui savent les devoirs. Le jour et la nuit, auguste majesté, ressemblent à l'année. 2035.

(1) Tous les Dictionnaires, qui citent ce vers en exemple au vers *naç*, portent ici *dharmyân*, qui est une leçon évidemment préférable au mot *dharmân* de notre édition.

» L'oreille n'est jamais, seigneur, frappée ici d'autre chose que des paroles du Véda, et l'année, grand roi, est toute pleine de misère. 2036.

» Si les Védas sont une autorité pour toi, il faut reconnaître un jour en sus de treize années comme le temps révolu; 2037.

» Ce temps d'immoler Douryodhana avec ses parents; mais avant, dompteur des ennemis, il aura mis toute la terre sous sa domination ! Il en est arrivé ainsi, Indra des rois, parce que ta majesté est *trop* l'amie du jeu : voilà, sire, la faute, qui nous a tous précipités dans cette étrange condition ! 2038—2039.

« Je ne vois pas, ainsi pense Douryodhana, un lieu, où cet homme vil, à l'âme méchante, ne puisse savoir par des espions ce que nous y faisons. » 2040.

» Ce prince abject viendra et sa méchanceté nous relèguera tous de nouveau dans cette habitation des bois.

» Si le scélérat peut de quelque façon arriver jusqu'à nous, dès qu'il nous aura vus sortis de cette malheureuse condition, il nous portera de nouveaux défis. 2041-2042.

» Le jeu a succédé au jeu, grand roi, et, provoquée de rechef, ta majesté nous perdra encore par le jeu.

» Cet insensé est habile aux dés, résolu, et tu mettras de nouveau, grand roi, ton habitation dans les bois. 2043—2044.

» Si tu ne veux pas nous rendre misérables, considère, auguste majesté, qu'elle est aujourd'hui notre vie et les devoirs du Véda entièrement. 2045.

» On peut tuer méchamment l'homme à la science méchante. Donne-moi ta permission, et j'irai de toutes mes forces tuer Souyodhana, comme le *feu* déchaîné, qui a le

vent pour cocher, consume une forêt de bois sec. Que ta majesté me commande par un mot seulement! »

2046—2047.

A Bhîma, qui parlait ainsi, le roi Youddhishthira, Yama *incarné*, répondit en ces termes, caressant le Pândouide et le baisant sur la tête : 2048.

« Sans aucun doute, guerrier aux longs bras, tu immoleras Souyodhana, toi et l'archer, qui possède Gândiva, mais quand treize années auront coulé, 2049.

» Parce que le temps, comme tu me l'as dit, seigneur, en sera venu! Je ne puis dire un mensonge, et ce *défaut* n'existe pas en moi. 2050.

» Suspendons jusque-là, fils de Kountî, la méchanceté aux résolutions criminelles. C'est à toi, qu'est réservée la mort de cet inaffrontable Souyodhana et de ses parents! »

Tandis que Youddhishthira, le fils d'Yama, tenait ce langage à Bhîma, arriva le vertueux et grand saint Vrihadaçva. 2051—2052.

Aussitôt que le pieux Dharmarâdja le vit arriver, il honora l'anachorète, qui suivait le sentier du devoir, et lui offrit, suivant les rites, un bassin de caillebotte, de miel et de beurre clarifié. 2053.

Dès que Youddhishthira aux longs bras, assis au-dessous de lui, vit le solitaire assis et délassé, il s'épancha en maintes choses lamentables : 2054.

« Révérend, provoqué à jouer par des joueurs habiles à la science méchante, j'ai perdu au jeu des dés ma fortune et mon royaume. 2055.

» Bon, ignorant la science des dés, mon épouse, qui m'est plus chère que la vie, fut conduite à la salle du jeu par des hommes aux pensées vicieuses. 2056.

Digitized by Google

» Mon partenaire, m'ayant de nouveau gagné au jeu, m'a relégué dans cet épouvantable séjour des bois et m'a imposé d'habiter, revêtu de peaux, dans la grande forêt. 2057.

» J'ai donc placé ma triste habitation dans ces bois, où, plongé au fond de la douleur, j'entends de bien horribles paroles sur le chapitre du jeu des dés. 2058.

» Loin de les oublier dans mon cœur, où elles sont descendues, je pense toute la nuit au langage, que mes amis désolés tiennent sur le jeu et ses conséquences. 2059.

» Je suis comme sans âme, séparé de ce magnanime archer de l'arc Gândîva, qui renferme en lui-même tous les souffles de notre existence. 2060.

» Quand pourrai-je à mon gré voir ici revenu, ayant étudié les armes, ce Bibhatsou au cœur noble, qui est doué de compassion et sait dire des choses aimables?

» Il n'est pas sur la terre un roi plus malheureux que moi! Nulle part, ta sainteté n'en a vu; elle n'en a ouï-dire avant ce jour aucun autre. 2061—2062.

» Il n'existe pas, à mon avis, d'homme plus affligé que moi! »

Vrihadaçva reprit :

« Tu dis, ivre de ta douleur, fils de Pândou, il n'existe nulle part, il n'est pas un homme plus malheureux que moi! Je te raconterai ici, grand roi, si tu veux me prêter l'oreille, un homme, qui fut plus désolé que toi, maître de la terre. » — « Que ta sainteté parle, répondit le roi. 2063—2064.

» Je désire entendre avec étendue *l'histoire de* ce roi tombé dans une telle condition. » Vrihadaçva lui dit alors : « Écoute, sire, d'une oreille attentive avec tes

frère *l'histoire de* ce roi, qui fut plus malheureux que toi, Atchyouta, roi de la terre. Il y avait chez les Nishadhains un monarque appelé Vîraséna. 2065—2066—2067.

» Il avait un fils, nommé Nala, habile dans le juste et l'utile. Poushkara, aidé par la tricherie, gagna ce roi au jeu, nous a dit la renommée. 2068.

» Enseveli dans le chagrin, il mit avec son épouse son habitation dans les bois. Tandis qu'il habitait là dans cette forêt, il ne lui resta jamais ni serviteurs, ni char, ni frères, ni parents ; mais ta majesté, sire, est environnée de héros, tes frères, semblables aux Dieux, et des principaux brahmes, égaux eux-mêmes à Brahma : ne veuille donc pas te désoler. »

Youddhishthira lui répondit : « Je désire entendre avec étendue l'histoire de ce Nala au bien grand cœur : veuille me la raconter, ô le plus éloquent des êtres, qui sont doués de la parole. » 2069—2070—2071.

« Il y eut, dit Vrihadaçva, un roi vigoureux appelé Nala, fils de Vîraséna. Il était beau, doué des vertus, que l'on désire, habile à manier les chevaux. 2072.

» Il se tenait sur le front de tous les rois des enfants de Manou, comme le maître des Dieux, ou tel que le soleil avec sa splendeur. 2073.

» C'était un héros pieux, qui savait le Véda ; il était le souverain des Nishadhains ; il était véridique, grand, à la tête d'une nombreuse armée, mais il aimait les dés. 2074.

» Il était désiré des hommes et des femmes, il était généreux, il tenait comprimés ses organes des sens ; *courageux* défenseur, il était le plus excellent des archers et semblait Manou même rendu visible à la terre. 2075.

» Tel était même chez les Vidarbhains le héros Bhîma

an courage épouvantable, doué de toutes les qualités, aimant les hommes, mais privé de postérité. 2076.

» Il tâchait par les plus grands efforts d'obtenir une lignée, quand il vint chez lui, rejeton de Bharata, un brahmarshi, nommé Damana. 2077.

» Bhîma, qui désirait des enfants et qui savait le devoir, enchanta avec son épouse par les traitements de son hospitalité, Indra des rois, cet anachorète à la grande splendeur. 2078.

» Rendu propice, Damana de lui accorder une grâce, à lui et à son épouse : la plus belle des filles et trois jeunes princes, généreux à la vaste renommée, 2079.

» Doués de toutes les qualités, épouvantables par elles et d'une valeur effrayante : c'était Damayantî, Dama, Dânta et le radieux Damana. 2080.

» Damayantî à la taille gracieuse obtint par sa beauté, sa gâce, sa splendeur et sa renommée une grande célébrité parmi les hommes les plus favorisés. 2081.

» Quand le temps de la jeunesse fut arrivé, on lui fit une parure de suivantes ; et des compagnes s'assirent au-dessous d'elle par centaines, comme autour de Çatchî.

» Là, environnée de ses amies, brillait, telle que l'éclair de la foudre, la charmante fille de Bhîma, ornée de toutes les parures. 2082—2083.

» Cette vierge aux grands yeux était douée, comme Çrî, d'une beauté supérieure ; et nulle part on ne voyait de pareilles formes, ni chez les Yakshas, ni chez les Dieux ;

» Et jamais chez les autres hommes on ne vit une beauté égale, jamais il n'en fut parlé. Remplissant l'âme d'amour, cette aimable enfant était belle pour les Dieux mêmes. 2084—2085.

Digitized by Google

» Le roi Nala, incomparable sur la terre parmi les hommes, semblait par sa beauté lui-même être l'Amour incarné. 2086.

» On se fit un plaisir de louer Nala près d'elle ; on se fit un plaisir de vanter mainte et mainte fois Damayantî auprès du Nishadhain. 2087.

» Ce récit continuel de leurs qualités fit naître l'amour en eux, et ce sentiment, fils de Kountî, ne fit que s'augmenter l'un pour l'autre. 2088.

» Nala ne put alors supporter cet amour dans son cœur ; il vint en secret et s'assit dans un bois, qui était près du gynœcée. 2089.

» Il vit là des cygnes aux parures d'or, qui se promenaient dans le bois : il prit un de ces volatiles. 2090.

» L'hôte des airs dit alors ces paroles à Nala : « Si tu épargnes ma vie, sire, je ferai une chose, qui te serait agréable. 2091.

» Je parlerai si bien de toi, Nishadhain, en présence de Damayantî, qu'elle n'estimera jamais un autre homme que toi. » 2092.

» A ces mots, le prince relâcha l'oiseau. Les cygnes s'envolèrent et se dirigèrent vers les Vidarbhains. 2093.

» Arrivés dans leur ville, les volatiles s'abattirent en présence de Damayantî ; elle vit cette bande d'oiseaux.

» Environnée de ses amies, elle admira ces hôtes de l'air à la beauté merveilleuse ; elle essaya en se hâtant de prendre un de ces oiseaux. 2094—2095.

» Les cygnes de s'envoler partout dans les jardins du sérail , et les jeunes filles de courir ici et là après la gent emplumée. 2096.

» L'oiseau, que poursuivait Damayantî, s'arrêta devant

Digitized by Google

elle, et, prenant une voix humaine, lui tint ce langage :

« Damayantî, il est chez les Nishadhains un roi nommé Nala : il est égal en beauté aux Açvins et n'a pas son pareil chez les hommes. 2097—2098.

» Noble dame, si tu devenais son épouse, ta naissance et ta beauté ne seraient pas sans fruit, vierge à la jolie taille. 2099.

» En effet, nous avons vu des Rakshasas, des Ouragas, des hommes, des Gandharyas et des Dieux ; mais nulle part, avant ce jour, une telle personne ne s'est offerte à nos yeux. 2100.

» Tu es la perle des femmes, Nala est le plus beau des hommes. Qu'on fasse donc une alliance assortie du plus noble avec la plus distinguée. » 2101.

» A ce discours du cygne, monarque des hommes, Damayantî repondit alors : « Parle à Nala de cette manière. »

» Après que l'oiseau eut ainsi conversé avec la jeune fille, il repassa du Vidarbha chez les Nishadains et découvrit tout à Nala. 2102—2103.

» Aussitôt que Damayantî eut entendu ce langage du cygne, son âme, sire, ne conserva plus dès-lors son assiette à l'égard du jeune prince. 2104.

» La vierge devint triste, ensevelie dans ses pensées, maigre, poussant de longs soupirs, et le visage sans couleur.

» Les yeux fixés au ciel, plongée dans la rêverie, décolorée, son œil empreint d'ivresse, l'amour en un moment avait toute pénétré son âme. 2105—2106.

» Elle ne trouvait plus jamais de plaisir dans les aliments, ni sur un siége, ni dans un lit ; elle ne dormait plus, ni la nuit, ni le jour, et pleurait, en répétant : « Hélas ! hélas ! » 2107.

Digitized by Google

» Ses compagnes s'annonçaient par des signes les phases de cette situation. Enfin la troupe de ses amies fit connaître au monarque des hommes, au roi du Vidarbha, quelle était la condition de sa Damayantî. A cette nouvelle, que les compagnes de celle-ci apportaient, le roi Bhîma de penser qu'il s'était passé une bien grande chose à l'égard de sa fille : « Pourquoi, *se demanda-t-il*, ne voit-on pas maintenant ma fille dans son assiette ordinaire? »

2108—2109—2110.

» Le monarque, voyant sa fille parvenue à l'âge de l'adolescence, songea à faire le swayamvara de Damayantî. 2111.

» Le souverain de consulter les rois, et ces guerriers, sire, de lui répondre : « Qu'on proclame le swayamvara ! »

» Tous les princes apprennent ce swayamvara de Damayantî, et les rois accourent chez Bhîma, à son invitation. 2112—2113.

» Ils remplissent la terre du bruit de leurs chevaux, de leurs éléphants, de leurs chars ; tous ils étaient richement ornés, admirables, forts, distingués par des guirlandes et des parures diverses. 2114.

» Bhîma aux longs bras fit à ces princes magnanimes l'accueil, dont ils étaient dignes ; et ils habitèrent là, honorés dans son palais. 2115.

» Dans ce temps, les plus grands saints des Dieux, rishis aux vastes cœurs, parcouraient la terre : ils vinrent d'ici au monde d'Indra. 2116.

» C'étaient Nârada et Parvata à la grande science, aux grands vœux ; ils entrèrent parfaitement honorés dans le palais du roi des Dieux. 2117.

» Maghavat rendit ses hommages aux deux *célestes*

saints; il s'enquit de leur santé inébranlable, et leur demanda si leur inspection était bien répandue en tous lieux.

« La santé de nous deux va bien, souverain des Dieux, lui répondit Nârada; et, dans l'univers entier, fortuné seigneur, tous les rois sont bien portants. » 2118—2119.

» A ces mots de Nârada, le meurtrier du puissant Vritra lui demanda : « Ces rois de la terre, qui savent le devoir, qui abandonnent la vie, qui reçoivent la mort, comme il convient, sans détourner le visage devant les armes; ce monde immortel, comme ma vache Kâmadouh, ne les voit plus aujourd'hui ? 2120—2121.

» Où vont-ils ces héroïques kshatryas ? car je ne vois plus venir ces monarques, mes hôtes chéris ! » 2122.

» A ces paroles de Çakra, Nârada lui répondit : « Écoute de ma bouche, Maghavat, pour quelle raison tu ne vois plus ces rois. 2123.

» Il est au roi du Vidarbha une fille, nommée Damayantî, et qui surpasse en beauté toutes les femmes sur la terre. 2124.

» On va bientôt célébrer le swayamvara de cette princesse. Les rois et les fils de roi se rendent là de toutes parts. 2125.

» Les souverains aspirent à cette perle du monde, et tous, meurtrier du puissant Vritra, ils se disputent avec ardeur sa main. » 2126.

» Tandis qu'il racontait ainsi, les plus grands des Immortels, les gardiens du monde, accompagnés d'Agni, s'approchèrent du roi des Dieux. 2127.

» Ils entendirent la grande parole de Nârada et, transportés à ces mots, ils se dirent : « Allons-y aussi, nous ! » 2128.

Digitized by Google

» Alors, tous avec leur suite, avec leurs chars, ils se rendent chez les Vidarbhains, où affluaient, grand roi, tous les princes de la terre. 2129.

» Quand le roi Nala eut appris cette assemblée des rois, il y vint, l'âme joyeuse, plein de son amour pour Damayantî. 2130.

» Les Dieux, chemin faisant, aperçurent Nala, se tenant sur le sol de la terre dans toute la perfection de sa beauté, comme l'Amour visible, animant un corps. 2131.

» A la vue de ce jeune homme brillant comme le soleil, les gardiens du monde restent hors d'eux-mêmes dans l'admiration de sa beauté parfaite. 2132.

» Les habitants du ciel arrêtent leurs chars au milieu des airs, descendent de la voûte céleste, sire, et disent au Nishadhain : 2133.

« Oh! oh! Nala, roi des Nishadhains, ta majesté est dévouée à la vérité. Fais alliance avec nous, ô le plus grand des hommes, et sois notre messager. 2134.

» Nala de leur promettre en ces termes, Bharatide : « Je le ferai! » et, joignant ses deux mains au front, de leur demander : 2135.

« Qui sont vos excellences? Qui est cette personne, qui me désire pour son messager? Et quelle chose dois-je faire pour vous? Racontez-le-moi exactement. » 2136.

» A ces mots du Nishadhain, Maghavat répondit : « Sache que nous sommes des Immortels et que nous allons pour Damayantî. 2137.

» Je suis Indra; tu vois Yama, Agni et même le souverain des eaux. Celui-ci, prince, est Yama, qui met fin à la vie des hommes. 2138.

» Annonce à Damayantî que nous sommes arrivés; que

les gardiens du monde, Mahéndra et les autres, viennent au palais dans le désir de la voir ; 2139.

» Que les Dieux, Çakra, Agni, Varouna, Yama aspirent à l'honneur d'obtenir sa main; qu'elle choisisse un de ces Immortels pour son époux. » 2140.

» A ces paroles de Çakra, Nala répondit, joignant ses mains au front : « Ne veuillez pas m'envoyer, moi, qui viens pour la même affaire. 2141.

» Comment un homme, qui a de l'amour, peut-il avoir de la puissance sur une femme? Que mes souverains me permettent de leur présenter cette observation à tel point exorbitante. » 2142.

« Je le ferai ! nous as-tu répondu aussitôt que tu nous eus entendus, lui dirent les Dieux. Comment ne voudrais-tu pas le faire maintenant ! Allons! marche, Nishadhaiu, et ne tarde pas. » 2143.

» A ces mots des Immortels, Nala répondit : « Les appartements sont bien gardés; comment pourrai-je entrer? » 2144.

« Je te ferai entrer ! » lui répondit Çakra. « Soit ! » reprit-il; et de s'en aller près de Damayantî. 2145.

» Il vit alors cette noble Vidarbhaine, environnée par la foule de ses amies et toute rayonnante de ses formes et de sa beauté, 2146.

» Avec le corps le plus délicat, une taille svelte, de beaux yeux, effaçant, pour ainsi dire, la splendeur de la lune par son éclat. 2147.

» La vue de cette princesse au charmant sourire augmenta son amour, mais il contint sa passion pour accomplir sa mission dans la vérité. 2148.

» Troublées à la vue du Nishadhain, les illustres dames

se levèrent de leur siége, entraînées par sa beauté. 2149.

» Remplies de joie et pleines d'admiration, elles de louer Nala, de ne pas lui adresser un seul mot, et de l'honorer au fond de leurs âmes. 2150.

« Oh! *se disaient-elles en elles-mêmes*, quelles *superbes* formes! quelle beauté! quelle fermeté est à ce magnanime! Est-il un Dieu? ou bien un Yaksha? Est-ce un Gandharva? » 2151.

« Vaincues par sa beauté, mais retenues par la pudeur, ces nobles dames ne pouvaient articuler un seul mot. 2152.

» Damayantî fut la première, à qui l'étonnement rendit la parole, et, l'admirant, elle dit au héros Nala, qui l'admirait : 2153.

« Qui es-tu, toi, de qui les membres sont tous beaux et qui augmentes mon amour? Es-tu venu ici comme un Dieu? Je désire le savoir de ta bouche, héros sans péché!

» Et comment tu es venu? Et comment je te vois ici? Mes appartements sont bien gardés et les ordres du roi sont terribles! » 2154—2155.

» Nala de répondre à ces mots de la Vidarbhaine : « Sache, noble dame, que je suis Nala et que je viens ici comme l'envoyé des Dieux. 2156.

» Les Immortels Çakra, Agni, Varouna, Yama désirent obtenir ta main; choisis, femme charmante, un de ces Dieux pour ton époux. 2157.

» C'est, grâce à leur puissance, que je suis venu invisible ici : personne ne m'a vu entrer; personne ne m'a donc arrêté. 2158.

» Voilà pourquoi, noble dame, les plus grands Dieux m'ont envoyé : maintenant que tu m'as entendu, charmante vierge, tourne ta volonté suivant ton désir! » 2159.

Digitized by Google

» Celle-ci, ayant fait son adoration aux Dieux, répondit en souriant à Nala : « Aime selon ta foi, sire! Que feraije pour toi? 2160.

» Je ne possède pas une autre richesse que moi-même ; elle est toute à toi, seigneur : place ta bienveillance en pleine confiance. 2161.

» Prince, cette parole, que m'ont dite les cygnes, elle me brûle : c'est à cause de toi, héros, que j'ai fait convoquer les rois. 2162.

» Si tu repousses mon amour, ô toi, qui donnes l'honneur, ton refus me jetera dans le poison, dans les eaux, dans le feu, dans la prison. » 2163.

» Nala répondit à ces mots de la Vidarbhaine : « Comment désires-tu un homme, toi, que les Dieux environnent de leurs vœux : 2164.

» Ces magnanimes seigneurs, les créateurs du monde! Moi, qui n'égale pas la poussière de leurs pieds! Que ton âme se tourne vers eux. 2165.

» Car le mortel, s'il fait une chose, qui déplaise aux Dieux, court au-devant de la mort. Sauve-moi, vierge, de qui le corps est charmant; place ton choix sur les plus grands des Dieux. 2166.

» Unis-toi aux Dieux, et jouis de vêtements immaculés, des plus belles parures, de guirlandes célestes et variées. 2167.

» Qui ne choisirait pour son époux, cet Agni, le souverain des êtres, qui, ayant saisi la terre entièrement, doit un jour la dévorer à nouveau? 2168.

» Qui ne choisirait pour son époux cet Yama, qui retient la foule des êtres dans le devoir par la crainte de son châtiment? 2169.

» Qui ne choisirait pour son époux ce vertueux, ce magnanime, ce grand roi des Dieux, le fléau des Dânavas et des Daityas? 2170.

» Si tu fixes la pensée de ton âme sur Varouna, prends-le sans balancer pour ton époux; écoute ces paroles amies des gardiens du monde. » 2171.

» Ce langage du Nishadhain entendu, Damayantî de lui répondre, ses yeux inondés par l'eau, que produit la douleur : 2172.

« Je commence par adresser mon adoration à tous les Dieux et je te choisis ensuite pour mon époux, roi de la terre; je te le dis avec vérité. » 2173.

» Le roi dit alors à la vierge, tremblante et ses mains jointes : « Je suis venu en qualité de messager, princesse; agis de cette manière, noble dame. 2174.

» En effet, moi, qui ai entendu les Dieux de mes oreilles, comment puis-je, après avoir commencé cette affaire pour les autres, la tourner à mon intérêt particulier? 2175.

» Voilà quel est le devoir, mais ce sera aussi mon intérêt propre; agis de cette manière, noble dame, et je servirai ainsi mon intérêt particulier. » 2176.

» Ensuite Damayantî, au candide sourire, prononçant avec lenteur ces mots troublés par ses larmes, répondit au roi Nala : 2177.

« J'aperçois un moyen, qui ne te met pas en risque de périr, et, grâce auquel, on n'aura à te reprocher aucune faute. 2178.

» Toi, monarque des hommes, et les Dieux, Indra à leur tête, venez tous de compagnie au lieu, où sera célébré mon swayamvara. 2179.

» Là, souverain des hommes, en présence des gar-

Digitized by Google

diens du monde, je te choisirai pour mon époux; et de cette manière, tigre des hommes, il ne peut y avoir aucune faute *de ta part.* » 2180.

» C'est en ces termes que la Vidarbhaine, seigneur, parla au roi Nala, qui s'en retourna avec ces paroles au lieu, où attendaient les Dieux rassemblés. 2181.

» Les grands souverains, gardiens du monde, le virent ainsi revenir. A peine l'ont-ils vu qu'ils l'interrogent sur toute l'aventure : 2182.

« As-tu vu, sire, Damayantî au candide sourire ? Qu'a-t-elle dit? Veuille bien le répéter devant nous tous, roi sans péché! » 2183.

Nala répondit :

« Après que vos divinités m'eurent donné leurs instructions, je suis entré dans le palais de Damayantî à la bien grande porte, environnée de vieillards, le bâton à la main. 2184.

» Personne, grâce à votre puissance, ne me vit entrer là, si ce n'est la fille du roi. 2185.

» J'ai vu ses compagnes et elles me virent; et toutes, souverains des Dieux, elles furent saisies d'étonnement à ma vue. 2186.

» Tandis que je lui dépeignais vos majestés, ô les plus grands des Souras, la vierge au charmant visage, éprise d'amour, m'a choisi pour son époux. 2187.

» Et la jeune enfant m'a dit : « Que ces Dieux réunis viennent avec toi au lieu, tigre des hommes, où sera célébré mon swayamvara. 2188.

» Là, en leur présence même, je te choisirai, Nishadhain, pour mon époux, et, de cette manière, il n'y aura, guerrier aux longs bras, aucune faute de ta part. » 2189.

» La chose est exactement comme je vous l'ai racontée. Que vos majestés, souverains des Tridaças, décident ce qui reste à faire. » 2190.

» Ensuite, un temps heureux étant arrivé, dans un jour lunaire favorable et dans un moment propice, le roi Bhîma offrit aux gardiens du monde un sacrifice pour son swayamvara. 2191.

» A cette nouvelle, tous les princes de la terre, consumés d'amour, arrivent à la hâte, désireux d'obtenir la main de Damayantî. 2192.

» Les rois, tels que de grands lions sur une montagne, entrent dans l'amphithéâtre, sur lequel s'ouvre une porte arcadée, brillante de colonnes d'or. 2193.

» Là, tous les souverains de la terre, portant des guirlandes parfumées et des pendeloques de pierreries étincelantes, s'asseoient sur différents siéges. 2194.

» C'était une assemblée de rois aussi pure que Bhogavatî, *la ville* des Nâgas : elle était remplie de monarques, comme une caverne de la montagne est pleine de tigres.

» On voyait là des bras potelés, semblables à des massues, aussi délicats par la forme que par la couleur, et que *les doigts* rendaient pareils à des serpents aux cinq têtes. 2195—2196.

» Tels que les constellations dans le ciel, ainsi brillaient les visages des rois par de beaux cheveux annelés, des sourcils *arqués*, des yeux *charmants* et des nés *bien faits*. 2197.

» Enfin, Damayantî à la séduisante figure entra dans l'assemblée, ravissant par son éclat les yeux et les âmes des rois. 2198.

» Sur quelque membre d'elle que tombât la vue de ces

magnanimes, elle y demeurait attachée, et leur regard ne pouvait plus s'en aller *autre part*. 2199.

» Tandis qu'on proclamait les noms des rois, ne voilà-t-il pas, Bharatide, que la fille de Bhîma voit cinq hommes absolument identiques par les formes. 2200.

» Quand elle vit les cinq personnes se tenir toutes devant elle avec des corps, qui n'offraient aucune différence, la Vidarbhaine dans l'incertitude ne put reconnaître le roi Nala. 2201.

» Qui que ce fut d'entre eux qu'elle regardât, elle croyait voir le prince Nala, et la noble dame songeuse se mit à penser en elle-même : 2202.

« Comment distinguerai-je ici les Dieux? Et comment saurai-je que c'est le roi Nala? » Pendant que la Vidarbhaine roulait ces pensées dans une profonde douleur, elle se rappela les signes, qui sont propres aux Dieux et dont elle avait ouï parler : « Je ne vois dans aucun d'eux, *se dit-elle*, ces caractères, qui appartiennent aux Dieux posés à terre et que m'ont racontés les vieillards. » Elle agita cette idée mainte et mainte fois dans son esprit et se fixa enfin sur une résolution. 2203—2204—2205.

» Elle pensa que le moment était arrivé de recourir à la protection des Dieux, et elle adressa une adoration à ces Dieux dans sa conscience et dans ses paroles. 2206.

» Elle réunit au front les deux paumes de ses mains, et, tremblante, elle tint ce langage aux Immortels : « C'est sur la parole des cygnes que j'ai choisi le Nishadhain pour mon époux. Que les Dieux me le fassent connaître avec certitude, afin que je ne l'offense, ni de pensée, ni de parole! 2207—2208.

» Que les Dieux me le fassent connaître avec certitude,

puisque ce monarque est l'époux même, que les Dieux m'ont réservé! 2209.

» Que les Dieux me le fassent connaître avec certitude, puisque j'ai commencé ce vœu dans l'amour de Nala. 2210.

» Que les Dieux me le fassent connaître avec certitude, et que les grands souverains, gardiens du monde, rentrent chacun dans sa forme, afin que je puisse reconnaître le roi à la renommée pure! »

» A peine eurent-ils entendu cette plainte touchante de Damayantî, cette résolution suprême, cet attachement sincère au Nishadhain, cette âme aux pensées immaculées, cet amour et ce dévouement à Nala; les Dieux montrèrent, comme elle avait demandé, leur puissance à porter les caractères, *qui sont propres aux Immortels*, et alors elle vit ces Dieux sans sueur, les yeux immobiles, 2211—2212—2213—2214.

» Se tenant sans toucher la terre, parés d'habits sans poussière et de guirlandes inflétrissables, tandis que le Nishadhain fut révélé par le clignement des yeux, la terre, qu'il touchait, la sueur et la poussière, dont il était imprégné, et ses guirlandes fanées.

» Quand la fille de Bhîma vit clairement les Dieux et le monarque à la renommée pure, elle choisit légalement, fils de Bharata et de Pândou, le Nishadhain pour son époux. La jeune fille aux grands yeux le toucha, pleine de pudeur, à l'extrémité de son vêtement, elle posa sur ses épaules une guirlande d'une beauté supérieure, et le choix de la vierge royale fut ainsi déclaré. 2215-2216-2217-2218.

» Tout à coup s'éleva un bruit de : « Hâ! hâ! » jeté par les rois. Les Dieux et les rishis de crier alors : « Bien! bien! »

» Ces clameurs venaient de personnes étonnées, qui cé-

lébraient le roi Nala; mais ce prince, fils de Vîraséna, rassura Damayantî, à la jolie taille, et d'une âme joyeuse : « Sache, noble vierge, que je ferai toujours mon plaisir, moi, ton époux, d'obéir à ta voix, parce que tu n'as pas craint d'aimer un homme en présence des Dieux. Aussi long-temps que les souffles de l'existence resteront en moi, fille au candide sourire, aussi long-temps je vivrai en toi; je te le dis en vérité. » C'est ainsi que, les mains jointes au front, il honora Damayantî de ces paroles.

2219—2220—2221—2222—2223.

» Pleins d'une joie mutuelle, ils se mirent alors sous la protection de ces Dieux, qu'ils avaient pu voir, Agni à leur tête. 2224.

» Aussitôt que la fille de Bhîma eut choisi le Nishadhain, tous les gardiens du monde à la grande puissance d'accorder, l'âme joyeuse, huit grâces à Nala. 2225.

» L'époux de Çatchî content, Çakra lui donna de le voir manifestement au milieu des sacrifices avec la voie suprême et fortunée. 2226.

» Agni, qui mange l'offrande, lui accorda l'amour partout, où le Nishadhain pouvait le désirer, et les mondes, qui ont par eux-mêmes la lumière. 2227.

» Yama lui départit la nourriture, le breuvage, la fermeté dans le devoir; le Dieu des eaux lui donna de commander aux ondes en tous lieux, où il en serait besoin.

» Tous, ils offrent à ce beau couple des guirlandes riches d'une exquise odeur; et, quand ils eurent comblé les époux de ces grâces, les Dieux reprirent le chemin du ciel.

» Les rois, apprenant avec admiration le mariage de Nala et de Damayantî, s'en retournèrent joyeux comme ils étaient venus. 2228—2229—2230.

Digitized by Google

» Ces Indras des rois partis, Bhîma au grand cœur fit célébrer satisfait cet hymen de Nala avec Damayantî. 2231.

» Quand il eut habité là aussi long-temps qu'il y trouva du plaisir, le Nishadhain, le meilleur des hommes, ayant pris congé de Bhîma, s'en revint à sa ville. 2232.

» Le monarque, à la renommée pure, qui avait obtenu la perle des femmes, goûta la volupté avec elle, sire, comme le meurtrier du puissant Vritra avec Çatchî. 2233.

» Infiniment heureux et resplendissant comme le soleil, ce roi héroïque se conciliait l'amour de ses sujets, qu'il défendait avec justice. 2234.

» Ce roi sage célébra un açvamédha, comme Nahousha, fils d'Yayâti, et différents autres sacrifices, riches des honoraires convenables. 2235.

» Semblable à un Immortel, Nala passait le temps avec Damayantî en des bois charmants et de ravissants bocages.

» Ce magnanime engendra au sein de son épouse un fils, appelé Indraséna, et une fille, qui fut également nommée Indraséná. 2236—2237.

» Ainsi, partageant sa vie entre les sacrifices et la volupté, ce monarque des hommes gouvernait la terre, pleine de richesses. 2238.

» Quand la fille de Bhîma eut fait choix du Nishadhain, les Dieux rencontrèrent, chemin faisant, *les âges* Dwâpara et Kali, qui marchaient de compagnie. 2239.

» A cette vue le meurtrier du puissant Vritra, Çakra dit à Kali : « Dis-moi, Kali ! Où vas-tu ainsi, accompagné de Dwâpara (1). » 2240.

(1) Le troisième et le quatrième âges personnifiés du monde, ou le siècle d'airain et le siècle de fer.

« Nous allons au swayamvara de Damayantî ! lui répondit Kali : je la choisirai pour mon épouse ; mon âme a son penchant vers elle. » 2241.

« Le swayamvara est fini ! reprit Çakra en riant ; elle a choisi devant nous le roi Nala pour son époux. » 2242.

» Ces paroles de Çakra allument la colère de Kali ; il salue tous les Dieux et leur tient ce langage : 2243.

« Parce qu'elle a choisi un homme pour son époux au milieu des Immortels, il faut tirer d'elle un grand et juste châtiment. » 2244.

» A Kali, qui parlait ainsi, les Dieux répondent : « C'est de notre agrément, que Damayantî a mis son choix sur Nala. 2245.

» Quelle femme ne l'eut arrêté sur le prince Nala ? Il est doué de toutes les vertus, il sait tous les devoirs et marche dans son vœu, comme il convient. 2246.

» Il a lu entièrement les quatre Védas, les cinq Légendes, et rassasie continuellement les Dieux, suivant les rites, de sacrifices dans son palais ; 2247.

» Lui, qui fait son plaisir de l'innocence ; lui, de qui les paroles sont vraies, qui est ferme dans ses vœux ; ce tigre des hommes, ce prince égal aux gardiens du monde, en qui la vérité, la science, la pureté, la constance, la compression des sens, la pénitence et la placidité ont leurs solides assises ! Qui aimerait, Kali, à maudire Nala, qui est d'une telle beauté ? 2248—2249.

» L'insensé, qui trouverait du plaisir Kali, à maudire Nala, qui est doué de telles vertus, se maudirait lui-même ; il se donnerait la mort de sa propre main ! 2250.

» Il se plongerait dans le Naraka malheureux, ce grand lac sans fond ! » Après ces mots adressés à Kali et Dwâ-

para, les Dieux reprirent le chemin du ciel. 2251.

» Ceux-ci étant partis, Kali dit à son compagnon : « Je ne puis comprimer ma colère, Dwâpara ! j'entrerai dans Nala ! 2252.

» Je vais aller pour sa ruine ; il ne jouira plus du royaume avec la fille de Bhîma ! Toi, entre dans les dés et veuille bien faire alliance avec moi. » 2253.

» Aussitôt cet arrangement conclu avec son compagnon, Kali de se transporter aux lieux, où était le roi Nishadhain. 2254.

» Toujours aux aguets pour saisir l'occasion, qu'il désirait, Kali demeura long-temps chez les Nishadhains : il la trouva enfin dans la douzième année. 2255.

» Le Nishadhain, ayant lâché son urine, fut touché par elle et resta ainsi jusqu'au crépuscule du soir. Il oublia de purifier ses deux pieds et Kali *en profita pour* entrer dans lui. 2256.

» Il n'était pas loin de Poushkara, quand il entra dans Nala ; il s'en alla vers lui et dit : « Viens ! joue avec Nala ! 2257.

» Aidé par moi, tu vaincras certainement le roi Nala au jeu des dés. Règne sur les Nishadhains, quand tu auras gagné au roi Nala son royaume. » 2258.

» A ces mots de Kali, Poushkara de s'avancer vers Nala ; et Kali, sous la forme d'un veau, *né* d'une vache, se tint aux côtés de Poushkara. 2259.

» Ce vainqueur des héros ennemis s'approcha du héros Nala, et, soufflé par le veau, il dit mainte et mainte fois à son frère : « Jouons ! » 2260.

» Le monarque au grand cœur ne put supporter ce

défi et, comme la Vidarbhaine regardait, il pensa que c'était l'instant de jouer son or brut, travaillé et monnayé, ses chars, ses attelages, ses vêtemens ; et, possédé par Kali, Nala fut alors vaincu au jeu. 2261—2262.

» Aucun de ses amis n'endura ce jeu sans ivresse, mais aucun ne fut capable d'arrêter dans son jeu ce dompteur des ennemis. 2263.

» Alors tous les habitants de la ville, Bharatide, vinren avec les ministres pour voir le roi et mettre obstacle à sa démence. 2264.

» Son cocher s'avance vers Damayanti et lui annonce : « Voici le peuple de la ville, reine, qui se tient à la porte, amené par une affaire. 2265.

» Que l'on fasse connaître au monarque Nishadhain que les sept parties intégrantes de l'administration royale sont toutes ici, ne pouvant supporter le malheur d'un roi, qui sait voir les choses du devoir. » 2266.

» A la suite de cet incident, la fille de Bhîma, déchirée par le chagrin, l'âme battue par la douleur, dit ces mots au Nishadhain d'une voix attendrie par ses larmes : 2267.

« Sire, le peuple de cette ville, désirant te voir, attend à la porte, accompagné des ministres et honoré par tous ceux, qui sont dévoués au roi. 2268.

» Que ta majesté daigne se montrer à ses yeux ! » Elle répéta ces mots deux et plusieurs fois. Mais le roi, sous l'empire de Kali ne répondit pas une seule parole à la reine dans un tel état, gémissante, avec les angles rouges des yeux. Enfin les ministres et les habitants eux-mêmes de la cité, disant : « On ne le voit pas ! » pleins de pudeur, mais accablés de chagrin, firent invasion dans les

appartements. *Que dirai-je*, Youddhishthira? Le jeu de Nala et de Poushkara dura plusieurs mois, *au bout desquels* le monarque à la renommée pure fut entièrement vaincu. 2269—2270—2271.

» Quand Damayantî, hors d'elle-même, vit ce roi Pounyaçloka, que le jeu avait rendu comme fou, tenir des propos insensés, la fille de Bhîma, pénétrée de crainte et de tristesse, chercha dans sa pensée ce qui était à faire au sujet d'un prince aussi grand. 2272—2273.

» Elle, soupçonnant qu'il y avait là une faute, désirant faire une chose agréable et voyant Nala, dépouillé de tout son avoir, elle *avait* dit ces paroles à Vrihadsénâ, sa suivante et sa nourrice, bonne, dévouée, habile en toutes les choses, parlant bien et d'une renommée supérieure : 2274—2275.

« Va, Vrihadsénâ; fais venir les ministres à l'ordre de Nala, et demande-leur ce qu'on a apporté de richesses et ce qu'il reste de fortune. » 2276.

» Tous les ministres, ayant connu l'ordre du roi, se dirent : « Maintenant, c'est notre destin, qui va s'agiter ! » Et, cela dit, ils se rendirent où était Nala. 2277.

» Toutes les parties intégrantes de l'administration royale revinrent de nouveau; la fille de Bhîma les annonça, mais le roi n'en tint compte. 2278.

» Quand elle vit que son époux ne donnait aucune attention à ses paroles, Damayantî rentra, pleine de confusion, dans ses appartements. 2279.

» Comme elle avait vu Pounyaçloka, ses yeux constamment fixés sur les dés et Nala perdre toute sa fortune, elle adressa de nouveau ces paroles à sa nourrice : 2280.

« Va de rechef auprès de Vârshnéya, d'après l'ordre de

Nala; amène ici le cocher, Vrihadsénâ; il s'agit d'une grande affaire. » 2281.

» Aussitôt qu'elle eut ouï ces paroles de Damayantî, Vrihadsénâ d'amener Vârshnéya et les hommes attachés au service du roi. 2282.

» Alors caressant Vârshnéya d'une voix douce, l'irréprochable fille de Bhîma, qui savait le temps et le lieu, dit au cocher que le moment était arrivé: 2283.

« Tu connais le roi, car il a toujours usé de toi convenablement; veuille donc lui rendre service dans le péril, où il se trouve. 2284.

» A chaque défaite, que le monarque éprouve de Poushkara, sa passion pour le jeu en reçoit une ardeur nouvelle.

» A chaque fois que tombent les dés de Poushkara, à chaque fois ces dés marquent leur inimitié contre Nala, qui obéit à la volonté *de son rival.* 2285—2286.

» Il n'écoute convenablement les paroles, ni de ses amis, ni de ses parents; et, fasciné, il ne tient aucun compte de mon langage même. 2287.

» Il n'y a rien là, sans doute, à mon avis, qui soit la faute du magnanime Nishadhaiu, puisque le roi ne fait nul cas de mes paroles mêmes. 2288.

» J'ai donc recours à toi, cocher; accomplis mon ordre; car mon affection ne peut luire nulle part, elle va même s'éteindre. 2289.

» Attelle au char de Nala ses coursiers chéris, aussi rapides que la pensée : fais monter dans le char ce couple d'enfants, et veuille bien les conduire à Kountîna. 2290.

» Une fois remis à mes parents ces deux enfants, ce char et ces chevaux, habite là à ton gré, ou vas autre part. »

» Vârshnéya, le cocher de Nala, rapporta, sans rien

omettre ces paroles de Damayantî au milieu des ministres du roi, suivant leur éminence; 2291—2292.

» Puis, il prit une résolution de concert avec eux, reçut congé, fit monter les deux enfants, seigneur, et partit avec cet attelage pour la cité des Vidarbhains. 2293.

» Quand il eut déposé le meilleur des chars, les coursiers, le jeune Indraséna et la jeune fille appelée du même nom, le cocher dit adieu au roi Bhîma, et, désolé, gémissant, il retourna vers le roi Nala en passant par la ville d'Ayodhyâ. 2294—2295.

» Là, il s'avança, plein de douleur, vers le prince, qui gouvernait ces contrées, et mit son habileté à conduire les chars aux gages du monarque Ritouparna. 2296.

» Après le départ de Vârshnéya, Pounyaçloka, continuant à jouer, perdit avec Poushkara son royaume et toute espèce de biens, qu'il possédât. 2297.

» Poushkara dit en riant, sire, à Nala, qui avait déjà perdu son royaume : « Poursuivons le jeu! Quel autre enjeu te reste-t-il encore? 2298.

» Je t'ai gagné tout, excepté Damayantî seule... Eh bien! si tu m'en crois, fais ton enjeu avec Damayantî! »

» A ces paroles, le cœur de Pounyaçloka fut comme déchiré par la colère, et il ne lui répondit pas un seul mot. 2299—2300.

» Aussitôt qu'il eut ouï Poushkara, l'illustre Nala, plein d'un profond ressentiment, abandonna les parures de tous ses membres. 2301.

» Vêtu d'un seul habit, à peine couvert, mettant le comble au chagrin de ses amis, le roi sortit, laissant derrière lui son éminente prospérité. 2302.

» Damayantî, habillée d'un seul vêtement, le suivit dans

sa marche : le Nishadhain habita avec elle trois nuits hors de la ville. 2303.

» Poushkara fit proclamer dans la ville, grand roi : « Quiconque gardera à Nala la fidélité due au roi, je l'enverrai à la mort ! » 2304.

» Les citoyens, effrayés par ce langage et la haine de Poushkara, ne rendirent, Youddhishthira, aucun honneur au banni. 2305.

» Le roi, digne d'honneur, mais non honoré, demeura ainsi trois nuits près de la ville, habitant des lieux humides. 2306.

» L'infortuné resta là, accablé par la faim, arrachant des racines ou des fruits, et Damayanti le suivait. 2307.

» Nala, que la famine tourmentait beaucoup, vit dans un jour lunaire certains oiseaux, dont les ailes ressemblaient à l'or. 2308.

» Le roi vigoureux des Nishadhains de penser alors : « Voici une nourriture, qui s'offre maintenant à moi : ce me sera une richesse ! » 2309.

» Il jeta sur eux son vêtement inférieur ; mais tous les oiseaux de s'envoler, emportant son habit. 2310.

» Les volatiles, prenant l'essor, font tomber ces paroles sur Nala, placé sur la terre, confus, baissant la tête et voyant son habit s'enfuir dans l'espace : 2311.

» Nous sommes les dés, et nous sommes venus, insensé, pour t'enlever ton vêtement ; nous n'étions pas satisfaits de te voir partir avec un habit ! » 2312.

» Voyant les dés venus près de lui, sire, et se voyant lui-même sans vêtement, Pounyaçloka dit alors ces mots à Damayanti : 2313.

« La colère de ces dés m'a précipité du trône ; malheu-

reux, poursuivi par la faim, je ne puis trouver ma subsistance, irréprochable dame. 2314.

» Les Nishadhains à cause d'eux me refusent tout bon traitement; enfin, devenus oiseaux, femme timide, ils emportent mon vêtement. 2315.

» Tombé dans ces difficultés extrêmes, désolé, l'âme perdue, écoute cette bonne parole de moi, ton époux!

» Ces chemins nombreux se rendent tous dans la région méridionale, après qu'on a dépassé Avantî et le mont Rikshavat : voici le grand mont Vindhya et le *fleuve* Payoshnî, qui coule vers la mer. Ces hermitages des grands rishis sont doués avec abondance de fruits et de racines. 2316—2317—2318.

» Voici la route des Vidarbhains, celle-ci mène dans le Koçala : au-delà, ce pays a la région méridionale à sa droite. » 2319.

» Le roi Nala dit avec intention plus d'une fois ces paroles à Damayantî, indiquant avec tristesse, Bharatide, les lieux à cette fille de Bhîma. 2320.

» Ensuite, d'une voix attendrie par ses larmes, Damayantî, déchirée par la douleur, tint au Nishadhaïn ce langage touchant : 2321.

« Mon cœur se trouble, mes membres s'affaissent entièrement, prince, à chaque fois que je pense à ton dessein. 2322.

» Comment, t'ayant délaissé sans habit, dépouillé de tes richesses, privé de ton royaume, m'en irais-je dans la forêt solitaire? 2323.

» Si je pouvais, grand roi, dans ce bois effroyable, éteindre la peine de tes fatigues, de tes soucis, de tes tourments par la faim, l'habiter me serait un plaisir! 2324.

Digitized by Google

» Il n'existe dans toutes les douleurs aucun remède, que les médecins estiment égaler une épouse; je te le dis en vérité. » 2325.

» Nala répondit :

« Il en est ainsi que tu dis; il n'est rien d'égal à une épouse, Damayanti à la taille gracieuse; elle est l'amie, le consolateur de l'homme dans les chagrins. 2326.

» Je n'ai pas envie de t'abandonner. Non! Pourquoi le crains-tu, femme timide? Je pourrais m'abandonner moi-même, irréprochable dame, mais toi, jamais! » 2327.

« Si tu ne veux pas m'abandonner ici, auguste majesté, reprit Damayanti, pourquoi donc alors m'indiques-tu le chemin du Vidarbha? 2328.

» Tu ne désires pas me délaisser, roi des hommes; je le sais; mais les déchirements de ton âme te forceront à m'abandonner, souverain de la terre. 2329.

» En effet, tu m'indiques à chaque instant ma route, ô le plus grand des hommes, et, par là, tu augmentes mon chagrin, toi, qui ressembles à un Immortel. 2330.

» Si tu as résolu de chercher un asile chez mes parents, allons de compagnie au Vidarbha, si telle est ta pensée.

» Le roi des Vidarbhains te rendra les déférences, qui te sont dues, ô toi, qui donnes l'honneur ; et, vénéré par lui, tu goûteras le plaisir dans notre palais. » 2331-2332.

« De même que le royaume est à ton père, lui répondit Nala, de même il serait à moi, je n'en doute pas; mais je n'irai jamais là dans le malheur, dont je suis atteint. 2333.

» Comment, précipité de mes grandeurs, irais-je, pour augmenter ta douleur, dans ces lieux, où je suis allé, plein de l'abondance en toutes choses pour augmenter ta joie? » 2334.

» Ainsi parlant mainte et mainte fois à Damayantî, le roi Nala de flatter la noble dame, qui *bientôt allait* se couvrir avec la moitié d'un vêtement. 2335.

» Ces infortunés, n'ayant à eux deux qu'un seul habit, s'avançaient çà et là, tourmentés par la faim et la soif; enfin, ils arrivèrent à une certaine maison. 2336.

Parvenu là, accompagné de la Vidarhhaine, le souverain des Nishadhains s'affaissa sur le sol de la terre. 2337.

» *Manquant même* d'un habit, dénué de ceinture, couvert de poussière et plein de souillures, il s'endormit de fatigue sur la terre avec Damayantî. 2338.

» La noble et chaste dame, bien délicate, accablée sous le poids de sa douleur, fut bientôt enlevée par le sommeil. 2339.

» Mais, tandis que Damayantî dormait, le roi Nala, la pensée et l'âme broyées par le chagrin, ne put, souverain des hommes, goûter le sommeil comme devant. 2340.

Il promena sa pensée sur les choses, dont il fut témoin, la perte de son royaume, la désertion complète de ses amis et sa chûte dans une forêt : 2341.

« Que peut-il m'arriver après cela ? Que peut-il me survenir après de telles infortunes? Ne vaut-il pas mieux mourir qu'être abandonné des hommes? 2342.

» C'est l'extrême attachement de cette femme pour moi, qui l'a fait tomber dans la peine à cause de Nala; mais, si elle se trouvait séparée de moi, elle s'en irait sans doute chez ses parents. 2343.

» Cette chaste épouse obtiendra le malheur avec moi, sans aucun doute; mais, si je l'abandonne, il y a doute; elle trouvera le bonheur quelque part. » 2344.

» Il s'arrêta à différentes résolutions, il roula cette idée

Digitized by Google

mainte fois dans son esprit, et le monarque des hommes pensa que le plus sûr moyen était l'abandon de Damayantî : 2345.

« Sa splendeur ne rend-elle pas impossible à tous gens quelconques d'insulter dans sa route cette femme illustre, vertueuse, fidèle à son époux, et qui m'est *si* dévouée! »

» Ce fut à cette idée que s'arrêta alors son esprit, et, poussé par l'âme méchante de Kali à l'abandon de son épouse, il s'abstint de *réveiller* Damayantî. 2346—2347.

» Songeant qu'il était sans habillement, et qu'elle n'avait elle-même qu'un seul habit, le roi en vint à la pensée de lui couper la moitié de son vêtement. 2348.

« Comment lui couperai-je sa robe? se demanda-t-il; et comment ne réveillerai-je pas mon épouse? » Dans cette préoccupation, le roi Nala de parcourir la maison. 2349.

»Tandis qu'il errait ici et là, Bharatide, Nala dans un endroit de cette maison, tomba sur un excellent cimeterre sans fourreau. 2350.

» Le fléau des ennemis, grâce à l'arme, coupa sa robe, rejeta l'instrument, et, délaissant la Vidarbhaine endormie, s'enfuit l'âme égarée (1). 2351.

» Ensuite, ayant repris du cœur, le roi des Nishadhains, étant revenu à la maison, se mit à soupirer ces mots alors qu'il vit Damayantî : 2352.

« Mon épouse, que n'avaient pu voir avant, ni le vent, ni le soleil, la voilà donc, qui dort maintenant sur la terre au milieu de cette maison comme une femme sans appui!

(1) Bopp cite ce vers en exemple dans son Dictionnaire avec une variante : *gatatchétasaṁ*, se rapportant à Nala, qui nous semble préférable à la leçon de notre édition : *gatachétandn*, qui se rapporte à Damayantî, *endormie et la conscience éteinte*.

Digitized by Google

» Cette dame au charmant sourire, que recouvre la moitié d'un habit coupé, comment va-t-elle se réveiller, telle qu'une insensée? 2353—2354.

» Comment, délaissée par moi, cette ravissante fille de Bhîma ira-t-elle seule dans ces bois terribles, fréquentés des serpents et des carnassiers. 2355.

» Que les Adityas, les Vasous, les Roudras, les deux Açwins avec la troupe des vents te défendent, vertueuse dame; tu es environnée par le devoir. » 2356.

» Après qu'il eut parlé ainsi à son épouse chérie d'une beauté incomparable sur la terre, ce prince, à qui Kali avait dérobé la raison, partit à la hâte. 2357.

» Le roi Nala s'en allait et il revenait à chaque fois vers la maison, entraîné par Kali et ramené par la tendresse.

» Son cœur dans son désespoir était, pour ainsi dire, partagé en deux : tel que, sur une balançoire, mainte fois il s'éloignait de la maison et mainte fois il se rapprochait d'elle. 2358—2359.

» Entraîné par Kali, Nala courut avec égarement, abandonnant son épouse endormie, et soupirant beaucoup de choses touchantes. 2360.

» L'âme perdue, touché par Kali, roulant mainte et mainte pensée dans son esprit, le prince marchait affligé, désertant son épouse, comme une éléphante délaissée dans la forêt solitaire. 2361.

» Après le départ de Nala, sire, Damayantî à la taille charmante, de qui la fatigue était dissipée, se réveilla; effrayée *de se trouver seule* dans ces bois déserts. 2362.

» Ne voyant pas son époux, saisie de chagrin et de douleur, épouvantée, elle se mit à appeler le Nishadhain à haute voix, en criant : « Grand roi ! » 2363.

« Oh là! mon protecteur!.... oh là! grand roi!.... oh là, mon maître!.... Pourquoi m'abandonnes-tu! Hélas! je suis morte! je suis perdue! L'épouvante me saisit dans cette forêt solitaire. 2364.

» Ne sais-tu pas le devoir, grand roi? Ne dis-tu pas la vérité? Comment, après que tu m'as parlé ainsi, au nom de la vérité, m'as-tu quittée endormie au milieu de ces bois?

» Comment as-tu pu t'en aller, abandonnant une épouse fidèle, polie, innocente surtout, et qui est la victime d'un ennemi? 2365—2366.

» Tu peux accomplir ici convenablement en moi, souverain des hommes, ces paroles, que jadis tu as dites en présence des gardiens du monde. 2367.

» La mort n'a pas été disposée à propos, sire, pour les mortels, puisque moi, ton amie, délaissée par toi, je vis encore, ne fût-ce qu'un seul instant. 2368.

» Une telle moquerie est-elle convenable ici, taureau des hommes? J'ai peur! Regarde-moi, ô le plus inaffrontable des souverains! 2369.

» On te voit!.... on te voit!.... c'est toi, que l'on voit derrière ces arbrisseaux, Nishadhain, où tu te caches!.... Pourquoi ne me réponds-tu pas? 2370.

» C'est une chose cruelle, Indra des rois, que tu ne me rassures pas, hélas! moi gémissante, qui suis venue ici, prince, suivant tes pas dans ce désert. 2371.

« Ce n'est pas moi, que je plains, ni rien autre chose; mais comment vivras-tu seul? » Voilà ce que je me dis; et c'est sur toi que je pleure. 2372.

» Comment, sire, brûlé par la soif, pressé de la faim, accablé de fatigue, seras-tu ce soir, quand tu ne me verras pas, assise au pied de ton arbre? » 2373.

» Ensuite, tourmentée par une amère douleur, consumée de ressentiment, elle courut çà et là, désolée et versant des larmes. 2374.

» Tantôt la royale enfant se relève; d'autres fois elle tombe, troublée; tantôt elle s'affaisse dans la crainte; d'autres fois elle pleure et pousse des cris. 2375.

» Elle soupire, agitée mainte et mainte fois, consumée de la plus cuisante douleur ; et, quand elle a soupiré, la chaste fille de Bhîma pleure et dit : 2376.

« Toujours une plus grande douleur naîtra pour nous de la peine sous la malédiction de ce mauvais génie, qui a précipité dans l'infortune le malheureux Nishadhain ! 2377.

» C'est ainsi que ce méchant a traité l'innocence de Nala, qu'il précipite dans les plus grands maux, après une vie coulée au milieu des plaisirs ! » 2378.

» C'était de cette manière qu'en gémissant l'épouse du roi magnanime cherchait les traces de son époux dans cette forêt, hantée par les bêtes de proie. 2379.

» La fille sanglottante de Bhîma courait çà et là comme une folle, et répétait mainte et mainte fois çà et là : « Hélas! hélas! sire. » 2380.

» Tandis qu'elle jetait ces hautes clameurs, criait comme une pygargue, soupirait mille choses touchantes, et gémissait mainte et mainte fois, un boa, reptile au grand corps, stimulé par la faim, saisit la fille de Bhîma, venue près de lui, mais s'enfuyant à la hâte. 2381—2382.

» Dévorée par le serpent, et noyée dans le chagrin, elle ne déplora pas son destin autant qu'elle plaignit le sort du Nishadhain : 2383.

« Hélas! mon protecteur, *disait-elle*, pourquoi ne viens-

tu pas à mon secours dans ce bois solitaire, où je suis dévorée par ce boa, comme une femme sans défenseur? 2384.

» Comment peux-tu exister encore, Nishadhain, après que tu m'as abandonnée? Où ta majesté s'en va-t-elle maintenant que tu m'as délaissée dans cette forêt, seigneur? 2385.

» Es-tu délivré de la malédiction? As-tu recouvré ta pensée, ta raison et tes richesses? Qui éteindra ta lassitude, Nishadhain, quand tu es fatigué, tourmenté par la faim, flétri *par la douleur*, tigre sans péché des rois? » Un chasseur de gazelles, qui errait alors dans le bois touffu, entendit cette plainte; il s'avança promptement et vit la princesse aux grands yeux, que dévorait un serpent.

2386—2387—2388.

» Le tueur de gazelles, hâtant le pas, entra lestement sur la scène et frappa le reptile au front avec une flèche acérée. 2389.

» L'homme, qui gagnait sa vie à tuer des gazelles, voyant la bête ne faire aucun mouvement, débarrassa la princesse et l'arrosa d'eau, 2390.

» Lui fit reprendre connaissance, lui apporta de la nourriture, Bharatide, et l'interrogea : « Qui es-tu, toi, qui as les yeux du faon de la gazelle, et comment es-tu venue dans ces bois? 2391.

» Comment tombas-tu dans cette grande infortune, noble dame? » Ainsi questionnée par lui, souverain des hommes, Damayantî de lui raconter circonstanciellement toute cette histoire. Le chasseur de gazelles, voyant cette femme couverte seulement avec la moitié d'un vêtement, remplie d'une fraîcheur délicate, le corps sans défaut, sa croupe et sa gorge potelées, le visage ressemblant à la

pleine lune, ses yeux ombragés par des cils courbés et sa voix d'une grande suavité, ressentit la puissance de l'amour; et, sous l'empire de cette passion, le libertin de flatter la princesse d'une voix tendre et d'une extrême douceur. La noble dame s'en aperçut, et l'épouse fidèle à son mari, saisie d'une violente colère à la vue de ce méchant, s'enflamma en quelque sorte de ressentiment. Cet homme aux pensées criminelles brûlait, irrité, de la fièvre de lui faire violence. (*De la stance* 2392 *à la stance* 2398.)

» Il croyait sentir comme une flamme de feu ardente, irrésistible. Damayantî, pleine de colère, accablée de chagrin et séparée même du royaume de son époux, le maudit dans le temps où la route fut rouverte à sa voix : « Si mon âme, *dit-elle*, n'est pas occupée d'une autre pensée que du Nishadhain, que cet homme abject tombe sans vie! » A peine eût-elle articulé ces mots, celui, qui gagnait sa vie à tuer des gazelles, tomba inanimé sur la terre comme un arbre, consumé par le feu.

2398—2399—2400.

» Quand elle eut donné la mort au chasseur de gazelles, la femme aux yeux de lotus bleu s'avança vers la forêt déserte, épouvantable, qui résonnait au chant des troupes de grillons, 2401.

» Remplie de gazelles, d'ours, de buffles, de tigres, de rourous, d'éléphants et de lions, pleine de bandes d'oiseaux variés, hantée par des voleurs Mlétchhas, 2402.

» Couverte d'arishtas, d'arjounas, de kinçoukas, d'angoudas, d'ébéniers, de figuiers religieux, de gislées tomenteuses, de bambous et de shorées, de dalbergies et de cotonniers, 2403.

» Ombragée de jambousiers, de manguiers, de loghras,

de khadiras, de sâlas et de roseaux, toute revêtue de lotus, de myrobolans emblics, de plakshas, de cadambas et d'oudoumvaras, 2404.

» Abritée sous des jujubiers, des æglés marmélos et des nyagrodhas, encombrée de dattiers, de pyâlas, de palmiers, de chebulies et de bélérics myrobolans, 2405.

» Surplombée de montagnes diverses, cuirassée de cent métaux différents, avec des arbrisseaux retentissants de ramages et des grottes admirables à voir, 2406.

» Des étangs, des rivières, des lacs, des volatiles et des quadrupèdes en toutes les sortes. Elle vit là de nombreux Piçâtchas, des Ouragas et des Rakshasas aux formes épouvantables, partout des viviers, des marais, des cîmes de montagnes, des ruisseaux et des cascades à la vue admirable. 2407—2408.

» La fille du roi des Vidarbhains vit là, par troupeaux, et les buffles, et les sangliers, et les ours, et les serpents des bois. 2409.

» Éminemment douée de splendeur, de renommée de beauté et de constance, la Vidharbaine allait seule, recherchant alors son Nala. 2410.

» Arrivée dans cette forêt épouvantable, il n'y avait rien là, qui pût effrayer la fille du roi Bhîma, oppressée du malheur de son époux. 2411.

» Elle rencontre la surface d'une roche, *s'y asseoit* et là, sire, accablée de sa douleur, le corps enveloppé du chagrin, que lui inspire son époux, la princesse de gémir en ces termes : 2412.

« Souverain du peuple des Nishadhains aux longs bras, à la vaste poitrine, où t'en es-tu allé, sire, après que tu m'eus abandonnée dans cette forêt déserte ? 2413.

Digitized by Google

» Comment te conduis-tu sans vérité à mon égard, tigre héroïque des hommes, quand tu as célébré des açva-médhas et d'autres sacrifices avec de nombreux honoraires !

» Veuille bien te rappeler cette parole, que tu as prononcée en ma présence, fortuné prince à la grande splendeur et le plus vertueux des hommes. 2414—2415.

» Veuille bien considérer, souverain de la terre, ce qui fut dit près de toi et ce qui fut dit en ma présence par les cygnes, hôtes de l'air. 2416.

» D'une part, tu as bien lu, sire, les quatre Védas, les Angas et les Oupângas avec étendue ; mais, d'une autre part, la vérité, assurément ! est une. 2417.

» Veuille donc, souverain des hommes, donner sa vérité à cette parole, que jadis, héroïque immolateur des ennemis, tu as dite en ma présence. 2418.

» Hélas ! je suis donc privée de toi, vaillant Nala ! Pourquoi ne me répouds-tu pas, homme sans péché, dans ce bois épouvantable ? 2419.

» Il va me dévorer, assailli par la faim, ce roi horrible des bois, les formes effrayantes, la gueule ouverte !.... Pourquoi ne viens-tu pas me sauver ? 2420.

« Je n'aurai jamais une autre amante que toi ! » as-tu dit. Rends donc vraie, noble prince, cette parole, que jadis tu m'as dite, toi, qui es mon époux désiré, souverain des hommes, à moi, ta femme désirée et chérie, qui gémis comme une insensée ! Pourquoi ne me réponds-tu pas, à moi consternée, maigre, pâle, souillée, vêtue avec la moitié d'un habit, et qui sanglotte, roi de la terre, comme une femme sans protecteur ! 2421—2422—2423.

» Moi, qui pleure, semblable à une antilope esseulée, qu'on a séparée de son troupeau, pourquoi ne m'honores-

tu pas, vénérable aux grands yeux, toi, qui traînes les corps des ennemis sur le champ de bataille? 2424.

» Moi, Damayantî, esseulée dans ces grands bois, je te dis, grand roi : « Pourquoi ne me réponds-tu pas? »

» Mes regards te cherchent, mais ils ne peuvent te voir dans cette montagne, toi, le plus grand des hommes, doué du noble caractère de ta race et beau en tous tes membres charmants. 2425—2426.

» Qui, dans ce bois si épouvantable, repaire des tigres et des lions, qui donc, ou assis sur un lit, ou debout, ou passant, interrogerai-je sur toi, souverain des Nishadhains, le plus vertueux des hommes, qui mets le comble à mes chagrins, dans la peine, qui m'accable, et la douleur, qui me déchire? 2427—2428.

» As-tu vu ou rencontré dans cette forêt le roi Nala? Mais à qui faut-il demander si Nala est passé dans ce bois?

« Le magnanime Nala, ce roi charmant, aux yeux semblables au lotus, ce destructeur des bataillons ennemis, que tu cherches, le voici! » De qui entends-je maintenant cette voix, pleine de douceur? Est-ce le fortuné Tchatourdanshtra aux grandes machoires, le roi de cette forêt? 2429—2430—2431.

» Ce tigre, il vient en face de moi! Je vais avec lui sans crainte : « Ta majesté, seigneur, est dans ces bois le roi des gazelles. 2432.

» Sache que je suis appelée Damayantî, la fille du monarque des Vidarbhains, et l'épouse de Nala, le roi des Nishadhains, qui détruit les ennemis. 2433.

» Rassure-moi, infortunée, déchirée par la douleur, abandonnée seule et cherchant mon époux; *dis-moi*, Indra des gazelles, si tu as vu Nala. 2434.

Digitized by Google

» Cependant, roi de ces bois, si tu ne peux me rien dire sur Nala, dévore-moi, ô le meilleur des animaux, et délivre-moi de cette peine. » 2435.

» Il a entendu ma plainte dans cette forêt, et il ne me rassure pas! *Je vais interroger* ce fleuve aux douces eaux, qui se rend à la mer; 2436.

» Ou cette montagne pure, qui élève ses nombreux sommets variés, ravissants, qui semblent resplendir de couleurs diverses, 2437.

» Remplie de mille métaux, ornée de pierreries différentes et qui se dresse, comme si elle était le drapeau de cette vaste forêt, 2438.

» Hantée des gazelles, des ours, des sangliers, des éléphants, des tigres et des lions; elle, qui répète de tous côtés les chants des oiseaux variés, 2439.

» Qui est ornée de butéas, feuillus, d'açokas, de mimusops, de rottleries, qui est embellie de gislées tomenteuses, de plakshas et de karnikaras aux belles fleurs. 2440.

» Je vais maintenant l'interroger sur le roi, *mon époux*, cette montagne sublime, pleine de rivières et de cimes aux nombreux oiseaux : 2441.

« Révérende, la plus belle des montagnes, au céleste aspect, renommée, secourable, adoration te soit rendue, montagne des plus fortunées. 2442.

» Je te salue! Moi, que voici venue, sache que je suis la fille d'un roi, la bru d'un roi, l'épouse d'un roi, et que mon nom est Damayantî. 2443.

» Le roi, mon père, est le souverain du Vidarbha; c'est un héros au grand char; il s'appelle Bhîma; il est le monarque de la terre et le protecteur des quatre ordres.

» C'est un sacrificateur de râdjasoûyas, d'açva-médhas

et de sacrifices aux riches honoraires : les yeux beaux, jolis, grands, c'est le meilleur des princes. 244—245.

» Pieux, sa conduite est vertueuse, sa parole vraie ; il ne médit jamais, il est d'un bon caractère, il est doué de bravoure ; sa prospérité est vaste et sa pureté est celle du devoir. 246.

» Il défend, comme il sied, les Vidarbhains ; il a vaincu, reine, les armées des ennemis : sache que je suis la fille de ce prince, moi, révérende, venue ici vers toi.

» Un auguste roi chez les Nishadhains, le plus grand des hommes, est mon beau-père : on l'appelle Vîraséna ; un nom, qu'il justifie (1) ! 247—248.

» Un fortuné héros au courage infaillible est le fils de ce roi : c'est lui, qui maintenant occupe le trône, qu'il tient par succession de son père. 249.

» Il porte le nom de Nala : ce prince azuré, l'immolateur des ennemis, est encore appelé Pounyaçloka : pieux, sachant les Védas, éloquent, auteur de bonnes actions, il boit le soma et nourrit des feux sacrés. 250.

» Il exerce, comme il sied, l'empire par les sacrifices, la générosité et les combats. Sache que je suis, moi, vertueuse femme venue ici en ta présence, l'épouse de ce roi ; que j'ai renoncé à ma félicité, que je suis privée de mon époux, tombée dans l'infortune, sans protecteur, et que je cherche mon époux, ô la plus sainte des montagnes. 251—252.

» As-tu vu le roi Nala, éminente montagne, dans cette forêt épouvantable, sur tes cent sommets, qui rasent le ciel ? 253.

(1) *Vîraséna* veut dire : *celui, qui renferme en lui une armée de héros.*

» Ce héros sage, plein d'âme, brave, emporté, aux longs bras, vaillant comme un roi des éléphants, est mon illustre époux. 2454.

» As-tu vu Nala, le souverain des Nishadhains? Pourquoi, sainte montagne, ta voix ne me rassure-t-elle pas, troublée, esseulée, gémissante, comme si j'étais ta fille elle-même, tombée dans l'infortune? Si tu es dans ce bois, souverain de la terre, héros vaillant, qui sais le devoir et qui as fait un pacte avec la vérité, pourquoi ne te montres-tu pas à mes yeux? Quand donc entendrai-je mon Nishadhain me crier de sa voix profonde et si douce, pareille à celle d'un Immortel ou semblable au tonnerre des nuages épais, quand l'entendrai-je ce magnanime roi me crier de sa voix éclatante et noble : « Vidarbhaine! »

2455—2456—2457—2458.

» Voix pieuse, opulente, détruisant mon chagrin, qui me rassurait dans mes frayeurs, monarque, ami du devoir! »

» Après que Damayantî, la fille du roi, eut parlé de cette manière à la haute montagne, elle reprit sa route vers la contrée septentrionale. 2459—2460.

» Quand elle eut marché trois jours et trois nuits, la noble dame vit un bois de pénitents incomparable, embelli de célestes forêts, 2461.

» Orné d'ascètes semblables à Atri, à Bhrigou, à Vaçishtha, domptés, se retranchant la nourriture, doués de la purification et de la compression des sens, 2462.

» De solitaires aux organes vaincus, ayant pour vêtement la peau ou l'écorce, des feuilles pour aliment, ou vivant d'eau et repus du vent. 2463.

» Elle vit un cercle charmant d'hermitages, habité par des pénitents, hanté par des bandes variées de quadru-

pèdes et fréquenté par des troupes de singes. 2464.

» La femme aux beaux sourcils, aux beaux cheveux, aux belles hanches, à la belle poitrine, au visage orné de belles dents, respira, quand elle se vit dans un lieu peuplé de pénitents. 2465.

» Resplendissante, les cheveux longs et bien noirs, l'illustre épouse du fils de Vîraséna franchit le seuil de cette enceinte d'hermitages. 2466.

» La pieuse et sainte Damayantî, la perle des femmes, après qu'elle eut salué ces hommes riches de pénitences, se tint devant eux, inclinée par la modestie. 2467.

« Sois la bien-venue ! » lui dirent tous les ascètes ; et ces hommes, qui avaient thésaurisé la pénitence, rendirent à la princesse les honneurs, qu'exigeait d'eux la convenance. 2468.

« Assieds-toi ! Dis ! Que ferons-nous pour toi ? » lui dirent ces ascètes. La belle à la jolie taille leur fit cette réponse : « Vos saintetés voient-elles ici prospérer, hommes vertueux et sans péchés, les feux de la pénitence, les devoirs, les volatiles et les quadrupèdes, les bonnes œuvres de vos obligations particulières ? » 2469—2470.

» Ceux-ci lui répondirent : « La prospérité existe pour nous en toutes choses ! Dis-nous, femme illustre, ô toi, de qui les membres sont tous charmants, qui es-tu et que désires-tu faire ? 2471.

» Car la vue de ta beauté supérieure et de ta splendeur incomparable a fait naître ici l'admiration en nous : rassure-toi ! N'aie pas de crainte ! 2472.

» Es-tu, noble dame, la Déesse de ce bois ? Ou l'épouse de ce mont ? Ou la femme de ce fleuve ? Dis-nous la vérité, irréprochable dame ! » 2473.

Digitized by Google

« Je ne suis pas, répondit-elle à ces rishis, la Divinité de cette forêt; je ne suis, brahmes, ni l'épouse de ce mont, ni même celle de ce fleuve. 2474.

» Je suis une fille de Manou, sachez-le tous, hommes riches en pénitences. Je vais vous raconter mon *histoire* en détail : écoutez-moi avec attention. 2475.

» Il est chez les Vidarbhains un monarque, nommé le roi Bhîma. Apprenez tous, ô les plus saints des brahmes, que je suis la fille de ce prince. 2476.

» Les Nishadhains ont un roi illustre, héroïque, victorieux dans les batailles; on l'appelle Nala. Sachez encore que ce monarque est mon époux. 2477.

» Il est adonné au culte des Dieux, ami de la caste des brahmes, conservateur de la race des Nishadhains; il possède une grande splendeur, une grande force ; 2478.

» Il est véridique, il connaît les devoirs, il est plein de science, fidèle à la vérité, pieux, dévoué aux Dieux, chéri de la fortune, il broie les ennemis et triomphe de leurs cités. 2479.

» Ce prince Nala, le sacrificateur des ennemis et le plus vertueux des rois, est mon époux aux grands yeux, au visage pareil à la lune dans une pléoménie, et d'une splendeur égale à celle du roi des Dieux. 2480.

» Ce sacrificateur des principaux sacrifices, qui est parvenu à la rive ultérieure des Védas et des Védângas, qui immole les ennemis dans le combat et qui possède une splendeur égale au soleil et à la lune, 2481.

» Ce roi de la terre, adonné au devoir de la vérité, provoqué au jeu par certains hommes vils, experts dans les tricheries et dont l'éducation n'a point façonné les âmes, a perdu frauduleusement, et son royaume, et ses richesses,

Digitized by Google

gagnés par des joueurs habiles. Sachez que c'est lui, ce roi des rois, de qui je suis l'épouse; 2482—2483.

» Qu'on m'appelle Damayantî et que j'aspire à voir mon époux! C'est pour lui que j'ai parcouru ici, accablée de ma douleur, les halliers, les montagnes, les rivières, les lacs, tous les marais et les bois entièrement, cherchant le magnanime Nala, mon mari, instruit dans les armes et versé dans la science des combats. Ce prince Nala, souverain du peuple Nishadhain, ne serait-il pas venu dans cette forêt charmante de vos saintetés, dans ce bois de pénitence? lui, à cause de qui je suis venue, brahmes, en ces lieux grandement épouvantables, dans cette forêt terrible, effrayante, habitée par des bêtes de proie et des tigres! Si, après quelques jours écoulés, je ne vois pas le roi Nala, j'emploierai ce qu'il y a de mieux pour me délivrer de ce corps! Qu'ai-je à faire de la vie, sans ce prince éminent? (*De la stance* 2484 *à la stance* 2490.)

» Comment puis-je maintenant exister, accablée de chagrin par l'absence de mon époux? » Les pénitents, qui avaient la vue de la vérité, dirent alors à Damayantî, la fille de Bhîma, qui se plaignait ainsi, abandonnée au milieu de ces bois : « Ton avenir sera heureux, noble et charmante femme. 2490—2491.

» Nous voyons, grâce à notre pénitence, *ce qui n'est pas encore ;* tu verras bientôt ce Nishadhain Nala, le souverain des Nishadhains, qui terrasse les ennemis. 2492.

» Fille de Bhîma, tu verras ce roi vertueux, affranchi d'inquiétudes, toutes ses fautes effacées, et riche de toutes les pierreries. 2493.

» Tu le verras, ce dompteur des ennemis, régner dans

Digitized by Google

sa capitale, imprimant la terreur à ses adversaires et arrachant la douleur de ses amis. 2494.

» Tu verras, noble dame, ton époux, ce prince à la noble famille! » A peine eurent-ils adressé ces paroles à la fille du roi, épouse chérie de Nala, tous ces pénitents de s'évanouir aux yeux avec les feux consacrés et les hermitages. A la vue de ce prodige, la bru du roi Vîraséna, Damayantî au corps sans défaut, resta saisie d'étonnement : « Est-ce un rêve, que j'ai vu? se dit-elle; ou quelle hallucination vient de se produire ici? 2495—2496—2497.

» Où sont passés tous ces pénitents? Qu'est devenue cette enceinte d'hermitages? Où s'en est allée cette rivière charmante aux ondes pures, dont les bords étaient habités par des brahmes? » 2498.

» La fille de Bhîma au candide sourire, Damayantî consternée, le visage sans couleur, abandonnée au chagrin, que lui inspirait son époux, demeura long-temps plongée dans ces réflexions. 2499.

» Elle s'en alla sur une autre terre, où, voyant des arbres açokas, les yeux noyés de pleurs, elle gémit cette plainte d'une voix suffoquée par ses larmes : 2500.

« Dans ce bois, où je suis venue, près de cet açoka fleuri, qui répète les gazouillements des oiseaux, le plus charmant des arbres, mon cœur semble oppressé par la masse de ses boutons! 2501.

» Hélas! cet arbre fortuné brille sur l'orée du bois, comme le roi fortuné de la montagne avec un bouquet de fleurs sur la tête! 2502.

» Açoka d'un aspect aimable, délivre-moi bientôt de mes chagrins! As-tu vu ce roi, qui n'est pas suivi par le trouble, que produit la crainte du chagrin? 2503.

» As-tu vu un prince appelé Nala, le dompteur des ennemis, l'époux chéri de Damayantî, le souverain du Nishada, lui, que j'aime? 2504.

» Fais que j'aille sans chagrin, arbre açoka, vers ce héros, s'il est venu dans cette forêt, plongé dans l'infortune, couvert avec la moitié seulement d'un vêtement, lui, de qui l'épiderme du corps est si délicat! Ton nom est juste, açoka; tu es bien açoka (1), toi, qui détruis le chagrin. » 2505—2506.

» Affligée, la noble fille de Bhîma décrivit un pradakshina autour de l'arbre açoka et s'en alla dans un lieu plus épouvantable. 2507.

» La fille de Bhîma vit là de nombreux arbres, des rivières nombreuses, de nombreuses montagnes charmantes, de nombreux volatiles et quadrupèdes; elle vit, dans la recherche de son époux, des cavernes, des collines et des rivières d'un admirable aspect. 2508—2509.

» Après qu'elle eut marché une longue route, Damayantî au sourire candide rencontra une grande caravane, pleine de chars, d'éléphants et de chevaux, 2510.

» Traversant une rivière charmante, délicieuse, aux ondes limpides, aux eaux bien calmes, vaste fleuve, couvert de roseaux, 2511.

» Résonnant au cri des ardées, répétant les plaintes des tchavravâkas et des pygargues, embelli par de grandes îles et rempli de poissons, de crocodiles et de tortues.

» Aussitôt qu'elle vit la grande caravane, l'illustre femme à la taille distinguée, épouse de Nala, s'approcha et entra au milieu du monde. 2512—2513.

(1) Sans chagrin.

» Maigre, les couleurs effacées, les cheveux couverts de poussière, souillée d'impuretés, accablée de chagrin, elle était revêtue avec la moitié d'un vêtement et portait l'extérieur de la folie. 2514.

» D'entre ces hommes, les uns courent effrayés à sa vue, ceux-ci roulent une pensée différente, les autres poussent des cris, ceux-là rient d'elle, quelques-uns l'invectivent, d'autres, *éminent* Bharatide, la questionnent émus de compassion : 2515—2516.

« Qui es-tu, noble femme ? De qui es-tu la fille ? Que cherches-tu dans ce bois ? Ta vue a mis le trouble parmi nous ! Es-tu une fille de Manou ? 2517.

» Parle avec sincérité : es-tu la Divinité de cette forêt, ou de cette montagne, ou de cette région ? Nous nous mettons sous ta protection, noble dame ! 2518.

» Soit Yakshî, soit Rakshasî, ou femme de condition, si tu l'es, accorde-nous le salut de cette manière, et sauve-nous, irréprochable femme. 2519.

» Que la caravane heureuse accomplisse promptement son voyage ! Agis de telle sorte, noble dame, que le bonheur nous environne ! » 2520.

» A ces mots la vertueuse fille de roi, Damayantî répondit en ces termes, accablée du malheur de son époux, à toute la caravane et à son chef : « Hommes, qui êtes ici, enfants, vieillards, adultes, et vous les principaux de cette caravane, 2521—2522.

» Sachez que je suis une fille de Manou ; que, née d'un souverain des enfants de Manou, je suis la bru d'un roi, l'épouse d'un roi, et que j'aspire à voir mon époux. 2523.

» Mon père est le souverain du Vidarbha, mon époux est le monarque des Nishadhains. Ce prince éminent est

Digitized by Google

appelé Nala, et je cherche ce héros invincible. 2524.

» Si vous savez quelque chose sur ce roi, sur ce Nala, le tigre des hommes et le destructeur des bataillons ennemis, hâtez-vous de m'apprendre cette agréable nouvelle. »

» Le chef de la caravane, appelé Çoutchi, le seigneur de cette grande société, dit à la femme aux membres séduisants : « Écoute ma parole, noble dame. 2525—2526.

» Moi, chef et guide de cette caravane, femme illustre au candide sourire, je ne vois pas au milieu d'elle un homme, qui porte ce nom de Nala. 2527.

» Dans ce bois entier, habité par des êtres, qui ne sont pas des hommes, je ne vois que des gazelles, des ours, des tigres, des buffles, des éléphants et des lions. 2528.

» Je ne vois pas, si ce n'est toi, femme, un seul homme dans la grande forêt. Ainsi veuille nous être aujourd'hui favorable Manibhadra, le roi des Yakshas ! » 2529.

« Où va cette caravane? répondit-elle aux marchands et à tous ceux, qui en faisaient partie : je désire le connaître. » 2530.

« Cette caravane, reprit le chef, appartient à Soubahou, le roi de Tchédi, qui voit la vérité. Bientôt, fille d'un fils de Manou, elle entrera dans ses terres pour lui remettre ses bénéfices. » 2531.

» Quand cette femme aux membres séduisants eut entendu ces paroles du chef, elle marcha avec la caravane dans le désir de retrouver son époux. 2532.

» Après une longue route, les marchands virent dans une forêt immense, horrible, un vaste lac, florissant de tous les côtés, parfumé de lotus, délicieux, plein de bois pour se chauffer et de grasses prairies, embelli de fleurs et de fruits à satiété, habité par des oiseaux variés, avec

des eaux douces, limpides, ravissant l'ame et bien fraiches. Les porteurs de fardeau, très-fatigués, eurent la pensée d'y faire une halte. 2533—2534—2535.

» Ils demandent l'approbation du chef, ils entrent dans cette forêt des plus belles, et l'immense caravane se rend sur la rive occidentale, où elle met son habitation. 2536.

» Là, à l'heure où le jour est arrivé au milieu de sa carrière, tandis que la caravane fatiguée dormait dans un lieu frais et silencieux, il survint un troupeau d'éléphants. 2537.

» Énivrés par l'écoulement du mada, ils venaient boire dans le fleuve de la montagne. La caravane vit donc alors ces nombreux pachydermes réunis en troupeaux. 2538.

» A la vue de ces éléphants sauvages, accoutumés dans les bois, ils s'élancent tous rapidement, pleins de fureur, avec le désir de les tuer. 2539.

» L'impétuosité de leur attaque fut difficile à soutenir par ces proboscidiens, comme si des sommets rompus s'écroulaient du faîte d'une montagne sur le sol de la terre. 2540.

» On coupa à ces bêtes tremblantes le retour au bois. Les éléphants, de qui le chemin était rompu, de broyer vite sur la terre cette immense caravane endormie, au moment qu'elle s'agitait, *à son réveil.* Ceux-ci, qui ont besoin de secours, jettent de grands hélas! hélas!

2541—2542.

» Ils courent en grand nombre, aveuglés par le sommeil, et se jettent dans les arbrisseaux de la forêt : ils sont frappés, les uns par les défenses, ceux-là par les trompes, les autres par les pieds des éléphants. 2543.

» De nombreux chameaux blessés, troublés par les

gens de pied, couraient emportés par la terreur, et s'entrechoquaient mutuellement. 2544.

» On poussait des cris affreux, on tombait sur la terre; ceux-ci, troublés, de grimper sur les arbres; ceux-là tombaient dans les inégalités du sol. 2545.

» Ainsi de plusieurs manières, ces éléphants, sous l'impulsion victorieuse du Destin, portaient le désordre, sire, en tout ce cercle opulent de caravane. 2546.

» C'était des clameurs immenses à porter la terreur dans les trois mondes : « Voici un funeste incendie, qui s'élève ! Sauvez-vous ! Courez maintenant ! 2547.

« Ce sac de pierreries est rompu ! Prenez ! Pourquoi vous enfuyez-vous ? Cette richesse est en commun : non ! ma parole est dite en vain ! » 2548.

» Ainsi les uns parlaient et les autres couraient alors, talonnés par la crainte : « Je vous le dis encore ! Pensez-y donc, insensés ! » 2549.

» Tandis que s'opérait cette épouvantable destruction d'existences, Damayantî se réveilla, l'âme agitée par la crainte. 2550.

» Elle vit ce carnage, qui inspirait la terreur à tout le monde : la jeune femme contempla de ses yeux, pareils au lotus, un spectacle, qu'elle n'avait pas encore vu. 2551.

» Elle se leva, son âme troublée par la crainte, la respiration de son visage suspendue. Ceux, qui avaient échappé à la bande sauvage, certains, qui n'avaient pas reçu de blessures, disaient tous de concert : « De quelle œuvre cette catastrophe est-elle le fruit ? C'est peut-être que l'illustre Manibhadra ne fut point assez honoré par nous ! 2552—2553.

» Il en fut sûrement ainsi du seigneur Kouvéra, le for-

tuné souverain des Yakshas ! Ou nous n'avons pas commencé par honorer d'abord ceux, qui nous ont suscité cet obstacle ! 2554.

» Les pronostics des oiseaux nous sont contraires, assurément ! Cependant les planètes ne nous sont pas défavorables. Quelle est donc cette chose si différente, qui nous arrive ici ? » 2555.

» D'autres consternés, qui avaient perdu leur fortune et leurs parents, disaient : « Cette femme à l'air égaré, qui est entrée dans la grande caravane, cette femme à l'aspect hideux, s'est fait une forme, qui n'est pas celle d'un être humain ; c'est elle d'abord, qui a produit ce sortilége épouvantable. 2556—2557.

» C'est une Rakshasî, pour sûr ! Ou bien une Yakshî ! Ou même une Piçâtchî épouvantabe ! C'est elle qui a commis cette scélératesse : il n'y a point à hésiter là-dessus !

» Si nous voyons cette coupable, qui insulte la caravane, la détruit, lui inflige une masse de maux, nous la tuerons, certainement ! à coups de poing, de lacets, de boules de terre ou de mottes de gazon ! » Aussitôt qu'elle eut entendu leurs horribles paroles, Damayantî, honteuse, troublée, effrayée, craignant un crime, hâta son pas vers la forêt et prononça cette plainte sur elle-même :

2558 —2559—2560—2561.

« Hélas ! au-dessus de moi, le Destin accomplit sa grande, son épouvantable entreprise ! La prospérité ne dure pas : de quelle œuvre est-elle la récompense ? 2562.

» Je ne me rappelle pas aucune mauvaise action, que j'aie faite jamais à qui que ce fût, si légère soit-elle, en œuvre, en pensée, en parole. De quelle œuvre la prospérité est donc la récompense ? 2563.

Digitized by Google

» Peut-être c'est à une grande faute tombée au milieu de ma naissance, que je dois maintenant d'être plongée dans cette infortune immense et douloureuse : 2564.

» Son royaume enlevé à mon époux, sa défaite par son frère, ma séparation d'avec mon époux, mes deux enfants éloignés de moi, 2565.

» Mon abandon absolu, mon habitation dans ces bois, où repairent de nombreux serpents, et, après un seul jour d'intervalle, la destruction de ces gens, réduits maintenant à des débris ! » 2566.

» Sortie de ce lieu, la Vidarbhaine alors déplora le carnage accompli ; elle déplora, monarque des hommes, son époux, son père, son fils et son ami : « Quelle mauvaise action ai-je commise pour qu'il me soit arrivé un océan d'hommes au milieu d'une forêt déserte ? 2567-2568.

» Il fut détruit par ce troupeau d'éléphants, et c'est mon destin funeste, qui a produit ce malheur ! Peut-être ai-je à subir maintenant une bien longue infortune ? 2569.

» On ne meurt pas avant que l'heure de la mort ne soit arrivée : c'est une loi, que j'ai apprise des vieillards ; et c'est pour cela que je n'ai pas été broyée aujourd'hui, malheureuse affligée, sous les pieds de ce troupeau d'éléphants. 2570.

» Il n'existe aucune chose parmi les hommes, qui ne soit l'ouvrage du Destin : je n'ai rien fait de coupable dans la condition même de l'enfance, ni en pensée, ni en parole, ni en œuvre, pour mériter cette peine. Mais, je pense, les gardiens du monde se sont rassemblés au temps, où fut célébré mon swayamvara ; 2571—2572.

» Et j'ai alors refusé les Dieux pour Nala : c'est par leur puissance que j'ai peut-être subi cette séparation. »

» Après que la noble dame, accablée de chagrin, eut ainsi soupiré ces plaintes et d'autres, Damayantî, fidèle à son époux, fit route alors avec des brahmes, qui avaient lu entièrement les Védas, comme une phase de la lune autumnale, qui a épuisé les restes de son ambroisie. 2573—2574—2575.

» La jeune femme, ayant marché une longue route, arriva un soir à la grande ville de Soubahou, le roi de Tchédi, fidèle à la vérité. 2576.

» Elle entra dans la capitale, couverte de sa moitié d'un vêtement. Les citadins la virent s'avancer comme une folle, troublée, maigre, abattu, non lavée et les cheveux épars. A peine l'eurent-ils vue entrer dans la ville du roi de Tchédi, les jeunes enfants du pays la suivirent par curiosité : elle marchait, environnée d'eux, près du château royal. 2577—2578—2579.

» La mère du roi, qui était dans le palais, la vit, entourée de cette foule, et dit à sa nourrice : « Amène cette femme ici en ma présence. 2580.

» Cette multitude la persécute, accablée de chagrin, ayant besoin de secours; et je lui vois une telle beauté, qu'elle peut en illuminer mon palais. 2581.

» Elle porte le costume d'une folle, mais c'est une femme noble; elle a ses yeux grands comme ceux de Çrî ! » La *nourrice* écarte la foule et, pleine d'admiration, fit monter Damayantî dans les riches appartements du palais, sire, où elle fut interrogée : « Dans le chagrin, qui t'accable, tu n'en portes pas moins une beauté supérieure. 2582—2583.

» Tu brilles comme l'éclair au milieu des nuages : dis-moi qui tu es et de qui tu es la fille; car, sans le

secours des parures, ta beauté n'est pas humaine. 2584.

» Sans compagnon parmi les hommes, ne crains-tu pas, toi, qui portes la splendeur des Immortels ! » A ces paroles entendues, la fille de Bhîma répondit en ces termes :

« Sache que je suis un être humain, étroitement liée à mon mari, une ouvrière indépendante, une servante, qui possède une famille et que j'habite où il me plaît ;

2585—2586.

» Que je vis seule, que je me nourris de racines et de fruits là, où le soir je trouve un asile. Mon époux a des vertus incalculables et il m'est toujours dévoué. 2587.

» Je lui reste attachée et je suis ce vaillant comme l'ombre suit le corps ; mais, par la volonté du Destin, il eut un amour excessif pour le jeu. 2588.

» Vaincu dans une partie, il s'en est allé seul au fond des forêts ; et moi, j'ai suivi dans les bois mon courageux époux, le consolant, vêtu d'un seul habit, troublé et comme un fou ! Un jour, dans un certain bois, pressé par la faim, l'âme égarée, ce brave, tandis qu'il cherchait à tuer des oiseaux, perdit même cet *habit*, *la* seule *chose*, *qu'il possédât*. Alors, vêtue d'un seul habit, je suivis en divers lieux mon époux nu, hors de sens et comme un insensé, et mes nuits s'écoulèrent sans goûter le sommeil. A la suite d'un temps assez long, il me laissa endormie, je ne sais où. 2589—2590—2591—2592.

» Il se couvrit de la moitié de mon vêtement et m'abandonna, moi, pure de tout péché. Depuis lors, je cherche mon époux, consumée par le chagrin, le jour et la nuit ; mais je ne vois pas ce mortel, cher à mon cœur et semblable au calice d'un lotus, et je ne trouve nulle part mon époux, ce maître souverain de ma vie, pareil aux Immortels. »

» La mère du roi dit elle-même à la fille de Bhîma désolée, qui se plaignait beaucoup d'une voix affligée, et les yeux remplis de larmes : 2593—2594—2595.

« Demeure avec moi, noble dame; mon plaisir le plus grand sera d'être avec toi ! Mes gens, s'il te plaît, chercheront ton époux. 2596.

» Il y a plus : ses excursions çà et là doivent le conduire ici. Demeurant avec nous, illustre dame, tu verras ton époux. » 2597.

» A ces paroles de la mère du roi, Damayantî de répondre en ces termes : « Je puis demeurer avec toi, mère d'un héros, à ces conditions : 2598.

» Je ne mangerai pas les restes, je ne ferai pas le lavement des pieds, et je ne parlerai d'aucune manière à d'autres hommes. 2599.

» Qui que soit l'homme, qui me désire, tu devras le punir. L'insensé mérite de toi plus d'une fois la mort : tel est le vœu, que je m'impose. 2600.

» Il faudra que je voie des brahmes pour la recherche de mon époux, si je demeure ici de cette manière : il n'y a pas le moindre doute. 2601.

» Autrement, mon habitation est ailleurs dans ma pensée ! » La mère du roi lui fit cette réponse d'une âme satisfaite : 2602.

« Témoin du vœu, par lequel tu t'es liée, je ferai tout cela ! » Et, quand elle eut parlé ainsi à la fille de Bhîma, monarque des hommes, la mère du roi dit à sa fille, nommée Sounandâ : « Sounandâ, sache (1) que cette femme,

(1) Westergaard traduit ce mot *abhidjânîshwa* par *in amicitiam recipere;* je ne vois pas que cet exemple cité justifie sa traduction.

belle comme une Déesse, est une ouvrière indépendante. 2603—2604.

» Arrivée à l'égalité de ton âge, qu'elle soit ton amie! Joue avec elle d'une âme, que la crainte ne trouble jamais. » 2605.

» Quand elle eut reçu Damayantî de cette manière, Sounandâ, environnée de ses amies, retourna, bien joyeuse, dans son palais. 2606.

» Damayantî elle-même se réjouit d'habiter là, comblée d'honneurs, sans trouble et agréablement satisfaite dans tous ses désirs. 2607.

» Après que le roi Nala eut abandonné Damayantî, monarque des hommes, il vit une grande forêt incendiée au milieu de ces bois épais. 2608.

» Il entendit au centre du feu, la voix de quelque Génie; il courut: « Nala! » appelait-on à haute voix, et l'on répéta plus d'une fois : « Pounyaçloka! 2609.

» Ne crains pas! » A ces mots, Nala d'entrer au milieu de la forêt; il vit le roi des serpents au teint bleu, orné de pendeloques. 2610.

» Portant ses mains réunies au front, le Nâga tremblant dit à Nala : « Sache, auguste prince, que je suis le serpent Karkautaka. 2611.

» Je trompai le maharshi Nârada aux macérations immenses; et, enveloppé de colère, je fus maudit par lui, monarque des enfants de Manou. 2612.

« Reste, *me dit-il,* quelque part immobile, comme une montagne, jusqu'au temps où vivra Nala! Je le guiderai de ton côté! » C'est toi, en effet, qui dois me délivrer de la malédiction, jetée sur moi. 2613.

» Je ne puis, grâce à sa puissance, écarter un pied de

l'autre; je t'enseignerai ce que tu as de mieux à faire : veuille bien me délivrer. 2614.

» Je serai ton ami : il n'existe pas un serpent, qui soit égal à moi. Viens promptement, lève-moi, je me ferai léger pour toi ! » 2615.

» Le roi des serpents se rendit à ces mots pas plus grand que le pouce; Nala le prit et s'avança avec lui vers un endroit, où la forêt n'était pas incendiée. 2616.

» Quand il fut arrivé dans un lieu plein d'air et libre du feu, le serpent Karkautaka reprit la parole au moment qu'il désirait le quitter : 2617.

« Va, Nishadhaîn, comptant un certain nombre de tes pas : je te donnerai ensuite, guerrier aux longs bras, ce qu'il y a de plus excellemment avantageux pour toi ! »

» Nala se mit donc à compter; et, comme il posait le dixième pas, il fut mordu par le Nâga. A peine eut-il reçu la morsure que sa forme disparut aussitôt. 2618—2619.

» Se voyant blessé, le roi s'arrêta avec étonnement et vit en même temps sa forme elle-même dessinée sur le serpent. 2620.

» Karkautaka lui dit, en le flattant : « Les hommes ne te reconnaîtront pas, en ne te voyant plus sous la forme, que j'ai fait disparaître. 2621.

» Tu subiras cette métamorphose, Nala, grâce à mon venin, parce qu'une grande douleur te fut infligée. 2622.

» Cette peine subsistera en toi, grand roi, aussi longtemps que *Kali* ne t'aura pas délivré des membres pleins de mon poison. 2623.

» Persécuté, homme sans péché et qui ne méritais pas *ce traitement*, tu ne l'as pas maudit dans ta colère; à cause de cela, je sauverai ta majesté. 2624.

» Grâce à moi, tu n'auras aucun danger, roi tigre des hommes, à craindre, ni des bêtes de proie, ni de l'ennemi, ni des hommes, qui savent le Véda. 2625.

» Mon venin, sire, ne te causera aucune incommodité, et tu obtiendras toujours, Indra des rois, la victoire dans les batailles. 2626.

» Va d'ici, monarque des Nishadhains, à la charmante ville d'Ayodhyâ et rends-toi, sous le nom du cocher Bâhouka, auprès du roi Ritouparna, versé dans les dés. Ce roi te donnera l'habileté aux dés en échange de la science *à traiter et diriger* les chevaux. 2627—2628.

» Le fortuné rejeton d'Ikshwâkou deviendra ton ami ; et, quand tu sauras les dés, tu posséderas le moyen le plus sûr *de rentrer dans ton royaume*. 2629.

» Ne plonge pas ton âme dans le chagrin ; tu marcheras de compagnie avec ton épouse, ton royaume et tes enfants ; je te le dis en vérité. 2630.

» Quand tu auras envie de revoir ton ancienne forme, sire, il te faudra penser à moi et te revêtir de cet habit.

» Couvert de ce vêtement, tu reprendras ta forme passée. » A ces mots, le Nâga de lui offrir une couple de célestes habits ; 2631—2632.

» Et, quand il eut donné à Nala ces instructions et ces vêtements, le roi des serpents disparut aussitôt à ses yeux.

» Après que le Nâga se fut évanoui à sa vue, le Nishadhain Nala reprit sa route et, le dixième jour, il entra dans la ville de Ritouparna. 2633—2634.

» Il se présenta devant le roi et lui dit : « Je suis Bâhouka, habile à conduire les chevaux ; je n'ai pas dans cet art mon égal sur la terre. 2635.

» Je suis à consulter par les habiles dans les cas diffi-

Digitized by Google

ciles; je sais préparer les mets et je connais parfaitement les arts, que les autres exercent dans ce monde. Je m'efforcerai de faire tout ce qui paraîtrait à d'autres une chose de la plus grande difficulté : prends-moi à tes gages, Ritouparna. » 2636—2637.

« Demeure chez moi, s'il te plaît, Bâhouka, répondit celui-ci : je ferai tout cela; ma pensée de tous les instants est tournée principalement vers une marche rapide. 2638.

» Mets donc tes soins à ce que mes coursiers aient toujours de la vitesse. Tu es le préposé aux chevaux : cent centaines d'or sont tes gages. 2639.

» Djîvila et Vârshnéya te seront toujours soumis ; tu seras content de ces deux hommes. Habite chez moi, Bâhouka. »

» A ces mots du roi, Nala demeura, comblé d'honneurs, dans la ville de Ritouparna, en compagnie de Djîvila et de Vârshnéya. 2640—2641.

» Le monarque habitait là, toujours occupé de sa *chère* Vidarbhaine, et tous les soirs il ne manquait jamais à chanter ce çloka seulement : 2642.

« Où la vertueuse femme est-elle couchée maintenant, fatiguée, tourmentée par la faim et la soif, tournant sa pensée vers ce malheureux ? Ou de qui s'approche-t-elle maintenant ? » 2643.

» Au roi, qui parlait ainsi, Djîvila dit une nuit : « Tu pleures continuellement une femme aimée : j'ai le désir de t'entendre, seigneur Bâhouka, me dire de qui elle était fille et quelle est cette femme, que tu pleures. » Nala répondit à son compagnon : « Un certain Mandaprajna (1) avait une femme très-estimée, de qui la parole avait une

(1) *Qui a peu de science.*

Digitized by Google

grande autorité, ce Manda fut obligé de se séparer d'elle pour une certaine affaire. 2644—2645—2646.

» Il erre, éloigné d'elle, l'insensé, accablé par la douleur, consumé par le chagrin, sans sommeil le jour et la nuit. 2647.

» Au temps de la nuit, il se la rappelle et chante ainsi le çloka. Parcourant toute la terre, arrivé quelque part, il habite, sans mériter cette infortune, un lieu quelconque, et se la rappelle même encore. Cette femme a suivi son mari dans une forêt pénible. 2648—2649.

» Abandonnée par ce mortel, qui a peu de vertu, la jeune femme, si elle vit encore dans la peine, esseulée, ignorante des routes, accoutumée à une autre condition, 2650.

» Le corps assiégé par la soif et la faim, *cette jeune femme*, si elle vit encore dans la peine, fut abandonnée, vénérable personne, par l'infortuné Mandaprajna dans une forêt grande, épouvantable, parcourne sans cesse par des animaux carnassiers. » C'est ainsi que le roi Nishadhain, sans perdre le souvenir de Damayantî, habitait, inconnu sous le déguisement, ce palais du monarque. »

2651—2652—3653.

Vrihadaçva reprit, *continuant à raconter :*

« Après que Nala eut perdu son royaume et qu'il fut tombé avec son épouse au rang des serviteurs, Bhîma d'envoyer des brahmes à la recherche de ce prince, qu'il désirait voir. 2654.

» Il donna aux messagers ses instructions et, leur ayant remis une éminente richesse : « Cherchez Nala et ma fille Damayantî, leur dit-il. 2655.

» Cette œuvre étant accomplie et le roi des Nishadhains

reconnu, je donnerai un millier de vaches à celui d'entre vous, qui les ramènera. 2656.

» S'il est impossible de ramener ici Damayantî ou même Nala, je n'en donnerai pas moins des dotations de terre, un village, semblable à une ville. 2657.

» Je donnerai une richesse de mille vaches à qui en rapportera seulement des nouvelles ! » Quand il eut parlé ainsi, les brahmes s'en allèrent joyeux à tous les points de l'espace, dans les royaumes étrangers, pensant au Nishadhain et à son épouse; mais ils ne trouvèrent nulle part Nala ni la fille de Bhîma. 2658—2659.

» Ensuite, un brahme nommé Soudéva, fouillant la délicieuse ville de Tchédi, rencontra la Vidarbhaine dans le palais du roi. 2660.

» Cette femme, d'une beauté *alors* peu renommée, mais incomparable, se tenait, accompagnée de Sounandâ, dans un jour trois fois saint du roi. 2661.

» Quand il vit cette dame supérieure aux grands yeux, maigre, souillée, telle que la lumière du soleil enveloppée d'une masse de fumée, 2662.

» Il conclut d'après les inductions et pensa : « C'est la fille de Bhîma ! » Il se dit : « Comme la dame, que j'ai vue jadis, celle-ci n'est pas moins belle. 2663.

» Je suis au comble de mes vœux maintenant que j'ai vu, semblable à la lune dans sa pléoménie et telle que Çrî aimée du monde, cette reine au teint blanc, aux seins ronds et charmants, aux grands yeux de lotus suaves, dissipant grâce à sa splendeur les ténèbres de toutes les plages et pareille à la Volupté, *épouse* de l'Amour;

2664—2665.

» Cette femme, aimée comme la clarté de la lune en

son plein et, pour ainsi dire, arrachée du lac des Vidarbhains par une faute de la destinée : 2666.

» Au corps souillé de boue et de poussière, comme une tige arrachée de lotus ou comme la lune, que Râhou dévore dans une nuit de pléoménie. 2667.

» Abattue, troublée par le chagrin, que lui inspire la perte de son époux, elle ressemble à une rivière, dont le cours est desséché, à un lotus dépouillé de ses pétales, à un oiseau effrayé. 2668.

« Bien délicate, douée des membres les plus nobles, accoutumée à des maisons pavées de pierreries, elle est comme un lac de lotus, éminent, riche, saccagé par les trompes des éléphants. 2669.

» De même qu'une tige de lotus brûlée par le soleil ou telle que si elle était arrachée, elle n'est pas ornée, elle, si digne de parures, cette femme, qui possède les qualités de la beauté et de la générosité. 2670.

» Privée de sa famille, privée des chères jouissances de l'amour, elle ressemble au croissant de la lune, couvert dans le ciel par de sombres nuages. 2671.

» Portant un corps affligé par le désir de voir son mari, la plus belle de ses parures était sans aucun doute son époux, elle, que je vois *à cette heure* sans parures !

» Abandonnée par lui, elle ne brille plus, cette brillante, parce que Nala, privé d'elle, mène une vie excessivement déplorable ! 2672—2673.

» Elle porte son corps sans périr de chagrin ! Mon âme est dans le trouble, en voyant affligée, elle, qui mérite le plaisir, cette femme aux cheveux noirs, aux grands yeux de lotus ! Quand donc *aura-t-elle traversé cette douleur et* se reposera-t-elle sur la rive ultérieure du chagrin,

heureuse comme la vertueuse Rohinî de sa réunion avec l'astre des nuits? Le roi Nishadhain, tombé du trône, ayant recouvré la terre, ne sera pas insensible sans doute à la joie d'avoir pu retrouver cette femme, née dans une telle famille, douée d'un tel caractère et *florissante* de jeunesse. 2674—2675—2676—2677.

» Le Nishadhain est digne de la Vidarbhaine et cette dame aux yeux noirs est digne de lui. Il me sied de rassurer cette épouse, qui aspire à la vue d'un époux incomparable, plein d'âme et d'énergie. Je vais donc relever le courage de cette dame, au visage semblable à la pleine lune, plongée dans la rêverie et désolée, elle, qui jamais auparavant n'avait connu la douleur! » Quand il eut considéré les choses par ces diverses causes et sous différents caractères, le brahme Soudéva s'approcha de la fille de Bhîma et lui dit : « Je suis Soudéva, Vidarbhaine, le cher ami de ton frère. 2678—2679—2680—2681.

» Docile aux ordres du roi Bhîma, je suis venu ici à ta recherche. Ton père, la reine, ta mère, et tes frères se portent bien! 2682.

» Tes nobles enfants demeurent là, jouissant l'un et l'autre d'une bonne santé. Ta famille entière semble, à cause de toi, avoir exhalé son dernier souffle. 2683.

» Des brahmes, qui te cherchent, parcourent la terre par centaines. » Aussitôt, Youddhishthira, que Damayantî eut reconnu Soudéva, 2684.

» Elle l'interrogea successivement sur tous ses amis, et, déchirée par le chagrin, sire, elle pleura beaucoup, 2685.

» En voyant le brahme de haut rang, ami de son frère; et Sounandâ, très-affligée, à la vue des larmes, qu'elle versait,

» Causant à part avec Soudéva, dit ces mots, Bharatide,

à sa mère : « L'ouvrière indépendante fond en larmes,

» Depuis qu'elle s'est abouchée avec un brahme. Sache ce qu'elle a, si tu le juges convenable. » La mère du souverain de Tchédi sortit alors du gynœcée royal et s'avança jusqu'au lieu, où la jeune femme était avec le brahme : elle fit amener Soudéva, monarque des hommes,

2686—2687—2688—2689.

» Et lui demanda : « De qui cette noble femme est-elle l'épouse? ou de qui est-elle fille? Comment cette belle aux yeux charmants est-elle séparée de sa famille et de son époux? 2690.

» Tu la connais, brahme : comment est-elle devenue ce qu'elle est. Je désire entendre complétement toute cette histoire de ta bouche. 2691.

» Réponds à mes questions avec sincérité sur cette femme à la beauté céleste. » A ces mots, sire, l'excellent brahme Soudéva, pénétré de plaisir, lui raconta l'histoire exacte de Damayantî. 2692—2693.

« Il est chez les Vidarbhains, dit Soudéva, un monarque vertueux, à la grande splendeur : on l'appelle Bhîma. Cette illustre dame est sa fille : Damayantî est son nom.

» Il est un roi des Nishadhains, fils de Vîraséna; il est appelé Nala. Cette noble femme est l'épouse de ce roi sage, qui porte aussi le nom de Pounyaçloka.

2694—2695.

» Son frère l'a vaincu au jeu; ce monarque de la terre a perdu son royaume. Il s'en est allé avec Damayantî, et qui que ce puisse être ne sait où. 2696.

» Nous parcourons cette terre à cause de Damayantî; cette jeune dame est entrée dans la maison de ton fils.

» Il n'existe pas une fille de Manou, qui lui soit égale en

beauté : elle porte entre les deux sourcils un signe naturel des plus distingués. 2697—2698.

» Il ressemble au lotus rouge au milieu de sa carnation d'azur. Je l'ai vu sur elle, caché qu'il est, couvert par la souillure, comme la lune est masquée par un nuage.

» Le créateur a fait de cette marque un signe pour la prospérité ; et, de même que le croissant de la lune troublée ne brille pas d'une grande lumière au quatrième jour, telle on ne voit pas *luire* sa beauté ; et son corps, couvert de souillures, pareil à l'or, mais non paré, ne resplendit pas manifestement. 2699—2700—2701.

» Cette tache sur ce corps me révèle cette jeune femme : je reconnais ici la reine, comme on devine à la chaleur un feu caché. » 2702.

» A peine Soudéva eut-il articulé ces paroles, Sounandâ aussitôt de laver la souillure, qui dérobait le signe à la vue ; 2703.

» Et, l'impureté détruite, le signe naturel de Damayanti brilla comme la lune dans un ciel dégagé de ses nuages.

» A la vue de cette marque, Bharatide, Sounandâ et la mère du roi embrassent la jeune femme, et restent environ une heure ne faisant que verser des larmes. 2704—2705.

» La mère du roi essuye enfin ses pleurs et prononce lentement ces paroles : « Tu es la fille de ma sœur, qui m'est révélée par ce signe. 2706.

» Ta mère et moi, nous sommes les filles charmantes à voir du magnanime roi Soudâman, le souverain des Daçârnains. 2707.

» Elle fut donnée au roi Bhîma et moi à Virabâhou. Tu étais née à peine, quand je te vis chez les Daçârnains dans le palais de mon père. 2708.

» La maison de notre père est pour toi ce qu'elle est pour moi, et telle que la souveraine puissance est à moi, ainsi est-elle à toi, Damayantî. » 2709.

» Damayantî, d'une âme joyeuse, s'inclina devant elle et, monarque des hommes, elle adressa ces paroles à la sœur de sa mère : 2710.

« Inconnue même, j'ai trouvé chez toi une habitation agréable : j'ai toujours été comblée de toutes les choses désirées, j'ai toujours été défendue par toi. 2711.

» Mon séjour ici, d'agréable qu'il était, serait plus agréable encore, sans aucun doute; *mais* j'ai été longtemps absente, veuille bien me donner congé, ma mère.

» Conduits chez mon père, mes deux faibles enfants y demeurent. Abandonnés par leur père et par moi, comment ne seraient-ils pas accablés de chagrin ? 2712—2713.

» Si tu veux faire ici une chose, qui me soit agréable, ordonne qu'on me prépare vite un char : je désire retourner chez les Vidarbhains. » 2714.

« Soit ! » répondit avec joie la sœur de sa mère; et la mère du roi, sire, fit partir, avec l'approbation de son fils, l'éminente jeune femme dans une litière, que portaient des hommes, ô plus auguste des Bharatides, défendue par une grande armée et bien pourvue d'habits, de vivres et de breuvages. 2715—2716.

» Enfin, peu de temps après, elle arriva chez les Vidarbhains, où elle reçut les honneurs, que sa famille entière lui rendit avec joie. 2717.

» Ayant retrouvé ses deux enfants, sa mère, son père, tous ses parents et tous ses amis en parfaite santé, l'illustre reine Damayantî, monarque des hommes, honora les Dieux et les brahmes d'une manière supérieure.

Digitized by Google

» Le prince, joyeux de voir sa fille rendue à ses yeux, rassasia les désirs de Soudéva avec un millier de vaches, un village et d'autres richesses. 2718—2719—2720.

» Reposée dans le palais de son père, quand l'aube du jour eut éclairé la nuit, elle dit, sire, ces paroles à sa mère : 2721.

« Si tu veux que je vive, efforce-toi, ma mère, je le dis en vérité, de faire venir Nala, ce héros des hommes. »

» A ces mots de Damayantî, la reine, vivement affligée et baignée de larmes, ne fit aucune réponse. 2722-2723.

» Quand tout le gynœcée la vit, plongée dans une telle condition, il retentit de fond en comble de tristes hélas! hélas! et versa un torrent de larmes. 2724.

» Elle dit ensuite ces paroles au grand roi Bhîma, son époux : « Damayantî, ta fille, regrette son mari ; 2725.

» Et, bannissant la pudeur, elle te dit elle-même, sire : « Que tes domestiques s'en aillent à la recherche de Pounyaçloka. » 2726.

» A cet avertissement de son épouse, le roi envoya des brahmes soumis à sa volonté par tous les points du monde avec cet ordre : « Efforcez-vous de découvrir Nala.» 2727.

» Alors tous les brahmes, au moment de leur départ, vont trouver Damayantî sur les injonctions du roi, et lui exposent leur mission. 2728.

« Répétez çà et là mainte et mainte fois ces paroles dans tous les royaumes, leur dit la fille de Bhîma : 2729.

« Où es-tu allé, joueur, après que tu eus coupé la moitié de mon vêtement, et que, moi, ton épouse dévouée, tu m'eus abandonnée, toi, mon époux, dans mon sommeil, au milieu d'une forêt? 2730.

» Elle t'attend, cette jeune femme, de la manière que tu

lui as indiquée, consumée d'un profond chagrin, couverte de la moitié d'un vêtement et pleurant cent larmes à la fois. Rends-moi ta faveur, héroïque prince, et donne-moi une réponse. » 2731—2732.

» Tenez ce langage et dites encore d'autres paroles de manière qu'il soit touché de compassion à mon égard : en effet, le feu ne brûle pas une forêt, s'il n'est pas agité par le vent. 2733.

« C'est à l'époux de nourrir et de protéger son épouse. Comment ces deux choses ont-elles péri en toi, homme vertueux et qui sais le devoir ? 2734.

» Ta majesté fut toujours dite savante, généreuse, pleine de miséricorde ; elle est devenue insensible, je le crains, d'après la perte de ma fortune. 2735.

» Mets donc ta compassion sur moi, tigre des hommes. Ton premier devoir, c'est l'humanité, ai-je ouï dire. » 2736.

» S'il ne vous est fait aucune espèce de réponse, informez-vous de toutes les manières : « Qui est cet homme ? Et où est-il ? » 2737.

» Mais, s'il est un homme, qui puisse répondre à ces paroles, recevez sa réponse, ô les plus grands des brahmes, et rapportez-la moi. 2738.

» Revenez sans paresse et cachez-lui bien que, si vous avez parlé, ce fut suivant mon ordre. 2739.

» S'il est riche, ou s'il est pauvre, ou s'il est dans l'impuissance, sachez ce qu'il a le désir de faire. » 2740.

» Quand Damayantî leur eut parlé de cette manière, sire, les brahmes de s'en aller à tous les points du monde chercher Nala, plongé alors dans l'infortune. 2741.

» Mais ils eurent beau fouiller les royaumes étrangers,

les villages, les hermitages, les parcs de tous les pâtres, ces brahmes n'y trouvèrent point Nala. 2742.

» Ils firent entendre çà et là, souverain des hommes, les paroles, dont ils étaient chargés et comme Damayantî les avait prononcées. 2743.

» Après beaucoup de temps écoulé, un brahme, nommé Parnâda, revint à la ville, où il tint ce langage à la fille de Bhîma : 2744.

« Occupé, Damayantî, à chercher le roi des Nishadhains Nala, je me suis rendu à la ville d'Ayodhyâ, où je me suis approché du Bhangâsouride. 2745.

» J'ai fait entendre ta parole, comme tu l'as prononcée, noble dame, à l'éminent Ritouparna au milieu d'une grande assemblée. 2746.

» A ce langage, le roi Ritouparna, ni qui que ce soit dans cette assemblée ne répondit pas un seul mot, quoique je lui eusse parlé plus d'une fois. 2747.

» Mais, après que le roi m'eut donné congé, un certain homme de Ritouparna, nommé Bâhouka, me dit à part :

» (C'est un individu aux bras courts, difforme, le cocher de cet Indra des hommes, habile à conduire les chevaux rapidement et cuisinier expert dans l'art de préparer les mets :) 2748—2749.

» Il poussa de nombreux soupirs, versa mainte et mainte fois des larmes, m'interrogea sur ma santé et me dit ensuite ces paroles : 2750.

« De nobles dames, tombées dans l'infortune, se défendent elles-mêmes. On gagne le Swarga par la vérité, sans aucun doute. 2751.

» Délaissées par leurs époux, les femmes de qualité ne

Digitized by Google

s'irritent jamais : elles portent la vie comme la cuirasse de la vertu. 2752.

» Celle-ci ne doit pas s'irriter ici de ce qu'elle fut abandonnée par le sien en délire, placé dans une situatiou pénible et tombé du bonheur. 2753.

» Elle ne doit pas, cette femme au teint bleu, s'irriter contre son époux, consumé par les soucis et qui, cherchant de la nourriture, vit les oiseaux emporter son vêtement. 2754.

» *Elle ne le doit pas*, honorée ou non, quand elle a vu son époux, croulé du trône, dépouillé de sa prospérité, précipité dans l'infortune et tombé dans un tel état. » 2755.

» Sur les paroles de cet homme, je suis revenu ici en toute hâte. Maintenant que ta grâce fasse connaître au roi ce témoignage. » 2756.

» A ce rapport de Parnâda, monarque des hommes, Damayantî, les yeux remplis de larmes, fut trouver sa mère et lui dit à part : 2757.

« Cette chose, ma mère, ne doit jamais être confiée au roi ; je vais envoyer en ta présence Soudéva, le plus vertueux des brahmes. 2758.

» Agis de telle sorte que sa majesté ne connaisse pas mon opinion, si tu veux faire une chose, qui me soit agréable. 2759.

» Que Soudéva s'en aille vîte, sans tarder, à la ville d'Ayodhyâ, pour me ramener Nala avec la même bonne fortune qu'il m'a ramenée moi-même promptement au milieu de mes parents ! » Ensuite, la noble Vidarbhaine honora d'une richesse infinie le saint brahme Parnâda, quand il se fut bien reposé : « Je te donnerai encore plus de

richesse, brahme, lui dit-elle, une fois que Nala sera venu ici. 2760—2761—2762.

» En effet, ô le plus vertueux des brahmes, tu auras fait pour moi une œuvre considérable, qu'un autre n'aurait pas accomplie, en me réunissant bientôt à mon époux ! »

» A ces mots, le brahme au bien grand cœur, ayant relevé son courage par les bénédictions les plus fortunées, retourna dans sa maison, *heureux* d'avoir conduit sa mission à bonne fin. 2763—2764.

» Damayantî, adressant la parole à Soudéva, lui dit, pleine de douleur et de chagrin, en présence de sa mère, Youddhishthira : 2765.

« Va à la ville d'Ayodhyâ, Soudéva, et dis ces paroles au roi Ritouparna, qui y demeure, comme si tu étais venu pour son plaisir : 2766.

« Damayantî, la fille de Bhîma, célèbre de nouveau un swayamvara : les rois et les fils de rois affluent de tous les côtés *à la ville du Vidarbha.* 2767.

» Le jour fixé est celui qu'on verra demain : fais diligence, si tu veux y assister, dompteur des ennemis.

» A l'instant où le soleil se lève, elle choisira un second époux ; car on ne sait pas si le héros Nala vit encore. »

2768—2769.

» A ces mots, le brahme Soudéva s'en alla, auguste majesté, et répéta au roi Ritouparna *ce que Damayantî lui avait dit.* 2770.

» A peine eut-il entendu ce langage de Soudéva, le monarque Ritouparna, flattant son cocher d'une voix caressante, dit à Bâhouka : 2771.

« Je désire aller dans un seul jour chez les Vidarbhains au swayamvara de Damayantî, si tu le crois possible, toi,

Bâhouka, à qui est connue la vraie nature des chevaux. »

» Quand le souverain lui eut parlé de cette manière, fils de Kountî, l'esprit de Nala fut déchiré par la douleur, et cet homme au grand cœur agita ces réflexions :

« Damayantî agirait-elle ainsi par le délire, où l'a jeté sa douleur? Ou serait-ce un grand moyen, qu'elle imagine pour me *ramener?*

» Malheur, hélas! la chaste Vidarbhaine aimait son époux, et je l'ai offensée, moi vil, misérable, qui ouvris mon cœur à la pensée du crime! 2772—2773—2775.

» Mais la nature des femmes est inconstante; et ce serait pour moi une grande tache dans le monde, si elle tenait cette conduite dans son désespoir, mon offense ayant détruit l'amour de cette femme à la taille svelte, troublée par le chagrin, que mon abandon lui inspire!... Voilà ce que jamais elle ne fera, surtout quand elle est mère!

2776—2777.

» J'irai et je connaîtrai la vérité ou le mensonge! Je tournerai ce désir bien arrêté de Ritonparna à mon intérêt particulier. » 2778.

» Quand il eut décidé cette résolution dans sa pensée, Bâhouka, l'âme affligée et ses mains réunies au front, de répondre en ces termes au roi Ritouparna : 2779.

« Sire, je t'en fais la promesse ; tu iras en un seul jour, tigre des hommes, à la capitale des Vidarbhains. » 2780.

» Bâhouka fit l'inspection des coursiers, et, d'après l'ordre du Bhangâsouride, il entra dans l'écurie des chevaux. 2781.

» Quoique Ritouparna à chaque instant le pressât de se hâter, Bâhouka, qui désirait bien connaître les chevaux, y songea mainte et mainte fois. 2782.

Digitized by Google

» Il choisit des chevaux maigres, puissants, capables d'une longue route, pleins de force et d'énergie, en lesquels dominaient les qualités de la race, dépourvus de marques viles, aux vastes lombes, aux grandes mâchoires, purs, nés sur les bords du Sindhou, avec dix boucles de crins et la vîtesse du vent. 2783—2784.

» Le roi, les ayant vus, dit, saisi d'un léger mouvement de colère : « Que prétends-tu faire? Ton *choix* trompera *notre attente!* 2785.

» Comment ces chevaux de mon *écurie*, qui ont peu de souffle et de vie, pourront-ils nous porter? Comment de tels coursiers pourront-ils marcher une longue route? »

« Une marque sur le front, lui répondit Bâhouka, deux sur la tête, quatre sur le flanc droit et le flanc gauche, autant sur la poitrine, une sur le dos : voilà à quels signes on distingue les bons chevaux. 2786—2787.

» Ces coursiers iront dans le Vidarbha, je n'en fais aucun doute ; mais, parle, sire, et j'attèlerai les autres, que tu juges plus convenables. » 2788.

» Ritourparna reprit :

« Tu connais la vraie nature des chevaux, Bâhouka; tu es habile : hâte-toi d'atteler ceux, que tu penses capables. » 2789.

» L'adroit Nala d'atteler aussitôt à son char quatre vigoureux coursiers, doués de rapidité, en qui étaient innées les vertus de la race. 2790.

» Le roi, plein de hâte, s'empressa de monter sur le char attelé, et les chevaux légers de précipiter leurs pieds sur la terre. 2791.

» Le fortuné roi Nala, sire, le plus excellent des hommes, avait caressé les chevaux, pleins de force et d'énergie,

» Après qu'il eut retenu ses coursiers avec les rênes, il eut envie de partir, fit monter le cocher Vârshnéya et déploya la plus grande vitesse. 2792—2793.

» Les excellents coursiers, que Bâhouka excitait suivant l'art, volèrent au milieu des airs à la stupéfaction du maître.

» Quand il vit les chevaux traîner le char avec la rapidité du vent, le fortuné souverain d'Ayodhyâ fut transporté de la plus haute admiration. 2794—2795.

» Lorsqu'il entendit le bruit du char et qu'il vit diriger son attelage, Vârshnéya de penser alors que Bâhouka connaissait l'art de manier les chevaux : 2796.

« Cet homme, se disait-il, ne serait-il pas Matali, le cocher du roi des Dieux? Tant sont grands ces signes, que l'on voit dans le héros Bâhouka ! 2797.

» Ne serait-il pas Çâlihotra, qui sait la vraie nature de la race des chevaux, et dont le corps d'une beauté supérieure est passé dans la condition humaine ? 2798.

» Ou bien ne serait-ce pas le roi Nala, le vainqueur des cités ennemies? Voilà donc cette majesté revenue ! » C'était ainsi qu'il pensait. 2799.

« Nala sait la science, Bâhouka ne l'ignore pas : je vois une science égale dans Bâhouka et dans Nala. 2800.

» De plus, il y a égalité d'âge en Bâhouka et en Nala... Cependant Nala à la grande vigueur n'atteindra jamais à la science de celui-ci ! 2801.

» Ces magnanimes parcourent inconnus cette terre, livrés à différents destins et sous des apparences, signalées dans les Çâstras. 2802.

» Il y aurait doute en mon esprit sur cette difformité du corps ; et *de plus* il n'aurait pas la taille : voilà quel est mon sentiment. 2803.

Digitized by Google

» La mesure de l'âge est la même, mais il y a une différence dans les formes : Nala est doué, je pense, de toutes les qualités ; mais il n'en est point ainsi de Bâhouka. »

» C'est ainsi, grand roi, que, roulant une foule d'idées en son cœur, pensait Vârshnéya le cocher de Pounyaçloka. 2804—2805.

» Ritouparma, ce roi Indra des rois, songeant à la connaissance des chevaux, que possédait Bâhouka, s'en réjouissait avec le cocher Vârshnéya. 2806.

» Admirant son attention, sa vigueur, la direction des chevaux, ses efforts des plus grands, il savourait un plaisir infini. 2807.

» Il traversait rapidement les rivières, les montagnes, les forêts et les lacs, comme un oiseau, qui fend l'air.

» Tandis que le char volait, le vainqueur des cités ennemies, le roi Bhangâsouride vit tomber à terre son vêtement supérieur. 2808—2809.

» Alors qu'il s'empressait de resaisir son habit tombé, le roi magnanime dit à Nala : « Je vais le ramasser !

» Retiens ces coursiers à la marche rapide : attends un instant, homme à la vaste intelligence, que Vârshnéya m'ait rapporté ici mon vêtement. » 2810—2811.

« Ton habit est tombé loin d'ici ! répondit Nala ; nous l'avons déjà passé d'un yodjana ; il n'est plus possible de le reprendre. » 2812.

» Nala parlait encore, quand le roi Bhangâsouride arriva sur l'orée d'un bois, sire, où s'élevait un beleric myrobolan, chargé de fruits. 2813.

» A sa vue, le roi dit en se hâtant à Bâhouka : « Vois, cocher, ma faculté éminente pour compter ! 2814.

» Aucun homme ne sait tout, il n'existe personne, qui

sache tout, et nulle part la science n'a mis son habitation dans un seul homme. 2815.

» *Tu vois*, Bâhouka, les feuilles et les fruits, qui sont à cet arbre ; ce qui en est tombé çà et là est au nombre de cent, plus un, avec un fruit. Il y a sur les deux grosses branches cinq kotis de feuilles. 2816—2817.

» Sépare dans ta pensée les deux mères branches et tous les rameaux, qui les accompagnent, tu trouveras sur eux deux mille cent moins cinq fruits. » 2818.

» Alors Bâhouka dit au roi : « Sire, ô toi, qui traînes les ennemis, c'est bien te vanter devant moi ! 2819.

» Je vais rendre la chose évidente, en arrachant ce beleric myrobolan ; il n'y aura pas d'incertitude, sire, le compte en étant fait ici. 2820.

» J'arracherai l'arbre à tes yeux, auguste majesté : en effet, je ne sais pas s'il en est ainsi ou non. 2821.

» Je compterai ses fruits sous tes regards, monarque des hommes. Que Vârshnéya retienne un moment les rênes des coursiers ! » 2822.

» Le roi dit à son cocher : « Ce n'est pas le temps de s'amuser ! » Mais Bâhouka, déployant un suprême effort, lui répondit : 2823.

« Attends un instant ; je sais que ta majesté est pressée, mais ce voyage suit une route heureuse. Tiens ! cocher Vârshnéya. » 2824.

» Ritouparna lui dit, en le caressant, rejeton de Kourou : « C'est toi, qui es le cocher, Bâhouka ; il n'y en a pas d'autre sur la terre. 2825.

» Je désire aller par toi dans le Vidarbha, homme expert à conduire les chevaux ; j'ai recherché ton assistance, ne veuille pas me susciter un obstacle. 2826.

Digitized by Google

» J'accomplirai le désir, que tu me témoigneras, Bâhouka, si marchant à cette heure, où nous avons le soleil, tu montres la Vidarbhaine à mes yeux. » 2827.

» Compte le béleric myrobolan, dit Bâhouka; je te conduirai ensuite vers la Vidarbhaine : exécute ma parole. »

« Compte le seul endroit de la branche, que je t'ai montrée, mortel sans péché, reprit le roi, en quelque sorte malgré lui. 2828—2829.

» Compte ses fruits, ô toi, qui sais la vérité et apporte-nous la joie. » Nala descendit lestement du char et bientôt il eut arraché l'arbre. 2830.

» Puis, saisi d'étonnement, il parla au monarque en ces termes : « J'ai compté autant de fruits que tu as dit. 2831.

» J'ai vu, sire, ta faculté plus que merveilleuse ; je désire entendre la science, qui fit naître ce prodige. » 2832.

» Le roi dit, pressé d'arriver : « Sache que je connais la science des dés, et que je suis habile calculateur. »

« Donne-moi cette science, répondit Bâhouka, et reçois de moi, sire, la science des chevaux. » 2833—2834.

» Alors, séduit par l'importance de la chose et par son désir de posséder la science hippique, le roi Ritouparna dit à Bâhouka : « Qu'il en soit ainsi! 2835.

» Reçois, telle que tu l'as dit, cette science éminente des dés ! Ce mien dépôt, Bâhouka, demeure en toi comme est en toi la science des chevaux ! » 2836.

» A ces mots, Ritouparna fit part de sa science à Nala, et celui-ci avait à peine reçu la science des dés que Kali déserta son corps. 2837.

» Bâhouka vomit long-temps de sa bouche le poison amer du serpent Kali, et le feu de la malédiction sortit alors de ce prince malheureux. 2838.

Digitized by Google

» Le roi, déchiré par elle, fut long-temps comme un égaré; et, quand il se fut délivré lui-même du poison, Kali de reprendre sa forme. 2839.

» Le souverain des Nishadhains, Nala voulait, irrité, le maudire ; mais Kali effrayé, tremblant, joignant ses mains au front, lui dit : 2840.

« Réprime ta colère, monarque des hommes; je te donnerai une gloire éminente. La mère d'Indraséna irritée m'a jadis maudit, quand elle fut abandonnée par toi. Ensuite cruellement oppressé, Indra invaincu des rois, j'habitai dans toi avec une vive douleur. 2841—2842.

» Consumé, nuit et jour, par le venin du roi des Nâgas, j'ai recours à ta protection : écoute cette parole de ma bouche. 2843.

» Les hommes, qui, dans le monde, parleront sans cesse de toi, n'auront jamais à redouter un danger, qui vienne de ma part, si tu ne lances pas une imprécation contre moi, quand, frappé déjà par ta femme, j'ai recours à ta protection. » A ces mots, le roi Nala de comprimer sa colère. 2844—2845.

» La peur fit entrer précipitamment Kali dans le beleric myrobolan, et dès-lors on ne vit plus Kali s'entretenir avec le Nishadhain. 2846.

» L'immolateur des héros ennemis, le roi vigoureux des Nishadhains, libre de soucis et doué d'une joie infinie, remonta dans son char et regagna le temps perdu à compter les fruits, en marchant vers la cité avec une légèreté extrême et ses rapides coursiers. 2847—2848.

» Le beleric myrobolan cessa d'être en honneur parce qu'il avait prêté un azyle à Kali. Nala d'une âme joyeuse pressa mainte et mainte fois ses rares chevaux, qui *sem-*

blaient voler comme des oiseaux : le roi à la grande renommée s'avança, tournant la face aux Vidarbhains;

2849—2850.

» Et Kali même, après qu'il eut évité *la malédiction de* Nala, reprit le chemin de son habitation. Le grand monarque Nala fut délivré de son oppression fiévreuse ; mais, affranchi de Kali, il n'avait pas repris sa forme. 2851.

» Ensuite, il fut annoncé au roi Bhîma que Ritourparna au courage infaillible arrivait chez les Vidarbhains à l'heure du soir. 2852.

» Sur l'ordre de Bhîma, il entra dans la ville de Kountina. Tous les points cardinaux et les plages intermédiaires résonnaient au bruit de son char. 2853.

» La foule entendit le fracas du char, les chevaux de Nala, et fut transportée de joie en sa présence. 2854.

» Damayantî elle-même entendit le bruit profond du char, semblable à celui du nuage, tonnant au milieu de la saison pluvieuse. 2855.

» La multitude fut saisie d'un immense étonnement à ce violent tumulte des chevaux, contenus sous la main de Nala. 2856.

» La fille de Bhîma estima que le bruit du char égalait celui des coursiers. Les paons, qui perchaient sur les maisons, les éléphants au milieu des étables et les chevaux entendirent résonner le char du maître de la terre. A ce bruit, levant la tête, comme s'ils désiraient l'arrivée des nuages, les éléphants et les paons de pousser des cris. « Comme le bruit de ce char, qui remplit la terre, jette la joie dans mon cœur, c'est le roi Nala, qui arrive ! ainsi parla Damayantî. Si je ne vois pas cet héroïque Nala au visage pareil à la lune, aux vertus incalculables, j'en mour-

Digitized by Google

rai; il n'y a nul doute! Si je n'entre pas dans les bras de ce héros à l'attouchement délicieux, je cesserai d'être; je n'en fais aucun doute! Si le Nishadhain, qui retentit comme un nuage, ne vient pas à moi, je monterai aujourd'hui même sur un *bûcher, où brûle un* feu semblable à l'or! Si cet Indra des rois, qui a la force d'un éléphant ivre et le courage d'un lion, ne vient pas auprès de moi, j'en mourrai: il n'y a là aucun doute! Je ne me rappelle aucun mensonge; je ne me rappelle aucune offense, ni une parole vaine, qui me soit jamais échappée; et ce héros Nishadhain patient, généreux, supérieur aux rois, qui suit en secret des impulsions nobles, est pour moi tel qu'un eunuque! Séparé de ce qui lui est agréable, ce cœur de moi, qui me rappelle ses qualités et ne suis occupée jour et nuit que de cette pensée, est déchiré par le chagrin! » Ainsi gémissait la princesse, fils de Bharata, comme une personne, qui a perdu l'esprit. (*De la stance* 2857 *à la stance* 2868.)

» Elle monta sur le sommet élevé de son palais avec le désir de voir Pounyaçloka, et vit le char entrer dans la moyenne enceinte, Ritourparna, accompagné de Vârshnéya et de Bâhouka. Ceux-ci descendirent du grand char.

2868—2869.

» Ils dételèrent les chevaux et rangèrent le char. Le monarque Ritouparna après eux quitta le banc du char.

» Il s'approcha du roi Bhîma au courage infaillible, et celui-ci le reçut avec les plus grands honneurs.

2870—2871.

» Honoré par ce roi, le souverain de la terre et des hommes habita dans la charmante cité de Kountina.

» Promenant ses regards de tous les côtés, il ne vit

rien alors. Il s'aboucha avec Bhîma, le monarque du Vidarbha, il n'obtint pas l'hymne des femmes, qu'on accorde même à la légère et sans cause. « Que dois-je faire pour toi? Sois ici le bienvenu! » lui demanda Bhîma.

2872—2873—2874.

» Ce prince ne savait pas qu'il était venu pour sa fille. Ritouparna, le sage roi, de qui le courage ne se démentait jamais, ne voyait d'aucune manière ou le roi ou la fille du roi ; on ne parlait pas de swayamvara ; on ne voyait pas les brahmes se réunir. 2875—2876.

» Le monarque du Koçala, considérant ces choses dans sa pensée, *vint trouver Bhîma* et, s'inclinant devant sa majesté, lui dit : « Me voici venu ! » 2877.

» Bhîma souriant pensait bien à la venue du prince ; mais la cause en était loin de son esprit à plus de cent yodjanas? 2878.

« Il a devancé les autres rois, *se disait-il*, et il est venu me saluer; il a traversé de nombreux villages, et n'a point obtenu sans doute ce qui était convenable. 2879.

» La cause de sa venue, tout l'indique, est une petite affaire : dans la suite, je saurai quelle est cette cause, et ce qu'elle n'est pas ! » Le monarque, ayant honoré son *hôte*, lui donna congé. « Repose-toi, lui dit-il mainte et mainte fois ; tu es fatigué. » 2880—2881.

» Le prince satisfait, l'âme joyeuse, honoré par le monarque satisfait, se retira, accompagné des serviteurs du roi, et entra dans l'habitation, qui lui était assignée. 2882.

» Après que le roi Ritouparna s'en fut allé, escorté par Vârshnéya, Bâhouka prit le char et passa avec lui dans la remise des chars. 2883.

» Il détela ses chevaux, les pansa lui-même, suivant le

Traité, et, quand il eut rendu la vigueur aux coursiers, il fit son lit sur le siége. 2884.

» Quand Damayantî, consumée par le chagrin, vit le roi Bhangâsouride, le fils du cocher Vârshnéya et Bâhouka sous le travestissement, 2885.

» La Vidarbhaine pensa : « A qui était ce char si bruyant ! Tel était son grand bruit qu'on aurait dit le char de Nala même, et cependant je ne vois pas le Nishadhain ! 2886.

» Peut-être Vârshnéya a-t-il appris de lui cette science ; et voilà pourquoi ce char roulait avec un bruit si grand qu'on aurait dit le char de Nala ! 2887.

» Peut-être Ritouparna est-il un roi comme était Nala : aussi le bruit de son char semble-t-il celui du char de Nala. » 2888.

» Ces réflexions faites, monarque des hommes, la belle Damayantî envoya une messagère à la recherche du Nishadhain : 2889.

« Va, Kéçinî ! sache, dit-elle, qui est ce conducteur de char, ce Bâhouka le court, le difforme, que voilà couché sur le siége du char. 2890.

» Va, noble femme ; et, commençant par des paroles douces, interroge avec attention cet homme sur sa bonne santé ; car il est, irréprochable dame, un homme suivant la vérité. 2891.

» Il y a ici un grand doute pour moi : serait-il le prince Nala ? Parle-lui de manière à mettre la satisfaction dans mon âme et la joie dans mon cœur. 2892.

» A la fin de l'entretien, vertueuse et ravissante dame, fais bien attention à sa réponse, comme au langage d'un ascète. » 2893.

» La messagère, étant allée, parla à Bâhouka avec attention ; et la noble Damayantî regardait au sommet de son palais. 2894.

« Sois le bien-venu, Indra des hommes ! lui dit Kéçinî ; je te demande comment va ta santé. Écoute attentivement, homme éminent, la parole de Damayantî. 2895.

» Quand êtes-vous partis et quelle raison vous amène ici ? Parle ! La Vidarbhaine désire entendre cela de ta bouche suivant la vérité. » 2896.

Bâhouka lui répondit :

« Le magnanime roi du Koçala entendit un brahme dire : « Demain Damayantî doit célébrer un second swayamvara. » 2897.

» A cette nouvelle, le monarque est parti, accompagné de moi et de son cocher, avec ses chevaux de première qualité, qui ont la vîtesse du vent et peuvent marcher cent yodjanas. » 2898.

« Et celui, qui est le troisième d'entre vous, d'où vient-il ? observa Kéçinî. De qui est-il fils ? Et toi, qui est ton père ? Et comment cette affaire te fut-elle confiée ? »

« On l'appelle Vârshnéya, reprit Bâhouka ; il était cocher de Pounyaçloka, noble dame ; après la fuite de Nala, il entra au service du Bhangâsouride. 2899-2900.

» Moi, je suis versé dans la science hippique ; Ritouparna m'a confié la conduite de son char ; il m'a préposé lui-même à la direction des chars et la préparation des mets. »

« Mais Vârshnéya doit savoir où et comment s'en est allé le roi Nala ! répliqua Kéçinî. Il a dû te raconter cela, Bâhouka ! » 2901—2902.

« Les deux enfants de Nala aux bonnes œuvres, dit Bâhouka, ont été amenés ici ; ensuite, il s'en est allé à sa

volonté, et Vârshnéya même ne sait pas où est le Nishadhain. 2903.

» Nul homme ne connaît Nala, femme illustre; il erre inconnu dans ce monde; le souverain de la terre a perdu sa forme. 2904.

» Celle, qui est la plus proche de lui, connaît-elle Nala elle-même? En effet, Nala ne dit jamais quels traits il porte maintenant. » 2905.

« Ce brahme, qui est allé d'abord à Ayodhyâ, fit Kéçinî, a répété mainte et mainte fois ces paroles d'une femme : 2906.

« Où t'en es-tu allé, joueur, après que tu eus coupé la moitié de mon vêtement et que toi, mon époux, tu m'eus abandonnée, moi, ton épouse dévouée, endormie au milieu d'une forêt? 2907.

» Consumée de chagrins les jours et les nuits, couverte avec une moitié de vêtement, elle attend de la manière que tu l'as ordonné, 2908.

» Environnée de ta faveur, cette femme, qui pleure toujours dans une telle douleur; et donne-moi, prince héroïque, une réponse. 2909.

» Dis, seigneur à la haute sagesse, dis ce récit aimé d'elle; la vertueuse Vidarbhaine désire entendre cette parole même. 2910.

» La princesse du Vidarbha a l'envie d'entendre ta bouche répéter cette réponse, qui fut jadis rendue par toi au *brahme* touchant ces paroles d'elle. » 2911.

» A ces mots de Kéçinî, rejeton de Kourou, le cœur de Nala fut troublé par la douleur et ses yeux se remplirent de larmes. 2912.

» Mais, comprimant sa peine, le monarque, consumé

par le chagrin, articula de nouveau ces paroles d'une voix suffoquée par ses pleurs : 2913.

« Les femmes de condition, tombées dans l'infortune, se défendent elles-mêmes. Le Swarga est conquis par la vérité : il n'y a pas de doute. 2914.

» Abandonnées de leurs époux, les femmes de qualité ne se livrent jamais à la colère : elles portent les souffles de l'existence comme les cuirasses de la vertu.

» Si elle fut délaissée par un époux en délire, précipité dans l'infortune, déchu de tout plaisir, elle ne doit pas à cause de cela ouvrir son cœur à la colère. 2915—2916.

» La femme à la carnation d'azur ne doit pas s'irriter contre son époux, consumé de soucis, qui vit les oiseaux enlever son vêtement et qui mendie son existence ; 2917.

» Elle, qui, honorée ou non, vit son mari tombé dans une telle condition, précipité du trône, dépouillé de sa prospérité, tourmenté par la faim et plongé dans l'infortune. » 2918.

» En prononçant ces paroles, l'âme péniblement affligée, Nala ne put retenir ses larmes et, fils de Bhârata, il se mit à pleurer. 2919.

» Kéçinî alors s'en alla et rapporta entièrement à Damayantî les paroles et l'émotion du cocher. 2920.

» A ces mots, Damayantî, toute livrée à sa douleur et soupçonnant qu'il était Nala, tint ce langage à Kéçinî :

« Va de nouveau, Kéçinî ; observe Bâhouka ; et, placée auprès de lui, sans rien dire, examine bien ses actions. 2921—2922.

» Quand il fera là quelque chose, noble dame, considère là son action dans le principe même. 2923.

» Il ne faut pas lui donner le feu ; mets-y obstacle,

Kéçinî. S'il demande l'eau, il ne faut d'aucune manière te presser de lui en donner. 2924.

» Quand tu auras bien vu tout cela, viens m'informer de son action et de tout ce que tu verras dans Bâhouka sortir d'une cause divine ou humaine. 2925.

» Tout autre chose, que tu voies, ne manque pas de m'en instruire. » A ces mots de Damayantî, Kéçinî s'en alla. 2926.

» Ayant vu les caractères d'un homme versé dans la science des chevaux, elle revint et raconta exactement à Damayantî ce qu'elle avait vu dans Bâhouka procéder d'une cause divine ou humaine : « Assurément, Damayantî ! dit-elle; je n'ai jamais vu nulle part ni ouï-dire un tel homme, qui fît un service aussi pur. Y a-t-il un lieu bas, sous lequel il faille passer, on ne le voit jamais se baisser. 2927—2928—2929.

» L'endroit se hausse à son désir, afin qu'il puisse y marcher à son aise. Dans un étroit défilé, il naît pour lui une vaste et bien large ouverture. 2930.

» Le roi envoya plus d'une fois en grande quantité des viandes de bétail pour les aliments de Ritouparna. 2931.

» Là, sont préparées des urnes pour les ablutions ; j'ai vu Bâhouka les remplir d'eau. 2932.

» Quand il eut fait son ablution, il s'est avancé et, prenant une poignée d'herbe, il l'a offerte au soleil. 2933.

» Il s'occupa ensuite à laver promptement le char et les chevaux. A la vue de ces choses très-merveilleuses, je suis revenue ici avec étonnement. 2934.

» J'ai vu en lui une autre merveille bien grande, femme charmante; c'est qu'ayant touché le feu, il n'en fut pas brûlé. 2935.

» L'eau coule sans exception à sa volonté avec une rapidité extrême : j'ai vu encore d'autres prodiges non moins étonnants. 2936.

» Il prend des fleurs et les broie avec lenteur entre ses mains, mais les fleurs broyées ne changent pas ; 2937.

« Elles sont mêmes plus odorantes et plus droites qu'avant. A la vue de ces traits merveilleux, je suis vite accourue ici. » 2938.

» Dès que Damayantî entendit raconter ces actions de Pounyaçloka, elle pensa que Nala était arrivé et qu'il se révélait par ses faits et gestes. 2939.

» Soupçonnant à de pareils signes que Bâhouka était son époux, elle adressa de nouveau ces paroles d'une voix tendre à Kéçinî : 2940.

« Retourne, noble femme, et apporte-moi de la viande préparée pour Bâhouka et enlevée du grand char à sa négligence. » 2941.

» Kéçinî alla donc; elle enleva de la viande très-chaude à la face même de Bâhouka, et se hâtant, rejeton de Kourou dans le service, qu'elle rendait, courut la donner à Damayantî. Aussitôt que celle-ci, qui, par un long usage antérieur, était accoutumée aux viandes apprêtées pour son époux, l'eut mangée, elle pensa que Nala était un simple cocher et, vivement affligée alors, elle se lamenta, et, tombée dans le plus profond abattement, elle lava sa bouche.

2942—2943—2944.

» Elle envoya, Bharatide, ses deux enfants avec Kéçinî. A peine Bâhouka eut-il reconnu Indraséná, accompagnée de son frère, il courut, les embrassa, les fit monter dans son anka ; *enfin* le roi s'approcha *en père* de ce couple enfantin, qui ressemblait aux fils des Immortels.

» L'âme étroitement assiégée par la douleur, le Nishadhain pleura d'une voix tendre et montra plus d'une fois son émotion. 2945—2946—2947.

» Il s'arracha bientôt à ces deux enfants et dit ces mots à Kéçinî : « Ce jeune couple, éminente femme, ressemble à mes deux enfants. 2948.

» Leur aspect inattendu m'a fait verser des larmes. On pourrait soupçonner *ta conduite* à tort en te voyant venir trop souvent ici ; et nous, excellente dame, nous sommes les hôtes du lieu. Va-t-en ! Hommage te soit rendu ! » 2949.

» Ayant vu toute l'émotion du sage Pounyaçloka, Kéçinî s'en revint et fit part de tout à Damayantî, qui, douloureusement affligée et remplie du désir de revoir son époux, envoya de nouveau Kéçinî en présence de sa mère : 2950—2951—2952.

« J'ai déjà plusieurs fois observé Bâhouka par le désir de retrouver en lui Nala ; l'extérieur me présente seul un objet de doute, je désire lui parler à lui-même. 2953.

» Qu'il soit donc introduit auprès de moi ; ou veuille bien m'accorder cette permission ; fais cela, ma mère, au su ou à l'insu de mon père. » 2754.

» A ces mots de la Vidarbhaine, la reine dit à Bhîma : « Que ta majesté acquiesce au projet de sa fille ! » 2955.

» Ainsi approuvée de son père et de sa mère, éminent Bharatide, elle fit entrer Nala dans cette partie du palais, où elle avait ses appartements. 2956.

» A peine Nala eut-il vu Damayantî que, pénétré de peine et de chagrin, il s'inonda de ses larmes. 2957.

» Aussitôt qu'elle vit son époux en proie à une telle émotion, Damayantî, la noble dame, fut saisie d'une amère douleur. 2958.

Digitized by Google

» Alors, vêtue d'une robe rouge, les cheveux en gerbe, le corps plein de taches et de souillures, elle adressa, grand roi, ces paroles à Bâhouka : 2959.

« As-tu jamais vu, Bâhouka, un homme sachant le devoir, qui s'en aille, abandonnant sa femme endormie dans une forêt *déserte?* 2960.

» Quel autre, si ce n'est Nala à la gloire pure, s'en est allé, délaissant au milieu d'une solitude son épouse bien-aimée, innocente, l'âme égarée par la fatigue? 2961.

» Quelle offense avais-je commise par ignorance contre ce monarque auguste, pour mériter qu'il s'en allât, m'abandonnant, accablée par le sommeil, dans une forêt *solitaire?* 2962.

» Comment as-tu pu me délaisser, moi, la mère de tes enfants, ton épouse dévouée, remplie d'amour et qui jadis t'avais choisi pour mon époux au mépris des Dieux mêmes, rendus visibles? 2963.

» Quand tu pris ma main devant le feu, à la face des Dieux, n'as-tu pas dit : « Je serai *à toi!* » Q'est devenue la vérité de cette promesse? » 2964.

» Tandis qne Damayantî exposait devant lui toutes ces choses, il répandait avec douleur en torrents l'eau, dont la source est dans le chagrin. 2965.

» Nala, de ses yeux charmants, d'une noirceur extrême, aux angles rouges, d'où ruisselait cette eau, la voyant accablée de chagrin, lui dit ces paroles : 2966.

« Si j'ai perdu mon royaume, ce n'est pas moi, qui en suis l'auteur ; c'est Kali ! Si je t'ai abandonnée, femme timide, c'est Kali, qui en est coupable ! 2967.

» Jadis, lorsqu'il était dans le malheur du péché, tu l'as

frappé d'une malédiction dans les bois, où tu habitais désolée et me pleurant le jour et la nuit. 2968.

» Consumé par cette imprécation, Kali habita dans mon corps. Brûlé continuellement par elle, comme un feu, mis sur un autre feu, il sera vaincu par ma résolution et ma pénitence : c'est là ce qui doit arriver, charmante femme, à la fin de nos chagrins. 2969—2970.

» Le méchant, il m'a quitté : il s'est éloigné de moi, et je suis venu ici pour toi, où ma présence, ravissante dame, n'a pas une autre cause. 2971.

» Comment une femme telle que toi, ayant abandonné un époux dévoué et fidèle, dame craintive, ferait-elle jamais choix d'un autre ? 2972.

» Des messagers parcourent toute la terre à l'ordre du roi ; *ils annoncent que* la fille de Bhîma, libre d'elle-même, va se choisir un second époux à son gré, assorti à sa condition. Sur cette nouvelle, le Bhangâsouride accourut ici à la hâte. » 2973—2974.

» Dès qu'elle eut ouï cette plainte de Nala, la craintive Damayantî, tremblante et les mains jointes, lui tint ce langage : 2975.

« Ne veuille pas me soupçonner sans fondement, prince fortuné, car je t'ai choisi pour mon époux de préférence aux Dieux, monarque des Nishadhains. 2976.

» Des brahmes sont allés pour te joindre de tous les côtés, aux dix points de l'horizon, chantant mes paroles comme des hymnes. 2977.

» Ensuite, un brahme savant, nommé Parnâda, se rendit vers toi, seigneur, à Koçalâ, dans le palais de Ritouparna. 2978.

» Il dit bien mes paroles, il rapporta convenablement

une réponse; mais c'est un moyen, que j'avais imaginé, Nishadhain, pour te ramener. 2979.

» Nul autre que toi dans le monde, monarque des Nishadhains, n'est capable de marcher avec des chevaux cent yodjanas dans un seul jour. 2980.

» Puissé-je toucher tes pieds, maître de la terre, par cette vérité que jamais je n'ai fait en pensée même une chose indigne. 2981.

» Ce vent erre dans le monde comme le témoin des êtres, qu'il brise ma vie, si j'ai commis un péché! 2982.

» Cet astre aux rayons chauds circule toujours au-dessus du monde, qu'il brise ma vie, si j'ai commis un péché! 2983.

» Cette lune, la fin de tous les êtres, marche comme un témoin, qu'elle brise ma vie, si j'ai commis un péché.

» Dieux, qui tous les trois soutenez les trois mondes entiers, dites que c'est la vérité, ou abandonnez-moi (1)! » 2984—2990.

» A peine eut-elle ainsi parlé, le vent du sein des airs articula ces mots : « Elle n'a commis aucun péché; je te dis la vérité, Nala! 2991.

» Le riche trésor de sa vertu fut bien gardé, sire; et, pendant ces trois années, nous avons été nous-mêmes les témoins et les gardes de Damayantî! 2992.

» Cet incomparable moyen fut imaginé par elle à cause de toi : cent hommes viennent ici tous les jours, mais aucun autre n'y est jamais entré, si ce n'est toi! 2993.

» La fille de Bhîma est digne de toi, sire, et tu es

(1) L'édition de Calcutta, sautant cinq chiffres, compte ce çloka 2990 : nous allons faire comme elle afin de ne pas nous séparer.

Digitized by Google

digne de la fille de Bhîma. Tu ne dois concevoir ici aucun soupçon : unis-toi à ton épouse! » 2994.

» Le vent parlait encore, quand une pluie de fleurs tomba du ciel; les tambours des Dieux résonnèrent et le vent souffla d'une haleine favorable. 2995.

» A la vue de ces choses merveilleuses, le dompteur des ennemis, le roi Nala, Bharatide, écarta le soupçon à l'égard de la *chaste* Damayantî. 2996.

» Le monarque de la terre se revêtit d'une robe immaculée, tourna sa mémoire vers le roi des Nâgas et reprit à l'instant sa forme naturelle. 2997.

» A la vue de son époux, qui avait recouvré sa forme première, la vertueuse fille de Bhîma poussa des cris *d'allégresse* et embrassa Pounyaçloka. 2998.

» Le roi Nala, rétabli dans son ancienne splendeur, embrassa Damayantî, ses deux enfants, et se réjouit décemment. 2999.

» Alors déposant sa tête sur le sein de son époux, la femme au charmant visage, aux grands yeux, gémit, environnée d'une *profonde* douleur. 3000.

» Alors aussi, ayant embrassé la femme au candide sourire, au corps souillé de taches, le tigre des hommes resta bien long-temps inondé par le chagrin. 3001.

» La mère de la Vidarbhaine se fit un plaisir de raconter à Bhîma, sire, toute l'histoire de Damayantî et do Nala.

» Le grand roi dit à Nala, après qu'il se fut purifié : « Je vois arrivé uu beau matin, que tu vas agréablement passer avec Damayantî. » 3002—3003.

« Ensuite les deux époux, remplis de joie, employèrent la nuit à se raconter, sire, toutes leurs anciennes pérégrinations dans la forêt. 3004.

Digitized by Google

» La Vidarbhaine et Nala habitaient dans le palais du roi Bhîma avec des pensées joyeuses et le désir d'un plaisir mutuel. 3005.

» C'est ainsi qu'à sa quatrième année de séparation, il se réunit à son épouse et que, tous ses vœux accomplis, son affaire bien réussie, il goûta une joie suprême. 3006.

» Dâmayantî elle-même savoura le plaisir de sa réunion avec son époux, comme la terre, quand elle obtient la pluie sur ses fruits à moitié mûrs. 3007.

» Ainsi réunie à son époux, ses soucis calmés, tous ses vœux comblés, son cœur gonflé par la joie, la fille de Bhîma, quand elle eut secoué le sommeil, resplendit comme la nuit dans un clair-de-lune. 3008.

» Après qu'il eut passé la nuit en compagnie de Damayantî, le roi Nala dans une superbe parure vit au temps convenable le monarque de la terre. 3009.

» Nala de s'incliner avec soumission devant son beau-père; après lui, la belle Damayantî fit ses révérences à son père. 3010.

» L'auguste Bhîma le reçut comme un fils et, quand il eut rendu au prince les honneurs, dont il était digne, il releva le courage de la fidèle Damayantî dans la compagnie de son époux. Le roi Nala reçut suivant l'étiquette ces marques d'honneur. 3011—3012.

» Il annonça dignement au roi son adoration. Un bruit immense, enfant de la joie, éclata dans la ville, jeté par le peuple joyeux de voir Nala dans une telle situation. La cité resplendit, ornée de bouquets, d'étendards et de drapeaux. 3013—3014.

» Les rues royales étaient arrosées, bien parées, riches

de fleurs brillantes ; chaque citoyen devant sa porte avait broyé des fleurs. 3015.

» L'honneur était rendu à tous les grands autels des Dieux. Le puissant Ritouparna apprit lui-même avec plaisir que le personnage de Bâhouka avait caché Nala, réuni maintenant à Damayantî. Ce roi fit appeler Nala et demanda son pardon au prince. 3016—3017.

» Estimé pour son intelligence, Nala de lui pardonner avec raison. Le plus éloquent des hommes, le monarque honoré, qui savait la vérité, dit au Nishadhain avec l'étonnement sur la figure : « Oh ! bonheur ! te voilà donc réuni à ton épouse ! » et il le félicita. 3018—3019.

« Quelque offense, que j'aie commise envers toi, quand tu habitas inconnu dans mon palais, n'*en tiens* pas *compte*, monarque de la terre. 3020.

» Soit que j'aie agi avec connaissance, soit que j'aie agi par ignorance, en toute chose faite, qui n'était pas à faire, daigne me pardonner. » 3021.

« Tu n'as pas commis la moindre offense contre moi, lui répondit Nala ; et, l'eusses-tu même commise, je n'en concevrais pas de colère, je devrais te la pardonner.

» Tu fus jadis mon ami et, qui plus est, mon parent, monarque des hommes ; veuille donc avoir plus de joie *que de crainte*. 3022—3023.

» J'ai habité doucement chez toi au comble de tous mes désirs, et je n'aurais jamais été dans mon palais comme j'ai toujours été dans le tien, sire. 3024.

» Cette connaissance des chevaux, qui est en moi, je désire te la donner, si tu veux, prince, et la rendre tienne. » 3025.

» A ces mots, le Nishadhain donna la science à Ritou-

Digitized by Google

parna, qui la reçut de la manière indiquée par les Çâstras. 3026.

» Après que le monarque Bhangâsouride, sire, eut reçu la science hippique, il donna la connaissance des dés au roi des Nishadhains. 3027.

» Puis, ayant pris un autre cocher, il s'en retourna dans sa capitale. Ritouparna une fois parti, monarque des hommes, le roi Nala n'habita pas un temps bien long dans la ville de Koundina. 3028—3029.

» Quand il eut demeuré là un mois, fils de Kountî, le Nishadhain fit ses adieux à Bhîma, et regagna de cette ville, avec une petite suite, le pays des Nishadhains. 3030.

» Le maître de la terre se hâtait, ébranlant, pour ainsi dire, la terre avec un seul magnifique char, seize éléphants, cinquante chevaux et six cents fantassins. Le magnanime entra dans sa capitale avec la plus vive émotion. 3031—3032.

» Le fils de Vîraséna, Nala vint trouver Poushkara et lui dit : « J'ai regagné au jeu une richesse considérable.

» Damayantî et toute autre chose quelconque existante en ma possession : voilà mon enjeu : que le tien, Poushkara, soit ton royaume ! 3033—3034.

» Que le jeu recommence : c'est ma pensée bien arrêtée ! Jouons nos vies, s'il te plaît, sur un seul coup ! 3035.

» Le vainqueur enlève à l'autre son bien : ou le royaume, ou la richesse. Donne un contre-enjeu : c'est ce que l'on appelle un premier devoir. 3036.

» Si tu ne désires pas le jeu des dés, que le jeu du combat ait lieu et qu'un duel apporte ici la mort, ou à toi ou à moi ! 3037.

» Tel que ce bien de famille, le royaume est à désirer

d'une manière, qui est celle des magnanimes, ont dit les Çâstras, *ainsi* ta pensée doit s'arrêter maintenant sur l'une de ces deux choses, Poushkara : ou les dés par le jeu, ou le combat, en courbant l'arc ! » 3038—3039.

» A ces mots du Nishadhain, Poushkara, qui regardait sa victoire comme certaine, répondit en riant au monarque de la terre : 3040.

« Il est heureux, Nishadhain, que tu aies gagné des richesses pour en faire un enjeu contre moi : il est heureux que cette chose si difficile tourne à la perte de Damayanti. 3041.

» Il est heureux que tu vives avec ton épouse, monarque aux longs bras, et que la fille de Bhîma soit parée de cette richesse, *que je vais te* gagner. 2042.

» Elle viendra évidemment à moi, comme les Apsaras vont dans le ciel vers Indra. Je pensais continuellement à toi, Nishadhain, comme une personne dans l'attente.

» Ma satisfaction n'est pas dans le jeu à vaincre des troupes d'ennemis : elle est à te gagner maintenant la Damayanti sans défaut à la jolie taille. 3043—3044.

» Je serai alors au comble de mes vœux, car elle est sans cesse dans mon cœur. » Quand il entendit ce langage de l'homme abandonné à beaucoup de vains discours, Nala irrité eut envie de lui trancher la tête avec son cimeterre ; mais, souriant avec des yeux rouges de colère, le roi Nala dit : 3045—3046.

« Jouons ! Pourquoi parles-tu ? Vaincu, tu ne parleras pas ! » Alors commença le jeu de Poushkara et de Nala.

» Celui-ci gagna, s'il te plaît, son partenaire dans une seule partie : celui-là perdit ses trésors de pierreries en monceaux ; il perdit même sa vie. 3047—3048.

Digitized by Google

» Le roi vainqueur de Poushkara lui dit en souriant : « Tout ce royaume est à moi, sans conteste. J'ai arraché l'épine *de mon pied!* 3049.

» Il était impossible que tu visses, ô le plus vil des rois, la princesse du Vidharbha ! Tu es même devenu son esclave, toi, insensé, et ta suite. 3050.

» L'œuvre de ma défaite ne fut pas ton ouvrage, Kali seul en fut l'auteur; et voilà ce que tu ne sais pas, insensé! 3051.

» Je ne t'imputerai jamais la faute, qui fut commise par un autre : vis comme tu voudras, je te fais grâce de la vie.

» Je te rends toutes les richesses, qui forment ton apanage, héros; et de cette manière, sans doute, je n'aurai que de la satisfaction en toi. 3052—3053.

» Je n'abandonnerai jamais mon amitié pour toi, car tu es mon frère, Poushkara ! Puisses-tu vivre une centaine d'automnes ! » 3054.

» Après qu'il eut ainsi flatté son frère, Nala, de qui le courage était une vérité, le renvoya dans sa ville, l'ayant embrassé mainte et mainte fois. 3055.

» Caressé de cette façon par le Nishadhain, Poushkara, le corps incliné, sire, et les mains jointes, répondit en ces termes à Pounyaçloka : 3056.

« Qu'une renommée impérissable environne ton nom ! Vis heureux une myriade d'années, toi, prince, qui me donnes la vie et un gouvernement ! » 3057.

» Ainsi honoré par son suzerain, le roi Poushkara, ayant habité pendant un mois auprès de lui, s'en alla joyeux à sa ville, environné de sa famille, accompagné d'une nombreuse armée, escorté d'une suite modeste, sire, et le corps resplendissant comme le soleil. 3058—3059.

Digitized by Google

» Dès qu'il eut congédié Poushkara en bonne santé et comblé de richesses, le fortuné monarque entra dans sa capitale, infiniment décorée. 3060.

» Entré, le roi des Nishadhains flatta les citadins ; la joie hérissa le poil des habitants de la ville et de la campagne ; 3061.

» Et tous, joignant les mains, dirent, les ministres à leur tête : « Maintenant nous sommes heureux, sire, nous, qui avons obtenu le bonheur d'habiter auprès de toi, comme les Dieux aux côtés de Çakra ! » 3062.

» Dans la ville calmée, joyeuse, dans tout l'éclat d'une grande fête, le roi fit amener Damayantî au milieu d'une armée nombreuse. 3063.

» L'immolateur des héros ennemis, Bhîma, son père, à l'âme sans mesure, au courage infaillible, envoya Damayantî, comblée d'honneurs ; 3064.

» Et le roi Nala vécut aussi heureux avec la Vidarbhaine venue, accompagnée de ses fils, que le monarque des Dieux dans le Nandana. 3065.

» Le héros à la vaste renommée gouverna de nouveau le royaume, qu'il avait recouvré, et fit briller dans le Djamboudwipa un nom, qui avait obtenu un grand éclat.

» Il offrit différents sacrifices, suivant les rites, avec des honoraires convenables ; ainsi toi-même, Indra des rois, les célébreras-tu bientôt, environné de tes amis.

3066—3067.

» C'est le jeu, ô le plus vertueux des hommes et le plus éminent des Bharatides, qui précipita dans un tel malheur ce conquérant des cités ennemies, Nala avec son épouse. 3068.

» Nala fut plongé solitairement, souverain de la terre,

Digitized by Google

au milieu de cette infortune épouvantable, immense ; ensuite, la prospérité lui fut rendue. 3069.

» Toi, fils de Pândou, tu jouis du plaisir dans cette grande forêt en société de tes frères et de Krishnâ, le devoir toujours présent à ta pensée. 3070.

» Tu es assis continuellement, sire, à côté de brahmes éminents, qui sont parvenus à la rive ultérieure des Védas et des Védângas. Quel sujet de plainte as-tu ici ? 3071.

» Ce récit du Nâga Karkotaca, de Damayantî, de Nala et du saint roi Ritouparna, anéantit *la puissance de* Kali.

» Il t'est possible de reprendre courage, Atchyouta, monarque des hommes, après que tu as ouï de cette manière un tel itihâsa, destructeur de Kali. 3072—3073.

» Après que tu as pensé continuellement à la mobilité des choses humaines, ne dois-tu pas songer également au lever et au coucher de ce *prince?* 3074.

» Maintenant que tu as entendu cette histoire, reprends courage, sire ; cesse de t'affliger et ne veuille pas, grand roi, t'affaisser dans le malheur. 3075.

» Alors que le Destin est contraire, et que l'énergie ne donne pas son fruit, les hommes, que fuit la prospérité, ne s'abandonnent pas au désespoir. 3076.

» L'infortune ne s'asseoira jamais au foyer de ces hommes, qui raconteront et qui entendront sans cesse cette grande histoire de Nala. 3077.

» Une fois qu'ils auront entendu cet itihâsa antique, sublime, éternel, la réussite viendra les trouver, et ils s'élèveront à la richesse. 3078.

» L'homme obtiendra des fils, des petit-fils, des troupeaux et la préséance ; la maladie n'approchera pas de lui et il goûtera la joie, sans nul doute. 3079.

Digitized by Google

» Je détruirai, moi, fils de Prithâ, ce qui te fait trembler de peur et te pousse à dire : « Ne me défie plus au jeu des dés ! » 3080.

» Je connais la science entière des dés; acquière-la, fils de Kountî, au courage, qui ne se dément jamais, je te parle d'un esprit favorable. » 3081.

L'âme joyeuse, le roi dit alors à Vrihadaçva : « Révérend, je désire connaître la science des dés, suivant la vérité. » 3082.

L'anachorète donna au magnanime Pândouide la science des dés ; et quand il eut fait ce don, l'homme aux grandes pénitences s'en alla se baigner à Açvaçiras. 3083.

Après le départ de Vrihadaçva, *Youddhishthira*, ferme en ses vœux, entendit les brahmes pénitents, allant çà et là, rassemblés des bois, des tîrthas et des montagnes, dire que l'Ambidextre, le sage fils de Kountî, pratiquait une terrible pénitence et faisait du vent sa nourriture.

3084—3085.

« Le Prithide aux longs bras, disaient-ils, subit une pénitence difficile à traverser, et jamais on n'en vit un autre s'infliger d'aussi terribles macérations que Dhanandjaya, le fils de Prithâ, l'ascète aux vœux humbles, l'anachorète fortuné, solitaire, qui semble le Devoir lui-même revêtu d'un corps. » 3086—3087.

A cette nouvelle, sire, qu'il se macérait dans la grande forêt, le Pândouide se lamenta sur son bien-aimé frère, le victorieux fils de Kountî. 3088.

Youddhishthira, qui avait besoin de secours, interrogea d'un cœur torturé dans le grand bois les brahmes aux connaissances variées. 3089.

LE PÈLERINAGE AUX TIRTHAS.

Djanamédjaya dit :

« Révérend, quand le Prithide, mon bisaïeul, eut quitté le Kâmyaka, que firent les Pândouides, séparés de l'Ambidextre? 3090.

» En effet, ce héros au grand arc, victorieux des armées, était la voie, où marchaient ses frères; il me semble être pour eux ce qu'est Vishnou au milieu des Adityas.

» Comment furent dans le bois mes vaillants ayeux, privés de ce héros, égal en courage à Indra et qui ne reculait jamais dans les batailles? » 3091—3092.

Vaiçampâyana répondit :

Après que le fils de Pândou au courage infaillible eut quitté la forêt Kâmyaka, ses frères s'abandonnèrent à la douleur et aux regrets. 3093.

L'âme de tous fut sans joie comme des oiseaux, à qui l'on a coupé les ailes, comme des colliers de perles, dont les fils sont cassés. 3094.

Digitized by Google

Le bois, privé de ce héros, infatigable dans ses travaux, devint aussitôt ce que serait le bois du Tchaîtraratha, s'il était privé de Kouvéra. 3095.

Sans lui, Djanamédjaya, les Pândouides, ces tigres des hommes, habitaient, étrangers à la joie, dans le Kâmyaka. 3096.

Ces héros vaillants, ô le plus vertueux des Bharatides, abattaient pour les brahmes avec des flèches pures différents animaux propres au sacrifice. 3097.

Ces braves dompteurs des ennemis annonçaient continuellement une nourriture forestière, qu'ils donnaient aux brahmes ou qu'ils offraient pour les sacrifices. 3098.

Tous ces héros demeuraient là, pleins de tristesse; l'âme de tous, sire, était sans joie, depuis que Dhanandjaya était parti. 3099.

Pântchâlî était affligée plus que tout autre au souvenir de son troisième époux; elle adressa donc ces paroles à l'aîné contristé des Pândouides (1) : 3100.

« Ce bois n'a rien qui plaise à mes yeux, ô le meilleur des Bharatides, sans l'Arjouna aux deux bras, égal à un arjouna aux mille branches. 4001.

» Cette terre me semble vide çà et là ; cette forêt aux nombreuses merveilles, aux arbres fleuris, ne m'est plus aussi agréable sans l'Ambidextre, semblable au nuage d'azur, à la démarche d'éléphant dans la fièvre de rut. 4002—4003.

» Le Kâmyaka ne brille plus sans le héros aux yeux de

(1) Ici l'édition de Calcutta, au lieu de compter cette stance 3100, qui est son numéro d'ordre, saute par-dessus 900 chiffres et la compte, pour continuer ainsi, 4000 ! Nous allons suivre son exemple et marcher de pair avec elle.

Digitized by Google

lotus bleu, de qui le bruit de l'arc frappe l'oreille comme le bruit de la foudre ! 4004.

» Je ne puis goûter de paix, sire, au souvenir de l'Ambidextre ! » Quand le meurtrier des héros ennemis, Bhîmaséna l'entendit se plaindre ainsi, il tint, grand roi, ce langage à Draâupadî : « Ce que tu dis, noble dame à la jolie taille, cause du plaisir à mon âme, et, semblable à la nourriture des Immortels, cela réjouit mon cœur.

» Sans ce tigre des hommes, dont les bras unis, potelés, ronds, portant un arc, des flèches, un cimeterre, où la mâaurvi imprima des cicatrices, et sur lesquels des bracelets d'or figurent des couronnes, *ces bras*, qui sont pareils à des massues ou qui ressemblent à des serpents aux cinq têtes, le ciel a comme perdu son soleil !

» Lui, sous le grand bras duquel réfugiés, les Pântchâlains et les Kourouides ne craindraient pas même les armées des Souras, déployant leurs efforts ! Je ne puis goûter de plaisir dans le Kâmyaka sans Phâlgouna, ce héros magnanime, sous le bras duquel abrités, il nous semble à tous que la terre est déjà conquise et nos ennemis terrassés sur le champ de bataille ! (*De la stance* 4005 *à la stance* 4012.)

» *Sans lui*, je vois tous les points du ciel enveloppés d'obscurité ! » Le fils de Pândou, Nakoula dit ensuite, le gosier plein de larmes : 4012.

» Sans lui, de qui les Dieux même racontent les exploits célestes sur le champ de bataille, sans le plus brave des combattants, quel plaisir y a-t-il dans ce bois ? 4013.

» Ce héros, à la grande splendeur, qui, passé dans la région septentrionale, a vaincu en bataille des peuples à la

vaste puissance et conquis les superbes chevaux des Gandharvas! 4014.

» Lui, qui a donné en présent d'amour et d'amitié au roi son frère dans son grand sacrifice du râdjasoûya des chevaux fortunés, rapides comme le vent, tachetés comme la perdrix! 4015.

» Sans l'archer à l'arc terrible, le frère puiné de Bhîma, l'habitation dans le bois délicieux du Kâmyaka ne ressemble pas maintenant au séjour des Dieux! » 4016.

» Sahadéva dit *à son tour* :

« Depuis que, dans ma demeure, estimée du Vasoudévide, j'ai vu désert le bien noble siége de graminées Kouças, où s'asséyait ce héros à la grande splendeur, qui offrit jadis au roi dans le grand sacrifice du râdjasoûya les richesses et les jeunes filles, prix de sa victoire, et qui, vainqueur en bataille des Yâdavas réunis, vint seul te les abandonner en sacrifice, mon cœur, auguste majesté, ne parvient jamais à se calmer! 4017—4018—4019.

» Je désire que nous désertions cette forêt, dompteur des ennemis; car ce bois sans le héros n'est plus agréable. »

Quand il entendit les discours de ses frères et de Krishnâ, qui tous regrettaient Dhanandjaya, le désespoir entra dans l'âme de Youddhishthira. 4020—4021.

Il vit alors Nârada, le magnanime Dévarshi, enflammé d'une beauté brahmique, comme le feu, dont la flamme dévore une oblation. 4022.

Dès que lui et ses frères virent s'approcher l'anachorète, Dharmarâdja de se lever suivant les convenances et de rendre hommage au magnanime. 4023.

Environné de ses frères, comme Çatakratou est entouré par les Dieux, la force du fortuné et du plus vertueux

des Kourouides resplendit enflammée au plus haut dégré.

De même que Sâvitrî n'abandonne pas les Védas, telle Yadjnasénî n'abandonnait pas avec raison les Prithides, ses époux, comme le soleil ne déserte pas les cîmes du Mérou. 4024—4025.

Quand Nârada, le vénérable anachorète, eut reçu leur hommage, il encouragea, mortel sans péché, le fils de Dharma sous une forme convenable. 4026.

Il dit au magnanime Youddhishthira-Dharmarâdja : « Parle, ô le plus vertueux des hommes vertueux ! De quelle chose as-tu besoin ? Que te donnerai-je? » 4027.

Le roi fils de Dharma, s'étant incliné avec ses frères, dit, en joignant ses mains, à Nârada, estimé par les Dieux :

« Puisque tu es satisfait, *anachorète* éminent, honoré dans tous les mondes, je pense que ce *que tu veux faire* est déjà fait, grâce à ta bienveillance, *hermite* saint dans tes vœux. 4028—4029.

» Mais si je dois être, irréprochable brahme, favorisé par toi dans la société de mes frères, veuille bien, ô le meilleur des solitaires, me dissiper un doute suivant la vérité. 4030.

» Que ta sainteté veuille bien me dire quel fruit recueillerait entièrement de sa piété l'homme, qui ferait le tour de la terre, appliqué à visiter les tîrthas. » 4031.

Nârada, lui répondit :

« Écoute, sire, comment cette question fut déjà posée par le sage Bhîshma ; tout ce que *je vais te dire* vient de la bouche de Poulastya. 4032.

» Jadis Bhîshma, la plus solide colonne du devoir, se lia d'un vœu pour ses pères et demeura avec les anachorètes sur les rives de la Bhâgîrathî, 4033.

» Dans ce lieu pur et saint, habité par les Dévarshis, éminent roi, aux portes de la Gangâ, hanté par les Gandharvas et les Dieux. 4034.

» Le héros à la grande splendeur rassasia les Pitris et les Dieux ; il rassasia les rishis de la manière enseignée dans les Çastras. 4035.

» Après quelque temps passé à murmurer la prière, l'homme à la vaste renommée vit le plus saint des rishis, Pouslastya, semblable à une merveille. 4036.

» Quand il vit l'anachorète aux terribles pénitences, flamboyant de beauté, pour ainsi dire, il obtint une joie sans égale et tomba dans une profonde admiration. 4037.

» Bhîshma, la plus forte colonne du devoir, honora de la manière enseignée dans le Çâstra, fils de Bharata, l'éminent anachorète arrivé près de lui. 4038.

» Il prit un arghya sur sa tête, et, pur, l'âme soumise, il adressa ces mots au plus saint des Brahmarshis : 4039.

« Je suis Bhîshma ; je suis ton esclave, anachorète aux vœux constants ; ta vue me purifie de tous mes péchés. »

» Ces paroles dites, grand roi, Bhîshma, le plus vertueux des hommes vertueux, retint sa voix et, joignant ses deux mains au front, Youddhishthira, il garda le silence. 4040—4041.

» A la vue de ce Bhîshma, le meilleur du sang de Kourou, consumé par le jeûne, la lecture et les Védas, l'anachorète conçut de la joie. 4042.

» Poulastya lui dit :

« Je suis content, ô toi, qui connais le devoir, prince aux vœux constants, de ta modestie, de cette répression des sens et de ta vérité. 4043.

» Il est égal à toi ce devoir, qui embrasse le dévoue-

Digitized by Google

ment à ses pères : c'est pour cela que tu me vois, mon fils; ma satisfaction en toi est extrême. 4044.

» Dis-moi ! Que ferai-je pour toi, mortel sans péché, moi, de qui la vue n'est pas stérile ? Je te donnerai, ô le plus vertueux des Kourouides, ce que tu me demanderas. » 4045.

« Je suis récompensé déjà, anachorète, honoré dans tous les mondes, lui répondit Bhishma, par cela même que tu es satisfait et parce que j'ai ici le bonheur de te voir, seigneur, à mon avis. 4046.

» Mais, si je dois être favorisé par toi, ô le plus vertueux des hommes vertueux, dissipe un doute, que je vais t'exposer : c'est là ce que je désire. 4047.

» Il est dans mon cœur une certaine incertitude sur le *mérite des* tîrthas : je désire l'entendre discuter. Que ta sainteté veuille bien me l'éclaircir. 4048.

» L'homme, qui fait le tour de la terre, ô toi, qui ressembles à un Immortel, quel mérite acquiert-il par-là ? Dis-moi cela, brahmarshi, bien considéré. » 4049.

« Eh bien ! reprit Poulastya, je vais te raconter la voie sublime des rishis : écoute d'une âme attentive, mon fils, quel fruit on amasse à visiter les tîrthas. 4050.

» Celui, de qui les mains, les pieds et l'esprit sont bien comprimés, qui a de la science, de la pénitence et de la gloire, savoure le fruit d'un tîrtha. 4051.

» L'homme, qui, satisfait d'une chose quelconque, se détourne des présents et s'éloigne de l'orgueil, savoure le fruit d'un tîrtha. 4052.

» L'homme pur, sans arrogance, content d'une faible nourriture, qui a vaincu les organes des sens, qui est affranchi de tous les péchés, savoure le fruit d'un tîrtha.

» L'homme sans colère, dévoué à la vérité, ferme dans ses vœux, et qui parmi les êtres ne ressemble qu'à lui-même, Indra des rois, savoure le fruit d'un tîrtha. 4053—4054.

» Les rishis disent que les sacrifices, célébrés ici en l'honneur des Dieux suivant l'ordre, obtiennent de toute manière une récompense dans ce monde et dans l'autre vie selon la vérité. 4055.

» Le pauvre ne peut offrir de sacrifices, monarque de la terre. Les sacrifices, qui ont besoin de vases nombreux et de l'attirail d'une préparation variée, sont toujours offerts par des princes ou par ces mortels, que distinguent les richesses; non par des hommes, dépourvus d'opulence, ni par des indigents, dénués de facultés et qui ne possèdent autre chose que leur âme ! 4056—4057.

» Écoute, souverain des hommes, la cérémonie, qu'il est possible aux pauvres mêmes d'obtenir et qui est égale aux fruits saints du sacrifice, ô le plus vaillant des guerriers. 4058.

» C'est le plus grand mystère des rishis, excellent Bharatide: le saint pèlerinage aux tîrthas l'emporte sur les sacrifices eux-mêmes. 4059.

» Sans avoir jeûné pendant trois jours, sans avoir donné ni or, ni vaches, mais pour avoir seulement visité différents tîrthas, le pauvre devient comme s'il avait offert l'agnishtoma (1) et les autres sacrifices, accompagnés de larges honoraires. La récompense, qu'il n'obtiendra pas d'eux, il la doit à ses visites aux tîrthas. 4060—4061.

» Que l'homme vertueux se plonge, dans le monde des

(1) *La louange du feu,* espèce de sacrifice.

Digitized by Google

hommes, au bain du Dieu des Dieux, célèbre dans les trois mondes et connu sous le nom de Poushkara!

« Ce Poushkara vaut dix milliers de kotis des autres tîrthas, fils de Kourou à la haute intelligence. C'est près de lui que passent les trois parties du jour, dans un continuel voisinage, seigneur, les Adityas, les Roudras, les Vasous, les Sâdhyas et les chœurs des Maroutes, les Gandharvas et les Apsaras; c'est là que les Dieux, cultivant la pénitence, les Daîtyas et les Brahmarshis, doués, seigneur, de la plus haute vertu, s'absorbent dans la contemplation divine. 4062—4063—4064—4065.

» Le sage est lavé de tous ses péchés dans ces bains, eût-il même l'amour au fond du cœur; et il est honoré sur la voûte du ciel. 4066.

» C'est dans ce tîrtha, grand roi, que résida toujours, plein d'une ineffable joie, l'aïeul suprême des créatures, ce bienheureux, qui trône sur un lotus. 4067.

» Jadis, pieux roi, les Dieux et les chœurs des rishis, doués de la plus haute vertu, ont acquis dans ces lacs fleuris une perfection suprême. 4068.

» L'homme, qui mettant son plaisir dans le culte des Dieux et des Mânes, fait là ses ablutions, le fruit, qu'il en obtient, ont dit les sages, est dix fois aussi grand que celui d'un açvamédha! 4069.

» Celui, qui, entré dans le bois du Poushkara, y donnerait la nourriture à un seul brahme, jouirait du bonheur de cette action, Bhîshma, dans ce monde et dans l'autre vie. 4070.

» L'homme instruit, plein de foi, éloigné des injures, qui donnerait là, à un brahme la chose, avec laquelle il soutient lui-même sa vie, des fruits, des racines ou des

Digitized by Google

herbes, gagnerait une récompense égale à celle d'un açva-médha. Brahmes, kshatryas, vaîçyas ou même çoûdras, une fois que ces magnanimes ont touché les eaux de ce tîrtha, ils ne renaissent plus dans une matrice; en premier lieu, celui, qui s'y rend au mois de Kârttikî.

4071—4072—4073.

» L'homme, qui, joignant ses mains au front, matin et soir, tourne vers ce tîrtha son *pieux* souvenir, obtient les mondes impérissables dans le palais de Brahma.

» Qu'il se baigne, fils de Bharata, dans tous les tîrthas! A peine lavé dans le Poushkara, ou l'homme ou la femme en sort purifié de tous les péchés, commis depuis la naissance. Tel que le meurtrier de Madhon est le premier de tous les Dieux, tel le Poushkara est appelé, sire, le premier des tîrthas! Après qu'il a demeuré, humble et pur, douze années dans le Poushkara, l'homme recueille *le fruit de* tous les sacrifices et va dans le monde de Brahma; et celui, qui y demeure le seul mois de Kârttikî, a les mérites de celui, qui sert le feu sacré un cent complet d'années! Ces deux choses sont égales dans le Poushkara. Il y a trois éclatantes cîmes et trois splendides cataractes.

4074—4075—4076—4077—4078—4079.

» La sainteté consacre les piscines et le reste; nous ne savons quelle est ici la cause. Il est difficile d'atteindre au Poushkara, il est difficile d'y cultiver la pénitence.

» L'aumône est difficile dans le Poushkara, il est bien difficile d'y mettre son habitation. Quand il aura demeuré là douze nuits, humble et se refusant les aliments,

» Qu'il tourne au midi et qu'il entre dans le Djamboumârya, fréquenté par les Mânes et les Dévarshis. Après un séjour dans ce lieu, il obtient, comblé de toutes

les choses, qu'il peut désirer, *le fruit d'*un açva-médha. Ayant habité là cinq nuits, l'homme en sort avec une âme pure. 4080—4081—4082—4083.

» Ce qu'il obtient, ce n'est pas l'enfer, mais une sublime perfection. Du Djamboumârya, continuant son pèlerinage, qu'il s'en aille à l'hermitage de Tandoûlika.

» Là, il n'obtient pas les enfers, mais il va dans le monde de Brahma. Mettant son plaisir à honorer les Dieux et les Pitris, il se rend au lac d'Agastya. 4084—4085.

» Y demeure-t-il trois nuits, sire, il acquiert le fruit d'un agnishtoma. S'il y fait sa nourriture de fruits et d'herbes, il gagne les pieds de Kârtikéya. 4086.

» De là, il porte ses pas, éminent Bharatide, vers l'hermitage de Kanva, honoré dans le monde et chéri de la fortune, vers le bois saint de Dharma et autre, 4087.

» Où, à peine entré, il est exempt de tout péché, quand il a honoré les Dieux et les Mânes *d'un cœur* humble et se refusant la nourriture. 4088.

» Il obtient le fruit d'un sacrifice opulent, où tous les désirs sont rassasiés. Que de-là, tournant au midi, il s'en aille à la Descente-d'Yayâti. 4089.

» Il acquiert autant de fruit que par le sacrifice d'un açva-médha. Que de-là il se dirige, dévotement et s'interdisant toute nourriture, vers Mahâkâla. 4090.

» Après s'être baigné dans le tîrtha Koti ; il recueillera le fruit d'un haya-médha (1). Que l'homme, instruit du devoir, se rende ensuite au bain de Sthânou, l'époux d'Oumâ. 4091.

(1) La même chose que l'açva-méda, le sacrifice d'un cheval, *haya* ou *açva*.

» Il est célèbre dans les trois mondes sous le nom du Figuier-de-Roudra. Là, quand il se sera approché d'Içana, il aura mérité le fruit de mille vaches, *distribuées aux brahmes*. 4092.

» *Devenu* le plus grand des hommes, il obtient par la grâce de Mahâdéva un empire vaste, sans ennemis, accompagné de la fortune. 4093.

» Qu'il s'approche de la rivière Narmadâ, célèbre dans les trois mondes, il recueillera le fruit d'un agnishtoma, après qu'il aura rassasié d'oblations les Mânes et les Dieux. 4094.

» S'il visite, voué à la continence et les organes des sens vaincus, le Sindhou au midi, il obtient le fruit d'un agnishtoma et monte sur le char des Immortels. 4095.

» S'il fait, comprimé, écartant de sa bouche tout aliment, un pèlerinage à Tcharmanvatî, il acquiert, avec l'approbation de Rantidéva, la récompense d'un agnishtoma.

» Que l'homme, versé dans le devoir, s'en aille ensuite, Youddhishthira, vers l'Arbouda, le fils de l'Himâlaya, là où jadis s'ouvrit une caverne dans la terre. 4096—4097.

» Là est l'hermitage de Vaçishtha, célèbre dans les trois mondes. Après une seule nuit de séjour, il aura mérité le fruit d'un millier de vaches, *données aux brahmes*.

» Si, voué à la continence et les organes des sens vaincus, il se lave dans le bain sacré Pinga, il gagne, ô le plus vertueux des hommes, le fruit de cent vaches Kapilâ.

» Qu'il s'en aille ensuite, Indra des rois, au sublime tîrtha Prabhâsa, où habite contiuuellement Agni, son voisin (1), 4098—4099—4100.

(1) Ici, se présente de nouveau la même distraction, si distraction il y a,

» La bouche des Dieux, Djvalana, qui a le vent pour cocher. L'homme pur, à l'âme dévote, qui s'est baigné dans ce tîrtha, héros, obtient, après deux nuits, la récompense d'un agnishtoma. Cela fait, qu'il se rende au lieu, où la Sarasvatî se réunit à la mer. 5001—5002.

» Son fruit est de mille vaches, et il obtient le monde du Swarga. Il est continuellement, taureau des Bharatides, enflammé de splendeur, comme le feu. 5003.

» Après qu'il se sera lavé d'une âme dévote dans le tîrtha de la reine des eaux, et qu'il aura demeuré là trois jours, il devra, au sortir du bain, rassasier les Mânes et les Dieux. 5004.

» Il obtiendra le mérite d'un açva-médha, et brillera comme la lune. De-là, qu'il s'en aille, ô le plus vertueux des Bharatides, vers le tîrtha Grâce-donnée. 5005.

» C'est là que Dourvâsas accorda à Vishnou une grâce, d'où vint au tîrtha ce nom de Grâce-donnée ! L'homme, qui s'y baigne, acquiert le fruit de mille vaches. 5006.

» Qu'il se transporte avec dévotion et dans le jeûne à Dwâravatî : l'homme, qui se plonge dans le Pindâraka obtient beaucoup d'or. 5007.

» Dans ce tîrtha, on voit, de nos jours mêmes, des sceaux, qui montrent aux yeux pour empreinte des lotus : ce qui est une chose admirable à voir, dompteur vertueux des ennemis. 5008.

que nous accusions tout à l'heure; notre édition, au lieu de compter ce çloka 4100, le compte 5000 ! Nous allons faire de même, pour ne pas rompre notre société.

» On y voit fleurir, enfant de Kourou, en présence de Mahâdéva, des lotus, ornés de tridents. 5009.

» L'homme qui, arrivé aux lieux, où le Sindhou rencontre la mer, s'est baigné d'une âme dévote dans le tîrtha de la reine des eaux et qui, éminent Bharatide, a rassasié les mânes, les rishis et les Dieux, obtient le monde de Varouna, enflammé de sa propre splendeur.

5010—5011.

» Honorer le Dieu Içvara aux oreilles en fer de lance vaut mieux, Youddhishthira, ont dit les sages, que dix açva-médhas. 5012.

» Que, fléchissant au midi, il s'en aille, ô le meilleur des plus grands de Kourou, vers un tîrtha, célèbre dans les trois mondes, connu sous le nom de Damî et qui efface tous les péchés. Là, Brahma et les autres Dieux servent Mahéçvara. 5013—5014.

» Là, après s'être lavé, après l'hommage payé à Roudra, environné par les troupes des Ganas, sont effacés tous les péchés, que l'homme baigné a commis depuis sa naissance. 5015.

» Là Damî, ô le plus vertueux des hommes, est célébrée par tous les Dieux : un bain pris là, tigre des hommes, équivaut à un haya-médha. 5016.

» C'est en ce lieu que jadis, altesse à la vaste science, le puissant Vishnou purifia ses mains, qu'avait teintes le sang des Da'tyas et des Danâvas! 5017.

» Qu'il s'en aille ensuite, prince, qui sais le devoir, au ruisseau fameux de Vasou : il obtiendra le prix d'un açva-médha pour son arrivée sur les bords. 5018.

» Alors qu'il s'y est baigné avec un esprit attentif et pieux, qu'il a rassasié les Mânes et les Dieux, ô le meilleur

des meilleurs de Kourou, il est comblé d'honneurs dans le monde de Vishnou. 5019.

» Après qu'il se sera baigné et qu'il aura bu dans le saint lac des Vasous en forme de tîrtha, il sera estimé des Vasous. 5020.

» Quand il se sera plongé, ô le plus vertueux des hommes, dans le bain, nommé le Sindhou septentrional, qui lave de tous les péchés, il acquerra beaucoup de richesses. 5021.

» S'il approche du Bhadratounga en état de pureté et refusant la nourriture à sa bouche, il obtient le monde de Brahma et marche dans la voie suprême. 5022.

» L'homme, qui s'est baigné dans le tîrtha des jeunes fils de Çakra, hanté des Siddhas, ne tarde pas à entrer dans le monde du Swarga. 5023.

» Si le brahme se lave dans le tîrtha de Rénoukâ, fréquenté des Siddhas, il devient sans tache, comme la lune.

» Si, comprimé et se refusant la nourriture, il fait un pèlerinage au Pantchanada, il obtient le fruit des cinq sacrifices, nommés suivant l'ordre. 5024—5025.

» Qu'il s'en aille de-là au lieu sublime de Bhîma. Une fois qu'il s'y est baigné, ô le plus vertueux des Bharatides, il renaît fils au sein de Dévî. Son corps, Indra des rois, a l'éclat des pendeloques d'or bruni; et il acquiert le fruit de cent mille vaches. 5026—5027.

» S'il approche du Çrîkounta, renommé dans les trois mondes et s'il y fait son adoration à l'ayeul suprême des créatures, il gagne le fruit d'un millier de vaches. 5028.

» Qu'il porte ensuite ses pas vers le sublime tîrtha le Limpide, où de nos jours mêmes, ô toi, qui sais le devoir, on admire des poissons d'or et d'argent. 5029.

» L'homme, qui s'y est baigné, obtient vîte le monde d'Indra et, l'âme pure de tous péchés, il entre dans la voie suprême. 5030.

» Celui, qui fait un pèlerinage à la Vitastâ, obtient, Bharatide, après qu'il a rassasié les Mânes et les Dieux, le fruit d'un sacrifice Vâdjapéya. 5031.

» Dans le pays de Kâçmîre, on donne le nom de Vitastâ au palais du serpent Takskaka, qui délivre de tous les péchés (1). 5032.

» L'homme, qui s'y baigne, ne peut manquer d'obtenir le Vâdjapéya et, l'âme pure de toute faute, il entre dans la voie suprême (2). 5033.

» Il faut ensuite aller à la Cavale, célèbre dans les trois mondes, et là, après s'être baigné suivant la règle au crépuscule du soir, donner, selon ses facultés, la nourriture au Feu. *Il est un lieu nommé* le Don impérissable des Pitris, et *duquel* on raconte *ainsi l'histoire* chez les sages : 5034—5035.

» Les Rishis, les Pitris, les Dieux, les chœurs des Gandharvas et des Apsaras, les Gouhyakas, les Kinnaras, les Yakshas, les Siddhas, les Vidyâdharas, les hommes, 5036.

» Les Raksasas, les fils de Diti, les Roudras et Brahma, les sens domptés, entreprirent, souverain des hommes, une initiation suprême, qui dura mille années. 5037.

» Ils avaient pour but de se concilier Vishnou ; ils firent bouillir l'ablution et célébrèrent le Dieu chevelu par sept et sept hymnes. 5038.

» Kéçava satisfait accorda aux suppliants les huit facultés du pouvoir sur-humain, et leur donna, maître de la terre,

(1-2) Ces deux versets ont bien l'air de n'être ici qu'une glose ou une variante.

l'accomplissement de leurs vœux et autres choses désirées.

» Ces dons accordés, il disparut comme un éclair au sein des nuages. Voilà, d'où est venu, fils de Bharata, le nom de Saptatcharou (1) dans les mondes. 5039—5040.

» La nourriture la plus excellente pour le feu est de cent mille vaches, de cent râdjasoûyas et d'un millier d'açva-médhas. 5041.

» Ayant fini là, Indra des rois, il entrera dans le Pied-de-Roudra, et, quand il aura adoré Mahâdéva, il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. 5042.

» Voué à la continence et *le cœur* appliqué, il s'avancera vers Manivat et pour une seule nuit de jeûne, sire, il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. 5043.

» Qu'il se rende, Indra des rois, à Dévikâ, illustre dans le monde, où s'est opéré dit-on, la naissance des brahmes.

» Ce lieu, chéri du Dieu, qui porte à sa main le trident, est connu dans les trois mondes. L'homme, qui s'est baigné dans la Dévikâ, qui a honoré Mahéçvara et qui a donné l'oblation, suivant ses facultés, gagne le fruit d'un sacrifice opulent, où tous les désirs ont leur satisfaction. 5044—5045—5046.

» Ensuite, est le tîrtha de Roudra, appelé du nom de l'Amour et fréquenté par les Dieux. L'homme, qui se plonge dans ce bain, acquiert vîte la perfection. 5047.

» Une fois arrivée l'heure de la mort, l'homme n'a rien à regretter dans cette vie, s'il a pu se baigner dans ces ondes fleuries, qui portent en soi-même le prêtre sacrifiant et les parfums de Brahma. 5048.

» Longue de cinq yodjanas sur la moitié d'un yodjana

(1) *Les sept nourritures.*

Digitized by Google

en largeur, telle est la sainte Dévikâ, bantée par les Dévarshis. 5049.

» Qu'il aille de-là, ô toi, qui sais le devoir, au Dîrghasatra, en observant l'ordre des tîrthas, où les rishis du plus haut rang, les Dieux, Brahma et les autres, consacrés par l'initiation, enchaînés dans leurs vœux, cultivent le Dirghasatra. De son arrivée seule à ce bain, l'homme, Indra des rois et dompteur des ennemis, obtient le fruit du râdjasoûya et de l'açva-médha. Qu'il se dirige ensuite avec dévotion et soumis au jeûne vers le Vinaçana,

5050—5051—5052.

» Où coule sur les flancs du Mérou la Sarasvatî, que l'on voit disparaître aux yeux dans le gouffre de Tchamasa, la cataracte de Çiva et le saut du Nâga. 5053.

» L'homme, qui s'est lavé dans la cataracte du Tchamasa, obtient le fruit d'un agnishtoma : s'est-il baigné dans la chûte de Çiva, il gagne le fruit de mille vaches.

» A-t-il fait ses ablutions dans la cataracte du Nâga, il acquiert le monde des Nâgas. Est-il venu, Indra des hommes, au bain inaccessible, appelé la Course-du-lièvre, et s'est-il lavé là où toujours, au mois de Karttikî, on voit chaque année, ô le plus vertueux des Bharatides, les lotus poussés couvrir dans la Sarasvatî les formes du lièvre, il brille continuellement, tigre des hommes, avec une splendeur semblable à celle de la lune.

5054—5055—5056—5057.

» S'il fait avec dévotion un pèlerinage au Koti-de-Koumâras, il obtient, rejeton de Kourou, le fruit d'un millier de vaches. 5058.

» Qu'il y fasse ses ablutions, trouvant du plaisir à honorer les Mânes et les Dieux, il gagnera une myriade de

vaches et portera sa race à un point supérieur d'élévation.

» Qu'il visite ensuite, l'esprit appliqué, ô toi, qui sais le devoir, le Koti-de-Roudras, où jadis, grand roi, se sont rassemblés dix millions de solitaires, 5059—5060.

» Pénétrés d'une grande joie, amenés par le désir de voir Roudra, et *se disant l'un à l'autre* : « Moi, un jour, moi aussi un jour, je verrai le Dieu, qui porte un taureau sur le champ de son enseigne ! » 5061.

» Ainsi marchaient ces rishis. Enfin, par le désir d'obtenir une grâce, les Yogis, souverain de la terre, se plongent dans une profonde contemplation. 5062.

» Alors, pour détruire leur ivresse, furent créés dix millions de Roudras, qui se tinrent vis-à-vis de ces rishis méditatifs. 5063.

« Plus tard, je le verrai ! » pensaient chacun d'eux à part. Satisfait de leur dévotion profonde, le grand Dieu leur accorda la grâce demandée : « Désormais, leur dit-il, vous croîtrez en vertu ! » 5064—5065.

» Quand l'homme s'est baigné dans ce Koti-de-Roudras, il obtient, devenu pur, *le fruit d'un* açva-médha et porte sa famille à un point supérieur d'élévation. 5066.

» Qu'il visite, Indra des rois, le confluent de la Sarasvatî, très-saint et célèbre dans le monde, là où les Dieux, Brahma et les autres, avec les Rishis, opulents de pénitence, viennent le quatorze de la quinzaine lumineuse de Tchaîtra et servent l'Immortel aux longs cheveux.

5067—5068.

» Là, quand il s'est baigné, tigre des hommes, il obtient beaucoup d'or et, l'âme délivrée de tous péchés, il s'élève au monde de Brahma, 5069.

» Où, quand seront arrivés à leur fin les sacrifices accom-

plis des rishis, monarque des hommes, il gagnera le fruit de mille vaches. 5070.

» Qu'il s'en aille ensuite, auguste majesté, vers le Kouroukshétra béni, où tous les êtres animés sont affranchis de la vue des péchés. 5071.

« J'irai dans le Kouroukshétra! Je ferai mon habitation dans le Kouroukshétra!» L'homme, qui parle continuellement ainsi, est délivré de tous ses péchés. 5072.

» La poussière même des mauvaises actions, si elle est poussée dans le Kouroukshétra par le vent, conduit à la voie suprême! 5073.

» Ceux, qui habitent, soit au midi de la Sarasvatî, soit au septentrion de la Drishadvatî, ont leur demeure assurée dans le Tripishtapa. 5074.

» L'homme, qui habite un mois sur les rives de la Sarasvatî, Youddhishthira, s'élève dans la terre grandement pure de Brahma, où résident, maître de la terre, les Dieux, Brahma et les autres, les Rishis, les Siddhas et les Tcharânas, les Gandharvas, les Apsaras, les Yakshas et les Pannagas. 5075—5076.

» Grâce au Kouroukshétra, les souillures de celui même, qui a l'amour au fond du cœur, s'évanouissent, Youddhishthira, et il entre dans le monde de Brahma. 5077.

» S'il est allé, plein de foi dans le Kouroukshétra, il obtient alors, fils de Kourou, le fruit d'un açva-médha et d'un râdjasoûya. 5078.

» Quand il s'est incliné devant le vigoureux Yaksha, gardien des portes, appelé Mankanaka, il acquiert le fruit de mille vaches. 5079.

» Qu'il se dirige ensuite vers le sublime lieu de Vishnou,

Digitized by Google

nommé l'Éternel, vertueux Indra des rois, et dont Hari n'est jamais éloigné. 5080.

» Là, après qu'il s'est baigné et qu'il s'est incliné avec respect devant Hari, l'origine des trois mondes, il obtient un açva-médha et il entre dans le monde de Vishnou.

» Que de-là, il se rende au tîrtha, nommé Pâriplava, célèbre dans les trois mondes, il y gagnera, Bharatide, le fruit d'un agnishtoma pour deux nuits de séjour.

5081—5082.

» Qu'il s'approche du tîrtha la Terre et qu'il y gagne le fruit de mille vaches! Cela fait, sire, que le pélerin visite le Çâloûkinî, et que, s'y étant plongé, il acquière le fruit même contenu en dix açva-médhas. Qu'il porte de-là ses pas vers la Sarpadévî, le tîrtha sublime des Nâgas, il y obtiendra un agnishtoma et il entrera dans le monde des Nâgas. Qu'il s'en aille ensuite, ô toi, qui sais le devoir, près du gardien des portes, Tarantouka, et qu'il acquière le fruit de mille vaches pour une seule nuit de jeûne. S'il va dévotement et sans rompre le jeûne au Pantchanada, il y gagnera le fruit d'un haya-médha, après qu'il aura lavé sa bouche dans une foule de tîrthas. Pélerin au tîrtha des Açwins, il naît, revêtu de beauté. (*De la stance* 5082 *à la stance* 5088.)

» Qu'il visite, prince vertueux, le tîrtha sublime, nommé le Sanglier, où jadis se tint Vishnou, sous la forme de cet animal. 5088.

» S'il se baigne là, ô le meilleur des hommes, il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. Qu'il passe de ce lieu à Djayantî, et qu'il entre, Indra des rois, dans le tîrtha de la Lune. 5089.

» L'homme, qui s'y lave, obtient le fruit d'un râdja-

soûya. L'homme, qui s'est baigné dans l'Ékahansa, gagne le fruit d'un millier de vaches. 5090.

» Le pélerin, qui vient au Kritaçaâutcha, auguste majesté, acquiert le Poundarîka, *s'il* y fait ses ablutions.

» A-t-il habité une seule nuit au lieu du magnanime Sthânou, appelé Moundjavata, il acquiert l'empire sur les Ganas. 5091—5092.

« S'il vient à l'Yakshinî, renommée dans le monde et s'y baigne, il obtient, Indra des rois, l'accomplissement de tous ses désirs. 5093.

» Pélerin attentif, quand il aura décrit un pradakshina autour de ces lieux opportuns et célèbres du Kouroukshétra, estimé pour ses piscines, où il s'est baigné, où il a honoré les Mânes et les Dieux, chose, qui fut jadis faite par le bien magnanime Râma, fils de Djamadagni, il atteindra à la réalisation de ses vœux et il obtient le fruit d'un açvamédha. Qu'il fasse ensuite un saint pèlerinage aux lacs de Râma. 5094—5095—5096.

» Là, après qu'il eut détruit les kshatryas, Râma, le héros à la splendeur enflammée, Indra des rois, eut bientôt créé cinq lacs, qu'il remplit de sang, d'où vint leur nom, tigre des hommes. Il rassasia tous ses pères et ses ayeux. 5097—5098.

» Ensuite ses pères contents lui dirent, monarque des hommes : « Râma, éminent Râma, nous sommes tous satisfaits de toi, fils de Brighou, 5099.

» Et de cette piété filiale, et de ton courage, seigneur. Choisis une grâce ! La félicité descende sur toi ! Que désires-tu, brahme à la grande splendeur (1) ? » 6000.

(1) Cette stance est comptée 6000 ! et je vois qu'il en sera ainsi, de centaine en centaine, jusqu'au chiffre 8,100 et suivants.

On ne peut accuser ici la distraction : la volonté a déterminé cette ma-

» A ces mots, Râma, le plus brave des combattants, joignit les mains et adressa, roi des rois, ce langage à ses pères, qui se tenaient dans le ciel : 6001.

» Si vos excellences sont contentes, si votre bienveillance doit se manifester en moi, je désire par la faveur de mes pères, une pénitence plus grande encore. 6002.

» J'ai exterminé les kshatryas dans un moment, où j'étais surmonté par la colère : que l'énergie de mes pères me lave de ce péché. 6003.

» Que mes lacs, devenus des tîrthas, soient fameux sur la terre. » Quand ils eurent entendu ces belles paroles de Râma, ses pères de lui répondre avec une vive satisfaction et remplis de joie : « Que ta pénitence s'accroisse, surtout à cause de ta piété filiale. 6004.

» Si, vaincu par la colère, tu as exterminé les kshatryas, tu seras lavé de cette faute, et ces lacs, péchés de tes œuvres, passeront à la condition des tîrthas ; il n'y a là aucun doute ! L'homme, qui rassasiera les mânes, après s'être baigné dans ces lacs, recevra de ses pères satisfaits le monde éternel du Swarga et l'objet désiré de son âme, dont il est difficile d'obtenir la réalisation sur la terre. »

» Quand les pères de Râma lui eurent donné ces grâces, ils firent leurs adieux avec joie au rejeton de Brighou, et disparurent à ses yeux. 6005-6006-6007-6008-6009.

» C'est ainsi que les lacs de Râma sont devenus saints.

nière de compter ; car, la distraction ne se ferait pas d'une manière si régulière et ne tomberait pas juste à chaque fois sur un cent complet de stances.

Il en est ainsi, je crois, parce que telle est l'importance de ces matières, *le mérite des tîrthas*, que chaque stance paraît à l'éditeur en valoir dix, et que chaque centaine lui semble elle-même en valoir un millier.

Le brahmatcharî aux vœux purs, qui s'est lavé dans ces lacs obtient beaucoup d'or, Indra des rois, parcequ'il a rendu des hommages à Râma. Le pélerin, qui visite le Vançamoulaka, fils de Kourou, obtient l'élévation de sa famille, quand il s'est plongé dans le Vançamoulaka. Vient-il, ô le plus sage des Bharatides, au tîrtha, nommé la Purification-du-corps, où le baigné, sans aucun doute, purifie sa personne, le corps lavé dans ce tîrtha, il entre dans les mondes purs, hors desquels il n'est rien de supérieur. 6010—6011—6012—6013.

» Qu'il aille ensuite, ô toi, qui sais le devoir, au tîrtha renommé dans les trois mondes, où jadis le puissant Vishnou a retiré les mondes *submergés*. 6014.

» Arrivé sur le bord de ce tîrtha célèbre, nommé le Sauvetage-des-mondes, et quand il s'est plongé dans cet excellent tîrtha, il retire lui-même ses propres mondes du naufrage. 6015.

» S'il visite le tîrtha de Çrî et s'y baigne d'une âme dévote, il acquiert la plus grande beauté, après qu'il a honoré les Mânes et les Dieux. 6016.

» Arrivé au tîrtha de Kapilâ, une fois que, voué à la continence et l'âme recueillie, il s'y est baigné et qu'il a rendu l'honneur aux Dieux et à ses pères, l'homme obtient le fruit d'un millier de *vaches* Kapilâs. Fait-il un pèlerinage au tîrtha du Soleil et s'y plonge-t-il d'une âme dévote ; quand, livré au jeûne, il a honoré les Mânes et les Dieux, il acquiert le fruit d'un agnishtoma et va dans le monde du soleil. 6017—6018—6019.

» Le pélerin, que la succession des lieux amène au tîrtha, nommé l'Habitation-des-vaches, après qu'il a fait là ses ablutions, obtient le fruit d'un millier de vaches. 6020.

Digitized by Google

» Le pélerin, qui vient au tîrtha Çankhinî, l'homme, qui se baigne dans le tîrtha de Dévî, acquiert, fils de Kourou, une forme supérieure. 6021.

» Qu'il s'en aille ensuite, Indra des rois, vers le gardien des portes Taranka, où est dans la Sarasvatî le tîrtha du magnanime roi des Yakshas. 6022.

» L'homme, qui s'est baigné là, sire, obtient le fruit d'un agnishtoma. Que l'homme pieux, roi des rois, se rende de-là au Tourbillon-de-Brahma. 6023.

» Quiconque a pu s'y laver, gagne le monde de Brahma. De-là, Indra des rois, dirige-toi vers le Beau-tîrtha, qui est sans égal. 6024.

» Les Pitris et les Dieux n'en sont jamais éloignés. Fais-y tes ablutions, trouvant ton plaisir dans le culte des Mânes et des Dieux. 6025.

» Tu obtiendras un açva-médha et tu iras dans le monde des Pitris. Il faut ensuite porter ses pas, ô toi, qui sais le devoir, vers un sublime et beau tîrtha, dans Ambou-matî. 6026.

» Une fois qu'il s'est baigné dans le tîrtha du roi de Kâçî, vertueux Bharatide, exempt de toutes les maladies, il est magnifié dans le monde de Brahma. 6027.

» Là, est le tîrtha de la Mère, où l'homme, qui s'y est lavé, sire, augmente sa science et jouit d'une grande beauté. 6028.

» Humble et soumis au jeûne, que, partant de-là, il se rende au bois Frais, où est un grand tîrtha, auguste majesté, difficile à acquérir d'une autre manière. 6029.

» A l'arrivée, un seul regard purifie, souverain des hommes; il suffit d'arroser ses cheveux pour être pur.

» Là, est un tîrtha, grand roi, nommé le Destructeur-

des-pointes-du-Porc-épic; sur sa rive habitent des brahmes instruits, attentifs à la sainte écriture. 6030—6031.

» Quand on s'est baigné dans ce tîrtha, qui enlève ses traits au porc épic, ô le plus vertueux des Bharatides, on éprouve une joie suprême. 6032.

» Les plus grands des brahmes exstirpent leurs affections par l'énergie du souffle vital; et, l'âme pure, Indra des rois, ils s'avancent dans la voie suprême. 6033.

» Ce tîrtha vaut, maître de la terre, dix chevaux propres à l'açva-médha! Que le pélerin se baigne en ses eaux, tigre des bommes, et qu'il marche dans la voie suprême.

» Qu'il visite ensuite le tîrtha, renommé dans le monde sous le nom de l'Homme. Pressées par les flèches du chasseur, les gazelles noires, qui se plongent dans ce lac, passent à la condition bumaine. L'homme, voué à la continence et l'esprit appliqué, qui se baigne dans ce tîrtha, est exalté dans le monde du Swarga, l'âme purifiée de tous ses péchés. A la distance d'un kroça, vers l'orient de l'Homme, souverain de la terre, il est une rivière, appelée Apaga, fréquentée des Siddhas. L'homme, qui la visite, n'ayant pour seul aliment que du çyâmâka, et qui donne cette nourriture à un seul brahme en vue des Mânes et des Dieux, obtient un grand fruit de ce devoir; car c'est comme s'il l'avait donnée à dix millions. (*De la stance* 6034 *à la stance* 6039.)

» Là, après qu'il s'est baigné, qu'il a honoré les Mânes et les Dieux, qu'il a demeuré une seule nuit, il acquiert le fruit d'un agnishtoma. 6040.

» Qu'il passe de-là, roi des rois, au lieu sublime de Brahma, illustre dans le monde sous le nom du Figuier-gloméré-de-Brahma. 6041.

» Ici, quand il s'est lavé, Indra des rois, près des fosses du feu et sur la montagne du magnanime Kapila ; 6042.

» Quand, d'une âme pure et soumise, il s'est approché de Brahma, alors, délivré de tous ses péchés, il obtient le monde de Brahma. 6043.

» Lorsqu'il est arrivé à la montagne inaccessible de Kapila, ses impuretés sont consumées par le feu de la pénitence, et il obtient la faculté de se dérober à la vue. 6044.

» Cela fait, qu'il se transporte au Saraka, célèbre dans le monde; et quand, le quatorzième jour d'une quinzaine obscure, il aura visité le Dieu, qui a pour enseigne un taureau, il obtiendra tous ses désirs et ira dans le monde du Swarga. Il y a dans le Saraka, fils de Kourou, trois fois dix millions de tîrthas. 6045—6046.

» Dans le Koti-des-Roudras, le puits et les lacs, on remarque, auguste et puissant Bharathide, un tîrtha, nommé la Place-d'Ilâ. 6047.

» Quiconque s'y est baigné, quiconque y a rendu ses hommages aux Mânes et aux Dieux, n'obtient pas les enfers, il gagne un vâdjapéya. 6048.

» L'homme, qui s'est lavé dans le Kindâna et le Kindjapya, Bharatide, maître de la terre, acquiert le fruit d'une aumône et d'une prière sans mesure. 6049.

» L'homme, qui a la foi et qui a vaincu ses organes des sens, s'il touche l'eau dans la Kalaçî, obtient le fruit du sacrifice agnishtoma. 6050.

» Mais, à l'orient du Saraka, ô le plus vertueux des enfants de Kourou, est le tîrtha du magnanime Nârada, connu sous le nom du fils d'Ambâ. 6051.

» L'homme, qui s'est baigné, dans ce tîrtha et qui

abandonne la vie, obtient, Bharatide, avec l'agrément de Nârada, les mondes supérieurs. 6052.

» Qu'il entre dans le Poundarîka le quatorzième jour d'une quinzaine lumineuse. Quiconque s'y est lavé, sire, gagne le fruit d'un sacrifice Poundarîka. 6053.

» Qu'il s'en aille ensuite au Tripishtapa, renommé dans les trois mondes, où coule la sainte rivière Vaîtarinî, qui efface tous les péchés. 6054.

» Une fois qu'il s'y est baigné, qu'il a honoré le Dieu, qui tient le trident et porte le taureau pour enseigne, l'âme pure de tous ses péchés, il entre dans la voie suprême. 6055.

» Qu'il fasse de-là une excursion à la sublime Forêt-Phalakî; les Dieux, Indra des rois, fréquentent toujours cette Forêt-Phalakî, 6056.

» Où, plusieurs milliers d'années, ils se sont livrés à de larges pénitences. L'homme, qui a pu se laver dans la Drishadvatî et qui a rassasié les Dieux, 6057.

» Obtient, après deux nuits de jeûne, le fruit d'un agnishtoma. Qui s'est plongé, ô le plus vertueux des Bharatides, dans le tîrtha de tous les Dieux, 6058.

» Acquiert, Indra des rois, le fruit de mille vaches. L'homme, qui s'est baigné dans le tîrtha dit Creusé-par-la-main et qui a rassasié les Dieux, 6059.

» Obtient, pour deux nuits de jeûne, le fruit d'un agnishtoma, un râdjasoûya et le monde des Rishis. 6060.

» Qu'il fasse ensuite un pèlerinage au tîrtha sublime, appelé le Mélange : c'est là, comme la tradition nous l'apprend, que jadis le magnanime Vyâsa fit, pour les brahmes, le mélange des tîrthas. Qui peut se baigner dans le Mélange, se baigne dans tous les tîrthas.

Digitized by Google

» Que de-là on s'en aille, d'une âme dévote et livrée au jeûne, dans le bois de Vyâsa. L'homme, qui se plonge dans le Rapide-comme-la-pensée, obtient le fruit d'un millier de vaches. 6061—6062—6063.

» Quiconque est allé dans la Madhouvatî au tîrtha de Dévî, s'y est baigné et, devenu pur, a honoré les Mânes et les Dieux, 6064.

» Gagne avec l'approbation de Dévî, le fruit de mille vaches. Celui, Bharatide, qui, soumis au jeûne, se plonge dans le confluent de la Kaâuçikî et de la Drishadvatî, est délivré de tous ses péchés. De-là, on se rend à la Place-de-Vyâsa. C'est ici que le sage Vyâsa, consumé de chagrin pour la mort de son fils, conçut la pensée d'abandonner la vie; mais ensuite les Dieux rendirent l'enfant à son amour. 6065—6066—6067.

» Arrivé à la place de l'anachorète, le pélerin acquiert le fruit de mille vaches. Quand il aura visité le puits de Kindata et vu le Tilaprastha, il s'élèvera, libéré de ses dettes, fils de Kourou, à une éminente perfection. L'homme, qui se baigne dans le tîrtha Védî, obtiendra le fruit d'un millier de vaches. 6068—6069.

» Qui se plongera dans les deux tîrthas, le Jour et le Beau-jour, fameux l'un et l'autre dans le monde, gagnera, tigre des hommes, le monde du soleil. 6070.

» Ces choses faites, qu'il se dirige vers les Fumées-de-la-gazelle, célèbre dans les trois mondes, et qu'il y fasse, ô le plus vertueux des princes, ses ablutions dans la Gangâ, il acquerra le fruit d'un açva-médha, après qu'il aura fait son adoration à Mahâdéva. Qui se plonge au tîrtha de Dévî, obtient le fruit de mille vaches. 6071—6072.

Digitized by Google

» Qu'il se rende ensuite au tîrtha le Nain, renommé dans les trois mondes. Lorsqu'il se sera baigné au pied de Vishnou, et qu'il aura adoré le *céleste* Nain, l'âme pure de tous péchés, il entrera dans le monde de Vishnou.

» Quiconque se plonge dans le Koulampouna (1), purifie sa famille. 6073—6074.

» Qui se baigne dans le profond Lac-du-Vent, le plus grand bain des Maroutes, est exalté dans le monde du Vent. 6075.

» Quiconque se baigne dans le Lac-des-Immortels, est magnifié, par la puissance des Immortels, dans le monde du Swarga, quand il a honoré le souverain des Immortels.

» Il y a le tîrtha du Cheval : l'homme, qui s'y baigne, suivant les règles, ô le plus vertueux des princes, obtient le fruit d'un millier de vaches. 6076—6077.

» Le tîrtha du Berceau-de-Çrî est dans la Sarasvatî. Quiconque s'y plonge, éminent Bharatide, gagne le fruit d'un agnishtoma. 6078.

» Qu'il visite ensuite, auguste rejeton de Kourou, le Berceau-de-Vishnou. Jadis, assure-t-on, de saints rishis, adorateurs de Vishnou, adonnés à des pèlerinages aux tîrthas, vinrent dans le Kouroukshétra; et c'est alors, ô le plus vertueux des Bharatides, que fut créé sur la Sarasvatî ce berceau dans un site, qui pût flatter délicieusement les regards des rishis. Quiconque s'y baigne, obtient le fruit d'un agnishtoma. 6079—6080—6081.

» Qu'il s'en aille de-là, ô toi, qui sais le devoir, au tîrtha nompareil des Jeunes-filles : l'homme, qui s'y lave, gagne un millier de vaches. 6082.

(1) *Generis purificator.*

» Qu'il se rende ensuite au tîrtha sublime du Brahme. Ici, l'homme, qui n'est pas de la dernière caste, obtient une brahmanî pour son épouse, et, l'âme pure, il ne peut manquer de parcourir la voie de Brahma. Qu'il passe au bien grand tîrtha de Lunus, ô le meilleur des hommes : quiconque s'y plonge, sire, acquiert le monde de Lunus. Que de-là, seigneur, il porte ses pas au tîrtha des Sept-Énergies. 6083—6084—6085.

» C'est là que jadis, comme nous l'avons appris, Mankanaka, le Siddha maharshi, célèbre dans le monde, sire, couché et blessé à la main, distilla de sa blessure la sève des plantes. A cette vue, pénétré de joie, il se mit à danser. 6086—6087.

» Au milieu de cette danse, héros, tous les êtres mobiles et immobiles, jetés dans le délire par sa vigueur, commencèrent les uns et les autres à danser eux-mêmes.

» Les saints, riches de pénitences, et les Dieux, Brahma et les autres, avertirent le Grand-Dieu des choses, que l'ivresse du rishi avait produites. 6088—6089.

« Il te faut agir de manière, Dieu, que cet anachorète ne danse plus ! » *lui dirent-ils*. Le Dieu vint donc trouver l'hermite, qui dansait dans la joie, dont son âme était pénétrée, et lui dit pour accomplir le bon désir des Souras : « Oh ! oh ! maharshi, qui sais le devoir, pourquoi ta sainteté danse-t-elle ? 6090—6091.

» Et pourquoi fais-tu éclater maintenant ces mouvements de joie, ô le plus grand des solitaires ? » — « C'est parce que l'ascète se tient dans la route du devoir, ô le plus vertueux des brahmes ! *répondit l'hermite*. 6092.

» Ne vois-tu pas, brahme, la sève des plantes, qui coule de ma main. A cette vue, je n'ai pu contenir ma

Digitized by Google

grande joie et je me suis mis à danser! » 6093.

» Le Dieu alors dit en souriant au saint, que la passion jetait dans le délire : « Mais moi, brahme, je ne me laisse point ainsi tomber dans l'étonnement : regarde-moi ! »

» A ces mots, le sage Dieu se piqua le pouce, Indra pieux des rois, avec la pointe d'une épingle. 6094-6095.

» Aussitôt de la blessure, il sortit une cendre semblable à la neige; et confus à cette vue, sire, le solitaire tomba à ses pieds; 6096.

» *Et lui dit* :

« Je ne pense pas que nulle autre grande chose au-dessus des Dieux soit au-dessus de Roudra. Tu es la voie, Dieu, qui tiens le trident, où circule le monde des Asouras et des Souras! 6097.

» Tout ce triple monde d'êtres immobiles et mobiles fut créé par toi; et, à la fin d'un youga, tu fais de nouveau ta pâture de l'univers. 6098.

» Il est impossible aux Dieux mêmes, combien moins à moi, de sonder tes *profondeurs*! Tous les Souras, Brahma et les autres, Dieu sans péchés, sont vus en toi! 6099.

» Tu es le créateur et la cause de la créatiou des mondes : c'est, grâce à ta faveur, que tous les Souras jouissent ici du plaisir, sans craindre les dangers. » 7000.

» Quand il eut ainsi loué ce grand Dieu, le rishi ajouta ces paroles : « Que par ta grâce, Mahâdéva, ma pénitence ne s'écoule pas en vain! » 7001.

» A ces mots, le Dieu répondit, l'âme joyeuse, au Brahmarshi : « Que, par ma grâce, brahme, ta pénitence s'accroisse mille fois! 7002.

» J'habiterai dans cet hermitage-ci avec toi, grand anachorète, et pour ceux, qui se seront baignés dans les

Sept-énergies et qui m'auront honoré, il n'y aura dans ce monde et dans l'autre vie rien, qui soit difficile à acquérir. Ils iront dans le monde de l'énergie : il n'y a là aucun doute. » 7003—7004.

» Sur ces mots, le Grand-Dieu disparut aussitôt. — Que le pélerin s'en aille de-là au tîrtha d'Aâuçanas renommé dans les trois mondes, 7005.

» Dont s'approchent continuellement aux trois parties du jour, dans le désir de faire une chose agréable au fils de Bhrigou, les Dieux, Brahma et les autres, les rishis opulents de pénitence et l'adorable Kârttikéya. Il est un tîrtha, Bharatide, qui efface tous les péchés et qui est nommé la Libération-du-crâne. 7006—7007.

» L'homme, qui s'y plonge, est délivré de toutes ses impuretés. Qu'il aille ensuite se laver dans le tîrtha du Feu. 7008.

» Il obtiendra le monde d'Agni et portera sa famille à un point supérieur d'élévation. Quiconque a pu se baigner dans le tîrtha de Viçvâmitra, ô le plus vertueux des Bharatides, acquiert la qualité de brahme. S'il visite, pur et l'âme domptée, le tîrtha dit la Matrice-de-Brahma, et s'y plonge, il obtient, ô le meilleur des hommes, le monde de Brahma et purifie sa famille jusqu'à la septième génération : il n'y a là aucun doute. 7009—7010—7011.

» Qu'il s'en aille de-là, Indra des rois, au tîrtha de Kârttikéya, renommé dans les trois mondes et nommé Prithoûdaka. 7012.

» Qu'il y fasse ses ablutions, et, s'il trouve du plaisir dans l'adoration des Mânes et des Dieux, à peine entré, homme ou femme, à son insu ou sciemment, tout ce qu'il y a en lui d'impur, causé par une action provenant

d'une pensée humaine, s'efface entièrement. 7013—7014.

» Le fruit d'un açva-médha lui appartient, et il entre dans le monde du Swarga. « On a dit que le Kouroukshétra était saint, la Sarasvatî plus que le Kouroukshétra, les tîrthas plus que la Sarasvatî et le Prithoûdaka plus que les tîrthas; mais le plus grand des actes religieux, c'est de renoncer à sa vie! 7015—7016.

» L'homme, qui murmure la prière dans le Prithoûdaka, ne voit jamais la mort. » C'est ainsi qu'il fut chanté par le magnanime Vyâsa à l'occasion de Sanatkoumâra. 7017.

» Qu'il visite donc ainsi dévotement, sire, le Prithoûdaka, il n'existe pas un autre tîrtha, fils de Kourou, plus saint que le Prithoûdaka. 7018.

» Il est pur, il est purifiant, il est purificateur, sans aucun doute. Les hommes coupables, qui s'y baignent, vont au ciel! 7019.

« C'est ainsi que les sages ont parlé sur le Prithoûdaka : ce tîrtha roule des ondes de miel, ô le meilleur des hommes. 7020.

» Quiconque s'y est baigné, sire, obtient le fruit de mille vaches. Que, suivant l'ordre, Indra des rois, le pélerin maintenant fasse une excursion au tîrtha pur, fameux dans le monde, de la Sarasvatî et de la Rounâ. Après qu'il a jeûné là trois nuits et qu'il s'y est lavé, il est purifié même du crime de brahmanicide. 7021—7022.

» L'homme, quand il a passé là deux nuits, obtient le fruit d'un agnishtoma, et rend pure sa famille, éminent Bharatide, jusqu'à la septième génération. 7023.

» Darbhî, *l'anachorète*, créa jadis, par compassion pour les brahmes, enfant du sang de Kourou, le tîrtha nommé la Demi-Colonne. 7024.

» Le Brahme est lié sans doute par les prières, les sacrifices, le jeûne, l'initiation et ses vœux ; 7025.

» Mais le sage, manquât-il de prières et de sacrifices, est réputé avoir exactement accompli ses vœux, quand il a pu seulement se plonger dans ce tîrtha : tels sont les enseignements, que nous avons reçus des anciens. 7026.

» Darbhî y conduisit les quatre mers : celui, qui s'est baigné dans elles, ô le meilleur des hommes, ne tombe pas dans les enfers. 7027.

» Au contraire, il obtient les fruits de quatre milliers de vaches. Que de-là il dirige ses pas vers le tîrtha, appelé Cent-mille, ô toi, à qui le devoir n'est pas inconnu.

» Cent-mille compose deux tîrthas. L'homme, qui s'est plongé dans l'un et dans l'autre, gagne le fruit de mille vaches. 7028—7029.

» Son aumône ou son jeûne seront multipliés par mille fois. Qu'il visite ensuite, Indra des rois, le tîrtha sublime de Rénoukâ. 7030.

» Qu'il fasse ses ablutions dans ce tîrtha et sa joie d'honorer les Mânes et les Dieux : aussitôt, l'âme pure de tout péché, il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. 7031.

» A peine, le ressentiment vaincu, les organes des sens domptés, a-t-il touché l'eau de la Délivrance, qu'il est affranchi de toutes ses fautes commises de fait ou de consentement. 7032.

» Si, voué à la continence, et les sens comprimés, il s'en va de-là aux Cinq-arbres exactement orientés, alors, doué d'une grande vertu, il est exalté dans le monde des gens de bien. 7033.

» Là, est Sthânou lui-même, le maître de l'Yoga, le Dieu, qui arbore un taureau. Une fois adoré le souverain des

Dieux, sa venue seule atteint même à un heureux succès.

» *Sous lui se range* le tîrtha de Varouna, enflammé de sa propre splendeur et nommé le Resplendissant. C'est là que jadis Kârttikéya fut élu général de l'armée des Dieux par Brahma et les autres Immortels, et par les Rishis, opulents de pénitences. Au levant du Resplendissant, fils de Kourou, est le tîrtha de Kourou. 7034—7035—7036.

» L'homme, voué à la continence et les sens domptés, qui se baigne dans le tîrtha de Kourou, entre dans le monde de Brahma, l'âme purifiée de tous ses péchés.

» Qu'il porte ses pas dévotement et livré au jeûne vers *le tîrtha nommé* la Porte-du-Swarga, il obtiendra le monde du Swarga, et de se promener dans le monde de Brahma. 7037—7038.

» Que de-là il se rende au Naraka : les enfers ne sont pas la récompense, sire, du pélerin, qui s'y est baigné.

» Là, est exalté Brahma, qui s'y tient sans cesse, tigre des hommes, avec les Dieux, Nârâyana à leur tête.

» Là, arrivé près de Dévî, l'épouse de Roudra, il n'obtiendra pas, ludra des rois, les enfers pour sa récompense. 7039—7040—7041.

» Là, sous les yeux du Grand-Dieu, l'époux d'Oumâ, le souverain des Viçvas, il est purifié, grand roi, de tous ses péchés. 7042.

» Quand il s'est approché de Nârâyana, de qui le nombril donna naissance à un lotus, dompteur des ennemis, il va resplendissant au monde de Vishnou. 7043.

» Toutes les peines s'enfuiront de l'homme, qui s'est s'est baigné dans les tîrthas de tous les Dieux, sire, et il brille à l'égal de la lune. 7044.

» Que le pélerin s'en aille à la Ville-de-Swasti, et, quand

il aura décrit un pradakshina autour d'elle, il obtiendra le fruit d'un millier de vaches. 7045.

» Qu'il dirige sa marche vers le tîrtha nommé le Feu, qu'il y rassasie les Mânes et les Dieux, Bharatide, et le sacrifice de l'agnishtoma sera sa récompense. 7046.

» Il y a le puits et le lac de la Gangâ ; il y a dans ce puits, souverain de la terre, trois kotis de tîrthas. 7047.

» Le fidèle qui s'est baigné là, sire, obtient le monde du Swarga. L'homme, qui s'est plongé dans le *tîrtha des* Fleuves, et qui a honoré Mahéçvara, acquiert l'empire sur les Ganas et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. Qu'il se rende ensuite au Figuier-de-Sthânou, célèbre dans les trois mondes. 7048—7049.

» L'homme, qui s'y est baigné, obtient, s'il y reste un jour, le monde de Roudra. Qu'il s'en aille à l'hermitage de Vaçishtha au temps, où mûrit le fruit du jujubier, qu'il y mange le jujube et qu'il y jeûne trois jours ; mais celui, qui a jeûné trois nuits dans l'hermitage, devient égal au pénitent, qui a mangé, comme il convient, douze ans le fruit du jujubier. Que le pèlerin, monarque des hommes, entre dans le Chemin-d'Indra.

7050—7051—7052.

» Il est exalté dans le monde de Çakra, grâce au jeûne et à l'entretien du feu sacré. L'homme pur et véridique, s'il visite l'Éka-râtra (1), où il habite un seul jour, est magnifié dans le monde de Brahma. 7053—7054.

» Qu'il visite ensuite, Indra des rois, un tîrtha, renommé dans les trois mondes, où fut l'hermitage du magnanime soleil, amas de lumières. 7055.

(1) *Un seul jour*, ou plutôt, *une seule nuit*.

» L'homme, qui s'est baigné dans ce tîrtha et qui a honoré l'astre du jour, entre dans le monde du soleil, et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. 7056.

» Le pélerin, qui s'est plongé dans le tîrtha de Lunus, monarque des hommes, est reçu dans le monde de Lunus : il n'y a là aucun doute. 7057.

» Qu'il s'enaille de-là, sire, toi, qui sais le devoir, au tîrtha très-saint du magnanime Dadhîtcha, lustration célèbre dans le monde; 7058.

» Ces eaux, où est venu lui-même cet illustre Angiras, trésor de pénitences ! L'homme, qui s'est baigné dans ce tîrtha, obtient le fruit d'un açva-médha, 7059.

» Et reçoit le don d'une parole éloquente. Que, dompté comme un brahmatchâri, il se transporte de-là au tîrtha des Jeunes-Filles. 7060.

» Quand il a demeuré là trois nuits, sire, avec dévotion et livré au jeûne, il obtient une centaine de filles et va dans le céleste monde du Swarga. 7061.

» Que de-là, ô toi, qui sais le devoir, il fasse un pèlerinage à la Sannihatî même, où, chaque mois, se rassemblent, doués d'une éminente pureté, Brahma avec les autres Dieux et les rishis, qui ont thézaurisé la pénitence. S'il touche l'eau dans un temps, où Râhou dévore l'astre du jour, c'est comme s'il offrait continuellement le sacrifice de cent açva-médhas. Les tîrthas, qui existent sur la terre, ceux, qui roulent dans l'atmosphère, 7062—7063.

» Les rivières, les lacs, les étangs, les marais, tous les cours d'eau, les puits et les autels de tîrthas se rassemblent, comme il est certain, monarque des hommes, chaque mois, à la nouvelle lune, dans la Sannihatî : on n'en saurait douter. 7064—7065.

» C'est de cette réunion des tîrthas, que lui vient ce nom de Sannihatî, *c'est-à-dire, le rassemblement.* Quiconque s'y est plongé, et qui a bu de son eau, est exalté dans le monde du Swarga. 7066.

» Mais le mortel, qui, dans un jour de nouvelle-lune, au temps où Râhou dévore l'astre de la lumière, y vaque à la cérémonie d'un çraddha, écoute quelle en est la sainte récompense. 7067.

» L'homme, qui s'y est plongé et qui a fait le çraddha, obtient le fruit même attaché à mille açva-médhas, convenablement sacrifiés. 7068.

» Quel que soit le péché, que l'homme ou la femme ait commis, à peine s'est-il baigné, toute faute est purifiée : il n'y a là aucun doute. 7069.

» Il s'élève au monde de Brahma sur un char, qui a la beauté du lotus. Ensuite, lorsqu'il aura salué l'Yaksha, gardien des portes, Matchakrouka, et qu'il aura touché l'eau du tîrtha Koti, il gagnera beaucoup d'or. Ici, vertueux Bharatide, s'offre un tîrtha, formé d'un lac de la Gangâ. 7070—7071.

» Que l'homme, enchaîné au vœu de la continence, s'y plonge avec recueillement, et il obtient le fruit d'un râdjasoûya et d'un açva-médha. 7072.

» Le tîrtha de Vishnou est le plus distingué sur la terre, le Poushkara dans l'atmosphère, le Kouroukshétra l'est dans les trois mondes. 7073.

» La poussière, que le vent soulève sur le Kouroukshétra, conduit même les œuvres de péché dans la voie suprême.

» Le peuple, qui habite dans le Kouroukshétra au septentrion de la Drishadvatî, ayant la Sarasvatî au midi, habite dans le Tripishtapa même. 7074—7075.

« J'irai dans le Kouroukshétra ! Je ferai mon habitation dans le Kouroukshétra ! » Cette parole seule prononcée efface tous les péchés. 7076.

» Le Kouroukshétra possède la science des Védas, il est pur, il est habité par des brahmarshis. Les mortels, qui demeurent dans ce pays, ne sont d'aucune manière à plaindre. 7077.

» Tel est ce Kouroukshétra, qui est renfermé tout-à-fait dans cinq provinces, situées entre la Tarantoukâ et la Rantoukâ, au milieu des lacs de Râma et des tîrthas de Matchakrouka, et qui est appelé justement l'autel septentrional de l'ayeul suprême des créatures. » 7078.

Poulastya reprit, *continuant le fil de son récit :*

« Que le pélerin s'en aille ensuite, grand roi, au tîrtha nompareil de Dharma, où le Dieu éminent des morts pratiqua une austère pénitence. 7079.

» Il a rendu saint et son nom a rendu célèbre ce tîrtha. Quand l'homme au caractère vertueux s'y est baigné avec recueillement, sire, 7080.

» Il purifie sa race jusqu'à la septième génération : il n'y a là aucun doute. Que de-là, Indra des rois, il porte ses pas à la sublime Purification-de-la-science. 7081.

» Il obtient le fruit d'un agnishtoma et va dans le monde des solitaires. Que l'homme ensuite visite le Bois-très-odorant, sire, 7082.

» Où se réunissent Brahma et les autres Dieux, les Rishis opulents de pénitence, les Siddhas, les Tchâranas, les Gandharvas, les Kinnaras et les grands Ouragas.

» Dès son entrée seule dans ce bois, il est délivré de tous ses péchés. Ensuite vient le meilleur des fleuves et la plus sainte des rivières, 7083—7084.

» La Déesse nommée Plaksha, sire, ou la sainte Déesse appelée Sarasvatî : qu'il y fasse ses ablutions dans l'eau sortie de la Fourmillière ; mais qu'il commence par honorer les Mânes et les Dieux ; il obtiendra le fruit d'un açva-médha.

» Après lui, s'offre le tîrtha, où demeure Içâna : il est très-difficile de l'obtenir, c'est la décision, dans les six cataractes de la Çamyâ, qui jaillit de la Fourmillière. Quiconque s'y baigne, tigre des hommes, a pour sa récompense un açva-médha avec un millier de vaches Kapilâs : telle est la doctrine enseignée par les anciens. S'il visite, ô le meilleur des hommes, l'odorante *montagne* Çatakoumbhâ et la *verte* Pantchayakshâ ; il est exalté dans le monde du Swarga ! S'il aborde le tîrtha, que *Çiva*, Bharatide, a creusé de son trident ; s'il y fait ses ablutions et se complaît à honorer les Mânes et les Dieux, il obtient, quand son âme a déserté son corps, l'empire sur les Ganas : il n'y a là-dessus aucun doute. (*De la stance* 7085 *à la stance* 7091.)

» Qu'il aille ensuite, Indra des rois, au lieu chéri de Dévî. Ce tîrtha, d'une acquisition très-difficile, est célèbre dans les trois mondes : on l'appelle Çâkambharî.

» Mille années divines, monarque des hommes, la Déesse aux vœux constants y fit sa nourriture d'une poignée d'herbes, qu'elle mangeait de mois en mois.

7091—7092.

» Des saints, riches de pénitences, y vinrent par dévotion pour Dévî, qui exerça l'hospitalité envers eux, Bharatide, en leur offrant des herbes. 7093.

» C'est de-là que lui vint ce nom de Çâkambharî, *c'est-à-dire, qui nourrit avec de l'herbe.* Que le bramatchâri

s'approche avec recueillement de la Çâkambharî, qu'il y demeure trois nuits, et que, pur, il y mange de l'herbe : la récompense de l'homme, qui, durant douze années, a vécu d'herbes seulement, lui est réservée par la volonté de la Déesse. Qu'il se rende ensuite au tîrtha, nommé l'Or, et fameux dans les trois mondes. 7094—7095—7096.

» Là, Vishnou jadis se concilia Roudra pour gagner sa faveur, et reçut de lui un nombre infini de grâces, bien difficiles à obtenir parmi les Dieux mêmes. 7097.

» Le meurtrier de Tripoura lui dit très-satisfait, Bharatide : « Tu seras dans l'univers, Krishna, celui, que j'aime le plus. 7098.

» Et tout ce monde te reconnaîtra pour son chef, assurément! » Venu ici, Indra des rois, et quand il a honoré le Dieu, qui porte le taureau pour enseigne, il recueille le fruit d'un açvamédha et gagne l'empire sur les Ganas. Que de-là il fasse un pèlerinage à la Dhoûmavatî et qu'il y demeure trois nuits. 7099—8000.

» Il obtient, sans nul doute, les vœux, dont son âme a conçu le désir. Mais, si l'homme, qui a la foi et de qui les organes sont vaincus, fait le tour du char de Dévî, avec la moitié d'un pradakshina, et, s'il monte dedans, roi, qui sais le devoir, il entre dans la voie suprême, grâce à la faveur de Mahâdéva. 8001—8002.

» Que, décrivant un pradakshina, il s'en aille, Bharatide à la grande science, vers le tîrtha nommé Dhârâ, qui efface tous les péchés; qu'il s'y baigne, monarque des hommes, il n'aura point à le regretter. Qu'il s'en aille delà rendre son hommage au Grand-Mont, porte de la Gangâ, qui est égale, assurément! à la porte du Swarga; s'il y a fait avec recueillement ses ablutions dans le Dix-millions-

de-tîrthas, il obtient le sacrifice Poundarîka et rehausse sa famille à un degré supérieur d'élévation. S'il y demeure un seul jour, il acquiert un millier de vaches.

8003—8004—8005—8006.

» S'il rassasie d'offrandes les Dieux et les Mânes, suivant les rites, il est exalté dans le monde saint des sept Gangâs, des trois Gangâs et du tourbillon d'Indra. 8007.

» S'est-il ensuite plongé dans le Kanakhala, a-t-il habité là trois jours, il moissonne le fruit d'un açva-médha, et recueille l'entrée au monde du Swarga. 8008.

» Que de-là, seigneur, le pélerin se rende au Figuier-de-Kapilâ! S'il y passe un jour, il obtient le fruit d'un millier de vaches. 8009.

» Après lui, vient, renommé dans tous les mondes, prince, le meilleur des meilleurs de Kourou, le tîrtha du magnanime Kapila, le roi des Nâgas. 8010.

» Que l'homme, seigneur, fasse là ses ablutions, dans le tîrtha des Nâgas! Il gagne pour sa récompense un millier de vaches Kapilâs. 8011.

» Qu'il s'en aille ensuite au Lalitika, le tîrtha sublime de Çântanou: l'homme, qui s'y baigne, sire, n'obtient pas les enfers. 8012.

» L'homme, qui, placé dans leur confluent, se baigne au milieu du Gange et de l'Yamounâ, amasse dix açva-médhas et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. 8013.

» Qu'il se dirige ensuite, Indra des rois, vers le tîrtha, fameux dans le monde et nommé le Très-odorant : l'âme alors purifiée de tous ses péchés, il est exalté dans le monde de Brahma. 8014.

» Que de-là, seigneur, le pélerin se rende au Tourbil-

Digitized by Google

lon-de-Roudra : l'homme, qui s'y est baigné, sire, va dans le monde du Swarga. 8015.

» S'est-il baigné, vertueux roi, dans le confluent de la Gangâ et de la Sarasvatî, il recueille un açva-madha et circule dans le monde du Swarga. 8016.

» Vient-il visiter le seigneur Bhadrakarna et honorer le Dieu, suivant la règle, il ne tombe pas dans les enfers, mais il est honoré sur la voûte du ciel. 8017.

» Que de-là, monarque des hommes, le pélerin se rende au Manguier-du-Bossu : il obtient mille vaches et il va dans le monde du Swarga. 8018.

» Que le pélerin s'en aille ensuite au Figuier-d'Aroundhatî, seigneur. A peine, après trois nuits de jeûne, voué à la continence et recueilli, a-t-il touché l'eau de la mer, il acquiert le fruit d'un açva-médha, il gagne une récompense de mille vaches et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. 8019—8020.

» Continent et recueilli, qu'il porte de-là ses pas au Tourbillon-de-Brahma : il obtient un açva-médha et de marcher dans le monde de Lunus. 8021.

» S'est-il rendu à la source de l'Yamounâ, en a-t-il pu toucher l'eau, il est exalté dans le monde du Swarga, grâce au fruit d'un açva-médha. 8022.

» S'il vient au tîrtha, honoré dans les trois mondes et nommé le Passage-dans-la-cuiller, il obtient un açva-médha et va dans le monde du Swarga. 8023.

» Va-t-il à la source du Sindhou, demeure-t-il là cinq nuits ; il acquiert beaucoup d'or. 8024.

» L'homme, qui fait un pèlerinage à l'Autel d'un accès bien difficile, obtient un açva-médha et il entre dans le monde du Swarga. 8025.

» Une fois qu'elles se sont approchées du Fleuve-des-Rishis et de l'hermitage de Vaçishtha, toutes les castes, Bharatide, deviennent des brahmes, quand elles ont dépassé la Goumtî. 8026.

» Quiconque s'avance vers le Fleuve-des-Rishis et s'y baigne, alors, pur de ses péchés, ayant honoré les Mânes et les Dieux, il obtient le monde des rishis. 8027.

» L'homme, qui visite la Montagne-de-Bhrigou et qui demeure là un mois, se nourrissant d'herbes, recueille, monarque des hommes, le fruit d'un açva-médha. 8028.

» Il est délivré de tous ses péchés, s'il porte ses pas vers la Délivrance-du-héros. S'avance-t-il, Bharatide, vers le tîrtha de Krittikâ et de Magha (1), il obtient après deux jours écoulés, le fruit d'un agnishtoma. Qu'il s'approche du tîrtha sublime de la Science à l'une des trois parties du jour, qu'il touche là, où il convient, *l'eau de* la Science et qu'il habite un jour dans le grand hermitage pour la délivrance de tous ses péchés.

8029—8030—8031.

» Se prive-t-il de nourriture une seule fois, il aura pour habitation les mondes resplendissants. Reste-t-il un mois entier dans cette demeure sainte, ne rompant le jeûne que de trois en trois jours, l'âme pure de tous péchés, l'homme acquerra beaucoup d'or; il élèvera dans sa race dix générations avant et dix générations après lui.

» S'il va au tîrtha des Roseaux, fréquenté par l'ayeul suprême des créatures, il obtient un açva-médha, et il entre dans la voie d'Ouçanas. 8032—8033—8034.

» Arrivé au tîrtha Charmant, hanté par les Siddhas, il

(1) Le troisième et le dixième des astérismes lunaires.

devient participant à la beauté : ainsi les anciens nous l'ont enseigné. 8035.

» Que de-là, voué à la continence et les sens vaincus, il se rende au tîrtha de la Brahmanî : il obtient le monde de Brahma sur un char, qui a la beauté des lotus. 8036.

» Qu'il s'en aille ensuite au saint Naîmisha, fréquenté par les Siddhas, où Brahma habite continuellement avec les troupes des Dieux. 8037.

» La seule recherche du Naîmisha efface la moitié du péché : aussitôt qu'il y est entré, l'homme est délivré de toutes ses fautes. 8038.

» L'homme, qui a la dévotion des tîrthas, habitera un mois dans le Naîmisha : les tîrthas de la terre, héros, sont tous dans le Naîmisha. 8039.

» Si, enchaîné à son vœu et se refusant la nourriture, il y fait ses ablutions, alors, Bharatide, il obtient le fruit d'un pur sacrifice de vaches. 8040.

» L'homme, qui, livré au jeûne, renonce à la vie dans le Naîmisha, purifie sa famille, ô le plus vertueux des Bharatides, jusqu'à la septième génération. 8041.

« Il jouira du bonheur dans tous les mondes ! » Tel est le sentiment des sages. Le Naîmisha, ô le plus grand des princes, est continuellement saint et pur. 8042.

» L'homme, qui visite la source du Gange et qui jeûne là trois nuits, obtient le fruit d'un açva-médha et sera toujours uni à l'Être suprême. 8043.

» Quiconque fait un pèlerinage à la Sarasvatî, s'il rassasie d'offrandes les Dieux et les Mânes, est heureux dans les mondes, qui appartiennent à la déesse Sarasvatî, il n'y a là-dessus aucun doute. 8044.

» Qu'il aille ensuite, voué à la continence et recueilli, à

la Bâhoudâ : il est exalté dans le monde du Swarga, après une seule nuit de séjour. 8045.

» Il obtient, rejeton de Kourou, le fruit d'un sacrifice Dévasatra. Que de-là il se rende à la Kshîravatî, sainte rivière, environnée des plus saints anachorètes. 8046.

» Se voue-t-il au culte des Mânes et des Dieux, un açva-médha est sa récompense. S'il passe, adonné à la continence et recueilli, au limpide Açoka, et s'il habite là une seule nuit, il est magnifié dans le monde du Swarga. De là, qu'il visite le Gopratri, le tîrtha sublime de Sarâsoû,

» D'où Râma, ayant abandonné son corps, auguste majesté, s'en est allé au ciel, par l'énergie de ce tîrtha, avec ses chars, son armée et ses domestiques. 8047-8048-8049.

» Aussi d'après la faveur et la résolution de Râma, l'homme, qui s'est baigné dans ce tîrtha Gopratri, noble Bharatide, est exalté, l'âme purifiée de tous péchés, dans le monde du Swarga! L'enfant de Manou, qui s'est plongé dans Gomatî, le tîrtha de Râma, obtient un açva-médha et rend pure sa famille. Il y a là cent mille tîrthas, éminent Bharatide. 8050—8051—8052.

» Quand, livré au jeûne et les sens domptés, il a touché à ces eaux, il obtient le fruit saint de mille vaches. 8053.

» Qu'il se dirige ensuite, Indra des rois, vers l'éminente Place-de-l'époux ; il recueille le fruit d'un sacrifice açva-médha. 8054.

» L'homme, qui s'est plongé dans le tîrtha Kotî, sire, et qui a honoré Çiva, mille vaches deviennent sa récompense, et il est brillant de splendeur. 8055.

» Qu'il aille ensuite à Vârânasî et qu'il adore le Dieu à l'enseigne du taureau, il obtiendra un râdjasoûya pour s'être baigné dans le lac de Kapilâ. 8056.

» Le pélerin s'approche-t-il de l'Avimoukta, rejeton de Kourou, la vue du Dieu des Dieux le délivre aussitôt d'un brahmanicide, *s'il en est coupable*. 8057.

» S'il rejette sa vie, le fils de Manou obtient la délivrance. S'approche-t-il du tîrtha peu accessible de Markandéya, au confluent, renommé dans le monde, de la Gomatî et de la Gangâ, il recueille, Indra des rois, un agnishtoma et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. 8058—8059.

» Que, d'une âme dévote et recueillie, il s'approche de Gayâ ; sa venue seule, Bharatide, lui donne le fruit d'un açva-médha. 8060.

» Il y a encore le Figuier impérissable, célèbre sous ce nom dans les trois mondes, il fut donné aux *Mânes ou* Pitris ; c'est de-là qu'il est appelé impérissable. 8061.

» Que, s'étant lavé dans la grande rivière, il rassasie d'offrandes les Mânes et les Dieux, il obtiendra les mondes éternels et il rehaussera sa famille. 8062.

» S'il va de-là au lac de Brahma, embelli par la forêt de Dharma, il y gagne le monde de Brahma et une nuit lumineuse. 8063.

» Brahma lui-même a posé dans ce lac la plus sainte des colonnes victimaires : qu'il décrive un pradakshina autour de cette colonne, il obtiendra le fruit d'un vâdjapéya.

» Qu'il se dirige ensuite, Indra des rois, vers la station appelée la Vache-laitière, renommée dans le monde, et qu'après une nuit de séjour, il donne, sire, une vache *pétrie* de *farine et de* sésame. 8064—8065.

» L'âme pure de tout péché, il ira, pour sûr, dans le monde de Lunus. On voit là, sire, de nos jours mêmes, un signe grand; en vérité, bien grand, 8066.

Digitized by Google

» Qu'imprima Kapilâ, se promenant avec son veau sur la montagne : on y voit à présent même, Bharatide, les vestiges des pas de cette vache et de son veau ! 8067.

» Quand il s'est baigné dans ces traces, Indra des rois et le plus vertueux des princes, toute œuvre impure quelconque est effacée. 8068.

» Qu'il aille ensuite au Figuier-du-Vautour, la *sainte* place du Dieu sage, et que, s'étant approché de l'Immortel, qui a pour enseigne le taureau, il se lave dans la cendre. 8069.

» Le brahme aura accompli le vœu de douze années, et tous les péchés des autres castes seront effacés. 8070.

» Que de-là il se rende à la haute montagne, résonnante de chants, où l'on voit, éminent Bharatide, le pied d'Oumâ. 8071.

» Ici, le brahme aux vœux parfaits rend un culte à l'aurore; en effet, ce qu'il honore dans ses vœux, c'est une aurore, qui subsista douze années. 8072.

» L'homme, qui se rend à la fameuse Porte-de-la-Matrice, est affranchi par là, éminent Bharatide, de passer à l'avenir par les défilés de la matrice. 8073.

» Quiconque habite à Gayâ deux quinzaines obscure et lumineuse de la lune, purifie sa famille, sire, jusqu'à la septième génération : il n'y a là-dessus aucun doute.

» S'il va seul à Gayâ, ou sacrifie un açva-médha, ou met en liberté un veau noir, il obtient de nombreux fils, objets de ses désirs. 8074—8075.

» Que le pélerin s'en aille de-là, sire, à Phalgourî, il y gagne un açva-médha et s'élèvera à une grande perfection. 8076.

» Qu'il se dirige ensuite avec recueillement sur Dharmaprastha, Indra des rois, où réside continuellement le Devoir, auguste Youddhishthira. 8077.

» Lorsqu'il aura tiré l'eau du puits, lavé ses membres et, pur, satisfait d'offrandes les Mânes et les Dieux, il montera au ciel, tous ses péchés effacés. 8078.

» Après vient l'hermitage de Matanga, le grand rishi contemplatif. L'homme, qui eut le bonheur de franchir le seuil de cet hermitage, obtient le fruit d'un sacrifice ordinaire de vaches : il gagne un açva-médha, s'il touche l'eau convenablement. 8079—8080.

» Que de-là il s'en aille à l'éminente Place-de-Brahma, et qu'il s'avance, Indra des rois, vers ce Brahma, le plus grand des hommes, il recueille le fruit d'un açva-médha et d'un râdjasoûya. Que le pélerin se dirige ensuite, sire, vers le Palais-du-roi. 8081—8082.

» Là, s'étant baigné, il jouit du bonheur comme un Kakshivatide et, pur, il use familièrement des entretiens continuels avec Yakshinî ; 8083.

» Et, par sa grâce, il est purgé d'un brahmanicide. Que de-là, il se rende au Joyau-du-Nâga, il obtiendra le fruit d'un millier de vaches. 8084.

» Quiconque boit des eaux de ce tîrtha, le poison d'un serpent, qui l'a mordu, ne fait aucun progrès sur lui.

» Là, après une seule nuit de séjour, il obtiendra le fruit de mille vaches. Qu'il aille ensuite au bois charmant de Gaâutama, le bramarshi. 8085—8086.

» De-là, quand il s'est baigné dans le Lac-d'Ahalyâ, il marchera dans la voie suprême. Entre-t-il dans l'hermitage, sire, il gagne la beauté pour lui-même. 8087.

» Ici, est un puits, ô toi, qui sais le devoir, renommé

dans les trois mondes. Dès qu'il y aura fait ses ablutions, il recueillera un açva-médha. 8088.

» Ensuite, est le puits de Djanaka le saint roi, puits honoré des Tridaças eux-mêmes. S'il y fait ses ablutions, il obtiendra le monde de Vishnou. 8089.

» Que de-là, il se rende à la Destruction, effacement de tous les péchés, il gagne un vâdjapéya et va dans le monde de Lunus. 8090.

» Mais s'approche-t-il de la Gandakî, source de l'eau pour tous les tîrthas, il recueille un vâdjapéya et va dans le monde du soleil. 8091.

» S'il vient après cela au bord de la rivière Viçalyâ, renommée dans les trois mondes, il acquiert un agnishtoma et monte dans le monde du Swarga. 8092.

» A la suite de ces choses, s'il pénètre, ô toi, à qui le devoir est connu, dans l'Adhivanga, la forêt des pénitences, il s'y amuse avec les Gouhyakas : il n'y a là-dessus aucun doute, auguste majesté. 8093.

» S'est-il avancé vers la rivière Kampanâ, fréquentée des Siddhas, il obtient un sacrifice Poundarîka et va dans le monde du Swarga. 8094.

» Qu'il vienne après, monarque de la terre, sur le cours de la Mâhéçvarî : il recueille un açva-médha et porte sa famille à un degré supérieur d'élévation. 8095.

» S'approche-t-il du Lac-des-habitants-du-ciel, souverain des hommes, sa récompense n'est pas l'enfer; sa récompense est un vâdja-médha. 8096.

» Que de-là il s'en aille, continent et recueilli, au Pied-de-Lunus, et, quand il se sera baigné au pied du seigneur des sacrifices, il obtiendra le fruit d'un açva-médha. 8097.

» Ensuite, viennent dix célèbres millions de tîrthas,

éminent Bharatide. Ils furent jadis attirés, Indra des rois, par le puissant Vishnou, sous la forme d'une tortue, Asoura cruel. Que le pélerin fasse son ablution, sire, dans ce koti de tîrthas; il gagne un *sacrifice* Poundarîka et il passe dans le monde de Vishnou. Que de-là, roi des rois, il s'en aille à la *sainte* place de Nârâyana (1). 8098-8099-8100.

» Qu'il soit toujours recueilli là où Vishnou réside, Bharatide; là, où Brahma et les autres Dieux, les rishis opulents de pénitence, les Adityas, les Vasous et les Roudras honorent Djanârdana *en* Vishnou, auteur d'œuvres merveilleuses, et appelé sous le nom de Çâlagrâma.

» Quand il s'est approché de Vishnou, le seigneur des trois mondes, le donateur des grâces, l'impérissable, il obtient un açva-médha et va dans le monde de Vishnou.

» Là est un puits, qui efface tous les péchés, ô toi, qui sais le devoir; là sont toujours rassemblés dans ce puits les quatre océans *de la terre*. 8101—8102—8103—8104.

» Quiconque s'y baigne, Indra des rois, n'obtient pas les enfers pour sa récompense. Se rend-il auprès de Mahâdéva, le donateur des grâces, l'impérissable Roudra;

» Il resplendit tel que la lune, délivrée des nuages, monarque des hommes. L'homme, qui, pur et d'une âme

(1) Cette stance contredit la supposition, que nous avons avancée à la stance 6000. En effet, si elle était juste, ce distique serait numéroté 9000. Nous aurions, après cent nouvelles stances, un numéro 10,000, et, au bout de cent autres versets, le chiffre 11,000. Mais ces trois stances sont comptées suivant leur simple valeur : 8100, 8200, 8300, et nous sommes encore dans le récit du prix attaché au pèlerinage à ces bains sacrés.

Puisque ce n'est, ni la distraction, ni l'importance de la matière, quelle est donc la raison, qui fit sauter ainsi de 1000 à 1000 dans le chiffre des centaines précédentes ? C'est une question, que l'on propose ici, ne pouvant la résoudre.

Digitized by Google

dévote, a touché le Djâti-smara (1), acquiert, après son bain, le souvenir de sa condition dans une vie antérieure : c'est indubitable. S'il vient à la ville de Mahéçvara et s'il y rend ses hommages au Dieu, qui arbore un taureau pour enseigne; 8105—8106—8107.

» Il obtient du jeûne assurément les vœux, objets de ses désirs. De-là, se rend-il au Nain, qui purifie de tous les péchés, 8108.

» Il n'a point les enfers pour sa récompense, dès qu'il a pu s'approcher du Dieu Hari. Qu'il aille ensuite à l'hermitage de Kouçika, qui délivre de toutes les fautes.

» Là, qu'il se dirige vers la Kaâuçikî, par qui sont effacés les grands péchés : il recueille le fruit d'un sacrifice râdjasoûya. 8109—8110.

» Que de-là il se rende, Indra des rois, à la forêt sublime de Tchampaka : il y gagnera, après une seule nuit de séjour, le fruit d'un millier de vaches. 8111.

» S'approche-t-il du tîrtha Djéshthila, infiniment difficile à obtenir : il y gagne, après une seule nuit de séjour, le fruit d'un millier de vaches. 8112.

» Là, quand il a vu, sire, Viçvéçvara, *le maître de l'univers*, à la grande splendeur, que Dévî accompagne, il obtient les mondes de Mitra et de Varouna. 8113—8114.

» Quand il a passé là trois nuits dans le jeûne, il acquiert le fruit d'un agnishtoma. Qu'il s'avance, dompté et sevré de nourriture, vers les Nouvelles-de-la-Vierge, et son âme, sire, gagnera les mondes du Créateur. Quiconque donne à la jeune fille une aumône, si petite soit-elle, les

(1) *Celui, qui garde le souvenir de son état dans une existence précédente.*

rishis aux vœux parfaits ont dit cette aumône éternelle. Qu'il aille de-là au tîrtha Sans-courage, illustre dans les trois mondes. 8115—8116.

» Il obtient un açva-médha et va dans le monde do Vishnou. Les hommes, qui consacrent une offrande au confluent du Sans-courage, vont, tigre des hommes, dans le monde de Çakra, exempt de maladies. Là, est l'hermitage de Vaçishtha, renommé dans les trois mondes.

» S'il y fait son ablution, il obtiendra un vâdjapéya! Qu'il aille ensuite à la Cîme-des-Dieux, fréquentée par des troupes de Dévarshis. 8117—8118—8119.

» Il gagne un açva-médha et porte sa famille à un plus haut degré d'élévation. Qu'il fasse de-là un pèlerinage, Indra des rois, au lac de l'anachorète, fils deKouçika,

» Où Viçvâmitra, ce fils, atteignit à la plus haute perfection. Qu'il habite là un mois, héroïque Bharatide, sur la rive de la Kaâuçikî; 8120—8121.

» Il acquerra pour la durée de ce séjour la sainteté, qui est attachée à l'açva-médha. L'homme, qui demeure au Grand-Lac, le plus efficace de tous les tîrthas, n'aura pas les enfers pour sa récompense, il amassera beaucoup d'or. Le mortel, qui se dirige vers l'hermitage de Kârttikéya, qui fut l'habitation de *ce modèle des* héros, obtient un açva-médha : il n'y a là aucun doute. S'avance-t-il ensuite vers le Cours-d'Agni, célèbre dans les trois mondes ;

8122—8123—8124.

» Qu'il y fasse son ablution et il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. S'il visite le Grand-Dieu, donateur des grâces, l'impérissable Vishnou et le lac do l'aïeul suprême des créatures, non loin du roi des montagnes, s'il fait là ses ablutions, il recueille un agnishtoma. 8125—8126.

Digitized by Google

» De ce lac du Pitâmaha découle, purificateur du monde, le ruisseau de Kârttikéya, renommé dans les trois mondes ; 8127.

» Où, s'étant baigné, l'homme se reconnaît soi-même et s'écrie : « Je suis au comble de mes vœux ! » Là, quand il a subi le jeûne, ne prenant de la nourriture que de trois en trois jours, il est purifié d'un brahmanicide. 8128.

» Que de-là, ô toi, qui sais le devoir, le pélerin, voué au culte des tîrthas, se rende à la Cîme-de-l'auguste-Dévî, célèbre dans les trois mondes. 8129.

» Monté sur la montagne, ô le plus vertueux des hommes, qu'il habite au milieu des puits de ses mamelles, et, quand il se sera lavé à une source de ses seins, il recueillera le fruit d'un *sacrifice* vâdjapéya. 8130.

» S'il y fait ses ablutions et se complaît à honorer les Mânes et les Dieux, il gagne un haya-médha et va dans le monde de Çakra. 8131.

» Recueilli et voué à la continence, qu'il s'approche de l'Urne-Rouge ; il acquiert un açva-médha, et passe dans le monde de Brahma. 8132.

» S'il visite le puits Nandinî, hanté par les Dieux, il recueille alors, monarque des hommes, ce qu'il y a de pur dans un sacrifice humain. 8133.

» Arrivé au noir confluent de l'Arouna et de la Kaâuçikâ, qu'il s'y baigne, sire, et, après un jeûne de trois jours, il sera délivré de tous ses péchés ! 8134.

» L'homme, qui est allé au tîrtha d'Ourvaçî, ensuite au lieu, où fut, tu le sais, l'hermitage de Lunus, et qui a visité l'hermitage de Koumbakarna, est honoré sur la terre.

» Le bramatchâri, qui, ferme dans ses vœux, s'est lavé dans la source de la Kokâ, obtient, suivant ce que nous

apprennent les anciens, de conserver le souvenir de sa condition dans une vie précédente. 8135—8136.

» L'âme pure de tous péchés, le brahme devient sage et va dans le monde de Çakra, si une seule fois il s'est approché de la Nandâ. 8137.

» Quiconque a visité l'Ile-du-Taureau, s'il a touché dans la Sarasvatî l'eau de l'adorable meurtrier du *démon* Kraâuntcha, resplendit, monté sur un char céleste. 8138.

» Vient ensuite, grand roi, le tîrtha nommé Aâuddâlaka, fréquenté des anachorètes : s'il y fait son ablution, il est purifié de tous ses péchés. 8139.

» Se rend-il au tîrtha saint du Devoir, hanté par les brahmarshis, il obtient un *sacrifice* vâdjapéya et, monté sur un char céleste, il recueille des hommages. 8140.

» S'il vient à Tchampâ, s'il prend son eau dans la Bhâgîrathî et s'il visite le Dandârtta, il acquiert le fruit d'un millier de vaches. 8141.

» Qu'il se dirige ensuite vers la pure Lalîtikâ, embellie par la sainteté, il obtient un râdjasoûya et, monté sur un char céleste, il recueille des hommages. 8142.

» Que l'homme s'approche du Samvédhya, le tîrtha sublime, à l'une des trois parties du jour; s'il en touche l'eau, il acquiert la science : il n'y a là aucun doute.

» Que de-là il se rende au tîrtha Couleur-de-sang, qu'a créé jadis la puissance de Brahma. Le pélerin, sire, amassera beaucoup d'or. 8143—8144.

» Que l'homme porte ensuite ses pas vers l'Eau-de-la-trompe. Là, après un jeûne de trois nuits, il gagne un açva-médha; c'est la règle établie par le Créateur même. 8145.

» A l'embouchure de la Gangâ dans la mer, Indra des

rois, l'açva-médha obtenu en vaut dix, nous ont appris les sages. 8146.

» Mais le mortel, qui se baigne sur la rive opposée de la Gangâ, est purifié, sire, de tous ses péchés, après qu'il a jeûné trois jours. 8147.

» Que de-là il s'en aille à la Vataranî, délivrance de toutes les fautes : arrivé à ce tîrtha limpide, il brille comme l'astre des nuits. 8148.

» L'homme étend sa famille pure, il efface tous ses péchés, il acquiert le fruit de mille vaches et purifie sa lignée. 8149.

» Dompté, pur, quand il a rassasié d'offrandes les Mânes et les Dieux, au confluent du Çona et de la Djyotirathyâ, il obtiendra le fruit d'un agnishtoma. 8150.

» Se baigne-t-il à la source du Çona et de la Narmadâ, rejeton de Kourou, *noble* scion de ta race, il recueille le fruit d'un açva-médha. 8151.

» Le pélerin s'avance-t-il vers le tîrtha nommé le Taureau, dans la Koçalâ, il gagne, monarque des hommes, un vâdjapéya à la suite d'un jeûne, qui a duré trois jours, le fruit de mille vaches et l'élévation de sa famille. Qu'il s'approche dans la Koçalâ du tîrtha de la Mort, il recevra pour sa récompense onze taureaux : il n'y a là aucun doute. L'homme, qui, ayant jeûné trois nuits, se lavera dans la Poushpavatî, obtiendra avec le fruit de mille vaches la purification de sa famille. Qu'il se baigne ensuite, ô le plus vertueux des Bharatides, dans le tîrtha de la Vadarikâ. 8152—8153—8154—8155.

» Il reçoit une longue vie et s'élève dans le monde du Swarga. Qu'il aille puiser l'eau dans la Bhâgîrathî sous les murs de Tchampâ, et qu'il fasse une visite au lieu nommé

le Châtiment, il recueille le fruit de mille vaches. Si de-là il se rend à la Lapétikâ, place sainte, embellie d'hommes saints, il reçoit un vâdjapéya et les honneurs de tous les Dieux. Qu'il se dirige ensuite vers le Grand-Indra, qui fut habité par le fils de Djamadagni. 8156—8157—8158.

» Quiconque se baigne dans ce tîrtha de Râma obtient le fruit d'un açva-médha. Là est encore, fils de Kourou, le Kédâra, qui *s'enorgueillit* de Matanga. 8159.

» L'homme qui s'y plonge, ô le plus vertueux des Kourouides, recevra le fruit de mille vaches. Qu'il porte de-là ses pas vers la montagne de Çrî, et qu'il se baigne au bord de sa rivière. 8160.

» Quand il a honoré le Dieu, qui arbore le taureau, un açva-médha est sa récompense. C'est là, sur la montagne de Çrî, qu'habite avec Dévî le Grand-Dieu à la grande splendeur, et Brahma, plein d'une joie suprême, avec les Tridaças. Là, quand l'homme pur s'est baigné d'une âme dévote dans le Lac-des-Dieux, il obtient un açva-médha et s'élève à la plus haute perfection. Va-t-il à la montagne Rishabha (1), ce Rishabha honoré par les Dieux,

8161—8162—8163.

» Il recueille le mérite d'un *sacrifice* vâdjapéya et se réjouit sur la voûte du ciel. Que de-là il se dirige vers la *rivière* Kâvérî, environnée par des troupes d'Apsaras.

» Quiconque s'y baigne, sire, obtient le fruit de mille vaches. Qu'il se baigne ensuite sur le rivage de la mer dans le tîrtha des Jeunes-filles. 8165.

» Là, quand il s'est plongé, Indra des rois, il est purifié de tous ses péchés. De-là, il doit aller au Gokarna,

(1) *Le taureau.*

renommé dans les trois mondes, situé au milieu de la mer et qui reçoit les hommages de tout l'univers. C'est là que Brahma et les autres Dieux, les Rishis, opulents de pénitence, les Bhoûtas, les Yakshas, les Piçâtchas et les Kinnaras, les grands Serpents, les Siddhas, les Tchâranas, les Gandharvas, les enfants de Manou et les Pannagas, les fleuves, les mers et les montagnes ont servi l'époux d'Oumâ. Là, après qu'il a jeûné trois jours et adoré Içana, l'homme obtient un açva-médha et reçoit l'empire sur les Ganas. S'il habite là douze jours, son âme sera purifiée.

8166—8167—8168—8169—8170.

» Vient ensuite la Place-de-la-Gâyatri, honorée dans les trois mondes, où trois jours de jeûne lui mériteront le fruit d'un millier de vaches. 8171.

» Un exemple, monarque des hommes, qui est sous les yeux des brahmes : l'homme, qui, dégradé par sa naissance, récite la Gâyatri, son chant et son hymne aboutissent à l'effet désiré; mais ils sont vains, si, n'étant pas brahme, il récite la Sâvitrî. 8172—8173.

» Arrivé près du lac inaccessible du brahmarshi Sambartta, il participe à la beauté et renaît avec des formes charmantes. 8174.

» Si de-là il passe à la Vénâ et s'il y jeûne trois jours, l'homme obtient un char céleste, attelé de paons et de cygnes. 8175.

» Parvenu à la Godâvarî *aux grasses prairies* de vaches, aux rives toujours habitées par les Siddhas, il entre dans le monde sublime de Vâsouki. 8176.

» S'il se baigne au confluent de la Vénâ, il reçoit le fruit d'un açva-médha; s'il se baigne au confluent de la Varadâ, il reçoit le fruit de mille vaches. 8177.

Digitized by Google

» Arrivé à la Place-de-Brahma, quand il a jeûné là trois nuits, un millier de vaches devient sa récompense et il va dans le monde du Swarga. 8178.

» Qu'il aille, continent et recueilli, à l'Inondation-des-Kouças, qu'il y jeûne trois jours et s'y plonge, il obtiendra le fruit d'un açva-médha. 8179.

» Ensuite dans la forêt, où stagne le Lac-des-Dieux et jaillit l'eau de la noire Vénâ, qu'il se baigne dans le lac de la Connaissance-d'un-état-antérieur-à-cette-vie, et l'homme se rappélera sa condition dans une précédente existence.

» Son arrivée seule dans ce lieu, où le roi des Dieux a mérité, par cent sacrifices célébrés, de monter au ciel, attire sur lui, Bharatide, le fruit d'un agnishtoma.

8180—8181.

» Que de-là, il aille se plonger dans le Lac-de-Sarva et il obtiendra un millier de vaches. Qu'il porte ensuite ses pas vers le lac très-pur, dérivé de la Payoshnî, la plus saiute des rivières. 8182.

» S'il trouve son plaisir dans le culte des Dieux et des Pitris, il gagnera le fruit d'un millier de vaches. Qu'il se rende à la sainte forêt Dandaka, sire, et qu'il y touche l'eau. 8183.

» A peine lavé, Bharatide, il recueille un fruit de mille vaches. S'il fait un pélerinage à l'hermitage de Çarabhanga et du magnanime Çouka, les enfers ne sont pas sa récompense, mais il purifie sa famille. Que de-là il se rende à Çoûrpâraka, qui fut habité par le fils de Djamadagni. 8184—8185.

» Beaucoup d'or sera le partage de l'homme, qui s'est plongé dans ce tîrtha de Râma. Celui, qui, soumis au jeûne et d'une âme dévote, s'est baigné dans le Sapta-

godâvara, acquiert une grande pureté et va dans le monde des Dieux. Le pélerin, qui, se refusant la nourriture, va d'une âme dévote à la Route-des-Dieux, obtient ce qu'il y a de pur dans un sacrifice des Dieux. Continent et les sens domptés, s'il vient au Bois-des-Rotleries, où jadis, au temps que les Védas étaient perdus, le savant rishi, fils de l'anachorète Angiras, bien assis à son aise sur les habits supérieurs des rishis, fit lire les Védas; et toutes les matières, dont il était auparavant traité dans ces livres, de reparaître aux yeux, quand il eut articulé selon la foi et suivant la convenance la syllabe mystique *Aum* (1)! C'est là que les rishis et les Dieux, Varouna, Agni, le Créateur, Hari-Nârâyana et le Grand-Dieu lui-même, l'adorable Pitâmaha à l'éclatante splendeur avec les Dieux choisirent Bhrigou aux clartés flamboyantes pour la conduite d'un sacrifice. Le révérend fit alors conformément aux règles, pour tous les rishis, le renouvellement du feu consacré suivant la manière enseignée par le rituel; et, quand il eut rassasié Agni selon les rubriques avec une part de beurre clarifié, les Dieux et les saints par ordre de reprendre le chemin, qui menait à leur habitation.

» Homme ou femme, ô le plus vertueux des rois, quiconque est entré dans cette forêt, tous ses péchés sont entièrement effacés. Qu'il habite là un mois, sage, les sens enchaînés, soumis au jeûne. (*De la stance* 8186 *à la stance* 8197.

» Il ira dans le monde de Brahma, sire, et portera sa

(1) Ici, dans l'édition de Calcutta est une partie initiale de mot, enlevée par le roulean et que les imprimeurs ont voulu réparer d'une main inexpérimentée. Je suppose qu'il devait y avoir là : *adumkâréna*.

famille à un degré supérieur d'élévation. S'approche-t-il du Médhâvika, qu'il rassasie d'offrandes les Mânes et les Dieux. 8197.

» Il obtient un agnishtoma et reçoit le don de la mémoire et de l'intelligence. Là est la montagne, nommée Kâlandjara, célèbre dans le monde. 8198.

» Se baigne-t-il dans le Lac-des-Dieux, il obtient le fruit de mille vaches. Que l'homme, qui s'est plongé là, sire, mortifie sa chair sur le mont Kâlandjara, il est exalté dans le monde du Swarga : il n'y a là aucun doute. Qu'il s'approche ensuite, monarque, de la Mandakinî, qui purifie de tous les péchés, sur le Tchitrakouta, la plus belle des plus grandes montagnes; s'il y fait son ablution, trouvant son plaisir à honorer les Mânes et les Dieux, il gagne un açva-médha et passe dans la voie suprême. Que de-là il se rende à la très-haute Place-du-Seigneur, ô toi, qui sais le devoir, ce lieu, dont n'est jamais éloigné, sire, Gouha, le général de l'armée céleste. Arrivé là, ô le meilleur des rois, sa venue seule est un heureux succès.

» L'homme, qui se baigne dans le tîrtha Koti, obtiendra le fruit de mille vaches. Que de-là, tournant au midi, le pélerin se dirige vers la Place-de-l'aîné-*des-Dieux*. 8199—8200—8201—8202—8203.—8204.

» Parvenu auprès de Mahâdéva, il brille comme l'astre des nuits. Là, réunies dans un puits, Indra des rois, habitent les quatre illustres mers. L'homme, qui s'y baigne, qui aime à honorer les Mânes et les Dieux, qui a soumis son âme, entrera pur dans la voie suprême. Que le pélerin aille ensuite, roi des rois, à la grande ville de Çringavéra, 8205—8206—8207.

» Où Râma, le fils de Daçaratha, jadis a traversé la

mer. Qui se baigne dans ce tîrtha, grand monarque aux longs bras, est libéré de ses péchés. 8208.

» Mais l'homme continent et recueilli, qui s'est plongé dans la Gangâ, est purifié de ses souillures et gagne le prix d'un vâdjapéya. 8209.

» Que de-là il se rende au Cordon-de-moundja, place chère au Dieu sage. Une fois qu'il s'est approché de Mahâdéva, qu'il s'est incliné devant lui et l'a honoré d'un pradakshina, il acquiert l'empire sur les Ganas. Dès qu'il s'est baigné dans ce tîrtha de la fille de Jahnou, il est affranchi de ses péchés. 8210—8211.

» Qu'il aille ensuite, Indra des rois, au Prayâga, célébré par les rishis, où *sont réunis* Brahma et les autres Dieux, les plages célestes et les Immortels, qui président à ces plages, 8212.

» Les gardiens du monde, les Sâdhyas, les Pitris, bien estimés du monde, les rishis du plus haut degré, ayant à leur tête Sanatkoumâra, 8213.

» Et les purs Brahmarshis, venant sur les pas d'Angiras, et les Nâgas, et les Souparnas, et les Siddhas, et les Tchakratcharas, 8214.

» Les fleuves, les mers, les Gandharvas, les Apsaras mêmes, et l'adorable Hari, qui se tient dans le premier rang, que lui cède le père des créatures. 8215.

» Là, sont les trois fosses consacrées du feu, au milieu desquelles est la fille de Jahnou, vaincue en vîtesse et mise à la première place de tous les tîrthas. 8216.

» C'est là que la Déesse, fille du soleil, renommée dans les trois mondes, l'Yamounâ, la purificatrice du monde, se réunit avec la Gangâ. 8217.

» Le Prayâga, situé au milieu de l'Yamounâ et du

Gange, est cité comme la matrice de la terre; le Prayâga, disent les rishis, tient la place de la matrice. 8218.

» Le Prayâga avec son territoire, c'est Kambala et Açvatara; ce tîrtha et Bhogavatî, c'est l'autel du créateur de tous les êtres. 8219.

» Là, Youddhishthira, les Védas, les sacrifices revêtus d'un corps, et les rishis opulents de pénitence servent le Pradjapâti. 8220.

» Les Dieux et les rois, qui tiennent le tchakra, honorent ce Dieu par des sacrifices. On dit, seigneur, que le Prayâga est supérieur à tous les tîrthas : c'est, assurément, Bharatide, ce qu'il y a de plus saint dans les trois mondes. L'homme est affranchi de ses péchés, parce qu'il est venu seulement à ce tîrtha, parce qu'il en a fait l'éloge, parce qu'il en a touché simplement la terre. Quiconque fera ses ablutions dans ce confluent, renommé dans le monde, 8221—8222—8223.

» Il recueille entièrement le prix d'un açva-médha et d'un râdjasoûya : tant est sainte la terre de sacrifices, honorée des Dieux. 8224.

» Là, Bharatide, la moindre chose donnée est grande. Ni d'après la parole du Véda, mon fils, ni même d'après la parole du monde, tu ne dois pas abandonner l'opinion sur la mort dans le Prayâga. Il existe soixante millions et dix mille autres tîrthas, 8225—8226.

» Desquels, on pourrait ici, rejeton de Kourou, vanter la proximité. Quiconque se baigne au confluent du Gange et de l'Yamounâ acquiert ce qu'il y a de pur dans les quatre Védas, ce qu'il y a de pur dans les hommes véridiques. Vient ensuite le tîrtha sublime de Vâsouki, nommé Bhogavatî : 8227—8228.

» Qui s'y baigne obtiendra le fruit d'un açva-médha. Après lui, se présente dans la Gangâ la Descente-des-Cygnes, tîrtha, renommé dans les trois mondes et qui vaut, fils de Kourou, dix açva-médhas. Le Gange, dans les parties où l'on se plonge, est l'équipollent du Kouroukshétra. 8229—8230.

» L'excellence est dans le Kanakhala; le Prayâga tient un rang très-distingué. Là, où l'on a cent affaires, un bain dans la Gangâ les termine. 8231.

» L'homme, qui boit les eaux du Gange, consume toutes ses affaires, comme le feu consume le bois. Tout était pur dans l'âge Krita; c'est dans la période Trétâ, qu'on a parlé du Poushkara. 8232.

» Le Kouroukshétra fut en estime dans le cycle Dwâpara, et la Gangâ fut en vogue dans l'âge Kali. Il faut cultiver la pénitence dans le Poushkara, donner l'aumône dans le Mahâlaya, 8233.

» Monter sur un bûcher dans le Malaya; mais on ne peut se détruire sur la montagne de Bhrigou. Quiconque s'est baigné dans le Poushkara, le Kouroukshétra, la Gangâ et chez les Magadhains, sauve sept générations avant et sept générations après lui. Racontée, cette histoire efface les péchés; vue des yeux, elle donne le bonheur. 8234—8235.

» Le pélerin, qui s'est plongé et qui a bu dans un tîrtha, purifie sa famille jusqu'à la septième génération. Autant que l'eau du Gange pénètre l'homme jusqu'aux os, autant, sire, il est exalté dans le monde du Swarga. Comme les tîrthas sont purs et comme purs sont les autels, l'homme, qui a jeûné et qui a gagné la sainteté, participe au monde des Immortels. Il n'est pas un tîrtha égal au

Gange; il n'est pas un Dieu, plus grand que Kéçava.

» Il n'est rien de plus grand que les brahmes ; ces paroles sont du père des créatures. La contrée, où le Gange roule ses eaux, sache, grand roi, que c'est la forêt de pénitence, que ce sont les champs de la perfection. Aller sur les rives de la Gangâ, c'est la vérité des brahmes et du fils des sages. 8236—8237—8238—8239—8240.

» Qu'il murmure à l'oreille de ses amis et d'un disciple, qui le suit : « C'est riche! c'est pur! c'est divin et incomparable! 8241.

» C'est saint! C'est délicieux, légitime, purificateur et sublime! C'est le secret des mahârshis, qui efface tous les péchés. » 8242.

» L'homme pur, qui lit au milieu des brahmes ce récit de la foule des tîrthas, qui produit l'intelligence, qui détruit les ennemis, élevé, prospère, saint, paradisiaque et fortuné, obtiendra le monde du Swarga. S'il n'a pas d'enfants, il recevra des enfants; s'il est pauvre, il amassera des richesses! 8243—8244.

» Le kshatrya conquerra la terre, le vaiçya gagnera de la fortune, le çoûdra verra se réaliser les objets de ses désirs, et le brahme, qui en fait sa lecture, aura une heureuse traversée *du monde*. 8245.

» L'homme, qui prête sans cesse une oreille pure à la sainteté des tîrthas, se rappelle beaucoup de ses naissances *antérieures*, et goûte le bonheur sur la voûte du ciel. 8246.

» Je t'ai raconté les tîrthas, où l'on peut aller. Que l'homme aille mentalement à ceux, où il est impossible d'atteindre, par le désir de visiter entièrement les tîrthas,

» Ces bains fréquentés par des Vasous avec leurs moi-

tiés, des Adityas, des Maroutes, les Açwins et des rishis, pareils aux Dieux et qui ont l'amour des bonnes œuvres. 8247—8248.

» Va de cette manière à ces tîrthas, rejeton de Kourou, ferme dans tes vœux; vas ainsi d'une âme dévote, ajoutant à la sainteté par ta sainteté même. 8249.

» Ces tîrthas sont obtenus par des hommes vertueux, qui ont la vue des Çâstras, d'après la contemplation des Védas et la croyance à une vie future suivant des raisons inspirées. 8250.

» Un homme, qui n'a point fait de vœux, ou de qui l'âme n'est pas domptée, rejeton de Kourou, ou qui est impur, ou qui est un voleur, ou de qui la pensée est tortueuse, ne se baigne jamais dans ces tîrthas. 8251.

» Mais toujours ton père, ton aïeul et tes ancêtres, les Dieux à la suite du Pitâmaha et les chœurs des rishis ont tous été satisfaits, ô toi, qui sais le devoir, sire, par ton devoir, ta conduite vertueuse et ta vue sans cesse attachée aux choses du devoir. 8252—8253.

» Tu obtiendras les mondes des Vasous, ô toi, qui ressembles à Indra; tu obtiendras une gloire vaste, Bhîshma, immortelle sur la terre. » 8254.

» A ces mots, ayant pris congé de lui, Poulastya, le vénérable rishi, satisfait et d'une âme joyeuse, disparut au même instant. 8255.

» Bhîshma, à la vue duquel ne pouvait échapper le sens de la vérité des Çâstras, se mit alors, tigre de Kourou, à parcourir la terre sur la parole de Poulastya. 8256.

» Telle est ainsi *la vertu de* ce pèlerinage excellent, très-saint, qui efface tous les péchés et se tient dans la gloire. 8257.

» Quiconque de cette manière parcourra la terre, goûtera, après cette vie, le fruit sublime de cent açva-médhas. 8258.

» Tu obtiendras huit fois ce *prix* sublime du devoir, fils de Prithâ, comme jadis il fut accordé à Bhîshma, le plus grand des Kourouides. 8259.

» Tu seras le guide des rishis, et c'est pourquoi ce fruit te sera donné huit fois. Des troupes de Rakshasas sont répandues, Bharatide, autour de ces tîrthas, et aucun roi des hommes, si ce n'est toi, rejeton de Kourou, n'ose les visiter.

» Quiconque lira cette histoire des Dévarshis, qui remplissent tous les tîrthas, sera purifié de tous ses péchés. *Va donc* là où sans cesse les principaux des rishis, Vâlmîki et Kaçyapa, 8260—8261—8262.

» Koundajathara, le fils d'Atri, Viçvâmitra et Gaâutama, Asita-Dévala, Mârkandéya et Gâlava, 8263.

» Bharadwâdja et le solitaire Vaçishtha, Ouddâlaka, Çaâunaka avec son fils, et Vyâsa, le plus grand des ascètes, 8264.

» Dourvâsas, le plus vertueux des anachorètes, Djâvâli aux terribles macérations; va où ces plus grands des saints, tous riches de pénitences, sont dans l'attente de toi.

» Va donc avec eux, grand roi; suis-les à ces tîrthas! Voici le maharshi, nommé Lomaça, à la splendeur infinie, qui t'accompagnera : suis-les, Indra des rois! Viens, ô toi, qui sais le devoir, à ces tîrthas, suivant l'ordre, avec moi-même. 8265—8266.

» Tu obtiendras une grande gloire comme le roi Mahâbhisha, comme le vertueux Yayâti, comme le roi Pouroûravas. 8267.

» Tel que le roi Bhagîratha, tel que le fameux Râma, ainsi, tigre des rois, tu brilles par ta vertu ! 8268.

» Tu resplendis sur tous les rois, comme l'astre radieux, tel que Manou, tel qu'Ikshwâkou, tel que Pourou à la vaste renommée. 8269.

» Tu es cité dans le monde, auguste roi, autant que Vaînya lui-même ! Tel que le meurtrier de Vritra, le monarque des Dieux, libre d'inquiétudes, conserva jadis les trois mondes, après qu'il eut consumé tous ses ennemis ; de même conserve tes sujets, après que tu auras accompli, toi ! la destruction de tes rivaux ! 8270—8271.

» Maître de la terre, conquise par ta justice, Dieu aux yeux de lotus bleu, tu iras, par ta vertu à la renommée, comme Arjouna-Kârttavîrya ! » 8272.

» Quand il eut ainsi relevé le courage du roi, Nârada, le vénérable saint, prit congé de lui, grand roi, et disparut au même instant. » 8273.

Le vertueux Youddhishthira pensa lui-même à cette affaire et annonça aux rishis son pèlerinage pieux aux tîrthas. 8274.

Connaissant l'opinion de ses frères et du sage Nârada, l'auguste Youddhishthira de parler en ces termes à Dhaûmya, égal au père des créatures : 8275.

« C'est moi, qui ai envoyé loin d'ici pour avoir des armes Djishnou, le tigre des hommes, aux longs bras, au courage infaillible, à l'âme sans mesure ! 8276.

» Ce héros m'est dévoué, il est capable, il est très-habile dans les armes, à l'égal même, homme riche en pénitences, du sublime Vasoudévide. 8277.

» Je sais, brahme, autant que l'auguste Vyâsa, autant que Nârada lui-même, qui toujours m'a donné des éloges,

je sais, dis-je, que ces deux hommes aux yeux de lotus bleu, aux six bras, le Vasoudévide et Dhanandjaya, sont des héros, vaillants destructeurs des ennemis ! 8278-8279.

» Je sais aussi que ce sont les deux rishis Nara et Nârâyana. Arjouna fut éloigné de nous, parce que j'ai pensé : « C'est un homme capable. » 8280.

» Cet enfant des Dieux, non inférieur à Indra, fut envoyé au loin par moi. Il verra Çakra, le monarque des Souras, et recevra d'Indra ses armes. 8281.

» Bhîshma et Drona sont deux héros, Karna est difficile à vaincre, avec le fils de Drona : voilà quatre vaillants guerriers, couverts dans les combats par le fils de Dhritarâshtra. 8282.

» Tous sont des héros, tous savent le Véda, tous sont habiles en toutes les armes, tous ont une grande force dans la guerre et brûlent continuellement de combattre avec le fils de Prithâ. 8283.

» Karna, le héros, fils du Soleil, connait les astras divins; la fougue de ses armes a la force du vent, ses flèches ont l'éclat du soleil et son char imite le bruit de la foudre. 8284.

» La chûte de ses armes, qu'enveloppe la fumée de la passion, soulevée par le Dhritarâshtride, est comme le grand feu, créé par la mort à la fin d'un youga. 8285.

» Il consumera mon armée comme une forêt de bois sec, il n'y a là aucun doute. Mais ce grand feu des astras divins, excité par le vent de Krishna, mais Gândîva irrité, l'arme manifeste d'Indra, mais ce nuage élevé d'Arjouna, autour duquel voltigent les grues de Swétavâdji (1),

(1) Un nom de la lune et d'Arjouna.

éteindrait dans la guerre avec le tranchant de ses flèches le feu le plus embrâsé de Karna! Le conquérant des cités ennemies, Bibhatsou, recevra, en vérité! de Çakra même en personne tous les astras divins. C'est assez d'eux tous, suivant mon sentiment. 8286—8287—8288—8289.

» Nous n'avons pas de vengeance à tirer de nos ennemis victorieux dans les combats! Nous verrons tous le Pândouide, dompteur des ennemis, ayant reçu les armes; mais Bibhatsou ne s'affaissera pas sous le poids de ces armes levées. Sans lui, ce héros, le plus excellent des hommes, nous, avec Krishnâ, nous marchons, sans faire aucune attention à ce bois du Kâmyaka. Que ta sainteté veuille bien nous indiquer une autre forêt bonne, pure, fertile, délicieuse, abondante en nourriture et habitée par des hommes aux œuvres pures, où nous puissions habiter quelque temps pour attendre Arjouna, ce héros à la bravoure infaillible, comme ceux, qui désirent la pluie, attendent l'*arrivée du* nuage. Fais-moi connaître, aussi, brahme, certains hermitages différents, accordés aux deux fois nés, des lacs, des rivières, des montagnes charmantes; car, sans Arjouna, il ne nous est plus agréable d'habiter ce bois du Kâmyaka : allons dans un autre pays.

8290—8291—8292—8293—8294—8295—8296.

Dhaâumya, l'égal de Vrihaspati, voyant tous les Pândouides consumés de regrets et l'âme consternée, répondit, affermissant leur courage abattu : 8297.

« Écoute de ma bouche, vertueux Bharatide, les montagnes, les tîrthas, les places, les saints hermitages, accordés aux brahmes. 8298.

» Quand tu m'auras entendu te les dire, tu seras sans

chagrin, sire, avec Draâupadî, que voici, et tes frères, monarque des hommes. 8299.

» La seule audition de ces lieux te communiquera la pureté; tu l'obtiendras même cent fois, ô le plus grand des hommes, si tu les visites en pélerin. 8300.

» Je te raconterai d'abord, autant que me fournira ma mémoire, auguste Youddhishthira, la délicieuse contrée du levant, habitée par des troupes de saints rois. 8301.

» Dans cette région chère aux Dévarshis est le bois appelé Naîmisha, où les Dieux possèdent, chacun en particulier, son tîrtha pur. 8302.

» Là, coule la pure, la charmante Gomatî, dont les rives sont fréquentées par les Dévarshis : c'est la terre des sacrifices pour les Dieux : là, est le sacrifice du soleil.

» Dans cette contrée s'élève le saint, le sublime mont Gaya, honoré par les râdjarshis : là, stagne le fortuné lac de Brahma, fréquenté par des rishis Tridaças.

8303—8304.

» Aussi, tigre des hommes, les anciens ont-ils dit : « Des fils nombreux, objets de ses désirs, seront donnés à l'homme, qui va seul au Gaya, ou qui sacrifie un açvamédha, ou qui met en liberté un jeune taureau noir. Il sauve dix âmes, qui l'ont précédé, et dix qui le suivront par la naissance. » 8305—8306.

» Là, où les brahmes racontent *qu'est né* ce figuier indien, de qui la cause est éternelle, là est la grande rivière et la tête de Gaya ; 8307.

» Là, où la nourriture donnée aux Mânes devient impérissable. Cette grande rivière aux ondes pures, seigneur, est nommée la Phalgou. 8308.

» La Kaâuçikî est riche en racines et en fruits : c'est là, éminent Bharatide, que Viçvâmitra du trésor de ses pénitences acheta la qualité de brahme. 8309.

» Là, où le Gange est un fleuve pur, Bhagîratha offrit sur ses rives de nombreux sacrifices aux riches honoraires. 8310.

» On cite chez les Pântchâlains, rejeton de Kourou, la forêt des lotus bleus, où Viçvâmitra le Kouçikide fit un sacrifice avec son fils; 8311.

» Là, où, à la vue de la prospérité plus qu'humaine de Viçvâmitra, le vénérable anachorète, fils de Djamadagni, chanta sa généalogie. 8312.

« Le fils de Kouçika but avec Indra l'asclépiade acide dans le Kanyakoubja; et, de kshatrya, qu'il était, passé dans l'ordre brahmique, il dit : « Me voici *enfin arrivé !* »

» Le confluent du Gange et de l'Yamounâ, célèbre dans le monde, sire, est sublime, purificateur, saint, pur, aimé des rishis. 8313—8314.

» Il y a également, ô le plus excellent des Bharatides, l'endroit nommé Prayâga, où jadis sacrifia lui-même le Pitâmaha, l'âme des êtres. 8315.

» Il y a, prince, Indra des rois, l'éminent hermitage d'Agastya et la forêt de pénitence, embellie par des ascètes. 8316.

» Le grand Hiranyavindou est célèbre sur le mont Kâlandjara, montagne d'Agastya, charmante, pure, fortunée, la plus excellente des montagnes. 8317.

» Jadis, fils de Kountî, l'auteur des êtres sacrifia lui-même sur le Mahéndra, la montagne du magnanime fils de Bhrigou. 8318.

» Il y a *le lieu*, où la sainte Bhâgîrathî, Youddhishthira,

promène des eaux sanglantes; celui, où l'on trouve, monarque des hommes, la vertueuse place, nommée Brahmaçâla, remplie de péchés rejetés : sa vue est sainte. Il y a un lieu purifiant dans le monde, appelé Mangalya ; puis, le grand et sublime hermitage du magnanime Matanga, nommé Kédâra; ensuite, la délicieuse montagne Koundanda, qui abonde en fruits, en racines et en eaux ;

8319—8320—8321.

» Où, le Nishadhain s'étant désaltéré, l'onde acquit une saveur exquise. Il y a la charmante forêt des Dieux, embellie par *un monde* d'ascètes. 8322.

» Il y a la rivière Bâhoudâ et Nandâ sur la cime d'une montagne. Je t'ai raconté, grand roi, les tîrthas, les fleuves, les montagnes, les saints autels, que l'on trouve dans la région orientale. Écoute de ma bouche les pieux tîrthas, les fleuves, les montagnes, et les dévôts autels, qui sont dans les trois autres contrées.

8323—8324—8325.

» Écoute, Bharatide, les saints tîrthas, qui sont dans la région méridionale; je vais te les dire avec étendue et suivant mon intelligence. 8326.

» Dans cette contrée est, dit-on, la sainte rivière Godâvarî : c'est un pays fortuné, avec de nombreux jardins ; les eaux y sont en abondance ; des ascètes le parcourent.

» Les deux rivières Venâ et Bhîmarathî y roulent des eaux, qui enlèvent la crainte des péchés : il est rempli de volatiles et de quadrupèdes, il est orné d'habitations de pénitents. 8327—8328.

» Il y a la rivière du saint roi Nriga : c'est un tîrtha charmant, éminent Bharatide, aux profondes eaux, purificatrices, habitées par des brahmes. 8329.

» Il y a plus ; c'est là que Mârkhandéya, le grand Yogi à la vaste renommée, entonna le chant généalogique de Nriga, le monarque de la terre. 8330.

« Indra enivra les brahmes d'asclépiade acide, ou les rassasia de présents honorifiques en présence même, dit la tradition, de Nriga, qui sacrifiait dans la Payoshnî sur le charmant rivage du tîrtha, nommé le Sanglier. Les ondes, ou portées sur les plus basses, ou attachées à leur sol, furent soulevées par le vent, et il enleva l'eau de la Payoshnî, comme on enlève du Swarga une tache, qui doit rester jusqu'à la mort. Là est la grande et blanche défense du Dieu au trident. Le mortel, qui a vu la sienne disposée contre lui-même, doit se rendre à la ville de Çiva. D'un côté, sont toutes les rivières, la Gangâ et les autres avec les lacs ; de l'autre, est la sainte Payoshnî, que j'estime plus que les tîrthas. Il y a le bois pur et fortuné de Mâthara, qui abonde en fruits et en racines, et les colonnes victimaires, ô le plus vertueux des Bharatides, sur la montagne, où coule le Varouna. Il y a dans l'hermitage de Kanva les saintes Outtaramârgâ et Pravéni. *(De la stance* 8331 *à la stance* 8337.)

» Je vais te raconter, comme je l'ai ouï dire, quelles sont les forêts des pénitents. C'est dans le Çoûrpâraka, mon fils, que le magnanime Djamadagni éleva son autel. 8337.

» Il y a le charmant tîrtha des Rois, il y a encore celui de la Lune. Là, fils de Kountî, est le tîrtha de l'Açoka, hermitage considérable. 8338.

» Le tîrtha d'Agastya et celui de Varouna sont chez les Pândhyas. Les tîrthas limpides des Jeunes-princesses, auguste Youddhishthira, sont vantés encore chez le même peuple. 8339.

» Je vais te parler de la Tâmraparnî, écoute-moi, fils de Kountî. C'est dans cet hermitage, que le désir *de la perfection* fit entreprendre aux Dieux une grande pénitence. 8340.

» Le tîrtha, nommé Gokarna, célèbre dans les trois mondes, a des ondes fraîches, des eaux abondantes; il est pur, beau, fortuné, mon fils. 8341.

» Ce lac, riche en racines et en fruits, doué d'arbres, de gazon et d'autres graminées, est au plus haut point inaccessible aux hommes méchants. 8342.

» Là, est la montagne dite le Lapis-lazuli, belle, prospère, faite de pierreries; ce mont saint, semblable aux nuages, est un hermitage du disciple d'Agastya. 8343.

» Cet hermitage d'Agastya abonde en eaux, en racines et en fruits. Je te dirai maintenant les habitations saintes, qui sont dans le Sourâshtra. 8344.

» Les brahmes vantent ici même, sire, les hermitages, les rivières, les lacs et le gouffre de la Tchamasâ. 8345.

» Dans la mer, Youddhishthira, est le Prabhâsa, tîrtha des Tridaças. Là, est encore le bois fortuné et fréquenté des pénitents, nommé le Pindâraka, 8346.

» Et le grand mont Ouddjayanta, qui donne bientôt la perfection. C'est sur lui, avons-nous ouï dire, que le héros des Dévarshis, Nârada chanta cet antique çloka : « L'homme, qui a mortifié son corps dans Ouddjayanta, la sainte montagne du Sourâshtra, habitée par les volatiles et les gazelles, est exalté sur la voûte des cieux. » Là, est la pure Dwâravatî, où réside le meurtrier de Madhou.

8347—8348—8349.

» Il est le Dieu antique, descendu sur la terre, il est le Devoir éternel. Les brahmes, qui savent les Védas, les

hommes, qui ont la science de l'âme universelle, assurent que le magnanime Krishna est l'éternel Devoir. Govinda est appelé le plus grand des purificateurs. 8350—8351.

» Il est le saint des saints, le fortuné des fortunés, le Dieu aux yeux de lotus bleu des trois mondes, le sempiternel Dieu des Dieux. 8352.

» Il est impérissable et mortel, l'âme dans son essence; le suprême seigneur, Hari, de qui l'âme est inconcevable à la pensée, est ici-bas le meurtrier de Madhou! 8353.

» Je vais te dire maintenant, ajouta l'archi-brahme, les demeures saintes et pures, qui sont dans la région occidentale, chez les Aventins. 8354.

» Là, Bharatide, est la Narmadâ, limpide rivière de l'occident, couronnée de fleurs, ornée de fruits et de rotangs, riche en forêts de priyangous et de manguiers.

» Là, sont des hermitages et des tîrthas, qui sont réputés saints dans les trois mondes, des fleuves, des forêts, de hautes montagnes, et les Dieux avec l'auteur des créatures. 8355—8356.

» Ils viennent toujours en troupes saintes, Bharatide, le plus vertueux du sang de Kourou, se baigner avec les Siddhas, les rishis et les Tchâranas dans les eaux de la Narmadâ. 8357.

» C'est là, suivant la tradition, qu'était la sainte habitation de l'anachorète Viçravas; c'est là qu'est né le souverain des richesses, Kouvéra, le conducteur des hommes. 8358.

» Dans cette contrée est une montagne pure, excellente, fortunée, nommée le Sommet-aux-lazulis, où végètent des arbres, continuellement chargés de fleurs et de fruits aux verdoyants ombrages. 8359.

» Sur la cîme de cette montagne est un lac transparent aux lotus épanouis, dont les rives, maître de la terre, sont fréquentées par les Dieux et les Gandharvas. 8360.

» Sur cette montagne sainte, grand roi, semblable au Swarga, habitée par des troupes de Dévarshis, on voit un grand nombre de merveilles. 8361.

» Là, est un limpide tîrtha, sire, conquérant des cités ennemies, la Hradinî, rivière du saint roi, le fleuve pur de Viçvâmitra, 8362.

» Sur le rivage duquel s'abattit au milieu des gens de bien Yayâti, fils de Nahousha, et d'où il resaisit par sa vertu les mondes éternels. 8363.

» Là, est un lac saint avec une montagne appelée Maînâka, abondante en racines et en fruits. Là, est encore une montagne sous le nom d'Asita. 8364.

» On y voit aussi, Youddhishthira, le saint hermitage de Kakshaséna; on y voit aussi, rejeton de Pândou, l'hermitage, auquel Tchyavana prêta son nom. 8365.

» Là, est le Djamboûmârga, l'hermitage des sages rishis, peuplé de volatiles et de gazelles, où les hommes, seigneur, arrivent à la perfection avec très-peu de pénitence. Ensuite, ô la meilleure des âmes calmées, est la pure et très-sainte Guirlande-d'étendards, que n'abandonnent jamais les pénitents, et la porte de la Gangâ, et un lieu saint, nommé la Forêt-du-Sindhou, habité par des brahmes. 8366 —8367—8368.

» Après eux vient, sous le nom de Poushkara, le saint lac de l'auteur suprême des créatures, solitude agréable des hermites et des rishis parfaits. 8369.

» C'est là, ô le plus vertueux des hommes vertueux, que le Pradjâpati chanta lui-même ce çloka sur les avan-

tages, que l'on trouve dans l'azyle des lacs : 8370.

« Lacs saints, en vous sont lavés les péchés du sage, eût-il même l'amour au fond du cœur, et il va goûter le bonheur sur la voûte du ciel ! » 8371.

» A présent, tigre des rois, ajouta l'anachorète, je vais te dire quels saints lieux et quels hermitages pieux, on trouve dans la contrée septentrionale. 8372.

» Recueille ton attention, seigneur, et écoute-les de ma bouche : une narration donnée, sire, fait naître une foi brillante. 8373.

» Là, est la Sarasvatî, rivière d'une grande sainteté et riche de tîrthas ; là, Pândouide, est encore l'Yamounâ, rivière d'une grande rapidité. 8374.

» Là, est le beau et le très-saint tîrtha, nommé la Descente-du-figuier-religieux, où les brahmes, après qu'ils ont sacrifié, vont se laver en des bains dérivés de la Sarasvatî. 8375.

» La Tête-d'Agni, mortel sans péché, est dite heureuse, céleste et sainte au lieu où cette Divinité sacrifia, Bharatide, avec Çamyakshépa. 8376.

» Indra dans cette occasion, Youddhishthira, chanta ce vers, qu'on entend partout dans ce monde chanté par les brahmes : 8377.

« Les feux jadis furent honorés avec le Dieu sur la rive de l'Yamounâ ! » Dans cette région, tigre des Kourouides, le roi illustre, l'empereur même Bharata offrit vingt et sept, plus huit açva-médhas, où ses présents honorifiques furent distribués par centaines de mille. 8378—8379.

» Là, est l'hermitage célèbre, infiniment pur de Çarabhanga, qui, mon fils, comme nous l'enseigne la tradition, satisfit les souhaits des brahmes ; 6380.

» La Sarasvatî, qui est toujours honorée, fils de Prithâ, par les hommes de bien, où jadis sacrifièrent les rishis Bâlikhiliyas. 8381.

» Là sont, Youddhishthira, la Drishadvatî, qu'on appelle très-sainte, le tîrtha nommé Nyagrodha, celui, qui porte le nom de Pur, le Pântchâlain, le plus vertueux des hommes, 8382.

» Et le Dâlbhyaghosa, et le Dâlbhya, et l'hermitage, qui est appelé saint, célèbre dans les trois mondes et placé sur la terre, séjour du magnanime fils de Kountî, ferme dans ses vœux, à la renommée sans fin, à la force sans mesure. Il y a l'Ondoyant et le Sans-couleur, ces deux tîrthas célèbres, monarque des hommes, qui savent le Véda, à qui le Véda est connu, qui sont versés dans la science du Véda, et qui ont offert, ô le plus vertueux des Bharatides, les sacrifices principaux et purs.

8383—8384—8385.

» Jadis les Dieux, accourus avec Indra, avec Varouna, ont cultivé la pénitence à la colonne victimaire Sans-branches. C'est pour cela que le grand rishi très-saint, l'auguste Djamadagni à l'éminente vertu, à l'immense renommée, y sacrifia sous les purs et hauts butéas feuillus.

8386—8387.

» Là, se tenaient autour du plus vertueux des rishis, tous les plus grands des fleuves, en personne, apportant chacun son eau. 8388.

» Là, à la vue de ce sacrifice du magnanime, Viçvâvasou chanta lui-même alors, grand roi, ces çlokas : 8389.

« Les fleuves, venus au sacrifice, que le magnanime Djamadagni offrait aux Dieux, ont rassasié d'eau les brahmes. 8390.

Digitized by Google

» Les Kinnaras montagnards ont parfumé la montagne, l'excellent mont, habité par les Gandharvas, les Yakshas, les Rakshasas et les Apsaras. » 8391.

» Là où, par sa fougue, Youddhishthira, le Gange a rompu ses portes, ce lieu, sire, habité par des troupes de brahmarshis, est tenu pour saint. 8392.

» Il y a, rejeton de Kourou, le Sanatkoumâra, et le tîrtha limpide Kanakhala, et la montagne appelée du nom de Pourou, où est venu Pouroûravas. 8393.

» Ensuite est l'hermitage ou la grande montagne, appelée Bhrigoutounga, où Bhrigou cultiva la pénitence dans un endroit habité par des troupes de brahmarshis. 8394.

» Il est un lieu, où se macéra Nârâyana, ce qui est, ce qui fut et ce qui sera, l'auguste Vishnou, l'éternel et le plus grand des hommes. 8395.

» L'hermitage, appelé saint et renommé dans les trois moudes, de cet être à la gloire infinie, est situé sur la rive de la pure et grande Vadarî. 8396.

» La Gangâ, qui jadis roulait une onde chaude, roule maintenant des eaux fraîches. Le sable en est d'or, sire, le long de la grande Vadarî. 8397.

» C'est là que les rishis accourus et les Dieux à l'éminente vertu, aux vastes forces, rendent de continuels hommages à l'auguste Nârâyana, 8398.

» L'essence pure et première de la vie, le tîrtha par excellence, la forêt des mortifications, le Dieu, qui mérite le mieux nos honneurs, le Dieu supérieur et le maître suprême des êtres, 8399.

» L'Éternel, le premier créateur et la source première. Les sages, qui, les yeux fixés sur les Çâstras, lui rendent leurs adorations, n'ont jamais rien à déplorer. 8400.

» Tous les Dévarshis parfaits et riches de pénitence se tiennent à l'entour du meurtrier de Madhou, ce Dieu premier et ce grand Yogi. 8401.

» C'est la pureté des purs : il n'y a là aucun doute ! Je t'ai raconté, maître de la terre, les tîrthas et les lieux saints, qui se trouvent sur la terre. Ils sont habités par des Vasous, des Siddhas, des Adityas, des Marontes, des Açwins et de magnanimes rishis, pareils aux Dieux. Va les visiter, fils de Kounti, avec ces brahmes saints : toi et tes frères, vous y laisserez vos regrets. »

8402—8403—8404—8405—8406.

Comme Dhaâumya achevait de parler, rejeton de Konron, Lomaça, le rishi à la grande splendeur, arriva dans ce lieu. 8407.

A la vue de ce personnage éminent, l'aîné des Pândouides avec sa cour et les brahmes se levèrent, comme les Immortels devant le roi du ciel. 8408.

Après que Dharmarâdja-Youddhishthira l'eut honoré suivant l'étiquette, il l'interrogea sur la cause de son arrivée et le motif de son voyage. 8409.

Joyeux à cette question du fils de Pândou, le magnanime d'une voie douce répondit en souriant aux Pândouides : 8410.

« Je parcours, fils de Kounti, à mon gré, tous les mondes : je suis allé dans le palais de Çakra et là j'ai vu le monarque des Dieux. 8411.

» J'ai vu le héros ambidextre, ton frère, qui partageait le trône d'Indra : ce spectacle du fils de Prithâ, comblé d'un tel honneur, m'a causé un grand étonnement, tigre de Pândou. « Va, me dit alors le maître des Dieux, vers les fils de Pândou. » 8412—8413.

» Je suis donc venu à la hâte dans le désir de te voir, toi et tes frères mineurs, à ces mots de Pourouhoûta et du magnanime Prithide. 8414.

» Je vais te dire une chose bien grande, mon fils, et qui te sera agréable, fils de Pândou : écoute-la, sire, en société de tes frères et de Krishnâ. 8415.

» Le fils de Prithâ, sire, a obtenu de Roudra ces armes nompareilles, que tu avais chargé ce guerrier aux longs bras d'obtenir. 8416.

» Cette arme terrible, sortie de l'ambroisie et nommée la Tête-de-Brahma, que Roudra avait mérité par sa pénitence, est dans les mains de l'ambidextre. 8417.

» Ce tonnerre fortuné, avec ses mantras, ses moyens de l'arrêter, sa pénitence, et les autres divins astras, le bâton et le reste, Youddhishthira, le Prithide à la bravoure sans mesure, enfant de Kourou, les a obtenus d'Yama, de Kouvéra, de Varouna et d'Indra. 8418—8419.

» Le fils de Viçvâvasou lui a donné, suivant la convenance et conformément aux règles, le chant, la science des instruments de musique, la danse et la politesse.

» Après qu'il eut de cette manière acquis la science des armes, le fils de Kountî obtint la science Gandharvique. Bîbhatsou, ton frère mineur, ô toi, qui es l'aîné, habite *chez Indra* au sein du plaisir. 8420—8421.

» Aussi le roi des Souras m'a-t-il dit cette parole : écoute-moi, Youddhishthira ; je vais te la répéter. 6422.

« Ta sainteté ira, sans doute, dans le monde des hommes, qu'elle dise là, suivant ma parole, à Youddhishthira, ô le plus grand des brahmes : 8423.

« Ton frère Arjouna, ayant achevé l'étude des armes, reviendra bientôt vers toi, quand il aura accompli la

grande affaire des Dieux, que ne peuvent exécuter les habitants du ciel. 8424.

» Attelez-vous, toi et tes frères, à la pénitence ; en effet, il n'est rien de supérieur à la pénitence ; on obtient par elle de grandes choses. 8425.

» Je connais exactement Karna, fidèle à la vérité, éminent Bharatide, *Karna* aux grands efforts, à la grande vaillance, à la grande vigueur, 8426.

» Incomparable dans les grands combats, adroit avec les grandes armes, héros, qui porte un grand arc, une grande flèche, et de qui la caste est distinguée, 8427.

» Cet auguste fils du soleil, semblable au fils de Mahéçvara ! Je connais ainsi Arjouna, qui est plus qu'un roi et dont le courage inné se montre *d'une manière éclatante.* 8428.

» *Karna* ne vaut pas dans une bataille la seizième partie du fils de Prithâ ! Et la crainte de Karna est dans ton âme, dompteur des ennemis ? 8429.

» Je t'enlèverai cette crainte, que t'inspire l'absence de l'ambidextre : c'est pour cela, héros, qu'il faut tourner ta pensée vers ce pèlerinage. 8430.

» Ce maharshi, que voici devant toi, le dira sans doute : ce grand saint te dira que les tîrthas renferment tout fruit quelconque joint à la pénitence. Il ne faut pas croire ce qui est contraire à cette pensée. » 8431.

» Youddhishthira, écoute, ajouta l'envoyé, ces paroles de Dhanandjaya : « Associe mon frère Youddhishthira avec une intelligence, conforme à la justice ; 8432.

» Car tu sais, homme riche en mortifications, les devoirs supérieurs et les pénitences ; tu connais même le devoir éternel des rois, environnés de la fortune. 8433.

» Le fils de Prithâ doit employer tous ses efforts, m'a-t-il dit, pour visiter les tîrthas et faire des présents de vaches.

» Qu'il s'en aille de tous les côtés aux tîrthas, défendu par ta sainteté et gardé par elle contre les Rakshasas dans les défilés et les précipices. 8434—8435.

» De même que Dadhîtcha défendit le roi des Dieux, de même qu'Angiras défendit le soleil, ainsi, ô le plus grand des brahmes, protége les fils de Kountî contre les Rakshasas ! 8436.

» Les Yâtoudhânas et les Rakshasas sont en grand nombre ; ils ressemblent à des montagnes ; ils ne viendront pas se veautrer en présence du fils de Kountî défendu par toi ! » 8437.

» Moi, qui *te parle*, j'irai donc avec toi, vous protégeant contre les dangers, à la voix d'Indra et sur l'ordre d'Arjouna. 8438.

» Deux fois déjà, rejeton de Kourou, j'ai vu ces tîrthas ; je les verrai maintenant une troisième fois avec ta majesté ! 8439.

» Des rois saints, aux œuvres pures, Manou et les autres, Indra des rois, ont entrepris ce pèlerinage, qui ôte la crainte. 8440.

» Ni l'homme injuste, ni l'insensé, ni l'ignorant, ni le malfaiteur, ni l'homme aux pensées tortueuses ne peut jamais, fils de Kourou, se baigner dans les tîrthas. 8441.

» Mais toi, de qui la pensée est toujours occupée du devoir, qui sais le devoir, qui es fidèle à la vérité, tu seras encore plus affranchi de tous les désirs, 8442.

» Comme le roi Bhagîratha, comme les rois Gada et les autres, comme Yayâti, comme toi-même, fils de Pândou et de Kountî. » 8443.

Youddhishthira lui répondit :

« La joie d'apprendre que le monarque des Dieux se souvient de nous, m'empêche de voir aucune réponse à ces paroles. Qui, certes ! est supérieur à l'homme, qui a Dhanandjaya pour frère et vers lequel est envoyée ta sainteté ? Qui, certes ! est supérieur à l'homme, de qui le fils de Vasou garde le souvenir ? 8444—8445.

» Déjà même les paroles de Dhaâumya avaient tourné ma pensée vers cette visite des tîrthas, que me recommande l'adorable. 8446.

» Dès-lors que tu juges à propos d'aller voir ces bains, j'irai, brahme, les visiter : c'est ma résolution dernière. » 8447.

Lomaça dit au fils du Pândou, quand il eut arrêté sa détermination sur ce voyage : « Va d'un pied léger, grand roi ; je marcherai *aussi* légèrement, à ma volonté. » 8448.

« Que les brahmes tempérants, qui vivent de l'aumône, dit Youddhishthira, mais qui ne peuvent supporter les souffrances du froid, ni la longue fatigue des routes, ni la soif, ni la faim, s'abstiennent de nous suivre ! 8449.

» Qu'ils s'abtiennent, tous ces brahmes, accoutumés à une délicate nourriture, qui ont des mets à leur choix, des breuvages, des sirops et des aliments cuits ! 8450.

» Qu'ils s'abstiennent, tous ceux, qui recherchent les cuisiniers et qui mangent des portions de nourriture, appartenant à des manières de vivre, auxquelles je ne suis point accoutumé ! 8451.

» Habitants de la ville, qui m'avez suivi, conduits par votre dévouement au roi, allez trouver maintenant le grand roi Dhritarâshtra. 8452.

» Ce monarque des hommes vous donnera les aliments,

auxquels chacun de vous est accoutumé ; il ne vous donnera point la nourriture habituelle de ces lieux. 8453.

» Quant aux choses bonnes et agréables de notre part, c'est le roi des Pântchâlains, qui vous les donnera. » Alors, la plus grande partie des citadins, oppressée d'un poids accablant, et les principaux des brahmes-yatis s'en allèrent à la ville de Nâgapoura, où l'affection pour Dharmarâdja les fit accueillir par le roi fils d'Ambikâ, qui les rassasia de mainte et mainte richesse. Ces choses faites, le monarque fils de Kountî demeura content trois nuits dans le Kâmyaka avec Lomaça et les deux fois nés, capables de marcher. 8454—8455—8456.

Ensuite, les brahmes, habitants du bois, sire, étant venus trouver le fils de Kountî, au moment de son départ, lui tinrent alors ce langage : 8457.

« Tu vas au saints tîrthas avec tes frères, sire, et accompagné du magnanime rishi, Lomaça. 8458.

» Veuille bien nous emmener aussi, grand roi, fils de Pândou ; car, sans toi, il nous est impossible d'habiter ces défilés et ces précipices, que parcourent continuellement les bêtes de proie. Il ne faut pas être un petit nombre d'hommes, souverain des enfants de Manou, pour visiter les tîrthas ! 8459—8460.

» Les frères de ta majesté sont des héros, les plus adroits de tous ceux, qui tiennent l'arc ; et nous marchons, toujours défendus par vos héroïques altesses. 8461.

» Grâce à vos excellences, nous obtiendrons le doux fruit des tîrthas et des bois, monarque des hommes et protecteur de la terre. 8462.

» Défendus par ta vaillance, plongés dans ces tîrthas,

et purs ; nous devrons à la vue de ces bains la fuite de nos péchés. 8463.

» Baignée dans ces tîrthas, Bharatide, ta majesté pour sûr obtiendra les mondes difficiles à obtenir de Kârtta-vîrya, l'Indra des hommes, d'Ashtaka, le saint roi, de Lomapâda et de l'héroïque Bharata, le monarque universel. 8464—8465.

» Nous désirons visiter avec toi, maître de la terre, le Prabhâsa et les autres tîrthas, le Mahéndra et les autres montagnes, la Gangâ et les autres rivières, les figuiers sacrés et les autres arbres. Si tu as mis quelque affection dans les brahmes, hâte-toi d'accomplir notre parole, et tu auras atteint ce qu'il y a de mieux. Nos tîrthas, guerrier aux longs bras, sont toujours pleins de Rakshasas, qui mettent obstâcle à la pénitence : veuille bien nous sauver ! Parcours, suivant la règle, monarque des hommes, tous ces tîrthas *divers*, que t'ont signalés Dhaâumya, et le sage Nârada, et le Dévarshi magnanime Lomaça.

(*De* 8466 *à* 8471.)

» Environné par ses héroïques frères, Bhîmaséna et les autres, défendu par Lomaça, honoré par tous, le roi, inondé par des larmes de joie, sera avec nous lavé de ses péchés. » — « Qu'il en soit ainsi ! » répondit à tous ces rishis le fils de Pândou. 8471—8472.

Il prit congé de Lomaça et de Dhaâumya, son archi-brahme ; ensuite, l'aîné des Pândouides, maître de lui-même, accompagné de ses frères et de la charmante Draâupadî, tourna sa pensée vers son départ. L'éminent Vyâsa, Parvata et Nârada, ces doctes êtres, vinrent de compagnie voir dans le Kâmyaka le fils de Pândou.

Digitized by Google

Le roi Youddhishthira de leur rendre hommage, suivant l'étiquette. 8473—8474—8475.

Ces vertueux anachorètes honorés lui dirent : « Youddhishthira, vous, les deux jumeaux, et toi, Bhîma, tournez votre âme à la droiture. 8476.

» La pureté étant faite dans votre âme, vous irez purs aux tîrthas. Les brahmes ont dit que la continence du corps était le vœu humain. 8477.

» Mais ils disent que le vœu divin est de maintenir son âme dans la pureté des pensées. Une âme innocente, monarque des hommes, est convenable pour la pureté. 8478.

» Vous étant revêtus d'un esprit bienveillant, vous obtiendrez le fruit, comme il est dit. » — « Qu'il en soit ainsi ! » répondirent les fils de Pândou avec Krishnâ. 8479.

Tous, quand des anachorètes, hommes célestes, eurent prononcé sur eux les bénédictions du voyage, ils embrassèrent les pieds de Lomaça et de Dwaipâyana, 8480.

Et de Nârada, le Dévarshi, Indra des rois, et de Parvata. Ensuite, accompagnés de Dhaâumya et des anachorètes du bois, ces héros partirent, le Mârgaçîrsha écoulé, au mois de Poushya, munis d'aiguières en argile, portant les cheveux en gerbe, la peau d'antilope et l'habit d'écorce. 8481—8482—8483.

Ils se rendaient aux tîrthas, revêtus de leurs cuirasses imbrisables, suivis d'environ quatorze serviteurs, Indraséna et ses compagnons. 8484.

Ils emmenaient d'autres familiers, occupés au service de la cuisine; ils avaient le cimeterre lié *au cou*, le carquois sur les épaules; ils tenaient leurs flèches et leurs armes; et ces héros, Djanamédjaya, marchaient, la face tournée au levant. 8485—8486.

Youddhishthira dit :

« Je ne crois pas être sans vertu, ô le plus grand des Dévarshis ; et cependant je suis consumé par la peine, comme ne l'est pas un autre monarque. 8487.

» Il est d'autres hommes sans vertus et qui, je pense, ne remplissent pas le devoir. Pour quelle raison, Lomaça, voit-on ces hommes prospérer dans le monde ? » 8488.

Lomaça répondit :

« S'il y a des gens, qui s'accroissent par l'injustice et qui ont des succès, que réprouve la justice, cela ne doit nullement, sire, te causer de la peine. 8489.

» L'homme s'accroît injustement, il voit des jours prospères ; ensuite, il fait naître des ennemis et périt avec sa racine. 8490.

» J'ai vu des Daityas et des Dânavas s'augmenter injustement ; puis, maître de la terre, s'en aller à la ruine.

» Voici tout ce que j'ai vu jadis, seigneur, dans l'âge des Dieux. Les Souras brillaient par la vertu, que les Asouras avaient abandonnée. 8491—8492.

» Les Dieux fréquentaient les tîrthas, mais les Asouras Bharatide, ne les visitaient pas : l'orgueil avait déjà envahi ces fauteurs de l'injustice. 8493.

» L'orgueil avait produit l'arrogance, de celle-ci était née la colère, de la colère étaient venues l'effronterie, puis l'impudeur ; et le frein de leur vie était rompu.

» La patience, la prospérité, la vertu eurent bientôt abandonné ces êtres sans pudeur, sans modestie, aux vœux stériles, aux mœurs débordées. 8494—8495.

» Le succès vint habiter avec les Dieux, sire ; l'insuccès habita avec les Asouras ; eux, de qui l'âme était frappée d'orgueil, ils furent envahis par l'insuccès. 8496.

Digitized by Google

» Kali même entra dans les Daîtyas et les Dânavas. La ruine, fils de Kountî, ne tarda pas à tomber sur ces Dânavas sans âme, sans cérémonie, possédés par l'orgueil, envahis par l'arrogance, frappés par Kali, en proie à l'insuccès. 8497—8498.

» On vit les Daîtyas sans gloire plongés entièrement dans la destruction, et les Dieux, au caractère vertueux, honorer les mers, les fleuves, les lacs et les saints lieux, rejeton de Pândou, avec des pénitences, des sacrifices, des aumônes et des paroles de bénédictions. 8499—8500.

» Tous leurs péchés furent effacés et ils recueillirent le salut. C'est ainsi qu'en recevant et sans rien donner d'aucune manière, les Dieux allèrent aux tîrthas et par-là ils s'élevèrent à une prospérité suprême. Il en sera ainsi pour toi, Indra des rois, quand tu te seras baigné dans les tîrthas, fils de Manou. 8501—8502.

» Tu connaîtras de nouveau la prospérité; c'est la route éternelle. Ce fut celle du roi Nriga et de Çivi, le fils d'Ouçinara, 8503.

» De Bhagîratha, de Vasoumanas, de Gaya, de Pourou, et du fils de Pouroûravas. Ces princes, qui marchaient toujours dans les voies de la pénitence, durent aux eaux, qu'ils avaient touchées, aux tîrthas, qu'ils avaient visités, aux magnanimes, qu'ils avaient vus, monarque des hommes, l'avantage de resaisir leur opulence et leur renommée pure. 8504—8505.

» De même toi, Indra des rois, une fois rentré dans ton éminente fortune, tu seras ce que fut Ikshwâkou, avec sa famille, ses gens et son fils! 8506.

» Moutchoukounda, et Mândhâtri, et le puissant Maroutta ont acquis une gloire pure, grâce à la force de

leur pénitence. Tels que les Dieux et les Dévarshis *ont changé leur condition* par la force de leur pénitence, tel tu connaîtras *d'autres jours;* et les Dhritarâshtrides, tombés sous le pouvoir du délire et de l'injustice, ne tarderont pas à périr, comme les Daityas: c'est indubitable! » 8507—8508—8509.

Ces héros de compagnie, mettant leur habitation çà et là, arrivèrent, suivant l'ordre du voyage, maître de la terre, à la forêt Naîmisha. 8510.

Là, sire, les fils de Pândou, ayant fait leurs ablutions dans les tîrthas saints de la Gomatî, distribuèrent en présents des vaches et des richesses. 8511.

Après qu'ils eurent mainte et mainte fois rassasié les Dieux, les Mânes et les brahmes dans le tîrtha des Jeunes-filles, dans celui des Vaches et dans le tîrtha Kâlakoti, ils habitèrent sur le mont Vishaprastha et tous ils firent leurs ablutions, protecteur de la terre, dans la Bâhoudâ. 8512—8513.

Ils habitèrent, puissant roi, au Prayâga, *fameux* par le céleste sacrifice des Dieux; et, quand ils eurent baigné leurs membres, ils pratiquèrent une sublime pénitence au confluent de la Gangâ et de l'Yamounâ; et, fidèles à la vérité, ces magnanimes, purifiés de leurs péchés, distribuèrent des richesses aux deux fois nés. 8514—8515.

De là, accompagnés des brahmes, les fils de Pândou, sire, allèrent à l'autel du Pradjâpati, cher aux hommes pénitents. 8516.

Là, rassasiant continuellement les brahmes d'offrandes nées dans les forêts, ces héros déposent leur austère pénitence. 8517.

Ils vinrent ensuite à la montagne Consacrée, où ils

furent purifiés par le vertueux râdjarshi Gaya, prince à la splendeur incomparable. 8518.

Là, ils virent le mont Gayaçira, *la Tête-de-Gaya*, et la charmante et limpide rivière Mahânadî, avec ses guirlandes de rotangs et sa parure d'îles. 8519.

Après eux, s'offrit la céleste et purifiante montagne, nommée Pavitrakoûta : là, est un tîrtha bien saint, cher aux rishis et regardé comme le premier lac de Brahma.

C'est là que le vénérable Agastya vint jadis trouver le Vivasvaside, et l'éternel Dharmarâdja lui dit alors ces mots lui-même : 8520—8521.

« Tous les fleuves, maître de la terre, ont fait éruption en cet endroit, dont ne s'éloigne jamais Mahâdéva, qui tient l'arc Pinâka, 8522.

» Où les héroïques fils de Pândou célébraient le sacrifice des quatre mois avec une profonde science de l'écriture, au lieu, où s'élève l'impérissable et grand figuier indien. 8523.

» Il y a un impérissable fruit dans l'impérissable sacrifice des Dieux; et ces guerriers d'une âme résolue se livrèrent au jeûne. 8524.

» Les brahmes, riches de pénitence, se réunirent alors par centaines et célébrèrent le sacrifice des quatre mois, suivant la règle des rishis. 8525.

» Les brahmes, présents à cette assemblée, tous opulents de science et de pénitence, tous parvenus à la rive ultérieure des Védas, se mirent à raconter les narrations pieuses, qui siéent à des magnanimes. 8526.

» Un d'eux, sire, qui s'était baigné dans le vœu de la science et qui s'était voué à Kârttikéya, de raconter cette histoire de Gaya l'Amoûrtarayaside : 8527.

Digitized by Google

« Gaya, le plus vertueux des saints rois, était le fils d'Amoûrtarayasa : écoute de ma bouche, fils de Bharata, ses bonnes œuvres. 8528.

» Le sacrifice, qu'il célébra ici, fut riche d'aliments, riche de présents honorifiques : il y avait, sire, des montagnes de vivres par centaines et par milliers. 8529.

» Il y avait, en plusieurs centaines, des rivières de beurre clarifié, des fleuves de lait coagulé et des lacs de sauces précieuses à milliers. 8530.

» Chaque jour, on en donnait à ceux, qui en demandaient. Les autres, qui n'étaient pas des brahmes, mangeaient, sire, une nourriture bien apprêtée. 8531.

» A l'heure des distributions, le bruit des brahmes montait jusqu'au ciel : les voix confuses des brahmes, Bharatide, empêchaient de rien distinguer. 8532.

» La terre, les points de l'espace, l'atmosphère, le ciel, tout était rempli d'un bourdonnement, qui se disséminait avec sainteté : c'était une grande merveille. 8533.

» En chaque lieu, c'étaient des hymnes, éminent Bharatide, chantés par des hommes bien resplendissants, gorgés de mets exquis et de boissons fines. 8534.

» Alors, quel être animé désirait obtenir de la nourriture dans ce sacrifice de Gaya *et ne recevait rien à manger ?* Il y avait là vingt-cinq montagnes de mets exquis!

» Nos devanciers n'ont jamais fait avant nous, et nos descendants ne feront jamais après nous ce que fit dans son sacrifice le saint roi Gaya à la splendeur sans mesure. 8535—8536.

» Comment Gaya put-il rassasier de beurre clarifié les Dieux immortels? Ils ne pourront jamais recevoir de qui que ce soit autant de choses données! 8537.

» Tels que les grains de sable sur la terre, telles que les étoiles dans le ciel, telles que les gouttes incalculables de la pluie, il est impossible à aucun homme de compter les présents honorifiques, que Gaya fit tomber de ses mains pendant son sacrifice ! De telle sorte, maître de la terre, sont les sacrifices bien nombreux, qu'il célébra dans le voisinage de ce lac, rejeton de Kourou. »

8538—8539.

Vaîçampâyana reprit ainsi le fils de sa narration.

Le roi, fils de Kountî aux nombreux présents, continua sa marche et, s'étant avancé vers l'hermitage d'Agastya, il habita dans la Dourjayâ. 8540.

Alors le plus vertueux des êtres doués de la parole, le monarque adressa cette demande à Lomaça : « Pour quelle raison Agastya a-t-il donné la mort à Vâtâpi ?

» Est-ce que ce Daîtya avait tourné sa puissance à la destruction des enfants de Manou ? Quel motif avait soulevé la colère du magnanime Agastya ? » 8541—8542.

« Jadis, il y eut, rejeton de Kourou, dans la ville de Manivatî, répondit Lomaça, un Daîtya, nommé Ilvala, dont Vâtâpi était le frère puîné. 8543.

» Ce fils de Diti dit un jour à un brahme, livré à la pénitence : « Que ta révérence me donne un fils unique et semblable à Indra. » 8544.

» Le brahme ne lui donna pas ce fils égal au roi des Dieux, et cet Asoura en ressentit contre le brahme une violente colère. 8545.

» De ce moment, Indra des rois, Ilvala devint un assassin de brahmes et, plein de fureur, il fit, avec l'aide de la magie, un bouc de son frère. 8546.

» Vâtâpi, sous les formes du bouc, conservait la faculté

de reprendre sa forme à l'instant même qu'il le voulait. Ilvala, qui désirait tuer le brahme, lui fit manger son frère bien accommodé. 8547.

» Ensuite, il appela à haute voix Vâtâpi, descendu dans le séjour des morts. L'évoqué de resaisir aussitôt sa forme et de reparaître aux yeux, plein de vie! 8548.

» Ilvala une seconde fois changea *son frère* l'Asoura en bouc, l'apprêta bien, le fit manger à un brahme, et l'appela de nouveau. 8549.

» A peine cet ennemi des brahmes eut-il entendu la parole, qu'Ilvala prononçait avec une grande liberté, puissant magicien et *Démon* vigoureux, le grand Asoura Vâtâpi rompit le flanc du brahme, sire, et sortit en riant! 8550—8551.

» C'était ainsi qu'en servant son frère mainte et mainte fois à des brahmes, le Daîtya Ilvala, à l'âme méchante, leur faisait du mal. 8552.

» Dans ce même temps, le vénérable Agastya vit les mânes de ses pères, suspendus, la tête en bas, dans une caverne. 8553.

» Celui-ci d'interroger ces malheureux suspendus : « Vos saintetés sont comme tremblantes? » — « C'est à cause d'une postérité! » lui répondirent les mânes de ces récitateurs des Védas. 8554.

» Et de lui raconter : « Nous sommes tes pères, nous, que le besoin d'un fils a fait tomber en cette caverne, où tu nous vois suspendus. 8555.

» Si tu donnais le jour à un fils sublime, il serait pour notre *avantage*; tu serais notre libérateur de ce Niraya, et j'obtiendrais la voie suprême. » 8556.

» Le resplendissant *ascète*, adonné au devoir de la vé-

rité, répondit : « J'accomplirai votre désir, mes pères : que ce souci s'en aille de votre âme! » 8557.

» Ensuite, la pensée occupée de la naissance d'un fils, le vénérable rishi ne vit pas une femme égale à lui-même, pour lui donner ce fils. 8558.

» Alors il emprunta à chaque animal son membre le plus parfait, et composa, de ces membres réunis, une femme d'une beauté sans pareille. 8559.

» Le solitaire aux grandes pénitences donna cette femme, créée pour lui-même, au roi du Vidarbha, qui se mortifiait pour obtenir un fils. 8560.

» C'est ainsi que naquit, resplendissante, comme l'éclair de la foudre, cette belle au charmant visage, dont le corps se développait *avec l'âge*. 8561.

» Le Vidarbhain, maître de la terre, l'ayant vue à peine née, annonça de joie, Bharatide, cette merveille aux brahmes. 8562.

» Tous les régénérés de la complimenter, souverain de la terre, et tous de lui donner pour nom celui de Lopâmoudrâ. 8563.

» Revêtue d'une sublime beauté, elle crût bientôt, grand roi, comme un bouquet de lotus au milieu des eaux, ou telle que le feu, ou comme la flamme brillante. 8564.

» Arrivée à l'adolescence, elle fut environnée par cent jeunes filles bien parées, Indra des rois; et cent femmes esclaves, soumises à sa volonté, servaient cette vierge brillante. 8665.

» Entourée par les cent esclaves et au milieu des cent jeunes filles, elle se tenait resplendissante comme on voit dans le ciel Rohinî ou Prabhâ, *l'épouse du soleil*. 8566.

Digitized by Google

» Quoiqu'elle fût dans l'âge de l'adolescence et bien qu'elle fût douée de vertus et d'un bon caractère, aucun homme n'osa fixer son choix sur elle, dans la crainte du magnanime Agastya. 8567.

» Cette jeune fille, attachée à la vérité, plus charmante que les Apsaras mêmes, réjouissait son père et sa famille par son aimable caractère. 8568.

» Quand celui-ci vit la jeune Vidarbhaine ainsi douée de qualités, il pensa dans son esprit : « A qui donnerai-je ma fille? » 8569.

» Agastya, songeant qu'elle était capable de tenir une maison, vint trouver le monarque du Vidarbha, et lui dit : 8570.

« Sire, ma pensée habite continuellement ton palais par le désir d'un fils. Je te choisis pour mon beau-père; donne-moi Lopâmoudrâ, puissant monarque. » 8571.

» A ces paroles du solitaire, le souverain de la terre *sentit* son âme l'abandonner; il était incapable d'un refus et ne voulait pas lui donner *sa fille*. 8572.

» Il s'en alla trouver son épouse et lui dit : « Ce maharshi est d'une éminente vigueur; il me consumera dans sa colère par le feu de sa malédiction ! » 8573.

» Dans ce moment survint Lopâmoudrâ, qui, voyant le monarque dans une telle affliction avec son épouse, dit à propos ces paroles : 8574.

« Ne veuille pas subir une telle oppression à cause de moi, souverain de la terre ! Donne-moi à Agastya, mon père; et sauve-toi par moi ! » 8575.

» Sur de telles paroles de sa fille, le roi donna, suivant les règles, monarque de la terre, Lopâmoudrâ au magnanime Agastya. 8576.

» Or, Agastya, quand il eut obtenu pour épouse Lopâmoudrâ, lui dit : « Abandonne ces vêtements et ces parures de grand prix ! » 8577.

» Aussitôt, la jeune fille aux grands yeux, aux cuisses rondes comme le tronc du bananier, déposa ces habits déliés, riches, admirables. 8578.

» Elle revêtit en échange l'habit d'écorce, la peau d'antilope, le valkala, et la belle jeune fille devint, en un instant, semblable à une pénitente. 8579.

» Ensuite, étant allé à la porte du Gange, le révérend et le plus vertueux des saints, y cultiva une austère pénitence avec cette épouse, assortie à lui-même. 8580.

» Joyeuse, elle environnait son époux de ses respects, et l'auguste Agastya trouvait en son épouse la plus grande satisfaction. 8581.

» Enfin, monarque des hommes, après beaucoup de temps écoulé, le vénérable saint vit Lopâmoudrâ, baignée, resplendir de pénitence ; 8582.

» Et, quand il fut satisfait de son service, de sa pureté, de sa répression des sens, de sa grâce et de sa beauté, l'anachorète la prit devant les autels pour son épouse.

» Alors, joignant ses mains au front, et comme honteuse, la noble dame adresse avec amour ce langage au révérend : 8583—8584.

« Sans doute, c'est pour avoir des enfants que mon seigneur a pris une épouse ; veuille donc, saint anachorète, satisfaire l'amour, que j'ai pour toi. 8585.

» Veuille donc venir ici me trouver sur une couche, telle qu'était la couche de mon appartement, brahme, dans le palais de mon père. 8586.

» Je désire, ornée de célestes parures, comme il sied à

l'amour, que tu me serres dans tes bras, orné toi-même de guirlandes de fleurs et de joyaux divers. 8587.

» Autrement, je ne veux pas m'approcher de toi, vêtue de cet habit d'écorce et de ce vêtement teint à l'ocre rouge; car ce n'est pas du tout là, brahmarshi, une parure assortie *à l'amour*. » 8588.

» Agastya lui répondit :

» Ni toi, Lopâmoudrâ, ni moi, n'avons de richesses : les choses de cette sorte appartiennent à ton père, noble dame à la jolie taille. » 8589.

« Mais n'es-tu pas le maître, homme riche en pénitences, reprit Lopâmoudrâ, d'enlever en un instant par ta pénitence, tout ce qui existe de richesses quelconques dans le monde des vivants? » 8590.

« Il en est ainsi que tu dis, mais cela détruirait ma pénitence, repartit l'anachorète : propose-moi donc une chose, qui n'entraîne pas la ruine de ma pénitence. »

« Ce qui reste de mon mois est très-court, homme riche en pénitences, lui répondit Lopâmoudrâ; et je ne voudrais nullement être pressée dans tes bras d'une autre manière. 8591—8592.

» Je ne prétends pas mettre un obstacle à ton devoir : mais veuille bien faire ainsi ce qu'exige mon amour. »

« Si c'est un désir bien arrêté dans ton esprit, illustre femme, répliqua l'hermite, je vais chercher des richesses : toi, viens *avec moi*, noble dame, ou reste ici, à ta volonté. » 8593.—8594.

» Agastya s'en fut alors, rejetou de Kourou, mendier des richesses à Çroutarvan, le puissant monarque, bien supérieur par la science des Védas aux princes de son temps. 8595.

» Aussitôt qu'il eût appris l'arrivée de l'anachorète, né dans une aiguière, le souverain, accompagné de ses ministres, s'en alla le recevoir avec beaucoup d'honneurs à la frontière de ses états; 8596.

» Et, lui ayant offert un arghya, le maître de la terre, joignant ses mains au front et d'un air modeste, interrogea l'hermite sur la question de sa venue. 8597.

« Sache que c'est le besoin de richesses, qui m'amène ici, monarque de la terre, lui répondit Agastya : donne-moi une part des tiennes, suivant tes facultés, sans nuire à d'autres. » 8598.

» Le roi de lui exposer complétement sa dépense et son revenu : « Maintenant que ces choses te sont connues, dit-il, prends de ces richesses autant que tu le juges à propos. » 8599.

» Le brahme à l'esprit équitable, ayant vu que la dépense était égale au revenu, comprit alors quelle charge les présents imposaient aux êtres animés. 8600.

» Il prit avec lui Çroutarvan et s'en alla trouver Bradhnaçva. Celui-ci les reçut tous les deux, suivant l'étiquette, à la frontière de son royaume. 8601.

» Bradhnaçva leur offrit un arghya et de l'eau pour se laver les pieds. Il en demanda la permission et les interrogea sur la cause de leur voyage. 8602.

» Agastya lui répondit :

« Sache, monarque de la terre, que c'est le désir des richesses, qui nous amène ici, l'un et l'autre. Donne-nous, suivant tes facultés, une part des tiennes, sans nuire à d'autres. » 8603.

» Ce roi leur fit connaître sa dépense et son revenu : « Maintenant que ces choses vous sont connues, dit-il,

prenez de mes richesses ce qui est en excédant. » 8604.

» Le brahme à l'esprit équitable, ayant vu que la dépense était égale au revenu, comprit alors quelle charge les présents imposaient aux êtres animés. 8605.

» Ensuite Agastya, Çroutarvan et Bradhnaçva, le maître de la terre, se rendirent chez Trasadasyou aux grandes richesses, le rejeton de Pouroukoutsa. 8606.

» Le magnanime Trasadasyou alla, grand roi, à la frontière de son royaume, vit ces personnages et les traita suivant l'étiquette. 8607.

» Après qu'il les eut honorés tous, suivant la convenance, le plus vertueux des rois, nés d'Ikshwâkou, les interrogea tous sur la cause de leur voyage. 8608.

» Agastya lui dit :

« Sache, monarque de la terre, que c'est le besoin de richesses, qui nous amène ici. Donnes-nous une part dans les tiennes, suivant tes facultés, sans nuire à d'autres. »

« Ce roi leur exposa complètement sa dépense et son revenu : « Maintenant que ces choses vous sont connues, leur dit-il, prenez ici tout ce qu'il y a d'excédant. » 8609—8610.

» Le brahme à l'âme équitable, ayant vu que la dépense était égale au revenu, put juger de toute manière quelle charge les présents imposaient aux êtres animés.

» Les rois, s'étant alors abouchés et jetant leurs regards l'un sur l'autre, dirent ces paroles au grand anachorète : 8611—8612.

« Ilvala, ce Dânava célèbre, est *le seul, qui soit vraiment* riche sur la terre; allons tous le trouver, brahme, et demandons-lui des richesses! » 8613.

» Il fut donc convenu qu'on irait demander l'aumône à

Ilvala, et tous, sire, coururent de compagnie chez ce Daîtya. 8614.

» Ilvala, ayant appris qu'ils étaient arrivés à la frontière de ses états avec le maharshi, s'y rendit, accompagné de ses ministres, et leur fit un accueil honorable.

» Le plus grand des Asouras d'exercer alors l'hospitalité envers eux, rejeton de Kourou, avec *ce plat composé de* son frère Vâtâpi excellemment apprêté. 8615—8616.

» Tous ces rois saints furent troublés, hors d'eux-mêmes, à la vue du grand Asoura Vâtâpi, changé en bouc et accommodé *par l'art du cuisinier*. 8617.

» Agastya, le plus saint des rishis, dit alors à ces rois saints : « Ne vous troublez pas! Je mangerai *seul* le grand Asoura ! » 8618.

» Arrivé au siége d'honneur, le grand anachorète s'y assit, et le roi des Daîtyas, Ilvala, de lui servir à manger en souriant. 8619.

» Agastya, dans ce festin, mangea Vâtâpi entièrement, et, quand il eut fait son repas, l'Asoura Ilvala d'appeler son frère à haute voix. 8620.

» Alors, sous le magnanime, éclata avec un grand bruit, mon fils, un vent aussi fort que le nuage tonnant. 8621.

« Vâtâpi, sors! » lui cria son frère à plusieurs fois. Mais Agastya, le plus vertueux des rishis, lui dit, en riant :

« Comment l'Asoura sortirait-il, puisque je l'ai digéré ! » Ilvala fut troublé, quand il vit digéré ce grand Asoura. 8622—8623.

» Réunissant les paumes des mains à son front avec ses ministres, il tint ce langage : « Pourquoi vîntes-vous ici ? Parlez ! Que ferai-je pour vous ? » 8624.

» Agastya répondit à Ilvala en souriant : « Nous sa-

vons tous, Asoura, que tu es un propriétaire de richesses, un second Kouvéra. 8625.

» Ces rois ne sont pas très-riches et mon besoin de richesses est grand. Donne-moi, suivant tes facultés, une part des tiennes, sans nuire à d'autres. » 8626.

» Alors, s'étant incliné devant le rishi, Ilvala dit ces mots : « Si tu sais quelle richesse tu désires que l'on te donne, je te la donnerai ! » 8627.

« Dix mille vaches individuellement pour chacun de ces rois, lui répondit Agastya, et autant de pièces d'or : voilà, grand Asoura, ce que je désire que tu donnes!

» Le double pour moi-même, avec un char fait d'or et deux chevaux, rapides comme la pensée : voilà encore ce que je désire que tu donnes, grand Asoura ! » 8628—8629.

» A l'instant se manifesta aux yeux, qui désiraient le voir, un char fait d'or; et ce char, examen fait, rejeton de Kountî, était véritablement d'or. 8630.

» Le Daîtya, ému de douleur et de crainte, lui donna une richesse immense. Virâva et Sourâva, les deux chevaux attelés à ce char, emportèrent rapidement, Bharatide, en un clin-d'œil, ces richesses et tous ces rois, avec l'anachorète, à l'hermitage d'Agastya. 8631—8632.

» Congédiés par Agastya, les saints rois s'en allèrent; l'hermite avait accompli tous les désirs de Lopâmoudrâ.

« Révérend, lui dit Lopâmoudrâ, tu as réalisé tous mes vœux! Fais naître une seule fois en mon sein un fils, de qui la vigueur surpasse tous les héros ! » 8633—8634.

» Agastya lui répondit :

« Je suis satisfait de ta conduite, noble et charmante dame. Je vais t'exposer ce qui fut décidé sur ta postérité : écoute-moi ! 8635.

» Qu'un millier de *fils* te soient donnés, ou cent égaux à dix, ou dix égaux à cent, ou un seul fils, qui en vraincra mille! » 8636.

« Puissé-je avoir, anachorète opulent de pénitences, dit Lopâmoudrâ, un fils estimé comme mille ; car un homme instruit, qui est vertueux, vaut mieux à lui seul que beaucoup de gens vicieux! » 8637.

« Qu'il en soit ainsi! » reprit le solitaire, qui, plein de foi, s'unit au temps convenable avec cette femme remplie de foi, au caractère égal. 8638.

» Il déposa un germe en elle ; puis, il s'en alla dans les bois, et, dans ce voyage à travers les forêts, le fruit, qu'elle portait, s'accrut pendant sept automnes ; 8639.

» Et, la septième année étant révolue, naquit le grand poète, nommé Dhritasyou, flamboyant, Bharatide, en quelque sorte, d'une splendeur naturelle. 8640.

» *A peine né*, ce grand brahme éclatant aux grandes pénitences, fils de ce rishi, murmurait déjà les Védas avec les Védângas et les Oupanishads. 8641.

» Resplendissant enfant, il apportait déjà dans la demeure de son père une charge de bois, et c'est pour cela qu'il fut surnommé Idhmavâha, *qui porte du bois*. 8642.

» Le solitaire, voyant son fils ainsi doué, se réjouissait; et voilà, Bharatide, comment il donna la vie à un fils, *qui fut* le plus grand *des hommes*. 8643.

» Ses pères obtinrent les mondes supérieurs, comme ils le désiraient, et désormais, sire, l'hermitage d'Agastya fut célèbre sur la terre. 8644.

» Le monde se réjouit de la mort, qu'Agastya avait infligée à Vâtâpi, et dorénavant il n'y eut plus que des qualités aimables dans son hermitage. 8645.

» Voici la sainte Bhâgirathî, fréquentée par les Gandharvas et les Dieux : elle brille sur la voûte du ciel, comme un drapeau agité par le vent ; 8646.

» Continuellement étendue sur les cîmes comme sur les précipices de la montagne, et frémissante au milieu des rochers, telle que l'épouse du roi des serpents ;

» Arrosant comme une mère toute la région méridionale, après qu'elle s'est échappée des cheveux en gerbe de Çambou. C'est l'épouse bien-aimée de l'Océan.

8647—8648.

» Il faut te plonger dans cette rivière très-sainte. Écoute, grand roi : c'est le tîrtha de Bhrigou, Youddhishthira, fameux dans les trois mondes et fréquenté par les chœurs des Dévarshis. C'est là que Râma, s'étant baigné, recouvra la splendeur, sire, qui lui avait été ravie. 8649.

» Ici, veuille bien reprendre, fils de Pândou, avec tes frères et Krishnâ, cette splendeur, que Douryodhana t'a dérobée, comme Râma, après sa guerre faite, reprit celle, qu'il avait perdue. » Alors le Pândouide, s'étant baigné en compagnie de ses frères et de Krishnâ, rassasia d'offrandes les Dieux avec les Mânes ; et la beauté de ce tîrtha resplendit, plus enflammée que la flamme.

8650—8651—8652.

» Le fils de Pândou, sire, parut encore plus inaffrontable aux ennemis, et il fit, Indra des rois, cette question à Lomaça : 8653.

« Révérend, pourquoi Râma avait-il perdu sa beauté ? Et comment, Indra des brahmes, la recouvra-t-il ? Réponds à ma demande ? » 8654.

Lomaça lui répondit :

« Écoute, sire, cette aventure de Râma et du sage

petit-fils de Bhrigou. Râma était né pour fils au magnanime Daçaratha. 8655.

» C'était Vishnou incarné dans sa personne pour la mort de Râvana. Nous avons vu nous-même ce Daçarathide, dans Ayodhyâ, au temps de sa naissance. 8656.

» Le descendant de Bhrigou, Râma, le fils de Rénoukâ et le rejeton de Ritchîka, entendit raconter les exploits de ce Râma aux travaux infatigables. 8657.

» Poussé par la curiosité, il revint à Ayodhyâ : il portait l'arc divin, qui avait opéré la destruction des kshatryas. 8658.

» Il désirait connaître la force de ce Râma, le fils de Daçaratha. Celui-ci, à la nouvelle qu'il était arrivé sur la frontière de ses états, 8659.

» Envoya son fils Râma, qu'il mettait au-dessus du Djamadagnide. Le brahme, voyant ce jeune homme arrivé et qui se tenait devant lui, ses armes levées, 8660.

» Dit en riant ces mots, fils de Kountî : « Voici le moment, que je désirais, Indra des rois. Bande, seigneur, cet arc, prince, si tu le peux ! » A ces mots : « Ne veuille pas te railler de moi, *lui répondit* le kshatrya.

8661—8662.

» Je ne suis pas le dernier aux yeux des brahmes dans le devoir des kshatryas. C'est parmi les Ikshwâkides surtout qu'on s'enorgueillit de la force des bras. » 8663.

» Au *jeune héros*, qui parlait ainsi, Râma de répondre ces mots : « C'est assez de jactance ! Prends cet arc, rejeton de Raghou. » 8664.

» Râma le Daçararide prit alors avec colère aux mains de Râma *le Djamadagnide* cet arc divin, qui avait terrassé les héros des kshatryas. 8665.

Digitized by Google

» Il courba cet arc, Bharatide, comme en se jouant, et, plein de vigueur, il fit en riant sonner la corde. 8666.

» Toutes les créatures de trembler à ce bruit semblable au fracas du tonnerre. Le Daçarathide alors dit ces paroles au Djamadagnide : 8667.

« Voilà ton arc bandé! Quelle autre chose, brahme, veux-tu que je fasse? » Râma, le fils de Djamadagni, redonna à ce magnanime son arc divin. 8668.

« Repose-toi, et tire cet arc jusqu'à l'extrémité de ton oreille! » A ces mots, le Daçarathide lui dit, comme enflammé de colère : 8669.

« On entend et l'on pardonne! Tu es rempli d'orgueil, fils de Bhrigou : tu as enlevé aux kshatryas *et gardé pour toi* la plus grande partie de leur orgueil! 8670.

» Si j'endure tes sarcasmes, c'est grâce à ton aïeul, assurément! Regarde-moi dans la forme, qui m'est propre : je donne à ton œil cette faculté! » 8671.

» Râma, le petit-fils de Bhrigou, vit aussitôt dans le corps de Râma, le Daçarathide, les Adityas avec les Vasous, les Roudras, les Sâdhyas et les troupes des vents,

» Les Mânes et le feu des sacrifices, les constellations et les planètes, les Gandharvas, les Rakshasas, les Yakshas, les rivières et les tîrthas, 8672—8673.

» Les rishis Bâlikhilyas, éternels enfants de Brahma, les Dévarshis au complet, les mers et les montagnes,

» Les Védas et les Oupanishads, avec les sacrifices d'oblations par le feu, les Sâmas sous une forme intelligente et le Dhanour-Véda, 8674—8675.

» Les masses de nuages, les pluies et les éclairs. Ensuite l'adorable Vishnou, *identifié avec Râma*, de lancer une flèche. 8676.

» Aussitôt la surface de la terre fut enveloppée de foudres sèches, de grands météores ignés, d'une pluie épaisse de poussière et de pluies des nuages, 8677.

» Avec des tremblements de terre et des ouragans de vents impétueux en fracas immense. Cette flèche porta le trouble dans l'âme de Râma et lui enleva complètement son énergie. 8678.

» Lancé par le bras du Daçarathide, le trait poursuivit sa marche enflammée. Le Djamadagnide tomba dans la crainte; puis, il reprit la connaissance. 8679.

» Revenu à lui, Râma adora la puissance de Vishnou et, quand il en eut obtenu la permission de ce Dieu *fait homme*, il s'en retourna au mont Mahéndra. 8680.

» Le grand pénitent demeura là craintif, plein de confusion, et, lorsqu'une année se fut écoulée, les mânes de ses aïeux dirent à ce Râma sans ivresse, plongé dans la douleur et qui se tenait, la force perdue : « S'être approché de Vishnou, mon fils, n'est pas une œuvre complète.

» Car il est digne d'hommages, il mérite des honneurs dans les trois mondes. Va, mon fils, à la sainte rivière, appelée Vadhoûsara. 8682—8683—8684.

» Là, quand tu te seras baigné dans les tîrthas saints, tu recouvreras ta beauté. C'est là, qu'est ce tîrtha, nommé l'Eau-radieuse, où ton aïeul Bhrigou, dans l'youga des Dieux, pratiqua une austère pénitence. » Râma, fils de Rénoukâ (1), agit de cette manière, suivant la parole de ses pères, 8685—8686.

» Et il resaisit dans ce tîrtha, rejeton de Pândou, sa splendeur passée. Voilà ce que gagna, mon fils, ce Râma

(1) Le texte dit *Kounti*, ce doit être une faute, échappée à la distraction.

aux actions infatigables, après qu'il fut d'abord allé trouver ce Vishnou *sous les formes du jeune Daçarathide.* »

Youddhishthira lui dit :

« Ton récit m'a donné un désir encore plus vif d'entendre, ô le plus excellent des brahmes, l'histoire des actions d'Agastya, ce sage maharshi. » 8687-8688-8689.

« Écoute donc, sire, lui répondit Lomaça, la narration céleste, merveilleuse, plus qu'humaine, grand roi, de la puissance d'Agastya à la force sans mesure. 8690.

» Il y avait dans l'âge Krita d'épouvantables Dânavas, enivrés de la fureur des combats : on appelait ces troupes, qui *semaient partout* la plus grande terreur, les Kâlakéyains. 8691.

» Abrités sous Vritra, tenant levées toutes sortes d'armes, ils couraient de toutes parts contre les Dieux, le grand Indra à leur tête. 8692.

» Les Tridaças firent jadis un effort pour tuer Vritra, et, mettant Pourandara devant eux, ils se présentèrent aux pieds de Brahma. 8693.

» Le Paraméshthi leur dit à tous, les mains réunies au front : « Je sais tout ce que vous avez envie de faire, Souras ! 8694.

» Je vais indiquer le moyen, par lequel vous arriverez à tuer Vritra. Il est un grand rishi à la vaste intelligence ; il est nommé Dadhîtcha. 8695.

» Allez tous le trouver de compagnie et demandez-lui une grâce : cette âme vertueuse vous l'accordera d'un cœur très-satisfait. 8696.

» Toutes vos Divinités réunies doivent lui parler de cette manière : « Donne-nous tes os pour le salut des trois mondes ! » 8697.

« Et lui, abandonnant son corps, vous donnera ses os. Faites-en un vigoureux tonnerre bien épouvantable,

» Terrible, hexagone, au bruit effroyable et capable de tuer un grand ennemi. Çatakratou avec ce foudre pourra tuer Vritra! 8698—8699.

» Que tout soit donc préparé de la manière, que je vous ai dit. » A ces mots, ayant pris congé de l'aïeul suprême des créatures, les Dieux, Nârâyana à leur tête, de s'en aller à l'hermitage de Dadhîtcha, sur la rive ultérieure de la Sarasvatî, orné de lianes et d'arbres divers,

» Résonnant au bruit du chant des abeilles, semblables à des brahmes, auquel se mêlait le ramage du kokila mâle et les chansons du faisan, 8700—8701—8702.

» Parcouru çà et là par les buffles, les sangliers, les jeunes daims et les vaches grognantes, tous affranchis de la peur des tigres, 8703.

» Retentissant de tous les côtés d'éléphants et d'éléphantes, se plongeant aux ondes du lac, s'ébattant, les plus grands dans la fièvre du rut. 8704.

» Il répétait les grands cris des tigres et des lions rugissants, et d'autres animaux, cachés dans les antres, ou faisant leur repaire dans les cavernes. 8705.

» Ils arrivèrent à l'hermitage de Dadhîtcha, embelli à chaque intervalle, bien ravissant, égal et pareil au Tripishtapa. 8706.

» Ils virent Dadhîtcha, brillant comme l'auteur du jour, resplendissant de son corps, comme le Pitâmaha, de sa splendeur. 8707.

» Tous les Dieux prosternés, ayant adoré ses pieds, lui demandèrent une grâce, ainsi que leur avait dit le Paraméshthi. 8708.

» Alors Dadhîtcha, dans la plus grande joie, tint ce langage à ces Dieux suprêmes : « Je fais maintenant ce qui vous est utile, Dieux ; et de moi-même je *vous* abandonne mon corps ! » 8709.

» A ces mots, le plus excellent des hommes, le sage de quitter à l'instant sa vie : les Dieux prirent les os de l'anachorète expiré, suivant les instructions, qu'on leur avait donnés sur lui. 8710.

» Les formes joyeuses, les Dieux allèrent trouver Twashtri pour la victoire et lui racontèrent cette chose. A peine eut-il entendu leurs paroles, Twashtri, l'air content et dévoué, fabriqua *de ces os* avec effort un tonnerre à la forme épouvantable au plus haut degré et, quand il eut fait cette arme, il dit joyeux ces mots à Çakra : « Armé de cette foudre excellente, Dieu, réduis en cendres aujourd'hui même le terrible ennemi des Souras ! 8711—8712.

» L'ennemi tué avec ses compagnons, règne en paix, assis au sein du ciel, sur l'empire du Tridéva. » A ces mots de Twashtri, Indra joyeux saisit dévotement ce tonnerre.

» Alors, sa foudre à la main, il s'approcha, défendu par les Divinités puissantes, de Vritra, qui se tenait, enveloppant *de ténèbres* le ciel et la terre. 8713—8714.

» Les Kâlakéyains aux grands corps l'appuyaient de tous les côtés et, leurs armes levées, ils ressemblaient à des cimes de montagnes. 8715.

» Aussitôt s'éleva la grande bataille entre les Dieux et les Dânavas : une heure entière, elle fit trembler le monde. 8716.

» C'était un bruit confus d'épées, levées par des bras vigoureux, broyées par des épées ou tombant sur des corps. 8717.

» On voyait la surface de la terre, grand roi, couverte de têtes tombées de l'atmosphère, comme la cîme rompue des palmiers. 8718.

» Ces Kâléyains, revêtus de cuirasses d'or, tenant pour armes des massues, les firent pleuvoir sur les Tridaças, telles que des montagnes aux forêts incendiées. 8719.

» Les Dieux ne purent supporter l'impétuosité de ces rapides guerriers courant avec orgueil, et ils s'enfuirent, rompus par la terreur. 8720.

» L'Immortel aux mille yeux, Pourandara, voyant fuir les Dieux effrayés et triompher Vritra, tomba dans un grand abattement. 8721.

» Tremblant de crainte en ce moment, le Dieu Indra même en personne alla vîte implorer le secours de l'auguste Nârâyana. 8722.

» L'éternel Vishnou, ayant vu Çakra tombé dans l'abattement, mit sa propre vigueur en cet Immortel, dont il augmenta la force. 8723.

» Les armées des Dieux et les brahmarshis immaculés, témoins de la protection, dont Vishnou environnait Çakra, remarquèrent tous alors sa vigueur *nompareille*. 8724.

» Çakra, que Vishnou avait ranimé avec les Dieux et les rishis éminents, fut rempli d'une force nouvelle.

» A peine eut-il senti que le monarque des Tridaças était rendu à la vigueur, Vritra de pousser d'effroyables hurlements : à ce bruit, la terre, les points cardinaux, l'atmosphère, le ciel, l'éther, tout trembla ! 8725—8726.

» Cruellement tourmenté et plongé dans la terreur à l'audition de ces grands cris aux accents épouvantables, Mahéndra, sire, lança à la hâte ce tonnerre pour la mort du Démon. 8727.

» Atteint par la foudre de Çakra, le grand Asoura, orné de guirlandes d'or, tomba, tel que jadis, envoyé par la main de Vishnou, tomba devant lui ce Mandara, la sourcilleuse montagne ! 8728.

» Après qu'il eut tué ce chef des Daîtyas, Indra, poursuivi par la crainte, courut se plonger dans un lac : il ne s'était pas aperçu dans sa terreur que sa main avait lancé la foudre ; il ne s'était pas aperçu qu'elle avait terrassé le Démon. 8729.

» Tous les Dieux dans la joie et les rishis dans l'allégresse de célébrer *la victoire d'*Indra : et, s'étant rassemblés à la hâte, les Souras d'immoler tous les Daîtyas, consternés de la mort de Vritra. 8730.

» Abattus par la crainte, épouvantés par les Tridaças réunis, ils se précipitèrent dans la mer elle-même. Entrés dans le grand réceptacle des eaux, rempli de poissons et plein de crocodiles, ils firent alors en riant une délibération en commun pour la destruction des trois mondes. Les uns, à qui les décisions de la pensée étaient connues, proposaient tel ou tel moyen. 8731—8732.

» Cruelles étaient les idées de ces Démons, qui pensaient alors suivant l'union de l'ordre et du temps : « Il faut d'abord tuer, disaient-ils, tous ceux, qui sont doués de mortifications et de science. 8733.

» En effet, tous les mondes subsistent par la pénitence. Hâtez-vous donc à la perte de la pénitence. Les *hommes*, qui sont des pénitents sur la terre et qui savent le devoir, n'ignorent pas cette vérité. 8734.

» Qu'on se hâte de les mettre à mort ! Eux n'étant plus, le monde périt ! » C'est ainsi que, dans l'inaccessible séjour de Varouna, mine de perle, à la guirlande de

grands flots, ces Démons, sans intelligence et sans pitié, souriaient avec bonheur à la destructiou du monde.

8735—8736.

» Réfugiés dans la mer de Varouna, le réceptacle des eaux, les Kâléyains se mirent donc à la ruine des trois mondes. 8737.

» Toujours furieux, ils dévoraient les anachorètes dans la nuit, et ceux, qui habitent les saints hermitages, et ceux, qui entourent les autels. 8738.

» Quatre-vingt brahmes furent dévorés par ces cruels dans l'hermitage de Vaçishtha : cent huit ajoutés à neuf autres pénitents les suivirent. 8739.

» Infestant l'hermitage pur de Tchyavana, qui n'était habité que par des brahmes, ils firent leur festin de cent anachorètes, qui ne vivaient que de fruits et de racines. 8740.

» C'est ainsi qu'ils agissaient dans la nuit ; mais, le jour, ils rentraient dans la mer. Ces méchants tuèrent dans l'hermitage de Bharadwâdja vingt novices aux sens comprimés, qui faisaient du vent leur nourriture. Ces Dânavas, enivrés de la confiance, qu'ils trouvaient dans la force de leurs bras, parcoururent ainsi pendant la nuit successivement tous les hermitages. Ces Kâléyains, enfants de la mort, tuèrent alors de nombreuses foules de brahmes. 8741—8742—8743.

» Les hommes ne s'apercevaient pas des manœuvres de ces Daityas, ô le meilleur des hommes, qui traitaient ainsi les ascètes, livrés à la pénitence. 8744.

» Au point du jour, on voyait les anachorètes, arrachés à leur vie et à leurs abstinences, étendus sur la face de la terre, avec leurs corps privés d'existence, 8745.

» Leurs chairs amaigries, dénués de sang, vides de moëlle, sans entrailles, désarticulés et jetés çà et là. La terre semblait couverte par des monceaux de conques.

» Le sol était jonché d'aiguières rompues, de cuillers pour les sacrifices brisées, de feux perpétuels dispersés. 8746—8747.

» Le monde, oppressé par la crainte des Kâléyains, sans récitation des prières, sans oblations funèbres, ses sacrifices, ses fêtes, ses cérémonies perdues, était devenu indifférent *à l'exercice du culte*. 8748.

» Ainsi détruits, les hommes, livrés au soin de se conserver, couraient, talonnés par la crainte, souverain des enfants de Manou, à tous les points de l'horizon. 8749.

» Les uns entraient dans les cavernes, les autres dans les cataractes; ceux-là, troublés par la crainte de la mort, abandonnaient la vie dans les transes de la peur. 8750.

» Ceux-ci, héros aux grands arcs et remplis d'ardeur, se mirent à les chercher et firent un suprême effort contre les Dânavas; mais ils ne purent les découvrir, réfugiés qu'ils étaient dans la mer; ils ne trouvèrent que la fatigue, ils y trouvèrent la mort elle-même. 8751—8752.

» Voyant le monde tombé dans le relâchement, les sacrifices, les cérémonies, les fêtes cessées, les Tridaças, monarque des hommes, s'abandonnèrent à la plus vive douleur. 8753.

» S'étant réunis avec Mahéndra, ils tinrent un conseil sous l'empire de la crainte; ils allèrent implorer le secours du secourable Dieu, l'auguste Nârâyana, qui n'a pas eu de naissance; et, quand ils eurent présenté leurs hommages à Vaïkounta, à l'Invaincu, tous les Dieux adressèrent ces paroles au meurtrier de Madhou : 8754—8755.

« Tu es notre créateur, l'auteur et le destructeur du monde : par toi fut créé tout ce qui se meut et ne se meut pas. 8756.

» Jadis, la terre submergée fut retirée par toi de l'océan, Dieu aux yeux de lotus, quand tu revêtis le corps d'un sanglier dans l'intérêt du monde. 8757.

« Jadis, fut tué par toi, qui pris le corps d'un homme-lion, ô le meilleur des hommes, Hiranyakaçipou à la grande vigueur, le premier Daîtya ! 8758.

» C'est toi, qui, sous la forme d'un nain, a banni des trois mondes le grand Asoura Bali, immortel pour tous les êtres ! 8759.

» C'est toi, qui terrassa également l'Asoura au grand arc, le cruel perturbateur des sacrifices, célèbre sous le nom de Djambha. 8760.

» Tels furent les premiers de tes exploits, dont le calcul n'existe pas. Sois notre voie, meurtrier de Madhou, au milieu de la crainte, qui nous agite. 8761.

» Nous t'avertissons donc *ici* pour l'intérêt du monde, roi du roi des Dieux ; sauve d'un grand danger, et les mondes, et les Dieux, et Çakra lui-même. 8762.

» Par ta faveur s'accroissent toutes les créatures des quatre classes, et, occupées d'oblations et de sacrifices, elles sont soutenues par les habitants du ciel. 8763.

» En effet, les mondes s'augmentent de cette manière, en s'appuyant les uns sur les autres. Que ta grâce les sauve, à l'abri de l'inquiétude ! 8764.

» Voici qu'un immense désastre est tombé sur les mondes, et nous ne savons par qui ces brahmes sont tués dans la nuit. 8765.

» Les brahmes n'étant plus, la terre s'en ira à sa

perte, et le ciel suivra dans sa ruine la terre, qui ne sera plus. 8766.

» Que par ta grâce, maître de la terre aux longs bras, tous ces mondes, sauvés par toi, n'aillent donc pas à la destruction ! » 8767.

» Vishnou répondit :

« La cause de la perte des créatures et de vous-mêmes est connue de moi ; je vais la dire : écoutez-moi, ô vous tous, Dieux, affranchis d'inquiétudes. 8768.

» Il est une troupe, infiniment épouvantable, nommée les Kâléyains : abritée sous Vritra, elle opprima toute la terre. 8769.

» A peine eut-elle vu le Dieu sage aux mille yeux immoler Vritra, elle de sauver sa vie, en se plongeant dans l'*humide* séjour de Varouna. 8770.

» Entrés dans le réceptacle horrible des eaux, rempli de crocodiles et de requins, ils tuent dans ce bas monde les rishis durant la nuit pour atteindre à la destruction des mondes. 8771.

» Il est impossible de leur donner la mort, tant qu'ils restent plongés dans l'asile des mers : que la pensée de vos divinités s'applique donc à supprimer l'Océan. 8772.

» Mais qui est capable, si ce n'est Agastya, de tarir la mer ? Et l'on ne peut les vaincre, si l'on ne commence par dessécher la mer ! » 8773.

» A ces mots, que Vishnou avait prononcés, les Dieux alors, prenant congé du Paraméshthi, se rendent à l'hermitage d'Agastya. 8774.

» Ils virent là ce magnanime rejeton de Varouna, la splendeur enflammée, servi par les rishis, comme le Pitâmaha l'est par les Dieux. 8775.

» Ils s'avancent vers ce fils immortel, au grand cœur, de Mitravarouna, qui se tenait dans son hermitage, comme une montagne de pénitence, et le louent par ses œuvres. 8776.

» Les Dieux lui dirent :

« Tu fus jadis le refuge du monde tourmenté par Nahousha ; tu précipitas de l'empire, et par suite des mondes du Swarga, ce fléau *terrible*. 8777.

» Tout à coup le mont Vindhya, la plus grande des montagnes, qui s'élevait de colère pour voiler l'astre, qui donne le jour, cessa de croître à ta voix et ne dépassa point le soleil. 8778.

» Le monde était enveloppé d'obscurité et la mort affligeait les créatures : elles viennent alors implorer ta protection, et une extrême satisfaction succède à leurs maux ! 8779.

» Continuellement tourmentés par la crainte, il n'est pour nous, révérend, aucune voie de salut : nous venons, malheureux, solliciter de toi une grâce, car tu es le donateur des grâces. » 8780.

Youddhishthira, *l'interrompant*, dit :

« Pourquoi le mont Vindhya, plein de colère, s'était-il élevé soudain ? Voilà, grand anachorète, ce que je désire entendre avec étendue. » 8781.

» De son lever à son coucher, le soleil, répondit Lomaça, décrit un pradakshina autour du Mérou, le roi des monts, la montagne d'or, la grande montagne. 8782.

» Le mont Vindhya, l'ayant vu, dit au soleil : « De même que ton excellence tourne sans cesse autour du Mérou, 8783.

» Et décrit autour de lui son pradakshina, fais de même

autour de moi, soleil ! » A ces mots, l'astre lumineux de répondre à la haute montagne : 8784.

« Je ne décris pas ce pradakshina, montagne, de mon libre mouvement ; c'est la route, que m'ont tracée les *puissances*, qui ont créé ce monde ! » 8785.

» A peine avait-il fini de parler, fléau des ennemis, la montagne s'éleva de colère tout à coup, désirant fermer la route du soleil et de la lune. 8786.

» Alors tous les Dieux vinrent de compagnie trouver le Vindhya, ce roi des hautes montagnes, et cherchèrent de tous leurs moyens à le détourner *de son dessein ;* mais il ne se rendit pas à leurs paroles. 8787.

» Les Souras viennent donc trouver dans son hermitage l'anachorète Agastya, le plus vertueux des hommes vertueux, le pénitent doué d'une vigueur plus que merveilleuse ; et tous, de concert, ils portent le fait à sa connaissance. 7888.

» Voici le Vindhya, la sourcilleuse montagne, lui disent-ils, qui, obéissant au pouvoir de la colère, intercepte la route du soleil, de la lune et des constellations. 8789.

» Et personne, si ce n'est toi, ô le plus grand des brahmes, ne peut l'empêcher ! Arrête-le donc, éminent anachorète ! » 8790.

» A peine eut-il entendu ces paroles des Souras, le brahme alla trouver le mont Vindhya ; arrivé près de lui, il dit avec respect à la montagne, ferme sur ses pieds :

« Une certaine affaire conduit mes pas dans la région méridionale ; je désire, ô le plus grand des monts, que ta grandeur me donne une route. 8791—8792.

» Attends-moi tant que durera mon absence ; et, à

mon retour, Indra des monts, ajoute, comme tu le voudras, à ta grandeur! » 8793.

» Quand il eut fait cette convention, fléau de tes ennemis, avec le Vindhya, *il partit*; et, de nos jours mêmes, on ne voit pas revenir le Varounide de la région méridionale (1). 8794.

» Je t'ai exposé tout, comment il se fait que le mont Vindhya ne s'accroît plus; maintenant j'ai à continuer mes réponses à tes questions sur la puissance d'Agastya.

» Écoute de ma bouche, sire, comment ces Kâléyains furent immolés par tous les Dieux, qui étaient allés frapper à la porte d'Agastya. 8795—8796.

Dès qu'il eut entendu la voix des Tridaças, le fils de Mitravarouna leur dit : « Quelle raison vous amène? Quelle grâce désirez-vous de moi! » A ces mots de l'anachorète, les Dieux lui répondirent : 8797.

« Voici quelle affaire nous voudrions que tu fisses, magnanime. Il s'agit de boire la mer! Ensuite, nous tuerions les ennemis des Dieux, qui sont appelés les Kâléyains, avec leurs alliés. » 8798.

« Soit! reprit le solitaire, quand il eut ouï ce langage des Tridaças; je ferai ce que désirent vos excellences, et ce grand plaisir à tous les mondes. » 8799.

» A ces mots, *prince* ferme en tes vœux, il se rendit au bord de l'Océan, souverain des fleuves, accompagné des Dieux et des rishis, parfaits dans leurs pénitences. 8800.

» Les hommes, les Ouragas, les Gandharvas, les Yakshas

(1) Agastya est le régent de l'étoile Canopus; et cette légende n'est évidemment qu'une allusion à la position de cet astre relativement à l'hémisphère septentrional.

et les Kimpourashas de suivre ce magnanime, désireux tous de voir un fait si merveilleux. 8801.

» Ils s'en allèrent tous de compagnie vers la mer au bruit épouvantable, dansant, pour ainsi dire, avec ses vagues, et bondissant au souffle du vent. 8802.

» Infestée de requins en grand nombre et peuplée de toutes les sortes d'oiseaux, elle semblait rire avec ses masses d'écume et bronchait à l'entrée des cavernes.

» Les Dieux, accompagnant Agastya, avec les Gandharvas, les grands Ouragas et les plus éminents des rishis, s'approchèrent de l'immense bassin des eaux.

8803—8804.

» Quand le vénérable saint, fils de Varouna, se fut avancé vers la mer, il dit aux Dieux et aux rishis, qui étaient venus de compagnie avec lui : 8805.

« Je vais boire la mer pour le salut du monde. Que vos excellences fassent promptement ce qu'elles ont à faire ! » 8806.

» Quand il eut dit ces mots, l'immortel fils de Mitravarouna but la mer avec colère, sous les yeux du monde entier. 8807.

» Dès qu'il voient l'Océan tari, les Immortels, avec Indra, tombent dans un profond étonnement et comblent de louanges l'auteur du prodige : 8808.

« Tu es notre sauveur, disent-ils, le créateur des mondes et le salut du monde ! Ce monde par ta grâce ne tombera pas dans la ruine avec les Immortels. » 8809.

» Ce magnanime honoré par les Tridaças, salué par les instruments de musique et par les danses, en tout lieu, des Gandharvas, inondé de fleurs célestes, avait tari entièrement les eaux de la grande mer ! 8810.

» A peine ont-ils vu l'Océan privé de ses ondes, les Souras, au comble de la joie, saisissent les meilleures des armes divines, et, d'une âme transportée, ils terrassent les Dânavas. 8811.

» Abattus par ces impétueux et magnanimes Tridaças, aux grandes forces et poussant des cris, les Dânavas, aux clameurs épouvantables, ne purent soutenir la fougue des habitants du ciel. En vain, ils firent tête une heure environ, fils de Bharata, à une bataille des plus tumultueuses. 8812—8813.

» Ces Démons, que jadis consumait la pénitence des rishis méditatifs, furent alors tués par les Dieux, malgré les efforts désespérés de toute leur puissance. 8814.

» Ornés de nishkas d'or, portant des pendeloques et des bracelets, étendus morts, ils n'en jetaient pas moins de vifs rayons de lumière comme des kinçoukas en fleurs. 8815.

» Quelques Kâléyains, survivant au reste immolé, fendirent la divine terre, ô le plus grand des enfants de Manou, et descendirent au fond du Pâtâla. 8816.

» Les Tridaças, voyant détruits les Dânavas, donnèrent à l'éminent anachorète différents éloges et lui tinrent ce langage : 8817.

« Par ta faveur, solitaire aux longs bras, ces mondes ont obtenu un grand bien ! Grâce à ton énergie, ont succombé les Kâléyains à la bravoure inhumaine. 8818.

» Remplis de nouveau la mer, sauveur puissant du monde : rejette dans ce *bassin* l'eau, que tu as bue ! » 8819.

» A ces mots, le révérend et l'éminent hermite répondit : « Cette eau, je l'ai digérée ! Que vos excellences s'ingénient à trouver un autre moyen de remplir la mer ! »

Quand ils eurent entendu ces paroles du maharshi contemplateur, 8820—8821.

» Tous les Dieux furent étonnés et troublés ; ils s'inclinent les uns et les autres devant l'éminent anachorète, demandent congé et tous ces êtres, auguste majesté, s'en vont comme ils étaient venus. Les Tridaças, ayant délibéré mainte et mainte fois sur les moyens de remplir ce bassin de la mer, se rendirent avec Vishnou auprès de l'aïeul suprême des créatures ; et tous, les mains réunies aux tempes, lui firent connaître que l'Océan vide était à remplir. 8822—8823—8824.

» Brahma, le suprême aïeul des mondes, répondit aux Immortels réunis : « Dieux, allez-vous-en, tous, où vous appelle le désir, où vous invite la fantaisie. 8825.

» L'Océan reviendra à son état naturel après un long cours du temps. On en verra la cause dans les parents du grand roi Bhagîratha. » 8826.

» Dès qu'ils eurent ouï ces paroles de l'aïeul suprême des créatures, les plus excellents des Immortels, disposés à attendre l'arrivée du temps, s'en allèrent comme ils étaient venus. » 8827.

« Comment les parents furent-ils cause ? interrompit Youddhishthira. De quoi s'agit-il ici, anachorète ? Et comment la mer fut-elle remplie avec le secours de Bhagîratha ? 8828.

» Je désire entendre avec étendue, racontée par toi, brahme opulent de pénitences, l'histoire sublime de ces rois ? » 8829.

A ces mots du magnanime Dharmarâdja, l'Indra des brahmes se mit à conter la grandeur d'âme de Sagara au cœur élevé : 8830.

« Parmi les descendants d'Ikshwâkou, il naquit un prince, nommé Sagara. Il était doué de force, de courage et de beauté : auguste et majestueux, il n'avait pas de fils. 8831.

» Il fit une expédition contre les Haihayains et les Tâlandjanghas, rejeton de Bharata ; et, quand il eut mis d'autres rois sous sa puissance, il s'occupa de gouverner son royaume. 8832.

» Il avait deux épouses, fières de leur jeunesse et de leur beauté ; c'étaient, ô le plus vertueux des Bharatides, Vaidarbhî et Çaivyâ. 8833.

» Ce roi, désireux d'un fils, se rendit au mont Kailâsa, où il embrassa, avec ses deux épouses, une austère pénitence. 8834.

» Tandis qu'il endurait ces bien grandes macérations et qu'il s'absorbait en l'Être suprême, il vint trouver le magnanime Dieu aux trois yeux, le meurtrier de Tripoura, 8835.

» Çangara, l'Être, le Seigneur, le Dieu à l'arc Pinâka, l'Immortel au trident, Tryambaka, Çiva, le Maître-terrible, la Déité aux formes multiples, l'époux d'Oumâ.

» Quand le monarque aux longs bras, accompagné de ses deux épouses, vit le donateur des grâces, il se prosterna à ses pieds et lui demanda un fils. 8836—8837.

» Hara joyeux dit à cet excellent roi et à ses épouses : « Dans cette heure même, où je suis sollicité ici par toi, sire, de t'accorder une grâce, 8838.

» Soixante mille fils, tous héros, tous d'un orgueil extrême, naîtront dans l'une de tes épouses, ô le plus grand des plus grands hommes. 8839.

» Mais tous, prince, ils iront de compagnie à la mort !

Un héros, fils unique, continuateur de ta race, naîtra de ton autre épouse. » 8840.

» A peine eut-il parlé ainsi, Roudra disparut à l'instant même, et le roi Sagara s'en revint à ton palais, accompagné de ses épouses et l'âme bien satisfaite. Ses deux femmes, aux yeux de lotus bleu, Vaîdarbhî et Çaîvyâ, devinrent enceintes dans le même temps, ô le plus vertueux des enfants de Manou, et la première, quand le temps fut arrivé, accoucha d'une citrouille.

8841—8842—8843.

» Çaîvya mit au monde un fils, jeune prince, qui avait la beauté des Dieux. Le monarque pensa d'abord à jeter la citrouille hors de son palais. 8844.

» Mais il entendit tomber de l'atmosphère ces mots, prononcés d'une voix profonde : « Ne te presse pas, sire ! Ne veuille pas abandonner tes fils ! 8845.

» Retire les graines du milieu de la citrouille et garde-les avec soin, humides de leur propre moiteur, et chacune dans un vase, rempli de beurre clarifié. 8846.

» De cette manière, tu obtiendras, fils de Bharata, soixante mille enfants. Tel est le procédé méthodique, monarque des hommes, que le Grand-Dieu indique pour la naissance de tes fils. Que ta pensée ne soit pas différente ! » 8847—8848.

» Dès qu'il eut entendu ces paroles tombées de l'atmosphère, le roi, plein de foi, ô le meilleur des rois, fit ce qui lui était dit. 8849.

» Le monarque sépara les graines une à une, et mit chaque semence, à part, dans un vase, plein de beurre clarifié. 8850.

» Il préposa à chacune individuellement une nourrice,

attentive à la conservation de ses fils. Ensuite, après un long espace de temps écoulé, sortirent soixante mille fils à la grande force, à la vigueur incomparable, que la faveur de Roudra, sire, fit naître à ce roi saint.

8851—8852.

» Épouvantables artisans de cruautés, ils rôdaient par toute l'atmosphère; et leur grand nombre inspirait à ces hommes le mépris de tous les mondes et des Immortels. 8853.

» Héros, doués de la passion des batailles, ils fondaient sur les Tridaças, les Gandharvas, les Rakshasas et sur tous les êtres. 8854.

» Maltraités par les Sagarides à l'âme insensée, les mondes, accompagnés par tous les Dieux, s'en allèrent implorer le secours de Brahma. 8855.

» Le vénérable aïeul de tous les mondes leur dit : « Retirez-vous, comme vous êtes venus, vous tous, Tridaças avec les mondes. 8856.

» Avant qu'il ne s'écoule un temps bien long, Souras, les œuvres, qu'ils auront faites, vont attirer sur les Sagarides une ruine immense et très-épouvantable ! » 8857.

» A ces mots, les Dieux et les mondes, seigneur des enfants de Manou, ayant pris congé du Pitâmaha, s'en retournent comme ils sont venus. 8858.

» Après beaucoup de temps écoulé, Sagara, le puissant monarque, éminent Bharatide, se fit initier pour le sacrifice d'un açva-médha. 8859.

» Le cheval, gardé par ses fils, parcourut en liberté la terre ; mais, arrivé sur les bords de l'Océan vide et d'un aspect effroyable, 8860.

» Il disparut là, quoique surveillé attentivement. Les

Sagarides alors de penser, mon fils, qu'on avait enlevé l'excellent cheval. 8861.

» Ils revinrent chez leur père et lui dirent qu'on avait ravi le coursier, devenu invisible : « Cherchez tous mon cheval dans toutes les contrées ! » leur fut-il répondu par lui. 8862.

» Connaissant donc le désir de leur père, ils se mirent à chercher son cheval, grand roi, dans toutes les régions et parcoururent toute la surface de la terre. 8863.

» Ensuite les Sagarides se réunissent les uns avec les autres ; mais ils n'avaient découvert, ni le cheval, ni son ravisseur. 8864.

» Ils revinrent chez leur père, et, joignant les mains aux tempes en face de lui, ils dirent : « Sire, nous avons fouillé, sur les ordres de ta majesté, la terre entièrement avec les mers, les forêts et les îles, avec les fleuves, les rivières et les cavernes, avec les montagnes et les lieux boisés ; 8865—8866.

» Mais nous n'avons pu voir, ni le cheval, ni même son ravisseur. » A peine eut-il entendu leurs paroles, le monarque, obéissant à la puissance du Destin, leur adressa, plein de colère, ce langage à tous : « Allez, sans retour ! Et cherchez de nouveau mon cheval !

8867—8868.

» En effet, sans le coursier destiné au sacrifice, vous ne devez pas, mes fils, vous représenter ici ! » Ayant reçu de leur père ces instructions, les fils de Sagara, 8869.

» Ces héros, se mirent de nouveau à fouiller le globe entier et virent enfin la terre *s'entrouvrir* rompue. 8870.

» Arrivés à cette caverne, les fils de Sagara la creusèrent, déployant les plus grands efforts avec des hoyaux

et des pioches. C'était la mer! Troué et fendu de tous les côtés par leurs bras réunis, le séjour de Varouna offrit l'aspect le plus déplorable. 8871—8872.

» Immolés par ces fils de Sagara, les Asouras, les Ouragas, les Rakshasas, toutes les créatures diverses poussèrent des cris de détresse. 8873.

« On vit, par centaines et par milliers, tous ces êtres animés, ceux-ci la tête coupée, ceux-là sans corps, les autres avec l'assemblage des os et de la peau brisée! 8874.

» Un temps bien long s'écoula, tandis qu'ils fouillaient la mer, cet empire de Varouna, et l'on ne voyait pas encore le cheval. 8875.

» Ensuite, monarque de la terre, les fils irrités de Sagara, ayant percé la voûte des enfers au nord-est de la mer, aperçurent le cheval, qui se promenait là sur la surface de la terre : auprès de lui était le magnanime Kapila, montagne sublime de splendeur, 8876—8877.

» Qui brûlait par la splendeur, comme le feu par ses flammes. A la vue du coursier, sire, les cheveux hérissés de joie, irrités et poussés par le Destin, ils coururent, sans tenir compte du magnanime Kapila, brûlants de s'emparer du cheval. 8878—8879.

» Le plus vertueux des anachorètes, grand roi, Kapila en fut irrité. Les plus grands des solitaires disent que ce Kapila est le Vasoudévide (1). 8880.

» Puis, ayant chargé son œil de courroux, il envoya sur eux sa splendeur, et l'hermite à la bien grande splendeur consuma ces Sagarides insensés. 8881.

» Quand il les vit réduits en cendres, Nârada, l'ana-

(1) Ce vers est une glose, évidemment!

chorète aux vastes pénitences, alla trouver Sagara et lui annonça la catastrophe de ses fils. 8882.

» A peine eut-il entendu ces mots sortis de la bouche du solitaire, le roi demeura sans âme une heure, avant de se remémorer les paroles de Sthânou. 8883.

» Alors il fit appeler Ançoumat, le fils d'Asamandjas, et adressa, tigre des Bharatides, ce langage à son petit-fils : 8884.

« Mes soixante mille fils à la force sans mesure, s'étant approchés des splendeurs de Kapila, ont trouvé la mort à cause de moi. 8885.

» Et ton père fut abandonné par moi, irréprochable fils, pour observer mon devoir *de roi* et par mon désir du bonheur des citadins! » 8886.

Youddhishthira l'interrompant :

« Pourquoi Sagara, ce tigre des rois, dit-il, avait-il abandonné ce héros, son propre fils, dont il est si difficile de se séparer? Dis-le-moi, homme riche en pénitence! »

« Sagara eut un fils, appelé Asamandjas, lui répondit Lomaça; il avait reçu le jour de Çaivya. Ce méchant, saisissant par le cou les enfants des citadins, les jetait dans la rivière, malgré leurs cris. Les citadins se rassemblèrent, plongés dans la douleur et la crainte.

8887—8888—8889.

» Ils vinrent supplier Sagara; et tous, se tenant les mains jointes, lui dirent : « C'est toi, qui nous sauves, auguste majesté, de la crainte, du tchakra de l'ennemi et des autres dangers. 8890.

» Veuille donc nous sauver du péril effroyable, où nous jette Asamandjas! » Quand il eut entendu ces horribles paroles des citadins, le meilleur des rois demeura un ins-

tant abandonné de son âme et dit à ses ministres : « Qu'Asamandjas, mon fils, soit aujourd'hui même exilé de la ville !
8891—8892.

» Que cela soit fait promptement, si vous avez à cœur mon plaisir ! » A ces mots de l'Indra des hommes, les ministres, sire, 8893.

» Firent avec diligence tout ce que le roi avait dit, tout ce qu'il avait ordonné de faire. Je t'ai raconté entièrement la manière, dont Sagara, conduit par le désir du bien des citadins, avait exilé son fils à l'âme intraitable ; maintenant je vais t'exposer le narré des paroles, que Sagara dit au héros Ançoumat : écoute-moi ! « Par ce renoncement à ton père, par la mort de mes fils,
8894—8895—8896.

» Et parce que je n'ai pas retrouvé mon cheval, je suis consumé de chagrins, mon fils ! Brûlé par *le feu de* cette douleur, l'âme égarée par cet obstacle mis à mon sacrifice, amène-moi le coursier, mon petit-fils, et retire-moi des enfers ! » A ces mots du magnanime Sagara, Ançoumat 8897—8898.

» S'en alla péniblement au lieu où la terre était déchirée et pénétra dans l'océan par cette voie même. 8899.

» Il vit le magnanime Kapila et le coursier. A la vue de cet antique rishi, le plus saint, une montagne de splendeur (1) ; 8900.

» Il se prosterna la tête contre terre et lui fit part de sa mission. Kapila, grand roi, fut satisfait d'Ançoumat.

(1) Ici, l'éditeur saute de nouveau par-dessus mille versets et compte cette stance 9900 ! Nous allons suivre son exemple pour éviter de nous séparer.

» Ce juste lui dit, fils de Bharata : « Je suis celui, qui donne les grâces ! » Le *jeune prince* alors choisit pour faveur première le coursier, à cause du sacrifice.

9901—9902.

» Il demanda pour seconde grâce la purification de ses oncles, et Kapila à la grande splendeur, le plus éminent des solitaires, lui tint ce langage : 9903.

« Il me faut te donner, mortel sans péché, — sur toi descende la félicité ! — tout ce que tu désires ! La patience, le devoir, la vérité ont leur base en toi ! 9904.

» Sagara est par toi au comble de ses vœux ; ton père, grâce à toi, son fils ; tes oncles, les Sagarides, grâce à ta puissance, iront dans le Swarga ! 9905.

» Ton petit-fils, quand il aura satisfait le Grand-Seigneur, amènera du ciel ici la Tripathagâ pour la purification des fils de Sagara. 9906.

» Emmène, s'il te plaît, éminente personne, le cheval destiné au sacrifice : que le sacrifice du magnanime Sagara s'accomplisse, mon fils ! » 9907.

» A ces mots du vertueux Kapila, Ançoumat, ayant pris le coursier, s'en alla au lieu du sacrifice de son auguste père.

» Il se prosterna aux pieds du magnanime Sagara, qui le baisa sur la tête, et le *jeune homme* lui rendit compte de sa mission, de tout ce qu'il avait entendu ou vu, et de la mort des Sagarides. « Le cheval est arrivé, lui dit-il, à l'enceinte du sacrifice. » 9908—9909—9910.

» Dès que le roi Sagara eut ouï le fils de son fils parler ainsi, il abandonna sa douleur ; il honora Ançoumat et accomplit son sacrifice. 9911.

» Quand il en eut achevé les cérémonies, Sagara,

comblé d'hommages par tous les Dieux, adopta pour son fils l'Océan, séjour de Varouna. 9912.

» Après qu'il eut exercé l'empire un temps bien long, le *monarque* aux yeux de lotus bleu remit sa charge sur les épaules de son petit-fils et s'en alla au triple ciel. 9913.

» Le vertueux Ançoumat ensuite, puissant roi, gouverna la terre, qui a pour ceinture les mers, comme son aïeul l'avait gouvernée lui-même. 9914.

» Il lui naquit un fils, versé dans les *choses du* devoir: il se nommait Dilîpa. Ançoumat laissa le royaume entre ses mains et mourut. 9915.

» Dilîpa, quand il eut appris la mort de ses grands-oncles, était consumé de douleur, toutes les fois qu'il pensait à leur *funeste* voie. 9916.

» Il employa de bien grands efforts pour obtenir la descente du Gange sur la terre ; mais il ne put aboutir à ses fins, quoiqu'il y tendît de toutes ses forces. 9917.

» Un fils lui était né, beau, dévoué au devoir, véridique, de qui la bouche était éloignée de la médisance ; il s'appelait Bhagîratha. 9918.

« Dilîpa fit sacrer son fils au gouvernement du royaume et se retira dans les forêts ; puis, ce roi avec la révolution du temps passa du bois dans le ciel, éminent Bharatide, grâce à son union avec une parfaite pénitence. 9919.

» Le *nouveau* monarque, empereur universel, au grand arc, au grand char, réjouissait le cœur et les yeux du monde entier. 9920.

» Ce roi entendit parler de la mort épouvantable, que Kapila le magnanime avait donnée à ses grands-oncles, qui n'avaient pas obtenu l'*entrée du ciel*. 9921.

» Il remit son royanme aux soins de son ministre et se

retira d'un cœur agité par la douleur, monarque des hommes, sur un flanc de l'Himâlaya pour y cultiver la pénitence. 9922.

» Aspirant à gagner la bienveillance de la Gangâ, ses péchés étant effacés par la pénitence, il vit, ô le meilleur des hommes, l'Himâlaya, la plus grande des montagnes,

» Orné de cimes remplies de métaux et des formes les plus diverses, arrosé continuellement par des nuages, que le vent tenait en suspens; 9923—9924.

» Embelli de palais, avec des croupes vêtues de plantes grimpantes et de rivières; habité par des tigres et des lions, qui repairaient dans ses antres et ses cavernes; 9925.

» Peuplé d'oiseaux aux formes diverses, gazouillant différents ramages, de grandes abeilles noires, de cygnes, de gallinacées et de coqs-d'eau, 9926.

» De paons au milieu des lotus, de faisans, de kokilas, de tchakoras, de perroquets aux noirs angles extérieurs des yeux; 9927.

» Rempli d'oiseaux en des lacs charmants; réjoui par les douces plaintes des grues indiennes; 9928.

» Aux rocs, dont la surface était fréquentée des Kinnaras et des Apsaras; aux arbres, dont les troncs étaient broyés par les terribles défenses des éléphants de l'éthérée;

» Parcouru des Vidyâdharas, plein de pierreries diverses, habité par des serpents aux poisons subtils, aux langues enflammées. 9929—9930.

» Il vint à cet Himâlaya, qui là ressemblait à l'or, ici était pareil à l'argent, ailleurs figurait comme des masses de collyre. 9931.

» Le meilleur des hommes y embrassa une rigoureuse

pénitence : un millier d'années, il se nourrit d'eau, de racines et de fruits. 9932.

» Quand un céleste millier d'années se fut écoulé, la grande rivière Gangâ se présenta elle-même devant lui sous une forme humaine. 9933.

« Que désires-tu de moi, grand roi ? lui dit-elle. Que dois-je te donner ? Dis-le-moi, ô le plus vertueux des hommes ! J'accomplirai ta parole. » 9934.

» A ces mots, le monarque de répondre à la fille de l'Himâlaya : « Le Pitâmaha m'avait accordé une grâce, immense rivière : j'avais soixante mille oncles, qui furent tous précipités dans l'empire de la mort par Kapila, le fils de Vivasvat. Ces magnanimes Sagarides, qui s'étaient approchés du Dieu Kapila, descendirent au même instant chez les morts ; et pour ces hommes, qui ont perdu la vie, le Swarga n'a point d'habitation. 9935—9936—9937.

» Il n'est aucune voie pour les fils de Sagara, immense rivière, tant que tu n'en auras point arrosé les cendres de tes ondes. 9938.

» Conduis au Swarga, excellente et grande rivière, le fils de Sagara, mes ancêtres : c'est pour eux que je t'implore. » 9939.

» Quand elle eut entendu ce langage du roi, la Bhagîrathî, qui reçoit les hommages du monde, adressa très-satisfaite ce langage à Bhagîratha : 9940.

« Je ferai ce que tu me dis, grand roi : il n'y a là aucun doute, mais il n'existe dans les trois mondes aucun être capable de supporter la chûte insoutenable de mes flots, dont la source est dans le ciel. *Non !* personne, si ce n'est le plus grand des Dieux, Mahéçvara au cou bleu.

9941—9942.

» Satisfais par ta pénitence, monarque aux longs bras, Hara, le donateur des grâces ; et ce Dieu soutiendra sur sa tête mes flots tombants. 9943.

» Il fera ce que tu désires par le désir du bien de tes pères. » A ces mots, sire, le grand roi Bhagîratha se rendit sur le mont Kailâsa, y supporta les rigueurs de la pénitence une certaine succession de temps et satisfit Çankara. 9944—9945.

» Le plus grand des hommes, qui visait à faire habiter le Swarga à ses aïeux, reçut du Dieu, sire, la promesse, qu'il porterait la chûte de la Gangâ. 9946.

» Dès qu'il eut ouï la parole de Bhagîratha, l'Adorable, voulant du même coup être agréable aux habitants du ciel, répondit au roi : « Qu'il en soit ainsi ! 9947.

» Je supporterai à cause de toi, monarque aux longs bras et le plus vertueux des rois, la fortunée, pure et sainte rivière des Dieux, tombant du ciel. » 9948.

» Quand il eut parlé ainsi, puissant roi, il se transporta sur l'Himâlaya, environné de sa suite épouvantable, qui tenait levés des traits divers. 9949.

» Il s'arrêta là et dit à Bhagîratha, le plus grand des hommes : « Supplie, monarque aux longs bras, la rivière, fille du roi des montagnes. 9950.

» Je vais soutenir la plus sainte des rivières dans sa chûte du Trivishtapa. » Quand il a entendu ces mots articulés par Çarva, le roi s'incline avec dévotion et tourne sa pensée vers la Gangâ. Aussitôt la pure, la délicieuse onde, appelée par la pensée du roi, ayant vu Içâna debout, tombe rapidement du ciel. A la vue de ce fleuve, qui se précipitait des cieux, les Dieux avec les Maharshis, les Gandharvas, les Ouragas et les Yakshas

se rassemblent pour contempler ce spectacle. La Gangâ, la fille de l'Himavat, tombait de la voûte céleste,

9951—9952—9953—9954.

» Pleine de requins et de poissons, avec de grands tourbillons soulevés; et Hara soutenait sur le front, comme une guirlande faite de perles, la chûte de la Gangâ, la ceinture du ciel; et le fleuve, en s'écoulant, se partageait, sire, en trois branches. 9955—9956.

» Son onde était remplie d'une masse d'écumes, semblables à des rangées de cygnes; tantôt elle était flexueuse par sa plénitude, tantôt elle était vacillante; tantôt, environnée de franges d'écumes, elle marchait, comme folle d'ivresse; tantôt ses eaux bruyantes dispersaient au loin un fracas immense. 9957—9958.

» Prenant ainsi mille formes, la Gangâ, tombée du ciel, une fois arrivée sur la surface de la terre, dit à Bhagîratha : 9959.

« Montre-moi, grand roi, la route, par où je dois aller; car, maître de la terre, c'est à cause de toi, que je suis venue sur la terre! » 9960.

» Quand il eut entendu ces paroles, le roi Bhagîratha se rendit au lieu, où étaient les corps des magnanimes Sagarides, pour qu'ils fussent arrosés de son eau sainte, ô le plus vertueux des hommes; et Hara, qui reçoit les adorations du monde, quand il eut achevé de porter la Gangâ, revint avec les Tridaças à la sourcilleuse montagne du Kaîlâsa. Le monarque s'approcha de la mer, accompagné de la Gangâ. 9961—9962—9963.

» Elle remplit l'Océan de ses vagues impétueuses et le roi des hommes adopta la Gangâ pour sa fille. 9964.

» Il accomplit alors son désir et donna l'eau funéraire

à ses aïeux. Je t'ai narré tout : comment la Gangâ coule dans un triple canal ; 9965.

» Comment elle descendit sur la terre pour emplir le bassin des mers ; comment le magnanime anachorète but l'Océan, dans l'intérêt des Immortels ; 9966.

» Comment Vâtâpi, l'assassin des brahmes, fut conduit à la mort ; et j'ai répondu à toutes les questions, que tu m'as adressées concernant Agastya. » 9967.

Le fils de Kountî visita successivement avec dévotion la Nandâ et la Paranandâ, deux rivières, qui enlèvent la crainte des péchés, et la montagne Hémakoûta, fermée aux maladies. Le prince y vit un très-grand nombre d'êtres merveilleux, inconcevables, des nuages amoncelés par le vent, seigneur, et des pierreries par milliers ; et les hommes, l'âme consternée, ne pouvaient pas monter sur elle. 9968—9969—9970.

Là, toujours souffle le vent, toujours Indra verse la pluie : on y entend un bruit continuel de récitation des Védas et l'on n'y voit personne. 9971.

Là, matin et soir, l'adorable Agni se fait voir ; mais des mouches piquent et détruisent la pénitence. 9972.

De-là naît le découragement, le souvenir de sa maison revient à l'homme, *et il retourne sur ses pas.* Le Pândouide vit ainsi des êtres merveilleux de plusieurs sortes différentes ; et cette chose étonnante fut l'objet des interrogations, qu'il adressa de nouveau à Lomaça.

Celui-ci répondit :

« Comme cette narration nous fut jadis racontée à nous-même, ô toi, qui traînes les ennemis, 9973—9974.

» Écoute-la, sire, de ma bouche avec attention. Sur cette cîme, nommée le Rishabha, vécut un ascète du même nom.

» C'était un pénitent, âgé de plusieurs centaines d'années, mais très-irascible. Un jour qu'il s'entretenait avec d'autres, il avait lâché de colère cette parole : 9975—9976.

« Jette des pierres à quiconque parlera ici ! » Puis, ayant appelé le vent : « Qu'on n'entende pas un mot ici ! » lui avait ordonné l'ascète. 9977.

» L'homme, qui veut parler ici, en est empêché par le tonnerre des nuages. Telles sont les œuvres faites par ce maharshi, les unes, sire, sont dues à la colère, les autres sont défendues. Jadis les Dieux, suivant la tradition, vinrent à la Nandâ. 9978—9979.

» Les hommes, qui désiraient voir les Dieux, y vinrent sur leurs pas en diligence ; mais les Dieux à la suite de Çakra, ne voulant pas s'y donner en spectacle, 9980.

» Rendirent ce lieu inaccessible et firent des formes de la montagne autant d'obstacles. Désormais, fils de Kountî, les hommes ne purent voir cette montagne, combien moins encore l'escalader ! Cette grande montagne ne peut être ni vue, ni franchie par un homme, qui n'a pas cultivé la pénitence. Mets donc, fils de Kountî, un frein à ta voix ! En ce temps-là, tous les Dieux ont offert ici les plus grands sacrifices. 9981—9982—9983.

» Ces caractères nous révèlent ici les Dieux à l'instant même, fils de Bharata : ce doûrva a l'apparence du kouça ; cette terre en est jonchée. 9984.

» Ces arbres nombreux se présentent à nos yeux, monarque des hommes, comme des colonnes victimaires. Les Dieux et les rishis habitent dans ce moment ici, rejeton de Bharata. 9985.

» Le matin et le soir, on aperçoit leurs feux, et le péché

de ceux, qui se sont baignés là, fils de Kountî, est effacé à l'instant même. 9986.

» Fais-y donc tes ablutions avec tes frères puînés, ô le plus vertueux des Kourouides, et, tes membres lavés dans la Nandâ, tu iras visiter la Kaâuçikî. » 9987.

Là, quand il eut baigné son corps avec sa suite, le monarque s'en alla à la délicieuse, à la sainte, à la bienheureuse Kaâuçikî, aux ondes fraîches, où Viçvâmitra put endurer une incomparable pénitence. « Voici, taureau des Bharatides, dit Lomaça, la pure Kaâuçikî, la rivière des Dieux. 9988—9989.

» Voici le charmant hermitage de Viçvâmitra, qui se montre à nos yeux ; voici même cet hermitage, nommé le Saint, du magnanime fils de Kaçyapa; 9990.

» Où vécut Rishyaçringa, son fils, l'ascète aux sens comprimés, qui, par la puissance de sa pénitence, força le roi du ciel à verser la pluie. 9991.

» Le puissant meurtrier de Vritra, arrosa par la crainte, que le saint lui inspirait, une terre, à laquelle manquaient les eaux du ciel. L'auguste fils du Kaçyapide, l'éminent ascète était né d'une gazelle ; 9992.

» Et c'est dans le royaume de Lomapâda qu'il opéra ce grand prodige. Le monarque, de qui les semences étaient ranimées, lui donna Çântâ, 9993.

» Et Lopamâda le maria avec sa fille, comme le soleil est l'époux de Sâvitrî. »

Youddhishthira l'interrompit :

« Comment Rishyaçringa, le fils du Kaçyapide, était-il né dans le sein d'une gazelle ? 9994.

» Comment *Vibhândaka* conserva-t-il sa vertu dans cet empêchement de s'unir avec une femme? Et pourquoi

Çakra, le meurtrier du puissant Vritra, effrayé par cet enfant vertueux, fit-il pleuvoir sur une terre, qui manquait de pluie ? De quelle beauté fut cette Çântâ, ferme en ses vœux, la fille du roi, 9995—9996.

» Qui excita ainsi les désirs de cet enfant d'une gazelle? Comment Pâkaçâsana refusait-il sa pluie au royaume de Lomapâda, car ce roi saint, dit la tradition, ne manquait jamais au devoir ? Veuille donc, révérend, me raconter, à moi, qui ai l'envie de t'entendre, toute cette histoire de Rishyaçringa en détail et suivant la verité. »

Lomaça lui répondit :

« Écoute de quelle manière l'auguste et resplendissant Rishyaçringa, cet enfant estimé comme un vieillard de grande valeur, fut donné pour fils au saint brahme Vibhândaka, de qui la pénitence avait façonné l'âme, plein de vertu, à l'énergie, qui n'était jamais stérile, à la splendeur égale à celle du Pradjâpati. Le Kaçyapide, au temps qu'il était dans la pénitence, arriva sur les bords d'un grand lac.

9997—9998—9999—10,000—10,001.

» Le rishi, estimé comme un Dieu, était fatigué d'une longue course : il ne put retenir sa semence à la vue de l'Apsara Ourvaçî. 10,002.

» Il se lavait dans les eaux, où buvait alors une gazelle, qui, s'étant désaltérée avec l'onde mêlée de cette liqueur, devint enceinte. 10,003.

» C'était une jeune fille des Dieux, à qui le vénérable Brahma, l'auteur des mondes, avait dit autrefois : « Deviens une gazelle ; mais tu seras délivrée, quand tu auras donné le jour à un anachorète ! » 10,004.

» Le grand rishi, son fils, naquit au sein de cette ga-

zelle suivant des conditions d'existence, créées fatalement par l'infaillible Destin. 10,005.

» Rishyaçringa vécut dans le bois, continuellement livré à la pénitence. Une corne, sire, était née sur le front de ce magnanime rishi. 10,006.

» C'est de-là que lui vint ce nom de Rishyaçringa, qu'il rendit célèbre, *le saint à la corne-d'antilope*. Jamais, nulle autre part, son père n'avait vu un autre homme, semblable à lui. 10,007.

» Son âme était donc, sire, continuellement vouée à la pénitence. Dans ce même temps, les Angas avaient pour souverain un prince, connu sous le nom de Lomapâda, l'ami du roi Daçaratha. Ce monarque, dit la tradition, n'avait pu satisfaire le désir d'un brahme.

10,008—10,009.

» Alors, le maître de la terre fut abandonné par ses prêtres. L'imperfection d'un archi-brahme, à la fantaisie de ce roi, empêcha l'Immortel aux mille yeux de répandre sa pluie, et de-là vinrent les calamités des sujets. Le prince interrogea donc, sire, de sages brahmes, remplis de pénitence, capables de faire tomber sur la terre la pluie du roi des Dieux : « Comment Indra nous rendra-t-il ses pluies? Qu'on en cherche le moyen ! »

10,010—10,011—10,012.

» Par lui interpellés, les prêtres de lui exposer leurs sentiments. Un seul, le plus excellent des brahmes, dit au monarque : 10,013.

» Les brahmes, Indra des rois, sont irrités contre ta majesté : obtiens leur pardon. Fais venir, seigneur, Rishyaçringa, le fils d'un solitaire. 10,014.

» C'est un habitant des bois, il est dans une complète ignorance des femmes, il met son plaisir dans la droiture. S'il descend dans ton royaume, cet homme aux grandes pénitences, Ind ra au même instant, sire, y versera la pluie: c'est indubitable pour moi! » A peine eut-il entendu cette parole, sire, le roi demanda son pardon. 10,015—10,016.

» Lui de s'en aller *chercher les deux fois nés* et de revenir, accompagné des brahmes appaisés, et tous ses sujets de se réjouir à la nouvelle que le monarque était revenu. 10,017.

» Le souverain des Angas convoqua ses ministres, habiles dans les délibérations, et tourna les efforts, dans la décision du conseil, sur les moyens de faire venir Rishyaçringa. 10,018.

» Il trouva un expédient avec ses ministres, Atchyouta, versés dans les Çâstras, suffisamment versés dans les affaires et toujours extrêmement habiles. 10,019.

» Le monarque de la terre fit appeler les maîtresses des maisons de courtisanes, et tint ce langage à ces femmes expertes en tous les points de leur métier : 10,020.

« Amenez, dames charmantes, Rishyaçringa, le fils du rishi, dans mon royaume, après que vous l'aurez séduit et que vous lui aurez inspiré de la confiance, *grâce à vos coquetteries.* » 10,021.

» Mais effrayées, d'un côté, par la crainte du roi et, de l'autre, craignant une malédiction, ces femmes lui répondirent, hors d'elles-mêmes et le visage sans couleur : « La chose est impossible ! » 10,022.

» Alors, une d'elles, *nommée* Djaradyeshâ, adressa au roi ces paroles : « Je m'efforcerai d'y conduire cet homme riche en pénitences, grand roi. 10,023.

» Mais veuille m'accorder, toi ! les vœux formés dans mon cœur, et je ferai mes efforts pour t'amener Rishyaçringa, le fils du risbi. » 10,024.

» Le monarque lui accorda tous les objets de ses désirs, lui donna une richesse considérable et diverses pierreries. 10,025.

» Charmante de jeunesse et de beauté, ayant pris avec elle certaines femmes, maître de la terre, la courtisane de s'en aller promptement à la forêt. 10,026.

» Sur les ordres du monarque et inspirée par son imagination, elle créa un hermitage sur un bateau pour mener au succès la chose, que le roi voulait accomplir.

» Elle fit cet hermitage navigable, infiniment délicieux, infiniment ravissant, suave et d'un aspect semblable à une merveille, paré d'arbres, offrant des fruits et des fleurs variées, charmantes, artificielles. Il était doué de lianes et d'arbrisseaux divers, qui donnaient tous les fruits désirables et d'un goût exquis. 10,027—10,028—10,029.

» Quand elle eut assemblé les pièces de cette barque, non loin de l'hermitage du Kaçyapide, elle commanda à des hommes de la conduire vers la promenade de l'anachorète. 10,030.

» Elle dit à une courtisane, sa fille : « Fais attention ! agis de cette manière ! » et, trouvant une occasion favorable, elle envoya cette enfant, qu'elle estimait comme sa pensée, vers le Kaçyapide. 10,031.

» L'adroite fille de joie d'aller en présence du jeune homme, toujours livré à la pénitence ; elle s'approche de l'hermitage et voit le fils du saint. 10,032.

« Solitaire, dit la courtisane, est-ce que les pénitents d'ici vont bien ? Est-ce que vous avez en abondance des

racines et des fruits ? Est-ce que ta sainteté se plaît dans cet hermitage ? Je viens maintenant ici pour te voir.

» Est-ce que les ascètes et ton père croissent en pénitences ? Son énergie est-elle pleine de vigueur ? Est-il satisfait de toi ? Faites-vous *au temps convenable*, Rishyaçringa, la récitation du Véda ! » 10,033—10,034.

« Ta sainteté brille avec abondance, comme la splendeur elle-même, lui répondit Rishyaçringa ; je pense que je dois m'incliner devant toi. Je te donnerai l'eau pour te laver les pieds, des racines et des fruits, à ta volonté, conformément au devoir. 10,035.

» Assieds-toi, à ton aise, sur ce vrishi doux, fait de graminée kouça et couvert d'une peau d'antilope noire ! Où est ton hermitage ? Quel est ce vœu, brahme, que tu observes ? Certes ! tu sembles un Immortel à mes yeux ! »

« Mon charmant hermitage, reprit la courtisane, est à trois yodjanas plus loin que cette montagne, petit-fils de Kaçyapa. Mon devoir n'est pas de recevoir ici des hommages, et je ne toucherai pas l'eau pour se laver les pieds. 10,036—10,037.

» Ce n'est pas moi, qui dois être honorée par ta sainteté, c'est ta sainteté, qui doit l'être par moi ! Tel est mon vœu, brahme ! C'est moi, qui dois embrasser ta sainteté. » 10,038.

Rishyaçringa lui répondit :

« Je te donnerai des fruits mûrs, des bhallâtakas (1) et même des âmalakas (2). 10,039.

» Mais elle, abandonnant tous ces mets sans valeur,

(1) *Semicarpus anacardium.*
(2) *Phyllantus emblica.*

donna *en échange* à Rishyaçringa beaucoup de mets très-savoureux, très-odorants et qui excitaient son appétit. Elle lui donna des guirlandes bien parfumées, des habits variés, resplendissants et des breuvages exquis. Lui, de se réjouir, de badiner, de rire; elle de jouer à la balle de paume avec ses racines, qu'elle brisait comme une liane. Enlaçant de ses membres les membres du jeune anachorète, elle embrassa plus d'une fois Rishyaçringa : elle faisait courber, elle brisait des arbres chargés de fleurs, tilakas, açokas ou pentaptères arjounas!

10,040—10,041—10,042—10,043.

» Comme remplie de pudeur, mais vaincue par l'ivresse, elle séduisit le fils du rishi. Aussitôt qu'elle vit Rishyaçringa ému, et qu'elle eut mainte et mainte fois exercé son empire sur les sens du jeune hermite, 10,044.

» Elle s'en alla, sous le prétexte qu'elle avait à nourrir le feu perpétuel, en lui jetant des œillades langoureuses. Quand elle fut partie, Rishyaçringa, enivré d'amour, fut comme s'il avait perdu son âme. 10,045.

» Ses formes étaient contristées, il soupirait dans le vide, où il était laissé par son cœur, qui avait suivi le *faux-brahme*. 10,046.

» Un moment après, avec ses yeux de lion, qui du noir passaient au jaune, apparut le Kaçyapide Vibhândaka, environné de poils jusqu'à la naissance des ongles, occupé de sa récitation des Védas et encore attentif à sa contemplation terminée. 10,047.

» Il s'approche et voit son fils assis dans la solitude, plongé dans la rêverie, l'âme obsédée, poussant maint et maint soupir, les regards levés au ciel. Vibhândaka dit alors à son fils : 10,048.

« Le bois n'est point apprêté : pourquoi cela, mon fils? Est-ce que tu as négligé aujourd'hui le feu perpétuel? L'écumoir et la cuiller du sacrifice ne sont pas bien lavés. As-tu soigné aujourd'hui la vache, qui donne le beurre du sacrifice, et son veau? 10,049.

» Tu n'es plus comme tu étais avant, mon fils : tes pensées sont ailleurs; ton âme t'a quitté : tu parais excessivement triste. Que t'est-il arrivé aujourd'hui? Je te demande : qui est venu ici aujourd'hui? » 10,050.

» Rishyaçringa lui répondit :

« Il est venu ici un novice aux cheveux en gerbe, ni petit, ni très-grand, plein d'esprit : sa couleur est celle de l'or, ses yeux sont grands et pareils à des lotus; il éclaire de lui-même comme de la clarté des Dieux. 10,051.

» Son opulente beauté est enflammée à l'égal du soleil, ses yeux noirs ont une tendresse extrême; sa couleur est d'un jaune parfait; ses cheveux noirs, lisses, parfumés, très-longs, sont entrelacés de rubans d'or. 10,052.

» A son cou, une sorte d'attache resplendit, tel que l'éclair au sein de l'atmosphère : sous le cou sont deux globes, où n'existe pas un seul poil, et tout à fait ravissants. 10,053.

» Sa taille s'unit bien à la place de son ombilic; ses lombes ne s'étendent pas dans une mesure excessive : une ceinture, comme est la mienne, mais faite d'or, brille au milieu de son vêtement d'écorce. 10,054.

» Autre chose est en elle admirable à voir : sa voix, ses pieds, qui reluisent, dignes d'éloge! ils sont liés encore à des sons *ravissants* comme fredonne cette ceinture, qui ornesa poitrine. 10,055.

» A chacun de ses mouvements, ses clochettes ga-

zouillent, comme des cygnes, ivres d'amour, dans un lac. Ses vêtements sont admirables à la vue et ceux-ci, les miens, n'ont pas des formes aussi gracieuses. 10,056.

» Sa voix est une merveille à entendre ! Ses accents portent la joie dans l'âme. Quand j'entendais sa voix, pareille au chant du kokila mâle, mon cœur en était plein d'émotion ! 10,057.

» Sa douce odeur pure, exquise, embaume, dispersée par le vent, mon père, telle que la forêt au mois de Tchaîtra, quand le printemps exhale son souffle au milieu d'elle.

» Les cheveux de son djatâ sont élégamment attachés, suspendus, partagés en deux, assez inégaux sur le front : ses oreilles sont couvertes de tchakravakas comme peints avec des formes charmantes. 10,058—10,059.

» Arrivé en ces lieux, il prit dans sa main droite des fruits divers, ronds, et les fit bondir en l'air mainte et mainte fois d'une façon merveilleuse. 10,060.

» Il frappait le fruit de sa main, et celui-ci de rouler comme un arbre, qui se meut, agité par le vent. A la vue de ton fils, mon père, il fut saisi d'une joie et d'un plaisir égal à celui des Immortels. 10,061.

» Il serra mon corps à deux fois dans ses bras, il prit et courba ma tête sur son djatâ, il appliqua son visage sur mon visage et m'adressa des paroles, qui firent naître ma joie. 10,062.

» Il ne fait pas un grand cas de *notre* eau pour se laver les pieds, ni de ces fruits, que je lui présentai : « Voici, me dit-il, ceux, dont je me nourris ! » Et il me donna d'autres fruits. 10,063.

» Ceux, que je mange, n'ont pas la saveur des siens : leur pellicule ne ressemble pas à celle de ses

fruits; ils n'ont pas un jus, égal au jus des siens! 10,064.

» Il m'a donné des eaux d'une saveur exquise et dont l'essence est généreuse à boire. A peine les eus-je bues que ma joie fut extrême, et la terre me sembla danser sous mes pieds. 10,065.

» Après qu'il eut disséminé ici ces diverses guirlandes, odorantes et tressées avec des rubans, il s'en est allé à son hermitage, tout rayonnant de pénitence. 10,066.

» Il est parti, et mon âme l'a suivi. Je voudrais aller en présence de cet homme, qui a brûlé mon corps de de flammes puissantes, et de qui l'image voltige continuellement ici *autour de moi*. 10,067.

» Je veux retourner vers lui, mon père : quel est donc ce noviciat, dont il observe le vœu? Je désire cultiver la pénitence avec lui de la manière qu'elle est cultivée par ce *jeune hermite* aux nobles devoirs. 10,068.

» J'ai dans mon cœur un égal désir de me lier avec lui; et mon âme, si je ne le vois pas, est accablée de tristesse. » 10,069.

» Vibhândaka lui répondit :

« Les fameux Rakshasas, mon fils, circulent avec cette forme admirable à voir : charmants et pleins d'une vigueur incomparable, ils ne pensent jamais qu'à mettre obstacle à la pénitence. 10,070.

» Revêtus de formes agréables, mon fils, ils *vous* séduisent par divers moyens; et, reprenant leurs formes terribles, ils précipitent hors du plaisir et du monde les anachorètes dans les bois. 10,071.

» L'anachorète, à l'âme comprimée et qui désire les mondes supérieurs, ne doit jamais s'approcher d'eux en aucune manière. Ces êtres, qui marchent dans les voies

de l'iniquité, n'ont de plaisir qu'à jeter des obstacles devant les ascètes. Le pénitent ne doit pas même arrêter sur eux sa vue. 10,072.

» L'homme méprisable seul thésaurise, mon fils, ces douceurs criminelles; mais les anachorètes ne doivent pas même penser à ces guirlandes diverses, embaumées, resplendissantes. » 10,073.

« Quand Vibhândaka eut ainsi mis son fils en garde contre les Rakshasas, il s'en alla à la recherche *de la courtisane* : il ne la rencontra pas; et, quand il revint au bout de trois jours, il était accablé de fatigue. 10,074.

» Après que le Kaçyapide fut parti de nouveau au mois de Çrâvana (1) pour recueillir des fleurs, la fille de joie revint pour exercer ses tentations sur l'anachorète Rishyaçringa. 10,075.

» A peine l'eut-il vue, celui-ci joyeux, toutes les formes émues, courut aussitôt vers elle et lui dit : « Allons *vite* à l'hermitage de ta sainteté, pendant que mon père est absent ! » 10,076.

» Celle-là, profitant de l'occasion, fit monter, sire, le fils unique du Kaçyapide sur le radeau, elle délia la corde; et, se réjouissant de différentes manières, ils arrivèrent près du monarque des Angas. 10,077.

» Elle lui avait montré comme un hermitage cette barque resplendissante, à laquelle *des hommes cachés* faisaient traverser *les ondes ;* et, touchant l'eau, elle avait su faire de cette solitude navigable une forêt admirable. 10,078.

» A peine le roi eut-il établi dans le gynœcée cet enfant

(1) Juillet-août.

unique, fils du Kaçyapide, il vit tomber la pluie et l'eau du ciel couvrit son royaume. 10,079.

» Lomapâda, de qui les vœux étaient comblés, donna sa fille Çântâ en mariage à Rishyaçringa : il donna des revenus aux brahmes afin de racheter sa colère, des vaches et même des terres arables, desservies par des routes. 10,080.

» Le roi envoya des bestiaux en grand nombre dans les parages de Vibhândaka et dit aux héros, gardiens de ces troupeaux : « Quand Vibhândaka, désireux de son fils, vous interrogera sur ce maharshi, 10,081.

» Vous devrez lui dire, joignant vos mains aux tempes : « Nous sommes les troupeaux et l'attirail d'agriculture de ton fils. Que pouvons-nous faire, maharshi, qui te soit agréable ? Nous sommes tes serviteurs, tous obéissants à ta voix ! » 10,082.

» Ensuite l'anachorète, ayant recueilli des racines et des fruits, revint à son hermitage dans une ardente colère ; il y chercha son fils, et, ne l'ayant pas vu, son courroux en fut redoublé. 10,083.

» Déchiré par la colère et soupçonnant une machination du monarque, il se dirigea vers Tchampâ, déterminé à brûler le roi des Angas avec sa capitale et sa ville.

» Accablé de fatigue, tourmenté par la faim, il rencontra de riches huttes pastorales, et, honoré comme un roi, suivant l'étiquette, par ces pâtres, il y passa la nuit.

10,084—10,085.

» Ayant reçu d'eux le traitement le plus distingué, il leur demanda : « De qui êtes-vous les pâtres ? » Et ceux-ci s'étant réunis lui répondirent tous : « C'est ton fils, qui est le maître de cette richesse ! » 10,086.

» Honoré dans chaque lieu et n'entendant partout que ces douces paroles, la plus grande partie de sa colère était déjà calmée, quand il entra dans la capitale et qu'il parut devant le roi d'Anga. 10,087.

» Comblé d'honneurs par le souverain, il vit là son fils, tel que le Dieu Indra au milieu du ciel : il vit là sa bru Çântâ comme l'éclair au moment qu'il sort *du nuage*.

» Vibhândaka avait vu les villages, les maisons de pâtres, l'épouse de son fils, sa colère antérieure était déjà calmée ; il accorda une grâce éminente, Indra des hommes, au maître de la terre. 10,088—10,089.

» Le grand saint, qui avait une puissance égale à celle du feu ou du soleil, céda son fils au monarque et lui dit : « Reviens au bois, lorsqu'il te sera né un fils et que tu auras fait tout ce qui est agréable à ce roi ! » 10,090.

» Rishyaçringa exécuta cette parole, et, *quand il eut un fils*, il se rendit là où était son père ; Çântâ le servait avec amour, Indra des hommes, telle que Rohinî sert Lunus au sein des airs. 10,091.

» Comme la vertueuse Aroundhatî fut soumise à Vaçishtha et Lopamoudrâ à Agastya, Indra des rois ; comme Damayantî le fut à Nala, et Çatchî au Dieu, qui tient la foudre ; autant que la fille de Nârâyana, Indraséna fut toujours soumise à Mougdala, *son époux*, telle Çântâ, pleine de tendresse, Adjamitha, servait Rishyaçringa dans les bois. 10,092—10,093.

» Voilà son hermitage saint, qui embellit ce grand lac et brille d'une gloire pure. Baigne-toi, sire, et quand tu auras accompli cette affaire, lavé de tes souillures, visite les autres tîrthas. » 10,094.

Ensuite, s'étant porté en avant de la Kaâuçikî, le

Pàndouide alla successivement, Djanamédjaya, à tons les endroits saints. 10,095.

S'étant approché de la mer, au lieu où elle reçoit la Gangâ, il s'y plongea, sire, au milieu de cinq cents rivières. 10,096.

Puis, accompagné de ses frères, l'héroïque monarque s'avança, Bharatide, sur le rivage de l'océan vers les Kalingains. 10,097.

« Voici les Kalingains, fils de Kountî, chez qui la rivière Valtarinî roule ses eaux, dit Lomaça. C'est là que sacrifia Dharma, implorant le secours des Dieux. 10,098.

» C'est un tîrtha d'une suprême vertu, propre au sacrifice, continuellement habité par des brahmes, embelli par une montagne, et environné de rishis. 10,099.

» D'autres saints, arrivés également au Swarga par la route, que suit le char des Dieux, ont jadis ici même célébré des sacrifices. 10,100 (1).

» Roudra ensuite reçut une pièce de bétail dans un sacrifice, et, l'ayant reçue, Indra des rois, il dit : « Voici ma part ! » 11,001.

» La victime enlevée, les Dieux lui dirent, éminent Bharatide : « Ne venille pas regarder avec envie le bien d'autrui ! Ne porte pas tes désirs sur *tous* les devoirs ! »

» Ils louèrent alors Çiva avec des paroles aux formes heureuses et, l'ayant rassasié d'un sacrifice, les Souras de le glorifier. 11,002—11,003.

» L'Immortel abandonna le bétail et s'en alla sur le

(1) Ici, l'édition continue ses inexplicables enjambées de cent à mille et ce verset n'est pas compté, suivant son ordre, 10,100; mais il est numéroté 11,000. Nous allons régler notre pas sur le sien pour le motif sus-énoncé.

char des Dieux. Ici, viennent ces vers généalogiques sur Roudra ; écoute-les, Youddhishthira : 11,004.

« Les Dieux pensèrent dès-lors à jamais par la crainte, que leur inspirait Çiva : « Une portion saine, détachée de toutes les parts, forme sa portion suprême. » 11,005.

» Ici l'on chante ces vers : « L'homme, qui a touché les eaux, voit sa route se montrer devant ses yeux sur le char des Immortels. » 11,006.

Vaîçampâyana de continuer son récit :

Tous les vertueux Pândouides et Draâupadî, étant descendus sur les bords de la Vaîtarinî, rassasièrent les Mânes. 11,007.

Youddhishthira dit alors :

« Vois, Lomaça, maintenant que j'ai touché les eaux dans cette rivière, j'ai quitté ce monde des hommes par la force de ma pénitence. 11,008.

» Grâce à toi, brahme ferme en tes vœux, je vois devant moi tous les mondes..., j'entends un bruit... ; ce sont les magnanimes anachorètes, qui murmurent les Védas ! » 11,009.

Lomaça lui répondit :

« Trois cents milliers d'yodjanas s'étendent, Youddhishthira, entre toi et ces lieux, d'où viennent ces bruits. Garde le silence, monarque des hommes 11,010.

» Ce bois, qui brille à tes yeux, Indra des rois, est celui de Swayambhou : c'est là qu'il fut sacrifié par l'auguste Viçvakarma. 11,011.

» Dans ce sacrifice, la terre fut donnée en présent honorifique, avec ses forêts et ses montagnes, par Swayambhou lui-même au magnanime Kaçyapa. 11,012.

» A peine eut-elle été donnée, la terre s'évanouit, fils

de Kountî, et, dans sa colère, elle tint ce langage à l'auguste maître du monde : 11,013.

« Ne veuille pas, Adorable, me donner à qui que ce soit des mortels, car ta bienveillance serait vaine ; je vais descendre au plus profond des enfers ! » 11,014.

» Kaçyapa, le vénérable saint, ayant vu la terre s'évanouir, étendit sa bienveillance sur elle, monarque des hommes. 11,015.

» La terre, fils de Pândou, ressortit de l'eau, grâce à la pénitence de l'anachorète, et, sereine, elle brilla sous la forme d'un autel. 11,016.

» Cet autel semble porter, sire, le caractère de la grandeur ; quand tu auras monté dessus, puissant roi, tu seras plein de vigueur. 11,017.

» S'étant approché de la mer, cet autel est prêt à voguer sur ses ondes : embarque-toi sur lui, s'il te plaît, et traverse la mer sans compagnon. 11,018.

» Je prononcerai sur toi les bénédictions du voyage, car tu monteras dessus aujourd'hui même. A peine est-il touché par un homme, cet autel entre aussitôt dans la mer, Adjamitha. 11,019.

« Aum ! adoration soit au conservateur de l'univers ! Adoration à toi, distinct de l'univers ! Souverain des Dieux, approche-toi de la mer, ce réceptacle des eaux salées ! 11,020.

» Tu es Agni et Varouna ; tu es, Vishnou, la matrice de l'eau ; tu es l'ombilic et la divine semence de la droiture ! » C'est en prononçant ces paroles de vérité, fils de Pândou, qu'il faut te hâter de monter sur cet autel.

« Ta matrice est le feu, la terre est ton corps, plein de semence ; tu es, Vishnou, l'ombilic de la droiture ! »

En murmurant ces paroles de vérité, fils de Pândou, plonge-toi dans la reine des fleuves. 11,021—11,022.

» Autrement, fils de Kountî et le plus grand des Kourouides, un homme intelligent ne doit rien demander à la matrice des Dieux, à la reine des ondes, au vaste bassin des eaux ! » 11,023.

Aussitôt que le magnanime Youddhishthira eut fait prononcer les bénédictions du voyage, il s'avança vers la mer; et, quand il eut accompli tout ce qu'on lui avait commandé, il s'approcha du Mahéndra, où il passa la nuit. 11,024.

Après qu'il eut habité là une seule nuit, le monarque, secondé par ses frères, de traiter les pénitents d'une manière distinguée. 11,025.

Lomaça de convoquer là pour lui tous les ascètes, les Bhrigouides et les Angirasides eux-mêmes, les Vaçishthides et les Kaçyapides. 11,026.

Le saint roi, étant venu les trouver, s'inclina devant eux, ses mains réunies au front, et fit cette demande à Akritavrana, l'héroïque suivant de Râma : 11,027.

« Quand le vénérable Râma daignera-t-il se montrer aux pénitents ? car je désire avec impatience voir ce descendant de Bhrigou ! » 11,028.

« Râma, qui se connaît lui-même, répondit Akritavrana, n'ignore pas ton arrivée. La satisfaction de Râma est en toi, il ne tardera point à se montrer devant tes yeux. 11,029.

» Les pénitents voient Râma le huit et le quatorze. C'est demain, après cette nuit écoulée, que vient le quatorze. » 11,030.

« Ton excellence, reprit Youddhishthira, a suivi Râma

aux forces puissantes ; elle voit comme présentes devant elle toutes les actions passées. Qu'elle me raconte maintenant de quelle manière le Djamadagnide vainquit tous les kshatryas en bataille, comment et pour quelle raison. »

11,031—11,032.

Akritavrana lui répondit :

« Eh bien ! tigre des rois, je vais te raconter la grande et sublime histoire de ce *brahme*, né dans la famille des Bhrigouides ; 11,033.

» Cette conduite de Râma, le Djamadagnide, estimée par les Dieux, fils de Bharata, et celle de Kârttavîrya, le monarque des Haîhayains. 11,034.

» Un souverain de ces Haîhayains, nommé Arjouna, fut immolé par Râma : il avait, fils de Pândou, sept et trois centaines de bras, 11,035.

» Un char d'or, qu'il devait à la bienveillance du fils d'Atri, et, maître de la terre, une suprématie exercée sur tous les êtres animés ou inanimés de la terre. 11,036.

» Le char de ce magnanime fut arrêté dans sa route. Or, suivant le don de cette grâce, il broyait de tous les côtés sous les roues de ce char les Rishis, les Yakshas et les Dieux ; partout, il oppressait toutes les créatures.

11,037—11,038.

» Alors tous les Dieux et les rishis aux grands vœux, s'étant réunis, adressèrent ce langage au Dieu des Dieux, au meurtrier de l'ennemi des Souras, à Vishnou, de qui le courage ne se dément jamais : 11,039.

« Adorable, retire ta faveur à Arjouna pour la conservation de tous les êtres ! Ce puissant monarque des Haîhayains offense avec son char céleste Indra même jusque dans ses jeux, en compagnie de Çatchî ! » A l'instant

même, Bhagavat, de concert avec Çakra, délibéra sur les moyens de tuer Kârttavîrya; et le roi des Souras indiqua une marche à suivre pour le bien des êtres.

11,040—11,041—11,042.

» L'Adorable, honoré par tous les mondes, ayant tout approuvé, se rendit sur la rive charmante de la Vadarî, à l'enceinte même de ses hermitages. 11,043.

» Dans ce temps même, existait sur la terre dans le Kânyakoubdja un monarque, grand prince, à la force immense. 11,044.

» Il était célèbre dans le monde sous le nom de Gâdhi. Il vint à cette habitation de la forêt et, tandis qu'il y demeurait, il lui naquit une fille aussi belle que les Apsaras. 11,045.

» Ritchîka, le rejeton de Bhrigou, la demanda en mariage; et Gâdhi répondit ainsi, fils de Bharata, à ce brahme aux vœux parfaits : 11,046.

« Quiconque par ses ancêtres est assorti à notre famille devra me donner mille chevaux rapides, ayant tous une oreille blanche et l'autre noire. Sache, ô le plus grand des brahmes, que je mets cette condition à la main de ma fille. Je ne blâme pas ta révérence, parce qu'elle m'a dit : « Accorde-moi ta fille ! » Mais elle ne sera donnée à un magnanime de ta sorte que sous cette clause. » — « Soit ! lui répondit Ritchîka; je te donnerai mille coursiers rapides, ayant tous une oreille blanche et l'autre noire. Que ta fille soit donc mon épouse ! » — « Oui ! promit le roi; et l'ascète dit à Varouna :

11,047—11,048—11,049—11,050.

« Donne-moi pour dot u : millier de chevaux rapides, ayant tous une oreille blanche et l'autre noire. » 11,051.

» Varouna lui donna alors ces mille coursiers, et le tîrtha, nommé les Chevaux, est le lieu de la Gangâ, où ces quadrupèdes sortirent des eaux, dans le Kânyâkoubja. Gâdhi, ayant obtenu ce millier de chevaux, lui donna donc sa fille Satyavatî. Sa vue ravit les habitants du ciel, et les Souras eux-mêmes furent dans ce mariage les nymphagogues. 11,052—11,053.

» Quand il eut acquis légitimement son épouse Ritchîka, le plus vertueux des brahmes, savoura le plaisir avec cette princesse à la jolie taille, comme avec une femme et suivant son amour. 11,054.

» Cet hymen terminé, sire, Bhrigou, inclinant ses yeux *sur la terre*, vit son fils aîné uni à une épouse ; il vint et se réjouit. 11,055.

» Lorsque l'époux et l'épouse eurent fait asseoir et qu'ils eurent honoré le gourou, honoré par les Dieux, ils se tinrent debout, et, les mains réunies au front, ils le servirent. 11,056.

» Alors, joyeux, le vénérable Bhrigou dit à sa bru : « Choisis une grâce, noble dame ; je te donnerai la chose, que tu désires. » 11,057.

» Elle d'implorer l'anachorète pour un fils, et l'hermite d'étendre sa faveur sur l'enfant et sa mère. 11,058.

« Au jour des règles, dit Bhrigou, baignez-vous, la mère et toi, pour le pounsavana (1) ! Et tenez embrassés deux arbres, chacun un, le figuier religieux et le figuier gloméré.

» Voici, noble dame, deux *espèces de* nourritures, pour le père et pour toi. Approchez-vous *de ces aliments* et mangez avec soin tout ce que j'ai soigneusement pré-

(1) Fête, célébrée au moment où la mère aperçoit les premiers signes de sa conception

paré ! » A ces mots, il rentra dans l'invisibilité. Les deux époux d'échanger entre eux la nourriture et les arbres embrassés. 11,059—11,060—11,061.

» Informé par sa science divine, le vénérable arrive de nouveau, après un temps long écoulé. 11,062.

» Bhrigou à la grande lumière dit à Satyavatî, sa bru : « Avez-vous mangé la nourriture, noble dame, et embrassé les deux arbres ? 11,063.

» Mère, tu fus trompée, femme aux charmants sourcils, par l'échange, que l'on fit avec toi ; tu auras un fils ; mais brahme, il aura les mœurs d'un kshatrya. 11,064.

» Le fils de ta mère est un grand kshatrya, de qui la conduite est d'un brahme : ton fils aura une immense vigueur et suivra la route des gens de bien. » 11,065.

» Elle supplia mainte et mainte fois son beau-père : « Que mon fils ne soit point ainsi ! Que mon petit-fils ait ce caractère, j'y consens ! » 11,066.

« Qu'il en soit comme tu veux ! » lui répondit l'anachorète, qui porta, fils de Pândou, la joie dans son cœur avec cette réponse ; et, quand le temps fut arrivé, elle mit au monde un fils, qui fut Djamadagni. 11,067.

» Ce rejeton de Bhrigou était doué de splendeur et de lumière : resplendissant, il croissait *en âge et* en lecture des Védas. 11,068.

» Homme à la grande splendeur, il surpassait, fils de Pândou, beaucoup de rishis ; le Dhanour-véda entier et les astras des quatre sortes brillaient, éminent Bharatide, en cet anachorète d'une lumière égale au soleil.

11,069—11,070.

» Djamadagni aux grandes macérations, appliqué à la lecture du Véda, cultiva la pénitence ; ensuite, il régla son pouvoir sur la compression des sens et le Véda.

» Il vint trouver, sire, le roi Prasénadjit, lui demanda sa fille en mariage, et ce monarque lui donna Rénoukâ.

11,071—11,072.

» Quand il eut obtenu cette jeune princesse pour son épouse, le descendant de Bhrigou se tint dans son hermitage, et cultiva la pénitence avec elle, qui suivait docilement son exemple. 11,073.

» Elle mit au monde quatre fils et Râma, qui était le cinquième ; mais ce Râma, le moins âgé de tous, n'était pas le dernier des cinq frères. 11,074.

» Un jour, que tous ses fils étaient sortis à la recherche des fruits, Rénoukâ aux vœux domptés s'en alla se baigner. 11,075.

» Au réservoir en argile, où elle n'était pas venue, sire, conduite par sa libre volonté, Rénoukâ vit un roi, nommé Tchitraratha, opulent, orné avec des guirlandes de lotus, qui s'y ébattait, en compagnie de son épouse, et elle conçut pour lui un désir. 11,076—11,077.

» Alors, toute moite d'eau à cause de cette faute, elle s'en revint tremblante, hors d'elle-même, à l'hermitage ; et son époux connut *par-là* son *péché*. 11,078.

» Quand il vit Rénoukâ déchue de sa constance et privée de sa brahmique beauté, l'énergique anachorète à la grande splendeur maudit sa femme avec ce mot : « Honte à toi ! » 11,079.

» Dans ce moment, arrivèrent le fils aîné de Djamadagni, nommé Roumanvat, accompagné de Soushéna, de Vasou et de Viçvâvasou. 11,080.

» Le révérend de les exciter l'un après l'autre à tuer leur mère ; mais eux, au cœur de qui se réveillait la tendresse, restèrent sans pensée et sans parole. 11,081.

Digitized by Google

» L'hermite, dans sa colère, fulmina sa malédiction sur ses fils ; les maudits perdirent aussitôt la raison, et, semblables à des quadrupèdes ou des volatiles, ils devinrent à l'instant même pareils à des brutes. 11,082.

» Râma, le destructeur des héros ennemis, vint ensuite à l'hermitage, et Djamadagni, l'hermite à la grande splendeur, à la grande puissance, lui dit : 11,083.

« Immole cette mère coupable ! Que cette action, mon fils, ne trouble pas ton cœur ! » A ces mots, Râma prit une hache et fit tomber la tête de sa mère. 11,084.

» La colère du magnanime Djamadagni s'éteignit à l'instant, auguste roi, et, d'un air serein, il prononça les paroles suivantes : 11,085.

« Cette œuvre, que tu viens d'accomplir à ma voix, elle était difficile à faire, mon fils. Choisis autant de grâces, que tu en désires dans ton cœur ! » 11,086.

» Râma choisit la résurrection de sa mère, l'oubli de cette mort, l'absolution de ce crime et le rétablissement de ses frères dans leur état naturel, 11,087.

» La grâce d'être sans rival à la guerre, et une longue vie ! Le grand ascète Djamadagni lui accorda toutes ces choses désirées. 11,088.

» Un jour que tous ses fils étaient sortis, se présenta le héros Kârttavîrya, qui régnait sur les lieux voisins de la mer. 11,089.

» L'épouse du saint honora le prince arrivé à l'enceinte des hermitages ; mais lui, enivré de l'orgueil des combats, il ne tint pas compte de cet hommage. 11,090.

» Il enleva de cet hermitage par force, avec violence, le veau de *la vache* Homadhénou, en dépit de ses meuglements, et brisa de grands arbres. 11,091.

» A l'arrivée de Râma, son père l'en informa lui-même; et, voyant les tristes gémissements de la vache, Râma fut saisi de colère. 11,092.

» Il courut sur Kârttavîrya, tombé sous le pouvoir de la mort, et le rejeton de Bhrigou, immolateur des héros ennemis, lui montra sa valeur dans les combats.

» Il prit son arc éclatant, sire, et lui trancha en riant ses mille bras, semblables à des massues, avec des bhallas acérés. 11,093—11,094.

» Le roi fut vaincu dans cette lutte avec Râma, qui jouait le rôle de la mort. En ce moment, les fils d'Arjouna, dont Râma avait excité la colère, fondirent sur Djamadagni, qui, privé de Râma, se tenait dans son hermitage, et tuèrent l'ascète à la grande énergie, qui ne combattait pas. 11,095—11,096.

» En vain cria-t-il plus d'une fois, comme un abandonné : « Râma!... Râma ! » Après qu'ils eurent accablé de leurs flèches Djamadagni, ces héros, dompteurs des ennemis, s'en allèrent, Youddhishthira, comme ils étaient venus. Djamadagni mort et ceux-ci partis, Samitpâni, le rejeton de Bhrigou, rentra dans l'hermitage. Dès qu'il vit son père ainsi tombé sous le pouvoir de la mort et victime d'un traitement, qu'il n'avait pas mérité, il gémit, en proie à la plus vive douleur.

11,097—11,098—11,099—11,100 (1).

» Il dit :

« C'est par ma faute, que tu es tombé, mon père, sous les coups de ces insensés et stupides fils de Kârttavîrya, comme une gazelle dans la forêt sous les flèches *du chasseur!*

(1) Ce verset est compté dans l'édition 12,000; nous allons sauter comme elle par-dessus mille stances et numéroter la suivante : 12,101.

» Une telle mort était-elle convenable pour toi, qui savais le devoir, qui étais sans péché à l'égard de tous les êtres, et qui marchais dans la route des gens de bien?

» N'ont-ils pas commis une action criminelle ces hommes, qui, sans considérer ta vieillesse, ont donné la mort à ta sainteté avec des centaines de flèches aiguës, à toi, qui, sans broncher de ta pénitence, ne pris aucune part au combat? 12,101—12,102—12,103.

» Te diront-ils, avec leurs conseillers et leurs amis : « On peut tuer sans rougir l'homme vertueux et qui ne combat pas? » 12,104.

» Après qu'il eut ainsi exhalé sa douleur en différentes plaintes, le grand pénitent vaqua à toutes les cérémonies funèbres de son père. 10,200 (1).

» L'invincible Râma brûla sur un bûcher son corps et jura la mort, *auguste* Bharatide, à tous les kshatryas.

» Irrité, vigoureux, d'une grande force, seul et semblable à la mort, il prit son arme et tua dans un combat les fils de Kârttavîrya. 10,201—10,202.

» Tous les kshatryas, qui les suivirent, ô le plus grand des guerriers, Râma, le meilleur des combattants, les broya tous! 10,203.

» Vingt-et-une fois, le terrible dépeupla la terre de kshatryas; il créa cinq lacs de sang dans le Samantapantchaka. 10,204.

» Le continuateur de la race de Bhrigou en rassasia les Bhrigouides; il vit en personne Ritchîka, *son aïeul*, qui s'annonça à Râma. 10,205.

» Ensuite, le majestueux Djamadagnide rassasia d'un

(1) L'édition fautive revient à compter ce verset 10,200 ; suivons-la donc jusqu'en ses erreurs.

grand sacrifice le roi des Dieux et donna la terre aux prêtres officiants. 10,206.

» Il gratifia, monarque des hommes, le magnanime Kaçyapa d'un autel d'or, qui avait dix brasses de long sur neuf en hauteur. 10,207.

» Avec l'approbation de Kaçyapa, les brahmes le mirent en pièces ; et c'est de là, sire, qu'ils furent appelés Khândavâyanas. 10,208.

» Après qu'il eut donné la terre au magnanime Kaçyapa, cet homme, au courage invincible, habita sur le Mahéndra, la sourcilleuse montagne. 10,209.

» C'est ainsi que naquit sa guerre avec les kshatryas, répandus sur le globe entier, et que la terre fut conquise par l'indomptable Râma. » 10,210.

Le quatorzième jour, le magnanime pénitent, suivant l'ordre établi, se montra aux brahmes, à Dharmarâdja et à ses frères mineurs. 10,211.

L'auguste Indra des rois l'honora, accompagné de ses frères, et le plus vertueux des souverains décerna aux brahmes un hommage suprême. 10,212.

Dès qu'il eut rendu ses honneurs au Djamadagnide et qu'il eut reçu les siens, il continua sa marche, excité par lui, après une seule nuit de séjour, la face tournée au midi. 12,213.

Le monarque à la grande autorité ne vit dans sa marche, ici et là de la mer, que des tîrthas saints, charmants, Bharatide, embelli par des brahmes. 10,214.

Quand le fils de Pândou, eut fait en leur sein, rejeton de Parikshit, ses ablutions avec ses frères puinés, il s'en alla, accompagné des fils et des petits-fils de Kountî, au fleuve célèbre et très-pur. 10,215.

Là, après qu'il se fut plongé et qu'il eut rassasié d'offrandes les Mânes et les Dieux, après qu'il eut distribué des richesses aux principaux des brahmes, le digne monarque se rendit au lieu de la terre, où la Godâvarî se jette dans l'océan. 10,216.

Ensuite, lavé de ses péchés et quand il se fut approché de la mer, sainte pour le monde, le héros visita le tîrtha bien purificateur d'Agastya et les tîrthas de la Femme.

Là, entendant parler de l'exploit, impossible aux hommes, de cet Arjouna, dont le bras soutenait un arc immense, le fils de Pândou, honoré par les rishis du plus haut rang, en ressentit une joie inexprimable.

10,217—10,218.

Ici, quand il eut lavé ses membres en société de Krishnâ, accompagné de ses frères puinés, le maître de la terre, trouva du plaisir, souverain du globe, à honorer la valeur d'Arjouna ; 10,219.

Et, quand il eut distribué des milliers de vaches en l'honneur des tîrthas du plus grand des réservoirs, joyeux avec ses frères, il donna le nom d'Arjouna à ces présents de vaches. 10,220.

En poursuivant sa marche successivement à tous les saints tîrthas de la mer et à beaucoup d'autres, sire, il arriva, ses vœux comblés, au très-pur Soûrpâraka.

Après qu'il eut dépassé un certain lieu de la mer, appelé Dans-la-terre, il parvint à une forêt, où jadis s'étaient mortifiés les Dieux et avaient sacrifié les Indras des hommes, adonnés aux œuvres saintes.

10,221—10,222.

Le héros aux bras longs et potelés y vit l'autel du fils de Ritchîka, porteur d'un arc immense : des troupes de

pénitents l'environnaient; il était l'objet d'un culte pour les hommes aux bonnes actions. 10,223.

Le magnanime roi, maître de la terre, vit les autels purs et bien ravissants des Vasous, du chœur des vents, des Açwins, d'Yama, des Adityas, du souverain des richesses, d'Indra, de Vishnou, et de l'auguste Savitri, de Bhava, de Lunus, de l'auteur du jour, du monarque de l'onde, des troupes de Sâdhyas, de Brahma et des Pitris, de Roudra et de sa cour, de la Sarasvatî, environnée des Siddhas, et des autres saints Immortels.

10,224—10,225—10,226.

Après que le roi eût jeûné différents jeûnes, qu'il eût donné de grands joyaux et qu'il eût baigné son corps en tous ces tîrthas, il revint au Soûrpâraka. 10,227.

Il s'avança de nouveau sur le rivage de la mer avec ses frères utérins, et se dirigea vers le Prabhâsa, tîrtha, que les brahmes illustres ont rendu célèbre sur la terre.

Quand il se fut plongé, le prince aux yeux grands et dorés, accompagné de ses frères puînés, de Krishnâ, des brahmes et de Lomaça, rassasia d'offrandes les Mânes et les chœurs des Dieux. 10,228—10,229.

Douze jours n'ayant pour aliments que le vent et l'eau, vaquant à ses ablutions le jour et la nuit, allumant les feux de tous les côtés, le plus vertueux des hommes vertueux endura la pénitence. 10,230.

Après qu'il eut pratiqué ces éminentes macérations, Balarâma et Djanârdana apprirent la nouvelle de sa marche, et ces deux plus grands de tous les Vrishnides, entourés de leurs armées, vinrent trouver Youddhishthira, l'ami de l'être, qui n'a pas eu de naissance. 10,231.

A peine ces rejetons de Vrishni eurent-ils vu ces fils de

Pândou, le corps souillé d'impuretés, et Draâupadî, indigne de cette condition, couchée avec eux sur la terre, ils poussèrent des cris de détresse dans la plus vive affliction. 10,232.

Anssitôt qu'il eut vu Balarâma, et Djanârdana, et le fils de Krishna, et Çâmba, et le petit-fils de Çini, et d'autres fameux Vrishnides, *Youddhishthira* s'approche et, d'une âme énergique, leur adresse des honneurs assortis au devoir. 10,233.

Ceux-ci, bien traités, ayant rendu hommage pour hommage à tous les fils de Prithâ, entourent l'aîné des princes et s'asseoient au-dessous de lui, comme les chœurs des Dieux prennent place au-dessous d'Indra. 10,234.

Joyeux, le monarque à la vaste renommée, leur exposa toute son histoire et celle des autres dans la forêt. « Le fils de Prithâ, leur dit-il, est allé habiter chez Indra pour en obtenir des armes! » 10,235.

A son récit, ces personnes distinguées et d'une grande autorité, ayant vu ces héros célèbres dans une maigreur extrême, répandent l'eau, que fait naître l'affliction de la douleur et dont la source est dans les yeux. 10,236.

Djanamédjaya dit :

« Quand les fils de Pândou et les enfants de Vrishni furent venus au lac Prabhâsa, qu'y firent-ils? Et quelles furent, anachorète opulent de pénitences, les narrations, qui s'y déroulèrent? 10,237.

» En effet, ces magnanimes rejetons de Vrishni et de Pândou sont tout à fait habiles dans le maniement des armes et unis entre eux d'une mutuelle amitié ! » 10,238.

Vaîçampâyana lui répondit :

Quand ils furent arrivés au bain Prabhâsa, tîrtha saint

du grand bassin des eaux, les héroïques Vrishnides s'approchèrent, environnant les fils de Pândou. 10,239.

Râma à la guirlande forestière, armé d'un soc, le rival en couleur de l'argent, de la fibre du nymphée, de la lune, du jasmin pubescent et du lait, dit au Dieu, qui porte des yeux de lotus bleu : 10,240.

« La vertu n'est pas observée, Krishna, pour la conservation du monde, et le vice ne sert point à la perte des hommes, puisque le magnanime Youddhishthira, les cheveux en gerbe, l'habit d'écorce, ayant les bois pour asile, est accablé de douleur ! 10,241.

» Douryodhana gouverne la terre et ce globe ne s'entrouvre pas ! Il vaut donc infiniment mieux suivre le vice que la vertu ; ainsi pense l'homme, qui a peu de sens.

» Tandis qu'on verra Douryodhana s'augmenter et la royauté échapper aux mains d'Youddhishthira : « Qu'y a-t-il à faire ici ? » demanderont les sujets ; et l'incertitude naîtra naturellement au milieu des hommes !

10,242—10,243.

» Le généreux fils de Prithâ, ce monarque, de qui le devoir tire son origine, qui soutient le devoir, qui a de la constance pour la vérité, s'il tombe du royaume et du plaisir, comment pourra-t-il s'accroître, séparé de la justice ? 10,244.

» Comment Bhishma et Kripa, et le brahme Drona, et ce vieux roi de la famille jouiront-ils du bonheur, après qu'ils ont relégué en exil les fils de Prithâ ? Honte à ces hommes aux pensées criminelles, chefs de la famille des Bharatides ! 10,245.

» Le coupable monarque de la terre, quand il ira chez les morts retrouver ses pères, pourra-t-il leur dire, après

qu'il a séparé du royaume ses neveux innocents : « Ma conduite à l'égard de mes neveux fut convenable ! »

» Quand il a chassé du trône au milieu des princes le fils de Kountî, son intelligence ne voit pas encore pour quelle action il pourrait dire : « Voilà pourquoi je suis né aveugle sur la terre ! » 10,246—10,247.

» Le fils de Vitchitravîrya, coupable d'une cruauté avec ses fils, hélas ! verra sur la terre du monde des Mânes ces *plantes*, enfants de la terre, opulentes, fleuries, semblables à l'or. 10,248.

» S'il interroge ces hommes aux yeux grands et dorés, aux épaules vastes et élevées, il entendra sans doute ces paroles : « Il a banni dans les bois, sans hésiter, Youddhishthira, armé de son arc, avec ses frères puînés. »

« Voici le héros, qui, sans arme, avec l'aide de ses longs bras, immolera la grande armée des ennemis ! » A ces paroles de Vrikaudara, les armées sont tombées en défaillance (1). 10,249—10,250.

» Mourant de soif, affamé, amaigri par le voyage, se rappelant son bien épouvantable séjour dans les forêts, ce guerrier vigoureux, les mains, dans un combat, pleines de flèches et d'armes variées, ne laissera pas un seul ennemi de reste ! tel est mon sentiment. 10,251.

» Il n'existe pas un autre homme sur la terre, de qui la vigueur soit égale à la force de ce héros. Le corps déchiré par le vent, le froid, la pénitence, il ne laissera pas subsister un seul de ses ennemis sur le champ de bataille.

» Vrikaudara, ce héros puissant, qui, victorieux dans les combats des monarques orientaux et de leurs adhé-

(1) Mot à mot : *excrementum et urinam dimiserunt.*

rents, est revenu avec des bénédictions de victoire, il est aujourd'hui accablé de chagrin, revêtu d'un habit d'écorce au milieu des forêts? 10,252—10,253.

» Voyez ce fort Sahadéva, qui porte le vêtement d'un anachorète, lui, qui, sur les rivages de la mer, a vaincu les souverains du midi coalisés! 10,254.

» Le guerrier, qui, enivré de batailles, a dompté sur un seul char les rois dans la contrée occidentale, le voici, qui, les cheveux en gerbe, vivant de racines et de fruits, marche dans la forêt, le corps tout couvert de souillures.

» Cette fille d'un héroïque roi, qui, dans un grand sacrifice, s'est élevée de l'aire d'un autel, comment supporte-t-elle cette habitation si pénible dans un bois, cette vertueuse femme, digne d'un autre sort? 10,255-10,256.

» Comment les fils de ces Dieux, celui des morts, le Vent, le roi des Dieux, les deux Açwins, supportent-ils de marcher dans la forêt, séparés du plaisir, eux, si dignes du bonheur? 10,257.

» En effet, si le fils de Dharma périt avec son épouse, ses frères et sa suite, s'il est banni, et si Douryodhana s'augmente, comment pourrait subsister la terre avec ses montagnes? » 10,258.

Sâtyaki lui répondit :

« Ce n'est pas le temps de la plainte, Râma : ce que l'on peut te répondre, le voici! Il nous faut tous attendre : si Youddhishthira ne dit rien encore, c'est que le temps n'est pas écoulé. 10,259.

» Ce ne sont pas les défenseurs actuels, qui commencent eux-mêmes les entreprises dans le monde : ils ont, Râma, des personnes, Çaivya et les autres, auxquelles leur affaire est à cœur. De même que les protecteurs

d'Yayâti ont commencé ses affaires, de même ils commenceront celle-ci dans le monde avec l'approbation des fils de Pâ dou. Ceux, qui ont un protecteur, deviennent à la sueur du front et par le bras, qui les protége, des hommes héroïques. 10,260—10,261.

» Pourquoi Râma et Djanârdana, ces deux héros, Pradyoumna et Çâmba, sont-ils réunis avec moi ? Les fils de Prithâ, étant allés vers les protecteurs des trois mondes, habitent dans la forêt avec leurs frères utérins. 10,262.

» Allons ! qu'à l'instant même sorte l'armée des Daçârhains avec leurs cuirasses admirables, avec leurs traits nombreux et variés ! Que, dompté sous la vigueur de Vrishni, le Dhritarâshtride descende avec ses parents dans les demeures d'Yama. 10,263.

» Environne cette terre elle-même de ta colère ; dresse l'arc Çârnga ! Triomphe du Dhritarâshtride et de sa famille, comme jadis le grand Indra, le souverain des Dieux, fit mordre la poussière à Vritra. 10,264.

» Mon frère n'est-il pas l'ami et l'instituteur de Djanârdana ; le Prithide n'est-il pas égal à lui-même... C'est pour cela que les enfants de Manou désirent un bon fils et les gourous un disciple, de qui la bouche ne prononce que des paroles équitables. 10,265.

» C'est pour cela que cet *arc* suprême, éminent, accomplit un exploit très-élevé, inexécutable ! Vainqueur *de l'ennemi* dans la bataille, je repousserai toutes ses averses de flèches avec des armes supérieures. 10,266.

» Je broyerai sa tête, Râma, avec de longues flèches, semblables au feu lui-même du poison du serpent : avec ce cimeterre aigu, vigoureusement asséné, j'abattrai dans une bataille sa tête de ses épaules ! 10,267.

» Je tuerai ensuite tous ceux, qui marchent à sa suite, et Douryodhana lui-même, et tous les Kourouides. Que les Bhimides, dans les transports de la joie, me contemplent, fils de Rohinî, mes armes en main, dans la bataille.

» Telle qu'au temps fixé pour sa ruine, une grande forêt de bois sec ne peut supporter l'incendie, tels Kripa, Drona, Karna et Vikarna sont incapables de soutenir les traits aigus, que décoche la main seule de Pradyoumna, moissonnant les principaux guerriers de Kourou !

» Je connais la valeur du fils de Djaya; je sais de quelle manière le fils de Krishna se comporte dans une bataille et comment, l'ayant broyé de force entre les bras, avec son char et son cocher, Çâmba dictera ses lois à Douççâsana ! 10,268—10,269—10,270.

» Il n'existe rien, que ne puisse supporter dans une bataille la force du fils de Djâmbavatî, ivre de batailles : c'est par elle que fut promptement dispersée l'armée de Çambara, le Daitya. 10,271.

» C'est par elle qu'Açvatchakra aux cuisses rondes, aux bras longs et potelés, fut terrassé dans un combat ! Qui donc pourrait supporter devant ses yeux dans une bataille le char de l'héroïque Çâmba ? 10,272.

» Quel homme entré dans ses bras, comme dans ceux de la mort, pourrait en sortir ? Quel homme échapperait vivant d'un combat avec lui ? 10,273.

» Le Vasoudévide consumera des multitudes de feux, que répandent ses flèches, et Drona, et Bhîshma, ces deux héros, et Somadatta, environné même de ses fils, et toutes les armées. 10,274.

» Quelle chose y a-t-il dans les mondes, compris tous les Dieux, qui soit insoutenable dans la guerre, si ce n'est

Krishna, ses armes prises et tenant à la main ses flèches nompareilles et son incompárable tchakra? 10,275.

» Que, son bouclier d'une main, son épée de l'autre, renversant tous les obstacles, il rende cette terre, semblable à un autel, environné de victimes immolées, avec ces Dhritarâshtrides insensés, étendus sur le champ de bataille, leurs crocs épars, leur membres supérieurs enlevés! 10,276.

» Que Oulmouka et Gada, que Nitha, Bhânou et Bâhouka, que le jeune Niçatha, héroïque dans la guerre, que Sârana et Tchâroudéshna, ivres de batailles, consomment des exploits dignes de leur famille! 10,277.

» Que l'armée des soleils Yadouides, réunie aux principaux guerriers de Vrishni, de Bhodja et d'Andhaka, porte la mort sur le champ de bataille aux fils du roi Dhritarâstra et obtienne sur la terre une gloire éclatante! 10,278.

» Ensuite qu'Abhimanyou, le plus vertueux des hommes vertueux, donne ses lois à la terre, aussi loin que s'étend sa puissance; que le magnanime Youddhishthira accomplisse tout ce qui fut dit, le jeu durant, par le plus sage des enfants de Kourou. 10,279.

» Ainsi, victorieux par ses traits décochés, Dharmarâdja possédera cette terre dépeuplée de ses Dhritarâstrides, leurs cochers et leurs fils immolés : c'est là ce que nous avons de mieux à faire; c'est pour nous ce qu'il y a de plus glorieux! » 10,280.

Le Vasoudévide parla ainsi :

« Sans doute, Sâtyaki (1), nous recevons comme une

(1) Le texte dit au vocatif: *Mâdhava*; mais c'est lui, qui parle en personne. On a donc voulu mettre *Sâtyaki*; c'est probable.

vérité cette parole de toi, qui gardes ton âme inébranlée. Le plus grand des Kourouides ne peut en aucune manière désirer une terre, qui n'a pas été conquise par ses bras!

» Car ni par amour, ni par crainte, ni par envie, Youddhishthira n'abandonnera jamais son devoir : il en est ainsi de Bhîmaséna, d'Arjouna, des deux héroïques jumeaux et même de Krishnâ, cette fille du *roi* Droupada. 10,281—10,282.

» Vrikaudara et Dhanandjaya sont deux guerriers, qui n'ont pas d'égaux sur la terre dans le combat. Pourquoi *Youddhishthira*, mis à leur tête par les deux fils de Mâdrî, ne règnerait-il pas sur le monde entier? 10,283.

» Mais, quand le magnanime souverain des Pântchâlains, celui des Kékayains et le roi de Tchédi, nous combattrons, unissant nos courages sur un champ de bataille, alors tous les ennemis disparaîtront de la terre! » 10,284.

« Ce que tu dis, meurtrier de Madhou, lui répondit Youddhishthira, ne surprend pas *en toi*. Mais c'est la vérité, non le royaume, qui doit être le principal objet de ma garde. Krishna m'a parlé avec vérité ; de mon côté, je dois parler à Krishna de cette manière. 10,285.

» Tu vaincras, héros de Çini, Douryodhana sur un champ de bataille, quand il saura, Dieu chevelu, que le temps du courage est arrivé! 10,286.

» Que les héros des Daçârhains, se mettent alors en campagne! Je me ferai voir aux maîtres des hommes et aux maîtres de la terre! *Jusque-là* supportez, héros sans mesure la négligence dans le devoir : je vous verrai de nouveau réunis et contents! » 10,287.

Après qu'ils se furent dit adieu mutuellement, qu'ils se furent prosternés devant les vieillards et qu'ils eurent em-

Digitized by Google

brassé tous les plus jeunes, les héros Yadouides s'en retournent dans leurs palais, et les Pândouides continuent leur voyage aux tîrthas. 10,288.

Quand il eut congédié Krishna, Dharmâradja s'en alla, accompagné de ses frères, de ses domestiques et de Lomaça, au sacré bassin de Pâyoshnî, le grand et riche tîrtha du roi de Vidarbha. 10,289.

Ce magnanime, que les principaux des brahmes exaltaient avec les plus belles des louanges, habita près du lac Payoshnî, dont les eaux se mêlaient au jus exprimé de l'asclépiade acide. 10,290.

Lomaça dit :

« Ici, rapporte la tradition, le *Dieu* Pourandara, sire, fut abreuvé de soma dans un sacrifice par le roi Nriga ; et, rassasié, il se livra à la joie. 10,291.

» Ici, les Dieux avec Indra et les Pradjâpatis ont offert des sacrifices de différentes sortes, comblés de nombreux et de riches présents. 10,292.

» Ici, l'auguste roi, fils d'Amoûrttarayasa, rassasia le Dieu, qui tient la foudre, avec l'asclépiade acide et sept açva-médhas. 10,293.

» Dans les sept sacrifices de ce prince, toutes les choses employées dans la cérémonie, qu'elles fussent de terre ou de bois, étaient faites d'or. 10,294.

» Dans les sacrifices du roi, il y avait nommément les sept ustensiles : des anneaux *pour attacher l'animal*, des colonnes victimaires, des vases à boire, des marmites, des vaisseaux, des cuillers, et des écumoirs. 10,295.

» Des anneaux étaient suspendus au-dessus de chacune des colonnes. Ce furent les Dieux eux-mêmes avec Indra, qui dressèrent dans les sept grandes cérémonies du

prince les colonnes victimaires, éclatantes et faites d'or. Dans les sacrifices solennels de Gaya, le souverain de la terre, 10,296—10,297.

» Ce roi enivra les brahmes de soma et de présents : les brahmes reçurent des richesses en nombre incalculable.

» Tel que personne ne peut compter, ni les grains de sable sur la terre, ni les étoiles dans le ciel, ni les gouttes d'eau, qui tombent dans la pluie ; 10,298—10,299.

» Telle incalculable était la richesse, que le grand roi Gaya répartit entre les assistants dans les sacrifices, qu'il célébra au nombre de sept. 10,300.

» Ce que je raconte peut bien être énuméré, mais il est impossible de supputer les présents, que ce monarque généreux distribua en vaches d'or, ouvrage de Viçvakarma. Il rassasia les brahmes accourus des différents points du monde. 10,301—10,302.

» Les tchaîtyas, qu'avait plantés çà et là, monarque de la terre, le magnanime Gaya, dans son sacrifice, dérobaient presque entièrement la surface de la terre. 10,303.

» Par cette œuvre méritoire, fils de Bharata, il obtint les mondes d'Indra. Que ta majesté aille donc partager ces mondes avec lui et qu'elle touche à l'eau de la Payoshnî !

» Quand tu auras donc ici, Atchyouta, Indra des rois, touché l'eau, accompagné de tes frères, tu seras, maître de la terre, délivré de tes péchés. » 10,304—10,305.

Après qu'il se fut baigné avec ses frères dans la Payoshnî, mortel sans péché et le meilleur des hommes, le resplendissant héros s'avança, accompagné des mêmes, vers la montagne du Lazuli et la grande rivière Narmadâ. Lomaça, le vénérable, lui indiquait tous les endroits.

10,306—10,307.

Digitized by Google

Il s'avançait en compagnie de ses frères, suivant l'ordre, à son plaisir, vers les saints autels et les tîrthas charmants. 10,308.

Il donna çà et là aux brahmes une richesse par millier.

Lomaça lui dit :

« Il va partager le monde des rois et des Dieux, fils de Kountî, 10,309.

» L'homme, qui voit la montagne du Lazuli et qui descend au bord de la Narmadâ. C'est ici la paix de l'âge Trétâ et du cycle Dwâpara! 10,310.

» Celui, qui s'en approche, fils de Kountî, est délivré de tous ses péchés. Ce qui paraît à tes yeux, mon fils, est le lieu du sacrifice de Çaryâti. 10,311.

» C'est ici que le Kouçikide en personne but le soma avec les deux Açwins : c'est ici que fut excitée la colère du Bhrigouide, le grand pénitent, contre Mahéndra.

» Mais l'auguste Tchyavana rassura le roi des Dieux et reçut en mariage une charmante jeune vierge, qui était la fille du roi. » 10,312—10,313.

Youddhishthira l'interrompit :

« Comment ce pénitent rassura-t-il l'adorable Pâkaçâsana? Et pourquoi le Bhrigouide aux grandes pénitences avait-il conçu de la colère. 10,314.

» Comment les deux Açwins, brahme, reçurent-ils de sa main l'asclépiade à boire? Que ta sainteté me raconte entièrement cette histoire, comme elle est arrivée. » 10,315.

« Bhrigou, le grand saint, avait un fils, appelé Tchyavana, répondit Lomaça. Rempli de splendeur, il cultivait la pénitence, Bharatide, sur la rive du lac. 10,316.

» Cet ascète éclatant, seigneur des hommes, se tint long-temps dans un même lieu, immobile comme un pieu,

fils de Pândou, avec une constance héroïque. 12,317.

» Le rishi devint une fourmillière, dérobée comme par des lianes, et, après beaucoup de temps écoulé, sire, il était rempli de fourmis. 10,318.

» Le sage ainsi caché était de tous les côtés semblable à une boule de terre, et, enterré dans cette fourmillière, il souffrait une épouvantable pénitence. 10,319.

» Après qu'il se fut écoulé un long espace de temps, le roi nommé Çaryâti vint se promener à ce lac ravissant et nompareil. 10,320.

» Quatre milliers de femmes composaient la cour de ce prince ; il n'avait qu'une fille unique, jeune vierge aux sourcils charmants et qui avait nom Soukanyâ. 10,321.

» Environné de ses amies, orné de célestes parures, il arriva, en se promenant, auprès du Bhrigouide changé en fourmillière. 10,322.

» Voyant sous ses yeux une terre des plus charmantes et cherchant des arbres, Soukanyâ folâtrait, environnée de ses amies. 10,323.

» Suave de beauté, de fraîche jeunesse, d'amour et d'ivresse, elle s'amusait à rompre les branches le plus chargées de fleurs parmi les arbres de la forêt. 10,324.

» Le sage Bhrigouide la vit seule, séparée de ses amies, parée d'un seul vêtement et telle que serait l'éclair, s'il pouvait marcher. 10,325.

» Le brahmarshi au cou maigre, à l'extrême splendeur, doué de la force de pénitence, eut du plaisir à la voir dans ce lieu solitaire. 10,326.

» Il adressa la parole à cette noble jeune fille, mais elle ne l'entendit pas. Alors Soukanyâ, comme elle voyait les yeux du Bhrigouide au travers de la fourmillière : 10,327.

« Qu'est-ce que c'est que cela ? » se dit-elle ; et, incitée par la curiosité et la force de ses pensées délirantes, elle perça les yeux de l'anachorète avec une épine.

» Il s'irrita et, plein de colère pour le traitement fait à ses yeux, il empêcha l'armée de Çaryâti d'évacuer ses excréments et son urine. 10,328—10,329.

» L'armée en ressentit une extrême souffrance ; et, témoin de ce qui était arrivé, le monarque interrogea sur l'événement. 10,330.

« Qui a, demanda-t-il, offensé ici aujourd'hui le magnanime fils de Bhrigou, ce vieillard, qui est toujours dans la pénitence et surtout enclin à la colère ? 10,331.

» Que vous le sachiez ou ne le sachiez pas, hâtez-vous de parler, sans tarder ! » — « Nous ne connaissons pas une faute commise envers lui, répondirent tous les guerriers.

» Que ta majesté parvienne à la connaissance du fait, à son gré, par tous les moyens ! » Le monarque alors, avec douceur ou sévèrement, interrogea lui-même la foule de ses amis ; mais ceux-ci ne savaient rien. Ayant vu cette armée souffrant de l'épistase et cruellement tourmentée, 10,332—10,333.

» Ayant vu son père dans une vive affliction, Soukanyâ lui tint ce langage : « Tandis que je me promenais ici, je vis, dans une fourmillière, une substance flamboyante.

» C'était comme un soleil. Je connus ce que c'était, quand je l'eus percé de près ! » A ces mots, Çaryâti s'en alla précipitamment à la fourmillière. 10,334—10,335.

» Il vit le Bhârgavain, grand par l'âge, grand par la pénitence, et, portant ses mains réunies au front, le monarque de la terre le supplia pour son armée : 10,336.

« Ce qui a été fait contre toi fut l'œuvre de l'ignorance;

un enfant est le coupable. Veuille bien lui pardonner! » Ensuite Tchyavana, le Bhrigouide, répondit au souverain : 10,342.

« J'ai été blessé par le mépris de cette femme, orgueilleuse de sa beauté. Quand tu m'auras donné ta fille, sire, toute enivrée de l'orgueil de sa beauté et subjuguée par la force de l'égarement et de la curiosité, je pardonnerai! Ce que je te dis là, monarque de la terre, c'est la vérité! »
10,343—10,344.

» Quand il eut connu les paroles du rishi, Çaryâti, sans balancer, donna sa fille au magnanime Tchyavana.

» Aussitôt qu'il eut obtenu la jeune fille, le révérend se calma, et le monarque, en possession de sa faveur, reprit le chemin de la ville avec son armée; 10,345—10,346.

» Et la charmante Soukanyâ, ayant obtenu un ascète pour son époux, le servit toujours dans la pénitence et dans la répression des sens. 10,347.

» Étrangère à la médisance, attentive à nourrir les feux sacrés et à recevoir les hôtes, cette dame, au charmant visage, se concilia bientôt le cœur de Tchyavana. 10,348.

» Après qu'un certain espace de temps se fut écoulé, les célestes Açwins, sire, un jour que Soukanyâ venait de faire ses ablutions, la virent toute nue. 10,349.

» A la vue de cette femme au corps admirable, comme une fille des Dieux, les véridiques Açwins accourent auprès d'elle et lui tiennent ce langage : 10,350.

« De qui es-tu la fille, dame ravissante? Que fais-tu dans ce bois? Nous désirons te connaître, noble femme : dis-nous, ma belle, la vérité. » 10,351.

» Alors, pleine de pudeur, Soukanyâ répondit à ces deux plus grands des Dieux : « Sachez que je suis la fille

de Çaryâti et que Tchyavana est mon époux. » 10,352.

» A ces mots, les Açwins, se moquant d'elle, reprirent la parole et dirent : « Comment ton père, noble dame, a-t-il pu te donner à un homme, qui est au bout de sa carrière? 10,353.

» Tu brilles dans ce bois, femme timide, comme l'éclair de la foudre! Nous ne voyons pas entre les Dieux mêmes, éminente dame, une créature égale à toi! 10,354.

» Sans parure même, dénuée de tout ornement, privée d'une robe élégante, tu répands sur ce bois, noble femme, une beauté suprême. 10,355.

» Brille, dame irréprochable en tes charmes, revêtue de tous les ornements, drapée avec une robe gracieuse, et non couverte ainsi de boue et de souillures. 10,356.

» Pourquoi, charmante comme tu l'es, éminente femme, sers-tu un époux, usé par la vieillesse, et séparé des jouissances de l'amour? 10,357.

» Il est incapable de te défendre et de te nourrir, dame au limpide sourire! Abandonne Tchyavana et choisis l'un de nous d'eux pour ton époux! 10,358.

» Ne fais pas, ô toi, qui ressembles à une fille des Dieux, ne fais pas à cause de cet époux ta jeunesse inutile!» A ces paroles, Soukanyâ répondit aux deux Immortels :

« J'aime Tchyavana, mon époux; ne veuillez pas me soupçonner ainsi *capable d'une infidélité!* » — « Nous sommes les meilleurs médecins des Dieux, reprirent les deux Açwins. 10,359—10,360.

» Nous donnerons à ton époux la jeunesse et la beauté : mais veuille faire de nouveau choix d'un mari, ou de lui, ou de nous-mêmes! 10,361.

» Va parler de cette condition, charmante femme, à ton

époux ! » A ces paroles des Açwins, sire, elle s'en alla trouver le petit-fils de Bhrigou. 10,362.

» Elle répéta au Bhrigouide ce langage, que les Nâsatyas lui avaient adressé. Dès que Tchyavana l'eut entendu, il dit à son épouse : « Qu'on fasse ! » 10,363.

» De cette manière autorisée par son époux : « Qu'on fasse ! » répéta-t-elle à son tour ; et, quand les Açwins eurent ouï cette parole d'elle : « Qu'on fasse ! » 10,364.

» Ils dirent à la fille du roi : « Que ton époux se plonge dans l'eau ! » Aussitôt Tchyavana, qui désirait la beauté, entra vîte au sein des eaux. 10,365.

» Les Açwins alors, sire, descendirent dans le lac : un instant après, tous, ils sortirent du bassin. 10,366.

» Tous, ils étaient revêtus de formes célestes, ils étaient jeunes, ils avaient des pendeloques étincelantes, ils portaient des vêtements pareils et accroissaient la joie de l'âme. 10,367.

» Tous, ils dirent de concert : « Choisis-en un autre, que chacun de nous désire être, femme charmante et noble, en qualité de ton époux ! 10,368.

» Choisis-le, dame ravissante, car tu es l'Amour lui-même ! » A ces mots, les ayant vus tous se tenir devant elle, revêtus de formes semblables, 10,369.

» La reine, prenant sa résolution dans son esprit et dans son cœur, opta pour son époux. Quand Tchyavana se vit rendues son épouse, et la jeunesse, et la beauté, objets de ses désirs, 10,370.

» Le resplendissant ascète dit joyeux ces paroles aux deux Nâsatyas : « Puisque vos grandeurs m'ont accordé la beauté et que, de vieux que j'étais, je suis rené à la jeunesse et que je vous dois encore cette épouse, en re-

connaissance de ces dons, je vous ferai boire le soma!

» Et même en dépit du roi des Dieux : ce que je vous dis est une vérité! » Les deux frères à ces mots, l'âme joyeuse, reprennent le chemin du ciel.

10,371—10,372—10,373.

» Et, *maintenant époux assortis,* Tchyavana et Soukanyâ se divertirent comme des Dieux. 10,374.

» On porta à Çaryâti la nouvelle que la jeunesse était rendue à Thyavana, et, joyeux, il vint avec une armée à l'hermitage du rejeton de Bhrigou. 10,375.

» Quand il vit Tchyavana et Soukanyâ tels que deux Divinités, il s'en réjouit avec son épouse autant que s'il eût conquis toute la terre. 10,376.

» Le monarque, accompagné de son épouse, fut bien traité du saint anachorète : l'éminente dame prit place au-dessous d'eux, et l'on commença à raconter différentes histoires. 10,377.

» Ensuite le rishi lui dit, sire, en le flattant : « Je veux célébrer pour toi un sacrifice; occupe-toi, sire, des préparatifs! » 10,378.

» Alors dans une joie suprême le puissant Çaryâti d'approuver, grand roi, cette parole de Tchyavana. 10,379.

» Dans un jour distingué, propre aux cérémonies religieuses, Çaryâti fit donc célébrer un sacrifice grand, supérieur, riche de toutes les choses, que l'on peut désirer.

» Là, sire, ce fut Tchyavana, le Bhargavain, qui officia; là se trouvait tout ce qui existe de merveilleux : écoute-moi! 10,380—10,381.

» Tchyavana prit le soma ; mais Indra de l'arrêter dans cet acte, au moment qu'il le donnait aux Dieux Açwins. 10,382.

« Ces deux Nâsatyas ne sont pas dignes du soma, lui dit Indra : tel est mon sentiment ! Ils sont dans le ciel les médecins des Dieux : ils ne méritent pas cet honneur. »

» Tchyavana lui répondit :

« Ce sont deux êtres magnanimes, capables d'un grand effort, plus riches que nul autre de formes et de puissance, Maghavat, ceux, qui ont pu me rendre aussi beau qu'un Immortel, sans toi et sans les autres Dieux ! Comment ne méritent-ils pas l'oblation ? Sache, Pourandara, souverain des Dieux, que les Açwins sont eux-mêmes des Dieux. » 10,383—10,384.

« Ce sont des médecins, des artisans, reprit Indra, des gens, qui vont et viennent, revêtus des formes, qu'ils veulent, dans le monde des mortels : comment seraient-ils dignes ici du soma ? » 10,385.

» Bien que le roi des Dieux répétât encore une fois ces paroles, le petit-fils de Bhrigou, sans considérer *ce qu'était* Çakra, avança de nouveau sa main vers la coupe.

» Alors le Dieu, qui détruit les armées, voyant qu'il allait saisir le soma suprême et le donner aux Açwins, articula ces mots : 10,386—10,387.

« Si tu prends de ta main le soma pour eux, je décocherai sur toi mon tonnerre suprême, aux formes épouvantables. » 10,388.

» A ces mots, le Bhrigouide, ayant tourné, en riant, les yeux sur Indra, saisit la coupe, suivant le rite, libation fortunée pour les Açwins. 10,389.

» L'époux de Çatchî lança sur lui sa foudre aux formes terribles; mais le brahme rendit immobile son bras au moment qu'il allait décocher son tonnerre. 10,390.

» Désirant parvenir à son but et s'efforçant de nuire

au Dieu, Tchyavana, à la bien grande splendeur, sacrifia au feu, suivant les mantras, dès qu'il eut frappé Çakra d'immobilité. 10,391.

» Il naquit au rishi, par la vertu du sacrifice et par la force de la pénitence, un grand Asoura au vaste corps, à la vigueur immense, appelé Mada. 10,392.

» Ni les Démons ni les Dieux ne pouvaient définir sa personne : sa bouche était grande, épouvantable; ses dents, longues et acérées. 10,393.

» L'une de ses mâchoires se tenait sur la terre, l'autre allait jusqu'au ciel : il avait quatre dents proéminentes, qui s'étendaient chacune à deux cents yodjanas. 10,394.

» Les autres dents n'avaient que dix yodjanas en longueur. Elles ressemblaient aux cîmes des palais; elles offraient l'aspect des pointes d'une pique. 10,395.

» Ses deux bras étaient pareils à deux montagnes, longs, égaux à dix mille bras; ses yeux apparaissaient comme le soleil et la lune; sa bouche était semblable au feu de la mort. 10,396.

» Cette bouche dardait, telle que l'éclair, une langue mobile, tremblante, avec les formes du ver solitaire; toujours ouverte et d'un aspect épouvantable, on aurait dit qu'elle voulait, malgré lui, dévorer le monde. 10,397.

» La faim aiguillonnant sa colère, il fondit sur le Dieu, honoré par des centaines de sacrifices, et remplit tous les mondes d'une grande clameur aux accents effroyables.

» Quand le Dieu Çatakratou vit accourir, pressé par la faim, le monstre à l'horrible vue, ce Mada, la gueule ouverte, comme la mort, 10,398—10,399.

Alors, ses deux bras liés, léchant mainte et mainte fois de terreur les coins de sa bouche, le roi des Dieux, sous

l'oppression de la crainte, dit ces paroles à Tchyavana :

« Désormais, à compter de ce jour, les deux Açwins seront jugés dignes du soma, fils de Bhrigou : cette parole est une vérité, brahme ! sois-moi favorable !

10,400—10,401.

» Que ton entreprise ne soit pas vaine : c'est une destinée supérieure. Je sais, brahmarshi, que tu ne feras jamais rien en vain ! 10,402.

» Que ces deux Açwins soient dignes du soma, comme tu les as faits aujourd'hui ; et que ta puissance, fils de Bhrigou, se manifeste encore une fois ! 10,403.

» Que la gloire de Soukanyâ et de son père s'étende au milieu du monde : c'était pour cela même que j'avais disposé ce moyen d'illuminer ta puissance. 10,404.

» Rends-moi donc ta bienveillance et qu'il en soit ainsi que tu le désires : » A ces mots de Çakra, le magnanime fils de Bhrigou 10,405.

» Dépouilla son ressentiment, se hâta de délivrer Pourandara, et le vigoureux *anachorète* partagea en maintes portions le fantôme de Mada, *c'est-à-dire*, *de l'ivresse*, entre la boisson et les femmes, le jeu et la chasse. Alors qu'il eut dissipé Mada, sa création, qu'il eut rassasié Indra avec la lune, 10,406—10,407.

» Qu'il eut célébré un sacrifice en l'honneur des deux Açwins réunis, et qu'il eut rendu fameuse dans tous les mondes l'énergie du roi, le meilleur des êtres, qui sont doués de la parole, se divertit dans la forêt avec Soukanyâ, qui partageait son amour. Ce lac, qui brille à tes yeux, sire, et qui résonne du murmure des brahmes, est celui de Tchyavana. 10,408—10,409.

» Lorsque tu auras vu, puissant Bharatide, ces yeux de

sable, que tu seras parvenu aux forêts des rivages de la mer, rassasie-là avec tes frères utérins les Mânes et les Dieux. Fais ta visite aux fleuves et touche l'eau, grand roi, dans toutes les piscines. 10,410—10,411.

» Tu obtiendras la perfection, Bharatide, en murmurant les prières en l'honneur de Stbânou : telle est la paix de l'âge Trétâ et du cycle Dwâpara. 10,412.

» Tu aperçois d'ici, fils de Prithâ, la Purification-de-tous-les-péchés.... Touche l'eau maintenant : te voici arrivé à la Purification-de-tous-les-péchés! 10,413.

» Voici la montagne Ritchîka, habitation des brahmes intelligents : là, il y a toujours du fruit; là, il y a toujours des fleuves; c'est un lieu chéri des vents. 10,414.

» Ces tchaîtyas de mainte espèce sont ceux des Tridaças : les rishis eux-mêmes, Youddhishthira, servent ce tîrtha de Lunus. 10,415.

» Il y a ici des Vaîkhânasas, des Bâlikhilyas, des feux, des hommes, qui vivent de l'air, trois saintes cimes et trois limpides étangs. 10,416.

» Après que tu les auras tous visités, touche l'eau à ton gré, Indra des rois. Ici, Çântanou et Çomaka, le monarque des hommes, Nara et Nârâyana ont mérité une habitation éternelle : ici, les Dieux, les Pîtris et les maharsis ont mis à jamais leur couche. 10,417—10,418.

» Ils ont pratiqué la pénitence sur le mont Ritchîka : honore-les, Youddhishthira, par des sacrifices. Ici, les rishis mangent, maître de la terre, les mets du sacrifice 10,419.

» Avec l'Yamounâ, et les fleuves immortels, et Krishna, qui met ici-bas son plaisir dans la pénitence. Les deux jumeaux, et Bhîmaséna, et Draâupadî, nous viendrons tous

ici avec toi, héroïque fils de Pândou. Voici le lac saint d'Indra, souverain des enfants de Manou, 10,420.

» Où Dhâtri, et Vidhâtri, et Varouna ont monté au ciel. Ici, ont habité eux-mêmes, sire, des êtres patients et très-vertueux. 10,421.

» Cette belle et sourcilleuse montagne est celle des hommes bienveillants aux pensées droites. Voici l'Yamounâ, sire, habitée par des troupes de maharshis ; 10,422.

» Elle est sainte, elle est couverte de sacrifices variés, elle ôte la crainte des péchés : c'est là que le roi héroïque Mândhâtri sacrifia lui-même, et Somaka, le fils de Sahadéva, ô le plus vertueux des êtres à la voix articulée. » 10,423.

Youddhishthira dit :

« Mândhâtri est un monarque suzerain, célèbre dans les trois mondes ; comment est né, grand brahme, ce puissant monarque, fils d'Youvanâçva ? 10,424.

» Et comment parvint-il à ce degré le plus élevé, cet homme à la splendeur sans mesure, auquel, comme à Vishnou le magnanime, les trois mondes étaient soumis ?

» Je désire entendre l'histoire de ce sage, attendu que le nom de Mândhâtri luit d'un éclat égal à celui de Çakra ; et tu es habile à raconter la naissance de ce prince à la vigueur irrésistible. » — « Écoute, sire, avec attention, répondit Lomaça, l'histoire de ce roi magnanime ;

10,425—10,426—10,427.

» Car le nom de Mândhâtri est chanté dans tous les mondes à la ronde. Le souverain de la terre, Youvanâçva, tirait sa naissance de la race d'Iskshwâkou. 10,428.

» Ce monarque célébra des sacrifices, opulents de présents honorifiques ; et, le plus vertueux des hommes vertueux, il compléta mille açva-médhas. 10,429.

» Il offrit d'autres principaux sacrifices avec de très-convenables dons; mais ce roi saint à la grande âme, aux grands vœux, était privé d'enfants. 10,430.

» Après qu'il eut déposé son royaume sur les épaules de ses ministres, il se tint constamment dans les bois, et, maître de soi-même, il se rangea lui-même sous la règle enseignée par les Çâstras. 10,431.

» Un jour, sire, ce roi tourmenté par le jeûne, le cœur desséché par la soif, entra dans l'hermitage de Bhrigou.

» Cette nuit même, Indra des rois, le maharshi, magnanime rejeton de Bhrigou, célébra un sacrifice pour faire obtenir un fils au Soudyoumnide. 10,432—10,433.

» Là, était dressée, auguste roi, une grande aiguière d'eau, puisée avant et purifiée par les formules des prières. 10,434.

» Dès que son épouse en eut goûté, elle conçut un fils égal à Çakra. Les maharshis, ayant déposé la cruche au pied de l'autel, s'endormirent. 10,435.

» Dans une veille de la nuit, le monarque, fils de Soudyoumna, en proie à la *souffrance de la* soif, le gosier desséché, *éveillé* par un cruel besoin d'eau, échappa à *la surveillance de* ces *prêtres* fatigués. 10,436.

» Il entra épuisé dans l'hermitage et demanda à boire; mais personne n'entendit, comme on n'entend pas la plainte d'un oiseau, ce malheureux, qui criait, la gorge desséchée. Le prince vit alors cette cruche pleine d'eau.

10,437—10,438.

» Il s'élança vite sur elle, but et remit l'eau à sa place. Quand le sage roi, tourmenté par la soif, se fut désaltéré dans l'eau fraîche, il fut parfaitement heureux et goûta, *pour ainsi dire*, une béatitude céleste. Les solitaires,

riches de pénitences, s'aperçurent *du larcin ;* tous virent que l'aiguière manquait d'eau et, s'étant réunis, ils s'interrogeaient l'un l'autre et se disaient : « Qui est-ce qui a fait cela ? » 10,439—10,440—10,441.

« C'est moi ! » répondit Youvanâçva, rendant hommage à la vérité. — « C'est inconvenant ! reprit le révérend, fils de Bhrigou. 10,442.

» Cette eau, composée de pénitences, était enchantée pour te donner un fils : j'avais employé là une pénitence brahmique, sentie d'une manière épouvantable.

10,443—10,444.

» J'ai dépensé, monarque saint à la grande force, à la grande vaillance, j'ai dépensé pour ton fils une grande vigueur, une grande énergie, augmentée par la puissance de mes pénitences. 10,445.

» Il aurait pu jeter par son héroïsme Indra lui-même dans les demeures d'Yama ! C'est de cette manière, sire, que j'avais su faire les choses. 10,446.

» En détruisant l'eau, tu as commis aujourd'hui une chose indécente, et maintenant il nous est impossible de recommencer le charme. 10,447.

» Pour sûr, ce que tu as fait est l'ouvrage du Destin : c'est par la disposition même du sort, grand roi, que furent placées devant toi ces eaux, composées de la force de ma pénitence, que tu as bues dans ta soif. Grâce à cette onde, tu engendreras un fils, mais égal à toi.

10,448—10,449.

» Célébrons ici ton sacrifice, qui sera encore bien merveilleux ; car, plein de vigueur, tu donneras la vie à un fils, qui sera l'égal de Çakra ! » 10,450.

« Malheur à l'homme, qui dans ce monde n'a qu'un fils

unique! s'écria Somaka : mieux il vaudrait n'avoir pas d'enfant. N'avoir qu'un seul fils est un chagrin pour les êtres; car *l'inquiétude vous met* dans une maladie continuelle. 10,451—10,452.

» Vois, auguste brahme! Le désir d'un fils m'a fait épouser cent femmes telles et je n'ai obtenu de lignée dans aucune d'elles. 10,453.

» A peine un fils unique m'est-il né dans ce Djantou, et voilà toutes mes femmes, qui prodiguent leurs efforts autour de lui : est-il une peine plus grande que cela?

» L'âge de la paternité est passé, ô le plus grand des brahmes, pour moi et mon épouse : les existences de mes femmes et la mienne reposent donc sur ce fils unique.

» Plût à Dieu qu'il existât un sacrifice convenable, par lequel, ou grand, ou petit, ou même difficile, je pusse obtenir une centaine de fils! » 10,454—10,455—10,456.

« Il existe un sacrifice tel qu'il peut te procurer cent fils, répondit le ritouidj. Si tu peux l'offrir, je te le dirai, Somaka. » 10,457.

« S'il est une chose à faire ou non, qui puisse me donner cent fils, reprit Somaka, regarde-la comme déjà faite. Que ta sainteté me la dise! » 10,458.

» Le ritouidj lui dit alors :

» Immole sous mon couteau, sire, Djantou dans un grand sacrifice, et tu auras bientôt une centaine fortunée de fils. 10,459.

» Que les mères viennent respirer la fumée de son corps brûlé *comme victime*, et elles te mettront au jour des fils, doués d'une bien grande force. 10,460.

» Djantou renaîtra ton fils dans l'une d'elles; tu le reconnaîtras à une marque d'or sur le flanc gauche. » 10,461.

Digitized by Google

« Brahme, fais tout ce qui est à faire et de la manière qu'il faut, reprit Somaka. J'exécuterai entièrement ton conseil par le désir, que j'ai de ces fils. » 10,462.

» Le brahme fit donc le sacrifice de Somaka avec Djantou pour hostie, et l'on arracha de force l'enfant aux mères, pleines de compassion. 10,463.

« Hélas ! nous sommes mortes ! » criaient-elles, frappées d'une cuisante douleur ; et, pleurant d'une manière lamentable, elles tenaient l'enfant par la main droite ; le sacrificateur avait pris le fils du roi par la main gauche et le tirait *vers l'autel*, tandis que ces reines, éplorées comme des pygargues, tiraient de leur côté ce royal enfant.

» Le prêtre immola ce jeune prince suivant les rites, il en offrit la moëlle aux Dieux, et, tandis que le corps brûlait, les mères en respiraient l'odeur. 10,464-10,465-10,466.

» Ces nobles dames tombèrent tout à coup désolées sur la terre, descendant de Kourou ; mais elles conçurent toutes un enfant. 10,467.

» Ensuite, au dixième mois, puissant Bharatide, elles donnèrent toutes à Somaka un cent complet de fils.

» Djantou naquit l'aîné au sein de sa mère elle-même, seigneur ; il était chéri de toutes, et aucune n'aimait autant que lui son propre enfant. 10,468—10,469.

» Il portait un signe d'or à son flanc gauche ; et il était supérieur en vertus à tous les cent frères. 10,470.

» Enfin, le gourou de Somaka passa dans l'autre monde, où, quelque temps après, Somaka lui-même alla se réunir à lui. 10,471.

» Là, voyant le brahme, qui brûlait dans l'épouvantable Naraka, le roi de lui demander : « Pourquoi, deux fois né, brûles-tu dans ce Naraka ? » 10,472.

« Je brûle dans ce feu cruellement, lui répondit l'instituteur spirituel, parce que j'ai célébré ton sacrifice : voilà quel est le fruit de cette œuvre ! » 10,473.

» A ces mots le saint monarque dit au roi des morts : « J'entrerai ici; qu'on délivre mon sacrificateur ! 10,474.

» En effet, c'est à cause de moi que cette éminente personne brûle dans le feu du Naraka. » Yama lui répondit : « Jamais, sire, quelqu'un ne mange ici le fruit d'une action, dont un autre fut coupable. 10,475.

» Voici les fruits, qui sont vus pour toi, ô le plus vertueux des êtres à la voix articulée ! » — « Je ne puis aimer les mondes saints, reprit Somaka, si mon brahme ne les partage avec moi. 10,476.

» Que ce fruit pur ou non pur, Dieu, soit commun à nous deux ! » — « Si c'est là ton désir, lui dit Yama; mange donc, sire, ce fruit de compagnie avec lui un temps égal au sien. Ensuite, tu entreras dans la voix fortunée ! » Le roi aux yeux de lotus bleu fit tout de cette manière. 10,477—10,478.

» Quand le crime fut expié, il fut donc relâché avec son gourou, et ce roi, si tendre ami de son instituteur, goûta, sire, avec le brahme son instituteur, l'accomplissement de ses désirs purs, qu'il avait conquis par ses propres œuvres. Son hermitage saint est celui-là même, qui brille devant tes yeux. 10,479—10,480.

» L'homme patient, qui habite six jours ici, entre dans la voie heureuse. Demeurons également six jours en ces lieux mêmes, Indra des rois, exempts de la fièvre *des passions* et nos âmes comprimées. Tiens-toi prêt, continuateur de la race de Kourou. » 10,481—10,482.

Lomaça, continuant à parler :

« C'est ici, dit-il, que jadis le Pradjâpati a célébré lui-même, sire, le sacrifice, qui dure douze ans et qu'on appelle Ishtâkrita, *c'est-à-dire, qui accomplit les désirs.*

» Là, Ambarîsha le Nâbhâgide sacrifia sur les bords de l'Yamounâ, et, la cérémonie terminée, il distribua aux assistants dix padmas. 10,483—10,484—10,485.

» Il parvint à une éminente perfection, grâce à ses sacrifices et à sa pénitence. Ce lieu est celui du sacrifice de Nâhousha aux œuvres saintes. 10,486.

» Voici l'endroit, fils de Kountî, où Yayâti, l'empereur universel à la force sans mesure et l'émule de Çakra même, célébrait ses sacrifices. 10,487.

» Vois la terre couverte de feux aux cent formes diverses : elle est remplie et comme submergée par les choses, nécessaires aux sacrifices d'Yayâti ! 10,488.

» Voici le vase à une seule anse du sacrifice ; ceci est la grande coupe à boire !... Voici les lacs de Râma !... voilà l'hermitage de Nârâyana ! 10,489.

» Voici *maintenant* la route, qu'a suivie le fils de Ritchîka, à la vigueur infinie, qui, dans ses extases, maître de la terre, a parcouru le globe entier aux mines d'argent.

» Écoute ici de ma bouche, rejeton de Kourou, ces vers généalogiques, chantés par une Piçâtchî, qui portait en parure des mortiers à purifier le riz : 10,490—10,491.

« Quand tu auras mangé le beurre clarifié sur le mont Yougandhara et demeuré dans l'habitation d'Atchyouta, baigne-toi ainsi dans le Séjour-de-la-puissance et veuille bien y demeurer avec ta fille. Si, ayant habité ici un jour, tu en ajoutes un second, alors ce qui a lieu pour toi dans le jour aura lieu autrement dans la nuit (?). »

10,492—10,493.

» Habitons ici une nuit, ô le plus vertueux des Bharatides : c'est, fils de Kountî, la porte du Kouroukshétra.

» C'est là que le roi Yayâti, fils de Nahousha, célébra ses sacrifices; c'est là que des multitudes de pierreries ont inspiré la joie à Indra. 10,494—10,495.

» Voici la Descente-du-figuier-religieux, le plus grand tîrtha de l'Yamounâ, que les sages ont nommé la Porte de la voûte du ciel. 10,496.

» Là, des rishis du plus haut rang ont offert des sacrifices à la Déesse Sarasvatî, et, purifiés par les colonnes victimaires, ils sont allés, auguste roi, se plonger dans l'avabritha. 10,497.

» Voici l'endroit, sire, où le roi Bharata célébrait des sacrifices : c'est ici qu'il mit en liberté le cheval consacré pour un sacrifice açva-médha. 10,498.

» Ici même, plus d'une fois, tigre des hommes, Maroutta, ayant obtenu la terre par la justice, offrit, défendu par Sambartta, le plus grand des rishis, le suprême sacrifice d'une gazelle noire. Là, après qu'il eut touché l'eau, il vit devant lui tous les mondes 10,499—10,500.

» Et fut purifié de ses mauvaises œuvres. Touche donc ici l'eau toi-même! » Quand il se fut baigné là avec ses frères, l'aîné des Pândouides, loué par les maharshis, adressa ces paroles à Lomaça : « Grâce à ma pénitence, ô toi, qui as la force de la vérité, je vois se déployer tous les mondes. 10,501—10,502.

» D'ici même, où je suis, mes yeux voient Arjouna, le plus vaillant des fils de Pândou! » — C'est ainsi, héros aux longs bras, lui répondit Lomaça. Baigne-toi, ô le plus vertueux des hommes, au lieu où les plus grands des rishis voient cette Sarasvatî sainte, environnée d'une

suprême et d'une sainte protection, et tu auras secoué tes péchés. 10,532—10,533.

» Ici, les rishis des Dieux, les rishis *des hommes* et les rishis des rois ont célébré, fils de Kountî, des sacrifices en l'honneur de la Déesse Sarasvatî. 10,534.

» De tous les côtés, jusqu'à cinq yodjanas s'étend l'autel du Pradjâpati : ce sont les champs du magnanime Kourou, adonné aux sacrifices. 10,535.

» Les hommes, qui renoncent ici à leurs corps, sujets à la mort, vont au Swarga : les hommes, sire, qui veulent mourir, viennent ici par milliers. 10,536.

« Les hommes, qui meurent ici, ont conquis le Swarga ! » Telles sont les bénédictions, que prononça jadis Daksha sacrifiant. 10,537.

» Voilà la charmante, la céleste, l'ondoyante rivière de la Sarasvatî... Voilà maintenant, monarque des hommes, ce qu'on nomme la Perte-de-la-Sarasvatî. 10,538.

» L'endroit, où se perd la Sarasvatî, marque la porte du royaume des Nishâdains, elle semble dire, héros, quand elle entre dans leur terre : « Je ne veux pas que les Nishâdains me connaissent ! » 10,539.

» Ceci est l'éruption du Tchamasa, où reparaît la Sarasvatî ; c'est là qu'elle fut visitée par tous les fleuves saints.

» Voilà maintenant le grand tîrtha de la mer, où Lopamoudrâ, dompteur des ennemis, se réunit avec Agastya et le choisit pour son époux. 10,540—10,541.

» Ce tîrtha, qui brille à tes yeux, prince, qui as la splendeur du soleil, c'est le Prabhâsa limpide, purificateur, destructeur du péché, et cher à Indra. 10,542.

» Le tîrtha, que nous voyons maintenant, est ce bain sublime, qu'on appelle le Pas-de-Vishnou.... Cette char-

mante rivière est la Vipâçâ d'une pureté suprême. 10,543.

» Ici, s'étant lié soi-même, Vaçishtha, le rishi vénérable, se précipita, désespéré de la mort de son fils, et fut rejeté sur la rive, délié de ses cordes. 10,544.

» Vois avec tes frères, dompteur des ennemis, ce cercle du Kâsmire, qui est saint dans toute son étendue et habité par des maharshis. 10,545.

» C'est là, qu'eut lieu, Bharatide, l'entretien du Kaçyapide, d'Agni, d'*Yayâti*, *le* fils de Nahousha, et de tous les rishis du septentrion. 10,546.

» Voici la porte du *lac* Mânasa, qui brille à nos yeux, grand roi. C'est ici que le fortuné Râma fit tomber la pluie au milieu de cette montagne. 10,547.

» Voilà celui, qu'on appelle Vâtikakhanda, *qui est une portion du vent*, qui a la force de la vérité, mais qui n'a point franchi la porte du septentrion, parce qu'il manque de corps. 10,548.

» Dans ce lieu, noble fils de Kountî, il y a cette autre merveille : à la fin d'un youga, on obtient la vue de Çarva aux formes charmantes et d'Oumâ, *son épouse*, environnés de leur suite. Dans ce lac, au mois de Tchaîtra, les sacrificateurs, qui ont besoin de splendides cortéges, surmontent convenablement par des sacrifices le Dieu, qui tient l'arc Pinâka. Le croyant, qui, les sens vaincus, a touché l'eau ici, obtient, lavé de ses péchés, les mondes resplendissants : il n'y a là aucun doute !... Voici le tîrtha, nommé Oudjdjâlaka, où s'est lavé le fils du Feu, le vénérable saint Agastya, accompagné d'Aroundhatî... Voici maintenant le lac Konçavat, dans les eaux duquel croissent les nymphées. (*De* 10,549 *à* 10,554.)

» Voilà ensuite l'hermitage de Roukmini, où dans sa

colère elle donna la mort au contemplateur ; mais l'abrégé de cette aventure fut déjà porté à tes oreilles, fils de Pândou. 10,554.

» Cette grande montagne, que tu vas voir, puissant roi, c'est le Bhrigou-tounga... Voici la Vitastâ, Indra des rois, qui efface tous les péchés. 10,555.

» Voilà près du fleuve Yamounâ les bien limpides rivières, la Djalâ et l'Oupadjalâ aux ondes fraîches, dont les rives sont habitées par des maharshis. 10,556.

» C'est là qu'Ouçînara, dans un sacrifice, excella sur Indra. Pour connaître ce meilleur des rois, le fils de Vasou se rendit avec Agni, souverain des hommes, à l'assemblée, où il avait invité les Dieux. Ces deux distributeurs des grâces voulaient sonder la magnanimité d'Ouçînara. 10,557—10,558.

» Ils se rendirent à son sacrifice, Indra sous la métamorphose d'un faucon, Agni sous la forme d'un pigeon. Celui-ci s'abattit sur la cuisse du roi, *comme* par la crainte du vautour; et, dans les transes de la peur, il s'y applatit *comme* pour demander secours. 10,559-10,560.

» Le faucon dit alors :

« Tous les maîtres de la terre, sire, disent que toi seul tu mérites le nom de juste; pourquoi donc veux-tu faire une chose, qui est l'opposé de toute justice? 10,561.

« C'est pour moi, dans les angoisses de la faim, que fut disposée cette nourriture; dans ton amour du juste, tu n'observes point la justice, et tu es le violateur de la loi ! » 10,562.

« Épouvanté par toi, grand oiseau, ses formes tremblantes, implorant du secours, lui répondit le roi, ce volatile, qui désire la vie, est venu se refugier sous ma protection.

» Comment, faucon, ne vois-tu pas que ma première loi est de ne pas te livrer ce pigeon, qui est venu de cette manière et qui implore mon appui ? 10,563—10,564.

» Un pigeon voltige, errant çà et là, un faucon l'aperçoit : on me blâmerait de l'abandonner, quand il vient en ma présence demander la vie ! 10,565.

» En effet, quiconque, ou tuerait des oiseaux, ou délaisserait une vache, mère du monde et refugiée sous sa protection, commettrait une faute égale de l'un ou de l'autre côté. » 10,566.

» Le faucon répliqua :

« C'est par la nourriture, que subsistent tous les êtres, sire; c'est par la nourriture, que vivent et croissent les animaux ! 10,567.

» Il est possible de vivre même long-temps avec un aliment qu'il est difficile de partager avec un autre; mais, si l'on abandonne la nourriture, une longue vie n'est plus possible. 10,568.

» Privé d'aliments, le souffle de ma vie, abandonnant mon corps, ira, monarque des hommes, dans la route, où nulle part n'existe plus la crainte ! 10,569.

» Si je meurs, avec moi périssent mon épouse, mon fils et les autres; mais, en sauvant ce pigeon, vertueux prince, tu ne sauves pas ainsi une foule d'existences.

» La vertu, qui détruit la vertu, n'est pas de la vertu : c'est une fausse vertu; mais la vertu, où il n'y a pas de contradiction, ô toi, qui as la force de la vérité, c'est vraiment celle-là, qui est la vertu ! 10,570—10,571.

» Quand des choses sont opposées, maître de la terre, il faut peser le fort et le faible, et prendre pour loi la chose, où n'existe pas de contradiction. 10,572.

» Ayant contrebalancé le fort et le faible dans la décision de ce qui est juste ou injuste, décide que le juste est du côté, sire, où tu vois le poids l'emporter. » 10,573.

» L'auguste roi de lui répondre :

« Ce que tu dis, ô le plus grand des volatiles, est rempli de beaucoup de sens : serais-tu donc Souparna, le roi des oiseaux? On peut le penser, car tu sais le devoir. 10,574.

» Telles en effet les choses, que tu dis concernant le devoir, sont nombreuses et variées. Il n'est rien, qui soit ignoré de toi ; c'est ainsi que je te considère. 10,575.

» Comment l'abandon d'un être, qui a besoin de secours, peut-il sembler une chose bonne à tes yeux? Ce que tu tentes, habitant des airs, est pour manger. 10,576.

» Mais il t'est possible de faire ta nourriture d'une autre espèce et même d'une manière supérieure : fais ton lot d'un taureau, ou d'un sanglier, ou d'une gazelle, ou d'un buffle, ou de tout autre animal, que tu voudras! »

10,577—10,578.

« Je ne mange, puissant roi, ni sangliers, reprit le faucon, ni taureaux, ni gazelles et autres animaux divers. Qu'ai-je à faire de toute autre bête? 10,579.

» Abandonne-moi, sire, ce pigeon, que les Dieux, héros des kshatryas, m'ont assigné pour nourriture. 10,580.

» Le faucon mange les pigeons : c'est la loi solennelle. Ne t'appuie pas sur la tige du bananier, quand tu n'y reconnais pas de force. » 10,581.

« Je te donne, bête des airs, le royaume opulent des Çivis, dit le roi; ou je te donne, faucon, tout ce qui peut caresser tes désirs; 10,582.

» Mais non cet oiseau, qui est venu demander ma protection. Excepte-le, ô le plus excellent des volatiles ; de-

mande-moi une *autre* action, et je la ferai; mais je ne donnerai pas le pigeon! » — « Ouçînara, si tu as un tel amour pour ce pigeon, répondit le faucon, 10,583—10,584.

» Coupe de ta chair et mets ce *lambeau* dans une balance avec le pigeon. Quand le poids, ô le plus grand des rois, en sera égal à celui du pigeon, donne-le-moi alors et je serai content! » — « Je regarde comme une faveur ce que tu me demandes, faucon, dit le roi. 10,585—10,586.

» Je vais donc te donner à l'instant ma chair, pesée dans la balance! » Instruit des plus grands devoirs, le roi coupe sa chair, 10,587.

» Et la met dans la balance avec le pigeon, auguste fils de Kountî; mais le poids élevé du pigeon surpasse encore le poids de la chair. 10,588.

» Le roi Ouçînara coupe de nouveau sa chair et la jette dans la balance; mais il ne peut arriver au moment où le poids de sa chair sera porté en équilibre avec le pigeon.

» Enfin, quand il se fut coupé tout ce qu'il avait de chair, il monta lui-même dans la balance.

» Alors, le faucon dit :

« Je suis Indra, héros, qui sais le devoir, et ce pigeon est Agni. 10,589—10,590.

» C'est le désir de connaître ta vertu, qui nous a fait venir dans l'enceinte de ton sacrifice! Parce que tu as disséqué ta chair sur tes membres, la gloire éclatante, monarque des hommes, en surpassera les mondes. Aussi long-temps qu'il y aura des hommes dans le monde pour raconter ton *action*, aussi long-temps ta gloire subsistera, éternelle comme les mondes! »

» Après qu'il eut adressé au roi ces paroles, il remonta dans les cieux. 10,591—10,592—10,593.

» Quand le vertueux Ouçînara eut rempli de sa vertu le ciel et la terre, il s'éleva, tout rayonnant de son corps, dans le Trivishtapa. 10,594.

» Voilà, sire, le palais de ce roi magnanime : contemple avec moi cette demeure sainte, qui efface les péchés.

» Ici, on voit toujours, sire, les Dieux et les anachorètes, fermes dans leurs vœux, mêlés avec les brahmes saints et magnanimes! 10,595—10,596.

» Voilà maintenant l'hermitage pur, sire, toujours approvisionné des fruits, enfants de la terre, qui abrita sur le globe le fils d'Ouddâlaka, Swétakétou, de qui l'esprit fut, dit-on, versé dans les incantations magiques. 10,597.

» Ici, Swétakétou vit de ses yeux Sarasvatî, revêtue d'un corps humain : « Je voudrais connaître ta voix! » dit-il à la Déesse présente, la création de Brahma. Dans cet youga, vécurent sur la terre deux excellents anachorètes, l'oncle et le neveu : Ashtâvakra, le fils de Kahopa, et Swétakétou, né d'Ouddâlaka. 10,598—10,599.

» Cet oncle et ce neveu furent les brahmes du roi de Vidéha, le monarque de la terre. Entrés dans le parvis du sacrifice, ces deux hommes incomparables vainquirent le poète sacré dans un combat poétique. 10,600.

» Entre, fils de Kountî, dans l'hermitage très-saint *de Swétakétou*, et honore avec tes frères cet Astâvakra, son neveu, le poète du sacrifice de Djanaka. 10,601.

» Ce sage, brahme éminent, était venu dans ces lieux enfant; et, vaincu dans cette lutte, le barde se précipita dans la rivière. » — « De quelle puissance, dit Youddhishthira, était ce brahme, qui triompha d'un poète ainsi doué;

» Ou dis-moi de qui Ashtâvakra fut le *vainqueur*. Raconte-

moi dans la vérité, Lomaça, toute cette histoire. » — « Ouddâlaka, répondit Lomaça, avait un disciple à l'âme domptée et nommé Kahoda, ainsi que nous l'avons ouï dire. 10,602—10,603.

» Il était obéissant et soumis à la volonté de son instituteur spirituel; il vaqua long-temps à la lecture; il servait assiduement son gourou, qui, reconnaissant de son service, 10,604.

» Lui donna au même instant la science des Védas et sa fille Soudjâtâ (1) pour épouse. Elle conçut un fils, semblable au Feu; et celui-ci, dès le ventre de sa mère, dit à son père, toujours occupé de sa lecture : 10,605.

« Tu fais la lecture toute la journée : cela ne semble pas, mon père, une chose convenable. Je sais, grâce à toi, les Védas et les Védângas, joints à tous les Çâstras. 10,606.

» Je te le répète, mon père, ici, dans les entrailles de ma mère, cela ne te convient pas! » Ainsi blâmé au milieu de ses disciples, le grand rishi, dans sa colère, de maudire son fils encore au sein de sa mère : 10,607.

« Parce que tu oses me parler de cette manière, étant dans le sein de ta mère, tu es dès cet instant même huit fois tordu! » Ce maharshi naquit donc avec des membres tout flexueux, et c'est pour cela qu'il fut appelé Ashtâvakra (2). 10,608.

» Swétakétou, son égal d'âge, était son oncle maternel. Alors Soudjâtâ, pressée par les douleurs de cet enfant, qui croissait dans son sein, 10,609.

» Prit son époux à part et lui tint ce langage, en le suppliant, lui, indigent, elle, qui avait besoin de richesses :

(1) C'est le mot, qui répond juste au nom français : *Eugénie.*
(2) *Octiès curvus.*

« Comment vais-je faire, pauvre, que je suis, car me voici, grand rishi, dans mon dixième mois? 10,610.

» Et tu n'as aucune richesse, grâce à laquelle, jeune mère, je puisse traverser ce malheur! » 10,611.

» A ces mots de son épouse, Kahoda se rendit vers le roi Djanaka pour obtenir des richesses; mais, vaincu par le poète *de cour*, habile dans les subtilités, *l'infortuné* brahme se précipita là dans les eaux. 10,612.

» Quand Ouddâlaka eut appris que, dans une lutte poétique, le barde avait forcé Kahoda à chercher la mort au sein des ondes, il dit à Soudjâtâ : « Il faut cacher cet événement à *son fils* Ashtâvakra. » 10,613.

» Elle conserva ce mystère en elle-même, et l'enfant né n'entendit jamais parler de son père. Ashtâvakra pensait que Ouddâlaka était son père et regardait Swétakétou comme son frère. 10,614.

» Un jour, dans sa douzième année, il était assis dans l'anka de son père adoptif; Çwétakétou le prit par la main et l'en fit sortir : « Ce n'est pas le sein de ton père! » dit-il à l'enfant, qui pleurait. 10,615.

» Cette parole dure s'enfonça dans son cœur; sa douleur fut profonde. Il retourne à la maison, il s'approche de sa mère, et lui demande : « Où est mon père? » 10,616.

» Alors, ses formes bouleversées par un extrême chagrin, Soudjâtâ, craignant sa malédiction, de lui tout raconter. Connaissant donc l'événement avec certitude, le jeune brahme dit un jour à Çwétakétou : 10,617.

« Allons au sacrifice du roi Djanaka; ce sacrifice est, dit-on, infiniment admirable! Nous y entendrons les discussions des brahmes et nous y mangerons des choses exquises. 10,618.

» Nous y acquerrons de la science ; car la renommée de brahmes nous entoure de ses auspices bons et fortunés ! » L'oncle et le neveu s'en allèrent donc au riche sacrifice du roi Djanaka. 10,619.

» Ashtâvakra, s'étant rencontré dans la route avec le roi, lui disputa le chemin et lui adressa ce langage : 10,620.

« Il faut céder la voie à l'aveugle, la céder au mort, la céder à la femme, la céder à l'homme, chargé d'un fardeau, la céder au roi, quand il ne se rencontre pas avec un brahme ; mais rencontre-t-il un brahme, il doit lui céder le chemin. » 10,621.

» Le roi lui répondit :

« Je t'accorde maintenant cette route, que tu veux suivre : marche-s-y à ta volonté ; il n'existe pas en moi le plus léger ressentiment. Indra même s'incline toujours devant les brahmes. » 10,622.

« Une vive curiosité, sire, nous a conduits à ton sacrifice, que nous désirons voir, lui répondit Ashtâvakra. Nous sommes venus ici, comme tes hôtes. Nous désirons l'entrée de ton *sacrifice* et que tu en donnes l'ordre au gardien des portes ! » 10,623.

» *Ils arrivent et disent* :

« Fils d'Indradyoumna, tu vois ici en nous deux assistants au sacrifice. Nous désirons voir le roi Djanaka, nous désirons lui parler.... *Mais quoi* ! Ce portier nous empêche, nous, que brûle *déjà* la fièvre de la colère ! » 10,624.

» Le portier reprit :

« Sachez que nous sommes ici pour exécuter les ordres du barde encomiaste : c'est sa voix, qui parle en moi. Les enfants brahmes n'entrent point ici : l'entrée n'est accordée qu'aux brahmes vieux et savants ! 10,625.

« Si l'entrée est permise aux vieillards, il me sied d'entrer, lui répondit Ashtâvakra ; car, nous sommes vieux, portier, nous, qui suivons des vœux et qui sommes doués de la puissance des Védas. 10,626.

» Nous sommes dociles, nous avons dompté nos sens, nous avons atteint l'excellence dans l'arrivée de la science. Il ne faut pas mépriser quelqu'un, dit-on, parce que c'est un enfant : un feu, tout enfant qu'il soit, brûle, si on le touche ! » 10,627.

« Quand tu évoquerais l'éloquence même aux formes multiples, reprit le portier, aussi sainte que la syllabe Aum, adorée comme les Védas, un Virâdj (1) *enfin*, ne vois-tu pas que tu es un enfant par le corps ? Pourquoi te vanter ? La sagesse n'est pas facile à acquérir ! » 10,628.

« Ce n'est pas au développement du corps, dit Ashtâvakra, que l'on reconnaît le progrès de l'esprit, comme sur les cotonniers, quand leurs cosses sont accrues. Court avec un petit corps, on est grand, si l'on porte du fruit. Celui, qui ne produit rien, n'est pas dans la condition du vieillard. » 10,629.

« Dans ce monde, observa le portier, les enfants tiennent la sagesse des vieillards : on devient vieux avec le temps. Il est impossible d'acquérir la science en peu de temps. Pourquoi, enfant que tu es, parles-tu comme un vieillard ? »

» On n'est pas vieillard, reprit Ashtâvakra, parce qu'on dresse une tête à cheveux blancs. Les Dieux appellent un vieillard celui, fût-il un enfant, qui a de la prévoyance.

10,630—10,681.

» Ce n'est ni par les années, ni par les cheveux blancs,

(1) Brahma lui-même sous la forme du grand hermaphrodite !

ni par les richesses, ni par les parents que les rishis font le devoir : l'homme, qui se conduit bien, est grand à nos yeux. 10,632.

» Je viens, amené par le désir de voir le barde à la cour du roi : annonce-moi, gardien des portes, au souverain, qui porte en parure des guirlandes de nélumbos. 10,633.

» Dans un instant, portier, tu nous verras parler avec les sages; mais, le combat poétique une fois engagé, tu verras bientôt le barde vaincu ! 10,634.

» Que les brahmes à la science accomplie contemplent avec le roi, accompagné de ses principaux archi-brahmes, ou la grandeur ou la petitesse dans tous ceux, qui gardent maintenant le silence ! » 10,635.

» Le portier lui répondit :

« Comment, âgé de douze ans, ainsi que tu es, entrerais-tu dans un sacrifice, dont l'entrée n'est permise qu'à des savants fort instruits ? Efforce-toi d'entrer, comme tu le veux, je saurai bien t'empêcher d'avancer ! » 10,636.

» *S'approchant de la porte*, Ashtâvakra dit :

« Oh ! oh ! sire, le plus grand des pères, tu es vraiment un monarque universel; tout est grand dans toi ! Ou tu es l'auteur des choses propres au sacrifice, ou il n'y a devant toi que le roi Yayâti seul. 10,637.

» Tu as un barde savant, habile dans les subtilités, qui, sans balancer, avons-nous ouï dire, fait précipiter dans les eaux par des hommes affidés, que tu lui as donnés, tous ceux, qu'il est parvenu à embarrasser et à briser dans une lutte poétique. 10,638.

» J'ai entendu un deux fois né parler de cet homme dans une réunion de brahmes, et je suis venu ! Où est-il, ce barde ? Que je l'anéantisse dans une lutte avec

lui, comme le soleil efface les constellations! » 10,639.

« Tu espères vaincre mon barde, répondit le roi, parce que tu ne sais pas quelle puissance de parole il y a dans ce rival. Il est possible que l'on parle ainsi; mais il a été vu par des brahmes, adonnés aux Védas et d'une force éprouvée. 10,640.

» Tu espères vaincre mon barde, parce que tu ne sais pas quelle est la force de ce poète! Des brahmes, qui ont affronté un combat avec lui, n'y ont pas brillé, comme les étoiles en face du soleil! 10,641.

» Des hommes sortis enivrés de leur science, désireux de vaincre et demandant mon barde, mis en présence de lui, ont perdu la splendeur : comment auraient-ils pu, mon enfant, se répandre en longs discours au milieu des assistants? » 10,642.

» Ashtâvakra lui répliqua :

« Il n'eut point à lutter contre des rivaux semblables à moi; et c'est pour cela que, devenu un lion, il parle sans crainte; mais, frappé dans une rencontre avec moi, il restera sur la place, comme un char brisé aux roues immobiles! » 10,643.

» Le roi lui fit cette demande :

« Celui-là est un poète éminent, s'il connaît une chose, qui a douze portions sur trente et vingt-quatre divisions, qui valent soixante-trois tonnerres (1). 10,644.

» Ashtâvakra répondit :

« Sois défendu par ton disque de guerre toujours en mouvement, qui a six ombilics, douze circonférences et

(1) Nous ne sommes pas bien sûrs ici et là de toutes les parties de notre sens et nous regrettons de n'avoir pas un commentaire à notre disposition.

Digitized by Google

vingt-quatre divisions : voilà ce qui est les soixante-trois tonnerres. » 10,645.

» Le roi demanda :

« Il est comme deux cavales attelées, aussi rapides que le vol du faucon. Quel est celui des habitants du ciel, qui dépose un germe en elles, et quel est le fils, auquel ils donnent la naissance? » 10,646.

« Qu'elles n'entrent pas dans ton palais ! reprit Ashtâvakra ; mais, certainement, sire, le Dieu qui a le vent pour son cocher, circulera dans les habitations de tes ennemis eux-mêmes, où le feu et le vent ont donné l'être à *l'Incendie*, leur fils. » 10,647.

» Le roi de lui poser enfin ces questions :

« Qui est-ce qui dort, sans fermer les yeux ? Qui est-ce qui, étant né, ne remue pas ? Qui est-ce qui n'a pas un cœur ? Qui est-ce qui croît avec rapidité ? » 10,648.

» Ashtâvakra de lui répondre aussitôt :

« Le poisson dort, sans fermer les yeux ; l'œuf ne remue pas, après qu'il est né ; la pierre n'a pas un cœur ; la crue d'un fleuve est rapide ! » 10,649.

« Je ne te regarde pas comme un homme, toi, qui a l'esprit d'un Dieu, lui dit le roi : tu ne me parais pas un enfant, mais je t'estime un vieillard ; il n'existe pas ton égal pour deviner des énigmes ; ainsi, je t'accorde l'entrée. Voici le barde ! » 10,650.

« Ici, au milieu de ces monarques rassemblés, qui sont venus se joindre à Ougraséna, reprit Ashtâvakra, je ne connais pas, sire, un plus habile flatteur : il me semble ici que j'aie pris le cygne des sages au milieu d'un grand bassin d'eau. 10,651.

» Barde, tu ne me parleras point à cette heure avec l'or-

gueil d'un sage présomptueux, venu au combat, tel que la crue des fleuves : tiens ferme à l'instant même devant moi, qui suis comme un feu, dont la flamme est allumée.

» Réveille le tigre endormi à mon côté, réveille le serpent, qui lèche avec le coin de sa bouche! Ne pense pas que tu échapperas d'ici sans morsure en m'écartant d'un coup de pied sur la tête! 10,652—10,653.

» L'homme d'une bien grande faiblesse, que l'orgueil pousse à la violence, s'il veut écarter une montagne, ses ongles et ses mains sont déchirés avant qu'on ne voie encore sur le mont aucune blessure! 10,654.

» Tous les rois sont devenus pour le souverain, qui règne à Mithila, des objets de mépris, comme les montagnes sont méprisées du Maînaka, comme les veaux sont dédaignés par le taureau. 10,655.

» Tel que Mahéndra est le plus grand des Dieux, telle que la Gangâ est la plus grande des rivières, toi seul, tu es le plus grand parmi les rois : fais venir ton barde en ma présence! » 10,656.

» Ashtâvakra, de qui la colère était allumée, vociférait ainsi dans l'assemblée : « Sire, appelle ton barde!... A la parole, que j'aurai dite, rends-moi une réponse et je donnerai une réponse à la parole, que tu vas me proposer! »

» Le barde alors dit :

« Il n'y a qu'un seul feu allumé nombre de fois; il n'y a qu'un soleil pour éclairer tout cet univers; il n'y a qu'un héroïque souverain des Dieux, immolateur des ennemis; il n'y a qu'un Yama, souverain des Mânes! »

10,657—10,658.

» Ashtâvakra lui répondit :

« Indra et Agni sont deux, qui marchent associés; il y

a deux Dévarshis, Nârada et Parvata; il y a les deux Açwins; il y a deux roues à un char, et le créateur a fait deux lui-même l'époux et l'épouse. » 10,659.

» Le barde reprit :

« L'homme reçoit trois fois la vie des cérémonies religieuses : trois Adhwarious réunis portent le vâdjapéya (1); on fait trois ablutions; il y a trois mondes; il y a, dit-on, trois espèces d'astres. » 10,660.

» Ashtâvakra lui répliqua :

« L'habitation des brahmes est de quatre espèces; quatre prêtres accomplissent le sacrifice; il y a quatre plages dans le ciel; il existe quatre castes *dans la société*; la vache, qui est dite immortelle, a quatre pieds. » 10,661.

» Le barde dit :

« Il y a cinq feux, le vers a cinq pieds, les sacrifices sont eux-mêmes au nombre de cinq, il y a cinq organes des sens : on voit dans les Védas la nymphe Pantchatchoûda (2) et une sainte contrée dans le monde est appelée Pantchanada (3). » 10,662.

» Ashtâvakra lui répondit :

« Quelques-uns disent qu'il y a six manières de recevoir des présents; la révolution du temps est composée de six saisons : il y a six organes; on compte six Pléiades et, dans tous les Védas, on voit les Sâdyaskas au nombre de six. » 10,663.

» Le barde reprit :

« Il y a sept animaux privés et sept à l'état sauvage;

(1) Breuvage acide de farine fermentée et d'eau, en usage dans certains sacrifices.

(2-3) Les *cinq-aigrettes* et les *cinq-rivières*.

un sacrifice marche avec sept mètres; il y a sept rishis et sept adorations : on dit que la vînâ est montée avec sept cordes. » 10,664.

» Ashtâvakra de répliquer aussitôt :

« Huit çânas (1) forment un çatamâna (2); le çarabha, meurtrier des lions, a huit pieds; il y a parmi les Dieux huit Vasous, avons-nous ouï dire, et, dans tous les sacrifices, on dispose une colonne à huit angles. » 10,665.

» Le barde ajouta :

« On dit qu'il y a neuf prières en l'honneur des Mânes; l'émancipation finale est, dit-on, précédée par neuf contemplations; il y a neuf grandes lettres enseignées dans l'alphabet; neuf, comme on a toujours dit, est la réunion de tous les nombres. » 10,666.

» Ashtâvakra repartit :

« Dans le monde de l'homme, il y a dix points cardinaux; dix remplit, dit-on, les centaines et le millier; la femme enceinte porte dix mois; onze serviteurs Daçârhains, *suivant l'adage*, en valent dix ! » 10,667.

» Le barde reprit :

« Il y a onze réunions de onze animaux; il y a ici onze colonnes victimaires; il y a onze sentiments chez les êtres animés, il y dans le ciel onze Roudras parmi les Dieux ! »

» Ashtâvakra dit aussitôt :

« Douze mois, dit-on, composent l'année; le pied de la djagatî (3) consiste en douze lettres; le sacrifice naturel est dit embrasser douze jours; les sages disent ici-bas qu'il y a douze Adityas ! » 10,668—10,669.

(1—2) Mesures de poids.
(3) Sorte de mètre.

» Le brahme recommença :

« On dit qu'une moitié de lune est composée de treize jours; la noble terre contient treize îles... » Quand il eut parlé ainsi, le barde s'arrêta au milieu de son çloka, qu'Ashtâvakra finit de cette manière : « Vishnou a marché treize jours; on dit que les principaux rythmes des Védas sont au nombre de treize et au-dessus ! » 10,670.

» Alors, il s'éleva un grand bruit, dès qu'on vit le fils du poète garder le silence et, baissant la tête, demeurer plongé dans la rêverie, tandis qu'Ashtâvakra complétait sa stance. 10,671.

» Pendant que le trouble régnait ainsi dans l'opulent sacrifice du roi Djanaka, les brahmes célèbres, joignant leurs mains au front, s'approchèrent du *jeune* Ashtâvakra pour lui rendre leurs hommages. 10,672.

« Brahmes, dit-il, vous avez entendu, vous, qui naguère, vaincus par lui dans un combat poétique, avez été plongés dans l'eau ! Accomplissons nos devoirs et que cet homme obtienne *ce qu'il mérite !* Saisissez-le et plongez-le sans retard ! » 10,673.

» Le barde dit :

« Moi, le fils de Varouna, j'ai siégé ici dans le sacrifice de douze ans offert par le roi Djanaka. A cause de cela, on a envoyé vers moi les principaux des brahmes un temps égal au sacrifice de Djanaka. 10,674.

» Ceux, qui sont venus voir le sacrifice de Varouna, reviendront tous de nouveau à la vie. J'honore Ashtâvakra, qui mérite des honneurs, lui, par qui je vais aller voir mon père ! » 10,675.

« Prononce avec intelligence ta parole, lui répondit Ashtâvakra, afin qu'ils comprennent ta voix, ces brahmes

vertueux, qui, vaincus par ton langage ou dépourvus des dons de l'intelligence, furent plongés dans les eaux de la mer ! 10,676.

» Que le feu brûlant, père des Védas, épargne de sa flamme et n'incendie pas les maisons des gens de bien ! Les hommes bons comprennent ce que veut dire la voix de leurs fils enfants, qui parlent d'une manière éplorée.

» Ou tu prêtes aux discours, *sire*, une oreille indifférente et l'intelligence éteinte, ou les éloges t'enivrent, et tel qu'un éléphant chassé, Djanaka, tu n'écoutes pas cette mienne parole ! » 10,677—10,678.

» Djanaka lui fit cette réponse :

« J'écoute ta parole, qui n'est pas humaine et qui a des formes célestes; tu es un Dieu visible ici-bas. Parce que tu as vaincu le barde dans ce combat poétique, je te l'abandonne; fais de lui ce qu'il te plaira. » 10,679.

« Je n'ai que faire, sire, de sa vie, reprit Ashtâvakra; mais si ce barde est le fils de Varouna, fais-le plonger dans le réceptacle des eaux. » 10,680.

« Je suis le fils du roi Varouna, dit le poète, et je n'ai aucune peur d'être noyé. Dans cet instant même Ashtâvakra, ici présent, verra son père Kahoda, mort depuis long-temps. » 10,681.

» Rendus à la vie par le magnanime Varouna, tous les brahmes de s'élever sous les yeux de Djanaka. 10,682.

» Kahoda tint ce langage :

«Mon fils a fait l'acte de destruction, qui était l'objet de mon désir, et c'est pour cette raison que les hommes ont envie d'obtenir des fils dans l'œuvre de la génération, 10,683.

» Un fils vigoureux naît d'un faible père, Djanaka; un fils

intelligent naît d'un sot et un savant d'un ignorant. 10,684.

» La main elle-même de la mort fait tomber sous sa hache acérée les têtes des ennemis sur le champ de bataille : la félicité descende sur toi ! » 10,685.

» On chante ici à propos une grande et sublime stance, extraite de la portion Akthha du Sâma-Véda; la voici : « On boit le soma dans ce sacrifice-là ; et les Dieux satisfaits ont reçu en personne les brillantes parts du roi Djanaka. »

» Au milieu de tous les brahmes, sire, qui, brillants d'un éclat supérieur, étaient sortis des flots, le poète, ayant reçu la permission du roi Djanaka, se plongea dans les ondes de la mer. 10,686—10,687.

» Après que, honoré lui-même par les brahmes, suivant la convenance, Ashtâvakra eut honoré son père, il retourna, accompagné de son oncle, à son hermitage, victorieux de l'éminent fils du poète. 10,688.

» Ensuite, en présence de sa mère, son père lui dit : « Entre vite dans cette rivière Samangâ ! » L'enfant y entra et tous ses membres se redressèrent à l'instant même.

» Cette rivière Samangâ devint sainte : quiconque s'y baigne est délivré de ses péchés. Plonge-toi avec tes frères, accompagné de ton épouse dans ce bain au breuvage pur, aux ondes limpides. 10,689—10,690.

» Ici, fils célèbre de Kountî, ayant fait un séjour aimable avec les brahmes, appuyant sur des œuvres pures ta croyance à un seul Dieu, tu iras avec moi, Adjamitha, accompagné de tes frères, dans les autres lieux saints.

» Ce qui brille à nos yeux maintenant, sire, c'est la Samangâ aux grottes de miel... Ce lieu est celui des ablutions de Bharata : il se nomme Kardamila.

10,691—10,692.

Digitized by Google

» Dans une circonstance, jointe à l'infortune, l'époux de Çatchî, ayant immolé Vritra, se plongea dans la Samangâ et fut lavé de toutes ses impuretés. 10,693.

» Voici la Destruction, sire, qui est placée au sein du Maînâka : c'est là que jadis Aditi a fait cuire des aliments pour un fils. 10,694.

» Montés, éminents Bharatides, sur cette montagne sourcilleuse, vous écarterez une infortune ignominieuse, inénarrable. 10,695.

» Voici les Kanakhalas, sire, montagnes chères aux rishis : voilà ce grand fleuve du Gange, Youddhishthira, qui brille à tes yeux. 10,696.

» C'est ici que le vénérable Sanatkoumâra parvint à la perfection. Quand tu t'y seras plongé, Adjamîtha, tous tes péchés seront effacés. 10,697.

» Voici le lac d'eau, nommé Pur, et la montagne du Bhrigou-tounga. Touche l'eau avec tes ministres, fils de Kountî, dans les flots tièdes de la Gangâ. 10,698.

» Ce qui brille devant toi, c'est le délicieux hermitage de Sthoûlaçiras ! Ici, il faut déposer, fils de Kountî, ton orgueil et ta colère. 10,699.

» Cet hermitage charmant est celui de Raîbhya, où périt le poète Yavakrîta, fils de Bharadwâdja. 10,700.

Youddhishthira l'interrompant :

« Comment le rishi, auguste fils de Bharadwâdja, fut-il enveloppé dans cette affaire ? Et comment périt Yavakrîta, le fils de l'anachorète ? 10,701.

» Je désire entendre toute cette histoire dans la vérité : je me plais beaucoup à ce récit des actions accomplies dans l'âge des Dieux. » 10,702.

Lomaça répondit :

« Bharadwâdja et Raîbhya étaient deux *grands* amis : ils habitaient ici continuellement avec un plaisir infini.

» Raîbhya avait deux fils : Arvâvasou et Parâvasou; Yavakrîs était, Bharatide, le fils de Bharadwâdja.

10,703—10,704.

» Raîbhya avec ses enfants et l'autre ascète étaient savants : dès l'enfance, ils avaient une gloire incomparable.

» Le resplendissant Yavakrîs, voyant le pénitent son père sans honneur, mortel sans péché, et voyant au contraire Raîbhya avec ses fils honoré par les brahmes, en fut consumé de douleur et inondé de ressentiment. Il endura une effroyable pénitence pour obtenir la science des Védas. 10,705—10,706—10,707.

» Macérant son corps devant un grand feu allumé, il excita par ses vastes pénitences l'inquiétude d'Indra.

» Celui-ci donc, s'approchant d'Yavakrîta, lui dit : « Pourquoi as-tu pris cette pénitence suprême? »

10,708—10,709.

« Que les Védas, répondit Yavakrîta, viennent en la possession des brahmes, sans qu'ils soient obligés de les lire. C'est pour cela, ô toi, qui es honoré par les chœurs des Dieux, que j'ai embrassé cette pénitence du plus haut degré. 10,710.

» C'est pour la lecture, Pâkaçâsana, que j'ai entrepris toutes ces macérations : je veux conquérir, grâce à ma pénitence, Kaâuçika, toute l'universalité des sciences.

» Il est possible d'acquérir, mais avec beaucoup de temps, les Védas, seigneur, de la bouche d'un instituteur spirituel : voilà pourquoi je me suis astreint à cet effort suprême. » 10,711—10,712.

« Cette voie, par où tu veux aller, brahmarshi, est une

impasse, reprit Indra. Pourquoi te créer cet embarras? Marche! obtiens la science par la bouche d'un gourou! »

» A ces mots, Indra s'en alla, et Yavakrîs lui-même d'une vigueur sans mesure continua de nouveau, Bharatide, ses efforts dans sa pénitence. 10,713—10,714.

» Cet homme aux grandes mortifications, se macérant d'une effroyable pénitence, consuma de soucis le roi des Dieux, avons-nous ouï dire. 10,715.

» Étant donc venu trouver le grand solitaire, qui supportait une pénitence cruelle, le Dieu, qui brise les armées, essaya encore de l'empêcher. 10,716.

« Cette entreprise est une chose impossible, *lui dit-il;* ce n'est point agir sensément. Les Védas peuvent-ils arriver en ta possession et dans celle de ton père? » 10,717.

» Yavakrîta lui répondit :

« Si l'on ne peut atteindre de cette manière, souverain des Dieux, ce que je désire, je supporterai avec un grand vœu une pénitence plus effroyable même. 10,718.

» Livrant mon corps au feu allumé, je ferai un sacrifice de mon corps, sache-le, Maghavat, si tu n'exécutes pas ici, roi des Dieux, tout ce que je désire, à mon gré. »

» Quand il eut connu de cette manière la résolution du magnanime anachorète, l'intelligent Indra, ayant cherché dans son esprit les moyens de l'empêcher, se donna la forme d'un brahme pénitent d'une bien grande faiblesse, affecté d'une consomption pulmonaire, âgé de plusieurs centaines d'années. 10,719—10,720—10,721.

» Il fit avec du sable un pont dans le Gange à l'endroit, où était le tîrtha accoutumé d'Yavakrîta pour ses œuvres de purification. 10,722.

» Indra, sous les formes du brahme éminent, ne répon-

dit pas une seule parole aux questions du jeune homme, et continua à remplir le Gange avec du sable. 10,723.

» Il jetait continuellement une poignée de sable dans la Bhâgîrathî; Çakra de commencer le pont, qui apparut aux yeux d'Yavakrîta, 10,724.

» L'excellent hermite vit la peine, qu'il se donnait pour construire ce pont et lui tint en riant ce langage : 10,725.

« Qu'est-ce que cela, brahme? Que désires-tu faire? Tu dépenses là beaucoup de peine fort inutilement? »

« J'unirai les deux rives du Gange avec un pont, lui répondit Çakra : le chemin deviendra facile; car les hommes se fatiguent, mon enfant, à le traverser mainte et mainte fois. » 10,726—10,727.

« Il est impossible, homme riche en pénitences, de joindre avec un pont les deux rives de ce grand fleuve. Abstiens-toi d'une chose impossible et reporte tes efforts sur une chose, qui peut se faire! » 10,728.

» Indra lui dit :

« Telle que cette affaire, à laquelle j'applique mon esprit, est une chose impossible, telle sera cette pénitence, que tu subis pour les Védas. » 10,729.

« Si tu penses, reprit Yavakrîta, que mon entreprise elle-même, Pâkaçâsana, souverain des Tridaças, est aussi inutile que la tienne, fais du moins ce qui sera possible, monarque des troupes de Souras; accorde-moi d'autres grâces, par lesquelles je surpasse les autres hommes. »

10,730—10,731.

» Indra lui accorda les grâces, que demandait l'anachorète aux grandes pénitences : « Les Védas arriveront de la manière, que tu le désires, *lui dit-il*, en ta possession et celle de ton père. » 10,732.

» Monte de plus, Yavakrî, en tout autre objet de tes vœux, où ton cœur aspire! » Quand il eut obtenu la réalisation de ses désirs, le jeune homme s'approcha de son père et lui tint ce langage : 10,733.

« Nous possédons, mon père, toi et moi, les Védas; maintenant que j'ai obtenu d'autres grâces avec cette faveur, nous ne sommes plus ce que nous étions! » 10,734.

» Bharadwâdja lui dit :

« L'orgueil naîtra en toi, mon fils, des grâces, objet de tes désirs, que tu as obtenues, et, rempli de cet orgueil, tu périras bientôt misérablement! » 10,735.

» A cette occasion, voici des vers, qui furent chantés, dit-on, par les Dieux : « Jadis vivait, mon fils, un puissant anachorète, nommé Bâladhi. 10,736.

» Troublé du chagrin, que lui causait *l'amour de* son fils, il se soumit pour lui à une intolérable pénitence : « Que mon fils soit immortel! » disait-il; et il obtint *presque* ce vœu. 10,737.

» Les Dieux l'environnèrent de leur bienveillance, mais non jusqu'à en faire un être égal aux Immortels : « Il n'y a pas d'homme, qui soit exempt de la mort! mortel, sa vie sera donc attachée à une cause! » 10,738.

» Bâladhi répondit aux Dieux :

« De même que ces montagnes se dressent à jamais durables, ainsi tienne à cette cause la vie de mon fils! »

» Cette grâce vint aux oreilles de son fils, qui devint présomptueux et colère; il conçut de l'orgueil et méprisa jusqu'aux saints eux-mêmes. 10,739—10,740.

» Il parcourut ce globe entier, attaquant les anachorètes; il s'approcha d'un sage à la grande énergie, nommé Dhanoushâksha. 10,741.

» Il offensa le puissant hermite, qui le maudit : « Sois de la cendre! » A peine eut-il parlé que l'offenseur devint une cendre. 10,742.

» Le vigoureux anachorète, ayant vu le présomptueux *jeune homme* plein de santé *dans son malheur*, fit mettre en pièces par des buffles la cause, à laquelle était liée sa vie; 10,743.

» Et la cause n'existant plus, l'enfant mourut aussitôt. Le père alors prit son fils mort et se répandit en gémissements. 10,744.

» A la vue de son violent désespoir, tous les solitaires, instruits dans les Védas, de lui chanter ces vers; écoute-les : 10,745.

« Le mortel n'est jamais capable de se dérober au sort fixé par le Destin. *Ainsi* Dhanoushâksha fit diviser par des buffles ces montagnes. » 10,746.

» Voilà comment des enfants d'anachorètes, pleins d'orgueil, ne tarderont pas à périr, malgré les faveurs, qu'ils ont obtenues, comme périra ta sainteté même.

» Ce Raîbhya est d'une grande énergie, ses fils sont tels que leur père. Efforce-toi, mon fils, sans paresse, de ne pas aller te heurter contre eux. 10,747—10,748.

» En effet, ce Raîbhya irrité, mon fils, est capable de t'accabler dans sa colère; c'est un ascète, c'est un grand rishi; mais il est irascible. » 10,749.

» Yavakrîta lui répondit :

« C'est ainsi que j'agirai, mon père; ne conçois aucunement d'inquiétudes; en effet, telle que ta révérence est mon père, tel je regarde aussi Raîbhya comme mon père. » 10,750.

» Quand il eut dit ces mots d'une voix tendre à son

père, Yavakrî en toute sécurité goûtait un plaisir infini à vexer les autres rishis. 10,751.

» Errant çà et là sans crainte, le jeune anachorète s'en vint au mois de Madhana au lieu, où s'élevaient les hermitages de Raibhya. 10,752.

» Il vit dans cette solitude charmante, ornée d'arbres en fleurs, sa bru, qui se promenait, fils de Bharata, semblable à une Kinnarî. 10,753.

» Yavakrî, abandonné par la pudeur, l'âme ravie par l'amour, adressa ces mots à cette femme remplie de pudeur : « Fais l'amour, avec moi ! » 10,754.

» Elle, qui connaissait son caractère et redoutait sa malédiction, elle dit : « Oui ! » Puis, elle se réfugia *en esprit* sous l'énergie de Raibhya ; et, s'étant relevée, elle se plongea dans l'eau entièrement. Raibhya, dompteur des ennemis, revint alors dans son hermitage. 10,755-10,756.

» Il vit sa bru pleurer, *il vit* l'épouse de Parâvasou dans une vive affliction ; et, l'ayant consolée d'une voix douce, Youddhishthira, il l'interrogea. 10,757.

» La belle de lui narrer tout ce qu'avait dit Yavakrîta, et qu'elle avait répondu : « Oui ! » ayant considéré d'abord *son caractère et sa puissance*. 10,758.

» Tandis qu'il entendait raconter la conduite d'Yavakrî, l'âme de Raibhya semblait jeter des flammes, et il fut saisi d'une grande colère. 10,759.

» Alors, pénétré de ressentiment, l'ascète, dans une ardente fureur, ayant arraché un djatâ, le sacrifia au feu avec des prières en bon sanscrit. 10,760.

Aussitôt sortit du feu une femme semblable en beauté à l'épouse outragée ; il arracha un second djatâ et de nouveau le sacrifia au feu. 10,761.

» Un Rhakshasa horrible, à l'aspect effroyable, s'élança hors des flammes; et ces deux spectres dirent à Raibhya : « Quelle chose devons-nous faire? » 10,762.

« Donnez la mort à Yavakrî! » fit le rishi en colère. « Oui! » répondirent-ils; et ceux-ci de s'en aller pour immoler Yavakrîta. 10,763.

» Ensuite les deux spectres, formés par la magie du magnanime, s'étant approchés d'Yavakrîta, lui enlevèrent son aiguière, fils de Bharata, comme pour la fasciner. 10,764.

» Le Rakshasa, tenant son trident levé, de courir sur le jeune homme, à qui l'on avait ravi son aiguière abandonnée. 10,765.

» A la vue du Démon, qui fondait sur lui, son arme à la main pour le tuer, Yavakrî, se levant tout à coup, de s'enfuir vers un lac. 10,766.

» Voyant que ce lac est dénué d'eau, il s'en va d'un pied rapide vers les fleuves ; mais tous, il les trouve à sec.

» Poursuivi, le trident à la main, par l'épouvantable Rakshasa, il se réfugie soudain, tout tremblant, dans la chapelle du feu perpétuel de son père. 10,767—10,768.

» A peine entré, il fut arrêté par un çoûdra aveugle, le gardien *de l'oratoire ;* et, malgré lui, prince, il resta à la porte. 10,769.

» Le Démon frappa de son trident Yavakrîta ; empêché par le Çoudra aveugle ; et *le brahme* tomba, le cœur fendu.

» Quand le Rakshasa eut tué Yavakrîta, il se rendit chez Raibhya, prit congé de lui et habita avec la femme. 10,770—10,771.

» Dès que Bharadwâdja eut achevé sa lecture quoti-

dienne, il prit un faix de bois et rentra dans son hermitage. 10,772

» A sa vue naguère, tous les feux se levaient en sa présence; mais alors, son fils étant mort, les feux ne s'avancèrent point à sa rencontre. 10,773.

» Lorsqu'il vit ce changement arrivé dans sa chapelle du feu perpétuel, l'anachorète aux grandes pénitences dit au çoudra aveugle, gardien assis de son oratoire :

« Pourquoi, Çoûdra, ces feux ne se réjouissent-ils pas de ma vue? Toi-même tu n'es pas ce que tu étais auparavant ! Est-il arrivé un malheur ici dans l'hermitage.

10,774—10,775.

» Mon fils, qui a peu de jugement, ne serait-il point allé chez Raîbhya? Hâte-toi de me raconter cela : mon âme est pleine de trouble. » 10,776.

» L'aveugle répondit :

« Ton fils peu judicieux est allé sans doute chez Raîbhya; car le voici étendu, dépouillé de la vie par un Rakshasa plus fort que lui ! 10,777.

» Poursuivi jusqu'ici par ce Démon, le trident à la main, je l'ai arrêté, à la force de mes bras, sur le seuil de la porte, devant la chapelle du feu ! 10,778.

» Souillé nécessairement d'impuretés, haletant de soif, repoussé ici de ses *dernières* espérances, il fut tué par ce Rakshasa d'une agilité supérieure, son trident à la main. »

» Quand il eut appris de l'artisan cette nouvelle d'une cruelle amertume, Bharadwâdja prit le corps inanimé de son fils et gémit dans une profonde affliction :

10,779—10,780.

« Ce n'était, certes ! pas, dit-il, pour les brahmes, que tu supportais la pénitence, quand tu demandas que les

brahmes, sans les avoir lus, fussent en possession des Védas! 10,781.

» Ainsi, malgré ton caractère noble au milieu des brahmes magnanimes, malgré que tu sois sans péché au milieu de tous les êtres, tu es en proie aux rigueurs de la Destinée! 10,782.

» Cependant je t'avais interdit, mon fils, de voir la maison de Raîbhya; mais tu n'en es pas moins allé chez cet homme, semblable à Yama, le destructeur du temps!

» Toi, rempli de splendeur et sachant que tu es mon fils unique, as-tu pu, dans ta démence extrême, aller te mettre sous le pouvoir de ce vieillard sujet à la colère.

10,783—10,784.

» Livré au chagrin de mon fils, enlevé par cette action de Raîbhya, j'abandonnerai, privé de toi, mon fils, les souffles de l'existence, ce qu'il y a de plus aimé sur la terre! 10,785.

» Tel que, voué au péché, le fils aîné de Raîbhya tuera bientôt son père, exempt de péché, tel je ne tarderai pas à déserter mon corps sous la douleur, que j'éprouve d'avoir perdu mon fils! 10,786.

» Heureux les hommes, dans la famille desquels un fils n'existe pas et qui se promènent à leur fantaisie, affranchis du chagrin, que donne la perte d'un fils! 10,787.

» Mais y a-t-il rien de plus misérable que ces hommes, qui, l'esprit égaré dans la douleur causée par la mort d'un fils, maudissent affligés leurs plus chers amis? 10,788.

» En maudissant Parâvasou, un fils vicieux, j'ai enveloppé dans sa malédiction mon ami le plus cher! Est-il un autre homme, qui éprouve une infortune égale à la mienne? » 10,789.

Digitized by Google

» Quand il eut ainsi exhalé ces plaintes, en variant les manières, Bharadwâdja de brûler son fils;... ensuite, il entra lui-même dans le feu bien allumé! 10,790.

» En ce même temps, Vrihadyoumna, l'auguste et vertueux seigneur de la terre, célébra un sacrifice et choisi Raibhya pour le sacrificateur. 10,791.

» Le sage monarque associa pour compagnons à leur père dans cette cérémonie les deux fils de Raibhya : Arvâvasou et Parâvasou. 10,792.

» Ceux-ci, ayant pris congé de leur père, fils de Kountî, se mirent donc en marche ; mais Raibhya et l'épouse de Parâvasou restèrent à l'hermitage. 10,793.

» Poussé par la curiosité, Parâvasou revint seul à l'habitation et vit dans le bois son père couvert de la peau d'une gazelle noire. 10,794.

» On était dans la dernière partie de la nuit et, les yeux fermés par le sommeil, il dormait *en marchant* au milieu des ténèbres : il pensa que son père était une gazelle, qui errait dans la forêt épaisse. 10,795.

» S'imaginant donc frapper une antilope, il tua involontairement ce père, dont il eût désiré défendre la vie. 10,796.

» Quand il eut célébré pour lui toutes les cérémonies des morts, il revint au sacrifice et tint ce langage à son frère. 10,797.

« Ne peux-tu pas de quelque manière porter seul le poids de cette action : j'ai tué mon père, croyant que c'était une gazelle! 10,798.

» Accomplis un vœu pour moi, mon enfant, qui expie cette mort, que j'ai donnée à un brahme : que ne suis-je capable, anachorète, de faire seul cette expiation! » 10,799.

» Arvâvasou lui répondit :

» Que ta sainteté vaque au sacrifice du sage Vrihadyoumna : moi, tenant mes sens domptés, j'accomplirai pour toi ce qui est dû à cette mort d'un brahme! »

» Et, quand il fut parvenu à la rive ultérieure des pénitences pour le meurtre de ce brahme, l'hermite Arvâvasou, Youddhishthira, s'en revint au sacrifice.

10,800—10,801.

» Quand Parâvasou vit revenu son frère, il dit à Vrihadyoumna, ces mots d'une voix, que sa joie rendait balbutiante : 10,802.

« Ce meurtrier d'un brahme doit-il entrer dans ton sacrifice pour me voir? S'il jette un seul regard sur moi, ce meurtrier d'un brahme étouffera la vertu de ton sacrifice: il n'y a là aucun doute! » 10,803.

» Le monarque à ces mots, roi des hommes, donna ses ordres à des serviteurs ; et ceux-ci alors, seigneur, firent sortir Arvâvasou. 10,804.

« Ce meurtre d'un brahme n'a pas été commis par moi! » répéta-t-il aux serviteurs mainte et mainte fois ; et les serviteurs de lui jeter à la face plus d'une fois, Bharatide, l'épithèse de « Bhraunanicide! » 10,805.

» Il ne convint pas qu'il fût l'auteur même de ce meurtre d'un brahme : « C'est une action de mon frère, dit-il, qui fut rachetée par moi! » 10,806.

» Quand il eut ainsi parlé aux serviteurs, qui répliquaient, saisis de colère, le brahmarshi aux grandes pénitences se retira en silence dans la forêt même, 10,807.

» Le plus vertueux des brahmes embrassa une terrible macération et, se tournant vers l'auteur du jour, il apprit la science mystérieuse du soleil. 10,808.

» L'astre, dont la vertu agit sur les troupeaux et la surface de la terre, se montra à ses yeux, revêtu d'un corps. Cette conduite d'Arvâvasou, sire, fit plaisir à tous les Dieux. 10,809.

» Ils déposèrent, ils chassèrent Paravâsou. Ces Dieux, ayant Agni à leur tête, d'accorder une grâce à son frère puîné. 10,810.

» Celle, que choisit le plus vertueux des brahmes, ce fut la résurrection de son père, l'innocence de son frère, l'oubli pour son père de la mort, qu'il avait reçue, la résurrection de Bharadwâdja et de *son fils* Yavakrîta, enfin la gloire de la science même du soleil.

10,811—10,812.

» Qu'il en soit ainsi! » répondent les Dieux, qui lui accordent ces grâces. Ensuite, se manifestèrent, Youdhisthira, tous les *morts de cette histoire*. 10,813.

» Alors Yavakrîta dit aux Dieux, que précédait Agni : « Je n'ai pas été sans lire les Védas et j'ai observé tous mes vœux. Pourquoi, ô les plus grands des Immortels, Raibhya a-t-il pu me donner une mort, accompagnée de telles circonstances, à moi, pénitent et lecteur assidu des Védas? » 10,814—10,815.

» Les Dieux lui répondirent :

« Ne fais plus ainsi que tu le dis, hermite Yavakrîta! Tu as lu jadis les Védas, mais à ton gré, sans l'assistance d'un gourou. 10,816.

» Il faut aborder les suprêmes Védas avec peine, en beaucoup de temps, après qu'on s'est difficilement concilié la bienveillance de ses instituteurs spirituels par des services rendus soi-même. » 10,817.

» Lorsqu'ils eurent ainsi parlé à Yavakrîta et rendu la

vie aux trois morts, les Dieux, Indra à leur tête, reprirent le chemin du Trivishtapa. 10,818.

» Voici le saint hermitage de l'anachorète, dont les arbres sont chargés de fruits et de fleurs en toutes les saisons. Quand tu auras habité là, tigre des rois, tu seras délivré de tous tes péchés. 10,819.

» Tu as dépassé, illustre fils de Bharata et de Kountî, le Mainâka, riche en racines d'ouçira (1), le mont Çwéta et la Montagne-de-la-mort. 10,820.

» Voici la Gangâ aux sept bras, qui reluit *de nouveau* à nos regards, éminent Bharatide : c'est un lieu pur, sans poussière, où le feu est continuellement allumé. 10,821.

» Il est impossible à l'homme de jeter maintenant les yeux sur cette merveille : faites sans trouble votre méditation ; vous verrez *plus tard* ces tîrthas. 10,822.

» Voici le jardin, où les Dieux impriment les vestiges de leurs pas... Tu as dépassé, fils de Kountî, la Montagne-de-la-mort. 10,823.

» Nous verrons le mont Swéta et le sourcilleux Mandara, où habitent l'Yaksha Mânivara et Kouvéra, le roi des Yakshas, 10,824.

» Quatre-vingt mille Gandharvas à la marche rapide, et des Kimpouroushas, sire, et des Yakshas de quatre espèces.

» Revêtus de formes diverses et portant des armes variées, ô le meilleur des enfants de Manou, ils servent Mânibhadra, le roi des Yakshas. 10,825—10,826.

» Immense est ici la prospérité de ces héros à la marche rapide comme le vent, et qui, certes ! renverseraient de son trône le roi des Dieux lui-même. 10,827.

(1) *Andropogon muricatum.*

» Ces inaccessibles montagnes sont protégées, seigneur, sont défendues par ces vigoureux Yâtoudhânas. Plonge-toi, fils de Kountî, dans une profonde méditation !

» D'autres, ou Raâudras ou bons Rakshasas, sont les conseillers de Kouvéra. Réprimant notre valeur, fils de Prithâ, nous nous joindrons avec eux. 10,828—10,829.

» Le mont Kaîlâsa, où les Dieux, fils de Bharata, où les grands Dieux se rassemblent, est élevé, sire, de six yodjanas. 10,830.

» Innombrables sont, fils de Kountî, les Yakshas, les Rakshasas et les Kinnaras, les Nâgas, les Souparnas et les Gandharvas, qui environnent le palais de Kouvéra.

» Va maintenant vers eux, royal fils de Prithâ, défendu par la pénitence et la répression des sens, par le vigoureux Bhîmaséna et par moi ! 10,831—10,832.

» Que le roi Varouna et le victorieux Yama, que la Gangâ, l'Yamounâ et la montagne te donnent d'aller en paix ! 10,833.

» Que Maroute, accompagné des Açwins, que les fleuves et les lacs, que les Dieux avec les Asouras et les Vasous te donnent, prince à la grande lumière, d'aller en paix !

» J'entends un bruit sur toi, souverain de la terre, sortir de la montagne Djâmboûnada !... Gangâ, vertueuse Déesse, protége ce monarque, honoré par toutes les montagnes. 10,834—10,835.

» Donne, fille de la montagne, donne la satisfaction à ce monarque des hommes, qui désire pénétrer dans ces montagnes ! » Après ces paroles au fleuve, le brahme dit au fils de Prithâ : « Redouble tes efforts ! » 10,836.

Youddhishthira de parler ainsi :

« Cette crainte en Lomaça est sans précédent ! Proté-

gez tous Krishnâ : pas de négligence ! Ce lieu est dans la pensée de Lomaça infiniment le plus infranchissable de tous. Faites donc ici une purification suprême ! » 10,837.

Il dit à Bhîma au vaste courage : « Bhîmaséna, défends Krishnâ de tous tes efforts ; car, en l'absence ou en la présence d'Arjouna, c'est toujours à ton bras, mon enfant, qu'elle en appelle dans tous les dangers ! »

Ensuite, le magnanime roi, s'approchant des jumeaux, les baisa sur la tête, caressa leurs membres et dit : « Voici le temps des larmes ! Ne craignez pas ! Marchez sur vos gardes ! » 10,838—10,839.

FIN

DU TROISIÈME VOLUME.

VA1 1515374

Digitized by Google

ERRATUM.

Dans la page 271, il a été oublié une note ; la voici :

« Supprimez dans la lecture, par la pensée, les stances 2276, 2277, 2278, 2279, 2280, et supprimez les mots *de rechef* dans la stance 2281. Ces versets nous semblent venir d'une autre rédaction, n'entrer ici que mutilés et n'offrir par conséquent à l'esprit qu'une chose vague, obscure, indéterminée, incomplète.

Je voudrais aussi retrancher les stances 3025, 3026 et 3027, où il s'agit, pour la seconde fois, du mutuel don de la science des dés et de la science des chevaux ; mais cet échange n'est plus à faire ; il a déjà été fait en venant au pays de Koundina, et ce fut un des épisodes du voyage. Ces stances n'appartiennent donc pas à notre conception du sujet, mais à une rédaction différente. »

Lisez :

Page 36, stance 23 : *au temps, où les fleurs lui prêtaient une habitation.*
— 49, — 138 : *sorti de la terre.*
— 74, — 368 : *couraient ici.*
— 106, — 672 : *envoya lui-même à Çâmbha.*
— 123, — 851 : *il avait disparu.*
— 139, — 992 : *sans qu'il en éprouve du regret.*
— 204, — 1624 : *supplia ainsi Hara.*
— 247, dans la note : *au verbe* naç.
— 267, — 2235 : *comme Yayâti, fils de Nahousha.*
— 311, — 2681 et 2686 : *le cher ami de tes frères.*
— 323, ligne 3e : *les qualités*, ajoutez : *du corps.*
— 387, — 7075 : *ayant la Drishadvatî au septentrion et la Sarasvatî au midi.*
— 407, — 8172 : *qui, d'une naissance dégradée.*

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres : Pages :

Trois mots avant de commencer 1

SABHA-PARVA.

Les choses, qui survinrent à la suite du jeu . . . 1

VANA-PARVA.

La mort de Kirmira 77
Le voyage d'Arjouna. 85
Le chasseur montagnard 194
Le voyage d'Arjouna au monde d'Indra 214
L'épisode de Nala. 245
Le pèlerinage aux tîrthas 349

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google